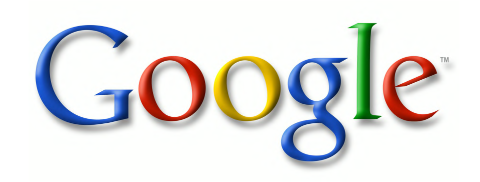








COLLECTION

Complette

DES

ŒUVRES

DE

Mr. DE V***.

TOME VINGT-CINQUIÈME.

ANNALES

DE

L'EMPIRE

DEPUIS

CHARLEMAGNE.

GENÈVE.

M. DCC. LXXVII.



COLLECTION

Complette

DES

ŒUVRES

DE

Mr. DE V***.

TOME VINGT-CINQUIÈME.

ANNALES

DE

L'EMPIRE

DEPUIS

CHARLEMAGNE.

GENÈVE.

M. DCC. LXXVII.

AVERTISSEMENT.

Ces courtes Annales renferment tous les événements principaux depuis le renouvellement de l'Empire d'Occident. On y voit cinq ou six Royaumes vassaux de cet Empire, cette longue querelle des Papes avec les Empereurs, celle de Rome avec les uns & les autres, & cette lutte opiniâtre du droit féodal contre le pouvoir suprême. On y voit comment Rome si souvent prête d'être subjuguée, a échappé à un joug étranger, & comment le Gouvernement qui subsiste en Allemagne s'est établi. C'est à la fois l'Histoire de l'Empire & du Sacerdoce, & de l'Allemagne & de l'Italie. C'est en Allemagne que s'est formée cette Religion qui a ôté tant d'Etats à l'Eglise Romaine. Ce même pays est devenu le rempart de la Chrétienté contre les Ottomans. Ainsi ce qu'on appelle l'Empire, est depuis Charlemagne le plus grand théatre de l'Europe. On a mis, au devant du premier volume, le Catalogue des Empereurs avec l'année de leur naissance, de leur avénement & de leur mort, les noms de leurs femmes & de leurs enfants. Vis-à-vis est la liste des Papes, presque tous caractérisés par leurs actions principales; on y trouve l'année de leur exaltation. De sorte que le lecteur peut consulter d'un coup d'œil ce tableau, sans aller chercher des fragments de cette liste à la tête du regne de chaque Empereur.

On a placé à la fin du second volume une autre liste à colonnes contenant tous les Electeurs. Le Catalogue des Rois de l'Europe & des Empereurs Ottomans, qu'on trouve si facilement par-tout ailleurs, eût trop grossi cet Ouvrage, qu'on a voulu rendre court autant que plein.

Pour le rendre plus utile aux jeunes gens, & pour les aider à retenir tant de noms & de dates, qui échappent presque toujours à la mémoire, on a resserré dans une centaine de vers techniques, l'ordre de succession de tous les Empereurs, depuis Charlemagne, les dates de leur couronnement & de leur mort, & leurs principales actions, autant que la briéveté & le genre de ces vers l'ont pu permettre. Quiconque aura appris ces cent vers, aura toujours dans l'esprit, sans hésiter, tout le fond de l'Histoire de l'Empire. Les dates & les noms rappellent aisément dans la mémoire les événements qu'on a lus. C'est la méthode la plus sûre & la plus facile.



EMPEREURS. | PAPES.

I.

CHARLEMAGNE, né, dit-on, le 10 Avril 742, Empereur en 800, mort en 814. SES FEMMES. *Hildegarde*, fille de Childebrant, Comte de Suabe. *Irmengarde*, qu'on croit la même que Desiderate, fille de Didier, Roi des Lombards. *Fastrade* de Franconie. *Luitgarde* de Suabe. CONCUBINES OU FEMMES DU SECOND RANG. *Ilmetrude*, *Galienne*, *Matalgarde*, *Gersinde*, *Regina*, *Adélaïde* & plusieurs autres. SES ENFANTS. *Charles*, Roi d'Allemagne, mort en 771. *Pepin*, Roi d'Italie, mort en 810, pere de Bernard, Roi d'Italie, tige de la Maison de Vermandois, dépossédé, aveuglé & mort en 818. *Louis* le pieux, le débonnaire ou le faible, Empereur. *Rotrude*, fiancée à Constantin V, Empereur d'Orient. *Berthe*, mariée à un Chancelier de Charlemagne. *Giselde*, *Tetrarde*, *Hiltrude*, encloîtrées par Louis le débonnaire. Il eut, des femmes du second rang, *Drogon*, Evêque de Metz, *Hugo* ou *Hugues* l'Abbé, *Thierri* l'Abbé, *Pepin* le bossu, *Rothilde*, *Gertrude*. Les Romanciers ajoutent la belle *Emma*,

ZACHARIE, exalté en 741; c'est lui qu'on prétend avoir décidé *que celui-là seul était Roi qui en avait le pouvoir.* Il anathématisa ceux qui démontraient qu'il y a des antipodes: l'ignorance de cet homme infaillible était au point qu'il affirmait que, pour qu'il y eût des antipodes, il falait nécessairement deux soleils & deux lunes.

ETIENNE II ou III, exalté en 752; le premier qui se fit porter sur les épaules des hommes.

PAUL I, 757, de son temps la grande querelle des images divisait l'Eglise.

ETIENNE III ou IV, 768; il disputa le Siege à Constantin, qui était séculier, & à Philippe. Il y eut beaucoup de sang répandu. Ce n'était pas le premier schisme; on en a vu plus de quarante. Il faut remarquer ici que cet Etienne IV déposa, dégrada Constantin son prédécesseur, & lui fit crever les yeux.

ADRIEN I, 772; ses légats eurent la premiere place au second Concile de Nicée.

LEON III, 795; il nomma Charlemagne Empereur le jour

dont ils disent que le Secretaire *Eginhard*, & même *Charlemagne*, furent amoureux.

2.

LOUIS LE FAIBLE, né en 778, Empereur en 814, mort en 840, 20 Juin. SES FEMMES. *Irmengarde*, fille d'un Comte de Hasbanie. *Judith*, fille d'un Comte de Suabe. SES ENFANTS. *Lothaire*, Empereur. *Pepin*, Roi d'Aquitaine, mort en 838. *Giselle*, femme d'un Comte de Bourgogne. *Louis*, Roi de Germanie, mort en 876. *Adélaïde*, femme d'un Comte de Bourgogne. *Alpaïde*, femme d'un Comte de Paris. *Charles le chauve*, Roi de France & Empereur.

3.

LOTHAIRE I, né en 796, Empereur en 840, mort en 855. FEMME. *Hermengarde*, fille d'un Comte de Thionville. SES ENFANTS. *Louis* second, Empereur. *Lothaire*, Roi de

de Noel en 800; il ne voulut point ajouter *filioque* au Symbole. On prétend que ce fut lui qui introduisit l'usage de baiser les pieds des Papes. La Cour Romaine dit qu'il donna l'Empire à Charlemagne; la vérité dit qu'il fut l'organe du Peuple, gagné par l'or & intimidé par le fer.

ETIENNE IV ou V, 816.

PASCAL I, 817, accusé d'avoir fait assassiner le primicier Théodore, & obligé de se purger par serment devant les Commissaires de l'Empereur Louis. Il forgea ou laissa forger le faux Acte par lequel l'Empereur Louis le débonnaire lui donnait la Sicile & à tous ses successeurs.

EUGENE II, 824, surnommé le Pere des pauvres.

VALENTIN, 827.

GREGOIRE IV, 828, qui trompa Louis le faible, dans un Champ entre Bâle & Colmar, qu'on appella depuis le Champ du mensonge, & qu'on va voir par curiosité.

SERGIUS II, 844, qui se fit consacrer sans attendre la permission de l'Empereur, pour établir la grandeur de l'Eglise Romaine.

LEON IV, 847; il sauva

Lorraine, mort en 868. *Charles*, Roi de Bourgogne. *Hermengarde*, femme d'un Duc sur la Moselle.

4.

LOUIS SECOND, né en 825, Empereur en 855, mort en 875, le 13 Août. SA FEMME. *Ingelberthe*, fille de *Louis*, Roi de Germanie. SES ENFANTS. *Hermengarde*, mariée à *Bozon*, Roi de Bourgogne.

5.

CHARLES LE CHAUVE, né en 823, Empereur en 875, mort en 877, le 6 Octobre. SES FEMMES. *Hirmentrude*, fille d'Odon, Duc d'Orléans. *Richilde*, fille d'un Comte de

Rome des Mahométans par son courage & par sa vigilance.

BENOIT III, 855, à l'aide des Francs malgré le Peuple Romain. Sous lui, le *Denier de St. Pierre* s'établit en Angleterre.

NICOLAS I, 858; de son temps commence le grand Schisme entre Constantinople & Rome.

ADRIEN II, 867; il fit le premier porter la croix devant lui. Le Patriarche Photius l'excommunia par représailles.

JEAN VIII, 872; il reconnut le Patriarche Photius. On dit qu'il fut assassiné à coups de marteau. Cela n'est pas plus vrai que l'Histoire de la Papesse Jeanne. On lui attribua le rôle de cette Papesse, parce que les Romains disaient qu'il n'avait pas montré plus de courage qu'une femme contre Photius.

Bovines. SES ENFANTS. *Louis* le begue. *Charles*, tué en 866. *Carloman*, aveuglé en 873. *Judith*, femme en premieres noces d'Ethelred, Roi d'Angleterre, & en secondes noces, de Baudouin I, Comte de Flandre.

6.

LOUIS LE BEGUE, né en 843, 1 Novembre, Empereur en 878, mort en 879, 10 Avril. SES FEMMES. *Ansgarde. Adélaïde.* SES ENFANTS. *Louis*, *Carloman*, & *Charles le simple*, Roi de France. *Egiselle*, mariée à Rolon ou Raoul, premier Duc de Normandie.

7.

CHARLES LE GROS, Empereur en 880, dépossédé en 887, mort en 888, le 13 Janvier, SANS ENFANTS.

8.

ARNOLPHE ou ARNOULD, né en 863, Empereur en 887, mort en 899. Il eut de SA MAITRESSE *Elengarde*, *Louis l'enfant* ou *Louis IV*, Empereur. *Zventilholde*, Roi de Lorraine. *Rapolde*, tige des Comtes d'Andeck & de Tirol.

9.

LOUIS IV ou LOUIS

MARIN, 882.

ADRIEN III, 884.

ETIENNE VI, 884; il défendit les épreuves par le feu & par l'eau.

FORMOSE, 891.

ETIENNE VII, 896, fils d'un prêtre; il fit déterrer le corps de son prédécesseur Formose, lui trancha la tête & le jeta dans le Tibre. Il fut ensuite mis en prison & étranglé.

JEAN IX, 897. De son tems les Mahométans vinrent dans la Calabre.

BENOIT IV, 900.

L'ENFANT, né en 883, Empereur vers 900, mort en 912, sans postérité.

10.

CONRAD I, Empereur en 911 ou 912, mort en 918, 23 Décembre. SA FEMME. *Cunégonde* de Baviere, dont il eut *Arnolphe le mauvais*, tige de la maison de Baviere.

11.

HENRI L'OISELEUR, Duc de Saxe, né en 876, Empereur en 919, mort en 936. SES FEMMES. *Hatbourge*, fille d'un Comte de Mersbourg. *Melchtide*, fille d'un Comte de Ringelheim. SES ENFANTS. *Tancard*, tué à Mersbourg en 939. L'Empereur *Othon le grand*. *Gerberge*, mariée à Giselberg, Duc de Lorraine. *Aduide*, mariée à Hugues, Comte de Paris. *Henri*, Duc de Baviere. *Brunon*, Evêque de Cologne.

12.

OTHON I, ou LE GRAND, né le 22 Novembre 916. Empereur en 936, mort en 973, le 7 Mai. SES FEMMES. *Edithe*, fille d'Edouard, Roi d'Angleterre. *Adélaïde*, fille de Rodolphe second, Roi de Bour-

LEON V, 904.

SERGIUS III, 905; homme cruel, amant de Marosie, fille de la premiere Théodora, dont il eut le Pape Jean XI.

ANASTASE, 913.

LANDON, 914.

JEAN X, 915, amant de la jeune Théodora, qui lui procura le St. Siege, & dont il eut Crescence, premier Consul de ce nom. Il mourut étranglé dans son lit.

LEON VI, 928.

ETIENNE VIII, 929, qu'on croit encore fils de Marosie, enfermé au Château qu'on nomme aujourd'hui St. Ange.

JEAN XI, 931; fils du Pape Sergius & de Marosie, sous qui sa mere gouverna despotiquement.

LEON VII, 936.

ETIENNE IX, 939; Allemand de naissance, sabré au visage par les Romains.

MARIN III, 943.

AGAPET, 946.

JEAN XII, 956; fils de

gone. SES ENFANTS. *Luthols*, Duc de Suabe. *Luitgarde*, femme d'un Duc de Lorraine & de Franconie. *Othon second*, dit le roux, Empereur. *Mathilde*, Abbesse de Quedlimbourg. *Adélaïde*, mariée à un Marquis de Montferrat. *Richilde*, à un Comte d'Eninguen. *Guillaume*, Archevêque de Mayence.

13.

OTHON II, ou le roux, né en 955, Empereur en 973, mort en 983. SA FEMME. *Théophanie*, belle-fille de l'Empereur Nicéphore. SES ENFANTS. *Othon*, depuis Empereur. *Sophie*, Abbesse de Gannechim. *Mathilde*, femme d'un Comte Palatin. *Vithilde*, fille naturelle, femme d'un Comte de Hollande.

14.

OTHON III, né en 973, Empereur en 983, mort en 1002; on prétend qu'il épousa *Marie* d'Aragon. Mort sans postérité.

Marosie & du Patrice Alberic; Patrice lui-même. Fait Pape à l'âge de 18 ans. Il s'opposa à l'Empereur Othon I. Il fut assassiné en allant chez sa maîtresse.

LEON VIII, 963; nommé par un petit Concile à Rome par les ordres d'Othon.

BENOIT V, 964; chassé immédiatement après par l'Empereur Othon I, & mort en exil à Hambourg.

JEAN XIII, 965; chassé de Rome & puis rétabli.

BENOIT VI, 972; étranglé par le Consul Crescence, fils du Pape Jean X.

BONIFACE VII, 974; il voulut rendre Rome aux Empereurs d'Orient.

DOMUS, 974.

BENOIT VII, 975.

JEAN XIV, 984; du temps de Boniface VII, mort en prison au Château St. Ange.

BONIFACE XII, rétabli. Assassiné à coups de poignard.

JEAN XV ou XVI, 986; chassé

chassé de Rome par le Consul Crescence, & rétabli.

GREGOIRE V, 996; à la nomination de l'Empereur Othon III.

SILVESTRE II, 999; c'est le fameux Gerbert, Auvergnat, Archevêque de Rheims, prodige d'érudition pour son temps.

15.

HENRI SECOND, surnommé le saint, le chaste & le boiteux, Duc de Baviere, petit-fils d'Othon le grand, Empereur en 1002, mort en 1024. SA FEMME. *Cunégonde*, fille de Sigefroi, Comte de Luxembourg. Sans postérité.

JEAN XVII, 1003.

JEAN XVIII, 1004.

SERGIUS IV, 1009; regardé comme un ornement de l'Eglise.

BENOIT VIII, 1012; il repoussa les Sarrasins.

16.

CONRAD II, le salique, de la maison de Franconie, Empereur en 1024, mort en 1039, le 4 Juin. SA FEMME. *Giselle* de Suabe. SES ENFANTS. *Henri*, depuis Empereur. *Béatrix*, Abbesse de Gandersheim. *Judith*, mariée, à ce qu'on prétend, à Azon d'Est en Italie.

JEAN XIX ou XX, 1024; chassé & rétabli.

BENOIT IX, 1033; qui acheta le Pontificat, lui troisieme, & qui revendit sa part.

17.

HENRI III, dit le noir, né le 28 Octobre 1017, Empereur en 1039, mort en 1056. SES FEMMES. *Cunégonde*, fille de Canut, Roi d'Angleterre. *Agnès*, fille de Guillaume, Duc d'Aquitaine. SES ENFANTS.

GREGOIRE VI, 1045; déposé.

CLEMENT II, Evêque de Bamberg en 1046; nommé par l'Empereur Henri II.

DAMASE II, 1048; nommé encore par l'Empereur.

DE LA SECONDE FEMME. *Mathilde*, mariée à Rodolphe, Duc de Suabe. L'Empereur *Henri IV*. *Conrad*, Duc de Baviere. *Sophie*, mariée à Salomon, Roi de Hongrie, & depuis à Uladiſlas, Roi de Pologne. *Itha*, femme de Léopold, Marquis d'Autriche. *Adélaïde*, Abbeſſe de Gandersheim.

LEON IX, 1048; Pape vertueux.

VICTOR II, 1055; grand réformateur. Inſpiré & gouverné par Hildebrand, depuis Grégoire VII.

18.

HENRI IV, né le 11 Novembre en 1050, Empereur en 1056, mort en 1106. SES FEMMES. *Berthe*, fille d'Othon de Savoie, qu'on appelloit Marquis d'Italie. *Adélaïde* de Ruſſie, veuve d'un Margrave de Brandebourg. SES ENFANTS DE BERTHE. *Conrad*, Duc de Lorraine. L'Empereur *Henri V*. *Agnès*, femme de Fréderic de Suabe. *Berthe*, mariée à un Duc de Carinthie. *Adélaïde*, à Boleſlas III, Roi de Pologne. *Sophie*, à Godefroi, duc de Brabant.

ETIENNE X, 1057; frere de Godefroi, Duc de Lorraine.

NICOLAS II, exalté à main armée en 1058, chaſſa ſon compétiteur Benoît. Il ſoumit le premier la Pouille & la Calabre au St. Siege.

ALEXANDRE II, élu par le parti d'Hildebrand, ſans conſentement de la Cour impériale, 1061; de ſon temps eſt l'étonnante aventure de l'épreuve de Pierre Igneus, vraie ou fauſſe, ou exagérée.

GREGOIRE VII, 1073. C'eſt le fameux Hildebrand, qui le premier rendit l'Egliſe Romaine redoutable. Il fut la victime de ſon zele.

VICTOR III, 1086; Grégoire VII l'avait recommandé à ſa mort.

URBAIN II, de Châtillon ſur Marne, 1087. Il publia les Croiſades imaginées par Grégoire VII.

19.

HENRI V, né en 1081, Empereur en 1106, mort en 1125, le 23 Mai. SA FEMME. *Mathilde*, fille de Henri I, Roi d'Angleterre. SES ENFANTS. *Christine*, femme de Ladislas, Duc de Siléfie.

PASCAL II, 1099; il marcha sur les traces de Grégoire VII.

GELASE II, 1118; traîné immédiatement après en prison par la faction opposée.

CALIXTE II, 1119; finit le grand procès des investitures.

HONORIUS II, 1124.

20.

LOTHAIRE SECOND, Duc de Saxe, Empereur en 1125, mort en 1137. SA FEMME: *Richeze*, fille de *Henri* le gros, Duc de Saxe.

INNOCENT II, 1130; presque toutes les Elections étaient doubles dans ce siecle; tout était schisme dans l'Eglise; tout s'obtenait par brigue, par simonie ou par violence; & les Papes n'étaient point maîtres dans Rome.

20.

CONRAD III, né en 1092, Empereur en 1138, mort en 1152, 15 Février. SA FEMME, *Gertrude*, fille d'un Comte de Sultzbach. SES ENFANTS. *Henri*, mort en bas âge. *Fréderic*, Comte de Rothembourg.

CELESTIN II, 1143.

LUCIUS II, 1144, tué d'un coup de pierre en combattant contre les Romains.

EUGENE III, 1145; maltraité par les Romains, & réfugié en France.

22.

FRÉDERIC I, surnommé Barberousse, Duc de Suabe, né en 1121, Empereur en 1152, mort en 1190. SES FEMMES. *Adélaïde*, fille du Marquis de Vohenbourg, répudiée. *Béatrix*, fille de Renaud, Comte de Bourgogne. SES ENFANTS.

ANASTASE IV, 1153.

ADRIEN IV, 1154; Anglais, fils d'un mendiant, mendiant lui-même & devenu un grand homme.

ALEXANDRE III, 1159, qui humilia l'Empereur Fréderic Barberousse, & le Roi d'Angleterre Henri II.

Henri, depuis Empereur. *Fréderic*, Duc de Suabe. *Conrad*, Duc de Spolette. *Philippe*, depuis Empereur. *Othon*, Comte de Bourgogne. *Sophie*, mariée au Marquis de Montferrat. *Béatrix*, Abbesse de Quedlimbourg.

LUCIUS III, 1181; chassé encore & poursuivi par les Romains, qui en reconnoissant l'Evêque, ne voulaient pas reconnaître le Prince.

URBAIN III, 1185.

GREGOIRE VIII, 1187, passe pour savant, éloquent & honnête homme.

CLEMENT III, 1188, voulut réformer le Clergé.

23.

HENRI VI, né en 1165, Empereur en 1190, mort en 1197. SA FEMME. *Constance*, fille de Roger, Roi de Sicile. SES ENFANTS. *Fréderic*, depuis Empereur. *Marie*, femme de Conrad, Marquis de Mâhren.

CELESTIN III, 1191, qui défendit qu'on enterrât l'Empereur Henri VI.

24.

PHILIPPE, Duc de Suabe, fils puîné de Fréderic Barberousse, tuteur de Fréderic II, né en 1181, Empereur en 1198, mort en 1208, le 21 Juin. SA FEMME. *Irene*, fille d'Isaac, Empereur de Constantinople. SES ENFANTS. *Béatrix*, épouse de Ferdinand III, Roi de Castille. *Cunégonde*, épouse de Venceslas III, Roi de Bohême. *Marie*, épouse de *Henri*, Duc de Brabant. *Béatrix*, morte immédiatement après son mariage avec Othon IV, Duc de Brunsvick, depuis Empereur.

INNOCENT III, 1198, qui jeta un interdit sur la France. Sous lui la Croisade contre les Albigeois.

25.

OTHON IV, Duc de Brunſvick, Empereur en 1198, mort en 1218. SA SECONDE FEMME. *Marie*, fille de Henri le vertueux, Duc de Brabant : mort ſans poſtérité.

26.

FRÉDERIC II, Duc de Suabe, Roi des deux Siciles, né le 26 Décembre 1193, Empereur en 1212, mort en 1250, le 13 Décembre. SES FEMMES. *Conſtance*, fille d'Alphonſe II, Roi d'Aragon. *Violente*, fille de Jean de Brienne, Roi de Jéruſalem. *Iſabelle*, fille de Jean, Roi d'Angleterre. SES ENFANTS. *Henri*, Roi des Romains, mort en priſon en 1236. *Conrad*, depuis Empereur, pere de Conradin, en qui finit la maiſon de Suabe. *Henri*, Gouverneur de Sicile. *Marguerite*, épouſe d'Albert le dépravé, Landgrave de Thuringe & Marquis de Miſnie. DE SES MAITRESSES, il eut *Enzio*, Roi de Sardaigne. *Manfredo*, Roi de Sicile. *Fréderic*, Prince d'Antioche.

HONORIUS III, 1216, commença à s'élever contre Fréderic II.

GREGOIRE IX, 1227, chaſſé encore par les Romains, excommunia & crut dépoſer Fréderic II.

CELESTIN IV, 1241.

INNOCENT IV, 1243, excommunia encore Fréderic II, & crut le dépoſer au Concile de Lyon.

27.

CONRAD IV, Empereur en 1151, mort en 1254. SA FEMME. *Eliſabeth*, fille d'Othon, Comte Palatin. SON FILS.

ALEXANDRE IV, 1254, qui protégea les Moines mendiants contre l'Univerſité de Paris.

Conradin, Duc de Suabe, héritier du Royaume de Sicile, à qui Charles d'Anjou fit couper la tête à l'âge de dix-sept ans, le 29 Octobre 1268.

(ALFHONSE X, Roi d'Espagne, & RICHARD, Duc de Cornouaille, fils de Jean sans terre, tous deux élus en 1257; mais ils ne sont pas comptés parmi les Empereurs.)

URBAIN IV, 1261; il fut d'abord savetier à Troyes en Champagne. Il appella le premier Charles d'Anjou à Naples.

CLEMENT IV, 1264: on prétend qu'il conseilla l'assassinat de Conradin & du Duc d'Autriche par la main d'un bourreau.

28.

RODOLPHE, Comte de Habsbourg, en Suisse, tige de la maison d'Autriche, né en 1218, Empereur en 1273, mort en 1291. SES FEMMES. *Anne Gertrude* de Bohenberg. *Agnès*, fille d'Othon, Comte de Bourgogne. SES ENFANTS. *Albert*, Duc d'Autriche, depuis Empereur. *Rodolphe*, qu'on a cru Duc de Suabe. *Hermann*, qui se noya dans le Rhin à l'âge de dix-huit ans. *Fréderic*, mort sans lignée. *Charles*, mort en bas âge. *Rodolphe*, mort aussi dans l'enfance. *Mecthilde*, mariée à Louis le févere, Duc de Baviere. *Agnès*, qui épousa Albert II, Duc de Saxe. *Hedvige*, femme d'Othon, Marquis de Brandebourg. *Gutha*, mariée à Venceslas, Roi de Bohême, fils d'Ottocare. *Clémence*, épouse de Charles,

GREGOIRE X, 1271; il donna des regles séveres pour la tenue des Conclaves.

INNOCENT V, 1276.

ADRIEN V, 1276.

JEAN XXI, 1276: on dit qu'il était assez bon Médecin.

NICOLAS III, 1277, de la maison des Ursins: on dit qu'avant de mourir il conseilla les Vêpres Siciliennes.

MARTIN IV, 1281. Dès qu'il fut Pape, il se fit élire Sénateur de Rome pour y avoir plus d'autorité.

HONORIUS IV, 1285, de la maison de Savelli, prit le parti des Français en Sicile.

NICOLAS IV, 1288. Sous lui les Chrétiens entiérement chassés de la Syrie.

Martel, Roi de Hongrie, petit-fils de Charles I, roi de Naples & de Sicile. *Marguerite*, femme de Théodoric, Comte de Cleves. *Catherine*, mariée à Othon, Duc de la Baviere inférieure, fils de Henri, frere de Louis le févere. *Euphémie*, Religieuse.

29.

ADOLPHE DE NASSAU, Empereur en 1292, mort en 1298, le 2 Juillet. SA FEMME. *Imagine*, fille de Jerlach, Comte de Limbourg. SES ENFANTS. *Henri*, mort jeune. *Robert* de Naſſau. *Jerlach* de Naſſau. *Valdrame*. *Adolphe*. *Adélaïde*. *Imagine*. *Mathilde*. *Philippe*.

CELESTIN V, 1292. Benoît Caïetan lui perſuada d'abdiquer.

BONIFACE VII, (Benoît Caïetan) 1294. Il enferma ſon prédéceſſeur, excommunia Philippe le Bel, s'intitula maître de tous les Rois, fit porter deux épées devant lui, mit deux couronnes ſur ſa tête, & inſtitua le Jubilé.

30.

ALBERT I, d'Autriche, Empereur en 1298, mort en 1308. SA FEMME. *Eliſabeth*, fille de Menard, Duc de Carinthie & Comte de Tirol. SES ENFANTS. *Fréderic* le beau, depuis Empereur. *Albert* le ſage, Duc d'Autriche.

CLEMENT V, (Bertrand de Gott), Bordelois, 1308, pourſuivit les Templiers. Il eſt dit qu'on vendait à ſa Cour tous les bénéfices.

31.

HENRI VII, de la maiſon de Luxembourg, Empereur en 1308, mort en 1313, SES FEMMES. *Marguerite*, fille d'un Duc de Babrant. *Catherine*, fille d'Albert d'Autriche, fiancée ſeulement avant ſa mort. SES

ENFANTS. *Jean*, Roi de Boheme.

32.

LOUIS V, de Baviere, Empereur en 1314, mort en 1347. SES FEMMES. *Béatrix* de Glaugau. *Marguerite*, Comtesse de Hollande. SES ENFANTS. *Louis* l'ancien, Margrave de Brandebourg. *Etienne* le bouclé, Duc de Baviere. *Mecthilde*, femme de Fréderic le févere, Marquis de Misnie. *Elisabeth*, mariée à Jean, Duc de la Basse-Baviere. *Guillaume*, Comte de Hollande par sa mere, devenu furieux. *Albert*, Comte de Hollande. *Louis* le Romain, Marquis de Brandebourg. *Othon*, Marquis de Brandebourg.

JEAN XXII, 1316, fils d'un Savetier de Cahors, nommé d'Euse, qui passa pour avoir vendu encore plus de bénéfices que son prédécesseur, & qui eut un grand crédit dans l'Europe, sans pouvoir en avoir dans Rome. Il résida toujours vers le Rhône. Il écrivit sur la pierre philosophale, mais il l'avait véritablement en argent comptant. Ce fut lui qui ajouta une troisieme couronne à la tiare. On l'accusa d'héréfie; ce fut lui qui taxa la rémission des péchés : cette taxe fut imprimée depuis.

BENOIT XII, (Jacques Fournier) 1334, réside à Avignon.

CLEMENT VI, (Pierre Roger, 1342,) réside à Avignon, qu'il acheta de la Reine Jeanne,

33.

CHARLES IV, de la maison de Luxembourg, né en 1316, Empereur en 1347, mort en 1378. SES FEMMES. *Blanche* de Valois. *Anne* Palatine. *Anne* de Siléfie. *Elisabeth* de Poméranie. SES ENFANTS. *Venceslas*, depuis Empereur. *Sigismond*, depuis Empereur. *Jean*, Marquis de Brandebourg.

INNOCENT VI, (Etienne Aubert) 1352, réside à Avignon.

URBAIN V, (Guillaume Grimaud) 1362, réside à Avignon. Il fit un voyage à Rome, mais il n'osa s'y établir.

GREGOIRE XI, (Roger de Momon) 1370, remit le St. Siege à Rome, où il fut reçu comme Seigneur de la Ville.

Grand

34.

VENCESLAS, né en 1361, Empereur en 1368, déposé en 1400, mort en 1419. SES FEMMES. *Jeanne* & *Sophie*, de la maison de Baviere : sans postérité.

Grand schisme qui commence en 1378, entre Prignano, URBAIN VI, & Robert de Geneve, CLEMENT VII. Ce schisme continue de compétiteur en compétiteur jusqu'à 1417. Jamais on ne vit plus de troubles & plus de crimes dans l'Eglise Chrétienne.

35.

ROBERT, Comte Palatin du Rhin, Empereur en 1410. SA FEMME. *Elisabeth*, fille d'un Burgrave de Nuremberg. SES ENFANTS. *Robert*, mort avant lui. *Louis* le barbu & l'aveugle, Electeur. *Fréderic*, Comte de Hamberg. *Elisabeth*, mariée à un Duc d'Autriche. *Agnès* à un Comte de Cleves. *Marguerite* à un Duc de Lorraine. *Jean*, Comte Palatin Zimmeren.

36.

JOSSE, Marquis de Brandebourg & de Moravie, Empereur en 1410, mort trois mois après.

37.

SIGISMOND, frere de Venceslas, né en 1368, Empereur en 1411, mort en 1437. SES FEMMES. *Marie*, héritiere de Hongrie & de Boheme. *Barba*, Comtesse de Sillé. SES ENFANTS.

MARTIN V, (Colonna), 1417, élu par le Concile de Constance. Il pacifia Rome & recouvra beaucoup de Domaines du St. Siege.

EUGENE IV. (Gondelmere)

Elisabeth, fille de Marie, héritiere de Hongrie & de Boheme, mariée à l'Empereur Albert second d'Autriche.

38.

ALBERT II, d'Autriche; né en 1399, Emp. en 1438, mort en 1439. SA FEMME. *Elisabeth*, fille de Sigismond, héritiere de Boheme & de Hongrie. SES ENFANTS. *George*, mort jeune. *Anne*, mariée à un Duc de Saxe. *Elisabeth*, à un Prince de Pologne. *Ladislas Posthume*, Roi de Boheme & de Hongrie.

39.

FREDERIC D'AUTRICHE, né en 1415, Empereur en 1440, mort en 1493. SA FEMME. *Eléonore*, fille du Roi de Portugal. SES ENFANTS. *Maximilien*, depuis Empereur. *Cunégonde*, mariée à un Duc de Baviere.

1431. On l'a cru fils de Gregoire XII, l'un des Papes du grand schisme. Il triompha du Concile de Bâle, qui le déposa vainement.

NICOLAS V, (Sarzane) 1447; c'est lui qui fit le Concordat avec l'Empire.

CALIXTE III, (Borgia) 1455; il envoya le premier des Galeres contre les Ottomans.

PIE II, (Eneas Silvius Picolomini) 1458; il écrivit dans le temps du Concile de Bâle contre le pouvoir du St. Siege, & se rétracta étant Pape.

PAUL II, (Barbo Vénitien) 1464; il augmenta le nombre & les honneurs des Cardinaux, institua des jeux publics & des Freres Minimes.

SIXTE IV, (de la Rovere) 1471; il encouragea la conjuration des Pazzi contre les

Médicis. Il fit réparer le pont Antonin, & mit un impôt sur les courtisannes.

INNOCENT VIII, (Cibo) 1484, marié avant d'être Prêtre, & ayant beaucoup d'enfants.

40.

MAXIMILIEN I, d'Autriche, né en 1459, Roi des Romains en 1486, Empereur en 1493, mort en 1519, le 12 Janvier. SES FEMMES. *Marie*, héritiere de Bourgogne & des Pays-Bas. *Blanche-Marie* Sforce. SES ENFANTS. *Philippe* le beau d'Autriche, Roi d'Espagne par sa femme. *François*, mort au berceau. *Marguerite*, promise à Charles VIII, Roi de France, Gouvernante des Pays-Bas, mariée à Jean, fils de Ferdinand, Roi d'Espagne, & depuis à Philibert, Duc de Savoie : il n'eut point d'enfants de Blanche Sforce, mais il eut six bâtards de ses maîtresses.

ALEXANDRE VI, (Borgia) 1459; on connoît assez sa maîtresse Vanosia, sa fille Lucrece, son fils le Duc de Valentinois, & les voies dont il se servit pour l'agrandissement de ce fils, dont le St. Siege profita. On l'a mal-à-propos comparé à Néron : il est vrai qu'il en eut la cruauté; mais il ne fut point parricide, & il eut une politique aussi adroite que la conduite de Néron fut insensée.

PIE III, (Picolomini) 1503; on trompa pour l'élire le Cardinal d'Amboise, premier Ministre de France, qui se croyoit assuré de la tiare.

JULES II, (de la Rovere) 1503; il augmenta l'Etat Ecclésiastique. Guerrier auquel il ne manqua qu'une grande Armée.

LEON X, (Médicis) 1513, amateur des arts, magnifique, voluptueux. Sous lui la Religion chrétienne est partagée en plusieurs sectes.

41.

CHARLES-QUINT, né le 24 Février 1500, Roi d'Espagne en 1516, Empereur en 1519, abdique le 2 Juin 1556, mort le 21 Septembre 1558. SA FEMME. *Isabelle*, fille d'Emanuel, Roi de Portugal. SES ENFANTS. *Philippe* II, Roi d'Espagne, Naples & Sicile, Duc de Milan, Souverain des Pays-Bas. *Jeanne*, mariée à Jean, Infant de Portugal. *Marie*, épouse de l'Empereur Maximilien II, son cousin germain. SES BATARDS RECONNUS SONT: *Don Jean* d'Autriche, célebre dans la guerre, & *Marguerite* d'Autriche, mariée à Alexandre, Duc de Florence, & ensuite à Octave, Duc de Parme. On a soupçonné ces deux enfants d'être nés d'une Princesse qui tenoit de près à Charles-Quint.

ADRIEN VI, (Florent Boyens d'Utrecht) 1521, Précepteur de Charles-Quint. Haï des Romains comme étranger. A sa mort on écrivit sur la porte de son Médecin : *Au libérateur de la Patrie.*

CLEMENT VII, (Médicis) 1523; de son temps Rome est saccagée, & l'Angleterre se détache de l'Eglise Romaine. On lui reprocha d'être bâtard, & d'avoir acheté le Pontificat; ces deux reproches étoient très-fondés.

PAUL III, (Farnese) 1534; il donna Parme & Plaisance, & ce fut un sujet de troubles. Il croyoit à l'astrologie judiciaire plus que tous les Princes de son temps.

JULES III, (Ghiocchi) 1550; c'est lui qui fit Cardinal son porte-singe, qu'on appella le Cardinal *Simia*. Il passoit pour fort voluptueux.

MARCEL II, (Cervin) 1555, ne siege que douze jours.

PAUL IV, (Caraffa) 1555, élu à près de 80 ans. Ses neveux gouvernerent. L'inquisition fut violente à Rome, & le peuple après sa mort brûla les prisons de ce Tribunal.

42.

FERDINAND I, frere de Charles-Quint, né le 10 Mars 1503, Roi des Romains en 1531, Empereur en 1556, mort le 25 Juillet 1564. SA FEMME. *Anne*, sœur de Louis, Roi de Hongrie & de Boheme. IL EN EUT QUINZE ENFANTS. *Maximilien*, depuis Empereur. *Elisabeth*, mariée à Sigismond-Auguste, Roi de Pologne. *Anne*, au Duc de Baviere. Albert V. *Marie*, à Guillaume, Duc de Juliers. *Magdeleine*, Relig. *Catherine*, qui épousa en premieres noces François, Duc de Mantoue, & en secondes Sigismond-Auguste, Roi de Pologne, après la mort de sa sœur. *Eléonore*, mariée à Guillaume, Duc de Mantoue. *Marguerite*, Religieuse. *Barbe*, épouse d'Alphonse II, Duc de Ferrare. *Helene*, Religieuse. *Jeanne*, épouse de François, Duc de Florence. *Ferdinand*, Duc de Tirol. *Charles*, Duc de Stirie. *Jeanne* & *Ursule*, mortes dans l'enfance.

PIE IV, (Medequino) 1559; il fit étrangler le Cardinal Caraffa, neveu de Paul IV, & le népotisme sous lui domina comme sous son prédécesseur.

43.

MAXIMILIEN II, d'Autriche, né le 1 Août 1527, Empereur en 1564, mort le 12 Octobre 1576. SA FEMME. *Marie*, fille de Charles-Quint. IL

PIE V, (Gisleri, Dominicain) 1566; il fit brûler Zoannetti Carnescecli & Paléarius. Il eut de grands démêlés avec la Reine Elisabeth.

EN EUT QUINZE ENFANTS. *Rodolphe*, depuis Empereur. L'Archiduc *Ernest. Mathias*, depuis Empereur. L'Archiduc *Maximilien. Albert*, mari de l'Infante Claire-Eugénie. *Venceslas*, mort à dix-sept ans. *Anne*, épouse de Philippe second, Roi d'Espagne. *Elisabeth*, épouse de Charles IX, Roi de France. *Marguerite*, Religieuse. Et six enfants morts au berceau.

44.

RODOLPHE II, né le 18 Juillet 1552, Empereur en 1576, mort en 1612, le 10 Janvier. SANS FEMMES; mais il eut cinq enfants naturels.

GREGOIRE XIII, (Buoncompagno) 1572. La premiere année de son Pontificat est fameuse par le massacre de la St. Barthelemi. On en fit à Rome des feux de joie. Il donna à Jacques Buoncompagno, son bâtard, beaucoup de biens & de dignités; mais il ne démembra pas l'Etat Ecclésiastique en sa faveur.

SIXTE V, fils d'un pauvre Vigneron nommé Peretti; 1585, acheva l'Eglise de St. Pierre, embellit Rome, laissa cinq millions d'écus dans le Château St. Ange en cinq années de gouvernement.

URBAIN VII, (Castagna) 1590.

GREGOIRE XIV, (Sfondrat) 1590, envoya du secours à la ligue en France.

INNOCENT IX, (Santiquatro) 1591.

CLEMENT VIII, (Aldobrandin) 1592; il donna l'absolution & la discipline au Roi de France Henri IV, sur le dos des Cardinaux du Perron & d'Offat. Il s'empara du Duché de Ferrare.

PAUL V, (Borghese) 1605; il excommunia Venise, & s'en repentit. Il éleva le

Palais Borghese, & embellit Rome.

45.

MATHIAS, frere de Rodolphe, né en 1557, le 24 Février, Empereur en 1612, mort en 1619, le 20 Mars. SA FEMME. *Anne*, fille de Ferdinand du Tirol : sans postérité.

46.

FERDINAND II, fils de Charles, Archiduc de Stirie & de Carinthie, & petit-fils de l'Empereur Ferdinand I, né en 1578, le 9 Juillet, Empereur en 1619, mort en 1637, le 15 Février. SES FEMMES. *Marie-Anne*, fille de Guillaume, Duc de Baviere. *Eléonore*, fille de Vincent, Duc de Mantoue. SES ENFANTS D'ANNE. *Jean-Charles*, mort à 14 ans. *Ferdinand*, depuis Empereur. *Marie-Anne*, épouse de Maximilien, Duc de Baviere. *Cecile-René*, mariée à Uladislas, Roi de Pologne. *Léopold Guillaume*, qui eut plusieurs Evêchés. *Christine*, morte jeune.

GREGOIRE XV, (Ludovisio) 1621; il aida à pacifier les troubles de la Valteline.

URBAIN VIII, (Barberino) Florentin, 1623; il passa pour un bon Poëte latin tant qu'il régna. Ses neveux gouvernerent, & firent la guerre au Duc de Parme.

47.

FERDINAND III, né en 1608, le 13 Juillet, Empereur en 1637, mort en 1657. SES FEMMES. *Marie-Anne*, fille de Philippe III, Roi d'Espagne.

INNOCENT X, (Pamphili) 1644; son Pontificat fut long-temps gouverné par Dona Olimpia, sa belle-sœur.

ALEXANDRE VII, (Chigi)

Marie-Léopoldine, fille de Léopold, Archiduc du Tirol. *Eléonore*, fille de Charles II, Duc de Mantoue. SES ENFANTS. *Ferdinand*, Roi des Romains, mort à 21 ans. *Marie-Anne*, épouse de Philippe IV, Roi d'Espagne. *Philippe-Augustin* & *Maximilien-Thomas*, morts dans l'enfance. *Léopold*, depuis Empereur. *Marie*, morte au berceau. *Charles-Joseph*, Evêque de Passau. *Therese-Marie*, morte jeune. *Eléonore-Marie*, qui étant veuve de Michel, Roi de Pologne, épousa Charles, Duc de Lorraine. *Marie-Anne*, femme de l'Electeur Palatin. *Ferdinand-Joseph*, mort dans l'enfance.

1655; il fit de nouveaux embellissements à Rome.

48.

LÉOPOLD, né en 1640, le 9 Juin, Empereur en 1658, mort en 1705, le 5 Mai. SES FEMMES. *Marguerite-Thérese*, fille de Philippe IV, Roi d'Espagne. *Claude Félicité*, fille de Ferdinand-Charles, Duc de Tirol. *Eléonore-Magdeleine*, fille de Philippe-Guillaume, Comte Palatin, Duc de Neubourg. SES ENFANTS DE MARGUERITE-THÉRESE. *Ferdinand-Venceslas*, mort au berceau. *Marie-Antoinette*, épouse de Maximilien-Marie, Electeur de Baviere. Trois autres filles mor-

CLEMENT IX, (Rospigliosi) 1667; il voulut rétablir à Rome l'ordre dans les finances.

CLEMENT X, (Altieri) 1670; de son temps commença la querelle de la régale en France.

INNOCENT XI, (Odescalchi) 1676; il fut toujours l'ennemi de Louis XIV, & prit le parti de l'Empereur Léopold.

ALEXANDRE VIII, (Ottoboni) 1689.

INNOCENT XII, (Pignatelli) 1691. Il conseilla au Roi d'Espagne

tes dans l'enfance. ENFANTS D'ÉLÉONORE-MAGDELAINE DE NEUBOURG. *Joseph*, depuis Empereur. *Marie-Elisabeth*, Gouvernante des Pays-Bas. *Léopold-Joseph*, mort dans l'enfance. *Marie-Anne*, épouse de Jean V, Roi de Portugal. *Marie-Thérese*, morte à douze ans. *Charles*, depuis Empereur, & trois filles mortes jeunes.

49.

JOSEPH, né en 1678, le 26 Juillet, Roi des Romains en 1690, à l'âge de douze ans, Empereur en 1705, mort en 1711, le 17 Avril. SA FEMME. *Amélie*, fille du Duc Jean-Fréderic de Hannovre. SES ENFANTS. *Marie-Josephine*, mariée à Fréderic-Auguste, Roi de Pologne, Electeur de Saxe. *Léopold-Joseph*, mort au berceau. *Marie-Amelie*, mariée au Prince Electoral de Baviere.

50.

CHARLES VI, né en 1685, le 1 Octobre, Empereur en 1711, mort en 1740. SA FEMME. *Elisabeth-Christine*, fille de Louis-Rodolphe, Duc de Brunsvick. SES ENFANTS. *Léopold*, mort dans l'enfance. *Marie-Thérese*, qui

d'Espagne Charles II, son testament en faveur de la maison de France.

CLEMENT XI, (Albano) 1700; il reconnut malgré lui Charles VI, Roi d'Espagne. C'est lui qui fulmina, selon l'expression Italienne, cette fameuse bulle *Unigenitus*, qui a couvert le St. Siege d'opprobre & de ridicule, selon l'opinion d'une grande partie de l'Europe.

époufa François de Lorraine, le 12 Février 1736. *Marie-Anne*, mariée à Charles de Lorraine. *Marie-Amélie*, morte dans l'enfance. Charles VI fut le dernier Prince de la maifon d'Autriche.



VERS TECHNIQUES,

Qui contiennent la suite Chronologique des Empereurs, & les principaux événements depuis Charlemagne.

Neuvieme Siecle.

Charlemagne en huit cent renouvelle l'Empire,
Fait couronner son fils; en quatorze il expire.
Louis, en trente-trois, par des Prêtres jugé,
D'un sac de Pénitent dans Soissons est chargé.
Rétabli, toujours foible, il expire en quarante.
Lothaire est Moine à Prum cinq ans après cinquante.
On perd après vingt ans le second des Louis.
Le *Chauve* lui succede, & meurt au Mont-Cenis.
Le *Begue*, fils du Chauve, a l'Empire une année.
Le *Gros*, soumis au Pape, ô dure destinée!
En l'an quatre-vingt-sept dans Tibur déposé,
Cede au bâtard Arnoud son trône méprisé.
Arnoud sacré dans Rome ainsi qu'en Lombardie,
Finit avec le siecle en quittant l'Italie.

Dixieme Siecle.

Louis, le fils d'Arnoud, quatrieme du nom,
Du sang de Charlemagne avorté rejeton,
Termine en neuf cent douze une inutile vie.
On élit en plein champ Conrad de Franconie.
On voit en neuf cent vingt le Saxon l'Oiseleur,
Henri Roi des Germains bien plutôt qu'Empereur.
Othon que ses succès font grand Prince & grand homme,
En l'an soixante-deux se rend maître de Rome.
Rome au dixieme siecle en proie à trois Othons,
Gémit dans le scandale & dans les factions.

Onzieme Siecle.

SAINT Henri de Baviere, en l'an trois après mille,
Puis Conrad le ſalique, Henri trois dit le noir.
Henri quatre, pieds nus, ſans ſceptre, ſans pouvoir,
Demande au fier Gregoire un pardon inutile :
Meurt en mille cent ſix à Liege ſon azile,
Détrôné par ſon fils & par lui déterré.

Douzieme Siecle.

LE cinquieme Henri, ce fils dénaturé,
Sur le trône ſoutient la cauſe de ſon pere.
Le Pape en vingt & deux ſoumet cet adverſaire.
Lothaire le Saxon, en vingt-cinq couronné,
Baiſe les pieds du Pape à genoux proſterné,
Tient l'étrier ſacré, conduit la ſainte Mule.
L'Empereur Conrad trois, par un autre ſcrupule,
Va combattre en Syrie & s'en revient battu;
Et l'Empire Romain pour ſon fils eſt perdu.
C'eſt en cinquante-deux que Barberouſſe regne,
Il veut que l'Italie & le ſerve & le craigne,
Détruit Milan, prend Rome, & cede au Pape enfin.
Il court dans les ſaints lieux combattre Saladin;
Meurt en quatre-vingt-dix : ſa tombe eſt ignorée.
Par Henri ſix ſon fils, Naple au meurtre eſt livrée :
Il fait périr le ſang de ſes illuſtres Rois,
Et huit ans à l'Empire il impoſe des loix.

Treizieme Siecle.

PHILIPPE le Régent ſe fait bientôt élire;
Mais en douze cent huit il meurt aſſaſſiné.
Othon quatre à Bovine eſt vaincu, détrôné :
C'eſt en douze cent quinze. Il fuit & perd l'Empire.
De Fréderic ſecond les jours trop agités,
Par deux Papes hardis long-temps perſécutés,
Finiſſent au milieu de ce ſiecle treizieme.
Après lui Conrad quatre a la grandeur ſuprême.

C'eſt en ſoixante-huit que la main d'un bourreau
Dans Conradin ſon fils éteint un ſang ſi beau.
Après les dix-huit ans qu'on nomme d'anarchie,
Dans l'an ſoixante & treize Habsbourg plein de vertu,
Du bandeau des Céſars a le front revêtu.
Il défait Ottocare, il venge la Patrie;
Et de ſa race auguſte il fonde la grandeur.
Adolphe de Naſſau devient ſon ſucceſſeur.
En quatre-vingt-dix-huit une main ennemie
Finit dans un combat ſon empire & ſa vie.

Quatorzieme Siecle.

ALBERT fils de Habsbourg eſt cet heureux vainqueur.
Il meurt en trois cent huit & par un parricide.
On dit qu'en trois cent treize une main plus perfide,
Au vin de Jeſus-Chriſt mêlant des ſucs mortels,
Fit périr Henri ſept au pied des ſaints Autels.
Dépoſant, dépoſé, Louis cinq de Baviere
Fait contre Jean vingt-deux l'Antipape Corbiere;
Meurt en quarante-ſept. Charles quatre après lui
Fait cette Bulle d'or qu'on obſerve aujourd'hui.
De l'an cinquante-ſix elle eſt l'époque heureuſe.
De ce pere ſi ſage héritier inſenſé,
Venceſlas eſt connu par une vie affreuſe;
Mais en quatorze cent il ſe voit dépoſé.

Quinzieme Siecle.

ROBERT regne dix ans, Joſſe moins d'une année.
Venceſlas traîne encore ſa vie infortunée.
Son frere Sigiſmond, moins guerrier que prudent,
Dans l'an quinze finit le Schiſme d'Occident.
Son gendre Albert ſecond, ſage, puiſſant & riche,
Fixe le trône enfin dans la maiſon d'Autriche.
Fréderic ſon parent en quatorze eſt élu:
Mort en quatre-vingt-treize, & jamais abſolu.

Seizieme Siecle.

DE Maximilien le riche mariage,
Et de Jeanne à la fin l'Espagne en héritage,
Font du grand Charles-Quint un Empereur puissant,
Vainqueur heureux des Lis, de Rome, & du Croissant.
Il meurt en cinquante-huit, las des grandeurs suprêmes.
Son frere Ferdinand porte trois diadêmes.
Et l'an soixante-quatre il les laisse à son fils:
Rodolphe en quitta deux.

Dix-septieme Siecle.

Mathias fut assis
EN douze après six cent au trône de l'Empire.
Gustave, Richelieu la fortune conspire
Contre le puissant Roi second des Ferdinands,
Qui laisse en trente-sept ses Etats chancelants.
Munster donne la paix à Ferdinand troisieme.
Léopold délivré du fer des Ottomans,
Expire en sept cent cinq, & Joseph l'an onzieme.
Charles six en quarante; & le sang des Lorrains
S'unit au sang d'Autriche, au trône des Germains.



ANNALES
DE L'EMPIRE
DEPUIS CHARLEMAGNE.

PREMIERE PARTIE.

INTRODUCTION.

De toutes les révolutions qui ont changé la face de la terre, celle qui transféra l'empire des Romains à Charlemagne pourait paraître la feule jufte, fi le mot de *jufte* peut être prononcé dans les chofes où la force a tant de part, & fi les Romains furent en droit de donner ce qu'ils ne poffédaient pas.

Charlemagne fut en effet appellé à l'empire par la voix du peuple Romain même, qu'il avait fauvé à la fois de la tyrannie des Lombards & de la négligence des empereurs d'Orient.

C'eft la grande époque des nations occidentales. C'eft à ces tems que commence un nouvel ordre de gouvernement. C'eft le fondement de la puiffance temporelle eccléfiaftique. Car aucun évêque dans l'Orient n'avait jamais été prince, & n'avait eu aucun des droits qu'on nomme régaliens. Ce nouvel empire Romain ne reffemble en rien à celui des premiers Céfars.

On verra dans ces Annales ce que fut en effet cet empire, comment les pontifes Romains acquirent leur puiffance temporelle qu'on leur a tant reprochée, pendant que tant d'évêques occidentaux & furtout ceux d'Allemagne fe faifaient fouverains; & comment le peuple Romain voulut longtems conferver fa liberté entre les empereurs & les papes qui fe font difputé la domination de Rome.

Tout l'Occident depuis le cinquiéme ſiécle était ou déſolé ou barbare. Tant de nations ſubjuguées autrefois par les anciens Romains, avaient du moins vécu juſqu'à ce cinquiéme ſiécle dans une ſujétion heureuſe. C'eſt un exemple unique dans tous les âges, que des vainqueurs aient bâti pour des vaincus ces vaſtes thermes, ces amphithéatres, aient conſtruit ces grands chemins qu'aucune nation n'a oſé depuis tenter même d'imiter. Il n'y avait qu'un peuple. La langue latine, du tems de Théodoſe, ſe parlait de Cadix à l'Euphrate. On commerçait de Rome à Trèves & à Alexandrie avec plus de facilité que beaucoup de provinces ne trafiquent aujourd'hui avec leurs voiſins. Les tributs même quoiqu'onéreux, l'étaient bien moins que quand il falut payer depuis le luxe & la violence de tant de ſeigneurs particuliers. Que l'on compare ſeulement l'état de Paris quand Julien le philoſophe la gouvernait, à l'état où il fut cent cinquante ans après. Qu'on voie ce qu'était Trèves la plus grande ville des Gaules, appellée du tems de Théodoſe une ſeconde Rome, & ce qu'elle devint après l'inondation des barbares. Autun ſous Conſtantin avait dans ſa banlieue vingt-cinq mille chefs de famille. Arles était encor plus peuplée. Les barbares apportèrent avec eux la dévaſtation, la pauvreté & l'ignorance. Les Francs étaient au nombre de ces peuples affamés & féroces qui couraient au pillage de l'empire. Ils ſubſiſtaient de brigandage, quoique la contrée où ils s'étaient établis, fût très belle & très fertile. Ils ne ſavaient pas la cultiver. Ce pays eſt marqué dans l'ancienne carte conſervée à Vienne. On y voit les Francs établis depuis l'embouchure du Mein juſqu'à la Friſe, & dans une partie de la Veſtphalie, *franci* ceu *chamavi*. Ce n'eſt que par les anciens Romains mêmes que les Français, quand ils ſurent lire, connurent un peu leur origine.

Les Francs étaient donc une partie de ces peuples nommés Saxons qui habitaient la Veſtphalie; & quand Charlemagne leur fit la guerre trois cents ans après, il extermina les deſcendants de ſes pères.

Ces tribus de Francs, dont les Saliens étaient les plus illuſtres, s'étaient peu-à-peu établis dans les Gaules, non pas en alliés du peuple Romain, comme on l'a prétendu, mais après avoir

avoir pillé les colonies romaines, Trèves, Cologne, Mayence, Tongres, Tournai, Cambrai: battus à la vérité par le célèbre Aëtius, un des derniers soutiens de la grandeur romaine, mais unis depuis avec lui par nécessité contre Attila; profitant ensuite de l'anarchie où ces irruptions des Huns, des Goths & des Vandales, des Lombards & des Bourguignons réduisoient l'empire, & se servant contre les empereurs mêmes des droits & des titres de maîtres de la milice & de patrices, qu'ils obtenaient d'eux. Cet empire fut déchiré en lambeaux; chaque horde de ces fiers sauvages saisit sa proie. Une preuve incontestable que ces peuples furent longtems barbares, c'est qu'ils détruisirent beaucoup de villes, & qu'ils n'en fondèrent aucune.

Toutes ces dominations furent peu de chose jusqu'à la fin du huitiéme siécle devant la puissance des Califes, qui menaçait toute la terre.

Plus l'empire de Mahomet florissait, plus Constantinople & Rome étaient avilies. Rome ne s'était jamais relevée du coup fatal que lui porta Constantin, en transférant le siége de l'empire. La gloire, l'amour de la patrie, n'animèrent plus les Romains. Il n'y eut plus de fortune à espérer pour les habitans de l'ancienne capitale. Le courage s'énerva; les arts tombèrent; on ne vit plus dans le séjour des Scipions & des Césars que des contestations entre les juges séculiers & l'évêque. Prise, reprise, saccagée tant de fois par les barbares, elle obéissait encor aux empereurs; depuis Justinien, un vice-roi sous le nom d'exarque la gouvernait, mais ne daignait plus la regarder comme la capitale de l'Italie. Il demeurait à Ravenne, & de-là il envoyait ses ordres au préfet de Rome. Il ne restait aux empereurs en Italie que le pays qui s'étend des bornes de la Toscane jusqu'aux extrémités de la Calabre. Les Lombards possédaient le Piémont, le Milanais, Mantoue, Gènes, Parme, Modène, la Toscane, Bologne. Ces états composaient le royaume de Lombardie. Ces Lombards étaient venus, à ce qu'on dit, de la Pannonie, & ils y avaient embrassé l'espèce de christianisme qui avait prévalu avant Constantin, & qui fut la religion dominante sous la plupart de ses successeurs; c'est ce qu'on nomme l'arianisme: les barbares Lombards avaient pénétré en Italie par le Tirol. Leurs chefs se firent alors catholiques.

romains pour affermir leur domination à l'aide du clergé ; ainsi que Clovis en usa dans la Gaule Celtique. Rome dont les murailles étaient abattues, & qui n'était défendue que par des troupes de l'exarque, était souvent menacée de tomber au pouvoir des Lombards. Elle était alors si pauvre que l'exarque n'en retirait pour toute imposition annuelle, qu'un sou d'or par chaque homme domicilié ; & ce tribut paraissait un fardeau pesant. Elle était au rang de ces terres stériles & éloignées qui sont à charge à leurs maîtres.

Le diurnal romain du septiéme & huitiéme siécle, monument précieux dont une partie est imprimée, fait voir d'une maniere authentique ce que le souverain pontife était alors. On l'appellait le *Vicaire de Pierre*, *évêque de la ville de Rome*, quoiqu'il soit démontré que Simon Barjone (Pietre) ne vînt jamais dans cette capitale. Dès que l'évêque était élu par les citoyens, le clergé en corps en donnait avis à l'exarque ; & la formule était : *Nous vous supplions, vous chargé du ministère impérial, d'ordonner la consécration de notre père & pasteur.* Ils donnaient part aussi de la nouvelle élection au métropolitain de Ravenne, & ils lui écrivaient : *St. Père, nous supplions votre béatitude d'obtenir du seigneur exarque l'ordination dont il s'agit.* Ils devaient aussi en écrire aux juges de Ravenne, qu'ils appellaient *Vos Eminences.*

Le nouveau pontife alors était obligé, avant d'être ordonné, de prononcer deux professions de foi, & dans la seconde il condamnait parmi les hérétiques le pape Honorius I, parce qu'à Constantinople cet évêque de Rome Honorius passait pour n'avoir reconnu qu'une volonté dans JESUS-CHRIST.

Il y a loin de-là à la tiare. Mais il y a loin aussi du premier moine qui prêcha sur les bords du Rhin, au bonnet électoral, & du premier chef des Saliens errants à un empereur Romain. Toute grandeur s'est formée peu-à-peu, & toute origine est petite.

Le pontife de Rome dans l'avilissement de la ville établissait insensiblement sa grandeur. Les Romains étaient pauvres, mais l'église ne l'était pas. Constantin avait donné à la seule basilique de Latran plus de mille marcs d'or, & environ trente mille d'argent ; & lui avait assigné quatorze mille sous de rente. Les

papes qui nourrissaient les pauvres, & qui envoyaient des missions dans tout l'Occident, ayant eu besoin de secours plus considérables, les avaient obtenus sans peine. Les empereurs & les rois Lombards même leur avaient accordé des terres. Ils possédaient auprès de Rome des revenus & des châteaux qu'on appellait *les justices de St. Pierre*. Plusieurs citoyens s'étaient empressés à enrichir par donation ou par testament une église dont l'évêque étoit regardé comme le père de la patrie. Le crédit des papes était très supérieur à leurs richesses. Il était impossible de ne pas révérer une suite presque non interrompue de pontifes qui avaient consolé l'église, étendu la religion, adouci les mœurs des Hérules, des Goths, des Vandales, des Lombards & des Francs.

Quoique les pontifes Romains n'étendissent du tems des exarques leur droit de métropolitain que sur les villes suburbicaires, c'est-à-dire, sur les villes soumises au gouvernement du préfet de Rome; cependant on leur donnait souvent le nom de *pape universel*, à cause de la primauté & de la dignité de leur siége. Grégoire, surnommé le grand, refusa ce titre, mais le mérita par ses vertus; & ses successeurs étendirent leur crédit dans l'Occident. On ne doit donc pas s'étonner de voir au huitieme siécle Boniface, archevêque de Mayence, le même qui sacra Pepin, s'exprimer ainsi dans la formule de son serment: *Je promets à St. Pierre & à son vicaire le bienheureux Grégoire*, &c.

Enfin le tems vint où les papes conçurent le dessein de délivrer à la fois Rome & des Lombards qui la menaçaient sans cesse, & des empereurs Grecs qui la défendaient mal. Les papes virent donc alors, que ce qui dans d'autres tems n'eût été qu'une révolte, & une sédition impuissante & punissable, pouvait devenir une révolution excusable par la nécessité, & respectable par le succès. C'est cette révolution qui fut commencée sous le second Pepin, usurpateur du royaume de France, & consommée par Charlemagne son fils, dans un tems où tout était en confusion & où il fallait nécessairement que la face de l'Europe changeât.

Le royaume de France s'étendait alors des Pyrénées & des Alpes au Rhin, au Mein & à la Sâle. La Bavière dépendait

de ce vaste royaume ; c'était le roi des Francs qui donnait ce duché quand il était assez fort pour le donner. Ce royaume des Francs presque toujours partagé depuis Clovis, déchiré par des guerres intestines, n'était qu'une vaste province barbare de l'ancien empire Romain, laquelle n'était regardée par les empereurs de Constantinople que comme une province rebelle ; mais avec qui elle traitait comme avec un royaume puissant.

742.

Naissance de Charlemagne près d'Aix-la-Chapelle, le 10 Avril. Il était fils de Pepin, maire du palais, duc des Francs & petit-fils de Charles-Martel. Tout ce qu'on connaît de sa mère, c'est qu'elle s'appellait Berthe. On ne sait pas même précisément le lieu de sa naissance. Il naquit pendant la tenue du concile de Germanie ; & grace à l'ignorance de ces siécles, on ne sait pas où ce fameux concile s'est tenu.

La moitié du pays qu'on nomme aujourd'hui Allemagne, était idolâtre des bords du Veser, & même du Mein & du Rhin jusqu'à la mer Baltique, l'autre demi-chrétienne.

Il y avait déja des évêques à Trèves, à Cologne, à Mayence, villes frontières fondées par les Romains, & instruites par les papes. Mais ce pays s'appellait alors l'Austrasie, & était du royaume des Francs.

Un Anglais nommé Villebrod, du tems du père de Charles-Martel, était allé prêcher aux idolâtres de la Frise le peu de christianisme qu'il savait. Il y eut vers la fin du septiéme siécle un évêque titulaire de Vestphalie qui ressuscitait les petits enfants morts. Villebrod prit le vain titre d'évêque d'Utrecht. Il y bâtit une petite église que les Frisons païens détruisirent. Enfin, au commencement du huitiéme siécle un autre Anglais, qu'on appella depuis Boniface, alla prêcher en Allemagne. On l'en regarde comme l'apôtre. Les Anglais étaient alors les précepteurs des Allemands. Et c'était aux papes que tous ces peuples, ainsi que les Gaulois, devaient le peu de lettres & de christianisme qu'ils connaissaient.

743.

Un synode à Lestine en Hainaut sert à faire connaître les

mœurs du tems. On y règle que ceux qui ont pris les biens de l'église pour soutenir la guerre, donneront un écu à l'église par métairie : ce réglement regardait les officiers de Charles Martel & de Pepin son fils, qui jouirent jusqu'à leur mort des abbayes dont ils s'étaient emparés. Il était alors également ordinaire de donner aux moines, & de leur ôter.

Boniface, cet apôtre de l'Allemagne, fonde l'abbaye de Fulde dans le pays de Hesse. Ce ne fut d'abord qu'une église couverte de chaume, environnée de cabanes, habitées par quelques moines qui défrichaient une terre ingrate. C'est aujourd'hui une principauté; il faut être gentilhomme pour être moine; l'abbé est souverain depuis longtems, & évêque depuis 1753.

744.

Carloman, oncle de Charlemagne, duc d'Austrasie, réduit les Bavarois, vassaux rebelles du roi de France, & bat les Saxons dont il veut faire aussi des vassaux. On voit par-là évidemment qu'il y avait déja de grands vassaux; & il est constant que le royaume des Lombards en Italie était composé de fiefs, & même de fiefs héréditaires.

745.

En ce tems Boniface était évêque de Mayence. La dignité de métropole attachée jusques-là au siége de Vorms, passe à Mayence.

Carloman, frère de Pepin, abdique le duché de l'Austrasie; c'était un puissant royaume qu'il gouvernait sous le nom de maire du palais, tandis que son frere Pepin dominait dans la France occidentale, & que Childeric, roi de toute la France, pouvait à peine commander aux domestiques de sa maison. Carloman renonce à sa souveraineté pour aller se faire moine au Mont-Cassin. Les historiens disent encor que Pepin l'aimait tendrement, mais il est vraisemblable que Pepin aimait encor davantage à dominer seul. Le cloître était alors l'asyle de ceux qui avaient des concurrents trop puissants dans le monde.

747. 748.

On renouvelle dans la plupart des villes de France l'usage

des anciens Romains connu ſous le nom de *patronage* ou de *clientelle*. Les bourgeois ſe choiſiſſaient des patrons parmi les ſeigneurs ; & cela ſeul prouve que les peuples n'étaient point partagés dans les Gaules, comme on l'a prétendu, en maîtres & en eſclaves.

749.

Pepin entreprend enfin ce que Charles Martel ſon père n'avait pu faire. Il veut ôter la couronne à la race de Mérovée. Il mit d'abord l'apôtre Boniface dans ſon parti, avec pluſieurs évêques, & enfin le pape Zacharie.

750.

Pepin fait dépoſer ſon roi Hilderic ou Childeric III ; il le fait moine à St. Berthin, & ſe met ſur le trône des Francs.

Comme cette uſurpation atroce irritait pluſieurs ſeigneurs, il attire le clergé dans ſon parti, il fonde le riche évêché de Vurtsbourg dont le prélat ſe prétend duc de Franconie : il appelle aux états-généraux nommés *parliamens*, les évêques & les abbés qui auparavant n'y venaient que très rarement, & quand on les conſultait.

751.

Pepin veut ſubjuguer les peuples nommés alors *Saxons*, qui s'étendaient depuis les environs du Mein juſqu'à la Cherſonèſe Cimbrique, & qui avaient conquis l'Angleterre. Le Pape Etienne III demande la protection de Pepin contre Luitprand roi de Lombardie, qui voulait ſe rendre maître de Rome. L'empereur de Conſtantinople était trop éloigné & trop faible pour le ſecourir ; & le premier domeſtique du roi de France, devenu uſurpateur, pouvait ſeul le protéger.

754.

La première action connue de Charlemagne eſt d'aller de la part de Pepin ſon père au devant du Pape Etienne à St. Maurice en Valais, & de ſe proſterner devant lui. C'était un uſage d'Orien. On s'y mettait ſouvent à genoux devant les évêques, & ces évêques fléchiſſaient les genoux non-ſeulement

devant les empereurs, mais devant les gouverneurs des provinces quand ceux-ci venaient prendre possession.

Pour la coutume de baiser les pieds, elle n'était point encor introduite dans l'Occident. Dioclétien avait le premier exigé, dit-on, cette marque de respect : en quoi il ne fut que trop imité par Constantin. Les papes Adrien I & Léon III furent ceux qui attirèrent au pontificat cet honneur que Dioclétien avait arrogé à l'empire; après quoi les rois & les empereurs se soumirent comme les autres à cette cérémonie, qu'ils ne regardèrent que comme un acte de piété indifférent, quoique ridicule; & que les papes voulurent faire passer comme un acte de sujétion.

Pepin se fait sacrer roi de France par le pape au mois d'Août dans l'abbaye de St. Denis; il l'avait été déja par Boniface; mais la main d'un pape rendait aux yeux des peuples son usurpation plus respectable. Eginhard, secrétaire de Charlemagne, dit en termes exprès qu'*Hilderic fut déposé par ordre du pape Etienne*. Pepin n'est pas le premier roi de l'Europe qui se soit fait sacrer avec de l'huile à la manière juive : les rois Lombards avaient pris cette coutume des empereurs Grecs; les ducs de Bénévent même se faisaient sacrer : ces cérémonies imposaient à la populace : Pepin eut soin de faire sacrer en même tems ses deux fils, Charles, & Carloman. Le pape avant de le sacrer roi, l'absout de son parjure envers Hilderic son souverain; & après le sacre il fulmina une excommunication contre quiconque voudrait un jour entreprendre d'ôter la couronne à la famille de Pepin. C'est ainsi que les princes & les prêtres se sont souvent joués de DIEU & des hommes. Ni cet Hugues Capet, ni Conrad n'ont pas eu un grand respect pour cette excommunication. Le nouveau roi pour prix de la complaisance du pape, passe les Alpes avec Tassillon, duc de Bavière, son vassal. Il assiége Astolphe dans Pavie, & s'en retourne la même année sans avoir bien fait ni la guerre ni la paix.

755.

A peine Pepin a-t-il repassé les Alpes, qu'Astolphe assiége Rome. Le Pape Etienne conjure le nouveau roi de France de venir le délivrer. Rien ne marque mieux la simplicité de ces

tems grossiers qu'une lettre que le pape fait écrire au roi de France par St. Pierre, comme si elle était descendue du ciel. Simplicité pourtant qui n'excluait jamais ni les fraudes de la politique, ni les attentats de l'ambition.

Pepin délivre Rome, assiége encor Pavie, se rend maître de l'exarcat, & le donne, dit-on, au pape. C'est le premier titre de la puissance temporelle du St. Siége. Par-là Pepin affaiblissait également les rois Lombards & les empereurs d'Orient. Cette donation est bien douteuse, car les archevêques de Ravenne prirent alors le titre d'exarques. Il résulte que les évêques de Rome & de Ravenne voulaient s'agrandir. Il est très probable que Pepin donna quelques terres aux papes, & qu'il favorisait en Italie ceux qui affermissaient en France sa domination. S'il est vrai qu'il ait fait ce présent aux papes, il est clair qu'il donna ce qui ne lui appartenait pas; mais aussi il avait pris ce qui ne lui appartenait pas. On ne trouve guères d'autre source des premiers droits. Le tems les rend légitimes.

756.

Boniface, archevêque de Mayence, fait une mission chez les Frisons idolâtres. Il y reçoit le martyre. Mais comme les historiens disent qu'il fut martyrisé dans son camp, & qu'il y eut beaucoup de Frisons tués, il est à croire que les missionnaires étaient des soldats. Tassillon, duc de Bavière, fait un hommage de son duché au roi de France dans la forme des hommages qu'on a depuis appellés *Liges*. Il y avait déja de grands fiefs héréditaires, & la Bavière en était un.

Pepin défait encor les Saxons. Il paraît que toutes les guerres de ces peuples contre les Francs, n'étaient guères que des incursions de barbares, qui venaient tour-à-tour enlever des troupeaux, & ravager des moissons. Point de place forte, point de politique, point de dessein formé; cette partie du monde était encor sauvage.

Pepin après ses victoires ne gagna que le paiement d'un ancien tribut de 300 chevaux, auquel on ajouta 500 vaches; ce n'était pas la peine d'égorger tant de milliers d'hommes.

758. 759. 760.

Didier, successeur du roi Astolphe, reprend les villes données par Pepin à St. Pierre; mais Pepin était si redoutable, que Didier les rendit, à ce qu'on prétend, sur ses seules menaces. Le vaisselage héréditaire commençait si bien à s'introduire, que les rois de France prétendaient être seigneurs suzerains du duché d'Aquitaine. Pepin force les armes à la main Caifre, duc d'Aquitaine, à lui prêter serment de fidélité en présence du duc de Bavière; de sorte qu'il eut deux grands souverains à ses genoux. On sent bien que ces hommages n'étaient que ceux de la faiblesse à la force.

762. 763.

Le duc de Bavière, qui se croit assez puissant, & qui voit Pepin loin de lui, révoque son hommage. On est prêt de lui faire la guerre, & il renouvelle son serment de fidélité.

766. 767.

Erection de l'évêché de Saltzbourg. Le pape Paul I envoie au roi des livres, des chantres, & une horloge à roues. Constantin Copronyme lui envoie aussi un orgue & quelques musiciens. Ce ne serait pas un fait digne de l'histoire, s'il ne faisait voir combien les arts étaient étrangers dans cette partie du monde. Les Francs ne connaissaient alors que la guerre, la chasse & la table.

768.

Les années précédentes sont stériles en événements, & par conséquent heureuses pour les peuples; car presque tous les grands traits de l'histoire sont des malheurs publics. Le duc d'Aquitaine révoque son hommage à l'exemple du duc de Bavière. Pepin vole à lui, & réunit l'Aquitaine à la couronne.

Pepin, surnommé le Bref, meurt à Xaintes le 24 Septembre, âgé de cinquante-quatre ans. Avant sa mort il fait son testament de bouche, & non par écrit, en présence des grands officiers de sa maison, de ses généraux & des possesseurs à vie des grandes terres. Il partage tous ses états entre ses deux enfants, Charles & Carloman. Après la mort de Pepin, les seigneurs

modifient ses volontés. On donne à Carl, que nous avons depuis appellé Charlemagne, la Bourgogne, l'Aquitaine, la Provence avec la Neustrie, qui s'étendait alors depuis la Meuse jusqu'à la Loire & à l'Océan. Carloman eut l'Austrasie depuis Rheims jusqu'aux derniers confins de la Thuringe. Il est évident que le royaume de France comprenait alors près de la moitié de la Germanie.

770.

Didier, roi des Lombards, offre en mariage sa fille Désiderate à Charles; il était déja marié. Il épousa Désiderate; ainsi il paraît qu'il eut deux femmes à la fois. La chose n'était pas rare. Grégoire de Tours dit que les rois Gontran, Caribert, Sigebert, Chilperic, avaient plusieurs femmes.

771.

Son frère Carloman meurt soudainement à l'âge de vingt ans. Sa veuve s'enfuit en Italie avec deux princes ses enfants. Cette mort & cette fuite ne prouvent pas absolument que Charlemagne ait voulu régner seul, & ait eu de mauvais desseins contre ses neveux; mais elles ne prouvent pas aussi qu'il méritât qu'on célébrât sa fête, comme on a fait en Allemagne.

772.

Charles se fait couronner roi d'Austrasie, & réunit tout le vaste royaume des Francs sans rien laisser à ses neveux. La postérité éblouie par l'éclat de sa gloire, semble avoir oublié cette injustice. Il répudie sa femme, fille de Didier, pour se venger de l'asyle que le roi Lombard donnait à la veuve de Carloman son frère.

Il va attaquer les Saxons, & trouve à leur tête un homme digne de le combattre; c'était Vitikind, le plus grand défenseur de la liberté germanique après Hermann, que nous nommons Arminius.

Le roi de France l'attaque dans le pays qu'on nomme aujourd'hui le comté de la Lippe. Les peuples étaient très mal armés. Car dans les capitulaires de Charlemagne on voit une défense rigoureuse de vendre des cuirasses & des casques aux Saxons. Les armes & la discipline des Francs devaient donc être victorieuses d'un courage féroce. Charles taille l'armée de Vitikind en pièces, il prend la capitale nommée Erresbourgh. Cette capitale était un assemblage de cabanes entourées d'un

fossé. On égorgea les habitants; mais comme on força le peu qui restait à recevoir le batême, ce fut un grand gain pour ce malheureux pays de sauvages, à ce que les prêtres de ce tems ont assuré.

773.

Tandis que le roi des Francs contient les Saxons sur le bord du Veser, l'Italie le rappelle. Les querelles des Lombards & du pape subsistaient toujours; & le roi en secourant l'église pouvait envahir l'Italie, qui valait mieux que les pays de Brême, d'Hanover & de Brunsvick. Il marche donc contre son beau-père Didier, qui était devant Rome. Il ne s'agissait pas de venger Rome, mais il s'agissait d'empêcher Didier de s'accommoder avec le pape, pour rendre aux deux fils de Carloman le royaume qui leur appartenait. Il court attaquer son beau-père, & se sert de la piété pour son usurpation. Il y est suivi de soixante & dix mille hommes de troupes réglées; chose inouie dans ces tems-là. On assemblait auparavant des armées de cent & de deux cent mille hommes; mais c'étaient des paysans, qui allaient faire leurs moissons après une bataille perdue ou gagnée. Charlemagne les retenait plus longtems sous le drapeau, & c'est ce qui contribua à ses victoires.

774.

L'armée Française assiége Pavie. Le roi va à Rome, renouvelle, à ce qu'on dit, la donation de Pepin, & l'augmente; il en met lui-même une copie sur le tombeau qu'on prétend renfermer les cendres de St. Pierre. Le pape Adrien le remercie par des vers qu'il fait pour lui.

La tradition de Rome est que Charles donna la Corse, la Sardaigne & la Sicile. Il ne donna sans doute aucun de ces pays qu'il ne possédait pas. Mais il existe une lettre d'Adrien à l'impératrice Irène, qui prouve que Charles donna des terres, que cette lettre ne spécifie pas. *Charles, duc des Francs, & Patrice, nous a*, dit-il, *donné des provinces, & restitué les villes que les perfides Lombards retenaient à l'église*, &c.

On sent qu'Adrien ménage encor l'empire, en ne donnant que le titre de duc & de patrice à Charles, & qu'il veut fortifier sa possession du nom de restitution. F 2

Le roi retourne devant Pavie. Didier se rend à lui. Le roi le fait moine, & l'envoie en France dans l'abbaye de Corbie. Ainsi finit ce royaume des Lombards, qui avaient en Italie détruit la puissance romaine, & substitué leurs loix à celles des empereurs. Tout roi détrôné devient moine dans ces tems-là, ou est assassiné.

Charlemagne se fait couronner roi d'Italie à Pavie, d'une couronne où il y avait un cercle de fer, qu'on garde encor dans la petite ville de Monza.

La justice était administrée toujours dans Rome au nom de l'empereur Grec. Les papes même recevaient de lui la confirmation de leur élection. On avait ôté à l'empereur le vrai pouvoir, on lui laissait quelques apparences. Charlemagne prenait seulement, ainsi que Pepin, le titre de *patrice*.

Cependant on frappait alors de la monnoie à Rome au nom d'Adrien. Que peut-on en conclure, sinon que le pape délivré des Lombards, & n'obéissant plus aux empereurs, était le maître dans Rome. Il est indubitable que les pontifes romains se saisirent des droits régaliens dès qu'ils le purent, comme ont fait les évêques Francs & Germains; toute autorité veut toujours croître : & par cette raison-là même on ne mit plus que le nom de Charlemagne sur les nouvelles monnoies de Rome, lorsqu'en 800 le pape & le peuple romain l'eurent nommé empereur. Quelques critiques prétendent que les monnoies frappées au nom d'Adrien I, n'étaient que des médailles en l'honneur de cet évêque : cette remarque est d'une très-grande vraisemblance, puisque Adrien n'était pas certainement souverain de Rome.

775.

Second effort des Saxons contre Charlemagne, pour leur liberté, qu'on appelle révolte. Ils sont encore vaincus dans la Vestphalie; & après beaucoup de sang répandu, ils donnent des bœufs & des ôtages, n'ayant autre chose à donner.

776.

Tentative du fils de Didier, nommé Adalgise, pour recouvrer le royaume de Lombardie. Le pape Adrien la qualifie

horrible conſpiration. Charles court la punir. Il revole d'Allemagne en Italie, fait couper la tête à un duc de Frioul, aſſez courageux pour s'oppoſer aux invaſions du conquérant, & trop faible pour ne pas ſuccomber.

Pendant ce tems-là même les Saxons reviennent encore en Veſtphalie; il revient les battre. Ils ſe ſoumettent, & promettent encore de ſe faire chrétiens. Charles bâtit des forts dans leur pays avant d'y bâtir des égliſes.

777.

Il donne des loix aux Saxons, & leur fait jurer qu'ils ſeront eſclaves, s'ils ceſſent d'être chrétiens & ſoumis. Dans une grande diète tenue à Paderborn ſous des tentes, un émir muſulman qui commandoit à Sarragoſſe, vint conjurer Charles d'appuyer ſa rebellion contre Abdérame, roi d'Eſpagne.

778.

Charles marche de Paderborn en Eſpagne, prend le parti de cet émir, aſſiege Pampelune & s'en rend maître. Il eſt à remarquer que les dépouilles des Sarrazins furent partagées entre le roi, les officiers & les ſoldats, ſelon l'ancienne coutume de ne faire la guerre que pour du butin, & de le partager également entre tous ceux qui avaient une égale part au danger. Mais tout ce butin eſt perdu en repaſſant les Pyrénées. L'arriere-garde de Charlemagne eſt taillée en pieces à Roncevaux par les Arabes & par les Gaſcons. C'eſt-là que périt, dit-on, Roland ſon neveu, ſi célebre par ſon courage & par ſa force incroyable.

Comme les Saxons avaient repris les armes pendant que Charles était en Italie, ils les reprennent tandis qu'il eſt en Eſpagne. Vitikind retiré chez le duc de Dannemarck, ſon beau-pere, revient ranimer ſes compatriotes. Il les raſſemble, il trouve dans Brême capitale du pays qui porte ce nom, un évêque, une égliſe, & ſes Saxons déſeſpérés qu'on traîne à des autels nouveaux; il chaſſe l'évêque qui a le tems de fuir & de s'embarquer. Charlemagne accourt, & bat encore Vitikind.

780.

Vainqueur de tous côtés, il part pour Rome avec une de ses femmes nommée Ildegarde, & deux enfants puînés, Pepin & Louis. Le pape Adrien batise ces deux enfants, sacre Pepin roi de Lombardie, & Louis roi d'Aquitaine. Ainsi l'Aquitaine fut érigée en royaume pour quelque temps.

781. 782.

Le roi de France tient sa cour à Vorms, à Ratisbonne, à Cuierci. Alcuin, archevêque d'Yorck, vient l'y trouver. Le roi, qui à peine savait signer son nom, voulait faire fleurir les sciences, parce qu'il voulait être grand en tout. Pierre de Pise lui enseignait un peu de grammaire. Il n'était pas étonnant que des Italiens instruisissent des Gaulois & des Germains, mais il l'était qu'on eût toujours besoin des Anglais pour apprendre ce qui n'est pas même honoré aujourd'hui du nom de science.

On tient devant le roi des conférences qui peuvent être l'origine des académies, & sur-tout de celles d'Italie, dans lesquelles chaque académicien prend un nouveau nom. Charlemagne se nommait *David*, Alcuin *Albinus*, & un jeune homme nommé Ilgeberd, qui faisait des vers en langue romance, prenait hardiment le nom d'*Homere*.

783.

Cependant Vitikind, qui n'apprenait point la grammaire, souleve encore les Saxons. Il bat les généraux de Charles sur le bord du Veser. Charles vient réparer cette défaite. Il est encore vainqueur des Saxons; ils mettent bas les armes devant lui. Il leur ordonne de livrer Vitikind. Les Saxons lui répondent qu'il s'est sauvé en Dannemarck. *Ses complices sont encore ici*, répondit Charlemagne; & il en fit massacrer quatre mille cinq cents à ses yeux. C'est ainsi qu'il disposait la Saxe au christianisme. Cette action ressemble à celle de Sylla; les Romains n'ont pas du moins été assez lâches pour louer Sylla. Les barbares qui ont écrit les faits & gestes de Charlemagne, ont eu la bassesse de le louer & même d'en faire un homme juste : ils ont servi de modeles à presque tous les compilateurs de l'*Histoire de France*.

784.

Ce massacre fit le même effet que fit long-temps après la St. Barthelemi en France. Tous les Saxons reprennent les armes avec une fureur déseſpérée. Les Danois & les peuples voisins se joignent à eux.

785.

Charles marche avec son fils du même nom que lui, contre cette multitude. Il remporte une victoire nouvelle & donne encore des loix inutiles. Il établit des marquis, c'est-à-dire, des commandants de milices sur les frontieres de ses royaumes.

786.

Vitikind cede enfin. Il vient avec un duc de Frise se soumettre à Charlemagne dans Attigni sur l'Aine. Alors le royaume de France s'étend jusqu'au Holstein. Le roi de France repasse en Italie & rebâtit Florence; c'est une chose singuliere, que dès qu'il est à un bout de ses royaumes, il y a toujours des révoltes à l'autre bout; c'est une preuve que le roi n'avait pas sur toutes les frontieres de puissants corps d'armée. Les anciens Saxons se joignent aux Bavarois: le roi repasse les Alpes.

787.

L'impératrice Irene, qui gouvernait encore l'empire Grec, alors le seul empire, avait formé une puissante ligue contre le roi des Francs. Elle était composée de ces mêmes Saxons, & de ces Bavarois, des Huns, si fameux autrefois sous Attila, & qui occupaient comme aujourd'hui les bords du Danube & de la Drave, une partie même de l'Italie y était entrée. Charles vainquit les Huns vers le Danube, & tout fut dissipé.

Depuis 788 jusqu'à 792.

Pendant ces quatre années paisibles, il institue des écoles chez les évêques & dans les monasteres. Le chant romain s'établit dans les églises de France. Il fait dans la diette d'Aix-la-Chapelle des loix qu'on nomme *capitulaires*. Ces loix tenaient beaucoup de la barbarie dont on voulait sortir, & dans la-

laquelle on fut longtems plongé. La plus barbare de toutes fut cette loi de Vestphalie, cet établissement de la cour Vémique, dont il est bien étrange qu'il ne soit pas dit un seul mot dans l'*Esprit des loix*, ni dans la *Chronologie raisonnée* du Président Hénaut. L'inquisition, le conseil de dix, n'égalerent pas la cruauté de ce tribunal secret établi par Charlemagne en 803. Il fut d'abord institué principalement pour retenir les Saxons dans le christianisme & dans l'obéissance; bientôt après, cette inquisition militaire s'étendit dans toute l'Allemagne. Les juges étaient nommés secrettement par l'empereur, ensuite ils choisirent eux-mêmes leurs associés sous le serment d'un secret inviolable : on ne les connaissait point : des espions liés aussi par le serment faisaient les informations. Les juges pronançaient sans jamais confronter l'accusé & les témoins : souvent sans les interroger, le plus jeune des juges faisait l'office de bourreau. Qui croirait que ce tribunal d'assassins ait duré jusqu'à la fin du regne de Fréderic III ! cependant rien n'est plus vrai; & nous regardons Tibere comme un méchant homme, & nous prodiguons des éloges à Charlemagne !

*Si on veut savoir les coutumes du tems de Charlemagne dans le civil, le militaire, & l'ecclésiastique, on les trouve dans l'*Histoire générale de l'esprit & des mœurs des nations.

793.

Charles devenu voisin des Huns, devient par conséquent leur ennemi naturel. Il leve des troupes contre eux, & ceint l'épée à son fils Louis qui n'avait que quatorze ans. Il le fait ce qu'on appellait alors *miles*, c'est-à-dire, il lui fait apprendre la guerre; mais ce n'est pas le créer chevalier, comme quelques auteurs l'ont cru. La chevalerie ne s'établit que longtems après. Il défait encore les Huns sur le Danube & sur le Raab.

Charles assemble des évêques pour juger la doctrine d'Elipand, que les historiens disent archevêque de Tolède : il n'y avait point d'archevêque encore : ce titre n'est que du dixiéme siecle. Mais il faut savoir que les Musulmans vainqueurs laisserent leur religion aux vaincus; qu'ils ne croyaient pas les chrétiens dignes d'être musulmans, & qu'ils se contentaient de leur imposer un léger tribut.

Cet



Cet évêque Elipand imaginait, avec un Félix d'Urgel, que JESUS-CHRIST, entant qu'homme, était fils adoptif de DIEU, & entant que DIEU, fils naturel. Il est difficile de savoir par soi-même ce qui en est. Il faut s'en rapporter aux juges, & les juges le condamnerent.

Pendant que Charles remporte des victoires, fait des loix, assemble des évêques, on conspire contre lui. Il avait un fils de ses femmes ou concubines, qu'on nommait Pepin le bossu, pour le distinguer de son autre fils Pepin, roi d'Italie. Les enfants qu'on nomme aujourd'hui bâtards & qui n'héritent point, pouvaient hériter alors, & n'étaient point réputés bâtards. Le bossu, qui était l'ainé de tous, n'avait point d'apanage; & voilà l'origine de la conspiration. Il est arrêté à Ratisbonne avec ses complices, jugé par un parlement, tondu & mis dans le monastere de Prum dans les Ardennes. On creve les yeux à quelques-uns de ses adhérents, & on coupe la tête à d'autres.

794.

Les Saxons se révoltent encore, & sont encore facilement battus. Vitikind n'était plus à leur tête.

Célèbre concile de Francfort. On y condamne le second concile de Nicée, dans lequel l'impératrice Irène venait de rétablir le culte des images.

Charlemagne fait écrire les livres carolins contre ce culte des images. Rome ne pensait pas comme le royaume des Francs; & cette différence d'opinion ne brouilla point Charlemagne avec le pape, qui avait besoin de lui. Observez que les livres carolins & le concile de Francfort traitent les pères du concile de Nicée d'*impies*, *d'insolents & d'impertinents* : les Gaulois, les Francs, les Germains encore barbares, n'ayant ni peintres ni sculpteurs, ne pouvaient aimer le culte des images.

Observez encore que la religion de presque tous les chrétiens occidentaux, différait beaucoup de celle des orientaux.

Claude, évêque de Turin, conserva surtout dans les montagnes & dans les vallées de son diocèse la croyance & les rites de son église : c'est l'origine des réformes prêchées & soutenues presque de siecle en siecle par ceux qu'on appella vaudois, albigeois, lollards, luthériens, calvinistes dans la suite des tems.

795.

Le duc de Frioul, vaſſal de Charles, eſt envoyé contre les Huns, & s'empare de leurs tréſors, ſupoſé qu'ils en euſſent. Mort du pape Adrien le 25 Décembre. On prétend que Charlemagne lui fit une épitaphe en vers latins. Il n'eſt guère croyable que ce roi Franc, qui ne ſavait pas écrire, ſût faire des vers latins.

796.

Léon III ſuccède à Adrien. Charles lui écrit : « Nous nous » réjouiſſons de votre élection, & de ce qu'on nous rend » l'obéiſſance & la fidélité qui nous eſt due. » Il parlait ainſi en patrice de Rome, comme ſon pere avait parlé aux Francs en maire du palais.

797. 798.

Pepin, roi d'Italie, eſt envoyé par ſon pere contre les Huns ; preuve qu'on n'avait remporté que de faibles victoires. Il en remporte une nouvelle. La célèbre impératrice Irène eſt miſe dans un cloître par ſon fils Conſtantin V. Elle remonte ſur le trône, fait crever les yeux à ſon fils ; il en meurt ; elle pleure ſa mort. C'eſt cette Irène l'ennemie naturelle de Charlemagne, & qui avait voulu s'allier avec lui.

799.

Dans ce tems-là les Normands, c'eſt-à-dire, les *hommes du nord*, les habitants des côtes de la mer Baltique, étaient des pirates. Charles équipe une flotte contre eux, & en purge les mers.

Le nouveau pape Léon III irrite contre lui les Romains. Ses chanoines veulent lui crever les yeux & lui couper la langue. On le met en ſang, mais il guérit. Il vient à Paderborn demander juſtice à Charles, qui le renvoie à Rome avec une eſcorte. Charles le ſuit bientôt. Il envoie ſon fils Pepin ſe ſaiſir du duché de Bénévent, qui relevait encore de l'empereur de Conſtantinople.

800.

Il arrive à Rome. Il déclare le pape, innocent des crimes qu'on lui imputait; & le pape le déclare empereur aux acclamations de tout le peuple. Charlemagne affecta de cacher la joie sous de la modestie, & de paraître étonné de sa gloire. Il agit en souverain de Rome, & renouvelle l'empire des Césars. Mais pour rendre cet empire durable, il falait rester à Rome. On demande quelle autorité il y fit exercer en son nom: celle d'un juge suprême qui laissait à l'église tous ses privilèges & au peuple tous ses droits: les historiens ne nous marquent pas s'il entretenait un préfet, un gouverneur à Rome, s'il y avait des troupes, s'il donnait les emplois: ce silence pourait presque faire soupçonner qu'il fut plutôt le protecteur que le souverain effectif de la ville dans laquelle il ne revint jamais.

801.

Les historiens disent que dès qu'il fut empereur, Irène voulut l'épouser. Le mariage eût été entre les deux empires plutôt qu'entre Charlemagne & la vieille Irène.

802.

Charlemagne exerce toute l'autorité des anciens empereurs partout ailleurs que dans Rome même. Nul pays depuis Bénévent jusqu'à Bayonne, & de Bayonne jusqu'en Bavière, exempt de sa puissance législative. Le duc de Venise Jean, ayant assassiné un évêque, est accusé devant Charles, & ne le recuse pas pour juge.

Nicéphore, successeur d'Irène, reconnaît Charles pour empereur, sans convenir expressément des limites des deux empires.

803. 804.

L'empereur s'applique à policer ses états, autant qu'on le pouvait alors. Il dissipe encore des factions des Saxons, & transporte enfin une partie de ce peuple dans la Flandre, dans la Provence, en Italie, à Rome même.

805.

Il dicte son testament qui commence ainsi, *Charles, empereur,*

César, roi très invincible des Francs, &c. Il donne à Louis tout le pays depuis l'Espagne jusqu'au Rhin. Il laisse à Pepin l'Italie & la Bavière; à Charles la France depuis la Loire jusqu'à Ingolstad, & toute l'Austrasie depuis l'Escaut jusqu'aux confins du Brandebourg. Il y avait dans ces trois lots de quoi exciter des divisions éternelles. Charlemagne crut y pourvoir en ordonnant que s'il arrivait un différend sur les limites des royaumes, qui ne pût être décidé par témoins, le jugement *de la croix* en déciderait. Ce jugement *de la croix* consistait à faire tenir aux avocats les bras étendus; & le plutôt las, perdait sa cause. Le bon sens naturel d'un si grand conquérant ne pouvait prévaloir sur les coutumes de son siecle.

Charlemagne retint toujours l'empire & la souveraineté; & il était le roi des rois ses enfants. C'est à Thionville que se fit ce fameux testament avec l'approbation d'un parlement. Ce parlement était composé d'évêques, d'abbés, d'officiers du palais & de l'armée, qui n'étaient-là que pour attester ce que voulait un maître absolu. Les diètes n'étaient pas ce qu'elles sont aujourd'hui : & cette vaste république de princes, de seigneurs, & de villes libres sous un chef, n'était pas établie.

806.

Le fameux Aaron, calife de Bagdat nouvelle Babilone, envoie des ambassadeurs & des présents à Charlemagne. Les nations donnèrent à cet Aaron un titre supérieur à celui de Charlemagne. L'empereur d'Occident était surnommé le *grand*, mais le calife était surnommé le *juste*.

Il n'est pas étonnant qu'Aaron Rachild envoyât des ambassadeurs à l'empereur Français. Ils étaient tous deux ennemis de l'empereur d'Orient : mais ce qui serait étonnant, c'est qu'un calife eût, comme disent nos historiens, proposé de céder Jérusalem à Charlemagne. C'eût été dans le calife une profanation, de céder à des chrétiens une ville remplie de mosquées, & cette profanation lui aurait coûté le trône & la vie. De plus, l'enthousiasme n'appellait point alors les chrétiens d'Occident à Jérusalem.

Charles convoque un concile à Aix-la-Chapelle. Ce concile ajoute au symbole, que *le St. Esprit procède du pere & du fils*.

Cette addition n'était point encore reçue à Rome : elle le fut bientôt après. Ainsi plusieurs dogmes se sont établis peu-à-peu. C'est ainsi qu'on avait donné deux natures & une personne à JESUS. Ainsi on avait donné à Marie le titre de théotocos ; ainsi le terme de transsubstantiation ne s'établit que vers le douziéme siecle.

Dans ce tems les peuples appellés Normands, Danois, & Scandinaves, fortifiés d'anciens Saxons retirés chez eux, osaient menacer les côtes du nouvel empire. Charles traverse l'Elbe ; & Godefroi le chef de tous ces barbares, pour se mettre à couvert, tire un large fossé entre l'Océan & la mer Baltique, aux confins du Holstein, l'ancienne Chersonèse cimbrique. Il revêtit ce fossé d'une forte palissade. C'est ainsi que les Romains avaient tiré un retranchement entre l'Angleterre & l'Ecosse ; faibles imitations de la fameuse muraille de la Chine.

807. 808. 809.

Traités avec les Danois. Loix pour les Saxons. Police dans l'empire. Petites flottes établies à l'embouchure des fleuves.

810.

Pepin, ce fils de Charlemagne, à qui son pere avait donné le royaume d'Italie, meurt de maladie au mois de Juillet. Il laisse un bâtard, nommé Bernard. L'empereur donne sans difficulté l'Italie à ce bâtard, comme à l'héritier naturel, selon l'usage de ce tems-là.

811.

Flotte établie à Boulogne sur la Manche. Fâre de Boulogne relevé. Vurtzbourg bâti. Mort du prince Charles destiné à l'empire.

813.

L'empereur associe à l'empire son fils Louis au mois de Mars à Aix-la-Chapelle. Il fait donner à tous les assistants leurs voix pour cette association. Il donne la ville d'Ulm à des moines qui traitent les habitants en esclaves. Il donne des terres à Eginhard qu'on a dit l'amant de sa fille Emma. Les légendes font

pleines de fables dignes de l'archevêque Turpin, sur cet Eginhard & cette prétendue fille de l'empereur. Mais par malheur jamais Charlemagne n'eut de fille qui s'apellât Emma.

814.

Il meurt d'une pleurésie après sept jours de fiévre, le 28 Janvier à trois heures du matin. Il n'avait point de médecin auprès de lui qui sût ce que c'était qu'une pleurésie. La médecine, ainsi que la plûpart des arts, n'était connue alors que des Arabes & des Grecs de Constantinople. Cette année 814 est en effet l'année 813; car alors elle commençait à Pâque.

Ce monarque, par lequel commença le nouvel empire, est revendiqué par les Allemands, parce qu'il naquit près d'Aix-la-Chapelle. Goldstad cite une constitution de Fréderic Barberousse, dans laquelle est rapporté un édit de Charlemagne en faveur de cette ville : voici un passage de cet édit. *Vous saurez que chassant un jour auprès de cette cité, je trouvai les thermes & le palais que Granus, frere de Néron & d'Agrippa, avait autrefois bâtis.* Il faut croire que si Charlemagne ne savait pas signer son nom, son chancelier était bien savant.

Ce monarque au fond était comme tous les autres conquérants, un usurpateur : son pere n'avait été qu'un rebelle, & tous les historiens appellent rebelles ceux qui ne veulent pas plier sous le nouveau joug : il usurpa la moitié de la France sur son frere Carloman, qui mourut trop subitement pour ne pas laisser des soupçons d'une mort violente : il usurpa l'héritage de ses neveux & la subsistance de leur mere : il usurpa le royaume de Lombardie sur son beau-pere. On connaît ses bâtards, sa bigamie, ses divorces, ses concubines : on sait qu'il fit assassiner des milliers de Saxons, & on en a fait un saint.

LOUIS LE DÉBONNAIRE OU LE FAIBLE, SECOND EMPEREUR.

814.

LOUIS accourt de l'Aquitaine à Aix-la-chapelle, & se met de plein droit en possession de l'empire. Il était né en 778 de

Charlemagne, & d'une de ses femmes, nommée Hildegarde, fille d'un duc Allemand. On dit qu'il avait de la beauté, de la force, de la santé, de l'adresse à tous les exercices, qu'il savait le latin & le grec; mais il était faible, & il fut malheureux. Son empire avait pour bornes au septentrion la mer Baltique & le Dannemarck, l'Océan au couchant, la Méditerranée & la mer Adriatique & les Pyrénées au midi; à l'orient la Vistule & la Taisse. Le duc de Bénévent était son feudataire, & lui payait sept mille écus d'or tous les ans pour son duché. C'était une somme très considérable alors. Le territoire de Bénévent s'étendait beaucoup plus loin qu'aujourd'hui, & il faisait les bornes des deux empires.

815.

La première chose que fit Louis, fut de mettre en couvent toutes ses sœurs, & en prison tous leurs amants: ce qui ne le fit aimer ni dans sa famille, ni dans l'état. La seconde, d'augmenter les privilèges de toutes les églises; & la troisiéme, d'irriter Bernard, roi d'Italie, son neveu, qui vint lui prêter serment de fidélité, & dont il exila les amis.

816.

Etienne IV est élu évêque de Rome & pape par le peuple romain, sans consulter l'empereur: mais il fait jurer obéissance & fidélité par le peuple à Louis, & apporte lui-même ce serment à Rheims. Il y couronne l'empereur & sa femme Irmengarde. Il retourne à Rome au mois d'Octobre, avec un décret que dorénavant les élections des papes se feraient en présence des ambassadeurs de l'empereur.

817.

Louis associe à l'empire son fils aîné Lothaire. C'était bien se presser. Il fait son second fils Pepin, roi d'Aquitaine; & érige la Bavière avec quelques pays voisins, en royaume, pour son dernier fils Louis. Tous trois sont mécontents; Lothaire d'être empereur sans pouvoir: les deux autres d'avoir de si petits états; & Bernard roi d'Italie, neveu de l'empereur, plus mécontent qu'eux tous.

818.

L'empereur Louis se croyait empereur de Rome, & Bernard petit-fils de Charlemagne ne voulait point de maître en Italie. Il est évident que Charlemagne dans tant de partages, avait agi en pere, plus qu'en homme d'état, & qu'il avait préparé des guerres civiles à sa famille. L'empereur & Bernard levent des armées l'un contre l'autre. Ils se rencontrent à Châlons-sur-Saône. Bernard plus ambitieux apparemment que guerrier, perd une partie de son armée sans combattre. Il se remet à la clémence de Louis son oncle. Ce prince fait crever les yeux à Bernard son neveu, & à ses partisans. L'opération fut mal faite sur Bernard; il en mourut au bout de trois jours. Cet usage de crever les yeux aux princes, était fort pratiqué par les empereurs Grecs, ignoré chez les Califes, & défendu par Charlemagne. Louis était faible & dur; & on l'a nommé débonnaire.

819.

L'empereur perd sa femme Irmengarde. Il ne sait s'il se fera moine, ou s'il se remariera. Il épouse la fille d'un comte Bavarois, nommée Judith. Il appaise quelques troubles en Pannonie, & tient des diètes à Aix-la-Chapelle.

820.

Ses généraux reprennent la Carniole & la Carinthie sur des barbares qui s'en étaient emparés.

821.

Plusieurs ecclésiastiques donnent des remords à l'empereur Louis sur le supplice du roi Bernard son neveu, & sur la captivité monacale où il avait réduit trois de ses propres freres nommés Drogon, Thierri & Hugues, malgré la parole donnée à Charlemagne d'avoir soin d'eux. Ces ecclésiastiques avaient raison. C'est une consolation pour le genre-humain qu'il y ait partout des hommes qui puissent au nom de la divinité inspirer des remords aux princes: mais il faudrait s'en tenir-là, & ne les poursuivre, ni les avilir, parce qu'une guerre civile produit

produit cent fois plus de crimes qu'un prince n'en peut commettre.

822.

Les évêques & les abbés imposent une pénitence publique à l'empereur. Il paraît dans l'assemblée d'Atigni couvert d'un cilice. Il donne des évêchés & des abbayes à ses freres, qu'il avait fait moines malgré eux. Il demande pardon à DIEU de la mort de Bernard : cela pouvait se faire sans le cilice, & sans la pénitence publique qui rendait l'empereur ridicule.

823.

Ce qui était plus dangereux, c'est que Lothaire était associé à l'empire, qu'il se faisait couronner à Rome par le pape Pascal, que l'impératrice Judith sa belle-mere lui donnait un frere, & que les romains n'aimaient ni n'estimaient l'empereur. Une des grandes fautes de Louis était de ne point établir le siege de son empire à Rome. Le pape Pascal faisait crever les yeux sans rémission à ceux qui prêchaient l'obéissance aux empereurs, ensuite il jurait devant DIEU qu'il n'avait point de part à ces exécutions, & l'empereur ne disait mot.

L'impératrice Judith accouche à Compiegne d'un fils qu'on nomme Charles. Lothaire était revenu alors de Rome : l'empereur Louis son pere exige de lui un serment, qu'il consentira à laisser donner quelque royaume à cet enfant : espece de serment dont on devait prévoir la violation.

824.

Le pape Pascal meurt. Les Romains ne veulent pas l'enterrer. Lothaire de retour à Rome fait informer contre sa mémoire. Le procès n'est pas poursuivi. Lothaire comme empereur & souverain de Rome fait des ordonnances pour protéger les papes ; mais dans ces ordonnances mêmes il nomme le pape avant lui : inattention bien dangereuse.

Le pape Etienne II fait serment de fidélité aux deux empereurs, mais il y est dit que c'est de son plein gré. Le clergé & le peuple romain jurent de ne jamais souffrir qu'un pape soit élu sans le consentement de l'empereur. Ils jurent fidélité

aux seigneurs Louis & Lothaire : mais ils y ajoutent, *sauf la foi promise au seigneur Pape.*

Il semble que dans tous les serments de ce tems-là, il y ait toujours des clauses qui les annullent. Tout annonce la guerre éternelle de l'empire & du sacerdoce.

L'Armorique ou la Bretagne ne voulait pas alors reconnaître l'empire. Ce peuple n'avait d'autre droit, comme tous les hommes, que celui d'être libre; mais en moins de quarante jours il falut céder au plus fort.

825.

Un *Heriolt*, duc des Danois, vient à la cour de Louis embrasser la religion chrétienne; mais c'est qu'il était chassé de ses états. L'empereur envoie Anschaire, moine de Corbie, prêcher le christianisme dans les déserts où Stockolm est actuellement bâti. Il fonde l'évêché de Hambourg pour cet Anschaire, & c'est de Hambourg que doivent partir des missionnaires pour aller convertir le Nord.

La nouvelle Corbie fondée en Vestphalie pour le même usage. Son abbé, au lieu d'être missionnaire, est aujourd'hui prince de l'empire.

826.

Pendant que Louis s'occupait à Aix-la-Chapelle des missions du nord, les rois maures d'Espagne envoient des troupes en Aquitaine, & la guerre se fait vers les Pyrénées entre les musulmans & les chrétiens : mais elle est bientôt terminée par un accord.

827.

L'empereur Louis fait tenir des conciles à Mayence, à Paris & à Toulouse. Il s'en trouve mal. Le concile de Paris lui écrit à lui & à son fils Lothaire. « Nous prions vos excellences de » vous souvenir, à l'exemple de Constantin, que les évêques » ont droit de vous juger, & que les évêques ne peuvent » être jugés par les hommes. » Ils avaient tort de citer l'exemple de Constantin, qui fut toujours le maître absolu des évêques, & qui en châtia un grand nombre.

Louis donne à son jeune fils Charles au berceau, ce qu'on appellait alors l'Allemagne; c'est-à-dire, ce qui est situé entre le Mein, le Rhin, le Necker & le Danube. Il y ajoute la Bourgogne transjurane; c'est le pays de Genève, de Suisse & de la Savoie.

Les trois autres enfants de Louis sont indignés de ce partage, & excitent d'abord les cris de tout l'empire.

828.

Judith, mère de Charles cet enfant, nouveau roi d'Allemagne, gouvernait l'empereur son mari, & était gouvernée par un comte de Barcelone son amant nommé Bernard, qu'elle avait mis à la tête des affaires.

829.

Tant de faiblesses forment des factions. Un abbé nommé Vala, parent de Louis, commence la conjuration contre l'empereur. Les trois enfants de Louis, Lothaire associé par lui à l'empire, Pepin à qui il a donné l'Aquitaine, Louis qui lui doit la Bavière, se déclarent tous contre leur père.

Un abbé de St. Denis, qui avait à la fois St. Médard de Soissons, & St. Germain, promet de lever des troupes pour eux. Les évêques de Vienne, d'Amiens & de Lyon, déclarent *rebelles à Dieu & à l'église ceux qui ne se joindront pas à eux.* Ce n'était pas la première fois qu'on avait vu la guerre civile ordonnée au nom de DIEU; mais c'était la première fois qu'un père avait vu trois enfants soulevés à la fois, & dénaturés au nom de DIEU.

830.

Chacun des enfants rebelles a une armée; & le père n'a que peu de troupes, avec lesquelles il fuit d'Aix-la-Chapelle à Boulogne en Picardie. Il part le mercredi des cendres; circonstance inutile par elle-même, devenue éternellement mémorable, parce qu'on lui en fit un crime, comme si c'eût été un sacrilège.

D'abord un reste de respect pour l'autorité paternelle impériale, mêlé avec la révolte, fait qu'on écoute Louis *le faible* dans

une assemblée à Compiegne. Il y promet au roi Pepin son fils de se conduire par son conseil & par celui des prêtres, & de faire sa femme religieuse. En attendant qu'on prenne une résolution décisive, Pepin fait crever les yeux, selon la méthode ordinaire, à Bernard cet amant de Judith, laquelle se croyait en sureté, & au frère de cet amant.

Les amateurs des recherches de l'antiquité croient que Bernard conserva ses yeux, & que son frère paya pour lui. La vraie science ne consiste pas à savoir ces choses; mais à savoir quels usages barbares régnaient alors, combien le gouvernement était faible, les nations malheureuses, le clergé puissant.

Lothaire arrive d'Italie. Il met l'empereur son père en prison entre les mains des moines. Un moine plus adroit que les autres, nommé Gombaud, sert adroitement l'empereur : il le fait délivrer. Lothaire demande enfin pardon à son père, à Nimègue. Les trois frères sont divisés ; & l'empereur, à la merci de ceux qui le gouvernent, laisse tout l'empire dans la confusion.

831.

On assemble des diètes, & on lève de toutes parts des armées. L'empire devient une anarchie. Louis de Bavière entre dans le pays nommé Allemagne, & fait sa paix à main armée.

Pepin est fait prisonnier. Lothaire rentre en grace, & dans chaque traité on médite une révolte nouvelle.

832.

L'impératrice Judith profite d'un moment de bonheur, pour faire dépouiller Pepin du royaume d'Aquitaine, & le donner à son fils Charles, c'est-à-dire à elle-même sous le nom de son fils. Si l'empereur Louis *le faible* n'eût pas donné tant de royaumes, il eût gardé le sien.

Lothaire prend le prétexte du détrônement de Pepin son frère, pour arriver d'Italie avec une armée; & avec cette armée il amène le pape Grégoire IV pour inspirer plus de respect & plus de trouble.

833.

Quelques évêques attachés à l'empereur Louis, & surtout

les évêques de Germanie, écrivent au pape : *Si tu es venu pour excommunier, tu t'en retourneras excommunié.* Mais le parti de Lothaire, des autres enfants rebelles & du pape, prévaut. L'armée rebelle & papale s'avance auprès de Bâle contre l'armée impériale. Le pape écrit aux évêques; *Sachez que l'autorité de ma chaire est au dessus de celle du trône de Louis.* Pour le prouver, il négocie avec cet empereur, & le trompe. Le champ où il négocia s'appella le *champ du mensonge.* Il séduit les officiers & les soldats de l'empereur. Ce malheureux père se rend à Lothaire & à Louis de Bavière, ses enfants rebelles, à cette seule condition qu'on ne crévera pas les yeux à sa femme, & à son fils Charles, qui étaient avec lui.

Il faut remarquer que ce champ du mensonge où le pape usa de tant de perfidie envers l'empereur, est auprès de Rouffac dans la haute Alsace, à quelques lieues de Bâle : il a conservé le nom de *champ du mensonge.* Si nos campagnes avaient été désignées par les crimes qui s'y sont commis, la terre entière serait un monument de scélératesse.

Le rebelle Lothaire envoie sa belle-mère Judith prisonnière à Tortone; son père dans l'abbaye de St. Médard, & son frère Charles dans le monastère de Prum. Il assemble une diète à Compiegne, & de-là à Soissons.

Un archevêque de Rheims nommé Ebbon, tiré de la condition servile malgré les loix, élevé à cette dignité par Louis même, dépose son souverain & son bienfaicteur. On fait comparaître le monarque devant ce prélat, entouré de trente évêques, de chanoines, de moines, dans l'église de Notre-Dame de Soissons. Lothaire son fils est présent à l'humiliation de son père. On fait étendre un cilice devant l'autel. L'archevêque ordonne à l'empereur d'ôter son baudrier, son épée, son habit, & de se prosterner sur ce cilice. Louis, le visage contre terre, demande lui-même la pénitence publique, qu'il ne méritait que trop en s'y soumettant. L'archevêque le force de lire à haute voix, la liste de ses crimes, parmi lesquels il est spécifié, qu'il avait fait marcher ses troupes le mercredi des cendres, & indiqué un parlement un jeudi saint. On dresse un procès verbal de toute cette action, monument encore subsistant d'inso-

lence & de bassesse. Dans ce procès verbal on ne daigne pas seulement nommer Louis du nom d'empereur.

Louis *le faible* reste enfermé un an dans une cellule du couvent de St. Médard de Soissons, vêtu d'un sac de pénitent, sans domestiques. Si des prêtres appellés *évêques* (se disant successeurs de JESUS qui n'institua jamais d'évêques) traitaient ainsi leur empereur, leur maître, le fils de Charlemagne, dans quel horrible esclavage n'avaient-ils pas plongé les citoyens! à quel excès la nature humaine n'était-elle pas dégradée! mais! & empereurs & peuples, méritaient des fers si honteux, puis qu'ils s'y soumettaient.

Dans ce tems d'anarchie, les Normands, c'est-à-dire, ce ramas de Norvégiens, de Suédois, de Danois, de Poméraniens, de Livoniens, infestaient les côtes de l'empire. Ils brûlaient le nouvel évêché de Hambourg: ils saccageaient la Frise, ils faisaient prévoir les malheurs qu'ils devaient causer un jour: & on ne put les chasser qu'avec de l'argent, ce qui les invitait à revenir encore.

834.

Louis, roi de Bavière, Pepin, roi d'Aquitaine, veulent délivrer leur père, parce qu'ils sont mécontents de Lothaire leur frère. Lothaire est forcé d'y consentir. On réhabilite l'empereur dans St. Denis auprès de Paris. Mais il n'ose reprendre la couronne qu'après avoir été absous par les évêques.

835.

Dès qu'il est absous, il peut lever des armées. Lothaire lui rend sa femme Judith, & son fils Charles. Une assemblée à Thionville anathématise celle de Soissons. Il n'en coûte à l'archevêque Ebbon que la perte de son siege: encore ne fut-il déposé que dans la sacristie. L'empereur l'avait été aux pieds de l'autel.

836.

Toute cette année se passe en vaines négociations, & est marquée par des calamités publiques.

837.

Louis *le faible* eſt malade. Une comette paraît : *Ne manquez pas*, dit l'empereur à ſon aſtrologue, *de me dire ce que cette comete ſignifie.* L'aſtrologue répondit qu'elle annonçait la mort d'un grand prince. L'empereur ne douta pas que ce ne fût la ſienne. Il ſe prépara à la mort, & guérit. Dans la même année la comete eut ſon effet ſur le roi Pepin ſon fils. Ce fut un nouveau ſujet de trouble.

838.

L'empereur Louis n'a plus que deux enfants à craindre au lieu de trois. Louis de Bavière ſe révolte encor, & lui demande encor pardon.

839.

Lothaire demande auſſi pardon afin d'avoir l'Aquitaine. L'empereur fait un nouveau partage de ſes états. Il ôte tout aux enfants de Pepin dernier mort. Il ajoute à l'Italie, que poſſédait le rebelle Lothaire, la Bourgogne, Lyon, la Franche-Comté, une partie de la Lorraine, du Palatinat, de Trèves, de Cologne, l'Alſace, la Franconie, Nuremberg, la Thuringe, la Saxe & la Friſe. Il donne à ſon bien-aimé Charles, le fils de Judith, tout ce qui eſt entre la Loire, le Rhône, la Meuſe & l'Océan. Il trouve encore par ce partage le ſecret de mécontenter ſes enfants & ſes petits-enfants. Louis de Bavière arme contre lui.

840.

L'empereur Louis meurt enfin de chagrin. Il fait avant ſa mort des préſents à ſes enfants. Quelques partiſans de Louis de Bavière lui faiſant un ſcrupule de ce qu'il ne donnait rien à ce fils dénaturé : *Je lui pardonne*, dit-il, *mais qu'il ſache qu'il me fait mourir.*

Son teſtament vrai ou faux confirme la donation de Pepin & de Charlemagne à l'égliſe de Rome, laquelle doit tout aux rois des Francs. On eſt étonné en liſant la charte appellée *Carta diviſionis*, qu'il ajoute à ces préſents, la Corſe, la Sardaigne

& la Sicile. La Sardaigne & la Corſe étaient diſputées entre les Muſulmans & quelques avanturiers chrétiens. Ces avanturiers avaient recours aux papes qui leur donnaient des bulles & des aumônes. Ils conſentaient à relever des papes; mais alors, pour acquérir ce droit de mouvance, il falait que les papes le demandaſſent aux empereurs. Reſte à ſavoir ſi Louis le faible leur céda en effet le domaine ſuprême de la Sardaigne & de la Corſe. Pour la Sicile, elle appartenait aux empereurs d'Orient.

Louis expire le 20 juin 840.

LOTHAIRE,

TROISIÉME EMPEREUR.

841.

Bientôt après la mort du fils de Charlemagne, ſon empire éprouva la deſtinée de celui d'Alexandre, & de la grandeur des Califes. Fondé avec précipitation, il s'écroula de même; & les guerres inteſtines le diviſerent.

Il n'eſt pas ſurprenant que des princes qui avaient détrôné leur père, ſe vouluſſent exterminer l'un l'autre. C'était à qui dépouillerait ſon frère. L'empereur Lothaire voulait tout. Louis de Bavière, & Charles fils de Judith, s'uniſſent contre lui. Ils déſolent l'empire, ils l'épuiſent de ſoldats. Les deux rois livrent à Fontenay dans l'Auxerrois une bataille ſanglante à leur frère. On a écrit qu'il y périt cent mille hommes. Lothaire fut vaincu. Il donne alors au monde l'exemple d'une politique toute contraire à celle de Charlemagne. Le vainqueur des Saxons & des Friſons les avait aſſujettis au chriſtianiſme, comme à un frein néceſſaire. Lothaire, pour les attacher à ſon parti, leur donne une liberté entière de conſcience; & la moitié du pays redevient idolâtre.

842.

Les deux frères, Louis de Bavière & Charles d'Aquitaine, s'uniſſent

s'unissent par ce fameux serment, qui est presque le seul monument que nous ayons de la langue romance.

Pro Deo amur & pro christian poblo, & nostro commun salvament dinst di in avant, in quant Deos savir & podir me dunat, &c.... On parle encore cette langue chez les Grisons, dans la vallée d'Engadina.

843. 844.

On s'assemble à Verdun pour un traité de partage entre les trois frères. On se bat, & on négocie depuis le Rhin jusqu'aux Alpes. L'Italie tranquille attend que le sort des armes lui donne un maître.

845.

Pendant que les trois frères déchirent le sein de l'empire, les Normands continuent à désoler ses frontières impunément. Les trois frères signent enfin le fameux traité de partage, terminé à Coblentz par cent vingt députés. Lothaire reste empereur. Il possede l'Italie, une partie de la Bourgogne, le cours du Rhin, de l'Escaut & de la Meuse. Louis de Bavière a tout le reste de la Germanie. Charles surnommé depuis *le Chauve*, est roi de France. L'empereur renonce à toute autorité sur ses deux frères. Ainsi il n'est plus qu'empereur d'Italie; sans être le maître de Rome. Tous les grands officiers & seigneurs des trois royaumes, reconnaissent par un acte autentique le partage des trois frères, & l'hérédité assurée à leurs enfants.

Le pape Sergius II est élu par le peuple romain, & prend possession sans attendre la confirmation de l'empereur Lothaire. Ce prince n'est pas assez puissant pour se venger, mais il l'est assez pour envoyer son fils Louis confirmer à Rome l'élection du pape, afin de conserver son droit, & pour le couronner roi des Lombards ou d'Italie. Il fait encore régler à Rome dans une assemblée d'évêques, que jamais les papes ne pouront être consacrés sans la confirmation des empereurs.

Cependant Louis en Germanie est obligé de combattre tantôt les Huns, tantôt les Normands, tantôt les Bohêmes. Ces Bohêmes avec les Silésiens & les Moraves étaient des idolâtres barbares qui couraient sur des chrétiens barbares avec des succès divers.

L'empereur Lothaire & Charles *le chauve* ont encore plus à souffrir dans leurs états. Les provinces depuis les Alpes au Rhin ne savent plus à qui elles doivent obéir.

Il s'élève un parti en faveur d'un fils de ce malheureux Pepin roi d'Aquitaine, que Louis *le faible* son père avait dépouillé. Plusieurs tyrans s'emparent de plusieurs villes. On donne partout de petits combats, dans lesquels il y a toujours des moines, des abbés, des évêques tués les armes à la main. Hugues l'un des bâtards de Charlemagne, forcé à être moine, & depuis abbé de St. Quentin, est tué devant Toulouse avec l'abbé de Ferrière. Deux évêques y sont prisonniers. Les Normands ravagent les côtes de France. Charles *le chauve* ne s'oppose à eux qu'en s'obligeant à leur payer quatorze mille marcs d'argent, ce qui était encore les inviter à revenir.

847.

L'empereur Lothaire non moins malheureux, cède la Frise aux Normands à condition d'hommage. Cette funeste coutume d'avoir ses ennemis pour vassaux, prépare l'établissement de ces pirates dans la Normandie.

848.

Pendant que les Normands ravagent les côtes de la France, les Sarrasins entraient en Italie. Ils s'étaient emparés de la Sicile. Ils s'avancent vers Rome par l'embouchure du Tibre. Ils pillent la riche église de Saint Pierre hors des murs.

Le pape Léon IV prenant dans ces dangers une autorité que les généraux de l'empereur Lothaire paraissaient abandonner, se montra digne, en défendant Rome, d'y commander en souverain. Il avait employé les richesses de l'église à réparer les murailles, à élever des tours, à tendre des chaînes sur le Tibre. Il arma les milices à ses dépens, engagea les habitants de Naples & de Gayette à venir défendre les côtes & le port d'Ostie, sans manquer à la sage précaution de prendre d'eux des ôtages; sachant bien que ceux qui sont assez puissants pour nous secourir, le sont assez pour nous nuire. Il visita lui-même tous les postes, & reçut les Sarrasins à leur descente, non pas en équipage de guerrier, ainsi qu'en usa Goslin, évêque de Paris,

dans une occasion encore plus pressante, mais comme un pontife qui exhortait un peuple chrétien, & comme un roi qui veillait à la sûreté de ses sujets. Il était né Romain : on doit répéter ici les paroles qui se trouvent dans l'Histoire générale de l'esprit & des mœurs des nations : *Le courage des premiers âges de la république revivait en lui dans un tems de lâcheté & de corruption, tel qu'un beau monument de l'ancienne Rome, qu'on trouve quelquefois dans les ruines de la nouvelle.*

Les Arabes sont défaits, & les prisonniers employés à bâtir la nouvelle enceinte autour de St. Pierre, & à agrandir la ville qu'ils venaient détruire.

Lothaire fait associer son fils Louis à son faible empire. Les Musulmans sont chassés de Bénévent, mais ils restent dans le Garillan & dans la Calabre.

849.

Nouvelles discordes entre les trois frères, entre les évêques & les seigneurs. Les peuples n'en sont que plus malheureux. Quelques évêques francs & germains déclarent l'empereur Lothaire déchu de l'empire. Ils n'en avaient le droit, ni comme évêques, ni comme Germains & Francs, puis que l'empereur n'était qu'empereur d'Italie. Ce ne fut qu'un attentat inutile. Lothaire fut plus heureux que son père.

850. 851. 852.

Raccommodement des trois frères. Nouvelles incursions de tous les barbares voisins de la Germanie.

Au milieu de ces horreurs, le missionnaire Anschaire, évêque de Hambourg, persuade un Eric, chef ou duc ou roi du Dannemarck, de souffrir la religion chrétienne dans ses états. Il obtient la même permission en Suède. Les Suédois & les Danois n'en vont pas moins en course contre les chrétiens.

853. 854.

Dans ces désolations de la France & de la Germanie, dans la faiblesse de l'Italie menacée par les Musulmans, dans le mauvais gouvernement de Louis d'Italie, fils de Lothaire, livré aux débauches à Pavie, & méprisé dans Rome, l'empereur de

Conſtantinople négocie avec le pape pour recouvrer Rome : mais cet empereur était Michel, plus débauché encore, & plus mépriſé que Louis d'Italie; & tout cela ne contribue qu'à rendre le pape plus puiſſant.

855.

L'empereur Lothaire, qui avait fait moine l'empereur Louis *le faible* ſon père, ſe fait moine à ſon tour, par laſſitude des troubles de ſon empire, par crainte de la mort, & par ſuperſtition. Il prend le froc dans l'abbaye de Prum, & meurt imbécille le 28 Septembre, après avoir vécu en tyran, comme le dit l'*Hiſtoire générale des mœurs & de l'eſprit des nations*.

LOUIS SECOND,

QUATRIÉME EMPEREUR.

856.

APrès la mort de ce troiſieme empereur d'Occident, il s'élève de nouveaux royaumes en Europe. Louis l'italique, ſon fils ainé, reſte à Pavie avec le vain titre d'empereur d'Occident. Le ſecond fils, nommé Lothaire comme ſon père, a le royaume de Lotharinge appellé enſuite Lorraine : ce royaume s'étendait depuis Genève juſqu'à Strasbourg & juſqu'à Utrecht. Le troiſiéme nommé Charles eut la Savoie, le Dauphiné, une partie du Lyonnais, de la Provence & du Languedoc. Cet état compoſa le royaume d'Arles, du nom de la capitale, ville autrefois opulente & embellie par les Romains, mais alors petite & pauvre, ainſi que toutes les villes en-deçà des Alpes. Dans les tems floriſſants de la république & des Céſars, les Romains avaient agrandi & décoré les villes qu'ils avaient ſoumiſes; mais rendues à elles-mêmes, ou aux barbares, elles dépérirent toutes, atteſtant par leurs ruines la ſupériorité du génie des Romains.

Un barbare nommé Salomon, ſe fit bientôt après roi de la Bretagne, dont une partie était encore païenne : mais tous ces royaumes tomberent preſque auſſi promptement qu'ils furent élevés.

857.

Louis le germanique commence par enlever l'Alſace au nouveau roi de Lorraine. Il donne des privilèges à Strasbourg, ville déja puiſſante, lorſqu'il n'y avait que des bourgades dans cette partie du monde au-delà du Rhin. Les Normands déſolent la France. Louis le germanique prend ce tems pour venir accabler ſon frère au lieu de le ſecourir contre les barbares. Il le défait vers Orléans. Les évêques de France ont beau l'excommunier : il veut s'emparer de la France. Des reſtes de Saxons & d'autres barbares qui ſe jettent ſur la Germanie, le contraignent de venir défendre ſes propres états.

Depuis 858, juſqu'à 865.

Louis ſecond, fantôme d'empereur en Italie, ne prend point de part à tous ces troubles, laiſſe les papes s'affermir, & n'oſe réſider à Rome.

Charles *le chauve* de France, & Louis *le germanique* font la paix, parce qu'ils ne peuvent ſe faire la guerre. L'événement de ces tems-là, qui eſt le plus demeuré dans la mémoire des hommes, concerne les amours du roi de Lorraine, Lothaire : ce prince voulut imiter Charlemagne, qui répudiait ſes femmes, & épouſait ſes maîtreſſes. Il fait divorce avec ſa femme nommée Thietberge, fille d'un ſeigneur de Bourgogne. Il l'accuſe d'adultère. Elle s'avoue coupable. Il épouſe ſa maîtreſſe nommée Valdrade, qui lui avait été auparavant promiſe pour femme. Il obtient qu'on aſſemble un concile à Aix-la-Chapelle, dans lequel on approuve ſon divorce avec Thietberge. Le décret de ce concile eſt confirmé dans un autre à Metz, en préſence des légats du pape. Le pape Nicolas I caſſe les conciles de Metz & d'Aix-la-Chapelle, & exerce une autorité juſqu'alors inouie. Il excommunie & dépoſe quelques évêques, qui ont pris le parti du roi de Lorraine. Et enfin ce roi fut obligé de quitter la femme qu'il aimait, & de reprendre celle qu'il n'aimait pas.

Il eſt à ſouhaiter ſans doute qu'il y ait un tribunal ſacré qui avertiſſe les ſouverains de leurs devoirs, & les faſſe rougir de leurs violences. Mais il paraît que le ſecret du lit d'un monarque pouvait n'être pas ſoumis à un évêque étranger ; & que

les orientaux ont toujours eu des uſages plus conformes à la nature & plus favorables au repos intérieur des familles, en regardant tous les fruits de l'amour comme légitimes, & en rendant ces amours impénétrables aux yeux du public.

Pendant ce tems les deſcendants de Charlemagne ſont toujours aux priſes les uns contre les autres. Leurs royaumes toujours attaqués par les barbares.

Le jeune Pepin, arrière-petit-fils de Charlemagne, fils de ce Pepin, roi d'Aquitaine dépoſé, & mort ſans états, ayant quelque tems traîné une vie errante & malheureuſe, ſe joignit aux Normands, & renonça à la religion chrétienne; il finit par être pris & enfermé dans un couvent où il mourut.

866.

C'eſt principalement à cette année qu'on peut fixer le ſchiſme qui dure encor entre les égliſes grecque & romaine. La Germanie ni la France n'y prirent aucun intérêt. Les peuples étaient trop malheureux pour s'occuper de ces diſputes, qui ſont ſi intéreſſantes dans le loiſir de la paix.

Charles, roi d'Arles, meurt ſans enfants. L'empereur Louis, & Lothaire, partagent ſes états.

C'eſt la deſtinée de la maiſon de Charlemagne, que les enfants s'arment contre leurs pères. Louis le germanique avait deux enfants. Louis le plus jeune, mécontent de ſon apanage, veut le détrôner. Sa révolte n'aboutit qu'à demander grace.

867. 868.

Louis, roi de Germanie, bat les Moraves & les Bohêmes par les mains de ſes enfants. Ce ne ſont pas là des victoires qui augmentent un état, & qui le faſſent fleurir. Ce n'était que repouſſer des ſauvages dans leurs montagnes & dans leurs forêts.

869.

L'excommunié roi de Lorraine, va voir le nouveau pape Adrien à Rome, dîne avec lui, lui promet de ne plus vivre avec ſa maîtreſſe; il meurt à Plaiſance à ſon retour.

Charles *le chauve* s'empare de la Lorraine & même de l'Alſace,

au mépris des droits d'un bâtard de Lothaire, à qui ſon père l'avait donnée. Louis le germanique avait pris l'Alſace à Lothaire, mais il la rendit; Charles *le chauve* la prit, & ne la rendit point.

870.

Louis de Germanie veut avoir la Lorraine. Louis d'Italie, empereur, veut l'avoir auſſi, & met le pape Adrien dans ſes intérêts. On n'a égard ni à l'empereur ni au pape. Louis de Germanie, & Charles *le chauve*, partagent tous les états compris ſous le nom de Lorraine en deux parts égales. L'occident eſt pour le roi de France, l'orient pour le roi de Germanie. Le pape Adrien menace d'excommunication. On commençait déja à ſe ſervir de ces armes. Mais elles furent mépriſées. L'empereur d'Italie n'était pas aſſez puiſſant pour les rendre terribles.

871.

Cet empereur d'Italie pouvait à peine prévaloir contre un duc de Bénévent, qui étant à la fois vaſſal des empires d'Orient & d'Occident, ne l'était en effet ni de l'un ni de l'autre, & tenait entr'eux la balance égale.

L'empereur Louis ſe hazarde d'aller à Bénévent, & le duc le fait mettre en priſon. C'eſt préciſément l'aventure de Louis XI avec le duc de Bourgogne.

872. 873.

Le pape Jean VIII, ſucceſſeur d'Adrien II, voyant la ſanté de l'empereur Louis II chancelante, promet en ſecret la couronne impériale à Charles *le chauve*, roi de France, & lui vend cette promeſſe. C'eſt ce même Jean VIII qui ménagea tant le patriarche Photius, & qui ſouffrit qu'on nommât Photius avant lui, dans un concile à Conſtantinople.

Les Moraves, les Huns, les Danois continuent d'inquiéter la Germanie; & ce vaſte état ne peut encore avoir de bonnes loix.

874.

La France n'était pas plus heureuſe. Charles *le chauve* avait

un fils nommé Carloman, qu'il avait fait tonsurer dans son enfance, & qu'on avait ordonné diacre malgré lui. Il se réfugia enfin à Metz dans les états de Louis de Germanie son oncle. Il lève des troupes; mais ayant été pris, son père lui fit crever les yeux, suivant la nouvelle coutume.

875.

L'empereur Louis II meurt à Milan. Le roi de France Charles *le chauve* son frère passe les Alpes, ferme les passages à son frère Louis de Germanie, court à Rome, répand de l'argent, se fait proclamer par le peuple roi des Romains, & couronner par le pape.

Si la loi salique avait été en vigueur dans la maison de Charlemagne, c'était à l'ainé de la maison de Louis le germanique qu'appartenait l'empire; mais quelques troupes, de la célérité, de la condescendance & de l'argent, firent les droits de Charles le chauve. Il avilit sa dignité pour en jouir. Le pape Jean VIII donna la couronne en souverain, le chauve la reçut en vassal, confessant qu'il tenait tout du pape, laissant aux successeurs de ce pontife le pouvoir de conférer l'empire, & promettant d'avoir toujours près de lui un vicaire du saint siege pour juger toutes les grandes affaires ecclésiastiques. L'archevêque de Sens fut en cette qualité primat de Gaule & de Germanie: titre devenu inutile.

Certes les papes eurent raison de se croire en droit de donner l'empire & même de le vendre, puis qu'on le leur demandait & qu'on l'achetait, & puisque Charlemagne lui-même avait reçu le titre d'empereur du pape Léon III. Mais aussi on avait raison de dire que Léon III, en déclarant Charlemagne empereur, l'avait déclaré son maître; que ce prince avait pris les droits attachés à sa dignité; que c'était à ses successeurs à confirmer les papes, & non à être choisis par eux. Le tems, l'occasion, l'usage, la prescription, la force, font tous les droits.

On a conservé, & on garde peut-être encore à Rome un diplôme de Charles le chauve, dans lequel il confirme les donations de Pepin: mais Othon III déclara que toutes ces donations étaient aussi fausses que celle de Constantin.

CHARLES

CHARLES LE CHAUVE,
CINQUIÉME EMPEREUR.

CHarles ſe fait couronner à Pavie roi de Lombardie par les évêques, les comtes & les abbés de ce pays. *Nous vous éliſons*, eſt-il dit dans cet acte, *d'un commun conſentement, puiſque vous avez été élevé au trône impérial par l'interceſſion des apôtres St. Pierre & St. Paul, & par leur vicaire Jean, ſouverain pontife*, &c.

876.

Louis de Germanie ſe jette ſur la France, pour ſe venger d'avoir été prévenu par ſon frère dans l'achat de l'empire. La mort le ſurprend dans ſa vengeance.

La coutume, qui gouverne les hommes, était alors d'affaiblir ſes états en les partageant entre ſes enfants. Trois fils de Louis le germanique partagent ſes états. Carloman a la Bavière, la Carinthie, la Pannonie. Louis la Friſe, la Saxe, la Thuringe, la Franconie. Charles *le gros*, depuis empereur, la moitié de la Lorraine, avec la Suabe & les pays circonvoiſins, qu'on appellait alors l'Allemagne.

877.

Ce partage rend l'empereur Charles le chauve plus puiſſant. Il veut ſaiſir la moitié de la Lorraine qui lui manque. Voici un grand exemple de l'extrême ſuperſtition qu'on joignait alors à la rapacité & à la fourberie. Louis de Germanie & de Lorraine envoie trente hommes au camp de Charles le chauve, pour lui prouver au nom de DIEU que ſa partie de la Lorraine lui appartient. Dix de ces trente confeſſeurs ramaſſent dix bagues & dix cailloux dans une chaudière d'eau bouillante ſans s'échauder : dix autres portent chacun un fer rouge l'eſpace de neuf pieds ſans ſe brûler ; dix autres liés avec des cordes, ſont jetés dans de l'eau froide & tombent au fond : ce qui marquait la bonne cauſe, car l'eau repouſſait en haut les parjures.

L'histoire est si pleine de ces épreuves, qu'on ne peut guère les nier toutes. L'usage qui les rendait communes, rendait aussi communs les secrets qui font la peau insensible pour quelque tems à l'action du feu, comme l'huile de vitriol & d'autres corrosifs. A l'égard du miracle d'aller au fond de l'eau quand on y est jeté, ce serait un plus grand miracle de surnager.

Louis ne s'en tint pas à cette cérémonie. Il battit auprès de Cologne l'empereur son oncle. L'empereur battu repasse en Italie, poursuivi par les vainqueurs.

Rome alors était menacée par les Musulmans toujours cantonnés dans la Calabre. Carloman, ce roi de Bavière, ligué avec son frère le Lorrain, poursuit en Italie son oncle le chauve, qui se trouve pressé à la fois par son neveu, par les Mahométans, par les intrigues du pape, & qui meurt au mois d'Octobre dans un village près du mont Cenis.

Les historiens disent qu'il fut empoisonné par son médecin, un juif nommé Sédécias. Il est seulement constant que l'Europe chrétienne était alors si ignorante, que les rois étaient obligés de prendre pour leurs médecins des juifs ou des arabes.

C'est à l'empire de Charles le chauve que commence le grand gouvernement féodal, & la décadence de toutes choses. C'est sous lui que plusieurs possesseurs des grands offices militaires, des duchés, des marquisats, des comtés veulent les rendre héréditaires : ils faisaient très bien. L'empire Romain avait été fondé par d'illustres brigands d'Italie; des brigands du Nord en avaient élevé un autre sur ses débris. Pourquoi les sous-brigands ne se seraient-ils pas procuré des domaines? Le genre-humain en souffrait, mais il a toujours été traité ainsi.

LOUIS III, OU LE BÉGUE, SIXIÉME EMPEREUR.

878.

LE pape Jean VIII, qui se croit en droit de nommer un empereur, se soutient à peine dans Rome. Il promet l'empire à

Louis le bégue, roi de France, fils du chauve. Il se promet à Carloman de Bavière. Il s'engage avec un Lambert, duc de Spolette, vassal de l'empire.

Ce Lambert de Spolette joué par le pape, se joint à un marquis de Toscane, entre dans Rome, & se saisit du pape; mais il est ensuite obligé de le relâcher. Un Bozon, duc d'Arlès, prétend aussi à l'empire.

Les Mahométans étaient plus près de subjuguer Rome que tous ces compétiteurs. Le pape se soumet à leur payer un tribut annuel de vingt-cinq mille marcs d'argent. L'anarchie est extrême dans la Germanie, dans la France & dans l'Italie.

Louis le bégue meurt à Compiegne le 10 Avril. On ne l'a mis au rang des empereurs, que parce qu'il était fils d'un prince qui l'était.

CHARLES III, OU LE GROS, SEPTIÉME EMPEREUR.

879.

IL s'agit alors de faire un empereur & un roi de France. Louis le bégue laissait deux enfants de quatorze à quinze ans. Il n'était pas alors décidé si un enfant pouvait être roi. Plusieurs nouveaux seigneurs de France offrent la couronne à Louis de Germanie. Il ne prit que la partie occidentale de la Lorraine qu'avait eu Charles le chauve en partage. Les deux enfants du bégue, Louis & Carloman, sont reconnus rois de France, quoiqu'ils ne soient pas reconnus unanimement pour enfants légitimes; mais Bozon se fait sacrer roi d'Arles, augmente son territoire, & demande l'empire. Charles le gros, roi du pays qu'on nommait encore Allemagne, presse le pape de le couronner empereur. Le pape répond qu'il donnera la couronne impériale à celui qui viendra le secourir le premier contre les chrétiens & contre les mahométans.

880.

Charles le gros, roi d'Allemagne, Louis, roi de Bavière &

de Lorraine, s'unissent avec le roi de France contre ce Bozon, nouveau roi d'Arles, & lui font la guerre. Ils assiégent Vienne en Dauphiné; mais Charles le gros va de Vienne à Rome.

881.

Charles est couronné & sacré empereur par le pape Jean VIII, dans l'église de St. Pierre, le jour de Noël.

Le pape lui envoie une palme selon l'usage; mais ce fut la seule que Charles remporta.

882.

Son frère Louis, roi de Bavière, de la Pannonie, de ce qu'on nommait la France orientale & des deux Lorraines, meurt le 20 Janvier de la même année. Il ne laissait point d'enfants. L'empereur Charles le gros était l'héritier naturel de ses états; mais les Normands se présentaient pour les partager. Ces fréquents troubles du nord achevaient de rendre la puissance impériale très problématique dans Rome, où l'ancienne liberté repoussait toujours des racines. On ne savait qui dominerait dans cette ancienne capitale de l'Europe, si ce serait ou un évêque, ou le peuple, ou un empereur étranger.

Les Normands pénètrent jusqu'à Metz; ils vont brûler Aix-la-Chapelle, & détruire tous les ouvrages de Charlemagne. Charles le gros ne se délivre d'eux qu'en prenant toute l'argenterie des églises, & en leur donnant quatre mille cent soixante marcs d'argent, avec lesquels ils allerent préparer des armements nouveaux.

883.

L'empire était devenu si faible, que le pape Martin II, successeur de Jean VIII, commence par faire un décret solemnel, par lequel on n'attendra plus les ordres de l'empereur pour l'élection des papes. L'empereur se plaint en vain de ce décret. Il avait ailleurs assez d'affaires.

Un duc Zventilbold, à la tête des païens moraves, dévastait la Germanie. L'empereur s'accommoda avec lui comme avec les Normands. On ne sait pas s'il avait de l'argent à lui donner, mais il le reconnut prince & vassal de l'empire.

884.

Une grande partie de l'Italie eſt toujours dévaſtée par le duc de Spolette & par les Sarraſins. Ceux-ci pillent la riche abbaye de Mont-Caſſin, & enlevent tous ſes tréſors; mais un duc de Bénévent les avait déja prévenus.

Charles le gros marche en Italie pour arrêter tous ces déſordres. A peine était-il arrivé, que les deux rois de France ſes neveux étant morts, il repaſſe les Alpes pour leur ſuccéder.

885.

Voilà donc Charles le gros qui réunit ſur ſa tête toutes les couronnes de Charlemagne; mais elle ne fut pas aſſez forte pour les porter.

Un bâtard de Lothaire nommé Hugues, abbé de St. Denis, s'était depuis longtems mis en tête d'avoir la Lorraine pour ſon partage. Il ſe ligue avec un Normand auquel on avait cédé la Friſe, & qui épouſa ſa ſœur. Il appelle d'autres Normands.

L'empereur étouffa cette conſpiration. Un comte de Saxe nommé Henri, & un archevêque de Cologne, ſe chargerent d'aſſaſſiner ce Normand, duc de Friſe, dans une conférence. On ſe ſaiſit de l'abbé Hugues, ſous le même prétexte, en Lorraine; & l'uſage de crever les yeux ſe renouvella pour lui.

Il eût mieux valu combattre les Normands avec de bonnes armées. Ceux-ci voyant qu'on ne les attaquait que par des trahiſons, pénetrent de la Hollande en Flandre : ils paſſent la Somme & l'Oiſe ſans réſiſtance, prennent & brûlent Pontoiſe, & arrivent par eau & par terre à Paris. Cette ville aujourd'hui immenſe, n'était ni forte, ni grande, ni peuplée. La tour du grand Châtelet n'était pas encore entiérement élevée quand les Normands parurent. Il falut ſe hâter de l'achever avec du bois, de ſorte que le bas de la tour était de pierre, & le haut de charpente.

Les Pariſiens qui s'attendaient alors à l'irruption des barbares, n'abandonnerent point la ville, comme autrefois. Le Comte de Paris, Odon, ou Eudes, que ſa valeur éleva depuis ſur le trône de France, mit dans la ville un ordre qui anima les

courages, & qui leur tint lieu de tours & de remparts. Sigefroi, chef des Normands, pressa le siege avec une fureur opiniâtre, mais non destituée d'art. Les Normands se servirent du bélier pour battre les murs. Ils firent brêche & donnerent trois assauts. Les Parisiens les soutinrent avec un courage inébranlable. Ils avaient à leur tête le comte Eudes, & leur évêque Goslin, qui fit à la fois les fonctions de prêtre & de guerrier dans cette petite ville : il bénissait le peuple & combattait avec lui; il mourut de ses fatigues au milieu du siege : le véritable martyr est celui qui meurt pour sa patrie.

Les Normands tinrent la petite ville de Paris bloquée un an & demi, après quoi ils allerent piller la Bourgogne & les frontières de l'Allemagne, tandis que Charles le gros assemblait des dietes.

887.

Il ne manquait à Charles le gros que d'être malheureux dans sa maison : méprisé dans l'empire, il passa pour l'être de sa femme l'impératrice Richarde. Elle fut accusée d'infidélité. Il la répudia quoiqu'elle offrît de se justifier par le jugement de DIEU. Il l'envoya dans l'abbaye d'Andelau qu'elle avait fondée en Alsace.

On fit ensuite adopter à Charles pour son fils (ce qui était alors absolument hors d'usage) le fils de Bozon, ce roi d'Arles son ennemi. On dit qu'alors son cerveau était affaibli. Il l'était sans doute, puisque possédant autant d'états que Charlemagne, il se mit au point de tout perdre sans résistance. Il est détrôné dans une diete auprès de Mayence.

888.

La déposition de Charles *le gros* est un spectacle qui mérite une grande attention. Fut-il déposé par ceux qui l'avaient élu ? Quelques seigneurs Thuringiens, Saxons, Bavarois, pouvaient-ils dans un village appellé Tribur, disposer de l'empire Romain & du royaume de France ? Non : mais ils pouvaient renoncer à reconnaître un chef indigne de l'être. Ils abandonnent donc le petit-fils de Charlemagne pour un bâtard de Carloman, fils de Louis le germanique : ils déclarent ce bâtard nommé Arnould,

roi de Germanie. Charles le gros meurt ſans ſecours, auprès de Conſtance, le 8 Janvier 888.

Le ſort de l'Italie, de la France & de tant d'états, était alors incertain.

Le droit de la ſucceſſion était partout très peu reconnu. Charles le gros lui-même avait été couronné roi de France au préjudice d'un fils poſthume de Louis le bégue. Et au mépris des droits de ce même enfant, les ſeigneurs Français éliſent pour roi Eudes, comte de Paris.

Un Rodolphe, fils d'un autre comte de Paris, ſe fait roi de la Bourgogne transjurane.

Ce fils de Bozon, roi d'Arles, adopté par Charles le gros, devient roi d'Arles par les intrigues de ſa mère.

L'empire n'était plus qu'un fantôme, mais on ne voulait pas moins ſaiſir ce fantôme, que le nom de Charlemagne rendait encor vénérable. Ce prétendu empire qui s'appellait Romain, devait être donné à Rome. Un Gui, duc de Spolette, un Bérenger, duc de Frioul, ſe diſputaient le nom & le rang des Céſars. Gui de Spolette ſe fait couronner à Rome. Bérenger prend le vain titre de roi d'Italie; & par une ſingularité digne de la confuſion de ces tems-là, il vient à Langres ſe faire couronner roi d'Italie en Champagne.

C'eſt dans ces troubles que tous les ſeigneurs ſe cantonnent; que chacun ſe fortifie dans ſon château; que la plupart des villes ſont ſans police; que des troupes de brigands courent d'un bout de l'Europe à l'autre, & que la chevalerie s'établit pour réprimer ces brigands & pour défendre les dames, ou pour les enlever.

889.

Pluſieurs évêques de France, & ſurtout l'archevêque de Rheims, offrent le royaume de France au bâtard Arnould, parce qu'il deſcendait de Charlemagne, & qu'ils haïſſaient Eudes, qui n'était du ſang de Charlemagne que par les femmes.

Le roi de France Eudes va trouver Arnould à Vorms, lui cède une partie de la Lorraine, dont Arnould était déja en poſſeſſion, lui promet de le reconnaître empereur, & lui remet dans les mains le ſceptre & la couronne de France, qu'il avait

apportés avec lui. Arnould les lui rend & le reconnaît roi de France. Cette soumission prouve que les rois se regardaient encor comme vassaux de l'empire Romain. Elle prouve encor plus combien Eudes craignait le parti qu'Arnould avait en France.

890. 891.

Le règne d'Arnould en Germanie est marqué par des événements sinistres. Des restes de Saxons mêlés aux Slaves nommés Abodrites, cantonnés vers la mer Baltique entre l'Elbe & l'Oder, ravagent le nord de la Germanie; les Bohêmes, les Moraves, d'autres Slaves désolent le midi & battent les troupes d'Arnould : les Huns font des incursions, les Normands recommencent leurs ravages : tant d'invasions n'établissent pourtant aucune conquête. Ce sont des dévastations passagères, mais qui laissent la Germanie dans un état très pauvre & très malheureux.

A la fin il défait en personne les Normands auprès de Louvain; & l'Allemagne respire.

892.

La décadence de l'empire de Charlemagne enhardit le faible empire d'Orient. Un patrice de Constantinople reprend le duché de Bénévent avec quelques troupes, & menace Rome. Mais comme les Grecs ont à se défendre des Sarrasins, le vainqueur de Bénévent ne peut aller jusqu'à l'ancienne capitale de l'empire.

On voit combien Eudes, roi de France, avait eu raison de mettre sa couronne aux pieds d'Arnould. Il avait besoin de ménager tout le monde. Les seigneurs & les évêques de France rendent la couronne à Charles le simple, ce fils posthume de Louis le bégue, qu'on fit alors revenir d'Angleterre où il était réfugié.

893.

Comme dans ces divisions le roi Eudes avait imploré la protection d'Arnould, Charles le simple vient l'implorer à son tour à la diete de Vorms. Arnould ne fait rien pour lui; il le laisse disputer le royaume de France, & marche en Italie, pour y

disputer

disputer le nom d'empereur à Gui de Spolette, la Lorraine à Bérenger, & Rome au pape.

894.

Il assiege Pavie où était cet empereur de Spolette, qui fuit. Il s'assure de la Lombardie. Bérenger se cache; mais on voit dès-lors combien il est difficile aux empereurs de se rendre maîtres de Rome. Arnould, au lieu de marcher vers Rome, va tenir un concile auprès de Mayence.

895.

Arnould, après son concile tenu pour s'attacher les évêques, tient une diete à Vorms pour avoir de nouvelles troupes & de l'argent, & pour faire couronner son fils Zventilbold, roi de Lorraine.

896.

Alors il retourne vers Rome. Les Romains ne voulaient plus d'empereur : mais ils ne savaient pas se défendre. Arnould attaque la partie de la ville appellée Léonine, du nom du célèbre pontife Léon IV, qui l'avait fait entourer de murailles. Il la force. Le reste de la ville au-delà du Tibre se rend; & le pape Formose sacre Arnould empereur dans l'église de St. Pierre. Les sénateurs (car il y avait encor un sénat) lui font le lendemain serment de fidélité dans l'église de St. Paul. C'est l'ancien serment équivoque, *Je jure que je serai fidèle à l'empereur, sauf ma fidélité pour le pape.*

ARNOULD,

HUITIÉME EMPEREUR.

896.

UNe femme d'un grand courage, nommée Agiltrude, mère de ce prétendu empereur Gui de Spolette, laquelle avait en vain armé Rome contre Arnould, se défend encor contre lui.

Arnould l'assiége dans la ville de Fermo. Les auteurs prétendent que cette héroïne lui envoya un breuvage empoisonné, pour adoucir son esprit, & disent que l'empereur fut assez imbécille pour le prendre. Ce qui est incontestable, c'est qu'il leva le siége, qu'il était malade, qu'il repassa dans les Alpes avec une armée délabrée, qu'il laissa l'Italie dans une plus grande confusion que jamais, & qu'il retourna dans la Germanie où il avait perdu toute son autorité pendant son absence.

897. 898. 899.

La Germanie est alors dans la même anarchie que la France. Les seigneurs s'étaient cantonnés dans la Lorraine, dans l'Alsace, dans le pays appellé aujourd'hui la Saxe, dans la Baviere, dans la Franconie. Les évêques & les abbés s'emparent des droits régaliens : ils ont des avoués, c'est-à-dire, des capitaines qui leur prêtent serment, auxquels ils donnent des terres, & qui tantôt combattent pour eux, & tantôt les pillent. Ces avoués étaient auparavant les avocats des monasteres ; & les couvents étant devenus des principautés, les avoués devinrent des seigneurs.

Les évêques & les abbés d'Italie ne furent jamais sur le même pied : premiérement, parce que les seigneurs Italiens étaient plus habiles, les villes plus puissantes & plus riches que les bourgades de Germanie & de France ; & enfin parce que l'église de Rome, quoique très mal conduite, ne souffrait pas que les autres églises d'Italie fussent puissantes.

La chevalerie & l'esprit de chevalerie s'étendent dans tout l'Occident. On ne décide presque plus de procès que par des champions. Les prêtres bénissent leurs armes, & on leur fait toujours jurer avant le combat que leurs armes ne sont point enchantées, & qu'ils n'ont point fait de pacte avec le diable.

Arnould, empereur sans pouvoir, meurt en Bavière en 899. Des auteurs le font mourir de poison, d'autres d'une maladie pédiculaire ; mais la maladie pédiculaire est une chimère : & le poison en est souvent une autre.

900.

La confusion augmente. Bérenger règne en Lombardie, mais au milieu des factions. Ce fils de Bozon, roi d'Arles par les

intrigues de sa mère, est par les mêmes intrigues reconnu empereur à Rome. Les femmes alors disposaient de tout, elles faisaient des empereurs & des papes, mais qui n'en avaient que le nom.

Louis IV est reconnu roi de Germanie. Il y joint la Lorraine après la mort de Zventilbold son frère, & n'en est guère plus puissant.

Depuis 901 jusqu'à 907.

Les Huns & les Hongrois réunis viennent ravager la Bavière, la Suabe & la Franconie, où il semblait qu'il n'y eût plus rien à prendre.

Un *Moimir*, qui s'était fait duc de Moravie & chrétien, va à Rome demander des évêques.

Un marquis de Toscane, Adelbert, célèbre par sa femme Théodora, est despotique dans Rome. Bérenger s'affermit dans la Lombardie, fait alliance avec les Huns afin d'empêcher le nouveau roi Germain de venir en Italie, fait la guerre au prétendu empereur d'Arles, le prend prisonnier & lui fait crever les yeux; entre dans Rome & force le pape Jean IX à le couronner empereur. Le pape après l'avoir sacré, s'enfuit à Ravenne, & sacre un autre empereur nommé Lambert, fils du duc de Spolette, errant & pauvre, qui prend le titre d'*invincible & toujours auguste.*

908. 909. 910. 911.

Cependant Louis IV, roi de Germanie, s'intitule aussi empereur; plusieurs auteurs lui donnent ce titre; mais Sigebert dit qu'à cause des maux qui de son tems désolèrent l'Italie, il ne mérita pas la bénédiction impériale: la véritable raison est qu'il ne fut pas assez puissant pour se faire reconnaître empereur. Il n'eut aucune part aux troubles qui agitèrent l'Italie de son tems.

LOUIS IV,
NEUVIÉME EMPEREUR.

SOus cet étrange empereur, l'Allemagne est dans la dernière désolation. Les Huns payés par Bérenger, pour venir ravager

la Germanie, sont ensuite payés par Louis IV pour s'en retourner. Deux factions, celle d'un duc de Saxe & celle d'un duc de Franconie, s'élèvent, & font plus de mal que les Huns. On pille toutes les églises; les Hongrois reviennent pour y avoir part. L'empereur Louis IV s'enfuit à Ratisbonne, où il meurt à l'âge de vingt ans. C'est ainsi que finit la race de Charlemagne en Germanie.

CONRAD PREMIER,

DIXIÉME EMPEREUR.

LEs seigneurs Germains s'assemblent à Vorms pour élire un roi. Ces seigneurs étaient tous ceux qui ayant le plus d'intérêt à choisir un prince selon leur goût, avaient assez de pouvoir & assez de crédit pour se mettre au rang des électeurs. On ne reconnaissait guère dans ce siecle le droit d'hérédité en Europe. Les élections ou libres ou forcées prévalaient presque partout, témoins celles d'Arnould en Germanie, de Gui de Spolette & de Bérenger en Italie, de Don Sanche en Aragon, d'Eudes, de Robert, de Raoul, de Hugues Capet en France, & des empereurs de Constantinople; car tant de vassaux, tant de princes voulaient avoir le droit de choisir un chef & l'espérance de pouvoir l'être.

On prétend qu'Othon, duc de la nouvelle Saxe, fut choisi par la diete; mais que se voyant trop vieux, il proposa lui-même, Conrad, duc de Franconie, son ennemi, parce qu'il le croyait digne du trône. Cette action n'est guère dans l'esprit de ces temps presque sauvages. On y voit de l'ambition, de la fourberie, du courage, comme dans tous les autres siecles: mais, à commencer par Clovis, on ne voit pas une action de magnanimité.

Conrad ne fut jamais reconnu empereur, ni en Italie ni en France. Les Germains seuls accoutumés à voir des empereurs dans leurs rois depuis Charlemagne, lui donnèrent, dit-on, ce titre.

Depuis 913 jusqu'à 919.

Le règne de Conrad ne change rien à l'état où il a trouvé l'Allemagne. Il a des guerres contre ses vassaux, & particuliérement contre le fils de ce duc de Saxe, auquel on a dit qu'il devait la couronne.

Les Hongrois font toujours la guerre à l'Allemagne, & on n'est occupé qu'à les repousser. Les Français pendant ce tems s'emparent de la Lorraine. Si Charles *le simple* avait fait cette conquête, il ne méritait pas le nom *simple*; mais il avait des ministres & des généraux qui ne l'étaient pas. Il crée un duc de Lorraine.

Les évêques d'Allemagne s'affermissent dans la possession de leurs fiefs. Conrad meurt en 919 dans la petite ville de Veilbourg. On prétend qu'avant sa mort il désigna Henri, duc de Saxe, pour son successeur, au préjudice de son propre frère. Il n'est guère vraisemblable qu'il eût cru être en droit de se choisir un successeur, ni qu'il eût choisi son ennemi.

Le nom de ce prétendu empereur fut ignoré en Italie pendant son règne. La Lombardie était en proie aux divisions, Rome aux plus horribles scandales, & Naples & Sicile aux dévastations des Sarrasins.

C'est dans ce tems que la prostituée Théodora plaçait à Rome sur le trône de l'église Jean X, non moins prostitué qu'elle.

HENRI L'OISELEUR,

ONZIÉME EMPEREUR.

920.

IL est important d'observer que dans ces tems d'anarchie, plusieurs bourgades d'Allemagne commencérent à jouir des droits de la liberté naturelle, à l'exemple des villes d'Italie. Les unes achetérent ces droits de leurs seigneurs, les autres les avaient soutenus les armes à la main. Les députés de ces villes concourent avec les évêques & les seigneurs, pour choisir un

empereur, & sont au rang des électeurs. Ainsi Henri I dit l'oiseleur, duc de Saxe, est élu par les trois états. Rien n'est plus conforme à la nature, que tous ceux qui ont intérêt d'être bien gouvernés, concourent à établir le gouvernement.

Depuis 921 jusqu'à 930.

Un des droits des rois de Germanie, comme des rois de France, fut toujours de nommer à tous les évêchés vacants.

L'empereur Henri a une courte guerre avec le duc de Bavière, & la termine en lui cédant ce droit de nommer les évêques dans la Bavière.

Il y a dans ces années peu d'événements qui intéressent le sort de la Germanie. Le plus important est l'affaire de la Lorraine. Il était toujours indécis si elle resterait à l'Allemagne ou à la France.

Henri l'oiseleur soumet toute la haute & basse Lorraine en 925, & l'enlève au duc Giselbert, à qui les rois de France l'avaient donnée. Il la rend ensuite à ce duc, pour le mettre dans la dépendance de la Germanie. Cette Lorraine n'était plus qu'un démembrement du royaume de Lotharinge. C'était le Brabant, c'était une partie du pays de Liége disputée ensuite par l'évêque de Liége, c'était les terres entre Metz & la Franche-Comté, disputées aussi par l'évêque de Metz. Ce pays revint après à la France; il en fut ensuite séparé.

Henri fait des loix plus intéressantes que les événements & les révolutions dont se surcharge l'histoire. Il tire de l'anarchie féodale ce qu'on peut en tirer. Les vassaux, les arrière-vassaux se soumettent à fournir des milices, & des grains pour les faire subsister. Il change en villes les bourgs dépeuplés que les Huns, les Bohêmes, les Moraves, les Normands avaient dévastés. Il bâtit Brandebourg, Misnie, Slesvich. Il y établit des marquis pour garder les marches de l'Allemagne. Il rétablit les abbayes d'Herfort & de Corbie ruinées. Il construit quelques villes, comme Gotha, Herfort, Goslar.

Les anciens Saxons, les Slaves, Abodrites, les Vandales leurs voisins sont repoussés. Son prédécesseur Conrad s'était soumis à payer un tribut aux Hongrois, & Henri l'oiseleur le payait encor. Il affranchit l'Allemagne de cette honte.

On dit que des députés des Hongrois étant venus demander leur tribut, Henri leur donna un chien galeux. C'était une punition des chevaliers Allemands quand ils avaient commis des crimes, de porter un chien l'espace d'une lieue. Cette grossiéreté digne de ces tems-là, n'ôte rien à la grandeur du courage. Il est vrai que les Hongrois viennent faire plus de dégat que le tribut n'eût coûté; mais enfin ils sont repoussés & vaincus.

Alors il fait fortifier des villes pour tenir en bride les barbares. Il lève le neuvième homme dans quelques provinces, & les met en garnison dans ces villes. Il exerce la noblesse par des joûtes & des espèces de tournois: il en fait un, à ce qu'on dit, où près de mille gentilshommes entrent en lice.

Ces tournois avaient été inventés en Italie par les rois Lombards, & s'appellaient *bataglio le*.

Ayant pourvu à la défense de l'Allemagne, il veut enfin passer en Italie à l'exemple de ses prédécesseurs, pour avoir la couronne impériale.

Les troubles & les scandales de Rome étaient augmentés. Marosie, fille de Théodora, avait placé sur la chaire de St. Pierre le jeune Jean XI, né de son adultère avec Sergius III, & gouvernait l'église sous le nom de son fils. Les vicaires de JESUS étaient alors les plus scandaleux & les plus impies de tous les hommes: mais l'ignorance des peuples était si profonde, leur imbécillité si grande, leur superstition si enracinée, qu'on respectait toujours la place quand la personne était en horreur. Quelques tyrans qui accablassent l'Italie, les Allemands étaient ce que Rome haïssait le plus.

Henri l'oiseleur comptant sur ses forces, crut profiter de ces troubles; mais il mourut en chemin dans la Thuringe en 936. On ne l'a appellé empereur que parce qu'il avait eu envie de l'être, & l'usage de le nommer ainsi a prévalu.

OTHON I, *surnommé* LE GRAND, DOUZIÉME EMPEREUR.

936.

VOici enfin un empereur véritable. Les ducs & les comtes, les évêques, les abbés & tous les seigneurs puissants qui se trouvent à Aix-la-chapelle, élisent Othon, fils de Henri l'oiseleur. Il n'est pas dit que les députés des bourgs aient donné leur voix. Il se peut faire que les grands seigneurs devenus plus puissants sous Henri l'oiseleur, leur eussent ravi ce droit naturel: il se peut encor que les communes, à l'élection de Henri l'oiseleur, eussent donné leurs acclamations & non pas leurs suffrages.

L'archevêque de Mayence annonce au peuple cette élection, le sacre, & lui met la couronne sur la tête. Ce qu'on peut remarquer, c'est que les prélats dînerent à la table de l'empereur, & que les ducs de Franconie, de Suabe, de Bavière & de Lorraine, servirent à table: le duc de Franconie, par exemple, en qualité de maître d'hôtel, & le duc de Suabe en qualité d'échanson. Cette cérémonie se fit dans une galerie de bois, au milieu des ruines d'Aix-la-Chapelle, brûlée par les Huns, & non encor rétablie.

Les Huns & les Hongrois viennent encor troubler la fête. Ils s'avancent jusqu'en Vestphalie, mais on les repousse.

937.

La Bohême était alors entiérement barbare, & à moitié chrétienne. Heureusement pour Othon, elle est troublée par des guerres civiles. Il en profite aussi-tôt. Il rend la Bohême tributaire de la Germanie, & y rétablit le christianisme.

938. 939. 940.

Othon tâche de se rendre despotique, & les seigneurs des grands fiefs, de se rendre indépendants. Cette grande querelle, tantôt ouverte, tantôt cachée, subsiste dans les esprits depuis

depuis plus de huit cents années, ainsi que la querelle de Rome & de l'empire.

Cette lutte du pouvoir royal qui veut toujours croître, & de la liberté qui ne veut point céder, a longtems agité toute l'Europe chrétienne. Elle subsista en Espagne tant que les chrétiens y eurent les maures à combattre, après quoi l'autorité souveraine prit le dessus. C'est ce qui troubla la France jusqu'au milieu du règne de Louis XI; ce qui a enfin établi en Angleterre le gouvernement mixte auquel elle doit sa grandeur; ce qui a cimenté en Pologne la liberté du noble & l'esclavage du peuple. Ce même esprit a troublé la Suède & le Dannemarck, a fondé les républiques de Suisse & de Hollande. La même cause a produit partout différents effets. Mais dans les plus grands états la nation a presque toujours été sacrifiée aux intérêts d'un seul homme, ou de quelques hommes; la raison en est, que la multitude obligée de travailler pour gagner sa vie, n'a ni le tems, ni le pouvoir d'être ambitieuse.

Le duc de Bavière refuse de faire hommage. Othon entre en Baviere avec une armée. Il réduit le duc à quelques terres allodiales. Il crée un des frères du duc, comte palatin en Bavière, & un autre, comte palatin vers le Rhin. Cette dignité de *comte palatin* est renouvellée des comtes du Palais des empereurs Romains, & des comtes du palais des Francs.

Il donne la même dignité à un duc de Franconie. Ces palatins sont d'abord des juges suprêmes. Ils jugent en dernier ressort au nom de l'empereur. Ce ressort suprême de justice est, après une armée, le plus grand appui de la souveraineté.

Othon dispose à son gré des dignités & des terres. Le premier marquis de Brandebourg étant mort sans enfants, il donne le marquisat à un comte Gérard, qui n'était point parent du mort.

Plus Othon affecte le pouvoir absolu, plus les seigneurs des grands fiefs s'y opposent: & dès-lors s'établit la coutume d'avoir recours à la France pour soutenir le gouvernement féodal en Germanie contre l'autorité des rois Allemands.

Les ducs de Franconie, de Lorraine, le prince de Brunsvick, s'adressent à Louis d'outremer, roi de France. Louis d'outremer entre dans la Lorraine & dans l'Alsace, & se joint

aux alliés. Othon prévient le roi de France : il défait vers le Rhin, auprès de Brisach, les ducs de Franconie & de Lorraine qui sont tués.

Il ôte le titre de *palatin* à la maison de Franconie. Il en pourvoit la maison de Bavière : il attache à ce titre des terres & des châteaux. C'est de-là que se forme le palatinat du Rhin d'aujourd'hui. C'était d'abord un juge, à présent c'est un prince électeur, un souverain. Le contraire est arrivé en France.

941.

Comme les seigneurs des grands fiefs germains avaient appellé le roi de France à leur secours, les seigneurs de France appellent pareillement Othon. Il poursuit Louis d'outremer dans toute la Champagne. Mais des conspirations le rappellent en Allemagne.

942. 943. 944.

Le despotisme d'Othon aliénait tellement les esprits, que son propre frère Henri, duc dans une partie de la Lorraine, s'était uni avec plusieurs seigneurs, pour lui ôter le trône & la vie. Il repasse donc en Allemagne, étouffe la conspiration, & pardonne à son frère, qui apparemment était assez puissant pour se faire pardonner.

Il augmente les privilèges des évêques & des abbés, pour les opposer aux seigneurs. Il donne à l'évêque de Trèves le titre de prince & tous les droits régaliens. Il donne le duché de Bavière à son frère Henri qui avait conspiré contre lui, & l'ôte aux héritiers naturels. C'est la plus grande preuve de son autorité absolue.

945. 946.

En ce tems-la race de Charlemagne, qui régnait encor en France, était dans le dernier avilissement. On avait cédé en 912 la Neustrie proprement dite, aux Normands, & même la Bretagne, devenue alors arrière-fief de la France.

Hugues, duc de l'isle de France, du sang de Charlemagne par les femmes, père de Hugues Capet, gendre en premières noces d'Edouard I, roi d'Angleterre, beau-frère d'Othon par

un second mariage, était un des plus puissants seigneurs de l'Europe, & le roi de France alors un des plus petits. Ce Hugues avait rappellé Louis d'outremer pour le couronner & pour l'asservir; & on l'appellait Hugues le grand, parce qu'il s'était rendu puissant aux dépens de son maître.

Il s'était lié avec les Normands, qui avaient fait le malheureux Louis d'outremer prisonnier. Ce roi délivré de prison, restait presque sans villes & sans domaine. Il était aussi beau-frère d'Othon, dont il avait épousé la sœur. Il lui demande sa protection, en cédant tous ses droits sur la Lorraine.

Othon marche jusqu'auprès de Paris. Il assiege Rouen; mais étant abandonné par le comte de Flandre, il s'en retourne dans ses états, après une expédition inutile.

947. 948.

Othon n'ayant pu battre Hugues le grand, le fait excommunier. Il convoque un concile à Trèves, où un légat du pape prononce la sentence, à la requisition de l'aumônier d'Othon. Hugues n'en est pas moins le maître en France.

Il y avait, comme on a vu, un margrave à Slesvich dans la Chersonèse cimbrique, pour arrêter les courses des Danois. Ils tuent le margrave. Othon y court en personne, reprend la ville, assure les frontières. Il fait la paix avec le Dannemarck, à condition qu'on y prêchera le christianisme.

949.

De-là Othon va tenir un concile auprès de Mayence à Ingelheim. Louis d'outremer, qui n'avait point d'armée, avait demandé au pape Agapet ce concile; faible ressource contre Hugues le grand.

Des évêques Germains, & Marin le légat du pape, y parurent comme juges, Othon comme protecteur, & Louis roi de France en suppliant. Le roi Louis y demanda justice, & dit: « J'ai été reconnu roi par les suffrages de tous les seigneurs. » Si on prétend que j'aie commis quelque crime qui mérite les » traitements que je souffre, je suis prêt de m'en purger au ju» gement du concile, suivant l'ordre d'Othon, ou par un » combat singulier ».

Ce triste discours prouve l'usage des duels, l'état déplorable du roi de France, la puissance d'Othon, & les élections des rois. Le droit du sang semblait n'être alors qu'une recommandation pour obtenir des suffrages. Hugues le grand est cité à ce vain concile : on se doute bien qu'il n'y comparut point.

Ce qui n'est pas moins prouvé, c'est que l'empereur regardait tous les rois de l'Europe comme dépendants de sa couronne impériale ; c'est l'ancienne prétention de sa chancellerie ; & on faisait valoir cette chimère, quand il se trouvait quelque malheureux roi assez faible pour s'y soumettre.

950.

Othon donne l'investiture de la Suabe, d'Augsbourg, de Constance, du Virtemberg à son fils Ludolphe, *sauf les droits des évêques.*

951.

Othon retourne en Bohême, bat le duc Bol, qu'on appelle Boleslas. Le mot de *slas* chez ces peuples, désignait un chef. C'est de-là qu'on leur donna d'abord le nom de slaves, & qu'ensuite on appella esclaves ceux qui furent conquis par eux. L'empereur confirme le vasselage de la Bohême, & y établit la religion chrétienne. Tout ce qui était au-delà, était encor païen, excepté quelques marches de la Germanie. La religion chrétienne exterminée en Syrie où elle était née, & en Afrique où elle s'était transplantée, s'établit encor dans le nord de l'Europe. Othon pensait dès-lors à renouveller l'empire de Charlemagne. Une femme lui en fraya les chemins.

Adélaïde, sœur d'un petit roi de la Bourgogne transjurane, veuve d'un roi ou d'un usurpateur du royaume d'Italie, opprimée par un autre usurpateur, Bérenger second, assiégée dans Canosse, appelle Othon à son secours. Il y marche, la délivre ; & étant veuf alors, il l'épouse. Il entre dans Pavie en triomphe avec Adélaïde. Mais il falait du tems & des soins pour assujettir le reste du royaume, & surtout Rome, qui ne voulait point de lui.

952.

Il laisse son armée à un prince nommé Conrad, qu'il a fait

duc de Lorraine, & son gendre : & ce qui est assez commun dans ces tems-là, il va tenir un concile à Augsbourg, au lieu de poursuivre ses conquêtes. Il y avait des évêques Italiens à ce concile : il est vraisemblable qu'il ne le tint que pour disposer les esprits à le recevoir en Italie.

953.

Son mariage avec Adélaïde, qui semblait devoir lui assurer l'Italie, semble bientôt la lui faire perdre.

Son fils Ludolphe auquel il avait donné tant d'états, mais qui craignait qu'Adélaïde sa belle-mère ne lui donnât un maître ; son gendre Conrad à qui il avait donné la Lorraine, mais à qui il ôte le commandement d'Italie, conspirent contre lui : un archevêque de Mayence, un évêque d'Augsbourg se joignent à son fils & à son gendre ; il marche contre son fils ; & au lieu de se faire empereur à Rome, il soutient une guerre civile en Allemagne.

954.

Son fils dénaturé appelle les Hongrois à son secours, & on a bien de la peine à les repousser des bords du Rhin & des environs de Cologne, où ils s'avancent.

Othon avait un frère ecclésiastique nommé Brunon ; il le fait élire archevêque de Cologne, & lui donne la Lorraine.

955.

Les armes d'Othon prévalent. Ses enfants & les conjurés viennent demander pardon ; l'archevêque de Mayence rentre dans le devoir. Le fils du roi en sort encor. Il vient enfin pieds nus se jeter aux genoux de son père. Les Hongrois appellés par lui ne demandent point grace comme lui ; ils désolent l'Allemagne. Othon leur livre bataille dans Augsbourg, & les défait. Il parait qu'il était assez fort pour les battre, non pas assez pour les poursuivre & les détruire ; quoique son armée fût composée de légions à-peu-près selon le modèle des anciennes légions romaines.

Ce que craignait le fils d'Othon arrive. Adélaïde accouche d'un prince, c'est Othon II.

Depuis 956, jusqu'à 960.

Les desseins sur Rome se meurissent, mais les affaires d'Allemagne les empêchent encor d'éclore. Les Slaves & d'autres barbares inondent le nord de l'Allemagne, encor très mal assurée, malgré tous les soins d'Othon. De petites guerres vers le Luxembourg & le Hainaut, qui étaient de la basse Lorraine, ne laissent pas de l'occuper encor.

Ludolphe, ce fils d'Othon envoyé en Italie contre Bérenger, y meurt ou de maladie, ou de débauche, ou de poison.

Bérenger alors est maître absolu de l'ancien royaume de Lombardie, & non de Rome. Mais il avait nécessairement mille différents avec elle comme les anciens rois Lombards.

Un fils de Marosie, nommé Octavien Sporco, fut élu pape à l'âge de dix-huit ans par le crédit de sa famille. Il prit le nom de Jean XII en mémoire de Jean XI son oncle. C'est le premier pape qui ait changé son nom à son avénement au pontificat. Il n'était point dans les ordres, quand sa famille le fit pontife. C'était un jeune homme qui vivait en prince, aimant les armes & les plaisirs.

On s'étonne que sous tant de papes scandaleux, l'église romaine ne perdit ni ses prérogatives, ni ses prétentions; mais alors presque toutes les autres églises étaient ainsi gouvernées; les évêques ayant toujours à demander à Rome ou des ordres, ou des graces, n'abandonnaient pas leurs intérêts pour quelques scandales de plus; & leur intérêt était d'être toujours unis à l'église romaine, parce que cette union les rendait plus respectables aux peuples, & plus considérables aux yeux des souverains. Le clergé d'Italie pouvait alors mépriser les papes; mais il révérait la papauté, d'autant plus qu'il y aspirait; enfin dans l'opinion des hommes, la place était toujours sacrée quoique souillée.

Les Italiens appellent enfin Othon à leur secours. Ils voulaient, comme dit Luitprand contemporain, avoir deux maîtres pour n'en avoir réellement aucun. C'est-là une des principales causes des longs malheurs de l'Italie.

960.

Othon, avant de partir pour l'Italie, a soin de faire élire

son fils Othon, né d'Adélaïde, roi de Germanie à l'âge de sept ans : nouvelle preuve que le droit de succession n'existait pas. Il prend la précaution de le faire couronner à Aix-la-Chapelle par les archevêques de Cologne, de Mayence & de Trèves à la fois. L'archevêque de Cologne fait la première fonction. C'était Brunon, frère d'Othon.

961.

Il passe les Alpes du Tirol; entre encor dans Pavie, qui est toujours au premier occupant. Il reçoit à Monza la couronne de Lombardie.

962.

Pendant que Bérenger fuit avec sa famille, Othon marche à Rome; on lui ouvre les portes. Il se fait couronner empereur par le jeune Jean XIII, auquel il confirme quelques prétendues donations qu'on disait faites au pontificat par Pepin le bref, par Charlemagne & par Louis le faible. Mais il se fait prêter serment de fidélité par le pape sur le corps de St. Pierre, qui n'a pas été plus enterré à Rome, que Pepin, Charles & Louis n'ont donné des royaumes aux papes. Il ordonne qu'il y ait toujours des commissaires impériaux à Rome.

Cet instrument écrit en lettres d'or, souscrit par sept évêques d'Allemagne, cinq comtes, deux abbés, & plusieurs prélats Italiens, est gardé encor au château St. Ange. La date est du 13 Février 962. On dit que Lothaire, roi de France & Hugues Capet depuis roi, assisterent à ce couronnement. Les rois de France étaient en effet si faibles, qu'ils pouvaient servir d'ornement au sacre d'un empereur : mais les noms de Lothaire & de Hugues Capet ne se trouvent pas dans les signatures de cet acte, si on en croit ceux qui en ont tant parlé sans l'avoir vu.

Tout ce qu'on fait alors à Rome concernant les églises d'Allemagne, c'est d'ériger Magdebourg en archevêché, Mersbourg en évêché, pour convertir, dit-on, les Slaves, c'est-à-dire, ces peuples Scythes & Sarmates qui habitaient la Moravie, une partie du Brandebourg, de la Silésie, &c.

A peine le pape s'était donné un maître, qu'il s'en repentit. Il se ligue avec ce même Bérenger, réfugié chez des mahométans

cantonnés fur les côtes de Provence. Il follicite les Hongrois d'entrer en Allemagne; c'eft ce qu'il falait faire auparavant.

963.

L'empereur Othon, qui a achevé de foumettre la Lombardie, retourne à Rome. Il affemble un concile. Le pape Jean XII fe cache. On l'accufe en plein concile dans l'églife de St. Pierre d'avoir joui de plufieurs femmes, & furtout d'une nommée *Etiennette*, concubine de fon père; d'avoir fait évêque de Lodi un enfant de dix ans, d'avoir vendu les ordinations & les bénéfices, d'avoir crevé les yeux à fon parrain, d'avoir châtré un cardinal, & enfuite de l'avoir fait mourir; enfin de ne pas croire en JESUS-CHRIST, & d'avoir invoqué le diable: deux chofes qui femblent fe contredire.

Ce jeune pontife, qui avait alors vingt-fept ans, parut être dépofé pour fes inceftes & pour fes fcandales, & le fut en effet pour avoir voulu, ainfi que tous les Romains, détruire la puiffance allemande dans Rome.

On élit à fa place un nouveau pape nommé Léon VIII. Othon ne peut fe rendre maître de la perfonne de Jean XII, ou s'il le put, il fit une grande faute.

964.

Le nouveau pape Léon VIII, fi l'on en croit le difcours d'Arnoud, évêque d'Orléans, n'était ni eccléfiaftique, ni même chrétien.

Jean XII, pape débauché, mais prince entreprenant, foulève les Romains du fond de fa retraite; & tandis qu'Othon va faire le fiege de Camerino, le pontife, aidé de fa maîtreffe, rentre dans Rome. Il dépofe fon compétiteur, fait couper la main droite au cardinal Jean qui avait écrit la dépofition contre lui, oppofe concile à concile, & fait ftatuer *que jamais l'inférieur ne poura ôter le rang au fupérieur;* cela veut dire, que jamais empereur ne poura dépofer un pape. Il fe promet de chaffer les Allemands d'Italie; mais au milieu de ce grand deffein, il eft affaffiné dans les bras d'une de fes maîtreffes.

Il avait tellement animé les Romains & relevé leur courage, qu'ils

qu'ils oserent, même après sa mort, soutenir un siege, & ne se rendirent à Othon qu'à l'extrêmité.

Othon deux fois vainqueur de Rome, fait déclarer dans un concile, *qu'à l'exemple du bienheureux Adrien, qui donna à Charlemagne le droit d'élire les papes & d'investir tous les évêques, on donne les mêmes droits à l'empereur Othon.* Ce titre qui existe dans le recueil de Gratien, est suspect; mais ce qui ne l'est pas, c'est le soin qu'eut l'empereur victorieux de se faire assurer tous ses droits.

Après tant de serments, il falait que les empereurs résidassent à Rome pour les faire garder.

965.

Il retourne en Allemagne. Il trouve toute la Lorraine soulevée contre son frère Brunon, archevêque de Cologne, qui gouvernait la Lorraine alors. Il est obligé d'abandonner Trèves, Metz, Toul, Verdun à leurs évêques. La haute Lorraine passe dans la main d'un comte de Bar, & c'est ce seul pays qu'on appelle aujourd'hui toujours *Lorraine*. Brunon ne se réserve que les provinces du Rhin, de la Meuse, & de l'Escaut. Ce Brunon était un savant aussi détaché de la grandeur, que l'empereur Othon son frère était ambitieux.

La maison de Luxembourg prend ce nom du château de Luxembourg, dont un abbé de St. Maximin de Trèves fait un échange avec elle.

Les Polonais commencent à devenir chrétiens.

966.

A peine l'empereur Othon était-il en Allemagne, que les Romains voulurent être libres. Ils chassent le pape Jean XIII attaché à l'empereur. Le préfet de Rome, les tribuns, le sénat, pensent faire revivre l'ancienne république. Mais ce qui dans un tems est une entreprise de héros, devient dans d'autres une révolte de séditieux. Othon revole en Italie, fait pendre une partie du sénat. Le préfet de Rome qui avait voulu être un Brutus, fut foueté dans les carefours, promené nu sur un âne, & jeté dans un cachot où il mourut de misère. Ces exécutions ne rendent pas la domination allemande chère aux Italiens.

967.

L'empereur fait venir son jeune fils Othon à Rome, & l'associe à l'empire.

968.

Il négocie avec Nicéphore Phocas, empereur des Grecs, le mariage de son fils avec la fille de cet empereur. Le grec le trompe. Othon lui prend la Pouille & la Calabre pour dot de la jeune princesse Théophanie qu'il n'a point.

969.

C'est à cette année que presque tous les chronologistes placent l'aventure d'Othon, archevêque de Mayence, assiégé dans une tour au milieu du Rhin par une armée de souris qui passent le Rhin à la nage, & viennent le dévorer. Apparemment que ceux qui chargent encor l'histoire de ces inepties, veulent seulement laisser subsister ces anciens monuments d'une superstition imbécille, pour montrer de quelles ténebres l'Europe est à peine sortie.

970.

Jean Zimiscès, qui détrône l'empereur Nicéphore, envoie enfin la princesse Théophanie à Othon pour son fils; tous les auteurs ont écrit qu'Othon, avec cette princesse, eut la Pouille & la Calabre. Le savant & exact Giannone a prouvé que cette riche dot ne fut point donnée.

971. 972. 973.

Othon retourne victorieux dans la Saxe sa patrie.

Le duc de Bohême, vassal de l'empire, envahit la Moravie, qui devient une annexe de la Bohême.

On établit un évêque de Prague. C'est le duc de Bohême qui le nomme, & l'archevêque de Mayence qui le sacre.

Othon déclare l'archevêque de Mayence, archi-chancelier de l'empire. Il fait de ce prélat un prince. Il en fait autant de plusieurs évêques d'Allemagne, & même de quelques moines. Par-là il affaiblit l'autorité impériale chez lui, après l'avoir établie à Rome.

Ce n'eſt que ſous Henri IV que l'archevêque de Cologne fut chancelier d'Italie.

C'eſt après la mort de Fréderic II, que la dignité de chancelier des Gaules fut attachée à l'évêché de Trèves. Il ne s'agit que d'avoir des forces ſuffiſantes pour exercer cette charge.

Du tems d'Othon I, les archevêques de Magdebourg fondaient leur puiſſance. Le titre de métropolitains du nord, avec de grandes terres, en devait faire un jour de grands princes.

Othon meurt à Minleben le 7 Mai 973, avec la gloire d'avoir rétabli l'empire de Charlemagne en Italie. Mais Charles fut le vengeur de Rome; Othon en fut le vainqueur & l'oppreſſeur; & ſon empire n'eut pas des fondements auſſi vaſtes & auſſi fermes que celui de Charlemagne.

OTHON II,

TREIZIÉME EMPEREUR.

974.

IL eſt clair que les empereurs & les rois l'étaient alors par élection. Othon II ayant été déja élu empereur & roi de Germanie, ſe contente de ſe faire proclamer à Magdebourg par le clergé & la nobleſſe du pays; ce qui compoſait une médiocre aſſemblée.

Le deſpotiſme du père, la crainte du pouvoir abſolu perpétué dans une famille, mais ſurtout l'ambition du duc de Bavière Henri, couſin d'Othon, ſoulevent le tiers de l'Allemagne.

Henri de Bavière ſe fait couronner empereur par l'évêque de Freiſingen. La Pologne, le Dannemarck entrent dans ſon parti, non comme membres de l'Allemagne & de l'empire, mais comme voiſins qui ont intérêt à le troubler.

975.

Le parti d'Othon II arme le premier, & c'eſt ce qui lui conſerve l'empire. Ses troupes franchiſſent ces retranchements qui

séparaient le Dannemarck de l'Allemagne, & qui ne servaient qu'à montrer que le Dannemarck était devenu faible.

On entre dans la Bohême, qui s'était déclarée pour Henri de Bavière. On marche au duc de Pologne. On prétend qu'il fit serment de fidélité à Othon comme vassal.

Il est à remarquer que tous ces serments se faisaient à genoux, les mains jointes, & que c'est ainsi que les évêques prêtaient serment aux rois.

976.

Henri de Bavière abandonné, est mis en prison à Quedlimbourg : de-là envoyé en exil à Elrick avec un évêque d'Ausbourg son partisan.

977.

Les limites de l'Allemagne & de la France étaient alors fort incertaines. Il n'était plus question de France orientale & occidentale. Les rois d'Allemagne étendaient leur supériorité territoriale jusqu'aux confins de la Champagne & la Picardie. On doit entendre par supériorité territoriale, non le domaine direct, non la possession des terres, mais la supériorité des terres, droit de paramont, droit de suzeraineté, droit de relief. On a ensuite uniquement, par ignorance des termes, appliqué cette expression de supériorité territoriale à la possession des domaines mêmes qui relevent de l'empire, ce qui est au contraire une infériorité territoriale.

Les ducs de Lorraine, de Brabant, de Hainaut, avaient fait hommage de leurs terres aux derniers rois d'Allemagne. Lothaire, roi de France, fait revivre ses prétentions sur ces pays. L'autorité royale prenait alors un peu de vigueur en France; & Lothaire profitait de ces moments pour attaquer à la fois la haute & la basse Lorraine.

978.

Othon assemble près de soixante mille hommes; désole toute la Champagne, & va jusqu'à Paris. On ne savait alors ni fortifier les frontières, ni faire la guerre dans le plat pays. Les expéditions militaires n'étaient que des ravages.

Othon est battu à son retour au passage de la rivière d'Aine. Géofroi, comte d'Anjou, surnommé *Grisegonnelle*, le poursuit sans relâche dans la forêt des Ardenes, & lui propose, selon les règles de la chevalerie, de vuider la querelle par un duel. L'empereur refusa le défi, soit qu'il crût sa dignité au-dessus d'un combat avec Grisegonnelle, soit qu'étant cruel, il ne fût point courageux.

979.

L'empereur & le roi de France font la paix, & par cette paix Charles frère de Lothaire reçoit la basse Lorraine de l'empereur, avec quelque partie de la haute. Il lui fait hommage à genoux, & c'est, dit-on, ce qui a coûté le royaume de France à sa race; du moins Hugues Capet se servit de ce prétexte, pour le rendre odieux.

980.

Pendant qu'Othon II s'affermissait en Allemagne, les Romains avaient voulu soustraire l'Italie au joug allemand. Un nommé *Cencius* s'était fait déclarer consul. Lui & son parti avaient fait un pape qui s'appellait Boniface VII. Un comte de Toscanelle, ennemi de sa faction, avait fait un autre pape; & Boniface VII était allé à Constantinople inviter les empereurs Grecs, Basile & Constantin, à venir reprendre Rome. Les empereurs Grecs n'étaient pas assez puissants. Le pape leur joignit les Arabes d'Afrique, aimant mieux rendre Rome mahométane, qu'allemande. Les chrétiens Grecs & les musulmans Africains, unissent leurs flottes, & s'emparent ensemble du pays de Naples.

Othon II passe en Italie & marche à Rome.

981.

Comme Rome était divisée, il y fut reçu. Il se loge dans le palais du pape; il invite à dîner plusieurs sénateurs & des partisans de Cencius. Des soldats entrent pendant le repas, & massacrent les convives. C'était renouveller les tems de Marius, & c'était tout ce qui restait de l'ancienne Rome. Mais le fait est-il bien vrai? Géofroi de Viterbe le rapporte deux cents ans après.

982.

Au sortir de ce repas sanglant, il faut aller combattre dans la Pouille les Grecs & les Sarrasins, qui venaient venger Rome, & l'asservir. Il avait beaucoup de troupes italiennes dans son armée; elles ne savaient alors que trahir.

Les Allemands sont entiérement défaits. L'évêque d'Augsbourg & l'abbé de Fulde sont tués les armes à la main. L'empereur s'enfuit déguisé; il se fait recevoir comme un passager dans un vaisseau grec. Ce vaisseau passe près de Capoue. L'empereur se jette à la nage, gagne le bord, & se réfugie dans Capoue.

983.

On touchait au moment d'une grande révolution. Les Allemands étaient prêts de perdre l'Italie. Les Grecs & les Musulmans allaient se disputer Rome: mais Capoue est toujours fatale aux vainqueurs des Romains. Les Grecs & les Arabes ne pouvaient être unis, leur armée était peu nombreuse: ils donnent le tems à Othon de rassembler les débris de la sienne, de faire déclarer empereur à Vérone son fils Othon qui n'avait pas dix ans.

Un Othon, duc de Bavière, avait été tué dans la bataille. On donne la Bavière à son fils. L'empereur repasse par Rome avec sa nouvelle armée.

Après avoir saccagé Bénévent infidèle, il fait élire pape son chancelier d'Italie. On croirait qu'il va marcher contre les Arabes & contre les Grecs. Mais point. Il tient un concile. Tout cela fait voir évidemment que son armée était faible, que les vainqueurs l'étaient aussi, & les Romains davantage. Au lieu donc d'aller combattre, il fait confirmer l'érection de Hambourg & de Brême en archevêché. Il fait des réglements pour la Saxe, & il meurt dans Rome, le 7 Décembre, sans gloire; mais il laisse son fils empereur. Les Grecs & les Sarrasins s'en retournent après avoir ruiné la Pouille & la Calabre, ayant aussi mal fait la guerre qu'Othon, & ayant soulevé contr'eux tout le pays.

OTHON III,

QUATORZIÉME EMPEREUR.

983.

COmment reconnaître en Allemagne un empereur & un roi de Germanie âgé de dix ans, qui n'avait été reconnu qu'à Vérone, & dont le père venait d'être vaincu par les Sarrasins? Ce même Henri de Bavière, qui avait disputé la couronne au père, sort de la prison de Mastricht où il était renfermé; & sous prétexte de servir de tuteur au jeune empereur Othon III son petit neveu, qu'on avait ramené en Allemagne, il se saisit de sa personne, & il le conduit à Magdebourg.

984.

L'Allemagne se divise en deux factions. Henri de Bavière a dans son parti la Bohême & la Pologne. Mais la plupart des seigneurs de grands fiefs & des évêques, espérant être plus maîtres sous un prince de dix ans, obligent Henri à mettre le jeune Othon en liberté & à le reconnaître, moyennant quoi on lui rend enfin la Bavière.

Othon III est donc solemnellement proclamé à Veissemstadt. Il est servi à dîner par les grands officiers de l'empire. Henri de Bavière fait les fonctions de maître d'hôtel, le comte Palatin de grand échanson, le duc de Saxe de grand écuyer, le duc de Franconie de grand chambellan. Les ducs de Bohême & de Pologne y assistent comme grands vassaux.

L'éducation de l'empereur est confiée à l'archevêque de Mayence & à l'évêque d'Ildesheim.

Pendant ces troubles, le roi de France Lothaire essaie de reprendre la haute Lorraine. Il se rendit maître de Verdun.

986.

Après la mort de Lothaire, Verdun est rendu à l'Allemagne.

987.

Louis V, dernier roi en France de la race de Charlemagne,

étant mort après un an de règne, Charles, duc de Lorraine, son oncle & son héritier naturel, prétend en vain à la couronne de France. Hugues Capet prouve par l'adresse & par la force, que le droit d'élire était alors en vigueur.

988.

L'abbé de Verdun obtient à Cologne la permission de ne point porter l'épée, & de ne point commander en personne les soldats qu'il doit, quand l'empereur leve des troupes.

Othon III confirme tous les privilèges des évêques & des abbés. Leur privilège & leur devoir était donc de porter l'épée, puisqu'il falut une dispense particulière à cet abbé de Verdun.

989.

Les Danois prennent ce tems pour entrer par l'Elbe & par le Neser. On commence alors à sentir en Allemagne qu'il faut négocier avec la Suède contre le Dannemarck; & l'évêque de Slesvich est chargé de cette négociation.

Les Suédois battent les Danois sur mer. Le nord de l'Allemagne respire.

990.

Le reste de l'Allemagne, ainsi que la France, est en proie aux guerres particulières des seigneurs; & ces guerres que les souverains ne peuvent appaiser, montrent qu'ils avaient plus de droits que de puissance. C'était bien pis en Italie.

Le pape Jean XV, fils d'un prêtre, tenait alors le St. Siege, & était favorable à l'empereur. Crescence nouveau consul, fils du consul Crescence dont Jean X fut le père, voulait maintenir l'ombre de l'ancienne république; il avait chassé le pape de Rome. L'impératrice Théophanie, mère d'Othon III, était venue avec des troupes commandées par le marquis de Brandebourg, soutenir dans l'Italie l'autorité impériale.

Pendant que le marquis de Brandebourg est à Rome, les Slaves s'emparent de son marquisat.

Depuis 991 jusqu'à 996.

Les Slaves avec un amas d'autres barbares, assiégent Magdebourg.

Magdebourg. On les repousse avec peine. Ils se retirent dans la Poméranie, & cedent quelques villages du Brandebourg qui arrondissent le marquisat.

L'Autriche était alnrs un marquisat aussi, & non moins malheureux que le Brandebourg, étant frontière des Hongrois.

La mère de l'empereur était revenue d'Italie sans avoir beaucoup remédié aux troubles de ce pays, & était morte à Nimègue. Les villes de Lombardie ne reconnaissaient point l'empereur.

Othon III leve des troupes, fait le siege de Milan, s'y fait couronner, fait élire pape Grégoire V son parent, comme il aurait fait un évêque de Spire, & est sacré dans Rome par son parent avec sa femme l'impératrice Marie, fille de Don Garcie, roi d'Aragon & de Navarre.

997.

Il est étrange que des auteurs de nos jours, & Maimbourg & tant d'autres rapportent encor la fable des amours de cette impératrice avec un comte de Modène, & du supplice de l'amant & de la maîtresse. On prétend que l'empereur plus irrité contre la maîtresse que contre l'amant, fit brûler sa femme toute vive, & condamna seulement son rival à perdre la tête; que la veuve du comte ayant prouvé l'innocence de son mari, eut quatre beaux châteaux en dédommagement. Cette fable avait déja été imaginée sur une Andaberte, femme de l'empereur Louis II. Ce sont des romans dont le sage & savant Muratori prouve la fausseté.

L'empereur reconnu à Rome retourne en Allemagne, il trouve les Slaves maîtres de Bernbourg; & ôte à l'archevêque de Magdebourg le gouvernement de ce pays pour s'être laissé battre par les Slaves.

998.

Tandis qu'Othon III est occupé contre les barbares du Nord, le consul Crescence chasse de Rome Grégoire V, qui va l'excommunier à Pavie; & Othon repasse en Italie pour le punir.

Crescence soutient un siege dans Rome; il rend la ville au

bout de quelques jours, & se retire dans le mole d'Adrien appellé alors le mole de Crescence, & depuis le château St. Ange. Il y meurt en combattant, sans qu'on sache le genre de sa mort; mais il semblait mériter le nom de consul qu'il portait. L'empereur prend sa veuve pour maîtresse, & fait couper la langue & arracher les yeux au pape de la nomination de Crescence. Mais aussi on dit qu'Othon & sa maîtresse firent pénitence, qu'ils allerent en pélérinage à un monastère, qu'ils coucherent même sur une natte de jonc.

999.

Il fait un décret par lequel les Allemands seuls auront le droit d'élire l'empereur Romain, & les papes seront obligés de le couronner. Gregoire V son parent, ne manqua pas de signer le décret; & les papes suivants de le réprouver.

1000.

Othon retourne en Saxe, & passe en Pologne. Il donne au duc le titre de roi, mais non à ses descendants. On verra dans la suite que les empereurs créaient des ducs & des rois à brevet. Boleslas reçoit de lui la couronne, fait hommage à l'empire, & s'oblige à une légere redevance annuelle.

Le pape Silvestre II, quelques années après, lui conféra aussi le titre de roi, prétendant qu'il n'appartenait qu'au pape de le donner. Il est étrange que des souverains demandent des titres à d'autres souverains, mais l'usage est le maître de tout. Les historiens disent qu'Othon allant ensuite à Aix-la-Chapelle, fit ouvrir le tombeau de Charlemagne, & qu'on trouva cet empereur encor tout frais, assis sur un trône d'or, une couronne de pierreries sur la tête, & un grand sceptre d'or à la main. Si on avait enterré ainsi Charlemagne, les Normands qui détruisirent Aix-la-Chapelle, ne l'auraient pas laissé sur son trône d'or.

1001.

Les Grecs alors abandonnaient le pays de Naples, mais les Sarrasins y revenaient souvent. L'empereur repasse les Alpes

pour arrêter leurs progrès, & ceux des défenseurs de la liberté italique, plus dangereux que les Sarrasins.

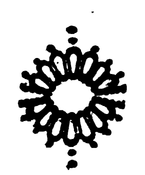
1002.

Les Romains assiegent son palais dans Rome, & tout ce qu'il peut faire, c'est de s'enfuir avec le pape, & avec sa maîtresse la veuve de Crescence. Il meurt à Paterno, petite ville de la campagne de Rome, à l'âge de près de trente ans. Plusieurs auteurs disent que sa maîtresse l'empoisonna, parce qu'il n'avait pas voulu la faire impératrice; d'autres qu'il fut empoisonné par les Romains, qui ne voulaient point d'empereur. Ce fait est peut-être vraisemblable, mais il n'est nullement prouvé. Sa mort laissa plus indécis que jamais ce long combat de la papauté contre l'empire, des Romains contre l'un & l'autre, & de la liberté italienne contre la puissance allemande. C'est ce qui tient l'Europe toujours attentive; c'est-là le fil qui conduit dans le labyrinthe de l'histoire de l'Allemagne.

Ces trois Othons qui ont rétabli l'empire, ont tous trois assiégé Rome, & y ont fait couler le sang, & Arnould avant eux l'avait saccagée.

1003.

Othon III ne laissait point d'enfants. Vingt seigneurs prétendirent à l'empire; un des plus puissants était Henri, duc de Bavière : le plus opiniâtre de ses rivaux était Ekard, marquis de Thuringe. On assassine le marquis pour faciliter l'élection du Bavarois, qui, à la tête d'une armée, se fait sacrer à Mayence le 19 Juillet.



O 2

HENRI II.

QUINZIÉME EMPEREUR.

1003.

A Peine Henri de Bavière eſt-il couronné, qu'il fait déclarer Herman, duc de Suabe & d'Alſace, ſon compétiteur, ennemi de l'empire. Il met Strasbourg dans ſes intérêts : c'était déja une ville puiſſante. Il ravage la Suabe. Il marche en Saxe ; il ſe fait prêter ſerment par le duc de Saxe, par les archevêques de Magdebourg & de Brême, par les comtes palatins, & même par Boleſlas, roi de Pologne. Les Slaves habitants de la Poméranie le reconnurent.

Il épouſe Cunégonde, fille du premier comte de Luxembourg. Il parcourt des provinces : il reçoit les hommages des évêques de Liége & de Cambrai, qui lui font ferment à genoux. Enfin le duc de Saxe le reconnaît, & lui prête ſerment comme les autres.

Les efforts de la faibleſſe italienne contre la domination allemande ſe renouvellent ſans ceſſe. Un marquis d'Ivrée, nommé Ardouin, entreprend de ſe faire roi d'Italie. Il ſe fait élire par les ſeigneurs, & prend le titre de *Céſar*. Alors les archevêques de Milan commençaient à prétendre, qu'on ne pouvait faire un roi de Lombardie ſans leur conſentement, comme les papes prétendaient qu'on ne pouvait faire un empereur ſans eux. Arnolphe, archevêque de Milan, s'adreſſe au roi Henri ; car ce ſont toujours les Italiens qui appellent les Allemands dont ils ne peuvent ſe paſſer, & qu'ils ne peuvent ſouffrir.

Henri envoie des troupes en Italie ſous un Othon, duc de Carinthie. Le roi Ardouin bat ces troupes vers le Tirol. L'empereur Henri ne pouvait quitter l'Allemagne, où d'autres troubles l'arrêtaient.

1004.

Le nouveau roi de Pologne chrétien, profite de la faibleſſe d'un Boleſlas, duc de Bohême, ſe rend maître de ſes états,

& lui fait crever les yeux, en se conformant à la méthode des empereurs chrétiens d'Orient & d'Occident. Il prend toute la Bohême, la Misnie, & la Lusace. Henri II se contente de le prier de lui faire hommage des états qu'il a envahis. Le roi de Pologne rit de la demande, & se ligue contre Henri avec plusieurs princes de l'Allemagne. Henri II songe donc à conserver l'Allemagne, avant d'aller s'opposer au nouveau César d'Italie.

1005.

Il regagne des évêques; il négocie avec des seigneurs, il leve des milices, il déconcerte la ligue.

Les Hongrois commencent à embrasser le christianisme par les soins des missionnaires, qui ne cherchent qu'à étendre leur religion, pendant que les princes ne veulent étendre que leurs états.

Etienne, chef des Hongrois, qui avait épousé la sœur de l'empereur Henri, se fait chrétien en ce tems-là; & heureusement pour l'Allemagne, il fait la guerre avec ses Hongrois chrétiens contre les Hongrois idolâtres.

L'église de Rome qui s'était laissé prévenir par les empereurs dans la nomination d'un roi de Pologne, prend les devants pour la Hongrie. Le pape Jean XIX donne à Etienne de Hongrie le titre de roi & d'Apôtre, avec le droit de faire porter la croix devant lui, comme les archevêques: & la Hongrie est divisée en dix évêchés, beaucoup plus remplis alors d'idolâtres que de chrétiens.

L'archevêque de Milan presse Henri II de venir en Italie contre son roi Ardouin. Henri part pour l'Italie, il passe par la Baviere. Les états ou le parlement de Bavière y élisent un duc: Henri de Luxembourg, beau-frère de l'empereur, a tous les suffrages. Fait important qui montre que les droits des peuples étaient comptés pour quelque chose.

Henri, avant de passer les Alpes, laisse Cunégonde son épouse entre les mains de l'archevêque de Magdebourg. On prétend qu'il avait fait vœu de chasteté avec elle: vœu d'imbécillité dans un empereur.

A peine est-il vers Vérone, que le *César* Ardouin s'enfuit. On

voit toujours des rois d'Italie, quand les Allemands n'y sont pas; & dès qu'ils y mettent les pieds, on n'en voit plus.

Henri est couronné à Pavie. On y conspire contre sa vie. Il étouffe la conspiration; & après beaucoup de sang répandu, il pardonne.

Il ne va point à Rome; & selon l'usage de ses prédécesseurs, il quitte l'Italie le plutôt qu'il peut.

1006.

C'est toujours le sort des princes Allemands, que des troubles les rappellent chez eux, quand ils pouraient affermir en Italie leur domination. Il va défendre les Bohémiens contre les Polonais. Reçu dans Prague, il donne l'investiture du duché de Bohême à Jaromire. Il passe l'Oder, poursuit les Polonais jusques dans leur pays, & fait la paix avec eux.

Il bâtit Bamberg, & y fonde un évêché; mais il donne au pape la seigneurie féodale: on dit qu'il se réserva seulement le droit d'habiter dans le château.

Il assemble un concile à Francfort sur le Mein, uniquement à l'occasion de ce nouvel évêché de Bamberg, auquel s'opposait l'évêque de Vurtzbourg, comme à un démembrement de son évêché. L'empereur se prosterne devant les évêques. On discute les droits de Bamberg & de Vurtzbourg sans s'accorder.

1007.

On commence à entendre parler des Prussiens, ou des Borussiens. C'étaient des barbares, qui se nourrissaient de sang de cheval. Ils habitaient depuis peu des déserts entre la Pologne & la mer Baltique. On dit qu'ils adoraient des serpents. Ils pillaient souvent les terres de la Pologne. Il faut bien qu'il y eût enfin quelque chose à gagner chez eux, puisque les Polonais y allaient aussi faire des incursions. Mais dans ces pays sauvages, on envahissait des terres stériles avec la même fureur qu'on usurpait alors des terres fécondes.

1008. 1009.

Othon, duc de la basse Lorraine, le dernier qu'on connaisse

de la race de Charlemagne, étant mort, Henri II donne ce duché à Godefroi, comte des Ardennes. Cette donation cause des troubles. Le duc de Bavière en profite pour inquiéter Henri, mais il est chassé de la Bavière.

1010.

Hermann, fils d'Ekard de Thuringe, reçoit de Henri II le marquisat de Misnie.

1011.

Encor des guerres contre la Pologne. Ce n'est que depuis qu'elle est feudataire de l'Allemagne, que l'Allemagne a des guerres avec elle.

Glogau existait déja en Silésie. On l'assiege. Les Silésiens étaient joints aux Polonais.

1012.

Henri, fatigué de tous ces troubles, veut se faire chanoine de Strasbourg. Il en fait vœu; & pour accomplir ce vœu, il fonde un canonicat, dont le possesseur est appellé *le roi du chœur*. Ayant renoncé à être chanoine, il va combattre les Polonais, & calmer des troubles en Bohême.

On place dans ce tems-là l'avanture de Cunégonde, qui accusée d'adultère, après avoir fait vœu de chasteté, montre son innocence en maniant un fer ardent. Il faut mettre ce conte avec le bûcher de l'impératrice Marie d'Aragon.

1013.

Depuis que l'empereur avait quitté l'Italie, Ardouin s'en était ressaisi, & l'archevêque de Milan ne cessait de prier Henri II de venir régner.

Henri repasse les Alpes du Tirol une seconde fois; & les Slaves prennent justement ce tems-là pour renoncer au peu de christianisme qu'ils connaissaient, & pour ravager tout le territoire de Hambourg.

1014.

Dès que l'empereur est dans le Véronais, Ardouin prend

la fuite. Les Romains ſont prêts à recevoir Henri. Il vient à Rome ſe faire couronner avec Cunégonde. Le pape Benoît VIII change la formule. Il lui demande d'abord ſur les degrés de St. Pierre; *voulez-vous garder à moi & à mes ſucceſſeurs la fidélité en toute choſe?* C'était une eſpéce d'hommage que l'adreſſe du pape extorquait de la ſimplicité de l'empereur.

L'empereur va ſoumettre la Lombardie. Il paſſe par la Bourgogne, va voir l'abbaye de Cluni, & ſe fait aſſocier à la communauté. Il paſſe enſuite à Verdun, & veut ſe faire moine dans l'abbaye de St. Vall. On prétend que l'abbé plus ſage que Henri, lui dit; *les moines doivent obéiſſance à leur abbé : je vous ordonne de reſter empereur.*

1015. 1016. 1017. 1018.

Ces années ne ſont remplies que de petites guerres en Bohême & ſur les frontières de la Pologne. Toute cette partie de l'Allemagne depuis l'Elbe, eſt plus barbare & plus malheureuſe que jamais. Tout ſeigneur qui pouvait armer quelques payſans *ſerfs*, faiſait la guerre à ſon voiſin : & quand les poſſeſſeurs des grands fiefs avaient eux-mêmes des guerres à ſoutenir, ils obligeaient leurs vaſſaux de laiſſer là leur querelle, pour revenir les ſervir; cela s'appellait le *droit de trêve.*

Comment les empereurs reſtaient-ils au milieu de cette barbarie, au lieu d'aller réſider à Rome? C'eſt qu'ils avaient beſoin d'être puiſſants chez les Allemands, pour être reconnus des Romains.

1019. 1020. 1021.

L'autorité de l'empereur était affermie dans la Lombardie par ſes lieutenants. Mais les Sarraſins venaient toujours dans la Sicile, dans la Pouille, dans la Calabre, & ſe jeterent cette année ſur la Toſcane. Mais leurs incurſions en Italie étaient ſemblables à celles des Slaves & des Hongrois en Allemagne. Ils ne pouvaient plus faire de grandes conquêtes, parce qu'en Eſpagne ils étaient diviſés & affaiblis. Les Grecs poſſédaient toujours une grande partie de la Pouille & de la Calabre, gouvernées par un catapan. Un Mello, prince de Bari, & un prince de Salerne s'éleverent contre ce catapan.

C'eſt

C'est alors que parurent, pour la première fois, ces avanturiers de Normandie, qui fonderent depuis le royaume de Naples. Ils servirent Mello contre les Grecs. Le pape Benoît VIII & Mello craignant également les Grecs & les Sarrasins, vont à Bamberg demander du secours à l'empereur.

Henri II confirme les donations de ses prédécesseurs au siege de Rome, se réservant le pouvoir souverain. Il confirme un décret fait à Pavie, par lequel les clercs ne doivent avoir ni femmes, ni concubines.

1022.

Il falait en Italie s'opposer aux Grecs & aux Mahométans; il y va au printems. Son armée est principalement composée d'évêques, qui sont à la tête de leurs troupes. Ce saint empereur, qui ne permettait pas qu'un sous-diacre eût une femme, permettait que les évêques versassent le sang humain. Contradictions trop ordinaires chez les hommes.

Il envoie des troupes vers Capoue & vers la Pouille; mais il ne se rend point maître du pays; & c'est une médiocre conquête que de se saisir d'un abbé du Mont-Cassin déclaré contre lui, & d'en faire élire un autre.

1023.

Il repasse bien vîte les Alpes, selon la maxime de ses prédécesseurs, de ne se pas éloigner longtems de l'Allemagne. Il convient avec Robert, roi de France, d'avoir une entrevue avec lui dans un bateau sur la Meuse, entre Sédan & Mouson. L'empereur prévient le roi de France, & va le trouver dans son camp avec franchise. C'était plutôt une visite d'amis qu'une conférence de rois; exemple peu imité.

1024.

L'empereur fait ensuite le tour d'une grande partie de l'Allemagne dans une profonde paix, laissant partout des marques de générosité & de justice.

Il sentait que sa fin approchait, quoiqu'il n'eût que 52 ans. On a écrit qu'avant sa mort il dit aux parents de sa femme: *vous me l'avez donnée vierge, je vous la rends vierge*; discours

étrange dans un mari, encor plus dans un mari couronné. C'était se déclarer impuissant ou fanatique. Il meurt le 14 Juillet; son corps est porté à Bamberg, sa ville favorite. Les chanoines de Bamberg le firent canoniser cent ans après. On ne sait s'il a mieux figuré sur un autel que sur le trône.

CONRAD II, DIT LE SALIQUE, SEIZIÉME EMPEREUR.

1024.

ON ne peut assez s'étonner du nombre prodigieux de dissertations sur les prétendus sept électeurs qu'on a cru institués dans ce tems-là. Jamais pourtant il n'y eut de plus grande assemblée que celle où Conrad II fut élu. On fut obligé de la tenir en plein champ entre Vorms & Mayence. Les ducs de Saxe, de Bohême, de Bavière, de Carinthie, de la Suabe, de la Franconie, de la haute, de la basse Lorraine; un nombre prodigieux de comtes, d'évêques, d'abbés; tous donnerent leur voix. Il faut remarquer que les magistrats des villes y assisterent, mais qu'ils ne donnerent point leurs suffrages. On fut campé six semaines dans le champ d'élection avant de se déterminer.

Enfin le choix tomba sur Conrad, surnommé *le salique*, parce qu'il était né sur la rivière de la Sâle. C'était un seigneur de Franconie, qu'on fait descendre d'Othon le grand par les femmes. Il y a grande apparence qu'il fut choisi comme le moins dangereux de tous les prétendants. En effet, on ne voit point de grandes villes qui lui appartiennent; & il n'est que le chef de puissants vassaux, dont chacun est aussi fort que lui.

1025. 1026.

L'Allemagne se regardait toujours comme le centre de l'empire; & le nom d'empereur paraissait confondu avec celui de roi de Germanie. Les Italiens saisissaient toutes les occasions de séparer ces deux titres.

Les députés des grands fiefs d'Italie vont offrir l'empire à Robert, roi de France; c'était offrit alors un titre fort vain, & des guerres réelles. Robert le refuse sagement. On s'adresse à un duc de Guienne, pair de France. Il l'accepte ayant moins à risquer. Mais le pape Jean XX & l'archevêque de Milan, font venir Conrad le *salique* en Italie. Il fait auparavant élire & couronner son fils Henri, roi de Germanie. C'était la coutume alors en France, & partout ailleurs.

Il est obligé d'assiéger Pavie. Il essuie des séditions à Ravenne. Tout empereur Allemand appellé en Italie, y est toujours mal reçu.

1027.

A peine Conrad est couronné à Rome, qu'il n'y est plus en sûreté. Il repasse en Allemagne, & il y trouve un parti contre lui. Ce sont-là les causes de ces fréquents voyages des empereurs.

1028. 1029. 1030.

Henri, duc de Bavière, étant mort, le roi de Hongrie Etienne, parent par sa mère, demande la Bavière, au préjudice du fils du dernier duc; preuve que les droits du sang n'étaient pas encor bien établis. Et en effet, rien ne l'était. L'empereur donne la Bavière au fils. Le Hongrois veut l'avoir les armes à la main. On se bat, & on l'appaise. Et après la mort de cet Etienne, l'empereur a le crédit de faire placer sur le trône de Hongrie un parent d'Etienne nommé Pierre : il a de plus le pouvoir de se faire rendre hommage & de se faire payer un tribut par ce roi Pierre, que les Hongrois irrités appellerent Pierre *l'allemand*. Les papes qui croyaient toujours avoir érigé la Hongrie en royaume, auraient voulu qu'on ne l'appellât pas Pierre le romain.

Ernest, duc de Suabe, qui avait armé contre l'empereur, est mis au ban de l'empire. *Ban* signifiait d'abord bannière; ensuite édit, publication; il signifia aussi depuis *bannissement*. C'est un des premiers exemples de cette proscription. La formule était : *nous déclarons ta femme veuve, tes enfants orphelins, & nous t'envoyons au nom du diable aux quatre coins du monde.*

1031. 1032.

On commence alors à connaître des ſouverains de Siléſie, qui ne ſont ſous le joug, ni de la Bohême, ni de la Pologne; la Pologne ſe détache inſenſiblement de l'empire, & ne veut plus le reconnaître.

1032. 1033. 1034.

Si l'empire perd un vaſſal dans la Pologne, il en acquiert cent dans le royaume de Bourgogne.

Le dernier roi Rodolphe, qui n'avait point d'enfants, laiſſe en mourant ſes états à Conrad *le ſalique*. C'étaient très-peu de domaines avec la ſupériorité territoriale, ou du moins des prétentions de ſupériorité, c'eſt-à-dire de ſuzeraineté, de domaine ſuprême, ſur les Suiſſes, les Griſons, la Provence, la Franche-Comté, la Savoie, Genève, le Dauphiné. C'eſt de-là que les terres au-delà du Rhône ſont encor appellées terres d'empire. Tous les ſeigneurs de ces cantons qui relevaient auparavant de Rodolphe, relevent de l'empereur.

Quelques évêques s'étaient érigés auſſi en princes feudataires. Conrad leur donna à tous les mêmes droits. Les empereurs éleverent toujours les évêques pour les oppoſer aux ſeigneurs; ils s'en trouverent bien quand ces deux corps étaient diviſés, & mal quand ils s'uniſſaient.

Les ſieges de Lyon, de Beſançon, d'Ambrun, de Vienne, de Lauſanne, de Genève, de Bâle, de Grenoble, de Valence, de Gap, de Die, furent des fiefs impériaux.

De tous les feudataires de la Bourgogne, un ſeul jette les fondements d'une puiſſance durable. C'eſt Humbert *aux blanches mains*, tige des ducs de Savoie. Il n'avait que la Maurienne, l'empereur lui donne le Chablais, le Valais, & St. Maurice; ainſi de la Pologne juſqu'à l'Eſcaut, & de la Saône au Garillan les empereurs faiſaient partout des princes, & ſe regardaient comme les ſeigneurs ſuzerains de preſque toute l'Europe.

Depuis 1035 juſqu'à 1039.

L'Italie encor troublée rappelle encor Conrad. Ce même archevêque de Milan qui avait couronné l'empereur, était par

cette raiſon-là même contre lui. Ses droits & ſes prétentions en avaient augmenté. Conrad le fait arrêter avec trois autres évêques. Il eſt enſuite obligé d'aſſiéger Milan, & il ne peut le prendre. Il y perd une partie de ſon armée, & il perd par conſéquent tout ſon crédit dans Rome.

Il va faire des loix à Bénévent & à Capoue; mais pendant ce tems les avanturiers Normands y font des conquêtes.

Enfin, il rentre dans Milan par des négociations, & il s'en retourne ſelon l'uſage ordinaire.

Une maladie le fait mourir à Utrecht le 4 Juin 1039.

HENRI III,

DIX-SEPTIÉME EMPEREUR.

Depuis 1039 juſqu'à 1042.

HEnri III, ſurnommé *le noir*, fils de Conrad, déja couronné du vivant de ſon père, eſt reconnu ſans difficulté. Il eſt couronné & ſacré une ſeconde fois par l'archevêque de Cologne. Les premières années de ſon règne ſont ſignalées par des guerres contre la Bohême, la Pologne, la Hongrie, mais qui n'operent aucun grand événement.

Il donne l'archevêché de Lyon, & inveſtit l'archevêque par la croſſe & par l'anneau ſans aucune contradiction; deux choſes très remarquables. Elles prouvent que Lyon était ville impériale, & que les rois étaient en poſſeſſion d'inveſtir les évêques.

Depuis 1042 juſqu'à 1046.

La confuſion ordinaire bouleverſait Rome & l'Italie.

La maiſon de Toſcanelle avait toujours dans Rome la principale autorité. Elle avait acheté le pontificat pour un enfant de douze ans de cette maiſon. Deux autres l'ayant acheté auſſi, ces trois pontifes partagerent en trois les revenus, & s'accorderent à vivre paiſiblement, abandonnant les affaires politiques au chef de la maiſon de Toſcanelle.

Ce triumvirat singulier dura tant qu'ils eurent de l'argent pour fournir à leurs plaisirs ; & quand ils n'en eurent plus, chacun vendit sa part de la papauté au diacre Gratien, que le père Maimbourg appelle *un saint prêtre*, homme de qualité, fort riche. Mais comme le jeune Benoît IX avait élu longtems avant les deux autres, on lui laissa par un accord solemnel la jouissance du tribut que l'Angleterre payait alors à Rome, & qu'on appellait le *denier de St. Pierre*, à quoi les rois d'Angleterre s'étaient soumis depuis longtems.

Ce Gratien, qui prit le nom de Grégoire VI, & qui passe pour s'être conduit sagement, jouissait paisiblement du pontificat, lorsque l'empereur Henri III vint à Rome.

Jamais empereur n'y exerça plus d'autorité. Il déposa Grégoire VI comme simoniaque, & nomma pape Suidger son chancelier, évêque de Bamberg, sans qu'on osât murmurer.

Le chancelier devenu pape, sacre l'empereur & sa femme, & promet tout ce que les papes ont promis aux empereurs, quand ceux-ci ont été les plus forts.

1047.

Henri III donne l'investiture de la Pouille, de la Calabre & de presque tout le Bénéventin, excepté la ville de Bénévent & son territoire, aux princes Normands qui avaient conquis ces pays sur les Grecs & sur les Sarrasins. Les papes ne prétendaient pas alors donner ces états. La ville de Bénévent appartenait encor aux Pandolfes de Toscanelle.

L'empereur repasse en Allemagne, & confère tous les évêchés vacants.

1048.

Le duché de la Lorraine Mosellanique est donné à Gérard d'Alsace, & la basse Lorraine à la maison de Luxembourg. La maison d'Alsace depuis ce tems n'est connue que sous le titre de marquis & ducs de Lorraine.

Le pape étant mort, on voit encor l'empereur donner un pape à Rome, comme on donnait un autre bénéfice. Henri III envoie un Bavarois nommé Popon, qui sur le champ est reconnu pape sous le nom de Damase II.

1049.

Damase mort, l'empereur, dans l'assemblée de Vorms, nomme l'évêque de Toul, Brunon, pape; & l'envoie prendre possession. C'est le pape Léon IX. Il est le premier pape qui ait gardé son évêché avec celui de Rome. Il n'est pas surprenant que les empereurs disposent ainsi du St. Siege. Théodora & Marosie y avaient accoutumé les Romains; & sans Nicolas II & Grégoire VII, le pontificat eût toujours été dépendant. On leur eût baisé les pieds, & ils eussent été esclaves.

1050. 1051. 1052.

Les Hongrois tuent leur roi Pierre, renoncent à la religion chrétienne & à l'hommage qu'ils avaient fait à l'empire. Henri III leur fait une guerre malheureuse: il ne peut la finir qu'en donnant sa fille au nouveau roi de Hongrie André, qui était chrétien, quoique ses peuples ne le fussent pas.

1053.

Le pape Léon IX vient dans Vorms se plaindre à l'empereur, que les princes Normands deviennent trop puissants.

Henri III reprend les droits féodaux de Bamberg, & donne au pape la ville de Bénévent en échange. On ne pouvait donner au pape que la ville, les princes Normands ayant fait hommage à l'empire pour le reste du duché: mais l'empereur donna au pape une armée, avec laquelle il pourait chasser ces nouveaux conquérants, devenus trop voisins de Rome.

Léon IX mene contr'eux cette armée, dont la moitié est commandée par des ecclésiastiques.

Humfroi, Richard, & Robert Guiscard ou Guichard, ces Normands si fameux dans l'histoire, taillent en pieces l'armée du pape, trois fois plus forte que la leur. Ils prennent le pape prisonnier, se jettent à ses pieds, lui demandent sa bénédiction, & le menent prisonnier dans la ville de Bénévent.

1054.

L'empereur affecte la puissance absolue. Le duc de Baviere ayant la guerre avec l'évêque de Ratisbonne, Henri III prend

le parti de l'évêque, cite le duc de Bavière devant son conseil privé, dépouille le duc, & donne la Bavière à son propre fils Henri, âgé de trois ans. C'est le célebre empereur Henri IV.

Le duc de Bavière se réfugie chez les Hongrois, & veut en vain les intéresser à sa vengeance.

L'empereur propose aux seigneurs qui lui sont attachés, d'assurer l'empire à son fils presque au berceau. Il le fait déclarer roi des Romains dans le château de Tribur, près de Mayence. Ce titre n'était pas nouveau. Il avait été pris par Ludolphe, fils d'Othon I.

1055.

Il fait un traité d'alliance avec Contarini, duc de Venise. Cette république était déja puissante & riche, quoiqu'elle ne battît monnoie que depuis l'an 950, & qu'elle ne fût affranchie que depuis 998 d'une redevance d'un manteau de drap d'or, seul tribut qu'elle avait payé aux empereurs d'Occident.

Gènes était la rivale de sa puissance & de son commerce. Elle avait déja la Corse qu'elle avait prise sur les Arabes; mais son négoce valait plus que la Corse, que les Pisans lui disputerent.

Il n'y avait point de telles villes en Allemagne; & tout ce qui était au-delà du Rhin, était pauvre & grossier. Les peuples du Nord & de l'Est plus pauvres encor, ravageaient toujours ces pays.

1056.

Les Slaves font encor une irruption, & désolent le duché de Saxe.

Henri III meurt auprès de Paderborn entre les bras du pape Victor II, qui avant sa mort sacre l'empereur son fils Henri IV, âgé de près de six ans.



HENRI IV.

HENRI IV,

DIX-HUITIÉME EMPEREUR.

1056.

UNe femme gouverne l'empire. C'était une Françaiſe, fille d'un duc de Guienne, pair de France, nommée Agnès, mère du jeune Henri IV ; & Agnès, qui avait de droit la tutelle des biens patrimoniaux de ſon fils, n'eut celle de l'empire que parce qu'elle fut habile & courageuſe.

Depuis 1057 juſqu'à 1069.

Les premières années du règne de Henri IV, ſont des tems de trouble obſcurs.

Des ſeigneurs particuliers ſe font la guerre en Allemagne. Le duc de Bohême toujours vaſſal de l'empire, eſt attaqué par la Pologne, qui ne veut plus en être membre.

Les Hongrois ſi longtems redoutables à l'Allemagne, ſont obligés de demander enfin du ſecours aux Allemands contre les Polonois, devenus dangereux ; & malgré ce ſecours, ils ſont battus. Le roi André & ſa femme ſe réfugient à Ratisbonne.

Il paraît qu'aucune politique, aucun grand deſſein n'entrent dans ces guerres. Les ſujets les plus légers les produiſent : quelquefois elles ont leur ſource dans l'eſprit de chevalerie introduit alors en Allemagne. Un comte de Hollande, par exemple, fait la guerre contre les évêques de Cologne & de Liége, pour une querelle dans un tournois.

Le reſte de l'Europe ne prend nulle part aux affaires de l'Allemagne. Point de guerre avec la France, nulle influence en Angleterre ni dans le Nord, & alors même très peu en Italie, quoique Henri IV en fût roi & empereur.

L'impératrice Agnès maintient ſa régence avec beaucoup de peine.

Enfin en 1061, les ducs de Saxe & de Bavière, oncles de Henri IV ; un archevêque de Cologne, & d'autres princes enlevent l'empereur à ſa mère, qu'on accuſait de tout ſacrifier

à l'évêque d'Augsbourg son ministre & son amant. Elle fuit à Rome, & y prend le voile. Les seigneurs restent maîtres de l'empereur & de l'Allemagne jusqu'à sa majorité.

Cependant en Italie, après bien des troubles toujours excités au sujet du pontificat, le pape Nicolas II en 1059 avait statué dans un concile de cent treize évêques, que désormais les cardinaux seuls éliraient le pape, qu'il serait ensuite présenté au peuple pour faire confirmer l'élection, *sauf*, ajoute-t-il, *l'honneur & le respect dû à notre cher fils Henri, maintenant roi, qui, s'il plait à* DIEU, *sera empereur, selon le droit que nous lui en avons déja donné.*

On se prévalait ainsi de la minorité de Henri IV pour accréditer des droits & des prétentions que les pontifes de Rome soutinrent toujours quand ils le purent.

Il s'établissait alors une coutume que la crainte des rapacités de mille petits tyrans d'Italie avait introduite. On donnait ses biens à l'église sous le titre d'*oblata;* & on en restait possesseur feudataire avec une légère redevance. Voilà l'origine de la suzeraineté de Rome sur le royaume de Naples.

Ce même pape Nicolas II, après avoir inutilement excommunié les conquérants Normands, s'en fait des protecteurs & des vassaux; & ceux-ci qui étaient feudataires de l'empire, & qui craignaient bien moins les papes que les empereurs, font hommage de leurs terres au pape Nicolas dans le concile de Melphi en 1059. Les papes dans ces commencements de leur puissance, étaient comme les califes dans la décadence de la leur, ils donnaient l'investiture au plus fort qui la demandait.

Robert reçoit du pape la couronne ducale de la Pouille & de la Calabre, & est investi par l'étendard; Richard est confirmé prince de Capoue: & le pape leur donne encor la Sicile, *en cas qu'ils en chassent les Sarrasins.*

En effet, Robert & ses frères s'emparerent de la Sicile en 1061, & par-là rendirent le plus grand service à l'Italie.

Les papes n'eurent que longtems après Bénévent, laissé par les princes Normands aux Pandolfes de la maison de Toscanelle.



1069.

Henri IV, devenu majeur, sort de la captivité où le retenaient les ducs de Saxe & de Bavière.

Tout était alors dans la plus horrible confusion. Qu'on en juge par le droit de rançonner les voyageurs; droit que tous les seigneurs depuis le Mein & le Veser jusqu'au pays des Slaves, comptaient parmi les prérogatives féodales.

Le droit de dépouiller l'empereur paraissait aussi fort naturel aux ducs de Bavière, de Saxe, au marquis de Thuringe. Ils forment une ligue contre lui.

1070.

Henri IV, aidé du reste de l'empire, dissipe la ligue.

Othon de Bavière est mis au ban de l'empire. C'est le second souverain de ce duché, qui essuie cette disgrace. L'empereur donne la Bavière à Guelfe fils d'Azon, marquis d'Italie.

1071. 1072.

L'empereur, quoique jeune & livré aux plaisirs, parcourt l'Allemagne pour y mettre quelque ordre.

L'année 1072 est la première époque des fameuses querelles pour les investitures.

Alexandre II avait été élu pape sans consulter la cour impériale, & était resté pape malgré elle. Hildebrand né à Soane en Toscane de parents inconnus, moine de Cluni sous l'abbé Odilon, & depuis cardinal, gouvernait le pontificat. Il est assez connu sous le nom de Gregoire VII; esprit vaste, inquiet, ardent, mais artificieux jusques dans l'impétuosité: le plus fier des hommes, le plus zélé des prêtres. Il avait déja, par ses conseils, raffermi l'autorité du sacerdoce.

Il engage le pape Alexandre à citer l'empereur à son tribunal. Cette témérité paraît ridicule; mais si on songe à l'état où se trouvait alors l'empereur, elle ne l'est point. La Saxe, la Thuringe, une partie de l'Allemagne étaient alors déclarées contre Henri IV.

1073.

Alexandre II étant mort, Hildebrand a le crédit de se faire

élire par le peuple sans demander les voix des cardinaux, & sans attendre le consentement de l'empereur. Il écrit à ce prince qu'il a été élu malgré lui, & qu'il est prêt à se démettre. Henri IV envoie son chancelier confirmer l'élection du pape, qui alors n'ayant plus rien à craindre, leve le masque.

1074.

Henri continue à faire la guerre aux Saxons, & à la ligue établie contre lui. Henri IV est vainqueur.

1075.

Les Russes commençaient alors à être chrétiens, & connus dans l'Occident.

Un Démétrius, (car les noms grecs étaient parvenus jusques dans cette partie du monde) chassé de ses états par son frère, vient à Mayence implorer l'assistance de l'empereur; & ce qui est plus remarquable, il envoie son fils à Rome aux pieds de Grégoire VII, comme au juge des chrétiens. L'empereur passait pour le chef temporel, & le pape pour le chef spirituel de l'Europe.

Henri acheve de dissiper la ligue, & rend la paix à l'empire.

Il paraît qu'il redoutait de nouvelles révolutions; car il écrivit une lettre très soumise au pape, dans laquelle il s'accuse de débauche & de simonie; il faut l'en croire sur sa parole. Son aveu donnait à Grégoire VII le droit de le reprendre. C'est le plus beau des droits. Mais il ne donne pas celui de disposer des couronnes.

Grégoire VII écrit aux évêques de Brême, de Constance, à l'archevêque de Mayence & à d'autres, & leur ordonne de venir à Rome. *Vous avez permis aux clercs*, dit-il, *de garder leurs concubines, même d'en prendre de nouvelles; nous vous ordonnons de venir à Rome au premier concile.*

Il s'agissait aussi de dîmes ecclésiastiques, que les évêques & les abbés d'Allemagne se disputaient.

Grégoire VII propose le premier une croisade; il en écrit à Henri IV. Il prétend qu'il ira délivrer le saint sépulcre à la tête de cinquante mille hommes, & veut que l'empereur vienne servir sous lui. L'esprit qui régnait alors, ôte à cette idée du

pape l'air de la démence, & n'y laisse que celui de la grandeur.

Le dessein de commander à l'empereur & à tous les rois, ne paraissait pas moins chimérique ; c'est cependant ce qu'il entreprit, & non sans quelques succès.

Salomon, roi de Hongrie, chassé d'une partie de ses états, & n'étant plus maître que de Presbourg jusqu'à l'Autriche, vient à Vorms renouveller l'hommage de la Hongrie à l'empire.

Grégoire VII lui écrit : *vous devez savoir que le royaume de Hongrie appartient à l'église romaine. Apprenez que vous éprouverez l'indignation du St. Siege, si vous ne reconnaissez que vous tenez vos états de lui & non du roi de Germanie.*

Le pape exige du duc de Bohême cent marcs d'argent en tribut annuel, & lui donne en récompense le droit de porter la mitre.

1076.

Henri IV jouissait toujours du droit de nommer les évêques & les abbés, & de donner l'investiture par la crosse & par l'anneau ; ce droit lui était commun avec presque tous les princes. Il appartient naturellement aux peuples de choisir ses pontifes & ses magistrats. Il est juste que l'autorité royale y concoure. Mais cette autorité avait tout envahi. Les empereurs nommaient aux évêchés, & Henri IV les vendait. Grégoire, en s'opposant à l'abus, soutenait la liberté naturelle des hommes ; mais en s'opposant au concours de l'autorité impériale, il introduisait un abus plus grand encore. C'est alors qu'éclaterent les divisions entre l'empire & le sacerdoce.

Les prédécesseurs de Grégoire VII n'avaient envoyé des légats aux empereurs que pour les prier de venir les secourir, & de se faire couronner dans Rome. Grégoire envoie deux légats à Henri pour le citer à venir comparaître devant lui comme un accusé.

Les légats arrivés à Goslar sont abandonnés aux insultes des valets. On assemble pour réponse une diete dans Vorms, où se trouvent presque tous les seigneurs, les évêques & les abbés d'Allemagne.

Un cardinal nommé Hugues, y demande justice de tous les crimes qu'il impute au pape. Grégoire y est déposé à la

pluralité des voix, mais il falait avoir une armée pour aller à Rome soutenir ce jugement.

Le pape de son côté dépose l'empereur par une bulle : *je lui défends*, dit-il, *de gouverner le royaume Teutonique & l'Italie, & je délivre ses sujets du serment de fidélité.*

Grégoire plus habile que l'empereur savait bien que ces excommunications seraient secondées par des guerres civiles. Il met les évêques Allemands dans son parti. Ces évêques gagnent des seigneurs. Les Saxons, anciens ennemis de Henri, se joignent à eux : l'excommunication de Henri leur sert de prétexte.

Ce même Guelfe à qui l'empereur avait donné la Bavière, s'arme contre lui de ses bienfaits, & soutient les mécontents.

Enfin, la plupart des mêmes évêques & des mêmes princes qui avaient déposé Grégoire VII, soumettent leur empereur au jugement de ce pape. Ils décretent que le pape viendra juger définitivement l'empereur dans Augsbourg.

1077.

L'empereur veut prévenir ce jugement fatal d'Augsbourg ; & par une résolution inouïe, il va, suivi de peu de domestiques, demander au pape l'absolution.

Le pape était alors dans la forteresse de Canosse sur l'Apennin, avec la comtesse Mathilde, propre cousine de l'empereur.

Cette comtesse Mathilde est la véritable cause de toutes les guerres entre les empereurs & les papes, qui ont si longtems désolé l'Italie. Elle possédait de son chef une grande partie de la Toscane, Mantoue, Parme, Reggio, Plaisance, Ferrare, Modène, Vérone, presque tout ce qu'on appelle aujourd'hui le patrimoine de St. Pierre de Viterbe jusqu'à Orviette, une partie de l'Ombrie, de Spolette, de la marche d'Ancone. On l'appellait la grande comtesse, quelquefois duchesse ; il n'y avait alors aucune formule de titres usitée en Europe ; on disait aux rois votre excellence, votre sérénité, votre grandeur, votre grace, indifféremment. Le titre de majesté était rarement donné aux empereurs, & c'était plutôt une épithete, qu'un nom d'honneur affecté à la dignité impériale. Il y a encor un diplôme d'une donation de Mathilde à l'évêque de Modène qui commence ainsi ; *en présence de Mathilde, par la grace de* DIEU, *duchesse*

& comtesse. Sa mère, sœur de Henri III, & très maltraitée par son frère, avait nourri cette puissante princesse dans une haine implacable contre la maison de Henri. Elle était soumise au pape, qui était son directeur, & que ses ennemis accusaient d'être son amant. Son attachement à Grégoire & sa haine contre les Allemands, allerent au point qu'elle fit une donation de toutes ses terres au pape ; du moins à ce qu'on prétend.

C'est en présence de cette comtesse Mathilde, qu'au mois de Janvier 1077, l'empereur, pieds nus & couvert d'un cilice, se prosterne aux pieds du pape, en lui jurant qu'il lui sera en tout parfaitement soumis, & qu'il ira attendre son Arrêt à Augsbourg.

Tous les seigneurs Lombards commençaient alors à être beaucoup plus mécontents du pape que de l'empereur. La donation de Mathilde leur donnait des alarmes. Ils promettent à Henri IV de le secourir, s'il casse le traité honteux qu'il vient de faire. Alors on voit ce qu'on n'avait point vu encor ; un empereur Allemand secouru par l'Italie, & abandonné par l'Allemagne.

Les seigneurs & les évêques assemblés à Forcheim en Franconie, animés par les légats du pape, déposent l'empereur, & réunissent leurs suffrages en faveur de Rodolphe de Reinfeld, duc de Suabe.

1078.

Grégoire se conduit alors en juge suprême des rois. Il a déposé Henri IV, mais il peut lui pardonner. Il trouve mauvais qu'on n'ait pas attendu son ordre précis pour sacrer le nouvel élu à Mayence. Il déclare de la forteresse de Canosse où les seigneurs Lombards le tiennent bloqué, qu'il reconnaîtra pour empereur & pour roi d'Allemagne celui des concurrents qui lui obéira le mieux.

Henri IV repasse en Allemagne, ranime son parti, leve une armée. Presque toute l'Allemagne est mise par les deux partis à feu & à sang.

1079.

On voit tous les évêques en armes dans cette guerre. Un

évêque de Strasbourg, partisan de Henri, va piller tous les couvents déclarés pour le pape.

1080.

Pendant qu'on se bat en Allemagne, Grégoire VII échappé aux Lombards, excommunie de nouveau Henri; & par sa bulle du 7 Mars, *nous donnons*, dit-il, *le royaume Teutonique à Rodolphe, & nous condamnons Henri à être vaincu.*

Il envoie à Rodolphe une couronne d'or avec ce mauvais vers si connu.

Petra dedit Petro, Petrus diadema Rodolpho.

Henri IV de son côté assemble trente évêques & quelques seigneurs Allemands & Lombards à Brixen, & dépose le pape pour la seconde fois aussi inutilement que la première.

Bertrand, comte de Provence, se soustrait à l'obéissance des deux empereurs, & fait hommage au pape. La ville d'Arles reste fidelle à Henri.

Grégoire VII se fortifie de la protection des princes Normands, & leur donne une nouvelle investiture, à condition qu'ils défendront toujours les papes.

Grégoire encourage Rodolphe & son parti, & leur promet que Henri mourra cette année. Mais dans la fameuse bataille de Mersbourg, Henri IV, assisté de Godefroi de Bouillon, fait retomber la prédiction du pape sur Rodolphe son compétiteur, blessé à mort par Godefroi même.

1081.

Henri se venge sur la Saxe qui devient alors le pays le plus malheureux.

Avant de partir pour l'Italie, il donne sa fille Agnès au baron Fréderic de Stauffen, qui l'avait aidé, ainsi que Godefroi de Bouillon, à gagner la bataille décisive de Mersbourg. Le duché de Suabe est sa dot. C'est l'origine de l'illustre & malheureuse maison de Suabe.

Henri vainqueur passe en Italie. Les places de la comtesse Mathilde

Mathilde lui résistent. Il amenait avec lui un pape de sa façon, nommé Guibert : mais cela même l'empêche d'abord d'être reçu à Rome.

1082.

Les Saxons se font un fantôme d'empereur : c'est un comte Hermann à peine connu.

1083.

Henri assiege Rome. Grégoire lui propose de venir encor lui demander l'absolution, & lui promet de le couronner à ce prix. Henri pour réponse prend la ville ; le pape s'enferme dans le château St. Ange.

Robert Guiscard vient à son secours, quoiqu'il eût eu aussi quelques années auparavant sa part des excommunications que Grégoire avait prodiguées. On négocie : on fait promettre au pape de couronner Henri.

Grégoire, pour tenir sa promesse, propose de descendre la couronne du haut du château St. Ange avec une corde, & de couronner ainsi l'empereur.

1084.

Henri ne s'accommode point de cette plaisante cérémonie. Il fait introniser son antipape Guibert, & est couronné solemnellement par lui.

Cependant Robert Guiscard ayant reçu de nouvelles troupes, cet avanturier Normand force l'empereur à s'éloigner, tire le pape du château St. Ange, devient à la fois son protecteur & son maître, & l'emmene à Salerne, où Grégoire demeura jusqu'à sa mort, prisonnier de ses libérateurs, mais toujours parlant en maître des rois, & en martyr de l'église.

1085.

L'empereur retourne à Rome, s'y fait reconnaître lui & son pape, & se hâte de retourner en Allemagne, comme tous ses prédécesseurs, qui paraissaient n'être venus prendre Rome que par cérémonie. Les divisions de l'Allemagne le rappellaient : il falait écraser l'anti-empereur, & domter les Saxons. Mais il

ne peut jamais avoir de grandes armées, ni par conséquent de succès entiers.

1086.

Il soumet la Thuringe; mais la Bavière soulevée par l'ingratitude de Guelfe, la moitié de la Suabe, qui ne veut point reconnaître son gendre, se déclarent contre lui; & la guerre civile est dans toute l'Allemagne.

1087.

Grégoire VII étant mort, Didier, abbé du Mont-Cassin, est pape sous le nom de Victor III. La comtesse Mathilde fidelle à sa haine contre Henri IV, fournit des troupes à ce Victor, pour chasser de Rome la garnison de l'empereur & son pape Guibert. Victor meurt, & Rome n'est pas moins soustraite à l'autorité impériale.

1088.

L'anti-empereur Hermann n'ayant plus ni argent ni troupes, vient se jeter aux genoux de Henri IV, & meurt ensuite ignoré.

1089.

Henri IV épouse une princesse Russe, veuve d'un marquis de Brandebourg de la maison de Stade. Ce n'était pas un mariage de politique.

Il donne le marquisat de Misnie au comte de Lanzberg, l'un des plus anciens seigneurs Saxons. C'est de ce marquis de Misnie que descend toute la maison de Saxe.

Ayant pacifié l'Allemagne, il repasse en Italie. Le plus grand obstacle qu'il y trouve, est toujours cette comtesse Mathilde, remariée depuis peu avec le jeune Guelfe, fils de cet ingrat Guelfe, à qui Henri IV avait donné la Bavière.

La comtesse soutient la guerre dans ses états contre l'empereur, qui retourne en Allemagne sans avoir presque rien fait.

Ce Guelfe, mari de la comtesse Mathilde, est, dit-on, la première origine de la faction des *Guelfes*, par laquelle on

désigna depuis en Italie le parti des papes. Le mot de *Gibelin* fut longtems depuis appliqué à la faction des empereurs, parce que Henri fils de Conrad III naquit à Ghibeling. Cette origine de ces deux mots de guerre, est aussi probable & aussi incertaine que les autres.

1090.

Le nouveau pape Urbain II, auteur des croisades, poursuit Henri IV avec non moins de vivacité que Grégoire VII.

Les évêques de Constance & de Passau soulevent le peuple. Sa nouvelle femme Adélaïde de Russie, & son fils Conrad né de Berthe, se révoltent contre lui. Jamais empereur, ni mari, ni père ne fut plus malheureux que Henri IV.

1091.

L'impératrice Adélaïde & Conrad son beau-fils, passent en Italie. La comtesse Mathilde leur donne des troupes & de l'argent. Roger duc de Calabre marie sa fille à Conrad.

Le pape Urbain ayant fait cette puissante ligue contre l'empereur, ne manque pas de l'excommunier.

1092.

L'empereur en partant d'Italie, avait laissé une garnison dans Rome. Il était encor maître du palais de Latran, qui était assez fort, & où son pape Guibert était revenu.

Le commandant de la garnison vend au pape la garnison & le palais. Géofroi, abbé de Vendôme, qui était alors à Rome, prête à Urbain II l'argent qu'il faut pour ce marché; & Urbain II le rembourse par le titre de cardinal qu'il lui donne, à lui & à ses successeurs. Ainsi dans tous les gouvernements monarchiques, la vanité a toujours fait ses marchés avec l'avarice. Le Pape Guibert s'enfuit.

1093. 1094. 1095.

Les esprits s'occupent pendant ces années en Europe, de l'idée des croisades, que le fameux hermite Pierre prêchait partout, avec un enthousiasme qu'il communiquait de ville en ville.

Grand concile, ou plutôt assemblée prodigieuse à Plaisance en 1095. Il y avait plus de quarante mille hommes; & le concile se tenait en plein champ. Le pape y propose la croisade.

L'impératrice Adélaïde & la comtesse Mathilde y demandent solemnellement justice de l'empereur Henri IV.

Conrad vient baiser les pieds d'Urbain II, lui prête serment de fidélité, & conduit son cheval par la bride. Urbain lui promet de le couronner empereur, à condition qu'il renoncera aux investitures. Ensuite il le baise à la bouche, & mange avec lui dans Crémone.

1096.

La croisade ayant été prêchée en France avec plus de succès qu'à Plaisance, Gautier *sans avoir*, l'hermite Pierre, & un moine Allemand nommé Godescald, prennent leur chemin par l'Allemagne, suivis d'une armée de vagabonds.

1097.

Comme ces vagabonds portaient la croix & n'avaient point d'argent, & que les Juifs qui faisaient tout le commerce d'Allemagne en avaient beaucoup, les croisés commencerent leurs expéditions par eux à Vorms, à Cologne, à Mayence, à Treves, & dans plusieurs autres villes. On les égorge, on les brûle. Presque toute la ville de Mayence est réduite en cendres par ces désordres.

L'empereur Henri réprime ces excès autant qu'il le peut, & laisse les croisés prendre leur chemin par la Hongrie, où ils sont presque tous massacrés.

Le jeune Guelfe se brouille avec sa femme Mathilde. Il se sépare d'elle, & cette brouillerie rétablit un peu les affaires de l'empereur.

1098.

Henri tient une diete à Aix-la-chapelle, où il fait déclarer son fils Conrad, indigne de jamais régner.

1099.

Il fait élire & couronner son second fils Henri, ne se

doutant pas qu'il aurait plus à se plaindre du cadet que de l'ainé.

1100.

L'autorité de l'empereur est absolument détruite en Italie, mais rétablie en Allemagne.

1101.

Conrad le rebelle meurt subitement à Florence. Le pape Pascal II, auquel les faibles lieutenants de l'empereur en Italie opposaient en vain des antipapes, excommunie Henri IV, à l'exemple de ses prédécesseurs.

1102.

La comtesse Mathilde brouillée avec son mari, renouvelle sa donation à l'église romaine.

Brunon, archevêque de Trèves, primat des Gaules de Germanie, investi par l'empereur, va à Rome, où il est obligé de demander pardon d'avoir reçu l'investiture.

1104.

Henri IV promet d'aller à la Terre-sainte. C'était le seul moyen alors de gagner tous les esprits.

1105.

Mais dans ce même tems, l'archevêque de Mayence & l'évêque de Constance, légats du pape, voyant que la croisade de l'empereur n'est qu'une feinte, excitent son fils Henri contre lui. Ils le relevent de l'excommunication, qu'il a, disent-ils, encourue *pour avoir été fidele à son père*. Le pape l'encourage; on gagne plusieurs seigneurs Saxons & Bavarois.

Les partisans du jeune Henri assemblent un concile & une armée. On ne laisse pas de faire dans ce concile des loix sages. On y confirme ce qu'on appelle la *trêve de* DIEU; monument de l'horrible barbarie de ces tems-là. Cette trêve était une défense aux seigneurs & aux barons, tous en guerre les uns contre les autres, de se tuer les dimanches & les fêtes.

Le jeune Henri proteste dans le concile, qu'il est prêt de

se soumettre à son père, si son père se soumet au pape. Tout le concile cria *Kirie-eleison.* C'était la prière des armées & des conciles.

Cependant ce fils révolté met dans son parti le marquis d'Autriche & le duc de Bohême. Les ducs de Bohême prenaient alors quelquefois le titre de roi, depuis que le pape leur avait donné la mitre.

Son parti se fortifie. L'empereur écrit en vain au pape Pascal, qui ne l'écoute pas. On indique une diete à Mayence pour appaiser tant de troubles.

Le jeune Henri feint de se réconcilier avec son père. Il lui demande pardon les larmes aux yeux; & l'ayant attiré près de Mayence dans le château de Bingenheim, il l'y fait arrêter, & le retient en prison.

1106.

La diete de Mayence se déclare pour le fils perfide, contre le père malheureux. On signifie à l'empereur qu'il faut qu'il envoie les ornemens impériaux au jeune Henri. On les lui prend de force, on les porte à Mayence. L'usurpateur dénaturé y est couronné. Mais il assure en soupirant que c'est malgré lui, & qu'il rendra la couronne à son père, dès que Henri IV sera obéissant au pape.

On trouve dans les constitutions de Goldast une lettre de l'empereur à son fils, par laquelle il le conjure de souffrir au moins que l'évêque de Liége lui donne un asyle. *Laissez moi*, dit-il, *rester à Liége, sinon en empereur, du moins en réfugié. Qu'il ne soit pas dit à ma honte, ou plutôt à la vôtre, que je sois forcé de mendier de nouveaux asyles dans le tems de Pâques. Si vous m'accordez ce que je vous demande, je vous en aurai une grande obligation : si vous me refusez, j'irai plutôt vivre en villageois dans les pays étrangers, que de marcher ainsi d'opprobre en opprobre dans un empire qui autrefois fut le mien.*

Quelle lettre d'un empereur à son fils! L'hypocrite & inflexible dureté de ce jeune prince, rendit quelques partisans à Henri IV. Le nouvel élu voulant violer à Liége l'asyle de son père, fut repoussé. Il alla demander en Alsace le serment de

fidélité, & les Alsaciens pour tout hommage battirent les troupes qui l'accompagnaient, & le contraignirent de prendre la fuite. Mais ce léger échec ne fit que l'irriter, & qu'aggraver les malheurs du père.

L'évêque de Liége, le duc de Limbourg, le duc de la basse Lorraine, protégeaient l'empereur. Le comte de Hainaut était contre lui. Le pape Pascal écrit au comte de Hainaut : *Poursuivez partout Henri, chef des hérétiques, & ses fauteurs ; vous ne pouvez offrir à* DIEU *de sacrifices plus agréables.*

Henri IV enfin, presque sans secours, prêt d'être forcé dans Liége, écrit à l'abbé de Cluni. Il semble qu'il méditât une retraite dans ce couvent. Il meurt à Liége le 7 Août, accablé de douleur, & en s'écriant : DIEU *des vengeances, vous vengerez ce parricide.* C'était une opinion aussi ancienne que vaine, que DIEU exauçait les malédictions des mourants, & surtout des pères : erreur utile si elle eût pu effrayer ceux qui méritent ces malédictions.

Le fils dénaturé de Henri IV vient à Liége, fait déterrer de l'église le corps de son père, comme celui d'un excommunié, & le fait porter à Spire dans une cave.

HENRI V,

DIX-NEUVIÈME EMPEREUR.

LEs seigneurs des grands fiefs commençaient alors à s'affermir dans le droit de souveraineté. Ils s'appellaient *coimperantes*, se regardant comme des souverains dans leurs fiefs, & vassaux de l'empire, non de l'empereur. Ils recevaient à la vérité de lui les fiefs vacants ; mais la même autorité qui les leur donnait, ne pouvait les leur ôter. C'est ainsi qu'en Pologne le roi confere les palatinats, & la république seule a le droit de destitution. En effet on peut recevoir par grace, mais on ne doit être dépossédé que par justice. Plusieurs vassaux de l'empire s'intitulaient déja ducs & comtes *par la grace de* DIEU.

Cette indépendance que les seigneurs s'assuraient, & que les empereurs voulaient réduire, contribua pour le moins autant

que les papes aux troubles de l'empire, & à la révolte des enfants contre leurs pères.

La force des grands s'accroissait de la faiblesse du trône. Ce gouvernement féodal était à-peu-près le même en France & en Aragon. Il n'y avait plus de royaume en Italie. Tous les seigneurs s'y cantonnaient. L'Europe était toute hérissée de châteaux, & couverte de brigands. La barbarie & l'ignorance régnaient. Les habitants des campagnes étaient dans la servitude, les bourgeois des villes méprisés & rançonnés; & à quelques villes commerçantes près en Italie, l'Europe n'était d'un bout à l'autre qu'un théatre de miseres.

La première que fait Henri V dès qu'il s'est fait couronner, est de maintenir ce même droit des investitures, contre lequel il s'était élevé pour détrôner son père.

Le pape Pascal étant venu en France, va jusqu'à Châlons en Champagne pour conférer avec les princes & les évêques Allemands, qui y viennent au nom de l'empereur.

Cette nombreuse ambassade refuse d'abord de faire la première visite au pape. Ils se rendent pourtant chez lui à la fin. Brunon, archevêque de Trèves, soutient le droit de l'empereur. Il était bien plus naturel qu'un archevêque reclamât contre ces investitures & ces hommages, dont les évêques se plaignaient tant; mais l'intérêt particulier combat dans toutes les occasions l'intérêt général.

1107. 1108. 1109. 1110.

Ces quatre années ne sont guère employées qu'à des guerres contre la Hongrie & contre une partie de la Pologne; guerres sans sujet, sans grand succès de part ni d'autre, qui finissent par la lassitude de tous les partis, & qui laissent les choses comme elles étaient.

1111.

L'empereur à la fin de cette guerre, épouse la fille de Henri I roi d'Angleterre, fils & second successeur de Guillaume le conquérant. On prétend que sa femme eut pour dot une somme qui revient à environ neuf cent mille livres sterlings. Cela composerait plus de cinq millions d'écus d'Allemagne d'aujourd'hui, &

& de vingt millions de France. Les historiens manquent tous d'exactitude sur ces faits; & l'histoire de ces tems-là n'est que trop souvent un ramas d'exagérations.

Enfin l'empereur pense à l'Italie & à la couronne impériale : & le pape Pascal second, pour l'inquiéter, renouvelle la querelle des investitures.

Henri V envoie à Rome des ambassadeurs, suivis d'une armée. Cependant il promet par un écrit conservé encor au Vatican, de renoncer aux investitures, de laisser aux papes tout ce que les empereurs leur ont donné; & ce qui est assez étrange, après de telles soumissions, il promet de ne tuer, ni de mutiler le souverain pontife.

Pascal II, par le même acte, promet d'ordonner aux évêques d'abandonner à l'empereur tous leurs fiefs relevants de l'empire: par cet accord, les évêques perdaient beaucoup : le pape & l'empereur gagnaient.

Tous les évêques d'Italie & d'Allemagne qui étaient à Rome, protestant contre cet accord, Henri V, pour les appaiser, leur propose d'être fermiers des terres dont ils étaient auparavant en possession. Les évêques ne veulent point du tout être fermiers.

Henri V, lassé de toutes ces contestations, dit qu'il veut être couronné & sacré sans aucune condition. Tout cela se passait dans l'église de St. Pierre pendant la messe; & à la fin de la messe l'empereur fait arrêter le pape par ses gardes.

Il se fait un soulévement dans Rome en faveur du pape. L'empereur est obligé de se sauver; il revient sur le champ avec des troupes; donne dans Rome un sanglant combat; tue beaucoup de Romains, & surtout de prêtres, & emmene le pape prisonnier avec quelques cardinaux.

Pascal fut plus doux en prison qu'à l'autel. Il fit tout ce que l'empereur voulut. Henri V, au bout de deux mois, reconduit à Rome le saint père à la tête de ses troupes. Le pape le couronne empereur le 13 Avril, & lui donne en même tems la bulle, par laquelle il lui confirme le droit des investitures. Il est remarquable qu'il ne lui donne dans cette bulle que le titre de *dilection*. Il l'est encor plus, que l'empereur & le pape communierent de la même hostie, & que le pape dit en donnant

la moitié de l'hostie à l'empereur : *comme cette partie du sacrement est divisée de l'autre, que le premier de nous deux qui rompra la paix soit séparé du royaume de* JESUS-CHRIST.

Henri V acheve cette comédie, en demandant au pape la permission de faire enterrer son père en terre sainte, lui assurant qu'il est mort pénitent; & il retourne en Allemagne faire les obseques de Henri IV, sans avoir affermi son pouvoir en Italie.

Pascal II ne trouva pas mauvais que les cardinaux, & ses légats dans tous les royaumes, désavouassent sa condescendance pour Henri V.

Il assemble un concile dans la basilique de St. Jean de Latran. Là, en présence de trois cents prélats, il demande pardon de sa faiblesse, offre de se démettre du pontificat, casse, annulle tout ce qu'il a fait, & s'avilit lui-même pour relever l'église.

1113.

Il se peut que Pascal II, & son concile, n'eussent pas fait cette démarche, s'ils n'eussent compté sur quelqu'une de ces révolutions qui ont toujours suivi le sacre des empereurs. En effet, il y avait des troubles en Allemagne au sujet du fisc impérial; autre source de guerres civiles.

1114.

Lothaire, duc de Saxe, depuis empereur, est à la tête de la faction contre Henri V. Cet empereur ayant à combattre les Saxons, comme son père, est défendu comme lui par la maison de Suabe. Fréderic de Stauffen, duc de Suabe, père de l'empereur Barberousse, empêche Henri V de succomber.

1115.

Les ennemis les plus dangereux de Henri V sont trois prêtres; le pape en Italie, l'archevêque de Mayence, qui bat quelquefois ses troupes, & l'évêque de Vurtzbourg Erlang, qui envoyé par lui aux ligueurs, le trahit, & se range de leur côté.

1116.

Henri V vainqueur, met l'évêque de Vurtzbourg Erlang au

ban de l'empire. Les évêques de Vurtzbourg se prétendaient seigneurs directs de toute la Franconie ; quoiqu'il y eût des ducs, & que ce duché même appartînt à la maison impériale.

Le duché de Franconie est donné à Conrad, neveu de Henri V. Il n'y a plus aujourd'hui de duc de cette grande province, non plus que de Suabe.

L'évêque Erlang se défend longtems dans Vurtzbourg, dispute les remparts l'épée à la main, & s'échappe quand la ville est prise.

La fameuse comtesse Mathilde meurt, après avoir renouvellé la donation de tous ses biens à l'église romaine.

1117.

L'empereur Henri V, déshérité par sa cousine, & excommunié par le pape, va en Italie se mettre en possession des terres de Mathilde, & se venger du pape. Il entre dans Rome, & le pape s'enfuit chez les nouveaux vassaux & les nouveaux protecteurs de l'église, les princes Normands.

Le premier couronnement de l'empereur paraissant équivoque, on en fait un second qui l'est bien davantage. Un archevêque de Brague en Portugal, Limousin de naissance, nommé Bourdin, s'avise de sacrer l'empereur.

1118.

Henri après cette cérémonie, va s'assurer de la Toscane. Pascal II revient à Rome avec une petite armée des princes Normands. Il meurt, & l'armée s'en retourne après s'être fait payer.

Les cardinaux seuls élisent Caietan, Gelase II. Cincio, consul de Rome, marquis de Frangipani, dévoué à l'empereur, entre dans le conclave l'épée à la main, saisit le pape à la gorge, l'accable de coups, le fait prisonnier. Cette férocité brutale met Rome en combustion. Henri V va à Rome ; Gelase se retire en France ; l'empereur donne le pontificat à son Limousin Bourdin.

1119.

Gelase étant mort au concile de Vienne en Dauphiné, les

cardinaux qui étaient à ce concile, élisent conjointement avec les évêques, & même avec des laïcs Romains qui s'y trouvaient, Gui de Bourgogne, archevêque de Vienne, fils d'un duc de Bourgogne, & du sang royal de France. Ce n'est pas le premier prince élu pape. Il prend le nom de Calixte II.

Louis *le gros*, roi de France, se rend médiateur dans cette grande affaire des investitures entre l'empire & l'église. On assemble un concile à Rheims. L'archevêque de Mayence y arrive avec cinq cents gens d'armes à cheval, & le comte de Troyes va le recevoir à une demi-lieue avec un pareil nombre.

L'empereur & le pape se rendent à Mouzon. On est prêt de s'accommoder; & sur une dispute de mots, tout est plus brouillé que jamais. L'empereur quitte Mouzon, & le concile l'excommunie.

1120. 1121.

Comme il y avait dans ce concile plusieurs évêques Allemands qui avaient excommunié l'empereur, les autres évêques d'Allemagne ne veulent plus que l'empereur donne les investitures.

1122.

Enfin, dans une diete de Vorms, la paix de l'empire & de l'église est faite. Il se trouve que dans cette longue querelle on ne s'était jamais entendu. Il ne s'agissait pas de savoir si les empereurs conféraient l'épiscopat, mais s'ils pouvaient investir de leurs fiefs impériaux des évêques canoniquement élus à leur recommandation. Il fut décidé que les investitures seraient dorénavant données par le sceptre, & non par un bâton recourbé, & par un anneau. Mais ce qui fut bien plus important, l'empereur renonça en termes exprès à nommer aux bénéfices ceux qu'il devait investir. *Ego Henricus*, DEI *gratiâ Romanorum imperator, concedo in omnibus ecclesiis fieri electionem & liberam consecrationem.* Ce fut une brêche irréparable à l'autorité impériale.

1123.

Troubles civils en Bohême, en Hongrie, en Alsace, en Hollande. Il n'y a dans ce tems malheureux que de la discorde

dans l'églife, des guerres particulières entre tous les grands, & de la fervitude dans les peuples.

1124.

Voici la première fois que les affaires d'Angleterre fe trouvent mêlées avec celles de l'empire. Le Roi d'Angleterre Henri premier, frère du duc de Normandie, a déja des guerres avec la France au fujet de ce duché.

L'empereur leve des troupes, & s'avance vers le Rhin. On voit auffi que dès ces tems-là même tous les feigneurs Allemands ne fecondaient pas l'empereur dans de telles guerres. Plufieurs refufent de l'affifter contre une puiffance qui par fa pofition devait être naturellement la protectrice des feigneurs des grands fiefs allemands contre le dominateur fuzerain; ainfi que les rois d'Angleterre s'unirent depuis avec les grands vaffaux de la France.

1125.

Les malheurs de l'Europe étaient au comble par une maladie contagieufe. Henri V en eft attaqué, & meurt à Utrecht le 22 Mai, avec la réputation d'un fils dénaturé, d'un hypocrite fans religion, d'un voifin inquiet, & d'un mauvais maître.

LOTHAIRE II.

VINGTIÉME EMPEREUR.

1125. 1126. 1127.

VOici une époque fingulière. La France pour la première fois depuis la décadence de la maifon de Charlemagne, fe mêle en Allemagne de l'élection d'un empereur. Le célebre moine Suger, abbé de St. Denis, & miniftre d'état fous Louis le gros, va à la diete de Mayence avec le cortege d'un fouverain, pour s'oppofer au moins à l'élection de Fréderic, duc de Suabe. Il y réuffit, foit par bonheur, foit par intrigues. La diete partagée choifit dix électeurs. On ne nomme point ces dix princes. Ils

élisent le duc de Saxe, Lothaire; & les seigneurs qui étaient présents l'éleverent sur leurs épaules.

Conrad, duc de Franconie, de la maison de Stauffen-Suabe, & Fréderic, duc de Suabe, protestent contre l'élection. L'abbé Suger fut parmi les ministres de France, le premier qui excita des guerres civiles en Allemagne. Conrad se fait proclamer roi à Spire; mais au lieu de soutenir sa faction, il va se faire roi de Lombardie à Milan. On lui prend ses villes en Allemagne, mais il en gagne en Lombardie.

1128. 1129.

Sept ou huit guerres à la fois dans le Dannemarck & dans le Holstein, dans l'Allemagne & dans la Flandre.

1130.

A Rome le peuple prétendait toujours élire les papes malgré les cardinaux qui s'étaient réservé ce droit, & persistait à ne reconnaître l'élu que comme son évêque, & non comme son souverain. Rome entière se partage en deux factions. L'une élit Innocent II, l'autre élit le fils ou petit-fils d'un Juif, nommé *Léon*, qui prend le nom d'Anaclet. Le fils du Juif comme plus riche, chasse son compétiteur de Rome. Innocent II se réfugie en France, devenue l'asyle des papes opprimés. Ce pape va à Liége, met Lothaire II dans ses intérêts, le couronne empereur avec son épouse, & excommunie ses compétiteurs.

1131. 1132. 1133.

L'anti-empereur Conrad de Franconie, & l'anti-pape Anaclet ont un grand parti en Italie. L'empereur Lothaire & le pape Innocent vont à Rome. Les deux papes se soumettent au jugement de Lothaire : il décide pour Innocent. L'anti-pape se retire dans le château St. Ange, dont il était encor maître. Lothaire se fait sacrer par Innocent II, selon les usages alors établis. L'un de ces usages était, que l'empereur faisait d'abord serment de conserver au pape la vie & les membres. Mais on en promettait autant à l'empereur.

Le pape cede l'usufruit des terres de la comtesse Malthide à Lothaire & à son gendre le duc de Bavière, seulement leur vie

durant, moyennant une redevance annuelle au St. Siége. C'était une femence de guerres pour leurs fucceffeurs.

Pour faciliter la donation de cet ufufruit, Lothaire II baifa les pieds du pape, & conduifit fa mule quelques pas. On croit que Lothaire eft le premier empereur qui ait fait cette double cérémonie.

1134. 1135.

Les deux rivaux de Lothaire, Conrad de Franconie, & Fréderic de Suabe, abandonnés de leurs partis, fe réconcilient avec l'empereur & le reconnaiffent.

On tient à Magdebourg une diete célebre. L'empereur Grec, les Vénitiens y envoient des ambaffadeurs pour demander juftice contre Roger, roi de Sicile; des ambaffadeurs du duc de Pologne y prêtent à l'empire ferment de fidélité, pour conferver apparemment la Poméranie, dont ils s'étaient emparés.

1136.

Police établie en Allemagne. Hérédités & coutumes des fiefs & des arrière-fiefs confirmées. Magiftratures des bourguemeftres, des maires, des prévôts, foumifes aux feigneurs féodaux. Privileges des églifes, des évêchés, & des abbayes confirmés.

1137.

Voyage de l'empereur en Italie. Roger, duc de la Pouille, & nouveau roi de Sicile, tenait le parti de l'anti-pape Anaclet, & menaçait Rome. On fait la guerre à Roger.

La ville de Pife avait alors une grande confidération dans l'Europe, & l'emportait même fur Venife & fur Gènes. Ces trois villes commerçantes fourniffaient à prefque tout l'Occident toutes les délicateffes de l'Afie. Elles s'étaient fourdement enrichies par le commerce & par la liberté, tandis que les défolations du gouvernement féodal répandaient prefque partout ailleurs la fervitude & la mifere. Les Pifans feuls arment une flotte de quarante galeres au fecours de l'empereur; & fans eux, l'empereur n'aurait pu réfifter. On dit qu'alors on trouva

dans la Pouille le premier exemplaire du Digeste, & que l'empereur en fit présent à la ville de Pise.

Lothaire II meurt en passant les Alpes du Tirol vers Trente.

CONRAD III,

VINGT-UNIÉME EMPEREUR.

1138.

HEnri, duc de Bavière, surnommé le superbe, qui possédait la Saxe, la Misnie, la Thuringe, en Italie Vérone & Spolette, & presque tous les biens de la comtesse Mathilde, se saisit des ornements impériaux; & crut que sa grande puissance le ferait reconnaître empereur: mais ce fut précisément ce qui lui ôta la couronne.

Tous les seigneurs se réunissent en faveur de Conrad, le même qui avait disputé l'empire à Lothaire II. Henri de Bavière qui paraissait si puissant, est le troisiéme de ce nom qui est mis au ban de l'empire. Il faut qu'il ait été plus imprudent encor que superbe, puisqu'étant si puissant, il put à peine se défendre.

Comme le nom de la maison de ce prince était Guelfe, ceux qui tinrent son parti furent appellés les *Guelfes*, & on s'accoutuma à nommer ainsi les ennemis des empereurs.

1139.

On donne à Albert d'Anhalt, surnommé l'ours, marquis de Brandebourg, la Saxe qui appartenait aux Guelfes; on donne la Bavière au marquis d'Autriche. Mais enfin, Albert l'ours ne pouvant se mettre en possession de la Saxe, on s'accommode. La Saxe reste à la maison des Guelfes, la Bavière à celle d'Autriche; tout a changé depuis.

1140.

Henri le superbe meurt, & laisse au berceau Henri *le lion*. Son frère Guelfe soutient la guerre. Roger, roi de Sicile, lui donnait mille marcs d'argent pour la faire. On voit, qu'à peine les

les princes Normands ſont puiſſants en Italie, qu'ils ſongent à fermer le chemin de Rome aux empereurs par toutes ſortes de moyens. Fréderic Barberouſſe, neveu de Conrad, & ſi célebre depuis, ſe ſignale déja dans cette guerre.

Depuis 1140 juſqu'à 1146.

Jamais tems ne parut plus favorable aux empereurs pour venir établir dans Rome cette puiſſance qu'ils ambitionnerent toujours, & qui fut toujours conteſtée.

Arnaud de Breſcia, diſciple d'Abélard, homme d'enthouſiaſme, prêchait dans toute l'Italie contre la puiſſance temporelle des papes & du clergé. Il perſuadait tous ceux qui avaient intérêt d'être perſuadés, & ſurtout les Romains.

En 1144, ſous le court pontificat de Lucius II, les Romains veulent encor rétablir l'ancienne république; ils augmentent le ſénat, ils éliſent patrice un fils de l'anti-pape Pierre de Léon nommé *Jourdain*, & donnent au patrice le pouvoir tribunitial. Le pape Lucius marche contre eux, & eſt tué au pied du capitole.

Cependant Conrad III ne va point en Italie, ſoit qu'une guerre des Hongrois contre le marquis d'Autriche le retienne, ſoit que la paſſion épidémique des croiſades ait déja paſſé juſqu'à lui.

1146.

St. Bernard, abbé de Clervaux, ayant prêché la croiſade en France, la prêche en Allemagne. Mais en quelle langue prêchait-il donc? Il n'entendait point le tudeſque, il ne pouvait parler latin au peuple. Il y fit beaucoup de miracles. Cela peut être. Mais il ne joignit pas à ces miracles le don de prophétie; car il annonça de la part de DIEU les plus grands ſuccès.

L'empereur ſe croiſe à Spire avec beaucoup de ſeigneurs.

1147.

Conrad III fait les préparatifs de ſa croiſade dans la diete de Francfort. Il fait avant ſon départ couronner ſon fils Henri, roi des Romains. On établit le conſeil impérial de Rotvell, pour juger les cauſes en dernier reſſort. Ce conſeil était compoſé de douze barons. La préſidence fut donnée comme un fief à

la maison de Schults, c'est-à-dire, à condition de foi & hommage, & d'une redevance. Ces espèces de fiefs commençaient à s'introduire.

L'empereur s'embarque sur le Danube avec le célebre évêque de Freisingen, qui a écrit l'histoire de ce tems, avec ceux de Ratisbonne, de Passau, de Bâle, de Metz, de Toul. Fréderic Barberousse, le marquis d'Autriche, Henri, duc de Bavière, le marquis de Montferrat, sont les principaux princes qui l'accompagnent.

Les Allemands étaient les derniers qui venaient à ces expéditions d'abord si brillantes, & bientôt après si malheureuses. Déja était érigé le petit royaume de Jérusalem : les états d'Antioche, d'Edesse, de Tripoli, de Syrie s'étaient formés. Il s'était élevé des comtes de Joppé, des marquis de Galilée & de Sidon ; mais la plupart de ces conquêtes étaient perdues.

1148.

L'intempérance fait périr une partie de l'armée allemande. De-là tous ces bruits que l'empereur Grec a empoisonné les fontaines pour faire périr les croisés.

Conrad & Louis le jeune, roi de France, joignent leurs armées affaiblies vers Laodicée. Après quelques combats contre les Musulmans, il va en pélérinage à Jérusalem, au lieu de se rendre maître de Damas, qu'il assiége ensuite inutilement. Il s'en retourne presque sans armée sur les vaisseaux de son beau-frère Manuel Comnène ; il aborde dans le golfe de Venise, n'osant aller en Italie, encor moins se présenter à Rome pour y être couronné.

1148. 1149.

La perte de toutes ces prodigieuses armées de croisés dans les pays où Alexandre avait subjugué avec quarante mille hommes un empire beaucoup plus puissant que celui des Arabes & des Turcs, démontre que dans ces entreprises des chrétiens il y avait un vice radical qui devait nécessairement les détruire : c'était le gouvernement féodal, l'indépendance des chefs, & par conséquent la désunion, le désordre & l'imprudence.

La seule croisade raisonnable qu'on fit alors, fut celle de quelques seigneurs Flamands & Anglais, mais principalement

de plusieurs Allemands des bords du Rhin, du Mein & du Veser, qui s'embarquerent pour aller secourir l'Espagne toujours envahie par les Maures. C'était-là un danger véritable qui demandait des secours. Et il valait mieux assister l'Espagne contre des usurpateurs, que d'aller à Jérusalem, sur laquelle on n'avait aucun droit à prétendre, & où il n'y avait rien à gagner. Les croisés prirent Lisbonne, & la donnerent au roi Alphonse.

On en faisait une autre contre les païens du Nord; car l'esprit du tems chez les chrétiens était d'aller combattre ceux qui n'étaient pas de leur religion. Les évêques de Magdebourg, de Halberstad, de Munster, de Mersbourg, de Brandebourg, plusieurs abbés, animent cette croisade. On marche avec une armée de soixante mille hommes pour aller convertir les Slaves, les habitants de la Poméranie, de la Prusse & des bords de la mer Baltique. Cette croisade se fait sans consulter l'empereur, & elle tourne même contre lui.

Henri le lion, duc de Saxe, à qui Conrad avait ôté la Bavière, était à la tête de la croisade contre les païens; il les laissa bientôt en repos, pour attaquer les chrétiens & pour reprendre la Bavière.

1150. 1151.

L'empereur, pour tout fruit de son voyage en Palestine, ne retrouve donc en Allemagne qu'une guerre civile sous le nom de *guerre sainte*. Il a bien de la peine avec le secours des Bavarois & du reste de l'Allemagne, à contenir Henri le lion & les Guelfes.

1152.

Conrad III meurt à Bamberg le 15 Février, sans avoir pu être couronné en Italie, ni laisser le royaume d'Allemagne à son fils.



FRÉDERIC I, DIT BARBEROUSSE,

VINGT-DEUXIÉME EMPEREUR.

1152.

FRéderic I est élu à Francfort par le consentement de tous les princes. Son secretaire Amandus rapporte dans ses annales, dont on a conservé des extraits, que plusieurs seigneurs de Lombardie y donnerent leur suffrage en ces termes : *ô vous officiez* officiati, *si vous y consentez, Fréderic aura la force de son empire.*

Ces *officiati* étaient alors au nombre de six. Les archevêques de Mayence, de Trèves, de Cologne, le grand-écuyer, le grand-maître d'hôtel, le grand-chambellan : on y ajouta depuis le grand-échanson. Il paraît indubitable que ces *officiati* étaient les premiers qui reconnaissaient l'empereur élu, qui l'annonçaient au peuple, qui se chargeaient de la cérémonie.

Les seigneurs Italiens assisterent à cette élection de Fréderic. Rien n'est plus naturel. On croyait à Francfort donner l'empire Romain, en donnant la couronne d'Allemagne; quoique le roi ne fût nommé empereur qu'après avoir été couronné à Rome. Le prédécesseur de Fréderic Barberousse n'avait eu aucune autorité, ni à Rome ni dans l'Italie : & il était de l'intérêt de l'élu que les grands vassaux de l'empire Romain joignissent leur suffrage aux voix des Allemands.

L'archevêque de Cologne le couronne à Aix-la-Chapelle : & tous les évêques l'avertissent qu'il n'a point l'empire par droit d'hérédité. L'avertissement était inutile; le fils du dernier empereur abandonné en était une assez bonne preuve.

Son règne commence par l'action la plus imposante. Deux concurrents, Svenon & Canut, disputaient depuis longtems le Dannemarck : Fréderic se fait arbitre; il force Canut à céder ses droits. Svenon soumet le Dannemarck à l'empire dans la ville de Mersbourg. Il prête serment de fidélité, il est investi par l'épée. Ainsi, au milieu de tant de troubles, on voit des

rois de Pologne, de Hongrie, de Dannemarck aux pieds du trône impérial.

1153.

Le marquisat d'Autriche est érigé en duché en faveur de Henri Jasamergott qu'on ne connaît guère, & dont la postérité s'éteignit environ un siecle après.

Henri le lion, ce duc de Saxe de la maison Guelfe, obtient l'investiture de la Bavière, parce qu'il l'avait presque toute reconquise; & il devient partisan de Fréderic Barberousse autant qu'il avait été ennemi de Conrad I.

Le Pape Eugène III envoie deux légats faire le procès à l'archevêque de Mayence, accusé d'avoir dissipé les biens de son église, & l'empereur le permet.

1154.

En récompense Fréderic Barberousse répudie sa femme, Marie de Vocbourg ou Vohenbourg, sans que le pape Adrien IV, alors siégeant à Rome, le trouve mauvais.

1155.

Fréderic reprend sur l'Italie les desseins de ses prédécesseurs. Il réduit plusieurs villes de Lombardie qui voulaient se mettre en république, mais Milan lui résiste.

Il se saisit au nom de Henri son pupille, fils de Conrad III, des terres de la comtesse Mathilde, est couronné à Pavie, & députe vers Adrien IV, pour le prier de le couronner empereur à Rome.

Ce pape est un des grands exemples de ce que peuvent le mérite personnel & la fortune. Né Anglais, fils d'un mendiant, longtems mendiant lui-même, errant de pays en pays avant de pouvoir être reçu valet chez des moines en Dauphiné; enfin porté au comble de la grandeur, il avait d'autant plus d'élévation dans l'esprit qu'il était parvenu d'un état plus abject. Il voulait couronner un vassal, & craignait de se donner un maître. Les troubles précédents avaient introduit la coutume que quand l'empereur venait se faire sacrer, le pape se fortifiait, le peuple se cantonnait, & l'empereur commençait par

jurer que le pape ne ferait, ni tué, ni mutilé, ni dépouillé.

Le St. Siége était protégé, comme on l'a vu, par le roi de Sicile & de Naples, devenu voisin & vassal dangereux.

L'empereur & le pape se ménagent l'un l'autre. Adrien enfermé dans la forteresse de Citta-di-castello, s'accorde pour le couronnement, comme on capitule avec son ennemi. Un chevalier armé de toutes piéces vient lui jurer sur l'évangile que ses membres & sa vie seront en sûreté; & l'empereur lui livre ce fameux Arnaud de Brescia qui avait soulevé le peuple romain contre le pontificat, & qui avait été sur le point de rétablir la république romaine. Arnaud est brûlé à Rome comme un hérétique, & comme un républicain que deux souverains prétendants au despotisme s'immolaient.

Le pape va au devant de l'empereur qui devait, selon le nouveau cérémonial, lui baiser les pieds, lui tenir l'étrier, & conduire sa haquenée blanche l'espace de neuf pas romains. L'empereur ne faisait point de difficulté de baiser les pieds: mais il ne voulait point de la bride. Alors les cardinaux s'enfuient dans Citta-di-castello, comme si Fréderic Barberousse avait donné le signal d'une guerre civile. On lui fit voir que Lothaire II avait accepté ce cérémonial d'humilité chrétienne; il s'y soumit enfin; & comme il se trompait d'étrier, il dit qu'il n'avait pas appris le métier de palfrenier. C'était en effet un grand triomphe pour l'église, de voir un empereur servir de palfrenier à un mendiant, fils d'un mendiant, devenu évêque de cette Rome où cet empereur devait commander.

Les députés du peuple romain devenus aussi plus hardis depuis que tant de villes d'Italie avaient sonné le tocsin de la liberté, viennent dire à Fréderic: *nous vous avons fait notre citoyen & notre prince d'étranger que vous étiez*, &c. Fréderic leur impose silence, & leur dit, *Charlemagne & Othon vous ont conquis, je suis votre maître*, &c.

Fréderic est sacré empereur le 18 Juin dans St. Pierre.

On savait si peu ce que c'était que l'empire, toutes les prétentions étaient si contradictoires, que d'un côté le peuple romain se souleva, & il y eut beaucoup de sang versé, parce que le pape avait couronné l'empereur sans l'ordre du sénat & du peuple; & de l'autre côté le pape Adrien écrivait dans

toutes ses lettres, qu'il avait conféré à Fréderic le bénéfice de l'empire Romain, *Beneficium imperii romani.* Ce mot de *Beneficium* signifiait un fief alors.

Il fit de plus exposer en public un tableau qui représentait Lothaire II aux genoux du pape Alexandre II, tenant les mains jointes entre celles du pontife, ce qui était la marque distinctive de la vassalité. L'inscription du tableau était :

Rex venit ante fores jurans prius urbis honores,
Post homo fit Papæ, sumit quo dante coronam.

« Le roi jure à la porte le maintien des honneurs de Rome; » devient vassal du pape, qui lui donne la couronne. »

1156.

On voit déja Fréderic fort puissant en Allemagne : car il fait condamner le comte palatin du Rhin à son retour dans une diete pour des malversations. La peine était selon l'ancienne loi de Suabe, de porter un chien sur les épaules un mille d'Allemagne. L'archevêque de Mayence est condamné à la même peine ridicule. On la leur épargne. L'empereur fait détruire plusieurs petits châteaux de brigands. Il épouse à Vurtzbourg la fille d'un comte de Bourgogne, c'est-à-dire de la Franche-Comté, & devient par-là seigneur direct de cette comté relevant de l'empire.

Le comte son beau-père, nommé Renaud, ayant obtenu de grandes immunités en faveur de ce mariage, s'intitula le comte-franc, & c'est de-là qu'est devenu le nom de Franche-Comté.

1157.

Les Polonais refusent de payer leur tribut qui était alors fixé à cinq cents marcs d'argent. Fréderic marche vers la Pologne. Le duc de Pologne donne son frère en ôtage & se soumet au tribut, dont il paie les arrérages.

Fréderic passe à Besançon devenu son domaine; il y reçoit des légats du pape avec les ambassadeurs de presque tous les princes. Il se plaint avec hauteur à ces légats du terme de

bénéfice dont la cour de Rome usait en parlant de l'empire, & du tableau où Lothaire II était représenté comme vassal du St. Siége. Sa gloire & sa puissance, ainsi que son droit, justifient cette hauteur. Un légat ayant dit : *si l'empereur ne tient pas l'empire du pape, de qui le tient-il donc?* Le comte palatin pour réponse veut tuer les légats. L'empereur les renvoie à Rome.

Les droits régaliens sont confirmés à l'archevêque de Lyon, reconnu par l'empereur, pour primat des Gaules. La jurisdiction de l'archevêque est par cet acte mémorable étendue sur tous les fiefs de la Savoie. L'original de ce diplôme subsiste encor. Le sceau est dans une petite bulle ou boëte d'or. C'est de cette manière de sceller que le nom de bulle a été donné aux constitutions.

1158.

L'empereur accorde le titre de roi au duc de Bohême Uladislas sa vie durant. Les empereurs donnaient alors des titres à vie, même celui de monarque; & on était roi par la grace de l'empereur, sans que la province dont on devenait roi fût un royaume; de sorte que l'on voit dans les commencements, tantôt des rois, tantôt des ducs de Hongrie, de Pologne, de Bohême.

Il passe en Italie; d'abord le comte Palatin, & le chancelier de l'empereur, qu'il ne faut pas confondre avec le chancelier de l'empire, vont recèvoir les serments de plusieurs villes; ces serments étaient conçus en ces termes : *je jure d'être toujours fidèle à monseigneur l'empereur Fréderic contre tous ses ennemis*, &c. Comme il était brouillé alors avec le pape à cause de l'avanture des légats à Besançon, il semblait que ces serments fussent exigés contre le St. Siége.

Il ne paraît pas que les papes fussent alors souverains des terres données par Pepin, par Charlemagne & par Othon I. Les commissaires de l'empereur exercent tous les droits de la souveraineté dans la marche d'Ancone.

Adrien IV envoie de nouveaux légats à l'empereur dans Augsbourg, où il assemble son armée. Fréderic marche à Milan. Cette ville était déja la plus puissante de la Lombardie : & Pavie & Ravenne étaient peu de chose en comparaison: elle s'était

s'était rendue libre dès le tems de l'empereur Henri V; la fertilité de ſon territoire & ſurtout ſa liberté, l'avaient enrichie.

A l'approche de l'empereur elle envoie offrir de l'argent pour garder ſa liberté. Mais Fréderic veut l'argent & la ſujétion. La ville eſt aſſiégée & ſe défend. Bientôt ſes conſuls capitulent: on leur ôte le droit de battre monnoie & tous les droits régaliens. On condamne les Milanais à bâtir un palais pour l'empereur, à payer 9000 marcs d'argent. Tous les habitants font ſerment de fidélité. Milan ſans duc & ſans comte, fut gouvernée en ville ſujette.

Fréderic fait commencer à bâtir le nouveau Lodi ſur la rivière d'Adda. Il donne de nouvelles loix en Italie, & commence par ordonner que toute ville qui tranſgreſſera ces loix paiera 100 marcs d'or; un marquis 50; un comte 40; & un ſeigneur châtelain 20. Il ordonne qu'aucun fief ne pourra ſe partager. Et comme les vaſſaux, en prêtant hommage aux ſeigneurs des grands fiefs, leur juraient de les ſervir indiſtinctement envers & contre tous, il ordonne que dans ces ſerments on excepte toujours l'empereur; loi ſagement contraire aux coutumes féodales de France, par leſquelles un vaſſal était obligé de ſervir ſon ſeigneur en guerre contre le roi: ce qui était comme nous l'avons dit ailleurs, une juriſprudence de guerres civiles.

Les Génois & les Piſans avaient depuis longtems enlevé la Corſe & la Sardaigne aux Sarraſins, & s'en diſputaient encor la poſſeſſion. C'eſt une preuve qu'ils étaient très puiſſants. Mais Fréderic plus puiſſant qu'eux, envoie des commiſſaires dans ces deux villes; & parce que les Génois le traverſent, il leur fait payer une amende de mille marcs d'argent, & les empêche de continuer à fortifier Gènes.

Il remet l'ordre dans les fiefs de la comteſſe Mathilde, dont les papes ne poſſédaient rien. Il les donne à un Guelfe, couſin du duc de Saxe & de Bavière. On oublie le neveu de cette comteſſe, fils de l'empereur Conrad, lequel avait des droits ſur ces fiefs. En ce tems l'univerſité de Bologne, la première de toutes les univerſités de l'Europe, commençait à s'établir, & l'empereur lui donne des privilèges.



1159.

Fréderic I commençait à être plus maître en Italie, que Charlemagne & Othon ne l'avaient été : il affaiblit le pape en soutenant les prérogatives des sénateurs de Rome, & encor plus en mettant des troupes en quartier d'hiver dans ses terres.

Adrien IV, pour mieux conserver le temporel, attaque Fréderic Barberousse sur le spirituel. Il ne s'agit plus des investitures par un bâton courbé ou droit, mais du serment que les évêques prêtent à l'empereur. Il traite cette cérémonie de sacrilège, & cependant sous main il excite les peuples.

Les Milanais prennent cette occasion de recouvrer un peu de liberté. Fréderic les fait déclarer *déserteurs & ennemis de l'empire;* & par l'arrêt leurs biens sont livrés au pillage, & leurs personnes à l'esclavage ; arrêt qui ressemble plutôt à un ordre d'Attila qu'à une constitution d'un empereur chrétien.

Adrien IV saisit ce tems de trouble pour redemander tous les fiefs de la comtesse Mathilde, le duché de Spolette, la Sardaigne & la Corse. L'empereur ne lui donne rien. Il assiége Crême qui avait pris le parti de Milan, prend Crême & la pille. Milan respira & jouit quelque tems du bonheur de devoir sa liberté à son courage.

1160.

Après la mort du pape Adrien IV, les cardinaux se partagent. La moitié élit le cardinal Roland qui prend le nom d'Alexandre III, ennemi déclaré de l'empereur : l'autre choisit Octavien son partisan qui s'appelle Victor. Fréderic Barberousse usant de ses droits d'empereur, indique un concile à Pavie pour juger entre les deux compétiteurs. Alexandre refuse de reconnaître ce concile. Victor s'y présente. Le concile juge en sa faveur. L'empereur lui baise les pieds & conduit son cheval comme celui d'Adrien. Il se soumettait à cette étrange cérémonie pour être réellement le maître.

Alexandre III, retiré dans Anagni, excommunie l'empereur & absout ses sujets du serment de fidélité. On voit bien que le pape comptait sur le secours des rois de Naples & de Sicile. Jamais un pape n'excommunia un roi sans avoir un prince tout

prêt à foutenir par les armes cette hardieffe eccléfiaftique : le pape comptait fur le roi de Naples & fur les plus grandes villes d'Italie.

1161.

Les Milanais profitent de ces divifions. Ils ofent attaquer l'armée impériale à Carentia à quelques milles de Lodi ; & remportent une grande victoire. Si les autres villes d'Italie avaient fecondé Milan, c'était le moment pour délivrer à jamais ce beau pays du joug étranger.

1162.

L'empereur rétablit fon armée & fes affaires : les Milanais bloqués manquent de vivres ; ils capitulent. Les confuls & huit chevaliers, chacun l'épée nue à la main, viennent mettre leurs épées aux pieds de l'empereur à Lodi. L'empereur révoque l'arrêt qui condamnait les citoyens à la fervitude, & qui livrait leur ville au pillage. Mais à peine y eft-il entré le 27 de Mars qu'il fait démolir les portes, les remparts, tous les édifices publics, & on feme du fel fur leurs ruines, felon l'ancien préjugé très faux que le fel eft l'emblême de la ftérilité. Les Huns, les Goths, les Lombards n'avaient pas ainfi traité l'Italie.

Les Génois qui fe prétendaient libres, viennent prêter ferment de fidélité ; & en proteftant qu'ils ne donneront point de tribut annuel, ils donnent 1200 marcs d'argent. Ils promettent d'équiper une flotte pour aider l'empereur à conquérir la Sicile & la Pouille ; & Fréderic leur donne en fief ce qu'on appelle la rivière de Gènes, depuis Monaco jufqu'à Porto-venère.

Il marche à Bologne, qui était confédérée avec Milan, il y protège les collèges, & fait démanteler les murailles. Tout fe foumet à fa puiffance.

Pendant ce tems l'empire fait des conquêtes dans le Nord. Le duc de Saxe s'empare du Meklenbourg, pays des Vandales, & y tranfplante des colonies d'Allemands.

Pour rendre le triomphe de Fréderic Barberouffe complet, le pape Alexandre III, fon ennemi, fuit de l'Italie & fe retire en France. Fréderic va à Befançon pour intimider le roi de France, & le détacher du parti d'Alexandre.

C'est dans ce tems de sa puissance qu'il somme les rois de Dannemarck, de Bohême & de Hongrie de venir à ses ordres, donner leur voix dans une diete contre un pape. Le roi de Dannemarck Valdemar I, obéit; il se rendit à Besançon. On dit qu'il n'y fit serment de fidélité que pour le reste de la Vandalie qu'on abandonnait à ses conquêtes. D'autres disent qu'il renouvella l'hommage pour le Dannemarck. S'il est ainsi, c'est le dernier roi de Dannemarck qui ait fait hommage de son royaume à l'empire. Et cette année 1162 devient par-là une grande époque.

1163.

L'empereur va à Mayence, dont le peuple excité par des moines avait massacré l'archevêque. Il fait raser les murailles de la ville; elles ne furent rétablies que longtems après.

1164.

Erfort, capitale de la Thuringe, ville dont les archevêques de Mayence ont prétendu la seigneurie depuis Othon IV, est ceinte de murailles, dans le tems qu'on détruit celles de Mayence.

Etablissement de la société des villes anséatiques. Cette union avait commencé par Hambourg & Lubeck, qui faisaient quelque négoce à l'exemple des villes maritimes de l'Italie. Elles se rendirent bientôt utiles & puissantes, en fournissant du moins le nécessaire au nord de l'Allemagne. Et depuis lorsque Lubeck qui appartenait au fameux Henri le lion, & qu'il fortifia, fut déclarée ville impériale par Fréderic Barberousse, & la première des villes maritimes: lorsqu'elle eut le droit de battre monnoie, cette monnoie fut la meilleure de toutes, dans ces pays où l'on n'en avait frappé jusqu'alors qu'à un très bas titre. De-là vient, à ce qu'on a cru, l'argent *sterling*. De-là vient que Londres compta par livres sterlings quand elle se fut associée aux villes anséatiques.

Il arrive à l'empereur ce qui était arrivé à tous ses prédécesseurs: on fait contre lui des ligues en Italie tandis qu'il est en Allemagne. Rome se ligue avec Venise par les soins du pape Alexandre III. Venise imprenable par sa situation, était redoutable par son opulence; elle avait acquis de grandes

richeſſes dans les croiſades, auxquelles les Vénitiens n'avaient juſqu'alors pris part qu'en négociants habiles.

Fréderic retourne en Italie, & ravage le Véronois qui était de la ligue. Son pape Victor meurt. Il en fait ſacrer un autre, au mépris de toutes les loix, par un évêque de Liége. Cet uſurpateur prend le nom de Paſcal.

La Sardaigne était alors gouvernée par quatre baillis. Un d'eux qui s'était enrichi vient demander à Fréderic le titre de roi, & l'empereur le lui donne. Il triple partout les impôts, & retourne en Allemagne avec aſſez d'argent pour ſe faire craindre.

1165.

Diete de Vurtzbourg contre le pape Alexandre III. L'empereur exige un ſerment de tous les princes & de tous les évêques de ne point reconnaître Alexandre. Cette diete eſt célebre par les députés d'Angleterre qui viennent rendre compte des droits du roi & du peuple, contre les prétentions de l'égliſe de Rome.

Fréderic, pour donner de la conſidération à ſon pape Paſcal, lui fait canoniſer Charlemagne. Quel ſaint, & quel faiſeur de ſaints ! Aix-la-Chapelle prend le titre de la capitale de l'empire, quoiqu'il n'y ait point en effet de capitale. Elle obtient le droit de battre monnoie.

1166.

Henri le lion, duc de Saxe & de Bavière, ayant augmenté prodigieuſement ſes domaines, l'empereur n'eſt pas fâché de voir une ligue en Allemagne contre ce prince. Un archevêque de Cologne hardi & entreprenant, s'unit avec pluſieurs autres évêques, avec le comte Palatin, le comte de Thuringe & le marquis de Brandebourg. On fait à Henri le lion une guerre ſanglante. L'empereur les laiſſe ſe battre & paſſe en Italie.

1167.

Les Piſans & les Génois plaident à Lodi devant l'empereur pour la poſſeſſion de la Sardaigne, & ne l'obtiennent ni les uns ni les autres.

Fréderic va mettre à contribution la Pentapole si solemnellement cédée aux papes par tant d'empereurs, & patrimoine incontestable de l'église.

La ligue de Venise & de Rome, & la haine que le pouvoir despotique de Fréderic inspire, engagent Crémone, Bergame, Brescia, Mantoue, Ferrare & d'autres villes à s'unir avec les Milanais. Toutes ces villes & les Romains prennent en même tems les armes.

Les Romains attaquent vers Tusculum une partie de l'armée impériale. Elle était commandée par un archevêque de Mayence très célebre alors, nommé Christiern, & par un archevêque de Cologne. C'était un spectacle rare de voir ces deux prêtres entonner une chanson allemande pour animer leurs troupes au combat.

Mais ce qui marquait bien la décadence de Rome, c'est que les Allemands dix fois moins nombreux, défirent entiérement les Romains. Fréderic marche alors d'Ancone à Rome; il l'attaque, il brûle la ville Léonine; & l'église de St. Pierre est presque consumée.

Le pape Alexandre s'enfuit à Bénévent. L'empereur se fait couronner avec l'impératrice Béatrix, par son anti-pape Pascal, dans les ruines de St. Pierre.

De-là Fréderic revole contre les villes confédérées. La contagion qui désole son armée, les met pour quelque tems en sûreté. Les troupes Allemandes victorieuses des Romains étaient souvent vaincues par l'intempérance & par la chaleur du climat.

1168.

Alexandre III trouve le secret de mettre à la fois dans son parti Emanuel, empereur des Grecs, & Guillaume, roi de Sicile, ennemi naturel des Grecs; tant on croyait l'intérêt commun de se réunir contre Barberousse.

En effet, ces deux puissances envoient au pape de l'argent & quelques troupes. L'empereur à la tête d'une armée très diminuée, voit les Milanais relever leurs murailles sous ses yeux, & presque toute la Lombardie conjurée contre lui. Il se retire vers le comté de Maurienne. Les Milanais enhardis le poursuivent

dans les montagnes. Il échappe à grand peine, & se retire en Alsace, tandis que le pape l'excommunie.

L'Italie respire par sa retraite. Les Milanais se fortifient. Ils bâtissent aux pieds des Alpes la ville d'Alexandrie à l'honneur du pape. C'est Alexandrie de la paille, ainsi nommée, à cause de ses maisonnettes couvertes de chaume, qui la distinguent d'Alexandrie fondée par le véritable Alexandre.

En cette année Lunebourg commence à devenir une ville.

L'évêque de Vurtzbourg obtient la jurisdiction civile dans le duché de Franconie. C'est ce qui fait que ses successeurs ont eu la direction du cercle de ce nom.

Guelfe, cousin germain du fameux Henri le lion, duc de Saxe & de Bavière, légue en mourant à l'empereur le duché de Spolette, le marquisat de Toscane, avec ses droits sur la Sardaigne, pays réclamé par tant de compétiteurs, abandonné à lui-même & à ses baillis, dont l'un se disait roi.

1169.

Fréderic fait élire Henri son fils ainé, roi des Romains, tandis qu'il est prêt à perdre pour jamais Rome & l'Italie.

Quelques mois après il fait élire son second fils Fréderic, duc d'Allemagne, & lui assure le duché de Suabe : les auteurs étrangers ont cru que Fréderic avait donné l'Allemagne entière à son fils, mais ce n'était que l'ancienne Allemagne proprement dite. Il n'y avait d'autre roi de la Germanie, nommée Allemagne, que l'empereur.

1170.

Fréderic n'est plus reconnaissable. Il négocie avec le pape au lieu d'aller combattre. Ses armées & son trésor étaient donc diminués.

Les Danois prennent Stettin. Henri le lion au lieu d'aider l'empereur à recouvrer l'Italie, se croise avec ses chevaliers Saxons pour aller se battre dans la Palestine.

1171.

Henri le lion trouvant une trève établie en Asie, s'en retourne par l'Egypte. Le Soudan voulut étonner l'Europe par sa

magnificence & sa générosité : il accabla de présents le duc de Saxe & de Bavière : & entre autres, il lui donna quinze cents chevaux arabes.

1172.

L'empereur assemble enfin une diete à Vorms, & demande du secours à l'Allemagne, pour ranger l'Italie sous sa puissance. Il commence par envoyer une petite armée, commandée par ce même archevêque de Mayence qui avait battu les Romains.

Les villes de Lombardie étaient confédérées, mais jalouses les unes des autres. Lucques était ennemie mortelle de Pise; Gènes l'était de Pise & de Florence; & ce sont ces divisions qui ont perdu à la fin l'Italie.

1173.

L'archevêque de Mayence Christiern, réussit habilement à détacher les Vénitiens de la ligue. Mais Milan, Pavie, Florence, Crémone, Parme, Bologne sont inébranlables, & Rome les soutient.

Pendant ce tems Fréderic est obligé d'aller appaiser des troubles dans la Bohême. Il y dépossede le roi Ladislas, & donne la régence au fils de ce roi. On ne peut être plus absolu qu'il l'était en Allemagne, & plus faible alors au delà des Alpes.

1174.

Il passe enfin le mont Cenis. Il assiege cette Alexandrie bâtie pendant son absence, & dont le nom lui était odieux; & commence par faire dire aux habitants que s'ils osent se défendre, on ne pardonnera ni au sexe ni à l'enfance.

1175.

Les Alexandrins secourus par les villes confédérées sortent sur les impériaux, & les battent à l'exemple des Milanais. L'empereur pour comble de disgrace est abandonné par Henri le lion, qui se retire avec ses Saxons, très indisposé contre Barberousse, qui gardait pour lui les terres de Mathilde.

Il semblait que l'Italie allait être libre pour jamais.

1176.

Fréderic reçoit des renforts d'Allemagne. L'archevêque de Mayence eſt à l'autre bout de l'Italie, dans la marche d'Ancone, avec ſes troupes.

La guerre eſt pouſſée vivement des deux côtés. L'infanterie milanaiſe, toute armée de piques, défait toute la gendarmerie impériale. Fréderic échappe à peine pourſuivi par les vainqueurs. Il ſe cache & ſe ſauve enfin dans Pavie.

Cette victoire fut le ſignal de la liberté des Italiens pendant pluſieurs années : eux ſeuls alors purent ſe nuire.

Le ſuperbe Fréderic prévient enfin & ſollicite le pape Alexandre, retiré dès longtems dans Anagnia, craignant également les Romains qui ne voulaient point de maître, & l'empereur qui voulait l'être.

Fréderic lui offre de l'aider à dominer dans Rome, de lui reſtituer le patrimoine de St. Pierre, & de lui donner une partie des terres de la comteſſe Mathilde. On aſſemble un congrès à Bologne.

1177.

Le pape fait transférer le congrès à Veniſe, où il ſe rend ſur les vaiſſeaux du roi de Sicile. Les ambaſſadeurs de Sicile, & les députés des villes lombardes y arrivent les premiers. L'archevêque de Mayence Chriſtiern y vient conclure la paix.

Il eſt difficile de démêler comment cette paix, qui devait aſſurer le repos des papes & la liberté des Italiens, ne fut qu'une trêve de ſix ans avec les villes lombardes, & de quinze ans avec la Sicile. Il n'y fut pas queſtion des terres de la comteſſe Mathilde, qui avaient été la baſe du traité.

Tout étant conclu, l'empereur ſe rend à Veniſe. Le duc le conduit dans ſa gondole à St. Marc. Le pape l'attendait à la porte, la tiare ſur la tête. L'empereur ſans manteau, le conduit au chœur, une baguette de bedeau à la main. Le pape prêcha en latin que Fréderic n'entendait pas. Après le ſermon, l'empereur vient baiſer les pieds du pape, communie de ſa main, conduit ſa mule dans la place de St. Marc au ſortir de l'égliſe; & Alexandre III s'écriait : DIEU *a voulu qu'un vieillard & un*

prêtre triomphât d'un empereur puissant & terrible. Toute l'Italie regarda Alexandre III comme son libérateur & son père.

La paix fut jurée sur les évangiles par douze princes de l'empire. On n'écrivait guère alors ces traités. Il y avait peu de clauses ; les serments suffisaient : peu de princes Allemands savaient lire & signer, & on ne se servait de la plume qu'à Rome. Cela ressemble aux tems sauvages qu'on appelle héroïques.

Cependant on exigea de l'empereur un acte particulier scellé de son sceau, par lequel il promit de n'inquiéter de six ans les villes d'Italie.

1178.

Comment Fréderic Barberousse osait-il après cela passer par Milan, dont le peuple traité par lui en esclave, l'avait vaincu ? il y alla pourtant en retournant en Allemagne.

D'autres troubles agitaient ce vaste pays, guerrier, puissant & malheureux, dans lequel il n'y avait pas encor une seule ville comparable aux médiocres de l'Italie.

Henri le lion, maître de la Saxe & de la Bavière, faisait toujours la guerre à plusieurs évêques, comme l'empereur l'avait faite au pape. Il succomba comme lui, & par l'empereur même.

L'archevêque de Cologne aidé de la moitié de la Vestphalie, l'archevêque de Magdebourg, un évêque d'Halberstadt, étaient opprimés par Henri le lion, & lui faisaient tout le mal qu'ils pouvaient. Presque toute l'Allemagne embrasse leur parti.

1179.

Henri le lion est le quatriéme duc de Bavière mis au ban de l'empire dans la diete de Goslar. Il falait une puissante armée pour mettre l'arrêt à exécution. Ce prince était plus puissant que l'empereur. Il commandait alors depuis Lubeck jusqu'au milieu de la Vestphalie. Il avait outre la Bavière, la Stirie & la Carinthie. L'archevêque de Cologne son ennemi est chargé de l'exécution du ban.

Parmi les vassaux de l'empire qui amènent des troupes à l'archevêque de Cologne, on voit un Philippe, comte de Flandre, ainsi qu'un comte de Hainaut, & un duc de Brabant, &c. Cela pourait faire croire, que la Flandre proprement

dite se regardait toujours comme membre de l'empire, quoique pairie de la France : tant le droit féodal traînait après lui d'incertitudes.

Le duc Henri se défend dans la Saxe ; il prend la Thuringe, il prend la Hesse, il bat l'armée de l'archevêque de Cologne.

La plus grande partie de l'Allemagne est ravagée par cette guerre civile, effet naturel du gouvernement féodal. Il est même étrange que cet effet n'arrivât pas plus souvent.

1180.

Après quelques succès divers, l'empereur tient une diete dans le château de Gelnhausen vers le Rhin. On y renouvelle, on y confirme la proscription de Henri le lion. Fréderic y donne la Saxe à Bernard d'Anhalt, fils d'Albert l'ours, marquis de Brandebourg. On lui donne aussi une partie de la Vestphalie. La maison d'Anhalt parut alors devoir être la plus puissante de l'Allemagne.

La Bavière est accordée au comte Othon de Vitelsbach, chef de la cour de justice de l'empereur. C'est de cet Othon Vitelsbach que descendent les deux maisons électorales de Bavière qui règnent de nos jours après tant de malheurs. Elles doivent leur grandeur à Fréderic Barberousse.

Dès que ces seigneurs furent investis, chacun tombe sur Henri le lion ; & l'empereur se met lui-même à la tête de l'armée.

1181.

On prend au duc Henri, Lunebourg dont il était maître ; on attaque Lubeck dont il était le protecteur ; & le roi de Dannemarck Valdemar aide l'empereur dans ce siege de Lubeck.

Lubeck déja riche, & qui craignait de tomber au pouvoir du Dannemarck, se donne à l'empereur, qui la déclare ville impériale, capitale des villes de la mer Baltique, avec la permission de battre monnoie.

Le duc Henri ne pouvant plus résister, va se jeter aux pieds de l'empereur, qui lui promet de lui conserver Brunsvick & Lunebourg : reste de tant d'états qu'on lui enleve.

Henri le lion passe à Londres avec sa femme, chez le

roi Henri II ſon beau-père. Elle lui donne un fils nommé Othon; c'eſt le même qui fut depuis empereur ſous le nom d'Othon IV, & c'eſt d'un frere de cet Othon IV, que deſcendent les princes qui règnent aujourd'hui en Angleterre. De ſorte que les ducs de Brunſvick, les rois d'Angleterre, les ducs de Modène ont tous une origine commune, & cette origine eſt italienne.

1182.

L'Allemagne eſt alors tranquille. Fréderic y abolit pluſieurs coutumes barbares; entre autres celle de piller le mobilier des morts; droit horrible que tous les bourgeois des villes exerçaient au décès d'un bourgeois aux dépens des héritiers, & qui cauſait toujours des querelles ſanglantes, quoique le mobilier fût alors bien peu de choſe.

Toutes les villes de la Lombardie jouiſſent d'une profonde paix & reprennent la vie.

Les Romains perſiſtent toujours dans l'idée de ſe ſouſtraire au pouvoir des papes, comme à celui des empereurs. Ils chaſſent de Rome le pape Lucius III, ſucceſſeur d'Alexandre.

Le ſénat eſt le maître dans Rome. Quelques clercs qu'on prend pour des eſpions du pape Lucius III, lui ſont renvoyés avec les yeux crevés; inhumanité trop indigne du nom romain.

1183.

Fréderic I déclare Ratisbonne, ville impériale. Il détache le Tirol de la Bavière; il en détache auſſi la Stirie, qu'il érige en duché.

Célebre congrès à Plaiſance le 30 Avril, entre les commiſſaires de l'empereur & les députés de toutes les villes de Lombardie. Ceux de Veniſe même s'y trouvent. Ils conviennent que l'empereur peut exiger de ſes vaſſaux d'Italie le ſerment de fidélité; & qu'ils ſont obligés de marcher à ſon ſecours, en cas qu'on l'attaque dans ſon voyage à Rome, qu'on appelle l'expédition romaine.

Ils ſtipulent que les villes & les vaſſaux ne fourniront à l'empereur dans ſon paſſage, que le fourrage ordinaire, & les proviſions de bouche pour tout ſubſide.

L'empereur leur accorde le droit d'avoir des troupes, des

fortifications, des tribunaux qui jugent en dernier ressort, jusqu'à concurrence de cinquante marcs d'argent; & nulle cause ne doit être jamais évoquée en Allemagne.

Si dans ces villes l'évêque a le titre de comte, il y conservera le droit de créer les consuls de sa ville épiscopale; & si l'évêque n'est pas en possession de ce droit, il est réservé à l'empereur.

Ce traité qui rendait l'Italie libre sous un chef, a été regardé longtems par les Italiens comme le fondement de leur droit public.

Les marquis de Malaspina & les comtes de Crême y sont spécialement nommés, & l'empereur transige avec eux comme avec les autres villes. Tous les seigneurs des fiefs y sont compris en général.

Les députés de Venise ne signerent à ce traité que pour les fiefs qu'ils avaient dans le continent; car pour la ville de Venise, elle ne mettait pas sa liberté & son indépendance en compromis.

1184.

Grande diete à Mayence. L'empereur y fait encor reconnaître son fils Henri, roi des Romains.

Il arme chevaliers ses deux fils, Henri & Fréderic. C'est le premier empereur qui ait fait ainsi ses fils chevaliers, avec les cérémonies alors en usage. Le nouveau chevalier faisait la veille des armes, ensuite on le mettait au bain; il venait recevoir l'accollade & le baiser en tunique; des chevaliers lui attachaient ses éperons; il offrait son épée à DIEU & aux saints; on le revêtait d'une épitoge; mais ce qu'il y avait de plus bizarre, c'est qu'on lui servait à dîner, sans qu'il lui fût permis de manger & de boire. Il lui était aussi défendu de rire.

L'empereur va à Vérone, où le pape Lucius III, toujours chassé de Rome, était retiré. On y tenait un petit concile. Il ne fut pas question de rétablir Lucius à Rome. On y traita la grande querelle des terres de la comtesse Mathilde, & on ne convint de rien: aussi le pape refusa-t-il de couronner empereur Henri fils de Fréderic.

L'empereur alla le faire couronner roi d'Italie à Milan, & on y apporta la couronne de fer de Monza.

1185.

Le pape brouillé avec les romains, eſt aſſez imprudent pour ſe brouiller avec l'empereur, au ſujet de ce dangereux héritage de Mathilde.

Un roi de Sardaigne commande les troupes de Fréderic. Ce roi de Sardaigne eſt le fils de ce bailli qui avait acheté le titre de roi. Il ſe ſaiſit de quelques villes, dont les papes étaient encor en poſſeſſion. Lucius III, preſque dépouillé de tout, meurt à Vérone ; & Fréderic vainqueur du pape ne peut pourtant être ſouverain dans Rome.

1186.

L'empereur marie à Milan le 6 Février ſon fils le roi Henri, avec Conſtance de Sicile, fille de Roger II, roi de Sicile & de Naples, & petite fille de Roger I du nom. Elle était héritiere préſomptive de ce beau royaume : ce mariage fut la ſource des plus grands & des plus longs malheurs.

Cette année doit être célebre en Allemagne par l'uſage qu'introduiſit un évêque de Metz, nommé Bertrand, d'avoir des archives dans les villes, & d'y conſerver les actes dont dépendent les fortunes des particuliers. Avant ce tems-là tout ſe faiſait par témoins ſeulement, & preſque toutes les conteſtations ſe décidaient par des combats.

1187.

La Poméranie, qui après avoir appartenu aux Polonais, était vaſſale de l'empire, & qui lui payait un léger tribut, eſt ſubjuguée par Canut, roi de Dannemarck, & devient vaſſale des Danois. Sleſvich auparavant relevant de l'empire, devient un duché du Dannemarck. Ainſi ce royaume, qui auparavant relevait lui-même de l'Allemagne, lui ôte tout-d'un-coup deux provinces.

Fréderic Barberouſſe, auparavant ſi grand & ſi puiſſant, n'avait plus qu'une ombre d'autorité en Italie, & voyait la puiſſance de l'Allemagne diminuée.

Il rétablit ſa réputation, en conſervant la couronne de

Bohême à un duc ou à un roi, que ses sujets venaient de déposer.

Les Génois bâtissent un fort à Monaco, & font l'acquisition de Gavi.

Grands troubles dans la Savoie. L'empereur Fréderic se déclare contre le comte de Savoie, & détache plusieurs fiefs de ce comté, entre autres, les évêchés de Turin & de Genève. Les évêques de ces villes deviennent seigneurs de l'empire. De-là les querelles perpétuelles entre les évêques & les comtes de Genève.

1188.

Saladin, le plus grand-homme de son tems, ayant repris Jérusalem sur les chrétiens, le pape Clément III fait prêcher une nouvelle croisade dans toute l'Europe.

Le zèle des Allemands s'alluma; on a peine à concevoir les motifs qui déterminerent l'empereur Fréderic à marcher vers la Palestine, & à renouveller à l'âge de soixante-huit ans des entreprises dont un prince sage devait être désabusé. Ce qui caractérise ces tems-là, c'est qu'il envoie un comte de l'empire à Saladin, pour lui demander en cérémonie Jérusalem & la vraie croix. Cette vraie croix était incontestablement une très fausse relique; & cette Jérusalem était une ville très misérable: mais il falait flatter le fanatisme absurde des peuples.

On voit ici un singulier exemple de l'esprit du tems. Il était à craindre que Henri le lion, pendant l'absence de l'empereur, ne tentât de rentrer dans les grands états dont il était dépouillé. On lui fit jurer qu'il ne ferait aucune tentative pendant la guerre sainte. Il jura, & on se fia à son serment.

1189.

Fréderic Barberousse, avec son fils Fréderic, duc de Suabe, passe par l'Autriche & par la Hongrie avec plus de cent mille croisés. S'il eût pu conduire à Rome cette armée de volontaires, il était empereur en effet. Les premiers ennemis qu'il trouve, sont les chrétiens Grecs de l'empire de Constantinople. Les empereurs Grecs & les croisés avaient eu à se plaindre en tout tems les uns des autres.

L'empereur de Constantinople était Isaac l'Ange. Il refuse de donner le titre d'empereur à Fréderic, qu'il ne regarde que comme un roi d'Allemagne; il lui fait dire, que s'il veut obtenir le passage, il faut qu'il donne des ôtages. On voit dans les constitutions de Goldast les lettres de ces empereurs. Isaac l'Ange n'y donne d'autre titre à Fréderic que celui d'avocat de l'église romaine. Fréderic répond à l'Ange qu'il est un chien. Et après cela on s'étonne des épithetes que se donnent les héros d'Homere dans des tems encor plus héroïques!

1190.

Fréderic s'étant frayé le passage à main armée, bat le sultan d'Iconium; il prend sa ville, il passe le mont Taurus, & meurt de maladie après sa victoire, laissant une réputation célebre d'inégalité & de grandeur, & une mémoire chere à l'Allemagne plus qu'à l'Italie.

On dit qu'il fut enterré à Tyr. On ignore où est la cendre d'un empereur qui fit tant de bruit pendant sa vie. Il faut que ses succès dans l'Asie aient été beaucoup moins solides qu'éclatants: car il ne restait à son fils Fréderic de Suabe, qu'une armée d'environ sept à huit mille combattans, de cent mille qu'elle était en arrivant.

Le fils mourut bientôt de maladie comme le père; & il ne demeura en Asie que Léopold, duc d'Autriche, avec quelques chevaliers. C'est ainsi que se terminait chaque croisade.

HENRI VI,

VINGT-TROSIÉME EMPEREUR.

1190.

HEnri VI, déja deux fois reconnu & couronné du vivant de son père, ne renouvelle point cet appareil, & règne de plein droit.

Cet

Cet ancien duc de Saxe & de Bavière, ce possesseur de tant de villes, Henri le lion, avait peu respecté son serment de ne pas chercher à reprendre son bien. Il était déja entré dans le Holstein; il avait des évêques, & surtout celui de Brême, dans son parti.

Henri VI lui livre bataille auprès de Verden, & est vainqueur. Enfin on fait la paix avec ce prince toujours proscrit, & toujours armé. On lui laisse Brunsvick démantelé. Il partage avec le comte de Holstein le titre de seigneur de Lubeck, qui demeure toujours ville libre sous ses seigneurs.

L'empereur Henri VI, par cette victoire & par cette paix étant affermi en Allemagne, tourne ses pensées vers l'Italie. Il pouvait y être plus puissant que Charlemagne & les Othons: possesseur direct des terres de Mathilde, roi de Naples & de Sicile par sa femme, & suzerain de tout le reste.

1191.

Il falait recueillir cet héritage de Naples & Sicile. Les seigneurs du pays ne voulaient pas que ce royaume, devenu florissant en si peu de tems, fût une province soumise à l'Allemagne. Le sang de ces gentilshommes Français, devenus par leur courage leurs rois & leurs compatriotes, leur était cher. Ils élisent Tancrede, fils du prince Roger, & petit-fils de leur bon roi Roger. Ce prince Tancrede n'était pas né d'un mariage reconnu pour légitime. Mais combien de bâtards avaient hérité avant lui de plus grands royaumes! La volonté des peuples & l'élection paraissaient d'ailleurs le premier de tous les droits.

L'empereur traite avec les Génois pour avoir une flotte avec laquelle il aille disputer la Pouille & la Sicile. Des marchands pouvaient ce que l'empereur ne pouvait pas par lui-même. Il confirme les privilèges des villes de Lombardie pour les mettre dans son parti. Il ménage le pape Célestin III; c'était un vieillard de quatre-vingt-cinq ans, qui n'était pas prêtre. Il venait d'être élu.

Les cérémonies de l'intronisation des papes, étaient alors de les revêtir d'une chappe rouge dès qu'ils étaient nommés. On les conduisait dans une chaire de pierre qui était percée, & qu'on appellait *stercorarium*; ensuite dans une chaire de

porphyre, sur laquelle on leur donnait deux clefs, celle de l'église de Latran, & celle du palais, origine des armes du pape : de-là dans une troisiéme chaire, où on lui donnait une ceinture de soie, & une bourse, dans laquelle il y avait douze pierres semblables à celles de l'éphod du grand prêtre des Juifs. On ne sait pas quand tous ces usages ont commencé. Ce fut ainsi que Célestin fut intronisé avant d'être prêtre.

L'empereur étant venu à Rome, le pape se fait ordonner prêtre la veille de Pâque, le lendemain se fait sacrer évêque, le surlendemain sacre l'empereur Henri VI, avec l'impératrice Constance.

Roger Hoved, Anglais, est le seul qui rapporte que le pape poussa d'un coup de pied la couronne dont on devait orner l'empereur, & que les cardinaux la releverent. Il prend cet accident pour une cérémonie. On a cru aussi que c'était une marque d'un orgueil aussi brutal que ridicule. Ou le pape était en enfance; ou l'avanture n'est pas vraie.

L'empereur, pour se rendre le pape favorable dans son expédition de Naples & de Sicile, lui rend l'ancienne ville de Tusculum. Le pape la rend au peuple romain, dont le gouvernement municipal subsistait toujours. Les Romains la détruisent de fond en comble. Il semble qu'en cela les Romains eussent pris l'esprit destructeur des Goths & des Hérules habitués chez eux.

Cependant le vieux Célestin III, comme suzerain de Naples & de Sicile, craignant un vassal puissant qui ne voudrait pas être vassal, défend à l'empereur cette conquête; défense non moins ridicule que le coup de pied à la couronne, puisqu'il ne pouvait empêcher l'empereur de marcher à Naples.

Les maladies détruisent toujours les troupes Allemandes dans les pays chauds & abondans. La moitié de l'armée impériale périt sur le chemin de Naples.

Constance, femme de l'empereur, est livrée dans Salerne au roi Tancrede, qui la renvoie généreusement à son époux.

1192.

L'empereur differe son entreprise sur Naples & Sicile, & va à Vorms. Il fait un de ses fréres, Conrad, duc de Suabe. Il

donne à Philippe son autre frère, depuis empereur, le duché de Spolette, qu'il ôte à la maison des Guelfes.

Etablissement des chevaliers de l'ordre teutonique, destinés auparavant à servir les malades dans la Palestine, devenus depuis conquérans. La première maison qu'ils ont en Allemagne est bâtie à Coblentz.

Henri le lion renouvelle ses prétentions & ses guerres. Il ne poursuit rien sur la Saxe, rien sur la Bavière, il se jette encor sur le Holstein, & perd tout ce qui lui restait d'ailleurs.

1193.

En ce tems le grand Saladin chassait tous les chrétiens de la Syrie. Richard, *cœur de lion*, roi d'Angleterre, après des exploits admirables & inutiles, s'en retourne comme les autres. Il était mal avec l'empereur, il était plus mal avec Léopold, duc d'Autriche pour une vaine querelle, sur un prétendu point d'honneur qu'il avait eu avec Léopold dans les malheureuses guerres d'Orient. Il passe par les terres du duc d'Autriche. Ce prince le fait mettre aux fers, contre les serments de tous les croisés, contre les égards dûs à un roi, contre les loix de l'honneur & des nations.

Le duc d'Autriche livre son prisonnier à l'empereur. La reine Éléonore, femme de Richard, *cœur de lion*, ne pouvant venger son mari, offre sa rançon. On prétend que cette rançon fut de cent cinquante mille marcs d'argent. Cela ferait environ deux millions d'écus d'Allemagne; & attendu la rareté de l'argent, & le prix des denrées, cette somme équivaudrait à quarante millions d'écus de ce tems-ci. Les historiens peut-être ont pris cent cinquante mille marques, *marcas*, pour cent cinquante mille marcs, demi-livres. Ces méprises sont trop ordinaires. Quelle que fût la rançon, l'empereur Henri VI qui n'avait sur Richard que le droit des brigands, la reçut avec autant de lâcheté, qu'il retenait Richard avec injustice. On dit encor qu'il le força à lui faire hommage du royaume d'Angleterre, hommage très vain. Richard eût été bien loin de mériter son surnom de *cœur de lion*, s'il eût consenti à cette bassesse.

Un évêque de Prague est fait duc ou roi de Bohême. Il achete son investiture de Henri VI à prix d'argent.

Henri le lion, âgé de soixante & dix ans, marie son fils qui porte le titre de comte de Brunsvick, avec Agnès fille de Conrad, comte palatin, oncle de l'empereur. Agnès aimait le comte de Brunsvick : ce mariage auquel l'empereur consent, le réconcilie avec le vieux duc qui meurt bientôt après, en laissant du moins le Brunsvick à ses descendants.

1194.

Il est à croire que l'empereur Henri VI ne rançonnait les rois Richard & l'évêque de Bohême, que pour avoir de quoi conquérir Naples & Sicile. Tancrede son compétiteur meurt. Les peuples mettent à sa place son fils Guillaume quoiqu'enfant : marque évidente que c'était moins Tancrede que la nation qui disputait le trône de Naples à l'empereur.

Les Génois fournissent à Henri la flotte qu'ils lui ont promise ; les Pisans y ajoutent douze galères ; eux qui ne pouraient pas aujourd'hui fournir douze bateaux de pêcheurs. L'empereur avec ces forces fournies par des Italiens pour asservir l'Italie, se montre devant Naples, qui se rend ; & tandis qu'il fait assiéger en Sicile, Palerme & Catane, la veuve de Tancrede enfermée dans Salerne, capitule, & cède les deux royaumes, à condition que son fils Guillaume aura du moins la principauté de Tarente. Ainsi après cent ans que Robert & Roger avaient conquis la Sicile, ce fruit de tant de travaux des chevaliers Français, tombe dans les mains de la maison de Suabe.

Les Génois demandent à l'empereur l'exécution du traité qu'ils ont fait avec lui, la restitution stipulée de quelques terres, la confirmation de leurs privilèges en Sicile, accordés par leur roi Roger. Henri VI leur répond : *quand vous m'aurez fait voir que vous êtes libres, & que vous ne me deviez pas une flotte en qualité de vassaux, je vous tiendrai ce que je vous ai promis.* Alors joignant l'atrocité de la cruauté à l'ingratitude & à la perfidie, il fait exhumer le corps de Tancrede, & lui fait couper la tête par le bourreau. Il fait eunuque le jeune Guillaume fils de Tancrede, l'envoie prisonnier à Coire, où il lui fait crever les yeux. La reine sa mère & ses filles sont conduites en Allemagne, & enfermées dans un couvent en Alsace. Henri fait

emporter une partie des trésors amassés par les rois. Et les hommes souffrent à leur tête de tels hommes ! Et on les appelle les oints du Seigneur !

1195.

Henri de Brunsvick, fils du lion, obtient le Palatinat après la mort de son beau-père le palatin Conrad.

On publie une nouvelle croisade à Vorms ; Henri VI promet d'aller combattre pour JESUS-CHRIST.

1196.

Le zèle des voyages d'outremer croissait par les malheurs, comme les religions s'affermissent par les martyres. Une sœur du roi de France Philippe-Auguste, veuve de Béla, roi de Hongrie, se met à la tête d'une partie de l'armée croisée allemande, & va en Palestine essuyer le sort de tous ceux qui l'ont précédée. Henri VI fait marcher une autre partie des croisés en Italie, où elle lui devait être plus utile qu'à Jérusalem.

1197.

C'est ici un des points les plus curieux & les plus intéressants de l'histoire. La grande chronique belgique rapporte que non seulement Henri fit élire son fils (Fréderic II) encor au berceau, par cinquante-deux seigneurs ou évêques ; mais qu'il fit déclarer l'empire héréditaire, & qu'il statua que Naples & Sicile seraient incorporés pour jamais à l'empire. Si Henri VI put faire ces loix, il les fit sans doute ; & il était assez redouté pour ne pas trouver de contradiction. Il est certain que son épitaphe à Panorme, porte qu'il réunit la Sicile à l'empire. Mais les papes rendirent bientôt cette réunion inutile. Et à sa mort il parut bien que le droit d'élection était toujours cher aux seigneurs d'Allemagne.

Cependant Henri VI passe à Naples par terre ; tous les seigneurs y étaient animés contre lui ; un soulévement général était à craindre ; il les dépouille de leurs fiefs, & les donne aux Allemands ou aux Italiens de son parti. Le désespoir forme la conjuration que l'empereur voulait prévenir. Un comte

Jourdan, de la maison des princes Normands, se met à la tête des peuples. Il est livré à l'empereur, qui le fait périr par un supplice qu'on croirait imité des tyrans fabuleux de l'antiquité : on l'attache nu sur une chaise de fer brûlante, on le couronne d'un cercle de fer enflammé qu'on lui attache avec des clous.

1198.

Alors l'empereur laisse partir le reste de ses Allemands croisés ; ils abordent en Chypre. L'évêque de Vurtzbourg qui les conduit, donne la couronne de Chypre à Emeri de Lusignan, qui aimait mieux être vassal de l'empire Allemand, que de l'empire Grec.

Ce même Emeri de Lusignan, roi de Chypre, épouse Isabelle, fille du dernier roi de Jérusalem ; & de-là vient le vain titre de roi de Chypre & de Jérusalem, que plusieurs souverains se sont disputés en Europe.

Les Allemands croisés éprouverent des fortunes diverses en Asie. Pendant ce tems Henri VI reste en Sicile avec peu de troupes. Sa sécurité le perd ; on conspire à Naples & en Sicile contre le tyran. Sa propre femme Constance est l'ame de la conjuration. On prend les armes de tous côtés ; Constance abandonne son cruel mari, & se met à la tête des conjurés. On tue tout ce qu'on trouve d'Allemands en Sicile. C'est le premier coup des vêpres siciliennes qui sonnerent depuis sous Charles de France. Henri est obligé de capituler avec sa femme ; il meurt ; & on prétend que c'est d'un poison que cette princesse lui donna ; crime peut-être excusable dans une femme qui vengeait sa famille & sa patrie, si l'empoisonnement, & surtout l'empoisonnement d'un mari, pouvait jamais être justifié.



PHILIPPE I,

VINGT-QUATRIÉME EMPEREUR.

1198.

D'Abord les seigneurs & les évêques assemblés dans Arnsberg en Thuringe, accordent l'administration de l'Allemagne à Philippe, duc de Suabe, oncle de Fréderic II, mineur, reconnu déja roi des Romains. Ainsi le véritable empereur était Fréderic II. Mais d'autres seigneurs indignés de voir un empire électif devenu héréditaire, choisissent à Cologne un autre roi; & ils élisent le moins puissant pour être plus puissans sous son nom. Ce prétendu roi ou empereur, nommé Berthold, duc d'une petite partie de la Suisse, renonce bientôt à un vain honneur qu'il ne peut soutenir. Alors l'assemblée de Cologne élit le duc de Brunsvick, Othon, fils de Henri le lion. Les électeurs étaient le duc de Lorraine, un comte de Kuke, l'archevêque de Cologne, les évêques de Minden, de Paderborn, l'abbé de Corbie, & deux autres abbés moines bénédictins.

Philippe veut être aussi nommé empereur; il est élu à Erfort; voilà quatre empereurs en une année, & aucun ne l'est véritablement.

Othon de Brunsvick était en Angleterre: & le roi d'Angleterre Richard si indignement traité par Henri VI, & juste ennemi de la maison de Suabe, prenait le parti de Brunsvick. Par conséquent le roi de France Philippe-Auguste est pour l'autre empereur Philippe.

C'était encor une occasion pour les villes d'Italie de secouer le joug allemand. Elles devenaient tous les jours plus puissantes. Mais cette puissance même les divisait. Les unes tenaient pour Othon de Brunsvick, les autres pour Philippe de Suabe. Le pape Innocent III restait neutre entre les compétiteurs. L'Allemagne souffre tous les fléaux d'une guerre civile.

1199. 1200.

Dans ces troubles intestins de l'Allemagne, on ne voit que changements de parti, accords faits & rompus, faiblesse de

tous les côtés. Et cependant l'Allemagne s'appelle toujours l'empire romain.

L'impératrice Conſtance reſtait en Sicile avec le prince Fréderic ſon fils : elle y était paiſible, elle y était régente : & rien ne prouvait mieux que c'était elle qui avait conſpiré contre ſon mari Henri VI. Elle retenait ſous l'obéiſſance du fils ceux qu'elle avait ſoulevés contre le père. Naples & Sicile aimaient dans le jeune Fréderic le fils de Conſtance, & le ſang de leurs rois. Ils ne regardaient pas même ce Fréderic II comme le fils de Henri VI ; & il y a très grande apparence qu'il ne l'était pas, puiſque ſa mère en demandant pour lui l'inveſtiture de Naples & de Sicile au pape Céleſtin III, avait été obligée de jurer que Henri VI était ſon père.

Le fameux pape Innocent III, fils d'un comte de Segni, étant monté ſur le ſiége de Rome, il faut une nouvelle inveſtiture. Ici commence une querelle ſingulière qui dure encor depuis plus de cinq cents années.

On a vu ces chevaliers de Normandie devenus princes & rois dans Naples & Sicile, relevant d'abord des empereurs, faire enſuite hommage aux papes. Lorſque Roger encor comte de Sicile, donnait de nouvelles loix à cette iſle, qu'il enlevait à la fois aux mahométans & aux grecs, lorſqu'il rendait tant d'égliſes à la communion romaine ; le pape Urbain II lui accorda ſolemnellement le pouvoir des légats *à latere*, & des légats nés du St. Siége. Ces légats jugeaient en dernier reſſort toutes les cauſes eccléſiaſtiques, conféraient les bénéfices, levaient des décimes. Depuis ce tems les rois de Sicile étaient en effet légats, vicaires du St. Siége dans ce royaume, & vraiement papes chez eux. Ils avaient véritablement les deux glaives. Ce privilége unique que tant de rois auraient pu s'arroger, n'était connu qu'en Sicile. Les ſucceſſeurs du pape Urbain II avaient confirmé cette prérogative ſoit de gré, ſoit de force. Céleſtin III ne l'avait pas conteſtée. Innocent III s'y oppoſa, traita la légation des rois en Sicile de ſubreptice, exigea que Conſtance y renonçât pour ſon fils, & qu'elle fît un hommage lige pur & ſimple de la Sicile.

Conſtance meurt avant d'obéir, & laiſſe au pape la tutelle du roi & du royaume.

1201.

1201.

Innocent III ne reconnaît point l'empereur Philippe, il reconnaît Othon; & lui écrit : *par l'autorité de* DIEU *à nous donnée, nous vous recevons roi des Romains, & nous ordonnons qu'on vous obéiſſe; & après les préliminaires ordinaires nous vous donnerons la couronne impériale.*

Le roi de France Philippe-Auguſte, partiſan de Philippe de Suabe, & ennemi d'Othon, écrit au pape en faveur de Philippe. Innocent III lui répond; *il faut que Philippe perde l'empire, ou que je perde le pontificat.*

1202.

Innocent III publie une nouvelle croiſade. Les Allemands n'y ont point de part. C'eſt dans cette croiſade que les chrétiens d'Occident prennent Conſtantinople, au lieu de ſecourir la Terre-ſainte. C'eſt elle qui étend le pouvoir & les domaines de Veniſe.

1203.

L'Allemagne s'affaiblit du côté du Nord dans ces troubles. Les Danois s'emparent de la Vandalie; c'eſt une partie de la Pruſſe & de la Poméranie. Il eſt difficile d'en marquer les limites. Y en avait-il alors dans ces pays barbares? Le Holſtein annexé du Dannemarck, ne reconnaît plus alors l'empire.

1204.

Le duc de Brabant reconnaît Philippe pour empereur, & fait hommage.

1205.

Pluſieurs ſeigneurs ſuivent cet exemple. Philippe eſt ſacré à Aix par l'archevêque de Cologne. La guerre civile continue en Allemagne.

1206.

Othon battu par Philippe auprès de Cologne, ſe réfugie en Angleterre. Alors le pape conſent à l'abandonner : il promet

à Philippe de lever l'excommunication encourue par tout prince qui se dit empereur sans la permission du St. Siége. Il le reconnaîtra pour empereur légitime, s'il veut marier sa sœur à un neveu de sa sainteté, en donnant pour dot le duché de Spolette, la Toscane, la marche d'Ancone. Voilà des propositions bien étranges; la marche d'Ancone appartenait de droit au St. Siége. Philippe refuse le pape, & aime mieux être excommunié que de donner une telle dot. Cependant en rendant un archevêque de Cologne qu'il retenait prisonnier, il a son absolution, & ne fait point le mariage.

1207.

Othon revient d'Angleterre en Allemagne. Il y paraît sans partisans. Il faut bien pourtant qu'il en eût de secrets, puisqu'il revenait.

1208.

Le comte Othon qui était palatin dans la Bavière, assassine l'empereur Philippe à Bamberg, & se sauve aisément.

OTHON IV.

VINGT-CINQUIÉME EMPEREUR.

OThon, pour s'affermir & pour réunir les partis, épouse Béatrix, fille de l'empereur assassiné.

Béatrix demande à Francfort vengeance de la mort de son père. La diete met l'assassin au ban de l'empire. Le comte Papenheim fit plus, il assassina quelque tems après l'assassin de l'empereur.

1209.

Othon IV, pour s'affermir mieux, confirme aux villes d'Italie tous leurs droits, & reconnaît ceux que les papes s'attribuent. Il écrit à Innocen III, *Nous vous rendrons l'obéissance que nos prédécesseurs ont rendue aux vôtres.* Il le laisse en possession des terres que le pontife a déja recouvrées, comme

Viterbe, Orviete, Pérouse. Il lui abandonne la supériorité territoriale, c'est-à-dire le domaine suprême, le droit de mouvance sur Naples & Sicile.

1210.

On ne peut paraître plus d'accord ; mais à peine est-il couronné à Rome, qu'il fait la guerre au pape pour ces mêmes villes.

Il avait laissé au pape la suzeraineté & la garde de Naples & Sicile ; il va s'emparer de la Pouille, héritage du jeune Fréderic roi des Romains, qu'on dépouillait à la fois de l'empire & de l'héritage de sa mère.

1211.

Innocent III ne peut qu'excommunier Othon. Une excommunication n'est rien contre un prince affermi : c'est beaucoup contre un prince qui a des ennemis.

Les ducs de Bavière, celui d'Autriche, le landgrave de Thuringe, veulent le détrôner. L'archevêque de Mayence l'excommunie, & tout le parti reconnaît le jeune Fréderic II.

L'Allemagne est encor divisée. Othon prêt de perdre l'Allemagne pour avoir voulu ravir la Pouille, repasse les Alpes.

1212.

L'empereur Othon assemble ses partisans à Nuremberg. Le jeune Fréderic passe les Alpes après lui : il s'empare de l'Alsace, dont les seigneurs se déclarent en sa faveur. Il met dans son parti Ferri, duc de Lorraine. L'Allemagne est d'un bout à l'autre le théatre de la guerre civile.

1213.

Fréderic II reçoit enfin de l'archevêque de Mayence la couronne à Aix-la-Chapelle.

Cependant Othon se soutient, & il regagne presque tout, lorsqu'il était prêt de tout perdre.

Il était toujours protégé par l'Angleterre. Son concurrent Fréderic II l'était par la France. Othon fortifie son parti en épousant la fille du duc de Brabant, après la mort de sa

femme Béatrix. Le roi d'Angleterre Jean lui donne de l'argent pour attaquer le roi de France. Ce Jean n'était pas encor Jean *sans terre;* mais il était destiné à l'être & à devenir comme Othon, très malheureux.

1214.

Il paraît singulier qu'Othon qui un an auparavant avait de la peine à se défendre en Allemagne, puisse faire la guerre à présent à Philippe-Auguste. Mais il était suivi du duc de Brabant, du duc de Limbourg, du duc de Lorraine, du comte de Hollande, de tous les seigneurs de ces pays, & du comte de Flandre, que le roi d'Angleterre avait gagnés. C'est toujours un problême, si les comtes de Flandre, qui alors faisaient toujours hommage à la France, étaient regardés comme vassaux de l'empire malgré cet hommage.

Othon marche vers Valenciennes avec une armée de plus de cent vingt mille combattants, tandis que Fréderic II caché vers la Suisse, attendait l'issue de cette grande entreprise. Philippe-Auguste était pressé entre l'empereur & le roi d'Angleterre.

BATAILLE FAMEUSE DE BOVINES.

L'empereur Othon la perdit. On tua, dit-on, trente mille Allemands, nombre probablement exagéré. L'usage était alors de charger de chaînes les prisonniers. Le comte de Flandre & le comte de Boulogne, furent menés à Paris les fers aux pieds & aux mains. C'était une coutume barbare établie. Le roi Richard d'Angleterre, *cœur de lion*, disait lui-même, qu'étant arrêté en Allemagne contre le droit des gens, *on l'avait chargé de fers aussi pesants qu'il avait pu les porter.*

Au reste, on ne voit pas que le roi de France fît aucune conquête du côté de l'Allemagne après sa victoire de Bovines : mais il en eut bien plus d'autorité sur ses vassaux.

Philippe-Auguste envoie à Fréderic en Suisse, où il était retiré, le char impérial qui portait l'aigle allemande ; c'était un trophée & un gage de l'empire.



FRÉDERIC II,

VINGT-SIXIÉME EMPEREUR.

OThon vaincu, abandonné de tout le monde, se retire à Brunsvick, où on le laisse en paix parce qu'il n'est plus à craindre. Il n'est pas dépossédé, mais il est oublié. On dit qu'il devient dévot : ressource des malheureux & passion des esprits faibles. Sa pénitence était, à ce qu'on prétend, de se faire fouler aux pieds par ses valets de cuisine, comme si les coups de pied d'un marmiton expiaient les fautes des princes. Mais doit-on croire ces inepties écrites par des moines ?

1215.

Fréderic II, empereur par la victoire de Bovines, se fait partout reconnaître.

Pendant les troubles de l'Allemagne, on a vu que les Danois avaient conquis beaucoup de terres vers l'Elbe, au nord & à l'orient. Fréderic II commença par abandonner ces terres par un traité. Hambourg s'y trouvait comprise. Mais comme à la première occasion on revient contre un traité onéreux, il profite d'une petite guerre que le nouveau comte palatin du Rhin frère d'Othon, faisait aux Danois ; il reçoit Hambourg sous sa protection ; il la rend ensuite : honteux commencement d'un règne illustre.

Second couronnement de l'empereur à Aix-la-Chapelle. Il dépossede le comte palatin, & le Palatinat retourne à la maison de Baviere-Vitelsbach.

Nouvelle croisade. L'empereur prend la croix : il falait qu'il doutât encor de sa puissance, puisqu'il promet au pape Innocent III, de ne point réunir Naples & Sicile à l'empire, & de les donner à son fils dès qu'il aura été sacré à Rome.

1216.

Fréderic II reste en Allemagne avec sa croix, & a plus de desseins sur l'Italie que sur la Palestine. Il disait hautement que la vraie terre de promission était Naples & Sicile, & non pas

les déserts & les cavernes de Judée. La croisade est en vain prêchée à tous les rois. Il n'y a cette fois qu'André II, roi des Hongrais, qui parte. Ce peuple qui à peine était chrétien, prend la croix contre les musulmans qu'on nomme infidèles.

1217.

Les Allemands croisés n'en partent pas moins, sous divers chefs, par terre & par mer. La flotte des Pays-Bas, arrêtée par les vents contraires, fournit encor aux croisés l'occasion d'employer utilement leurs armes vers l'Espagne. Ils se joignent aux Portugais, & battent les Maures. On pouvait poursuivre cette victoire, & délivrer enfin l'Espagne entière : le pape Honorius III, successeur d'Innocent, ne veut pas le permettre. Les papes commandaient aux croisés comme aux milices de DIEU ; mais ils ne pouvaient que les envoyer en Orient. On ne gouverne les hommes que suivant leurs préjugés ; & ces soldats des papes n'eussent point obéi ailleurs.

1218.

Fréderic II avait grande raison de n'être point du voyage. Les villes d'Italie, & surtout Milan, refusaient de reconnaître un souverain, qui maître de l'Allemagne & de Naples, pouvait asservir toute l'Italie. Elles tenaient encor le parti d'Othon IV, qui vivait obscurément dans un coin de l'Allemagne. Le reconnaître pour empereur, c'était en effet être entiérement libres.

Othon meurt auprès de Brunsvick ; & la Lombardie n'a plus de prétexte.

1219.

Grande diete à Francfort, où Fréderic II fait élire roi des Romains son fils Henri, âgé de neuf ans, né de Constance d'Aragon. Toutes ces dietes se tenaient en plein champ, comme aujourd'hui encor en Pologne.

L'empereur renonce au droit de la jouissance du mobilier des évêques défunts, & des revenus pendant la vacance. C'est ce qu'en France on appelle la régale. Il renonce au droit de jurisdiction dans les villes épiscopales où l'empereur se trouvera,

ſans y tenir ſa cour. Preſque tous les premiers actes de ce prince ſont des renonciations.

1220.

Il va en Italie chercher cet empire que Fréderic Barberouſſe n'avait pu ſaiſir. Milan d'abord lui ferme ſes portes comme à un petit-fils de Barberouſſe, dont les Milanais déteſtaient la mémoire. Il ſouffre cet affront, & va ſe faire couronner à Rome. Honorius III exige d'abord que l'empereur lui confirme la poſſeſſion où il eſt de pluſieurs terres de la conteſſe Mathilde. Fréderic y ajoute encor le territoire de Fondi. Le pape veut qu'il renouvelle le ſerment d'aller à la Terre-ſainte, & l'empereur fait ce ſerment. Après quoi il eſt couronné avec toutes les cérémonies humbles ou humiliantes de ſes prédéceſſeurs. Il ſignale encor ſon couronnement par des édits ſanglants contre les hérétiques. Ce n'eſt pas qu'on en connût alors en Allemagne, où régnait l'ignorance avec le courage & le trouble. Mais l'inquiſition venait d'être établie à l'occaſion des Albigeois ; & l'empereur, pour plaire au pape, fit ces édits cruels, par leſquels les enfants des hérétiques ſont exclus de la ſucceſſion de leurs pères.

Ces loix confirmées par le pape, étaient viſiblement dictées pour juſtifier le raviſſement des biens ôtés par l'égliſe & par les armes à la maiſon de Toulouſe dans la guerre des Albigeois. Les comtes de Toulouſe avaient beaucoup de fiefs de l'empire. Fréderic voulait donc abſolument complaire au pape. De telles loix n'étaient ni de ſon âge, ni de ſon caractère. Auraient-elles été de ſon chancelier Pierre Deſvignes, tant accuſé d'avoir fait le prétendu livre des *Trois impoſteurs*, ou du moins d'avoir eu des ſentiments que le titre du livre ſuppoſe ?

1221. 1222. 1223. 1224.

Dans ces années, Fréderic II fait des choſes plus dignes de mémoire. Il embellit Naples, il l'agrandit, il la fait la métropole du royaume, & elle devient bientôt la ville la plus peuplée de l'Italie. Il y avait encor beaucoup de Sarraſins en Sicile, & ſouvent ils prenaient les armes ; il les tranſporte à Lucera dans la Pouille. C'eſt ce qui donna à cette ville le nom *de*

Lucera ou Nocera de pagani : car on désignait du nom de païens les Sarrasins & les Turcs, soit excès d'ignorance, soit excès de haine; & ces peuples en voyant nos croix & nos images, nous appellaient idolâtres.

L'académie ou l'université de Naples est établie & florissante. On y enseigne les loix; & peu-à-peu les loix lombardes céderent au droit romain.

Il paraît que le dessein de Fréderic II était de rester dans l'Italie. On s'attache au pays où l'on est né, & qu'on embellit; & ce pays était le plus beau de l'Europe. Il passe quinze ans sans aller en Allemagne. Pourquoi eût-il tant flatté les papes, tant ménagé les villes d'Italie, s'il n'avait conçu l'idée d'établir enfin à Rome le siége de l'empire? N'était-ce pas le seul moyen de sortir de cette situation équivoque où étaient les empereurs? Situation devenue encor plus embarrassante depuis que l'empereur était à la fois roi de Naples & vassal du St. Siége, & depuis qu'il avait promis de séparer Naples & Sicile de l'empire? Tout ce chaos eût été enfin débrouillé si l'empereur eût été le maître de l'Italie. Mais la destinée en ordonna autrement.

Il paraît aussi que le grand dessein du pape était de se débarrasser de Fréderic, & de l'envoyer dans la Terre-sainte. Pour y réussir, il lui avait fait épouser après la mort de Constance d'Aragon, une des héritieres prétendues du royaume de Jérusalem, perdu depuis longtems. Jean de Brienne qui prenait ce vain titre de roi de Jérusalem, fondé sur la prétentoin de sa mère, donna sa fille Jolanda ou Violanta à Fréderic, avec Jérusalem pour dot, c'est-à-dire avec presque rien. Et Fréderic l'épousa parce que le pape le voulait, & qu'elle était belle. Les rois de Sicile ont toujours pris le titre de roi de Jérusalem depuis ce tems-là. Fréderic ne s'empressait pas d'aller conquérir la dot de sa femme, qui ne consistait que dans des prétentions sur un peu de terrain maritime resté encor aux chrétiens dans la Syrie.

1225.

Pendant les années précédentes & dans les suivantes, le jeune Henri fils de l'empereur est toujours en Allemagne. Une grande révolution arrive en Dannemarck & dans toutes les

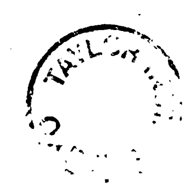
provinces

provinces qui bordent la mer Baltique. Le roi Danois Valdemar s'était emparé de ces provinces, où habitaient les Slaves occidentaux, les Vandales; de Hambourg à Dantzick, & de Dantzick à Revel, tout reconnaissait Valdemar.

Un comte de Shverin dans le Melkelbourg, devenu vassal de ce roi, forme le dessein d'enlever Valdemar & le prince héréditaire son fils. Il l'exécute dans une partie de chasse le 23 Mai 1223.

Le roi de Dannemarck prisonnier, implore Honorius III. Ce pape ordonne au comte de Shverin & aux autres seigneurs Allemands qui étaient de l'entreprise, de remettre en liberté le roi & son fils. Les papes prétendaient avoir donné la couronne de Dannemarck, comme celles de Hongrie, de Pologne, de Bohême. Les empereurs prétendaient aussi les avoir données. Les papes & les césars qui n'étaient pas maîtres dans Rome, se disputaient toujours le droit de faire des rois au bout de l'Europe. On n'eut aucun égard aux ordres d'Honorius. Les chevaliers de l'ordre teutonique se joignent à l'évêque de Riga en Livonie, & se rendent maîtres d'une partie des côtes de la mer Baltique.

Lubeck, Hambourg, reprennent leur liberté & leurs droits. Valdemar & son fils, dépouillés de presque tout ce qu'ils avaient dans ces pays, ne sont mis en liberté qu'en payant une grosse rançon.



On voit ici une nouvelle puissance s'établir insensiblement. C'est cet ordre teutonique; il a déja un grand-maître, il a des fiefs en Allemagne, & il conquiert des terres vers la mer Baltique.

1226.

Ce grand-maître de l'ordre teutonique sollicite en Allemagne de nouveaux secours pour la Palestine. Le pape Honorius presse en Italie l'empereur d'en sortir au plus vîte & d'aller accomplir son vœu en Syrie. Il faut observer qu'alors il y avait une trêve de neuf ans entre le sultan d'Egypte & les croisés. Fréderic II n'avait donc point de vœu à remplir. Il promet d'entretenir des chevaliers en Palestine, & n'est point excommunié. Il devait s'établir en Lombardie & ensuite à Rome,

plutôt qu'à Jérusalem. Les villes lombardes avaient eu le tems de s'associer ; on leur donnait le titre de villes confédérées ; Milan & Bologne étaient à la tête ; on ne les regardait plus comme sujettes, mais comme vassales de l'empire. Fréderic II voulait au moins les attacher à lui : & cela était difficile. Il indique une diete à Crémone, & y appelle tous les seigneurs Italiens & Allemands.

Le pape qui craint que l'empereur ne prenne trop d'autorité dans cette diete, lui suscite des affaires à Naples. Il nomme à cinq évêchés vacants dans ce royaume sans consulter Fréderic ; il empêche plusieurs villes, plusieurs seigneurs, de venir à l'assemblée de Crémone ; il soutient les droits des villes associées, & se rend le défenseur de la liberté italique.

1227.

Beau triomphe du pape Honorius III. L'empereur ayant mis Milan au ban de l'empire, ayant transféré à Naples l'université de Bologne, prend le pape pour juge. Toutes les villes se soumettent à sa décision. Le pape, arbitre entre l'empereur & l'Italie, donne son arrêt. *Nous ordonnons*, dit-il, *que l'empereur oublie son ressentiment contre toutes les villes, & nous ordonnons que les villes fournissent & entretiennent quatre cents chevaliers pour le secours de la Terre-sainte pendant deux ans*. C'était parler dignement à la fois en souverain & en pontife.

Ayant ainsi jugé l'Italie & l'empereur, il juge Valdemar, roi de Danemarck, qui avait fait serment de payer aux seigneurs Allemands le reste de sa rançon, & de ne jamais reprendre ce qu'il avait cédé. Le pape le releve d'un serment fait en prison & par force. Valdemar rentre dans le Holstein, mais il est battu. Le seigneur de Lunebourg & de Brunsvick son neveu, qui combat pour lui, est fait prisonnier. Il n'est élargi qu'en cédant quelques terres. Toutes ces expéditions sont toujours des guerres civiles. L'Allemagne alors est quelque tems tranquille.

1228.

Honorius III étant mort, & Grégoire IX frère d'Innocent III lui ayant succédé, la politique du pontificat fut la même :

mais l'humeur du nouveau pontife fut plus altière : il presse la croisade & le départ tant promis de Fréderic II : il falait envoyer ce prince à Jérusalem pour l'empêcher d'aller à Rome. L'esprit du tems faisait regarder le vœu de ce prince comme un devoir inviolable. Sur le premier délai de l'empereur, le pape l'excommunie. Fréderic dissimule encor son ressentiment; il s'excuse, il prépare sa flotte, & exige de chaque fief de Naples & de Sicile huit onces d'or pour son voyage. Les ecclésiastiques même lui fournissent de l'argent, malgré la défense du Pape. Enfin il s'embarque à Brindisi, mais sans avoir fait lever son excommunication.

1229.

Que fait Grégoire IX pendant que l'empereur va vers la Terre-sainte? Il profite de la négligence de ce prince à se faire absoudre, ou plutôt du mépris qu'il a fait de l'excommunication; & il se ligue avec les Milanais & les autres villes confédérées, pour lui ravir le royaume de Naples dont on craignait tant l'incorporation avec l'empire.

Renaud, duc de Spolette & vicaire du royaume, prend au pape la marche d'Ancone. Alors le pape fait prêcher une croisade en Italie contre ce même Fréderic II qu'il avait envoyé à la croisade de la Terre-sainte.

Il envoie un ordre au patriarche titulaire de Jérusalem qui résidait à Ptolémaïs, de ne point reconnoître l'empereur.

Fréderic dissimulant encor, conclut avec le soudan d'Egypte Melecsala, que nous appellons Mélédin, maître de la Syrie, un traité par lequel il paraît que l'objet de la croisade est rempli. Le sultan lui cede Jérusalem, avec quelques petites villes maritimes dont les chrétiens étaient encor en possession. Mais c'est à condition qu'il ne résidera pas à Jérusalem, que les mosquées bâties dans les saints lieux subsisteront, qu'il y aura toujours un émir dans la ville. Fréderic passa pour s'être entendu avec le soudan afin de tromper le pape. Il va à Jérusalem avec une très petite escorte, il s'y couronne lui-même; aucun prélat ne voulut couronner un excommunié. Il retourne bientôt au royaume de Naples qui exigeait sa présence.

1230.

Il trouve dans le territoire de Capoue son beau-père Jean de Brienne à la tête de la croisade papale.

Les croisés du pape qu'on appellait *Guelfes*, portaient le signe des deux clefs sur l'épaule. Les croisés de l'empereur qu'on appellait *Gibelins*, portaient la croix. Les clefs s'enfuirent devant la croix.

Tout était en combustion en Italie. On avait besoin de la paix; on la fait le 23 Juillet à San Germano. L'empereur n'y gagne que l'absolution. Il consent que désormais les bénéfices se donnent par élection en Sicile; qu'aucun clerc dans ses deux royaumes ne puisse être traduit devant un juge laïque; que tous les biens ecclésiastiques soient exempts d'impôts; & enfin il donne de l'argent au pape.

1231.

Il paraît jusqu'ici que ce Fréderic II, qu'on a peint comme le plus dangereux des hommes, était le plus patient; mais on prétend que son fils était déja prêt à se révolter en Allemagne, & c'est ce qui rendait le père si facile en Italie.

1232. 1233. 1234.

Il est clair que l'empereur ne restait si longtems en Italie que dans le dessein d'y fonder un véritable empire Romain. Maître de Naples & de Sicile, s'il eût pris sur la Lombardie l'autorité des Othons, il était le maître de Rome. C'est-là son véritable crime aux yeux des papes; & ces papes qui le poursuivirent d'une manière violente, étaient toujours regardés d'une partie de l'Italie comme les soutiens de la nation. Le parti des Guelfes était celui de la liberté. Il eût falu dans ces circonstances à Fréderic des trésors, & une grande armée bien disciplinée & toujours sur pied. C'est ce qu'il n'eut jamais. Othon IV, bien moins puissant que lui, avait eu contre le roi de France une armée de près de cent trente mille hommes. Mais il ne la soudoya pas, & c'était un effort passager de vassaux & d'alliés réunis pour un moment.

Fréderic pouvait faire marcher ses vassaux d'Allemagne en

Italie. On prétend que le pape Grégoire IX prévint ce coup en soulevant le roi des Romains Henri contre son père; ainsi que Grégoire VII, Urbain II & Pascal II avaient armé les enfants de Henri IV.

Le roi des Romains met d'abord dans son parti plusieurs villes le long du Rhin & du Danube. Le duc d'Autriche se déclare en sa faveur. Milan, Bologne, & d'autres villes d'Italie entrent dans ce parti contre l'empereur.

1235.

Fréderic II retourne enfin en Allemagne après quinze ans d'absence. Le marquis de Bade défait les révoltés. Le jeune Henri vient se jeter aux genoux de son père à la grande diete de Mayence. C'est dans ces dietes célèbres, dans ces parlements de princes, présidés par les empereurs en personne, que se traitent toujours les plus importantes affaires de l'Europe avec la plus grande solemnité. L'empereur dans cette mémorable diete de Mayence dépose son fils Henri, roi des Romains, & craignant le sort du faible Louis nommé le débonnaire, & du courageux & trop facile Henri IV, il condamne son fils rebelle à une prison perpétuelle. Il assure dans cette diete le duché de Brunsvick à la maison Guelfe qui le possede encor. Il reçoit solemnellement le droit canon publié par Grégoire IX, & il fait publier pour la première fois des décrets de l'empire en langue allemande, quoiqu'il n'aimât pas cette langue & qu'il cultivât la romance, à laquelle succéda l'Italienne.

1236.

Il charge le roi de Bohême, le duc de Baviere, & quelques évêques ennemis du duc d'Autriche, de faire la guerre à ce duc, comme vassaux de l'empire, qui en soutiennent les droits contre des rebelles.

Il repasse en Lombardie, mais avec peu de troupes, & par conséquent n'y peut faire aucune expédition utile. Quelques villes, comme Vicence & Vérone, mises au pillage, le rendent plus odieux aux Guelfes sans le rendre plus puissant.



1237.

Il vient dans l'Autriche défendue par les Hongrois. Il la subjugue ; & fonde une université à Vienne. Cependant les papes ont toujours prétendu qu'il n'appartenait qu'à eux d'ériger des universités, sur quoi on leur a appliqué cet ancien mot d'une farce italienne, *parce que tu sais lire & écrire, tu te crois plus savant que moi.*

Il confirme les privilèges de quelques villes impériales, comme de Ratisbonne & de Strasbourg ; fait reconnaître son fils Conrad roi des Romains, à la place de Henri ; & enfin après ces succès en Allemagne, il se croit assez fort pour remplir son grand projet de subjuguer l'Italie. Il y revole, prend Mantoue, défait l'armée des confédérés.

Le pape qui le voyait alors marcher à grands pas à l'exécution de son grand dessein, fait une diversion par les affaires ecclésiastiques ; & sous prétexte que l'empereur faisait juger par des cours laïques les crimes des clercs, il excite toute l'église contre lui ; l'église excite les peuples.

1238. 1239.

Fréderic II avait un bâtard nommé *Enzius*, qu'il avait fait roi de Sardaigne ; autre prétexte pour le pontife qui prétendait que la Sardaigne relevait du St. Siége.

Ce pape était toujours Grégoire IX. Les différents noms des papes ne changent jamais rien aux affaires ; c'est toujours la même querelle & le même esprit. Grégoire IX excommunie solemnellement l'empereur deux fois pendant la semaine de la passion. Ils écrivent violemment l'un contre l'autre. Le pape accuse l'empereur de soutenir que le monde a été trompé par trois imposteurs, *Moïse*, JESUS-CHRIST & *Mahomet.* Fréderic appelle Grégoire *Ante-Christ*, *Balaam*, & *prince des ténebres.* Peut-être le pape accusa faussement l'empereur, qui de son côté calomnia le pape. C'est de cette querelle que naquit ce préjugé qui dure encor, que Fréderic composa, ou fit composer en latin le livre des *Trois imposteurs* : on n'avait pas alors assez de science & de critique pour faire un tel ouvrage. Nous avons depuis peu quelques mauvaises brochures sur le même

ſujet, mais perſonne n'a été aſſez ſot pour les imputer à Fréderic II, ni à ſon chancelier Deſvignes.

La patience de l'empereur était enfin pouſſée à bout, & il ſe croyait puiſſant. Les dominicains & les franciſcains, milices ſpirituelles du pape nouvellement établies, ſont chaſſés de Naples & de Sicile. Les bénédictins du Mont-Caſſin ſont chaſſés auſſi, & on n'en laiſſe que huit pour faire l'office. On défend ſous peine de mort dans les deux royaumes de recevoir des lettres du pape.

Tout cela anime davantage les factions des Guelfes & des Gibelins. Veniſe & Gènes s'uniſſent aux villes de Lombardie. L'empereur marche contre elles. Il eſt défait par les Milanais. C'eſt la troiſieme victoire ſignalée, dans laquelle les Milanais ſoutiennent leur liberté contre les empereurs.

1240.

Il n'y a plus alors à négocier, comme l'empereur avait toujours fait. Il augmente ſes troupes, & marche à Rome, où il y avait un grand parti de Gibelins.

Grégoire IX fait expoſer les têtes de St. Pierre & de St. Paul. Où les avait-on priſes ? Il harangue le peuple en leur nom, échauffe tous les eſprits, & profite de ce moment d'enthouſiaſme pour faire une croiſade contre Fréderic.

Ce prince ne pouvant entrer dans Rome, va ravager le Bénéventin. Tel était le pouvoir des papes dans l'Europe ; & le ſeul nom de croiſade était devenu ſi ſacré, que le pape obtient le vingtiéme des revenus eccléſiaſtiques en France, & le cinquiéme en Angleterre pour ſa croiſade contre l'empereur.

Il offre par ſes légats la couronne impériale à Robert d'Artois, frère de St. Louis. Il eſt dit dans ſa lettre au roi & au baronnage de France : *nous avons condamné Fréderic ſoi-diſant empereur, & lui avons ôté l'empire. Nous avons élu en ſa place le prince Robert frère du roi : nous le ſoutiendrons de toutes nos forces, & par toutes ſortes de moyens.*

Cette offre indiſcrete fut refuſée. Quelques hiſtoriens diſent, en citant mal *Matthieu Pâris*, que les barons de France répondirent, qu'il ſuffiſait à Robert d'Artois d'être frère d'un roi qui était au-deſſus de l'empereur. Ils prétendent même que les

ambassadeurs de St. Louis auprès de Fréderic, lui dirent la même chose dans les mêmes termes. Il n'est nullement vraisemblable qu'on ait répondu une grossiéreté si indécente, si peu fondée, & si inutile.

La réponse des barons de France que Matthieu Pâris rapporte, n'a pas plus de vraisemblance. Les premiers de ces barons étaient tous les évêques du Royaume. Or, il est bien difficile que tous les barons & tous les évêques du tems de St. Louis aient répondu au pape : *tantum relligionis in papa non invenimus, qui eum debuit promovisse, & DEO militantem protexisse, eum conatus est absentem confundere & nequiter supplantare.* « Nous ne trouvons pas tant de religion dans le pape » que dans Fréderic II ; dans ce pape qui devait secourir un » empereur combattant pour DIEU, & qui profite de son » absence pour l'opprimer & le supplanter méchamment. »

Pour peu qu'un lecteur ait de bon sens, il verra bien qu'une nation en corps ne peut faire une réponse insultante au pape qui offre l'empire à cette nation. Comment les évêques auraient-ils écrit au pape que l'incrédule Fréderic II avait plus de religion que lui ? Que ce trait apprenne à se défier des historiens qui érigent leurs propres idées en monuments publics.

1241.

Dans ce tems les peuples de la grande Tartarie menaçaient le reste du monde. Ce vaste réservoir d'hommes grossiers & belliqueux, avait vomi ses inondations sur presque tout notre hémisphère dès le cinquiéme siécle de l'ère chrétienne. Une partie de ces conquérants venait d'enlever la Palestine au soudan d'Egypte, & au peu de chrétiens qui restaient encor dans cette contrée. Des hordes plus considérables de Tartares sous Batoukan, petit-fils de Gengiskan, avaient été jusqu'en Pologne, & jusqu'en Hongrie.

Les Hongrois mêlés avec les Huns, anciens compatriotes de ces Tartares, venaient d'être vaincus par ces nouveaux brigands. Ce torrent s'était répandu en Dalmatie, & portait ainsi ses ravages de Pékin aux frontières de l'Allemagne. Etait-ce là le tems pour un pape d'excommunier l'empereur, & d'assembler un concile pour le déposer ?

Grégoire

Grégoire IX indique ce concile. On ne conçoit pas comment il peut proposer à l'empereur de faire une cession entière de l'empire & de tous ses états au St. Siége pour tout concilier. Le pape fait pourtant cette proposition. Quel était l'esprit du siécle, où l'on pouvait proposer de pareilles choses ?

1242.

L'orient de l'Allemagne est délivré des Tartares, qui s'en retournent comme des bêtes féroces après avoir saisi quelque proie.

Grégoire IX, & son successeur Céléstin IV, étant morts presque dans la même année, & le St. Siége ayant vaqué longtems, il est surprenant que l'empereur presse les Romains de faire un pape, & même à main armée. Il paraît qu'il était de son intérêt que la chaire de ses ennemis ne fût pas remplie ; mais le fond de la politique de ces tems-là est bien peu connu. Ce qui est certain, c'est qu'il falait que Fréderic II fût un prince sage, puisque dans ces tems de troubles, l'Allemagne, & son royaume de Naples & Sicile, étaient tranquilles.

1243.

Les cardinaux assemblés à Agnani élisent le cardinal Fiesque, Génois, de la maison des comtes de Lavagna, attaché à l'empereur. Ce prince dit, *Fiesque était mon ami, le pape sera mon ennemi.*

1244.

Fiesque, connu sous le nom d'Innocent IV, ne va pas jusqu'à demander que Fréderic II lui cede l'empire ; mais il veut la restitution de toutes les villes de l'état ecclésiastique & de la comtesse Mathilde, & demande à l'empereur l'hommage de Naples & de Sicile.

1245.

Innocent IV, sur le refus de l'empereur, assemble à Lyon le concile indiqué par Grégoire IX ; c'est le treiziéme des conciles généraux.

On peut demander pourquoi ce concile se tint dans une ville impériale? Cette ville était protégée par la France; l'archevêque était prince; & l'empereur n'avait plus dans ces provinces que le vain titre de seigneur suzerain.

Il n'y eut à ce concile général que cent quarante-quatre évêques; mais il était décoré de la présence de plusieurs princes, & surtout de l'empereur de Constantinople, Baudouin de Courtenai, placé à la droite du pape. Ce monarque était venu demander des secours qu'il n'obtint point.

Fréderic ne négligea pas d'envoyer à ce concile, où il devait être accusé, des ambassadeurs pour le défendre. Innocent IV prononça contre lui deux longues harangues dans les deux premières sessions. Un moine de l'ordre de Citeaux, évêque de Carinola, près du Garillan, chassé du royaume de Naples par Fréderic, l'accusa dans les formes.

Il n'y a aujourd'hui aucun tribunal réglé auquel les accusations intentées par ce moine fussent admises. *L'empereur*, dit-il, *ne croit ni à* DIEU, *ni aux saints;* mais qui l'avait dit à ce moine? *L'empereur a plusieurs épouses à la fois;* mais quelles étaient ces épouses? *Il a des correspondances avec le soudan de Babilone.* Mais pourquoi le roi titulaire de Jérusalem ne pouvait-il traiter avec son voisin? *Il pense comme Averroës, que* JESUS-CHRIST *& Mahomet étaient des imposteurs.* Mais où Averroës a-t-il écrit cela? Et comment prouver que l'empereur pense comme Averroës? *Il est hérétique.* Mais quelle est son hérésie? Et comment peut-il être hérétique sans être chrétien?

Thadée Sessa, ambassadeur de Fréderic, répond au moine, évêque, qu'il en a menti, que son maître est un fort bon chrétien, & qu'il ne tolere point la simonie. Il accusait assez par ces mots la cour de Rome.

L'ambassadeur d'Angleterre alla plus loin que celui de l'empereur: *vous tirez*, dit-il, *par vos Italiens plus de soixante mille marcs par an du royaume d'Angleterre: vous taxez toutes nos églises; vous excommuniez quiconque se plaint; nous ne souffrirons pas plus longtems de telles vexations.*

Tout cela ne fit que hâter la sentence du pape; *Je déclare*, dit Innocent IV, *Fréderic convaincu de sacrilège & d'hérésie*,

excommunié & déchu de l'empire. J'ordonne aux électeurs d'élire un autre empereur, & je me réserve la disposition du royaume de Sicile.

Après avoir prononcé cet arrêt, il entonne un *Te Deum*, comme on fait aujourd'hui après une victoire.

L'empereur était à Turin, qui appartenait alors au marquis de Suze. Il se fait donner la couronne impériale, (les empereurs la portaient toujours avec eux) & la mettant sur sa tête; *le pape*, dit-il, *ne me l'a pas encor ravie; & avant qu'on me l'ôte, il y aura bien du sang répandu.* Il envoie à tous les princes chrétiens une lettre circulaire. *Je ne suis pas le premier*, dit-il, *que le clergé ait aussi indignement traité, & je ne serois pas le dernier. Vous en êtes la cause en obéissant à ces hypocrites dont vous connoissez l'ambition effrénée. Combien ne découvririez-vous pas d'infamies à Rome qui font frémir la nature?* &c.

1246.

Le pape écrit au duc d'Autriche chassé de ses états, aux ducs de Saxe, de Baviere & de Brabant, aux archevêques de Cologne, de Treves & de Mayence, aux évêques de Strasbourg & de Spire, & leur ordonne d'élire pour empereur, Henri landgrave de Thuringe.

Les ducs refusent de se trouver à la diete indiquée à Vurtzbourg, & les évêques couronnent leur Thuringien qu'on appelle *le roi des prêtres*.

Il y a ici deux choses importantes à remarquer; la première, qu'il est évident que les électeurs n'étaient pas au nombre de sept; la seconde, que Conrad, fils de l'empereur, roi des Romains, était compris dans l'excommunication de son père, & déchu de tous ses droits, comme un hérétique, selon la loi des papes, & selon celle de son propre père, qu'il avait publiée quand il voulait plaire aux papes.

Conrad soutient la cause de son père & la sienne. Il donne bataille au roi des prêtres près de Francfort. Mais il a du désavantage.

Le landgrave de Thuringe, ou l'anti-empereur meurt en assiégeant Ulm. Mais le schisme impérial ne finit pas.

C'est apparemment cette année que Fréderic II n'ayant que

trop d'ennemis, se réconcilia avec le duc d'Autriche, & que pour se l'attacher il lui donna à lui & à ses descendants le titre de roi, par un diplôme conservé à Vienne. Ce diplôme est sans date. Il est bien étrange que les ducs d'Autriche n'en aient fait aucun usage. Il est vraisemblable que les princes de l'empire s'opposerent à ce nouveau titre, donné par un empereur excommunié, que la moitié de l'Allemagne commençait à ne plus reconnaître.

1247.

Innocent IV offre l'empire à plusieurs princes. Tous refusent une dignité si orageuse. Un Guillaume, comte de Hollande, l'accepte. C'était un jeune seigneur de vingt ans. La plus grande partie de l'Allemagne ne le reconnaît pas; c'est le légat du pape qui le nomme empereur dans Cologne, & qui le fait chevalier.

1248.

Deux partis se forment en Allemagne aussi violents que les Guelfes & les Gibelins en Italie. L'un tient pour Fréderic & son fils Conrad, l'autre pour le nouveau roi Guillaume. C'était ce que les papes voulaient. Guillaume est couronné à Aix-la-Chapelle par l'archevêque de Cologne. Les fêtes de ce couronnement sont de tous côtés du sang répandu, & des villes en cendres.

1249.

L'empereur n'est plus en Italie que le chef d'un parti dans une guerre civile. Son fils Enzio, que nous nommons Enzius, est battu par les Polonais, tombe captif entre leurs mains, & son père ne peut pas même obtenir sa délivrance à prix d'argent.

Une autre avanture funeste trouble les derniers jours de Fréderic II, si pourtant cette avanture est telle qu'on la raconte. Son fameux chancelier Pierre Desvignes, ou plutôt *de la Vigna*, son conseil, son oracle, son ami depuis plus de trente années, le restaurateur des loix en Italie, veut, dit-on, l'empoisonner & par les mains de son médecin. Les historiens varient sur

l'année de cet événement, & cette variété peut causer quelque soupçon. Est-il croyable que le premier des magistrats de l'Europe, vieillard vénérable, ait tramé un aussi abominable complot? Et pourquoi? Pour plaire au pape son ennemi. Où pouvait-il espérer une plus grande fortune? Quel meilleur poste le médecin pouvait-il avoir, que celui de médecin de l'empereur?

Il est certain que Pierre Desvignes eut les yeux crevés. Ce n'est pas là le supplice de l'empoisonneur de son maître. Plusieurs auteurs Italiens prétendent qu'une intrigue de cour fut la cause de sa disgrace, & porta Fréderic II à cette cruauté, ce qui est bien plus vraisemblable.

1250.

Cependant Fréderic fait encor un effort dans la Lombardie, il fait même passer les Alpes à quelques troupes, & donne l'alarme au pape, qui était toujours dans Lyon sous la protection de St. Louis; car ce roi de France, en blâmant les excès du pape, respectait sa personne & le concile.

Cette expédition est la dernière de Fréderic.

1251.

Il meurt le 17 Décembre. Quelques-uns croient qu'il eut des remords du traitement qu'il avait fait à Pierre Desvignes: mais par son testament il paraît qu'il ne se repent de rien. Sa vie & sa mort sont une époque importante dans l'histoire. Ce fut de tous les empereurs, celui qui chercha le plus à établir l'empire en Italie, & qui y réussit le moins, ayant tout ce qu'il falait pour y réussir.

Les papes qui ne voulaient point de maîtres, & les villes de Lombardie qui défendirent si souvent la liberté contre un maître, empêcherent qu'il n'y eût en effet un empereur Romain.

La Sicile, & surtout Naples furent ses royaumes favoris. Il augmenta & embellit Naples & Capoue, bâtit Alitea, Monte-Leone, Flagelle, Dondona, Aquila, & plusieurs autres villes; fonda des universités, & cultiva les beaux arts dans ces climats où ces fruits semblent venir d'eux-mêmes; c'était encor une raison qui lui rendait cette patrie plus chere. Il en fut le

législateur. Malgré son esprit, son courage, son application & ses travaux, il fut très malheureux; & sa mort produisit de plus grands malheurs encore.

CONRAD IV,

VINGT-SEPTIÉME EMPEREUR.

ON peut compter parmi les empereurs Conrad IV, fils de Fréderic II, à plus juste titre que ceux qu'on place entre les descendants de Charlemagne, & les Othons. Il avait été couronné deux fois roi des Romains. Il succédait à un père respectable: & Guillaume, comte de Hollande, son concurrent, qu'on appellait aussi *le roi des prêtres*, comme le landgrave de Thuringe, n'avait pour tout droit qu'un ordre du pape, & les suffrages de quelques évêques.

Conrad essuie d'abord une défaite auprès d'Oppenheim, mais il se soutient. Il force son compétiteur à quitter l'Allemagne. Il va à Lyon trouver le pape Innocent IV, qui le confirme roi des Romains, & qui lui promet de lui donner la couronne impériale à Rome.

Il était devenu ordinaire de prêcher des croisades contre les princes chrétiens. Le pape en fait prêcher une en Allemagne contre l'empereur Conrad, & une en Italie contre Manfredo ou Mainfroi, bâtard de Fréderic II, fidèle alors à son frère, & aux dernières volontés de son père.

Ce Mainfroi, prince de Tarente, gouvernait Naples & Sicile au nom de Conrad. Le pape faisait révolter contre lui Naples & Capoue. Conrad y marche & semble abandonner l'Allemagne à son rival Guillaume, pour aller seconder son frère Mainfroi contre les croisés du pape.

1252.

Guillaume de Hollande s'établit pendant ce tems-là en Allemagne. On peut observer ici une avanture qui prouve combien tous les droits ont été longtems incertains, & les limites confondues. Une comtesse de Flandre & du Hainaut a une guerre

avec Jean Davennes son fils d'un premier lit, pour le droit de succession de ce fils même sur les états de sa mère. On prend St. Louis pour arbitre. Il adjuge le Hainaut à Davennes, & la Flandre au fils du second lit. Jean Davennes dit au roi Louis: *vous me donnez le Hainaut qui ne dépend pas de vous, il releve de l'évêque de Liége, & il est arrière-fief de l'empire. La Flandre dépend de vous, & vous ne me la donnez pas.*

Il n'était donc pas décidé de qui le Hainaut relevait. La Flandre était encor un autre problême. Tout le pays d'Alost était fief de l'empire. Tout ce qui était sur l'Escaut l'était aussi. Mais le reste de la Flandre depuis Gand relevait des rois de France. Cependant Guillaume, en qualité de roi d'Allemagne, met la comtesse au ban de l'empire, & confisque tout au profit de Jean Davennes en 1252. Cette affaire s'accommoda enfin, mais elle fait voir quels inconvénients la féodalité entraînait. C'était encor bien pis en Italie, & surtout pour les royaumes de Naples & Sicile.

1253. 1254.

Ces années qu'on appelle ainsi que les suivantes les années d'interrègne, de confusion & d'anarchie, sont pourtant très dignes d'attention.

La maison de Maurienne & de Savoie qui prend le parti de Guillaume de Hollande, & qui le reconnaît empereur, en reçoit l'investiture de Turin, de Montcalier, d'Ivrée, & de plusieurs fiefs qui en font une maison puissante.

En Allemagne les villes de Francfort, Mayence, Cologne, Vorms, Spire, s'associent pour leur commerce, & pour se défendre des seigneurs de châteaux qui étaient autant de brigands. Cette union des villes du Rhin est moins une imitation de la confédération des villes de Lombardie, que des premières villes anséatiques, Lubeck, Hambourg, Brunsvick.

Bientôt la plupart des villes d'Allemagne & de Flandre entrent dans la hanse. Le principal objet est d'entretenir des vaisseaux & des barques à frais communs pour la sûreté du commerce. Un billet d'une de ces villes est payé sans difficulté dans les autres. La confiance du négoce s'établit. Des commer-

çans font par cette alliance plus de bien à la société que n'en avaient fait tant d'empereurs & de papes.

La ville de Lubeck seule est déja si puissante, que dans une guerre intestine qui survint au Dannemarck, elle arme une flotte.

Tandis que des villes commerçantes procurent ces avantages temporels, les chevaliers de l'ordre teutonique veulent procurer celui du christianisme à ces restes de Vandales qui vivaient dans la Prusse & aux environs. Ottocare II, roi de Bohême, se croise avec eux. Le nom d'Ottocare était devenu celui des rois de Bohême depuis qu'ils avaient pris le parti d'Othon IV. Ils battent les païens, les deux chefs des Prussiens reçoivent le batême. Ottocare rebâtit Kœnigsberg.

D'autres scènes s'ouvrent en Italie. Le pape entretient toujours la guerre & veut disposer du royaume de Naples & Sicile. Mais il ne peut recouvrer son propre domaine, ni celui de la comtesse Mathilde. On voit toujours les papes puissants au-dehors par les excommunications qu'ils lancent, par les divisions qu'ils fomentent, très faibles chez eux, & surtout dans Rome.

Les factions des Gibelins & des Guelfes partageaient & désolaient l'Italie. Elles avaient commencé par les querelles des papes & des empereurs; ces noms avaient été partout un mot de ralliement du tems de Fréderic II. Ceux qui prétendaient acquérir des fiefs & des titres que les empereurs donnent, se déclaraient Gibelins. Les Guelfes paraissaient plus partisans de la liberté italique. Le parti Guelfe à Rome était à la vérité pour le pape quand il s'agissait de se réunir contre l'empereur; mais ce même parti s'opposait au pape quand le pontife délivré d'un maître voulait l'être à son tour. Ces factions se subdivisaient encor en plusieurs partis différents, & servaient d'aliment aux discordes des villes & des familles. Quelques anciens capitaines de Fréderic II employaient ces noms de faction qui échauffent les esprits pour attirer du monde sous leurs drapeaux, & autorisaient leurs brigandages du prétexte de soutenir les droits de l'empire. Des brigands opposés feignaient de servir le pape qui ne les en chargeait pas, & ravageaient l'Italie en son nom.

Parmi ces brigands qui se rendirent illustres, il y eut surtout un

un partisan de Fréderic II, nommé Ezzelino, qui fut sur le point de s'établir une grande domination & de changer la face des affaires. Il est encor fameux par ses ravages; d'abord il ramassa quelque butin à la tête d'une troupe de voleurs: avec ce butin il leva une petite armée. Si la fortune l'eût toujours secondé, il devenait un conquérant. Mais enfin il fut pris dans une embuscade; & Rome qui le craignait, en fut délivrée. Les factions Guelfe & Gibeline ne s'éteignirent pas avec lui. Elles subsisterent longtems, & furent violentes, même pendant que l'Allemagne sans empereur véritable dans l'interregne qui suivit la mort de Conrad, ne pouvait plus servir de prétexte à ces troubles.

Un pape dans ces circonstances avait une place bien difficile à remplir. Obligé par sa qualité d'évêque de prêcher la paix au milieu de la guerre, se trouvant à la tête du gouvernement romain sans pouvoir parvenir à l'autorité absolue, ayant à se défendre des Gibelins, à ménager les Guelses, craignant surtout une maison impériale qui possédait Naples & Sicile; tout était équivoque dans sa situation. Les papes depuis Grégoire VII, eurent toujours avec les empereurs cette conformité; les titres de maîtres du monde & la puissance la plus gênée. Et si on y fait attention, on verra que dès le tems des premiers successeurs de Charlemagne, l'empire & le sacerdoce sont deux problêmes difficiles à résoudre.

Conrad fait venir un de ses frères, à qui Fréderic II avait donné le duché d'Autriche. Ce jeune prince meurt, & on soupçonne Conrad de l'avoir empoisonné. Car dans ce tems il falait qu'un prince mourût de vieillesse pour qu'on n'imputât pas sa mort au poison.

Conrad IV meurt bientôt après, & on accuse Mainfroi de l'avoir fait périr par le même crime.

L'empereur Conrad IV mort à la fleur de son âge, laissait un enfant, ce malheureux Conradin dont Mainfroi prit la tutelle. Le pape Innocent IV poursuit sur cet enfant la mémoire de ses pères. Ne pouvant s'emparer du royaume de Naples, il l'offre au roi d'Angleterre, il l'offre à un frère de St. Louis. Il meurt au milieu de ses projets dans Naples même que son

parti avait conquis. On croirait à voir les dernières entreprises d'Innocent IV, que c'était un guerrier. Non; il passait pour un profond théologien.

1255.

Après la mort de Conrad IV, ce dernier empereur, & non le dernier prince de la maison de Suabe, il était vraisemblable que le jeune Guillaume de Hollande qui commençait à régner sans contradiction en Allemagne, ferait une nouvelle maison impériale. Ce droit féodal qui a causé tant de disputes & tant de guerres, le fait armer contre les Frisons. On prétendait qu'ils étaient vassaux des comtes de Hollande & arrière-vassaux de l'empire; & les Frisons ne voulaient relever de personne. Il marche contr'eux, il y est tué sur la fin de l'année 1255, ou au commencement de l'autre; & c'est-là l'époque de la grande anarchie d'Allemagne.

La même anarchie est dans Rome, dans la Lombardie, dans le royaume de Naples & de Sicile.

Les Guelfes venaient d'être chassés de Naples par Mainfroi. Le nouveau pape Alexandre IV mal affermi dans Rome, veut, comme son prédécesseur, ôter Naples & Sicile à la maison excommuniée de Suabe, & dépouiller à la fois le jeune Conradin à qui ce royaume appartient, & Mainfroi qui en est le tuteur.

Qui pourait croire qu'Alexandre IV fait prêcher en Angleterre une croisade contre Conradin? & qu'en offrant les états de cet enfant au roi d'Angleterre Henri III, il emprunte au nom même de ce roi Anglais assez d'argent pour lever lui-même une armée? Quelles démarches d'un pontife pour dépouiller un orphelin! Un légat du pape commande cette armée, qu'on prétend être de près de cinquante mille hommes. L'armée du pape est battue & dissipée.

Remarquons encor que le pape Alexandre IV, qui croyait pouvoir se rendre maître de deux royaumes aux portes de Rome, n'ose pas rentrer dans cette ville, & se retire dans Viterbe. Rome était toujours comme ces villes impériales, qui disputent à leurs archevêques les droits régaliens; comme

Cologne, par exemple, dont le gouvernement municipal est indépendant de l'électeur. Rome resta dans cette situation équivoque jusqu'au tems d'Alexandre VI.

1256. 1257. 1258.

On veut en Allemagne faire un empereur. Les princes Allemands pensaient alors comme pensent aujourd'hui les palatins de Pologne, ils ne voulaient point un compatriote pour roi. Une faction choisit Alphonse X roi de Castille, une autre élit Richard, frère du roi d'Angleterre Henri III. Les deux élus envoient également au pape pour faire confirmer leur élection: le pape n'en confirme aucune. Richard cependant va se faire couronner à Aix-la-Chapelle le 17 Mai 1257, sans être pour cela plus obéi en Allemagne.

Alphonse de Castille fait des actes de souverain d'Allemagne à Tolède. Fréderic III, duc de Lorraine, y va recevoir à genoux l'investiture de son duché, & la dignité de grand-sénéchal de l'empereur sur les bords du Rhin, avec le droit de mettre le premier plat sur la table impériale dans les cours plénières.

Tous les historiens d'Allemagne, comme les plus modernes, disent que Richard ne reparut plus dans l'empire. Mais c'est qu'ils n'avaient pas connaissance de la chronique d'Angleterre de Thomas Wik. Cette chronique nous apprend que Richard repassa trois fois en Allemagne, qu'il y exerça ses droits d'empereur dans plus d'une occasion, qu'en 1263 il donna l'investiture de l'Autriche & de la Stirie à un Ottocare, roi de Bohême, & qu'il se maria en 1269 à la fille d'un baron nommée Falkemorit, avec laquelle il retourna à Londres. Ce long interrègne dont on parle tant, n'a donc pas véritablement subsisté. Mais on peut appeller ces années, un tems d'interrègne, puisque Richard était rarement en Allemagne. On ne voit dans ces tems-là en Allemagne que de petites guerres entre de petits souverains.

1259.

Le jeune Conradin était alors élevé en Baviere avec le duc titulaire d'Autriche son cousin, de l'ancienne branche d'Autriche-

Baviere, qui ne fubfifte plus. Mainfroi plus ambitieux que fidèle & laffé d'être régent, fe fait déclarer roi de Sicile & de Naples.

C'était donner au pape un jufte fujet de chercher à le perdre. Alexandre IV, comme pontife, avait le droit d'excommunier un parjure; & comme feigneur fuzerain de Naples, le droit de punir un ufurpateur. Mais il ne pouvait ni comme pape, ni comme feigneur, ôter au jeune & innocent Conradin fon héritage.

Mainfroi qui fe croit affermi, infulte aux excommunications & aux entreprifes du pape.

Erzelin, autre tyran, dévafte les contrées de la Lombardie qui tiennent pour les Guelfes & pour le pontife. Enfin, bleffé dans un combat contre les Crémonais, la terre en eft délivrée.

Depuis 1260 jufqu'à 1266.

Tandis que l'Allemagne eft ou défolée ou languiffante dans fon anarchie, que l'Italie eft partagée en factions, que les guerres civiles troublent l'Angleterre, que St. Louis racheté de fa captivité en Egypte, médite encor une nouvelle croifade qui fut plus malheureufe, s'il eft poffible; le St. Siége perfifte toujours dans le deffein d'arracher à Mainfroi Naples & Sicile, & de dépouiller à la fois le tuteur coupable & l'orphelin.

Quelque pape qui foit fur la chaire de St. Pierre, c'eft toujours le même génie, le même mélange de grandeur & de faibleffe, de religion & de crimes. Les Romains ne veulent reconnaître ni l'autorité temporelle des papes, ni avoir d'empereurs. Les papes font à peine foufferts dans Rome, & ils ôtent ou donnent des royaumes. Rome élifait alors un feul fénateur comme protecteur de fa liberté. Mainfroi, Pierre d'Aragon fon gendre, le Duc d'Anjou Charles frère de St. Louis, briguent tous trois cette dignité, qui était celle de patrice fous un autre nom.

Urbain IV, nouveau pontife, offre à Charles d'Anjou Naples & Sicile, mais il ne veut pas qu'il foit fénateur : ce ferait trop de puiffance.

Il propofe à St. Louis d'armer le duc d'Anjou pour lui faire

conquérir le royaume de Naples. St. Louis hésite. C'était manifestement ravir à un pupile l'héritage de tant d'aïeux qui avaient conquis cet état sur les musulmans. Le pape calme ses scrupules. Charles d'Anjou accepte du pape la donation, & se fait élire sénateur de Rome malgré le pape.

Urbain VI, trop engagé, fait promettre à Charles d'Anjou qu'il renoncera dans cinq ans au titre de sénateur; & comme ce prince doit faire serment aux Romains pour toute sa vie; le pape concilie ces deux serments, & l'absout de l'un pourvu qu'il lui fasse l'autre.

Il l'oblige aussi de jurer entre les mains de son légat, qu'il ne possédera jamais l'empire avec la couronne de Sicile. C'était la loi des papes ses prédécesseurs; & cette loi montre combien on avait craint Fréderic II.

Le comte d'Anjou promet surtout d'aider le St. Siége à se remettre en possession du patrimoine usurpé par beaucoup de seigneurs, & des terres de la comtesse Mathilde. Il s'engage à payer par an 8000 onces d'or de tribut; consentant d'être excommunié si jamais ce paiement est différé de deux mois: il jure d'abolir tous les droits que les conquérants Français & les princes de la maison de Suabe avaient eus sur les ecclésiastiques, & par-là il renonce à la prérogative singuliére de Sicile.

A ces conditions & à beaucoup d'autres, il s'embarque à Marseille avec trente galères, & va recevoir à Rome en Juin 1265 l'investiture de Naples & de Sicile qu'on lui vend si cher.

Une bataille dans les plaines de Bénévent le 26 Février 1266, décide de tout. Mainfroi y périt; sa femme, ses enfants ses trésors sont livrés au vainqueur.

Le légat du pape qui était dans l'armée, prive le corps de Mainfroi de la sépulture des chrétiens; vengeance lâche & mal-adroite qui ne sert qu'à irriter les peuples.

1267. 1268.

Dès que Charles d'Anjou est sur le trône de Sicile, il est craint du pape & haï de ses sujets. Les conspirations se forment. Les Gibelins qui partageaient l'Italie, envoient en Baviére solliciter le jeune Conradin de venir prendre l'héritage de ses

pères. Clément IV, successeur d'Urbain, lui défend de passer en Italie, comme un souverain donne un ordre à son sujet.

Conradin part à l'âge de seize ans avec le duc de Bavière son oncle, le comte de Tirol, dont il vient d'épouser la fille, & surtout avec le jeune duc d'Autriche son cousin, qui n'était pas plus maître de l'Autriche que Conradin ne l'était de Naples. Les excommunications ne leur manquerent pas. Clément IV, pour leur mieux résister, nomme Charles d'Anjou vicaire impérial en Toscane : car les papes osant prétendre qu'ils donnaient l'empire, devaient à plus forte raison en donner le vicariat. La Toscane, cette province illustre, devenue libre par son esprit & par son courage, était partagée en Guelfes & en Gibelins ; & par-là les Guelfes y prennent toute l'autorité.

Charles d'Anjou, sénateur de Rome & chef de la Toscane, en devenait plus redoutable au pape. Mais Conradin l'eût été davantage.

Tous les cœurs étaient à Conradin ; & par une destinée singulière, les Romains & les Musulmans se déclarerent en même tems pour lui. D'un côté l'infant Henri, frère d'Alphonse X roi de Castille, vrai chevalier errant, passe en Italie, & se fait déclarer sénateur de Rome pour y soutenir les droits de Conradin. De l'autre, un roi de Tunis leur prête de l'argent & des galères, & tous les Sarrasins qui étaient restés dans le royaume de Naples prennent les armes en sa faveur.

Conradin est reçu dans Rome au capitole comme un empereur. Ses galères abordent en Sicile, & presque toute la nation y reçoit ses troupes avec joie. Il marche de succès en succès jusqu'à Aquila dans l'Abruze. Les chevaliers Français aguerris défont entiérement en bataille rangée l'armée de Conradin, composée à la hâte de plusieurs nations.

Conradin, le duc d'Autriche & Henri de Castille, sont faits prisonniers.

Les historiens Villani, Guadelfiero, Fazelli, assurent que le pape Clément IV demanda le supplice de Conradin à Charles d'Anjou. Ce fut sa dernière volonté. Ce pape mourut bientôt après. Charles fait prononcer une sentence de mort par son protonotaire Robert de Bari, contre les deux princes. Il envoie

prisonnier Henri de Castille en Provence; car la Provence lui appartenait du chef de sa femme.

Le 26 Octobre 1268, Conradin & Fréderic d'Autriche sont exécutés dans le marché de Naples par la main du bourreau. C'est le premier exemple d'un pareil attentat contre des têtes couronnées. Conradin avant de recevoir le coup, jeta son gant dans l'assemblée, en priant qu'il fût porté à Pierre d'Aragon son cousin, gendre de Mainfroi, qui vengera un jour sa mort. Le gant fut ramassé par le chevalier Truchsés de Valbourg qui exécuta en effet sa volonté. Depuis ce tems la maison de Valbourg porte les armes de Conradin, qui sont celles de Suabe. Le jeune duc d'Autriche est exécuté le premier. Conradin qui l'aimait tendrement, ramasse sa tête, & reçoit en la baisant le coup de la mort.

On tranche la tête à plusieurs seigneurs sur le même échafaud. Quelque tems après Charles d'Anjou fait périr en prison la veuve de Mainfroi avec le fils qui lui reste. Ce qui surprend, c'est qu'on ne voit point que St. Louis, frère de Charles d'Anjou, ait jamais fait à ce barbare le moindre reproche de tant d'horreurs. Au contraire, ce fut en faveur de Charles qu'il entreprit en partie sa dernière malheureuse croisade contre le roi de Tunis, protecteur de Conradin.

1269. 1270. 1271. 1272.

Les petites guerres continuaient toujours entre les seigneurs d'Allemagne. Rodolphe, comte de Habsbourg en Suisse, se rendait déja fameux dans ces guerres, & surtout dans celle qu'il fit à l'évêque de Bâle, en faveur de l'abbé de St. Gal. C'est à ces tems que commencent les traités de confraternité héréditaire entre les maisons allemandes. C'est une donation réciproque de terres d'une maison à une autre, au dernier survivant des mâles.

La première de ces confraternités avait été faite dans les dernières années de Fréderic II, entre les maisons de Saxe & de Hesse.

Les villes anséatiques augmentent dans ces années leurs privilèges & leur puissance. Elles établissent des consuls qui jugent

toutes les affaires du commerce ; car à quel tribunal aurait-on eu alors recours ?

La même nécessité qui fait inventer les consuls aux villes marchandes, fait inventer les *austregues* aux autres villes & aux seigneurs, qui ne veulent pas toujours vuider leurs différends par le fer. Ces *austregues* sont, ou des seigneurs, ou des villes mêmes, que l'on choisit pour arbitres sans frais de justice.

Ces deux établissements si heureux & si sages furent le fruit des malheurs des tems, qui obligeaient d'y avoir recours.

L'Allemagne restait toujours sans chef, mais voulait enfin en avoir un.

Richard d'Angleterre était mort. Alphonse de Castille n'avait plus de parti. Ottocare III, roi de Bohême, duc d'Autriche & de Stirie, fut proposé, & refusa, dit-on, l'empire. Il avait alors une guerre avec Béla, roi de Hongrie, qui lui disputait la Stirie, la Carinthie & la Carniole. On pouvait lui contester la Stirie dépendante de l'Autriche, mais non la Carinthie & la Carniole, qu'il avait achetées.

La paix se fit. La Stirie & la Carinthie avec la Carniole resterent à Ottocare. On ne conçoit pas comment étant si puissant, il refusa l'empire, lui qui depuis refusa l'hommage à l'empereur. Il est bien plus vraisemblable qu'on ne voulut pas de lui, par cela même qu'il était trop puissant.

RODOLPHE I DE HABSBOURG,

premier empereur de la maison d'Autriche,

VINGT-HUITIÉME EMPEREUR.

1273.

ENfin on s'assemble à Francfort pour élire un empereur, & cela sur les lettres de Grégoire X, qui menace d'en nommer un. C'était une chose nouvelle que ce fût un pape qui voulût un empereur.

On

On ne propose dans cette assemblée aucun prince possesseur de grands états. Ils étaient trop jaloux les uns des autres. Le comte de Tirol, qui était du nombre des électeurs, indique trois sujets; un comte de Goritz, seigneur d'un petit pays dans le Frioul, & absolument inconnu; un Bernard non moins inconnu encor, qui n'avait pour tout bien que des prétentions sur le duché de Carinthie; & Rodolphe de Habsbourg, capitaine célèbre, & grand maréchal de la cour d'Ottocare, roi de Bohême.

Les électeurs partagés entre ces trois concurrents, s'en rapportent à la décision du comte palatin Louis le sévère, duc de Bavière, le même qui avait élevé & secouru en vain le malheureux Conradin, & Fréderic d'Autriche. C'est-là le premier exemple d'un pareil arbitrage. Louis de Baviere nomme empereur Rodolphe de Habsbourg.

Le burgrave ou châtelain de Nuremberg en apporte la nouvelle à Rodolphe, qui n'étant plus alors au service du roi de Bohême, s'occupait de ses petites guerres vers Bâle & vers Strasbourg.

Alphonse de Castille, & le roi de Bohême protestent en vain contre l'élection. Cette protestation d'Ottocare ne prouve pas assurément qu'il eût refusé la couronne impériale.

Rodolphe était fils d'Albert, comte de Habsbourg en Suisse. Sa mère était Ulrike de Kybourg, qui avait plusieurs seigneuries en Alsace. Il était marié depuis longtems avec Anne de Hœneberg, dont il avait quatre enfants. Son âge était de cinquante-cinq ans & demi, quand il fut élevé à l'empire. Il avait un frère colonel au service des Milanais, & un autre chanoine à Bâle. Ses deux frères moururent avant son élection.

Il est couronné à Aix-la-Chapelle; on ignore par quel archevêque. Il est rapporté que le sceptre impérial, qu'on prétendait être celui de Charlemagne, ne se trouvant pas, ce défaut de formalité commençait à servir de prétexte à plusieurs seigneurs qui ne voulaient pas lui prêter serment. Il prit un crucifix : *voilà mon sceptre*, dit-il, & tous lui rendirent hommage. Cette seule action de fermeté le rendit respectable, & le reste de sa conduite le montra digne de l'empire.

Il marie son fils Albert à la fille du comte de Tirol, sœur utérine de Conradin. Par ce mariage Albert semble acquérir

des droits sur l'Alsace & sur la Suabe, héritage de la maison du fameux empereur Fréderic II. L'Alsace était alors partagée entre plusieurs petits seigneurs. Il falut leur faire la guerre. Il obtint par sa prudence des troupes de l'empire, & soumit tout par sa valeur. Un préfet est nommé pour gouverner l'Alsace. C'est ici une des plus importantes époques pour l'intérieur de l'Allemagne. Les possesseurs des terres dans la Suabe & dans l'Alsace relevaient de la maison impériale de Suabe ; mais après l'extinction de cette maison dans la personne de l'infortuné Conradin, ils ne voulurent plus relever que de l'empire. Voilà la véritable origine de la noblesse immédiate. Et voilà pourquoi on trouve plus de cette noblesse en Suabe que dans les autres provinces. L'empereur Rodolphe vint à bout de soumettre les gentilshommes d'Alsace, & créa un préfet dans cette province ; mais après lui les barons d'Alsace redevinrent pour la plupart barons libres & immédiats, souverains dans leurs petites terres comme les plus grands seigneurs Allemands dans les leurs. C'était dans presque toute l'Europe l'objet de quiconque possédait un château.

1274.

Trois ambassadeurs de Rodolphe font serment de sa part au pape Grégoire X dans le consistoire. Le pape écrit à Rodolphe : *De l'avis des cardinaux, nous vous nommons roi des Romains.*

Alphonse X, roi de Castille, renonce alors à l'empire.

1275.

Rodolphe va trouver le pape à Lausanne. Il lui promet de lui faire rendre la marche d'Ancone, & les terres de Mathilde. Il promettait ce qu'il ne pouvait tenir. Tout cela était entre les mains des villes & des seigneurs, qui s'en étaient emparés aux dépens du pape & de l'empire. L'Italie était partagée en vingt principautés ou républiques, comme l'ancienne Grèce, mais plus puissantes. Venise, Gènes & Pise, avaient plus de vaisseaux que l'empereur ne pouvait entretenir d'enseignes. Florence devenait considérable, & déja elle était le berceau des beaux arts.

Rodolphe pense d'abord à l'Allemagne. Le puissant roi de

Bohême Ottocare III, duc d'Autriche, de Carinthie & de Carniole, lui refuse l'hommage. *Je ne dois rien à Rodolphe,* dit-il; *je lui ai payé ses gages.* Il se ligue avec la Bavière.

Rodolphe soutient la majesté de son rang. Il fait mettre au ban de l'empire ce puissant Ottocare, & le duc de Baviere Henri qui est lié avec lui. On donne à l'empereur des troupes, & il va venger les droits de l'empire Allemand.

1276.

L'empereur Rodolphe bat, l'un après l'autre, tous ceux qui prennent le parti d'Ottocare, ou qui veulent profiter de cette division; le comte de Neubourg, le comte de Fribourg, & le marquis de Bade, & le comte de Virtemberg, & Henri duc de Baviere. Il finit tout-d'un-coup cette guerre avec les Bavarois, en mariant une de ses filles au fils de ce prince, & en recevant quarante mille onces d'or, au lieu de donner une dot à sa fille.

De-là il marche contre Ottocare; il le force de venir à composition. Le roi de Bohême cède l'Autriche, la Stirie & la Carniole. Il consent de faire un hommage-lige à l'empereur dans l'isle de Camberg au milieu du Danube, sous un pavillon dont les rideaux devaient être fermés, pour lui épargner une mortification publique.

Ottocare s'y rend couvert d'or & de pierreries. Rodolphe, par un faste supérieur, le reçoit avec l'habit le plus simple; & au milieu de la cérémonie les rideaux du pavillon tombent, & font voir aux yeux du peuple & des armées qui bordaient le Danube, le superbe Ottocare à genoux, tenant ses mains jointes entre les mains de son vainqueur, qu'il avait si souvent appellé son maître-d'hôtel, & dont il devenait le grand-échanson. Ce conte est accrédité, & il importe peu qu'il soit vrai.

1277.

La femme d'Ottocare, princesse plus altière que son époux, lui fait tant de reproches de son hommage rendu, & de la cession de ses provinces, que le roi de Bohême recommence la guerre vers l'Autriche.

L'empereur remporte une victoire complette. Ottocare est tué dans la bataille le 26 Août. Le vainqueur use de sa victoire

en législateur. Il laisse la Bohême au fils du vaincu, le jeune Venceslas, & la régence au marquis de Brandebourg.

1278.

Rodolphe fait son entrée à Vienne, & s'établit dans l'Autriche. Louis, duc de Baviere, qui avait plus d'un droit à ce duché, veut remuer pour soutenir ce droit. Rodolphe tombe sur lui avec ses troupes victorieuses. Alors rien ne résiste; & on voit ce prince, que les électeurs avaient appellé à l'empire pour y régner sans pouvoir, devenir en effet le conquérant de l'Allemagne.

1279.

Ce maître de l'Allemagne est bien loin de l'être en Italie. Le pape Nicolas III gagne avec lui sans peine ce long procès, que tant de pontifes ont soutenu contre tant d'empereurs. Rodolphe, par un diplôme du 15 Février 1279, cède au St. Siége les terres de la comtesse Mathilde, renonce au droit de suzeraineté, désavoue son chancelier qui a reçu l'hommage. Les électeurs approuvent la même année cette cession de Rodolphe. Ce prince en abandonnant des droits pour lesquels on avait si longtems combattu, ne cédait en effet que le droit de recevoir un hommage de seigneurs qui voulaient à peine le rendre. C'était tout ce qu'il pouvait alors obtenir en Italie, où l'empire n'était plus rien. Il falait que cette cession fût bien peu de chose, puisque l'empereur n'eut en échange que le titre de sénateur de Rome, & encor ne l'eut-il que pour un an.

Le pape vint à bout de faire ôter cette vaine dignité de sénateur à Charles d'Anjou, roi de Sicile, parce que ce prince ne voulut pas marier son neveu avec la niéce de ce pontife, en disant, que *quoiqu'il s'appellât Orsini, & qu'il eût les pieds rouges, son sang n'était pas fait pour se mêler au sang de France.*

Nicolas III ôte encor à Charles d'Anjou le vicariat de l'empire en Toscane. Ce vicariat n'était plus qu'un nom, & ce nom même ne pouvait subsister, depuis qu'il y avait un empereur.

La situation de Rodolphe en Italie était (à ce que dit Giro-

lamo Briani) ſemblable à celle d'un négociant qui a fait faillite, & dont d'autres marchands partagent les effets.

1280.

L'empereur Rodolphe ſe raccommode avec Charles de Sicile, par le mariage d'une de ſes filles. Il donne cette princeſſe, nommée Clémence, à Charles-Martel petit-fils de Charles. Les deux mariés étaient preſque encor au berceau.

Charles, au moyen de ce mariage, obtient de l'empereur l'inveſtiture des comtés de Provence & de Forcalquier.

Après la mort de Nicolas III, on élit un Français nommé Brion, qui prend le nom de Martin IV. Ce Français fait rendre d'abord la dignité de ſénateur au roi de Sicile, & veut lui faire rendre auſſi le vicariat de l'empire en Toſcane. Rodolphe paraît ne guère s'en embarraſſer; il eſt aſſez occupé en Bohême. Ce pays s'était révolté par la conduite violente du margrave de Brandebourg, qui en était régent; & d'ailleurs Rodolphe avait plus beſoin d'argent que de titres.

1281. 1282.

Ces années ſont mémorables par la fameuſe conſpiration des vêpres ſiciliennes. Jean de Procida, gentilhomme de Salerne, riche, & qui malgré ſon état exerçait la profeſſion de médecin & de juriſconſulte, fut l'auteur de cette conſpiration, qui ſemblait ſi oppoſée à ſon genre de vie. C'était un Gibelin paſſionnément attaché à la mémoire de Fréderic II, & à la maiſon de Suabe. Il avait été pluſieurs fois en Aragon auprès de la reine Conſtance, fille de Mainfroi. Il brûlait de venger le ſang que Charles d'Anjou avait fait répandre; mais ne pouvant rien dans le royaume de Naples, que Charles contenait par ſa préſence & par la terreur, il trama ſon complot dans la Sicile, gouvernée par des Provençaux plus déteſtés que leur maître, & moins puiſſants.

Le projet de Charles d'Anjou était la conquête de Conſtantinople. Un des grands fruits des croiſades de l'Occident, avait été de prendre l'empire des Grecs en 1204, & on l'avait perdu depuis, ainſi que les autres conquêtes ſur les Muſulmans. La fureur d'aller ſe battre en Paleſtine avait paſſé depuis les malheurs

de St. Louis, mais la proie de Constantinople paraissait facile à saisir; & Charles d'Anjou espérait détrôner Michel Paléologue qui possédait alors le reste de l'empire d'Orient.

Jean de Procida va déguisé à Constantinople avertir Michel Paléologue : il l'excite à prévenir Charles. De-là il court en Aragon voir en secret le roi Pierre. Il eut de l'argent de l'un & de l'autre. Il gagne aisément des conjurés. Pierre d'Aragon équipe une flotte; & feignant d'aller contre l'Afrique, il se tient prêt pour descendre en Sicile. Procida n'a pas de peine à disposer les Siciliens.

Enfin le troisiéme jour de Pâques 1282, au son de la cloche de vêpres, tous les Provençaux sont massacrés dans l'isle, les uns dans les églises, les autres aux portes ou dans les places publiques, les autres dans leurs maisons. On compte qu'il y eut huit mille personnes égorgées. Cent batailles ont fait périr le triple & le quadruple d'hommes, sans qu'on y ait fait attention. Mais ici ce secret gardé si longtems par tout un peuple, des conquérants exterminés par la nation conquise, les femmes, les enfants massacrés, des filles Siciliennes enceintes par des Provençaux, tuées par leurs propres pères, des pénitentes égorgées par leurs confesseurs, rendent cette action à jamais fameuse & exécrable. On dit toujours que ce furent des Français qui furent massacrés à ces vêpres siciliennes, parce que la Provence est aujourd'hui à la France : mais elle était alors province de l'empire; & c'était réellement des impériaux qu'on égorgeait.

Voilà comme on commença enfin la vengeance de Conradin, & du duc d'Autriche. Leur mort avait été le crime d'un seul homme, de Charles d'Anjou; & huit mille innocents l'expierent.

Pierre d'Aragon aborde alors en Sicile avec sa femme Constance. Toute la nation se donne à lui, & de ce jour la Sicile resta à la maison d'Aragon; mais le royaume de Naples demeure au prince de France.

L'empereur investit ses deux fils aînés, Albert & Rodolphe à la fois, de l'Autriche, de la Stirie, de la Carniole, le 27 Décembre 1282, dans une diete à Augsbourg, du consentement de tous les seigneurs, & même de celui de Louis de

Baviere qui avait des droits sur l'Autriche. Mais comment donner à la fois l'investiture des mêmes états à ces deux princes ? N'en avaient-ils que le titre ? Le puîné devait-il succéder à l'ainé ? Ou bien le puiné n'avait-il que le nom tandis que l'autre avait la terre ? Ou devaient-ils posséder ces états en commun ? C'est ce qui n'est pas expliqué. Ce qui est incontestable, c'est qu'on voit beaucoup de diplômes dans lesquels les deux frères sont nommés conjointement ducs d'Autriche, de Stirie & de Carniole.

Il y a une seule vieille chronique anonyme, qui dit que l'empereur Rodolphe investit son fils Rodolphe de la Suabe. Mais il n'y a aucun document, aucune charte où l'on trouve que ce jeune Rodolphe ait eu la Suabe. Tous les diplômes l'appellent duc d'Autriche, de Stirie, de Carniole, comme son frère. Cependant un historien ayant adopté cette chronique, tous les autres l'ont suivie ; & dans les tables généalogiques, on appelle toujours ce Rodolphe, duc de Suabe. S'il l'avait été, comment sa maison aurait-elle perdu ce duché ?

Dans la même diete l'empereur donne la Carinthie & la marche Trevisane au comte de Tirol son gendre. L'avantage qu'il tira de sa dignité d'empereur, fut de pourvoir toute sa maison.

1283. 1284.

Rodolphe gouverne l'empire aussi-bien que sa maison. Il appaise les querelles de plusieurs seigneurs & de plusieurs villes.

Les historiens disent que ses travaux l'avaient fort affaibli, & qu'à l'âge de 65 ans passés, les médecins lui conseillerent de prendre une femme de 15 ans pour fortifier sa santé. Ces historiens ne sont pas physiciens. Il épouse Agnès fille d'un comte de Bourgogne.

Dans cette année 1284, le roi d'Aragon Pierre fait prisonnier le prince de Salerne fils de Charles d'Anjou ; mais sans pouvoir se rendre maître de Naples. Les guerres de Naples ne regardent plus l'empire jusqu'à Charles-Quint.

1285.

Les Cumins, reste des Tartares, dévastent la Hongrie.

L'empereur investit Jean Davennes du comté d'Alost, du pays de Vass, de la Zélande, du Hainaut. Le comté de Flandre n'est point spécifié dans l'investiture; il était devenu incontestable qu'il relevait de la France.

1286. 1287.

Pour mettre le comble à la gloire de Rodolphe, il eût falu s'établir en Italie, comme il l'était en Allemagne; mais le tems était passé. Il ne voulut pas même aller se faire couronner à Rome. Il se contenta de vendre la liberté aux villes d'Italie, qui voulurent bien l'acheter. Florence donna quarante mille ducats d'or; Lucques douze mille; Gènes, Bologne, six mille. Presque toutes les autres ne donnerent rien du tout, prétendant qu'elles ne devaient point reconnaître un empereur qui n'était pas couronné à Rome.

Mais en quoi consistait cette liberté ou donnée ou confirmée? Etait-ce dans une séparation absolue de l'empire? Il n'y a aucun acte de ces tems-là qui énonce de pareilles conventions. Cette liberté consistait dans le droit de nommer des magistrats, de se gouverner suivant leurs loix municipales, de battre monnoie, d'entretenir des troupes. Ce n'était qu'une confirmation, une extension, des droits obtenus de Fréderic Barberousse. L'Italie fut alors indépendante & comme détachée de l'empire, parce que l'empereur était éloigné & trop peu puissant. Le tems eût pu assurer à ce pays une liberté pleine & entière. Déja les villes de Lombardie, celles de la Suisse même, ne prêtaient plus de serment, & rentraient insensiblement dans leurs droits naturels.

A l'égard des villes d'Allemagne, elles prêtaient toutes serment; mais les unes étaient réputées *libres*, comme Augsbourg, Aix-la-Chapelle & Metz; les autres avoient le nom d'*impériales*, en fournissant des tributs; les autres *sujettes*, comme celles qui relevaient immédiatement des princes, & médiatement de l'empire; les autres *mixtes*, qui en relevant des princes, avaient pourtant quelques droits impériaux.

Les grandes villes impériales étaient toutes différemment gouvernées. Nuremberg était administrée par des nobles : les citoyens avaient à Strasbourg l'autorité.

1288.

Rodolphe fait ſervir toutes ſes filles à ſes intérêts. Il marie encore une fille qu'il avait de ſa premiere femme, au jeune Venceſlas roi de Bohême, devenu majeur, & lui fait jurer qu'il ne prétendra jamais rien aux duchés d'Autriche & de Stirie ; mais auſſi en récompenſe il lui confirme la charge de grand-échanſon.

Les ducs de Baviere prétendaient cette charge de la maiſon de l'empereur. Il ſemble que la qualité d'électeur fût inſéparable de celle de grand officier de la couronne ; non que les ſeigneurs des principaux fiefs ne prétendiſſent encor le droit d'élire ; mais les grands officiers voulaient ce droit de préférence aux autres. C'eſt pourquoi les ducs de Baviere diſputaient la charge de grand-maître à la branche de Baviere palatine, quoiqu'ainée.

Grande diete à Erfort, dans laquelle on confirme le partage déja fait de la Thuringe. L'orientale reſte à la maiſon de Miſnie, qui eſt aujourd'hui de Saxe. L'occidentale demeure à la Maiſon de Brabant, héritiere de la Miſnie par les femmes. C'eſt la maiſon de Heſſe.

Le roi de Hongrie Ladiſlas III, ayant été tué par les Tartares cumins, qui ravageaient toujours ce pays ; l'empereur, qui prétend que la Hongrie eſt un fief de l'empire, veut donner ce fief à ſon fils Albert, auquel il avait donné déja l'Autriche.

Le pape Nicolas IV, qui croit que tous les royaumes ſont des fiefs de Rome, donne la Hongrie à Charles-Martel, petit-fils de Charles d'Anjou, roi de Naples & Sicile. Mais comme ce Charles-Martel ſe trouve gendre de l'empereur, & comme les Hongrois ne voulaient point du fils d'un empereur pour roi, de peur d'être aſſervis, Rodolphe conſent que Charles-Martel ſon gendre tâche de s'emparer de cette couronne, qu'il ne peut lui ôter.

Voici encor un grand exemple qui prouve combien le droit féodal était incertain. Le comte de Bourgogne, c'eſt-à-dire, de la Franche-Comté, prétendait relever du royaume de France, & en cette qualité il avait prêté ſerment de fidélité à Philippe le bel. Cependant juſques-là, tout ce qui faiſait partie de l'ancien royaume de Bourgogne, relevait des empereurs.

Rodolphe lui fait la guerre : elle se termine bientôt par l'hommage que le comte de Bourgogne lui rend. Ainsi ce comte se trouve relever à la fois de l'Empire & de la France.

Rodolphe donne au duc de Saxe son gendre Albert II, le titre de *palatin* de Saxe. Il faut bien distinguer cette maison de Saxe d'avec celle d'aujourd'hui, qui est, comme nous l'avons dit, celle de Misnie.

1291.

L'empereur Rodolphe meurt à Germesheim le 15 Juillet à l'âge de 73 ans, après en avoir régné dix-huit.

ADOLPHE DE NASSAU,

VINGT-NEUVIÉME EMPEREUR,

Après un interrègne de neuf mois.

1292.

LEs princes Allemands craignant de rendre héréditaire cet empire d'Allemagne, toujours nommé l'empire Romain, & ne pouvant s'accorder dans leur choix, font un second compromis, dont on avait vu l'exemple à la nomination de Rodolphe.

L'archevêque de Mayence auquel on s'en rapporte, nomme Adolphe de Nassau par le même principe qu'on avait choisi son prédécesseur. C'était le plus illustre guerrier de ces tems-là, & le plus pauvre. Il paraissait capable de soutenir la gloire de l'empire à la tête des armées allemandes, & trop peu puissant pour l'asservir. Il ne possédoit que trois seigneuries dans le comté de Nassau.

Albert duc d'Autriche, fâché de ne point succéder à son pere, s'unit contre le nouvel empereur avec ce même comte de Bourgogne qui ne veut plus être vassal de l'Allemagne, & tous deux obtiennent des secours du roi de France Philippe le bel. La maison d'Autriche commence par appeller contre

l'empereur ces mêmes Français que les princes de l'empire ont depuis si souvent apellés contr'elle. Albert d'Autriche, avec le secours de la France, fait d'abord la guerre en Suisse, dont sa maison réclame la souveraineté. Il prend Zurich avec des troupes Françaises.

1293.

Albert d'Autriche souleve contre Adolphe, Strasbourg & Colmar. L'empereur, à la tête de quelques troupes que les fiefs impériaux lui fournissent, appaise ces troubles.

Un différend entre le comte de Flandre & les citoyens de Gand, est porté au parlement de Paris, & jugé en faveur des citoyens. Il était bien clairement reconnu que depuis Gand jusqu'à Boulogne, Arras & Cambrai, la Flandre relevait uniquement du roi de France.

1294.

Adolphe s'unit avec Edouard roi d'Angleterre contre la France; mais comme il craint un aussi puissant vassal que le duc d'Autriche, il n'entreprend rien. On a vu depuis renouveller plus d'une fois cette alliance dans des circonstances pareilles.

1295.

Une injustice honteuse de l'empereur, est la premiere origine de ses malheurs & de sa fin funeste: grand exemple pour les souverains. Albert de Misnie, landgrave de Thuringe, l'un des ancêtres de tous les princes de Saxe, qui font une si grande figure en Allemagne, gendre de l'empereur Fréderic II, avait trois enfants de la princesse sa femme. Il l'avait répudiée pour une maîtresse indigne de lui; & c'est pour cela que les Allemands lui avaient donné avec justice le surnom de *dépravé*. Ayant un bâtard de cette concubine, il voulait déshériter pour lui ses trois enfants légitimes. Il met ses fiefs en vente malgré les loix, & l'empereur malgré les loix les achete avec l'argent que le roi d'Angleterre lui avait donné pour faire la guerre à la France.

Les trois princes soutiennent hardiment leurs droits contre l'empereur. Il a beau prendre Dresde & plusieurs châteaux,

il est chassé de la Misnie ; & toute l'Allemagne se déclare contre cet indigne procédé.

1296.

La rupture contre l'empereur & le roi d'Angleterre d'un côté, & la France de l'autre, durait toujours. Le pape Boniface VIII leur ordonne à tous trois une trêve sous peine d'excommunication.

1297.

L'empereur avait plus besoin d'une trêve avec les seigneurs de l'empire. Sa conduite les révoltait tous. Venceslas roi de Bohême, Albert duc d'Autriche, le duc de Saxe, l'archevêque de Mayence s'assemblent à Prague. Il y avait deux marquis de Brandebourg ; non qu'ils possédassent tous deux la même marche ; mais étant freres, ils prenaient tous deux le même titre. C'est un usage qui commençait à s'établir. On accuse l'empereur dans les formes, & on indique une diète à Egra pour le déposer.

Albert d'Autriche envoie à Rome solliciter la déposition d'Adolphe. C'est un droit qu'on reconnaît toujours dans les papes, quand on croit en profiter.

Le duc d'Autriche feint d'avoir reçu le consentement du pape, qu'il n'a pourtant pas. L'archevêque de Mayence dépose solemnellement l'empereur au nom de tous les princes. Voici comme il s'exprime : *On nous a dit que nos envoyés avaient obtenu l'agrément du pape ; d'autres assurent que le pape l'a refusé ; mais n'ayant égard qu'à l'autorité qui nous a été confiée, nous déposons Adolphe de la dignité impériale, & nous élisons pour roi des Romains le seigneur Albert duc d'Autriche.*

1298.

Boniface VIII défend aux électeurs, sous peine d'excommunication, de sacrer le nouveau roi des Romains. Ils lui répondent que ce n'est pas là une affaire de religion.

Cependant Adolphe ayant dans son parti quelques évêques & quelques seigneurs, avait encor une armée. Il donne bataille

le 2 Juillet auprès de Spire à son rival ; tous deux se joignent au fort de la mêlée. Albert d'Autriche lui porte un coup d'épée dans l'œil. Adolphe meurt en combattant, & laisse l'empire à Albert.

ALBERT I D'AUTRICHE,

TRENTIÉME EMPEREUR.

1298.

ALbert d'Autriche commence par remettre son droit aux électeurs afin de le mieux assurer. Il se fait élire une seconde fois à Francfort, puis couronner à Aix-la-Chapelle par l'archevêque de Cologne.

Le pape Boniface VIII ne veut pas le reconnaître. Ce pape avoit alors de violents démêlés avec le roi de France Philippe le bel.

1299.

L'empereur Albert s'unit incontinent avec Philippe, & marie son fils ainé Rodolphe à Blanche, sœur du roi. Les articles de ce mariage sont remarquables. Il s'engage de donner à son fils d'Autriche, la Stirie, la Carniole, l'Alsace, Fribourg en Brisgau, & assigne pour douaire à sa belle-fille l'Alsace & Fribourg, s'en remettant pour la dot de Blanche à la volonté du roi de France.

Albert fait part de ce mariage au pape, qui pour toute réponse dit, que l'empereur n'est qu'un usurpateur, & qu'il n'y a d'autre *César* que le souverain pontife des chrétiens.

1300. 1301.

Les maisons de France & d'Autriche semblaient alors étroitement unies par ce mariage, par leur haine commune contre Boniface VIII, par la nécessité où elles étaient de se défendre contre leurs vassaux. Car dans le même tems la Hollande & la Zélande, vassales de l'empire, faisaient la guerre à Albert ; & les Flamands, vassaux de la France, la faisaient au roi Philippe le bel.

Boniface VIII, plus fier encor que Grégoire VII, & plus impétueux, prend ce tems pour braver à la fois l'empereur & le roi de France. D'un côté il excite contre Philippe le bel son frere Charles de Valois ; de l'autre il souleve des Princes de l'Allemagne contre Albert.

Nul pape ne poussa plus loin la manie de donner des royaumes. Il fait venir en Italie ce Charles de Valois, & le nomme vicaire de l'empire en Toscane. Il marie ce prince à la fille de Baudouin II, empereur de Constantinople, dépossédé ; & déclare hardiment Charles de Valois empereur des Grecs. Rien n'est plus grand que ces entreprises quand elles sont bien conduites & heureuses. Rien de plus petit quand elles sont sans effet. Ce pape, en moins de trois ans, donna les empires d'Orient & d'Occident, & mit en interdit le royaume de France.

Les circonstances où se trouvait l'Allemagne, le mirent sur le point de réussir contre Albert d'Autriche.

Il écrit aux archevêques de Mayence, de Trèves & de Cologne ; *Nous ordonnons qu'Albert comparaisse devant nous dans six mois, pour se justifier, s'il peut, du crime de lèze-majesté commis contre la personne de son souverain Adolphe. Nous défendons qu'on le reconnaisse pour roi des Romains, &c.*

Ces trois archevêques qui n'aimaient pas Albert, conviennent avec le comte palatin du Rhin, de procéder contre lui, comme ils avaient procédé contre son prédécesseur ; & ce qui montre bien qu'on a toujours deux poids & deux mesures, c'est qu'ils lui font un crime d'avoir vaincu & tué, en combattant, ce même Adolphe qu'ils avaient déposé, & contre lequel il avait été armé par eux-mêmes.

Le comte palatin fait en effet des informations contre l'empereur Albert. On sait que les comtes palatins étaient originairement juges dans le palais, & juges des causes civiles entre le prince & les sujets, comme cela se pratique dans tous les pays sous des noms différents.

Les palatins se croyaient en droit de juger criminellement l'empereur même. C'est sur cette prétention qu'on verra un palatin, au ban de Croatie, condamner une reine.

Albert ayant pour lui les autres princes de l'empire, répond aux procédures par la guerre.

1302.

Bientôt ses juges lui demandent grace, & l'électeur palatin paie par une grosse somme d'argent ses procédures.

La Pologne, après beaucoup de troubles, élit pour son roi Venceslas roi de Bohême. Venceslas met quelque ordre dans un pays où il n'y en avoit jamais eu. C'est lui qui institua le sénat. Ce Venceslas donne son fils pour roi aux Hongrais, qui le demandaient lui-même.

Boniface VIII ne manque pas de prétendre que c'est un attentat contre lui, & qu'il n'appartient qu'à lui seul de donner un roi à la Hongrie. Il nomme à ce royaume Carobert descendant de Charles d'Anjou. Il semblerait que l'empereur n'eût pas dû accoutumer le pape à donner des royaumes; cependant c'est ce qui le racommoda avec lui. Il craignait plus la puissance de Venceslas que celle du pape. Il protege donc Carobert, & désole la Bohême avec une armée. Les auteurs disent que cette armée fut empoisonnée par les Bohémiens qui infecterent les eaux voisines du camp; cela est assez difficile à croire.

1303.

Ce qui acheve de mettre l'empereur dans les intérêts de Boniface VIII, c'est la sanglante querelle de ce pape avec Philippe le bel. Boniface très maltraité par ce monarque, & qui méritait de l'être, reconnaît enfin cet Albert à qui il avait voulu faire le procès, pour roi légitime des Romains, & lui promet la couronne impériale, pourvu qu'il déclare la guerre au roi de France.

Albert paie la complaisance du pape par une complaisance bien plus grande. Il reconnaît *que l'empire a été transféré des Grecs aux Allemands par le St. Siége; que les électeurs tiennent leur droit du pape, & que les empereurs & les rois reçoivent de lui le droit du glaive*. C'est contre une telle déclaration que le comte palatin aurait dû faire des procédures.

Ce n'était pas la peine de flatter ainsi Boniface VIII qui mourut le 12 Octobre, échappé à peine de la prison où le roi de France l'avait retenu aux portes même de Rome.

Cependant le roi de France confisque la Flandre sur le comte Gui Dampierre, & demeure, après une sanglante bataille, maître de Lille, de Douai, d'Orchies, de Béthune, & d'un très grand pays, sans que l'empereur s'en mette en peine.

Il ne songe pas davantage à l'Italie, toujours partagée entre les Guelfes & les Gibelins.

1304. 1305.

Ladislas, ce fils du respectable Venceslas roi de Bohême & de la Pologne, est chassé de la Hongrie. Son pere en meurt, à ce qu'on prétend, de chagrin, si les rois peuvent mourir de cette maladie.

Le duc de Bavière Othon se fait élire roi de Hongrie, & se fait renvoyer dès la même année. Ladislas retourné en Bohême, y est assassiné. Ainsi voilà trois royaumes électifs à donner à la fois, la Hongrie, la Bohême & la Pologne.

L'empereur Albert fait couronner son fils Rodolphe en Bohême à main armée. Carobert se propose toujours pour la Hongrie ; & un seigneur Polonais nommé Uladislas *Locticus* est élu, ou plutôt rétabli en Pologne ; mais l'empereur n'y a aucune part.

1306.

Voici une injustice qui ne paraît pas d'un prince habile. L'empereur Adolphe de Nassau avait perdu la couronne & la vie pour s'être attiré la haine des Allemands, & cette haine fut principalement fondée sur ce qu'il voulut dépouiller à prix d'argent les héritiers légitimes de la Misnie & de la Thuringe.

Philippe de Nassau, frere de cet empereur, réclama ces pays si injustement achetés. Albert se déclare pour eux dans l'espérance d'en obtenir sa part. Les princes de Thuringe se défendent. Ils sont mis sans formalités au ban de l'empire. Cette proscription leur donne des partisans & une armée. Ils taillent en piece l'armée de l'empereur, qui est trop heureux de les laisser paisibles dans leurs états. On voit toujours en général dans les Allemands un grand fonds d'attachement pour leurs droits ; & c'est ce qui a fait subsister si longtems ce gouvernement

gouvernement mixte ; édifice souvent prêt à écrouler, & cependant toujours ferme.

1307.

Le pape Clément V envoie un légat en Hongrie, qui donne la couronne à Carobert au nom du St. Siége. Autrefois les empereurs donnaient ce royaume : alors les papes en disposaient ainsi que de celui de Naples. Les Hongrois aimaient mieux être vassaux des papes désarmés, que des empereurs qui pouvaient les asservir. Il valait mieux n'être vassal de personne.

ORIGINE DE LA LIBERTÉ DES SUISSES

La Suisse relevait de l'Empire, & une partie de ce pays était domaine de la maison d'Autriche, comme Fribourg, Lucerne, Zug, Glaris. Ces petites villes, quoique sujettes, avaient de grands privileges, & étaient au rang des villes *mixtes* de l'empire ; d'autres étaient impériales, & se gouvernaient par leurs citoyens, comme Zurich, Bâle, & Schaffouse. Les cantons d'Uri, de Schvitz, & d'Undervald étaient sous le patronage de la maison d'Autriche, mais non sous sa domination.

L'empereur Albert voulut être despotique dans tout le pays. Les gouverneurs & les commissaires qu'il y envoya, y exercerent une tyrannie qui causa d'abord beaucoup de malheurs, & qui ensuite produisit le bonheur de la liberté.

Les fondateurs de cette liberté se nomment *Melchtad*, *Stauffacher* & *Valtherfurst*. La difficulté de prononcer des noms si respectables, nuit à leur célébrité. Ces trois paysans, hommes de sens & de résolution, furent les premiers conjurés. Chacun d'eux en attira trois autres. Ces neuf gagnerent les cantons d'Uri, Schvitz & Undervald.

Tous les historiens prétendent que tandis que la conspiration se tramait, un gouverneur d'Uri nommé *Grisler*, s'avisa d'un genre de tyrannie ridicule & horrible. Il fit mettre, dit-on, un de ses bonnets au haut d'une perche dans la place, & ordonna qu'on saluât le bonnet sous peine de la vie. Un des conjurés nommé *Guillaume Tell*, ne salua point le bonnet.

Le gouverneur le condamna à être pendu, & ne lui donna sa grace qu'à condition que le coupable, qui passait pour archer adroit, abattrait d'un coup de fleche une pomme placée sur la tête de son fils. Le pere tremblant tira, & fut assez heureux pour abattre la pomme. *Grisler* appercevant une seconde fleche sous l'habit de *Tell*, demanda ce qu'il en prétendait faire. *Elle t'était destinée*, dit le suisse, *si j'avais blessé mon fils.*

Avouons que toutes ces histoires de pommes sont bien suspectes : celle-ci l'est d'autant plus qu'elle semble tirée d'une ancienne fable danoise. Mais enfin on tient pour constant que *Tell* ayant été mis aux fers, tua ensuite le gouverneur d'une fleche : que ce fut le signal des conjurés : que les peuples se saisirent des forteresses, & démolirent ces instruments de leur esclavage. Voyez l'*Essai sur l'histoire générale des mœurs & de l'esprit des nations.*

1308.

Albert prêt de commettre ses forces contre ce courage que donne l'enthousiasme d'une liberté naissante, perd la vie d'une maniere funeste. Son propre neveu Jean, qu'on a appellé mal-à-propos duc de Suabe, qui ne pouvait obtenir de lui la jouissance de son patrimoine, conspira sa mort avec quelques complices. Il lui porta lui-même le dernier coup en se promenant avec lui auprès de Rheinsfeld, sur le bord de la riviere de Russ, dans le voisinage de la Suisse. Peu de souverains ont péri d'une mort plus tragique, & nul n'a été moins regretté. Il est très vraisemblable que le don de l'Autriche & de la Stirie, de la Carniole, fait par l'empereur Rodolphe de Habsbourg à ses deux enfants, fut la cause de cet assassinat. Jean fils du prince Rodolphe, ayant en vain demandé à son oncle Albert sa part qu'il retenait, voulut s'en mettre en possession par un crime.



HENRI VII,

de la maison de Luxembourg,

TRENTE-UNIÉME EMPEREUR.

1308.

Après l'assassinat d'Albert, le trône demeure vacant sept mois. On compte parmi les prétendants à ce trône, le roi de France Philippe le *bel :* mais il n'y a aucun monument de l'histoire de France qui en fasse la moindre mention.

Charles de Valois, frere de ce monarque, se met sur les rangs. C'était un prince qui allait partout chercher des royaumes. Il avait reçu la couronne d'Aragon des mains du pape Martin IV, & lui avait prêté l'hommage & le serment de fidélité, que les papes exigeaient des rois d'Aragon : mais il n'avait plus qu'un vain titre. Boniface VIII lui avait promis de le faire roi des Romains, mais il n'avait pu tenir sa parole.

Bertrand de Got, Gascon, archevêque de Bordeaux, élevé au pontificat de Rome, par la protection de Philippe le bel, promet cette fois la couronne impériale à ce prince. Les papes y pouvaient beaucoup alors, malgré toute leur faiblesse, parce que leur refus de reconnaître le roi des Romains élu en Allemagne, était souvent un prétexte de factions & de guerres civiles.

Ce pape Clément V fait tout le contraire de qu'il avait promis. Il fait presser sous main les électeurs de nommer Henri comte de Luxembourg.

Ce prince est le premier qui est nommé par six électeurs seulement, tous six grands officiers de la couronne : les archevêques de Mayence, Trèves & Cologne, chanceliers : le comte palatin de la maison de Bavière d'aujourd'hui, grand-maître de la maison : le duc de Saxe de la maison d'Ascanie, grand-écuyer : le marquis de Brandebourg, de la même maison d'Ascanie, grand-chambellan.

Le roi de Bohême, grand-échanson, n'y assista pas, & personne même ne le représenta. Le royaume de Bohême était alors vacant, les Bohémiens ne voulant pas reconnaître le duc de Carinthie, qu'ils avaient élu, mais auquel ils faisaient la guerre comme à un tyran.

Ce fut le comte palatin qui nomma au nom de six électeurs, *Henri comte de Luxembourg, roi des Romains, futur empereur, protecteur de l'église romaine & universelle, & défenseur des veuves & des orphelins.*

1309.

Henri VII commence par venger l'assassinat de l'empereur Albert. Il met l'assassin Jean, prétendu duc de Suabe, au ban de l'empire. Fréderic & Léopold d'Autriche, ses cousins, descendants comme lui de Rodolphe de Habsbourg, exécutent la sentence, & reçoivent l'investiture de ses domaines.

Un des assassins, nommé Rodolphe de Vath, seigneur considérable, est pris; & c'est par lui que commence l'usage du supplice de la roue. Pour Jean, après avoir erré longtems, il obtint l'absolution du pape, & se fit moine.

L'empereur donne à son fils de Luxembourg le titre de duc, sans ériger le Luxembourg en duché. Il y avait des ducs à brevet, comme on en voit aujourd'hui en France; mais c'étaient des princes. On a déja vu que les empereurs faisaient des rois à brevet.

L'empereur songe à établir sa maison, & fait élire son fils Jean de Luxembourg, roi de Bohême. Il falut la conquérir sur le duc de Carinthie; & cela ne fut pas difficile, puisque le duc de Carinthie avait contre lui la nation.

Tous les Juifs sont chassés d'Allemagne, & une grande partie est dépouillée de ses biens. Ce peuple consacré à l'usure depuis qu'il est connu, ayant toujours exercé ce métier à Babilone, à Alexandrie, à Rome, & dans toute l'Europe, s'était rendu partout également nécessaire & exécrable. Il n'y avait guere de villes où l'on n'accusât les Juifs d'immoler un enfant le vendredi saint, & de poignarder une hostie. On fait encore dans plusieurs villes des processions en mémoire des hosties qu'ils ont poignardées, & qui ont jeté du sang. Ces accu-

sations ridicules servaient à les dépouiller de leurs richesses.

1310.

L'ordre des templiers est traité plus cruellement que les Juifs. C'est un des événements les plus incompréhensibles. Des chevaliers qui faisaient vœu de combattre pour JESUS-CHRIST, sont accusés de le renier, d'adorer une tête de cuivre, & de n'avoir pour cérémonies secrettes de leur réception dans l'ordre, que les plus horribles débauches. Ils sont condamnés au feu en France, en conséquence d'une bulle du pape Clément V, & de leurs grands biens. Le grand-maître de l'ordre, Molai Gui, frere du dauphin d'Auvergne, & soixante & quatorze chevaliers, jurerent en vain que l'ordre était innocent. Philippe le bel irrité contr'eux, les fit trouver coupables. Le pape dévoué au roi de France les condamna. Il y en eût cinquante-neuf de brûlés à Paris. On les poursuivit partout. Le pape abolit l'ordre deux ans après; mais en Allemagne on ne fit rien contre eux; peut-être parce qu'on les persécutait trop en France. Il y a grande apparence que les débauches de quelques jeunes chevaliers avaient donné occasion de calomnier l'ordre entier. Cette saint Barthelemi de tant de chevaliers armés pour la défense du christianisme, jugés en France, & condamnés par un pape & par des cardinaux, est la plus abominable cruauté qui ait été jamais exercée au nom de la justice. On ne trouve rien de pareil chez les peuples les plus sauvages. Ils tuent dans la colere. Mais les juges très incompétents des templiers, les livrerent gravement aux plus affreux supplices, sans passion comme sans raison.

Henri VII veut rétablir l'empire en Italie. Aucun empereur n'y avait été depuis Fréderic II.

Diète à Francfort pour établir Jean de Luxembourg, roi de Bohême, vicaire de l'empire, & pour fournir au voyage de l'empereur. Ce voyage s'appelle, comme on sait, *l'expédition romaine*. Chaque état de l'empire se cotise pour fournir des soldats, des cavaliers, ou de l'argent.

Les commissaires de l'empereur qui le précedent font à Lausanne, le 11 Octobre, le serment accoutumé aux commissaires

du pape. Serment regardé toujours par les papes comme un acte d'obéissance & un hommage, & par les empereurs comme une promesse de protection; mais les paroles en étaient favorables aux prétentions des papes.

1311.

Les factions des Guelfes & des Gibelins partageaient toujours l'Italie. Mais ces factions n'avaient plus le même objet qu'autrefois; elles ne combattaient plus l'une pour l'empereur, l'autre pour le pape. Ce n'était plus qu'un mot de ralliement, auquel il n'y avait guere d'idée fixe attachée. C'est de quoi nous avons vu un exemple en Angleterre dans les factions de Wihgs & de Toris.

Le pape Clément V fuyait Rome, où il n'avait aucun pouvoir. Il établissait sa cour à Lyon avec sa maîtresse, la comtesse de Périgord, & amassait ce qu'il pouvait de trésors.

Rome était dans l'anarchie d'un gouvernement populaire. Les Colona, les Ursini, les barons Romains partageaient la ville, & c'est la cause de ce long séjour des papes au bord du Rhône; de sorte que Rome paraissait également perdue pour les papes & pour les empereurs.

La Sicile était restée à la maison d'Aragon. Carobert roi de Hongrie disputait le royaume de Naples à Robert son oncle, fils de Charles II, de la maison d'Anjou.

La maison d'Este s'était établie à Ferrare. Les Vénitiens voulaient s'emparer de ce pays.

L'ancienne ligue des villes d'Italie était bien loin de subsister. Elle n'avait été faite que contre les empereurs. Mais depuis qu'ils ne venaient plus en Italie, ces villes ne pensaient qu'à s'agrandir aux dépens les unes des autres.

Les Florentins & les Génois faisaient la guerre à la république de Pise. Chaque ville d'ailleurs était partagée en factions; Florence entre les noirs & les blancs, Milan entre les Visconti & les Turiani.

Ce fut au milieu de ces troubles que Henri VII parait enfin en Italie. Il se fait couronner roi de Lombardie à Milan. Les Guelfes cachent cette ancienne couronne de fer des rois Lombards, comme si c'était à un petit cercle de fer que fût at-

taché le droit de régner. L'empereur fait faire une nouvelle couronne.

Les Turiani, le propre chancelier de l'empereur, conſpirent contre ſa vie dans Milan. Il condamne ſon chancelier au feu. La plupart des villes de Lombardie, Créme, Crémone, Lodi, Breſcia lui refuſent l'obéiſſance. Il les ſoumet par force, & il y a beaucoup de ſang répandu.

Il marche à Rome. Robert, roi de Naples, de concert avec le pape, lui ferme les portes, en faiſant marcher vers Rome Jean, prince de Morée ſon frere, avec des gendarmes & de l'infanterie.

Pluſieurs villes, comme Florence, Bologne, Lucques, ſe joignent ſecrettement à Robert. Cependant le pape écrit de Lyon à l'empereur, qu'il ne ſouhaite rien tant que ſon gouvernement; le roi de Naples l'aſſure des mêmes ſentiments, & lui proteſte que le prince de Morée n'eſt à Rome que pour y mettre l'ordre.

Henri VII ſe préſente à la porte de la ville Léonine, qui renferme l'égliſe de St. Pierre, mais il faut qu'il l'aſſiége pour y entrer. Il eſt battu au lieu d'être couronné. Il négocie avec l'autre partie de la ville, & demande qu'on le couronne dans l'égliſe de St. Jean de Latran. Les cardinaux s'y oppoſent, & diſent que cela ne ſe peut ſans la permiſſion du pape.

Le peuple de ce quartier prend le parti de l'empereur. Il eſt couronné en tumulte par quelques cardinaux. Alors il fait examiner par des juriſconſultes la queſtion, *ſi le pape peut ordonner quelque choſe à l'empereur, & ſi le royaume de Naples releve de l'empire, ou du St. Siége.* Ses juriſconſultes ne manquent pas de décider en ſa faveur, & le pape a grand ſoin de faire décider le contraire par les ſiens.

1313.

C'eſt, comme on a vu, la deſtinée des empereurs de manquer de forces pour dominer dans Rome. Henri VII eſt obligé d'en ſortir. Il va aſſiéger inutilement Florence, & cite non moins inutilement Robert, roi de Naples, à comparaître devant lui. Il met non moins vainement ce roi au ban de l'em-

pire, comme coupable de lèze-majesté, *& le bannit à perpétuité sous peine de perdre la tête.* L'arrêt est du 25 Avril.

Il rend des arrêts à-peu-près semblables contre Florence & Lucques, & permet par ces arrêts d'assassiner les habitants; Venceslas en démence n'aurait pas donné de tels rescrits.

Il fait lever des troupes en Allemagne par son frere, archevêque de Trèves. Il obtient des Génois & des Pisans cinquante galeres. On conspire dans Naples en sa faveur. Il pense conquérir Naples & ensuite Rome; mais prêt à partir, il meurt auprès de la ville de Sienne. L'arrêt contre les Florentins était une invitation à l'empoisonner. Un dominicain nommé Politien de Montepulciano, qui le communiait, mêla, dit-on, du poison dans le vin consacré. Il est difficile de prouver de tels crimes. Mais les dominicains n'obtinrent du fils de Henri VII, Jean, roi de Bohême, des lettres qui les déclarent innocents, que trente ans après la mort de l'empereur. Il eût mieux valu avoir ces lettres dans le tems même qu'on commençait à les accuser de cet empoisonnement sacrilege.

INTERREGNE DE QUATORZE MOIS.

Dans les dernieres années de la vie de Henri VII, l'ordre teutonique s'agrandissait, & faisait des conquêtes sur les idolâtres & sur les chrétiens des bords de la mer Baltique. Ils se rendirent même maîtres de Dantzick, qu'ils céderent après. Ils acheterent la contrée de Prusse nommée Pomérélie, d'un margrave de Brandebourg qui la possédait.

Pendant que les chevaliers teutons devenaient des conquérants, les templiers furent détruits en Allemagne, comme ailleurs; & quoiqu'ils se soutinssent encor quelques années vers le Rhin, leur ordre fut enfin entiérement aboli.

1314.

Le pape Clément V condamne la mémoire de Henri VII, déclare que le serment que cet empereur avait fait à son couronnement dans Rome, était un *serment de fidélité*, & par conséquent d'un vassal qui rend hommage.

Il casse la sentence de Henri VII portée contre le roi de Naples,

Naples, *attendu*, dit-il avec raiſon, *que le roi Robert eſt notre vaſſal.*

Mais le pape ajoute à cette raiſon des clauſes bien étonnantes. *Nous avons*, dit-il, *la ſupériorité ſur l'empire, & nous ſuccédons à l'empereur pendant la vacance, par le plein pouvoir que* JESUS-CHRIST *nous a donné.* Il faut avouer que JESUS-CHRIST, comme homme, ne ſe doutait pas qu'un prêtre qui ſe diſait dans Rome ſucceſſeur de Simon, fût un jour de droit divin empereur pendant la vacance.

En vertu de cette prétention, le pape établit le roi de Naples Robert, vicaire de l'empire en Italie. Ainſi les papes, qui ne craignent rien tant qu'un empereur, aident eux-mêmes à perpétuer cette dignité, en reconnaiſſant qu'il faut un vicaire dans l'interregne. Mais ils nomment ce vicaire pour ſe faire un droit de nommer un empereur.

Les électeurs en Allemagne ſont longtems diviſés. Il était déja établi dans l'opinion des hommes que le droit de ſuffrage n'appartenait qu'aux grands officiers de la maiſon, c'eſt-à-dire, aux trois chanceliers eccléſiaſtiques, & aux quatre princes ſéculiers. Ces officiers avaient longtems eu la premiere influence. Ils déclaraient la nomination faite par la pluralité des ſuffrages : peu-à-peu ils attirerent à eux ſeuls le droit d'élire.

Cela eſt ſi vrai que le duc de Carinthie Henri, qui prenait le titre de roi de Bohême, diſputait en cette ſeule qualité le droit d'électeur à Jean de Luxembourg, fils de Henri VII, qui en effet était roi de Bohême.

Les ducs de Saxe, Jean & Rodolphe, qui avaient chacun une partie de la Saxe, prétendaient partager le droit d'élire, & être tous deux électeurs, parce qu'ils ſe diſaient tous deux grands maréchaux.

Le duc de Bavière Louis, le même qui fut empereur, chef de la branche bavaroiſe, voulait partager avec ſon frere ainé Rodolphe, comte palatin, le droit de ſuffrage.

Il y eut donc dix électeurs qui repréſentaient ſept officiers, ſept charges principales de l'empire. De ces dix électeurs, cinq nomment Louis, duc de Bavière, qui ajoutant ſon ſuffrage, eſt ainſi élu par ſix voix.

Les quatre autres choiſiſſent Fréderic, duc d'Autriche, fils

de l'empereur Albert ; & ce duc d'Autriche ne compta point ſa propre voix ; ce qui prouve évidemment que l'Autriche n'avait point droit de ſuffrage, ne fourniſſant point de grand officier.

LOUIS V, OU LOUIS DE BAVIÈRE,

TRENTE-DEUXIÉME EMPEREUR.

1315.

ON ne compte pour empereur que Louis de Bavière, parce qu'il paſſe pour avoir été élu par le plus grand nombre, mais ſurtout parce que ſon rival Fréderic le beau, fut malheureux. Fréderic eſt ſacré à Cologne par l'archevêque du lieu ; Louis à Aix-la-Chapelle par l'archevêque de Mayence ; & cet archevêque s'attribue ce privilege malgré l'archevêque de Cologne métropolitain d'Aix.

Ces deux ſacres produiſent néceſſairement des guerres civiles ; & celui-ci l'eſt d'autant plus que Louis de Bavière étoit oncle de Fréderic ſon rival. Quelques cantons Suiſſes déja ligués, prennent les armes pour Louis de Bavière. Ils défendaient par-là leur liberté comme l'Autriche.

Mémorable bataille de Mortgat. Si les Suiſſes avaient eu l'éloquence des Athéniens comme le courage, cette journée feroit auſſi célebre que celle des thermopiles. Seize cents Suiſſes des cantons d'Uri, de Schwitz & d'Underwald, diſſipent au paſſage des montagnes une armée formidable du duc d'Autriche. Le champ de bataille de Mortgat eſt le vrai berceau de leur liberté.

1316.

Jean XXII, pape à Avignon & à Lyon comme ſes deux prédéceſſeurs, n'oſant pas mettre le pied en Italie, & abandonnant Rome, déclare cependant que l'empire dépend de l'égliſe romaine, & cite à ſon tribunal les deux prétendants à l'empire. Il y a eu de plus grande révolution ſur la terre, mais il n'y

en a pas eu une plus singuliere dans l'esprit humain, que de voir les successeurs des Césars créés sur les bords du Mein, soumettre les droits qu'ils n'ont point sur Rome, à un pontife de Rome créé dans Avignon ; tandis que les Rois d'Allemagne prétendent avoir le droit de donner les royaumes de l'Europe, que les papes prétendent nommer les empereurs & les rois, & que le peuple romain ne veut ni d'empereur ni de pape.

1317.

Il faut se représenter dans ces tems-là l'Italie aussi divisée que l'Allemagne. Les Guelfes & les Gibelins la déchirent toujours. Les Guelfes, à la tête desquels est le roi de Naples Robert, tiennent pour Fréderic d'Autriche. Louis a pour lui les Gibelins. Les principaux de cette faction sont les Viscontis à Milan. Cette maison établissait sa puissance sur le prétexte de soutenir celle des empereurs. La France voulait déja se mêler des affaires du Milanais, mais faiblement.

1318.

Guerre entre Eric, roi de Danemarck & Valdemar margrave de Brandebourg. Ce margrave soutient seul cette guerre sans l'aide d'aucun prince de l'empire. Quand un état faible tient tête à un plus fort, c'est qu'il est gouverné par un homme supérieur.

Le duc de Lavembourg dans cette courte querelle bientôt accommodée, est prisonnier du margrave, & se rachette pour seize mille marcs d'argent. On pourait par ces rançons juger à-peu-près de la quantité d'especes qui roulaient alors dans ces pays, où les princes avaient tout, & les peuples presque rien.

1319.

Les deux empereurs consentent à décider leur querelle plus importante, par trente champions ; usage des anciens tems que la chevalerie a renouvellés quelquefois.

Ce combat d'homme à homme, de quinze contre quinze, fut comme celui des héros Grecs & Troyens. Il ne décida rien, & ne fut que le prélude de la bataille que les deux armées se livrerent après avoir été spectatrices du combat des trente.

Louis est vainqueur dans cette bataille ; mais sa victoire n'est point décisive.

1320. 1321.

Philippe de Valois, neveu de Philippe le bel roi de France, accepte du pape Jean XXII la qualité de lieutenant-général de l'église, contre les Gibelins en Italie. Philippe de Valois y va, croyant tirer quelque parti de toutes ces divisions. Les Viscontis trouvent le secret de lui faire repasser les Alpes, tantôt en affamant sa petite armée, & tantôt en négociant.

L'Italie reste partagée en Guelfes & en Gibelins, sans prendre trop parti ni pour Fréderic d'Autriche, ni pour Henri de Bavière.

1322.

Il se donne une bataille décisive entre les deux empereurs, encore assez près de Muldorf, le 28 Septembre 1322 : le duc d'Autriche est pris avec le duc Henri son frere, & Ferri duc de Lorraine. Dès ce jour il n'y eut plus qu'un empereur.

Léopold d'Autriche, frere des deux prisonniers, continue en vain la guerre.

Jean de Luxembourg, roi de Bohême, fatigué des contradictions qu'il éprouve dans son pays, envoie son fils en France pour l'y faire élever à la cour du roi Charles le bel. Il fait un échange de sa couronne contre le palatinat du Rhin avec l'empereur. Cela paraît incroyable. Le possesseur du palatinat du Rhin était Rodolphe de Bavière, propre frere de l'empereur. Ce Rodolphe s'était jeté dans le parti de Fréderic d'Autriche contre son frere ; & l'empereur Louis de Bavière qui venait de s'emparer du palatinat, gagne la Bohême à ce marché.

On ne peut pas toujours en tout pays acheter & vendre des hommes comme des bêtes. Toute la noblesse de Bohême se souleva contre cet accord, le déclara nul & injurieux ; & il demeura sans effet. Mais Rodolphe resta privé de son palatinat.

1323.

Un événement plus extraordinaire encor arrive dans le Brandebourg. Le margrave de ce pays, de l'ancienne maison d'As-

canie, quitte ſon margraviat pour aller en pélerinage à la Terre-ſainte. Il laiſſe ſes états à ſon frere, qui meurt vingt-quatre jours après le départ du pélerin. Il y avait beaucoup de parents capables de ſuccéder. L'ancienne maiſon de Saxe-Lavembourg, & celle d'Anhalt avaient des droits. L'empereur, pour les accorder tous, & ſans attendre des nouvelles du pélerinage du véritable poſſeſſeur, voulut approprier à ſa maiſon les états de Brandebourg, & il en inveſtit ſon fils Louis.

L'empereur épouſe en ſecondes noces la fille d'un comte de Hainaut & de Hollande, qui lui apporte pour dot ces deux provinces, avec la Zélande & la Friſe. Aucun état vers les Pays-Bas n'était regardé comme un fief maſculin. Les empereurs ſongeaient à l'établiſſement de leurs maiſons, auſſi-bien qu'à l'empire.

L'empereur ayant vaincu ſon concurrent, a le pape encor à vaincre. Jean XXII, des bords du Rhône, ne laiſſait pas d'influer beaucoup en Italie. Il animait la faction des Guelfes contre les Gibelins. Il déclare les Viſcontis hérétiques; & comme l'empereur favoriſe les Viſcontis, il déclare l'empereur fauteur d'hérétiques: & par une bulle du 9 Octobre, il ordonne à Louis de Bavière de ſe déſiſter dans trois mois de l'adminiſtration de l'empire, *pour avoir pris le titre de roi des romains, ſans attendre que le pape ait examiné ſon élection*. L'empereur ſe contente de proteſter contre cette bulle, ne pouvant encor faire mieux.

1324.

Louis de Bavière ſoutient le reſte de la guerre contre la maiſon d'Autriche, pendant qu'il eſt attaqué par le pape.

Jean XXII, par une nouvelle bulle du 15 Juillet, déclare l'empereur *contumace*, & le prive de tout droit à l'empire s'il ne comparait devant ſa ſainteté avant le 1 Octobre. Louis de Bavière donne un reſcrit, par lequel il invite l'égliſe à dépoſer le pape, & appelle au futur concile.

Marcile de Padoue, & Jean de Gent franciſcain, viennent offrir leur plume à l'empereur contre le pape, & prétendent prouver que le ſaint pere eſt hérétique. Il avait en effet des opinions ſingulieres qu'il fut obligé de rétracter.

1325.

Quand on voit ainsi les papes, n'ayant pas une ville à eux, parler aux empereurs en maîtres, on devine aisément qu'ils ne font que mettre à profit les préjugés des peuples, & les intérêts des princes. La maison d'Autriche avait encor un parti en Allemagne, quoique le chef fût en prison; & ce n'est qu'à la tête d'un parti qu'une bulle peut être dangereuse.

L'Alsace & le pays Messin, par exemple, tenaient pour cette maison. L'empereur fit une alliance avec le duc de Lorraine son prisonnier, avec l'archevêque de Trèves & le comte de Bar, pour prendre Metz. Metz fut prise en effet, & paya environ quarante mille livres tournois à ses vainqueurs.

Fréderic d'Autriche étant toujours en prison, le pape veut faire donner l'empire à Charles le bel, roi de France. Il eût été naturel qu'un pape eût fait nommer un empereur en Italie. C'était ainsi qu'on en avait usé envers Charlemagne; mais le long usage prévalait, & il fallait que l'Allemagne fit l'élection. On gagne en faveur du roi de France quelques princes d'Allemagne, qui donnerent rendez-vous au roi à Bar-sur-Aube. Le roi de France s'y transporte, & n'y trouve que Léopold d'Autriche.

Le roi de France retourne chez lui, affligé de sa fausse démarche. Léopold d'Autriche sans ressource, renvoie à Louis de Bavière la lance, l'épée & la couronne de Charlemagne. L'opinion publique attachait encor à ces symboles un droit qui confirmait celui de l'élection.

Louis de Bavière élargit enfin son prisonnier, & lui fait signer une renonciation à l'empire pour le tems de la vie de Louis. On prétend que Fréderic d'Autriche conserva toujours le titre de roi des Romains.

1326.

Léopold d'Autriche meurt. Il faut bien observer, que malgré les loix, l'usage constant était que les grands fiefs se partageassent encor entre les héritiers. Trente enfants auraient partagé le même état en trente parts, & auraient tous porté le même titre. Tous les agnats de Rodolphe de Habsbourg portaient le nom de ducs d'Autriche.

Léopold avait eu pour son partage l'Alsace, la Suisse, la Suabe & le Brisgau. Ses freres se disputent cet héritage; ils choisissent le roi de Bohême, Jean de Luxembourg, pour austregue, c'est-à-dire, pour arbitre.

1327.

Louis de Bavière va enfin en Italie se mettre à la tête des Gibelins, & le pape anime de loin les Guelfes contre lui. L'ancienne querelle de l'empire & du pontificat se renouvelle avec fureur.

Louis marche avec une petite armée à Milan; il est accompagné d'une foule de moines franciscains. Ces moines étaient excommuniés par le pape Jean XXII, pour avoir soutenu que leur capuchon devait être plus pointu, & que leur boire & leur manger ne leur appartenaient pas en propre.

Ces mêmes franciscains traitaient le pape d'hérétique & de damné au sujet de son opinion sur la vision béatifique.

L'empereur est couronné roi de Lombardie à Milan, non par l'archevêque, qui le refuse, mais par l'évêque d'Arezzo.

Dès que ce prince se prépare à aller à Rome, la faction des Guelfes presse le pape d'y revenir. Le pape n'ose y aller, tant il craint le parti Gibelin & l'empereur.

Les Pisans offrent à l'empereur soixante mille livres pour qu'il ne passe point par leur ville dans son voyage à Rome. Louis de Bavière assiege Pise, & se fait donner au bout de trois jours trente autres mille livres pour y séjourner deux mois. Les historiens disent que ce sont des livres d'or; mais cette somme ferait six millions d'écus d'Allemagne, ce qui est plus aisé de coucher par écrit que de payer.

Nouvelle bulle de Jean XXII à Avignon, le 23 Octobre. *Nous réprouvons ledit Louis comme hérétique. Nous dépouillons ledit Louis de tous ses biens, meubles & immeubles, du palatinat du Rhin, de tout droit à l'empire: défendons de fournir audit Louis du blé, du linge, du vin, du bois, &c.*

L'hérésie de l'empereur était d'aller à Rome.

1328.

Louis de Bavière est couronné dans Rome sans prêter le ser-

ment de fidélité. Le célebre Castruccio Castracani, tyran de Lucques, créé d'abord par l'empereur comte du palais de Latran & gouverneur de Rome, le conduit à St. Pierre avec les quatre premiers barons romains, Colona, Ursini, Savelli, Conti.

Louis est sacré par un évêque de Venise, assisté d'un évêque d'Aleria, tous deux excommuniés par le pape. Il y eut peu de troubles dans Rome à ce couronnement.

Le 18 Avril, l'empereur tient une assemblée générale. Il y préside revêtu du manteau impérial, la couronne en tête, & le sceptre à la main. Un moine augustin, Nicolas Fabriano, y accuse le pape, & demande *s'il y a quelqu'un qui veuille défendre le prêtre de Cahors, qui se fait nommer le pape Jean.* L'ordre des Augustins devait produire un jour un homme plus dangereux pour les papes.

On lut ensuite la sentence par laquelle l'empereur déposait le pape. *Nous voulons*, dit-il, *suivre l'exemple d'Othon I, qui avec le clergé & le peuple de Rome, déposa le pape Jean XII, &c. Nous déposons de l'évêché de Rome Jacques de Cahors, convaincu d'hérésie & de lèze-majesté, &c.*

Le jeune Colonna, attaché en secret au pape, publie son opposition dans Rome, l'affiche à la porte de l'église, & s'enfuit.

Enfin Louis prononce un arrêt de mort contre le pape, & même contre le roi de Naples, qui avait accepté du pape le vicariat de l'empire en Italie. Il les condamne tous deux à être brûlés vifs; la colere outrée va quelquefois jusqu'au ridicule. Il crée pape le 22 Mai, de son autorité, Pierre Reinalucci de la ville de Corbiero ou Corbario, dominicain, & le fait agréer par le peuple romain. Il l'investit par l'anneau au lieu de lui baiser les pieds, & se fait de nouveau couronner par lui.

Ce qui était arrivé à tous les empereurs depuis les Othons, arrive à Louis de Bavière. Les Romains conspirent contre lui. Le roi de Naples arrive avec des troupes aux portes de Rome. L'empereur & son pape sont obligés de s'enfuir.

1329.

L'empereur réfugié à Pise, est forcé d'en sortir. Il retourne sans armée en Bavière avec deux franciscains qui écrivent contre

contre le pape, Michel de Cesene, & Guillaume Okam. L'antipape Pierre de Corbiero se cache de ville en ville.

Le roi de Naples Robert fait rentrer sous la domination, ou plutôt sous la protection papale, Rome & plusieurs villes d'Italie.

Les Viscontis toujours puissants dans Milan, & qui ne pouvaient plus être défendus par l'empereur, l'abandonnent. Ils se rangent du parti de Jean XXII, qui toujours réfugié dans Avignon, semble donner des loix à l'Europe, & en donne en effet, quand ces loix sont exécutées par les forts contre les faibles.

Louis de Bavière étant à Pavie, fait un traité mémorable avec son neveu Robert, fils de l'électeur palatin Rodolphe, mort en exil en Angleterre, & tige de toute la branche palatine. Par ce traité il partage avec son neveu les terres de la maison palatine; il lui rend le palatinat du Rhin & le haut palatinat, & il garde pour lui la Bavière. Il regle qu'après l'extinction d'une des deux maisons palatine & Bavière, qui ont une souche commune, la survivante entrera en possession de toutes les terres & dignités de l'autre, & que cependant le suffrage dans les élections des empereurs, appartiendra alternativement aux deux maisons. Le droit de suffrage accordé ainsi à la maison de Bavière, ne dura pas longtems. La division que cet accord mit entre les deux maisons fut plus longue.

1330.

Le pape frere Pierre de Corbiero, caché dans un château d'Italie, entouré de soldats envoyés par l'archevêque de Pise, demande grace à Jean XXII, qui lui promet la vie sauve, & trois mille florins d'or de pension pour son entretien.

Ce pape frere Pierre va la corde au cou, se présenter devant le pape, qui le fait enfermer dans une prison, où il mourut au bout de trois ans. On ne sait s'il avait stipulé ou non, qu'il ne serait pas enfermé.

Christophe, roi de Dannemarck, est déposé par les états du pays. Il a recours à l'empire. Les ducs de Saxe, & de Meklenbourg, & de Poméranie, sont nommés par l'empereur pour juger entre le prince & les sujets. C'était faire revivre les droits éteints de l'empire sur le Dannemarck. Mais Gérard,

comte de Holstein, régent du royaume, ne voulut pas reconnaître cette commission. Le roi Christophe, avec les forces de ces princes, & du margrave de Brandebourg, chasse le régent, & remonte sur le trône.

Louis de Bavière veut se réconcilier avec le pape, & lui envoie une ambassade. Jean XXII, pour réponse, mande au roi de Bohême qu'il ait à faire déposer l'empereur.

1331.

Le roi de Bohême Jean, au lieu d'obéir au pape, se lie avec l'empereur, & marche en Italie avec une armée, en qualité de vicaire de l'empire. Ayant réduit quelques villes, comme Crémone, Parme, Pavie, Modene, il est tenté de les garder pour lui; & dans cette idée il s'unit secrettement avec le pape. Les Guelfes & les Gibelins alarmés se réunissent contre Jean XXII & contre Jean de Bohême.

L'empereur craignant un vicaire si dangereux, excite contre lui Othon d'Autriche, frere de ce même Fréderic son rival pour l'empire; tant les intérêts changent en peu de tems.

Il suscite le marquis de Misnie, & Carobert, roi de Hongrie, & jusqu'à la Pologne. Il est donc prouvé qu'alors il pouvait bien peu par lui-même. L'empire fut rarement plus faible. Mais l'Allemagne dans tous ces troubles est toujours respectée des étrangers, toujours hors d'atteinte.

Le roi de Bohême revenu en Allemagne, bat tous ses ennemis l'un après l'autre. Il laisse son fils Charles vicaire en Italie malgré Louis de Bavière, & pour lui il va jusqu'en Pologne. Ce roi de Bohême Jean était alors le véritable empereur par son pouvoir.

Les Guelfes & les Gibelins, malgré leur antipatie, se liguent contre le prince Charles de Bohême en Italie. Le roi son pere vainqueur en Allemagne, passe les Alpes pour secourir son fils. Il arrive lorsque ce jeune prince vient de remporter une victoire signalée le 25 Novembre vers le Tirol.

Il rentre avec son fils triomphant dans Prague, & lui donne la marche, ou marquisat, ou margraviat de Moravie, en lui faisant prêter un hommage lige.

1332.

Le pape continue d'employer la religion dans l'intrigue. Othon, duc d'Autriche, gagné par lui, quitte le parti de l'empereur, & gagné par des moines, il soumet ses états au St. Siége. Il se déclare vassal de Rome. Quel tems, où une telle action ne fut ni abhorrée, ni punie ! peu de gens savent que l'Autriche a été donnée aux papes, ainsi que l'Angleterre ; c'est l'effet de la superstition & de la barbare stupidité dans laquelle l'Europe était plongée.

C'est que ce tems était celui de l'anarchie. Le roi de Bohême se faisait craindre de l'empereur, & songeait à établir son crédit dans l'Allemagne. Lui & son fils avaient gagné des batailles en Italie, mais des batailles inutiles. Toute l'Italie était armée alors, Gibelins contre Guelfes, les uns & les autres contre les Allemands ; toutes les villes s'accordaient dans leur haine contre l'Allemagne, & toutes se faisaient la guerre, au lieu de s'entendre pour briser à jamais leurs chaînes.

Pendant ces troubles l'ordre teutonique est toujours une milice de conquérants vers la Prusse. Les Polonais leur prennent quelques villes. Ce même Jean, roi de Bohême, marche à leur secours. Il va jusqu'à Cracovie. Il appaise des troubles en Silésie. Ce prince, maître de la Bohême, de la Silésie, de la Moravie, faisait alors tout trembler.

Strasbourg, Fribourg en Brisgau, & Bâle, s'unissent dans ces tems de touble contre les tyrans voisins. Plusieurs villes entrent dans cette association. Le voisinage de quatre cantons suisses devenus libres, inspirent à ces peuples des sentiments de liberté.

Othon d'Autriche assiége Colmar. L'empereur soutient cette ville contre le duc d'Autriche. Le comte de Virtemberg fournit des troupes à l'empereur ; le roi de Bohême lui en donne. On voit de part & d'autre des armées de trente mille hommes, mais ce n'est jamais que pour un campagne. L'empereur n'est alors que comme un autre prince d'Allemagne qui a ses amis contre ses ennemis. Qu'eût-ce été, si tout eût été réuni pour subjuguer en effet toute l'Italie ?

Mais l'Allemagne n'est occupée que de ses querelles intestines.

Le duc d'Autriche ſe raccommode avec l'empereur. La face des affaires change continuellement, & la miſere des peuples continue.

1333.

On a vu Jean, roi de Bohême, combattre en Italie pour l'empereur, maintenant le voici armé pour le pape. On a vu Robert, roi de Naples, défenſeur du pape; il eſt à préſent ſon ennemi. Ce même roi de Bohême qui venait d'aſſiéger Cracovie, va en Italie de concert avec le roi de France, pour y établir le pouvoir du pape. C'eſt ainſi que l'ambition promene les hommes.

Qu'arrive-t-il? il donne bataille près de Ferrare au roi Robert de Naples, aux Viſcontis, aux l'Eſcales, princes de Véronne, réunis. Il eſt défait deux fois. Il retourne en Allemagne après avois perdu ſes troupes, ſon argent, & ſa gloire.

Troubles & guerres en Brabant au ſujet de la propriété de Malines, que le duc de Brabant & le comte de Flandre ſe diſputent. Le roi de Bohême s'en mêle encor. On s'accommode. Malines demeure à la Flandre.

1334.

Cependant l'empereur Louis de Bavière reſte tranquille dans Munich, & ſemble ne plus prendre part à rien.

Le pape Jean XXII plus remuant, ſollicite toujours les princes Allemands à ſe ſoulever contre Louis de Bavière; & les franciſcains du parti de Michel de Ceſene, condamnés par le pape, preſſent l'empereur d'aſſembler un concile pour faire déclarer le pape hérétique, & pour le dépoſer.

La mort devait venger l'empereur plus promptement qu'un concile. Jean XXII meurt à quatre-vingt-dix ans, le 2 Décembre dans Avignon.

Villani prétend qu'on trouva dans ſon tréſor la valeur de vingt-cinq millions de florins d'or, dont dix-huit millions monnoyés: *Je le ſais*, dit Villani, *de mon frere Romone, qui était marchand du pape*. On peut dire hardiment à Villani, que ſon frere le marchand était un grand exagérateur. Cela ferait environ deux cents millions d'écus d'Allemagne d'aujourd'hui. On

eût alors avec une pareille somme acheté toute l'Italie, & Jean XXII n'y mit jamais le pied. Il eut beau ajouter une troisieme couronne à la tiare pontificale, il n'en fut pas plus puissant. Il est vrai qu'il vendait beaucoup de bénéfices, qu'il inventa les annates, les réserves, les expectatives, qu'il mit à prix les dispenses & les absolutions. Tout cela est une ressource bien plus faible qu'on ne pense, & a produit beaucoup plus de scandale que d'argent; les exacteurs de pareils tributs n'en font d'ordinaire aux maîtres qu'une part fort légere.

Ce qui est digne de remarque, c'est qu'il eut du scrupule en mourant sur la maniere dont il avait dit qu'on voyait DIEU dans le ciel, & qu'il n'en eut point sur les trésors qu'il avait amassés sur la terre.

1335.

Le vieux roi Jean de Luxembourg épouse une jeune princesse de la maison de France, de la branche de Bourbon; & par son contrat de mariage, il donne le duché de Luxembourg au fils qui naîtra de cette alliance. La plupart des clauses des contrats sont des semences de guerre.

Voici un autre mariage qui produit une guerre dès qu'il est consommé. Le vieux roi de Bohême avait un second fils, Jean de Luxembourg, duc de Carinthie. Ce jeune prince prenait le titre de duc de Carinthie, parce que sa femme avait des prétentions sur ce duché. Cette princesse de Carinthie, qu'on appellait Marguerite *la grande bouche*, prétend que son mari, Jean de Luxembourg est impuissant. Elle trouve un évêque de Freisingen qui casse son mariage sans formalités; elle se donne au marquis de Brandebourg.

L'intérêt a autant de part que l'amour dans cet adultere. Le margrave de Brandebourg était le fils de l'empereur Louis de Bavière. Marguerite *la grande bouche* apportait le Tirol en dot & des droits sur la Carinthie: ainsi l'empereur ne fit aucune difficulté d'ôter cette princesse au prince de Bohême, & de la donner à son fils de Brandebourg. Ce mariage excite une guerre qui dure toute l'année; & après beaucoup de sang répandu, on en vient à un accommodement singulier. C'est que le jeune Jean de Luxembourg avoue que sa femme

a raison de l'avoir quitté, & approuve son mariage avec le Brandebourgeois fils de l'empereur.

Petite guerre des Strasbourgeois contre les seigneurs des environs. Strasbourg agit en vraie république indépendante, à cela près que son évêque se mettait souvent à la tête des troupes, pour faire dépendre les citoyens de l'évêque.

1336. 1337.

On commence à négocier beaucoup en Allemagne pour la fameuse guerre que le roi d'Angleterre Edouard III méditait contre Philippe de Valois. Il s'agissait de savoir à qui la France appartiendrait.

Il est vrai que ce pays beaucoup plus resserré qu'il ne l'est aujourd'hui, affaibli par les divisions du gouvernement féodal, & n'ayant point de grand commerce maritime, n'était pas le plus grand théatre de l'Europe, mais c'était toujours un objet très important.

Philippe de Valois d'un côté, & Edouard de l'autre, tâchent d'engager les princes d'Allemagne dans leur querelle : mais il paraît que l'Anglais fit mieux sa partie que le Français. Philippe de Valois a pour lui le roi de Bohême, & Edouard a tous les princes voisins de la France. Il a surtout pour lui l'empereur; il n'en obtient à la vérité que des lettres patentes, mais ces lettres patentes sont de vicaire de l'empire. Le fier Edouard consent volontiers à exercer ce vicariat, pour tâcher de faire déclarer guerre de l'empire la guerre contre la France. Ses provisions portent qu'il pourra faire battre monnoie dans toutes les terres de l'empire : rien ne prouve mieux ce respect secret qu'on avait dans toute l'Europe pour la dignité impériale.

Pendant qu'Edouard s'appuie des forces temporelles de l'Allemagne, Philippe de Valois cherche à faire agir les forces spirituelles du pape; elles étaient alors bien peu de chose.

Le pape Benoît XI, encor dans Avignon comme ses prédécesseurs, était dépendant du roi de France.

Il faut savoir que l'empereur n'ayant point été absous par le pape, demeurait toujours excommunié, & privé de ses droits dans l'opinion vulgaire de ces tems-là.

Philippe de Valois, qui peut tout sur un pape d'Avignon,

force Benoît XI à différer l'absolution de l'empereur. Ainsi l'autorité d'un prince dirige souvent le ministere pontifical, & ce ministere à son tour suscite quelques princes. Il y a un Henri duc de Baviere, parent de Louis l'empereur, prenant toujours selon l'usage ce titre de duc sans avoir le duché; mais possédant une partie de la Bavière inférieure. Ce Henri demande pardon au pape par ses députés, d'avoir reconnu son parent empereur. Cette bassesse ne produit dans l'empire aucune des révolutions qu'on en attendait.

1338.

Le pape Benoît XI avoue que c'est Philippe de Valois, roi de France, qui l'empêche de réconcilier à l'église l'empereur Louis. Voilà comme presque tous les papes n'ont été que les instruments d'une force étrangere. Ils ressemblaient souvent aux dieux des Indiens, à qui on demande de la pluie à genoux, & qu'on traîne dans la riviere quand on n'est pas exaucé.

Grande assemblée des princes de l'empire à Rens sur le Rhin. On y déclare ce qui ne devrait pas avoir besoin d'être déclaré; *que celui qui a été élu par le plus grand nombre, est véritable empereur; que la confirmation du pape est absolument inutile; que le pape a encor moins le droit de déposer l'empereur; & que l'opinion contraire est un crime de lèze-majesté.*

Cette déclaration passe en loi perpétuelle le 8 Août à Francfort.

Albert d'Autriche surnommé d'abord *le contrefait*, & qui ensuite changea ce surnom en celui de *sage*, l'un des freres de ce Fréderic d'Autriche qui avait disputé l'empire, & le seul de tous ses freres par qui la race autrichienne s'est perpétuée, attaque encor en vain les Suisses. Ces peuples qui n'avaient de bien que leur liberté, la défendent toujours avec courage. Albert est malheureux dans son entreprise, & mérite le nom de *sage* en l'abandonnant.

1339.

L'empereur Louis ne pense plus qu'à rester tranquille dans Munich, pendant qu'Edouard roi d'Angleterre, son vicaire, traîne cinquante princes de l'empire à la guerre contre Philippe

de Valois, & va conquérir une partie de la France. Mais avant la fin de la campagne tous ces princes Allemands se retirent chez eux; & Edouard, assisté des Flamands, poursuit ses vues ambitieuses.

1340.

L'empereur Louis, qui s'était repenti d'avoir donné le vicariat d'Italie à un roi de Bohême guerrier & puissant, se repent d'avoir donné le vicariat d'Allemagne à un roi plus puissant & plus guerrier. L'empereur était le pensionnaire du vicaire; & le fier Anglais se conduisant en maître, & payant mal la pension, l'empereur lui ôte ce vicariat, devenu un titre inutile.

L'empereur négocie avec Philippe de Valois. Pendant ce tems l'autorité impériale est absolument anéantie en Italie, malgré la loi perpétuelle de Francfort.

Le pape de son autorité privée accorde aux deux freres Visçontis le gouvernement de Milan, qu'ils avaient sans lui, & les fait vicaires de l'église romaine; ils avaient été auparavant vicaires impériaux.

Le roi Jean de Bohême va à Montpellier pour se guérir par la salubrité de l'air, d'un mal qui attaquait ses yeux. Il n'en perd pas moins la vue, & il est connu depuis sous le nom de Jean *l'aveugle*. Il fait son testament, donne la Bohême & la Silésie à Charles depuis empereur, à Jean la Moravie, à Venceslas, né de Béatrix de Bourbon, le Luxembourg & les terres qu'il a en France du chef de sa femme.

L'empereur cependant jouit de la gloire de décider en arbitre des querelles de la maison de Dannemarck. Le duc de Slesvich-Holstein, par cet accommodement, renonce aux prétentions sur le royaume de Dannemarck : il marie sa sœur au roi Valdemar III, & reste en possession du Jutland.

1341. 1342. 1343.

Louis de Bavière semble ne plus penser à l'Italie, & donne des tournois dans Munich.

Clément VI, nouveau pape, né Français, & résidant à Avignon, est sollicité de revenir enfin rétablir en Italie le pontificat, & d'y achever d'anéantir l'autorité impériale. Il suit les

procédures

procédure de Jean XXII contre Louis. Il sollicite l'archevêque de Trèves de faire élire en Allemagne un nouvel empereur. Il souleve en secret contre lui, ce roi de Bohême Jean *l'aveugle* toujours remuant, & le duc de Saxe, & Albert d'Autriche.

L'empereur Louis, qui a toujours à craindre qu'un défaut d'absolution n'arme contre lui les princes de l'empire, flatte le pape qu'il déteste, & lui écrit *qu'il remet à la disposition de sa sainteté, sa personne, son état, sa liberté, & ses titres.* Quelles expressions pour un empereur qui avait condamné Jean XXII à être brûlé vif!

Les princes assemblés à Francfort sont moins complaisants, & maintiennent les droits de l'empire.

1344. 1345.

Jean l'aveugle semble plus ambitieux depuis qu'il a perdu la vue. D'un côté il veut frayer le chemin de l'empire à son fils Charles; de l'autre il fait la guerre à Casimir, roi de Pologne, pour la mouvance du duché de Schvednitz dans la Silésie.

C'est l'effet ordinaire de l'établissement féodal. Le duc de Schvednitz avait fait hommage au roi de Pologne. Jean de Bohême réclame l'hommage en qualité de duc de Silésie. L'empereur soutient en secret les intérêts du Polonais; & malgré l'empereur, la guerre finit heureusement pour la maison de Luxembourg. Le prince Charles de Luxembourg, marquis de Moravie, fils de Jean l'aveugle, devenu veuf, épouse la niece du duc de Schvednitz, qui fait hommage à la Bohême; & c'est une nouvelle confirmation que la Silésie est une annexe de la couronne de Bohême.

L'impératrice Marguerite, femme de l'empereur Louis de Bavière, & sœur de Jean de Brabant, se trouve héritiere de la Hollande, de la Zélande, & de la Frise; elle recueille cette succession. L'empereur son mari devait en être beaucoup plus puissant, & il ne l'est pourtant pas.

En ce tems Robert, comte palatin, fonde l'université de Heidelberg sur le modele de celle de Paris.

1346.

Jean *l'aveugle* & son fils Charles, font un grand parti dans l'empire au nom du pape.

Les factions impériales & papales troublent enfin l'Allemagne comme les Guelfes & les Gibelins avaient troublé l'Italie. Clément VI en profite. Il publie contre Louis de Bavière une bulle le 13 Avril; *Que la colere de* DIEU, dit-il, *& celle de S. Pierre & S. Paul tombent sur lui dans ce monde-ci & dans l'autre; que la terre l'engloutisse tout vivant; que sa mémoire périsse; que tous les éléments lui soient contraires; que ses enfants tombent dans les mains de ses ennemis aux yeux de leur pere.*

Il n'y avait point de protocole pour ces bulles; elles dépendaient du caprice du dataire qui les expédiait. Le caprice en cette occasion est un peu violent.

Il y avait alors deux archevêques de Mayence, l'un déposé en vain par le pape, l'autre élu à l'instigation du pape par une partie des chanoines. C'est à ce dernier que Clément VI adresse une autre bulle pour élire un empereur.

Le roi de Bohême, Jean *l'aveugle*, & son fils Charles, marquis de Moravie, qui fut depuis l'empereur Charles IV, vont à Avignon marchander l'empire avec le pape Clément VI. Charles s'engage à casser toutes les ordonnances de Louis de Baviere, à reconnaître que le comté d'Avignon appartenait de droit au St. Siége, ainsi que Ferrare, & les autres terres (il entendait celles de la comtesse Mathilde), les royaumes de Sicile, de Sardaigne, & de Corse, & surtout Rome; que si l'empereur va à Rome se faire couronner, il en sortira le même jour; qu'il n'y reviendra jamais sans une permission expresse du pape, &c.

Après ces promesses, Clément VI recommande aux archevêques de Cologne & de Treves, & au nouvel archevêque de Mayence, d'élire empereur le marquis de Moravie. Ces trois prélats avec Jean *l'aveugle* s'assemblent à Rens près de Coblentz le 1 Juillet. Ils élisent Charles de Luxembourg, marquis de Moravie, qu'on connaît sous le nom de Charles IV.

Le Jésuite Maimbourg assure positivement, qu'il acheta le suffrage de l'archevêque de Cologne huit mille marcs d'argent;

& il ajoute que le duc de Saxe, comme plus riche, *fit meilleur marché de sa voix, se contentant de deux mille marcs.*

1. Ce que le jésuite Maimbourg assure, n'est rapporté que par un oui-dire par Cuspinien.

2. Comment peut-on être instruit de ces marchés secrets?

3. Voilà un beau désintéressement dans le duc de Saxe, de ne se déshonorer que pour deux mille marcs, parce qu'il est riche! C'est précisément parce qu'on est riche, qu'on se vend plus cher, quand on fait tant que de se vendre.

4. Le sens commun permet-il de croire que Charles IV ait acheté chérement un droit très incertain & une guerre civile certaine?

Quoique l'Allemagne fût partagée, le parti de Louis de Bavière est tellement le plus fort, que le nouvel empereur & son vieux pere, au lieu de soutenir leurs droits en Allemagne, vont se battre en France contre Edouard d'Angleterre pour Philippe de Valois.

Le vieux roi Jean de Bohême est tué à la fameuse bataille de Créci le 25 ou 26 Août, gagnée par les Anglais. Charles s'en retourne en Bohême sans troupes & sans argent; il est le premier roi de Bohême qui se soit fait couronner par l'archevêque de Prague; & c'est pour ce couronnement que l'évêché de Prague jusques-là suffragant de Mayence, fut érigé en archevêché.

1347.

Alors Louis de Bavière & l'anti-empereur Charles se font la guerre. Charles de Luxembourg est battu partout.

Il se passait alors une scene singuliere en Italie. Nicolas Rienzi, notaire à Rome, homme éloquent, hardi & persuasif, voyant Rome abandonnée des empereurs & des papes qui n'osaient y retourner, s'était fait tribun du peuple. Il régna quelques mois d'une maniere absolue; mais le peuple qui avait élevé cette idole, la détruisit. Rome depuis longtems ne semblait plus faite pour des tribuns. Mais on voit toujours cet ancien amour de la liberté qui produit des secousses & qui se débat dans ses chaînes. Rienzi s'intitulait *Chevalier candidat du St. Esprit, sévere & clément libérateur de Rome, zélateur de l'Italie, amateur*

de l'univers, *& tribun auguste*. Ces beaux titres prouvent qu'il était un entousiaste, & que par conséquent il pouvait séduire la vile populace, mais qu'il était indigne de commander à des hommes d'esprit. Il voulait en vain imiter Gracchus, comme Crescence avait voulu vainement imiter Brutus.

Il est certain que Rome alors était une république, mais faible, n'ayant de l'ancienne république romaine que les factions. Son ancien nom faisait toute sa gloire.

Il est difficile de dire s'il y eut jamais un tems plus malheureux depuis les inondations des barbares au cinquieme siécle. Les papes étaient chassés de Rome ; la guerre civile désolait toute l'Allemagne ; les Guelfes & les Gibelins déchiraient l'Italie ; la reine de Naples Jeanne, après avoir étranglé son mari, fut étranglée elle-même ; Edouard III ruinait la France où il voulait régner ; & enfin la peste, comme on le verra, fit périr une partie des hommes échappés au glaive & à la misere.

Louis de Bavière meurt d'apoplexie le 11 Octobre auprès d'Augsbourg. Des auteurs disent qu'il fut empoisonné par une duchesse d'Autriche. Le prêtre André, & d'autres, prétendent que cette duchesse d'Autriche est la même qu'on appellait *la grande bouche* ; mais le prêtre André ne fait pas réflexion que Marguerite *la grande bouche* est la même qui avait quitté son mari pour le fils de l'empereur. Il falait que les historiens de ce tems là eussent une grande haine pour les princes ; ils les font presque tous empoisonner. Un Hocsemius s'exprime ainsi ; *L'empereur Bavarois le damné meurt d'un poison donné par la duchesse d'Ostrogothie ou d'Autriche, femme du duc Albert.* Struvius dit qu'on prétend qu'il fut empoisonné par une duchesse d'Autriche nommée Anne. Voilà donc trois prétendues duchesses d'Autriche différentes accusées de cette mort sans la moindre apparence. C'est ainsi qu'on écrivait autrefois l'histoire. On croirait en lisant le pere Barre, que Louis de Bavière fut empoisonné par une quatrieme princesse nommée *Maultasch* : mais c'est qu'en allemand *Maultasch* signifie *grande bouche* ou *bouche difforme* ; & cette princesse est précisément cette Marguerite bru de l'empereur. Il s'intitulait Louis IV, & non pas Louis V, parce qu'il ne comptait pas Louis IV, surnommé *l'enfant*, parmi les empereurs.

Ce fut lui qui donna lieu à l'invention de l'aigle à deux têtes : il y avait deux aigles dans ſes ſceaux ; & les deux têtes d'aigle qu'on a preſque toujours conſervées depuis, ſuppoſent auſſi deux corps, dont l'un eſt caché par l'autre. Le caprice des ouvriers a décidé de preſque toutes les armoiries des ſouverains.

CHARLES IV,

TRENTE-TROISIÉME EMPEREUR.

1348.

CHarles de Luxembourg, roi de Bohême, va d'abord de ville en ville ſe faire reconnaître empereur. Louis, margrave de Brandebourg, lui diſpute la couronne.

L'ancien archevêque de Mayence l'excommunie ; le comte palatin Rupert, le duc de Saxe s'aſſemblent, & ne veulent ni l'un ni l'autre des prétendants. Ils caſſent l'élection de Charles de Bohême, & nomment Edouard III roi d'Angleterre, qui n'y ſongeait pas.

L'empire n'était donc alors qu'un titre onéreux, puiſque l'ambitieux Edouard III n'en voulut point. Il ſe garda bien d'interrompre ſes conquêtes en France pour courir après un fantôme.

Au refus d'Edouard, les électeurs s'adreſſent au marquis de Miſnie, gendre du feu empereur. Il refuſe encor. Mutius dit qu'il aima mieux dix mille marcs d'argent de la main de Charles IV, que la couronne impériale. C'était mettre l'empire à bien bas prix ; mais il eſt fort douteux que Charles IV eût dix mille marcs à donner, lui qui dans le même tems fut arrêté à Vorms par ſon boucher, & qui ne put le ſatisfaire qu'en empruntant de l'argent de l'évêque.

Les électeurs refuſés de tous côtés, offrent enfin cet empire, dont perſonne ne veut, à Gunther de Schvartzbourg, noble Thuringien. Celui-ci qui était guerrier, & qui avait peu de choſe à perdre, accepta l'offre pour la ſoutenir à la pointe de l'épée.

1349.

Les quatre électeurs élisent Gunther de Schvartzbourg auprès de Francfort. Les doubles élections trop fréquentes avaient introduit à Francfort une coutume singuliere. Celui des compétiteurs qui se présentait le premier devant Francfort, attendait six semaines & trois jours; au bout desquels il était reçu, & reconnu, si son concurrent ne venait pas. Gunther attendit le tems prescrit, & fit enfin son entrée: on espérait beaucoup de lui. On prétend que son rival le fit empoisonner. Le poison de ces tems là en Allemagne, était la table.

Il faut avouer qu'il y a un peu loin de cet empire germanique à l'empire d'Auguste, de Trajan, de Marc-Aurele. Quel Allemand même se soucie de savoir aujourd'hui s'il y a eu un Gunther? Ce Gunther tombe en apoplexie; & devenu incapable du trône, il le vend pour une somme d'argent, que Charles ne lui paie point. La somme était, dit-on, de vingt-deux mille marcs. Il meurt au bout de trois mois à Francfort.

A l'égard de Louis de Bavière, margrave de Brandebourg, il cede ses droits pour rien, n'étant pas assez fort pour les vendre à Charles vainqueur sans combat de quatre concurrents, qui se fait couronner une seconde fois à Aix-la-Chapelle par l'archevêque de Cologne, pour mettre ses droits hors de compromis.

Le marquis de Juliers à la cérémonie du couronnement, dispute le droit de porter le sceptre au marquis de Brandebourg. Des ancêtres du marquis de Juliers avaient fait cette fonction. Mais ce prince n'était pas alors au rang des électeurs, ni par conséquent dans celui des grands officiers. Le margrave de Brandebourg est conservé dans son droit.

1350.

Dans ce tems là régnait en Europe le fléau d'une horrible peste, qui emporta presque partout la cinquiéme partie des hommes, & qui est la plus mémorable depuis celle qui désola la terre du tems d'Hippocrate. Les peuples en Allemagne aussi furieux qu'ignorants, accusent les Juifs d'avoir empoisonné les

fontaines. On égorge & on brûle les Juifs presque dans toutes les villes.

Ce qui est rare, c'est que Charles IV protégea les Juifs qui lui donnaient de l'argent, contre l'évêque ; & les bourgeois de Strasbourg contre l'abbé prince de Mourbac & d'autres seigneurs de fief. Il fut prêt de leur faire la guerre en faveur des Juifs.

Secte de flagellants renouvellée en Suabe. Ce sont des milliers d'hommes qui courent toute l'Allemagne en se fouettant avec des cordes armées de fer pour chasser la peste. Les anciens Romains en pareils cas avaient institué des comédies. Ce remede est plus doux.

Un imposteur paraît en Brandebourg, qui se dit l'ancien Valdemar revenu enfin de la Terre-sainte, & qui prétend rentrer dans son état donné injustement pendant son absence par Louis de Bavière à son fils Louis.

Le duc de Meckelbourg soutient l'imposteur. L'empereur Charles IV le favorise. On en vient à une petite guerre ; le faux Valdemar est abandonné, & éclipsé. On a recueilli dans un volume les histoires de ces imposteurs fameux ; mais tous ne s'y trouvent pas.

1351.

Charles IV veut aller en Italie, où les papes & les empereurs étaient oubliés. Les Viscontis dominent toujours dans Milan. Jean Visconti, archevêque de cette ville, devenait un conquérant. Il s'emparait de Bologne ; il faisait la guerre aux Florentins & aux Pisans, & méprisait également l'empereur & le pape. C'est lui qui fit la lettre du diable au pape & aux cardinaux, qui commence ainsi : *Votre mere la superbe vous salue avec vos sœurs l'avarice & l'impudicité.*

Apparemment que le diable ménagea l'accomodement de Jean Visconti avec le pape Clément, qui lui vendit l'investiture de Milan, pour douze ans, moyennant douze mille florins d'or par an.

1352.

La maison d'Autriche avait toujours des droits sur une grande

partie de la Suiſſe. Le duc Albert veut ſoumettre Zurich qui s'allie avec les autres cantons déja confédérés. L'empereur ſecourt la maiſon d'Autriche dans cette guerre, mais il la ſecourt en homme qui ne veut pas qu'elle réuſſiſſe. Il envoie des troupes pour ne point combattre, ou du moins qui ne combattent pas. La ligue & la liberté des Suiſſes ſe fortifient.

Les villes impériales voulaient toutes établir le gouvernement populaire à l'exemple de Strasbourg. Nuremberg chaſſe les nobles, mais Charles IV les rétablit. Il incorpora la Luſace à ſon royaume de Bohême; elle en a été détachée depuis.

1353.

L'empereur Charles IV, dans le tems qu'il avait été le jeune prince de Bohême, avait gagné des batailles, & même contre le parti des papes en Italie. Dès qu'il eſt empereur il cherche des reliques, flatte les papes, & s'occupe des réglements, & ſurtout du ſoin d'affermir ſa maiſon.

Il s'accomode avec les enfants de Louis de Bavière, & les réconcilie avec le pape.

Albert duc de Bavière ſe voyait excommunié, parce que ſon pere l'avait été. Ainſi, pour prévenir la piété des princes qui pouraient lui ravir ſon état en vertu de ſon excommunication, il demande très humblement pardon au nouveau pape Innocent VI, du mal que les papes ſes prédéceſſeurs ont fait à l'empereur ſon pere; il ſigne un acte qui commence ainſi: *Moi Albert duc de Bavière, fils de Louis de Bavière, ſoidiſant autrefois empereur, & réprouvé par la ſainte égliſe romaine, &c.*

Il ne paraît pas que ce prince fût forcé à cet excès d'aviliſſement; il falait donc dans ce tems là qu'il y eût bien peu d'honneur, & beaucoup de ſuperſtition.

1354.

Il eſt remarquable que Charles IV paſſant par Metz pour aller dans ſes terres de Luxembourg, n'eſt point reçu comme empereur, parce qu'il n'avait pas encore été ſacré.

Henri VII avait déja donné à Venceſlas, ſeigneur de Luxembourg, le titre de duc. Charles érige cette terre en duché; il érige

érige Bar en margraviat ; ce qui fait voir que Bar relevait alors évidemment de l'empire. Pont-à-Mousson est aussi érigé en marquisat. Tout ce pays était donc réputé de l'empire. Quel chaos !

1355.

Charles IV va en Italie se faire couronner ; il y marche plutôt en pélerin qu'en empereur.

Le St. Siége était toujours sédentaire à Avignon. Le pape Innocent VI n'avait nul crédit dans Rome, l'empereur encor moins. L'empire n'était plus qu'un nom, & le couronnement qu'une vaine cérémonie. Il falait aller à Rome comme Charlemagne & Othon le grand, ou n'y point aller.

Charles IV & Innocent VI n'aimaient que les cérémonies. Innocent VI envoie d'Avignon le détail de tout ce qu'on doit observer au couronnement de l'empereur. Il marque que le préfet de Rome doit porter le glaive devant lui, que ce n'est qu'un honneur, & non pas une marque de jurisdiction. Le pape doit être sur son trône, entouré de ses cardinaux, & l'empereur doit commencer par lui baiser les pieds, puis il lui présente de l'or, & le baise au visage, &c. Pendant la messe l'empereur fait quelques fonctions dans le rang des diacres ; on lui met la couronne impériale après la fin de la premiere épître. Après la messe l'empereur, sans couronne & sans manteau, tient la bride du cheval du pape.

Aucunes de ces cérémonies n'avaient été pratiquées depuis que les papes demeuraient dans Avignon. L'empereur reconnut d'abord par écrit l'authenticité de ces usages. Mais le pape étant à Avignon, & ne pouvant se faire baiser les pieds à Rome, ni se faire tenir l'étrier par l'empereur, déclara que ce prince ne baiserait point les pieds, ni ne conduirait la mule du cardinal qui représenterait sa sainteté.

Charles IV alla donc donner ce spectacle ridicule avec une grande suite, mais sans armée ; il n'osa pas coucher dans Rome, selon la promesse qu'il en avait faite au saint pere. Anne sa femme, fille du comte palatin, fut couronnée aussi ; & en effet ce vain appareil était plutôt une vanité de femme, qu'un triomphe d'empereur. Charles IV n'ayant ni argent ni armée,

& n'étant venu à Rome que pour servir de diacre à un cardinal pendant la messe, reçut des affronts dans toutes les villes d'Italie où il passa.

Il y a une fameuse lettre de Pétrarque qui reproche à l'empereur sa faiblesse. Pétrarque était digne d'apprendre à Charles IV à penser noblement.

1356.

Charles IV prend tout le contrepied de ses prédécesseurs; ils avaient favorisé les Gibelins, qui étaient en effet la faction de l'empire: pour lui il favorise les Guelfes & fait marcher quelques troupes de Bohême contr'eux; cette faiblesse & cette inconséquence augmenterent les troubles & les malheurs de l'Italie, diminuerent la puissance de Charles, & flétrirent sa réputation.

De retour en Allemagne, il s'applique à y faire régner l'ordre autant qu'il le peut, & à régler les rangs. Le nombre des électorats était fixé par l'usage plutôt que par les loix depuis le temps de Henri VII; mais le nombre des électeurs ne l'était pas. Les ducs de Bavière surtout prétendaient avoir droit de suffrage aussi bien que les comtes palatins ainés de leur maison. Les cadets de Saxe se croyaient électeurs aussi bien que leurs ainés.

Diete de Nuremberg, dans laquelle Charles IV dépouille les ducs de Bavière du droit de suffrage, & déclare que le comte palatin est le seul électeur de cette maison.

BULLE D'OR.

Les vingt-trois premiers articles de la bulle d'or sont publiés à Nuremberg avec la plus grande solemnité. Cette constitution de l'empire, la seule que le public appelle bulle, à cause de la petite bulle ou boëte d'or dans laquelle le sceau est enfermé, est regardée comme une loi fondamentale.

Il ne peut s'établir par les hommes que des loix de convention. Celles qu'un long usage consacre sont fondamentales. On a changé selon les tems beaucoup de choses à cette bulle d'or.

Ce fut le jurisconsulte Bartole qui la composa. Le génie du siécle y paraît par les vers latins qui en font l'exorde : *Omnipotens æterne Deus, spes unica mundi.* Et par l'apostrophe aux sept péchés mortels, & par la nécessité d'avoir sept électeurs, à cause des sept dons du St. Esprit, & du chandelier à sept branches.

L'empereur y parle d'abord en maître absolu, sans consulter personne.

Nous déclarons & ordonnons par le présent édit qui durera éternellement, de notre certaine science, pleine puissance & autorité impériale.

On n'y établit point les sept électeurs, on les suppose établis.

Il n'est question dans les deux premiers chapitres que de la forme & de la sûreté du voyage des sept électeurs qui doivent ne point sortir de Francfort, *avant d'avoir donné au monde ou au peuple chrétien un chef temporel, à savoir un roi des Romains futur empereur.*

On suppose ensuite, n°. 8, article 2, que cette coutume a été toujours inviolablement observée, *& d'autant que tout ce qui est ci-dessus écrit a été observé inviolablement.* Charles IV & Bartole oubliaient qu'on avait élu les empereurs très souvent d'une autre maniere, à commencer par Charlemagne, & à finir par Charles IV lui-même.

Un des articles les plus importants, est que le droit d'élire est indivisible, & qu'il passe de mâle en mâle au fils aîné. Il falait donc statuer que les terres électorales laïques ne seraient plus divisées, qu'elles appartiendraient uniquement à l'aîné. C'est ce qu'on oublia dans les vingt-trois fameux articles publiés à Nuremberg avec tant d'appareil, & que l'empereur fit lire ayant un sceptre dans une main, & le globe de l'univers dans l'autre. Très peu de cas sont prévus dans cette bulle ; nulle méthode n'y est observée, & on n'y traite point du gouvernement général de l'empire.

Une chose très importante, c'est qu'il y est dit à l'article 7, n°. 7, *que si une des principautés électorales vient à vaquer au profit de l'empire,* (il entend sans doute les principautés séculieres) *l'empereur en poura disposer comme d'une chose dévolue à lui légitimement, & à l'empire.* Ces mots confus marquent que

l'empereur pourait prendre pour lui un électorat, dont la maison régente ſerait éteinte ou condamnée. Il eſt encor à remarquer combien la Bohême eſt favoriſée dans cette bulle ; l'empereur était roi de Bohême. C'eſt le ſeul pays où les cauſes des procès ne doivent pas reſſortir à la chambre impériale. Ce droit de *non appellando* a été étendu depuis à beaucoup de princes, & les a rendus plus puiſſants.

Le lecteur peut conſulter la bulle d'or pour le reſte.

On met la derniere main à la bulle d'or dans Metz aux fêtes de Noël : on y ajoute ſept chapitres. On y répare l'inadvertence qu'on avait eue d'oublier la ſucceſſion indiviſible des terres électorales. Ce qui eſt de plus clair & de plus expliqué dans les derniers articles, c'eſt ce qui regarde la pompe & la vanité ; on voit que Charles IV ſe complait à ſe faire ſervir par les électeurs, dans les cours plénieres.

La table de l'empereur plus haute de trois pieds que celle de l'impératrice, & celle de l'impératrice plus haute de trois pieds que celle des électeurs, un gros tas d'avoine devant la ſalle à manger, un duc de Saxe venant prendre à cheval un picotin d'avoine dans ce tas ; enfin tout cet appareil ne reſſemblait pas à la majeſtueuſe ſimplicité des premiers Céſars de Rome.

Un auteur moderne dit qu'on n'a point dérogé au dernier article de la bulle d'or, parce que tous les princes parlent français. C'eſt préciſément en cela qu'on y a dérogé ; car il eſt ordonné par le dernier article, que les électeurs apprendront le latin & l'eſclavon auſſi bien que l'Italien. Or peu d'électeurs aujourd'hui ſe piquent de parler eſclavon.

La bulle fut enfin publiée à Metz toute entiere ; il y eut une de ces cours plénieres ; tous les électeurs y ſervirent l'empereur & l'impératrice à table ; chacun y fit ſa fonction. Ce n'était pas en ces cas des princes qui devenaient officiers. C'étaient originairement des officiers, qui avec le tems étaient devenus grands princes.

Le dauphin de France Charles V, depuis roi, vint à cette cour pléniere. C'était peu de mois après la funeſte journée de Poitiers, où ſon pere Jean avait été pris par le fameux prince noir. Le dauphin venait implorer le ſecours de Charles IV ſon oncle, qui ne pouvait donner que des fêtes. L'héritier de

la couronne de France céda le pas au cardinal de Périgord dans cette diete. Pourquoi les annalistes Français passent-ils ce cérémonial sous silence ? L'histoire est-elle un factum d'avocat où l'on amplifie les avantages & où l'on tait les humiliations ?

1357.

On voit aisément par l'exclusion donnée dans la bulle d'or, aux ducs de Bavière & d'Autriche, que Charles IV n'était pas l'ami de ces deux maisons. Le premier fruit de ce réglement pacifique fut une petite guerre. Les ducs de Bavière & d'Autriche levent des troupes. Ils assiegent dans Danustauffen un commissaire de l'empereur. L'empereur y arrive, il rompt la ligue de l'Autriche & de la Bavière, mais en rendant Danustaufen à l'électeur de Bavière, au lieu du droit de suffrage qu'il demandait.

Il y a une grande querelle dans l'empire au sujet des phalburgers, c'est-à-dire, des faux-bourgeois. Querelle dans laquelle il est fort vraisemblable que les auteurs se sont mépris. La bulle d'or ordonne que les bourgeois qui appartiennent à un prince, ne se fassent pas recevoir bourgeois des villes impériales pour se soustraire à leurs princes, à moins de résider dans ces villes. Rien de plus juste, rien même de plus facile à exécuter. Car assurément un prince empêchera bien un citoyen de sa ville de lui désobéir, sous prétexte qu'il est reçu bourgeois à Bâle ou à Constance.

Pourquoi donc y eut-il tant de troubles à Strasbourg pour ces faux-bourgeois ? pourquoi fut-on en armes ? Strasbourg pouvait-elle, par exemple, soutenir un sujet de Vienne à qui elle aurait donné des lettres de bourgeoisie, & qui s'en serait prévalu à Vienne ? non, sans doute. Il s'agissait donc de quelque chose de plus important & de plus sacré. Des seigneurs voulaient ravir à leurs sujets le premier droit qu'ont les hommes, de choisir leur domicile. Ils craignaient qu'on ne les quittât pour aller dans les villes libres. Voilà pourquoi l'empereur ordonne que les Strasbourgeois ne donneront plus le droit de citoyen à des étrangers, & que les Strasbourgeois veulent conserver ce droit, qui peuple une ville & qui l'enrichit.

1358.

Charles IV avec l'apparence de la grandeur, autrefois guerrier, à présent législateur, maître d'un beau pays & riche, a pourtant peu de crédit dans l'empire. C'est qu'on ne voulait pas qu'il en eût. Quand il s'agit d'incorporer la Lusace à la Bohême, Albert d'Autriche qui a des droits sur la Lusace, fait tout-d'un-coup la guerre à l'empereur, dont personne ne prend le parti; & l'empereur ne peut se tirer d'affaire que par un stratagême qu'on accuse de bassesse. On prétend qu'il trompa le duc d'Autriche par des espions, & qu'il paya ensuite ces espions en fausse monnoie: ce conte a l'air d'une fable; mais cette fable est fondée sur son caractere.

Il vendait des privileges à toutes les villes; il vendait au comte de Savoie le titre de vicaire de l'empire; il donne pour des sommes très légeres le titre de villes impériales à Mayence, à Vorms, à Spire, & même à Geneve; il confirmait la liberté de la ville de Florence à prix d'argent. Il en tirait de Venise pour la souveraineté de Vérone, de Padoue & de Vicence; mais ceux qui le payerent le plus chérement, furent les Viscontis, pour avoir la puissance héréditaire dans Milan sous le titre de gouverneur: on prétend qu'il vendait ainsi en détail l'empire qu'il avait acheté en gros.

1359.

Les princes de l'empire excités par les universités d'Allemagne, représentent à Charles IV, que parmi les bulles de Clément VI il y en a de déshonorantes pour lui & pour le corps germanique; entr'autres, celle où il est dit *que les empereurs sont les vassaux du pape, & lui prêtent serment de fidélité.* Charles qui avait assez vécu pour savoir que toutes ces formules ne méritent d'attention que quand elles sont soutenues par les armes, se plaint au pape pour ne pas fâcher le corps germanique, mais modérément pour ne pas fâcher le pape. Innocent VI lui répond que cette proposition est devenue une loi fondamentale de l'église enseignée dans toutes les écoles de théologie; & pour appuyer sa réponse, il envoie d'Avignon en Allemagne un évêque de Cavaillon demander pour l'en-

tretien du ſaint pere le dixieme de tous les revenus eccléſiaſtiques.

Le prélat de Cavaillon s'en retourna en Avignon après avoir reçu de fortes plaintes au lieu d'argent. Le clergé Allemand éclata contre le pape, & c'eſt une des premieres ſemences de la révolution dans l'égliſe qu'on voit aujourd'hui.

Reſcrit de Charles IV en faveur des eccléſiaſtiques pour les protéger contre les princes, qui veulent les empêcher de recevoir les biens, & de contracter avec les laïcs.

1360.

Charles IV, en faiſant des réglements en Allemagne, abandonnait l'Italie. Les Viſcontis étaient toujours maîtres de Milan. Barnabo veut conſerver Bologne, que ſon oncle, archevêque guerrier & politique, avait achetée pour douze années. C'eſt la premiere & la derniere fois qu'on a vu faire un bail à ferme d'une principauté.

Un légat eſpagnol nommé d'Albornos, entre dans cette ville au nom du pape qui eſt toujours à Avignon, & donne Bologne au pape.

Barnabo Viſconti aſſiege Bologne. Comment peut-on imprimer encor aujourd'hui, que le ſaint pere, par un accomodement, promit de payer cent mille livres d'or annuellement pendant cinq années pour être maître de Bologne? Les hiſtoriens qui répetent ces exagérations, ſavent bien peu ce que c'eſt que cinq cents mille livres peſant d'or.

1361.

Le ſiege de Bologne eſt levé ſans qu'il en coûte rien au pape. Un marquis de Malateſta qui s'eſt jeté avec quelques troupes dans la ville, fait une ſortie, bat Barnabo, & le renvoie chez lui. L'empereur ne ſe mêle de cette affaire, que par un reſcrit inutile en faveur du pape.

Des guerres s'étant élevées entre le Dannemarck d'un côté, & le duc de Meckelbourg & les villes anſéatiques de l'autre, tout finit à l'ordinaire par un traité. Pluſieurs villes anſéatiques traitent de couronne à couronne avec le Dannemarck dans la ville de Lubeck. C'eſt un beau monument de la liberté fondée

ſur une induſtrie reſpectable. Lubeck, Roſtock, Stralſund, Hambourg, Viſmar, Brême & quelques autres villes font une paix perpétuelle avec le *roi de Dannemarck*, *des Vandales & des Goths*, *les princes*, *négocians & bourgeois de ſon pays;* ce ſont les termes du traité; termes qui prouvent que le Dannemarck était libre, & que les villes anſéatiques l'étaient davantage.

L'impératrice Anne étant accouchée de Venceſlas, l'empereur envoie le poids de l'enfant en or à une chapelle de la vierge dans Aix; uſage qui commençait à s'établir, & qui a été pouſſé à l'excès pour Notre-Dame de Lorette. Ses richeſſes ſont auſſi grandes, que ſon voyage par les airs de Jéruſalem à la marche d'Ancone eſt miraculeux.

L'évêque de Strasbourg achete plus cher le titre de landgrave de la Baſſe-Alſace. Les landgraves de l'Alſace de la maiſon d'Oettingue s'y oppoſent, & l'évêque les appaiſe avec le même moyen dont il a eu ſon landgraviat, avec de l'argent.

1362.

Grande diviſion entre les maiſons de Bavière & d'Autriche. Une femme en eſt la cauſe. Marguerite de Carinthie, veuve du duc de Bavière Henri le vieux, fils de Louis l'empereur, ennemie de la maiſon où elle était entrée, donne tous les droits ſur le Tirol & ſes dépendances, à Rodolphe duc d'Autriche.

Etienne, duc de Bavière, s'allie avec pluſieurs princes. L'Autrichien n'a dans ſon parti que l'archevêque de Saltzbourg. On fait une trêve de trois ans; & l'inimitié en eſt plus durable.

1363.

Charles IV auſſi ſédentaire qu'il avait été actif dans ſa jeuneſſe, reſte toujours dans Prague. L'Italie eſt abſolument abandonnée; chaque ſeigneur y achete un titre de vicaire de l'empire.

Barnabo Viſconti en veut toujours à Bologne, & eſt maître de beaucoup de villes dans la Romagne.

Le pape (c'était alors Urbain V) obtient aiſément de vains ordres

ordres de l'empereur aux vicaires d'Italie. On a écrit que Barnabo vendit encor ſes places de la Romagne, pour cinq cents mille florins d'or au pape. Mais Urbain dans Avignon aurait-il aiſément trouvé cette ſomme ?

1364.

On a écrit encor que Charles voulut faire paſſer le Danube à Prague. Cela eſt encor plus incroyable que les cinq cents mille florins du pape. Pour tirer ſeulement un canal du Danube à la Moldau dans la Bohême, il eût falu conduire l'eau ſur des montagnes, & dépendre encor de la maiſon de Bavière, maîtreſſe du cours du Danube. Le projet de Charlemagne de joindre le Danube & le Rhin dans un pays plat, était bien plus praticable.

1365.

Un fléau formé en France au milieu des guerres funeſtes d'Edouard III & de Philippe de Valois, ſe répand dans l'Allemagne. Ce ſont des brigands qui ont déſerté de ces armées indiſciplinées où on les payait mal, qui joints à d'autres brigands, vont en Lorraine & en Alſace, & partout où ils trouvent les chemins ouverts : on les appelle *malandrins*, *tard venus*, *grandes compagnies*. L'empereur eſt obligé de marcher contr'eux ſur le Rhin avec les troupes de l'empire. On les chaſſe ; ils vont déſoler la Flandre & la Hollande, comme des ſauterelles qui ravagent les champs de contrées en contrées.

Charles IV va trouver le pape Urbain V à Avignon : il s'agiſſait d'une croiſade, non plus pour aller prendre Jéruſalem, mais pour empêcher les Turcs, qui avaient déja pris Andrinople, d'accabler la chrétienté.

Un roi de Chypre qui voyait le danger de plus près, ſollicite dans Avignon cette croiſade. On en avait fait pluſieurs dans le tems que les muſulmans n'étaient point à craindre en Syrie ; & maintenant que la chrétienté eſt envahie, on n'en fait plus.

Le pape après avoir propoſé la croiſade par bienſéance, fait un traité ſérieux avec l'empereur, pour rendre au St. Siége ſon patrimoine uſurpé. Il accorde à l'empereur des décimes ſur

le clergé d'Allemagne ; Charles IV pouvait s'en servir pour aller reprendre en Italie les propres domaines de l'empereur, & non pour servir le pape.

1366.

Les *grandes compagnies* reviennent encor sur le Rhin, & de là vont tout dévaster jusqu'à Avignon. C'est une des causes qui enfin engagent Urbain V à se réfugier à Rome, après que les papes ont été réfugiés soixante & deux ans sur les bords du Rhône.

Les Visconti plus dangereux que les *grandes compagnies*, tenaient toutes les issues des Alpes ; ils s'étaient emparés du Piémont, ils menaçaient la Provence. Urbain n'ayant que des paroles de l'empereur pour secours, s'embarque sur une galere de la coupable & malheureuse Jeanne, reine de Naples.

1367.

L'empereur s'excuse de secourir le pape, pour être spectateur de la guerre que la maison d'Autriche & la maison de Bavière se font dans le Tirol. Et le pape Urbain V, après avoir fait quelques ligues inutiles avec l'Autriche & la Hongrie, fait voir enfin un pape aux Romains le 16 d'Octobre. Il n'y est reçu qu'en premier évêque de la chrétienté, & non en souverain.

1368.

La ville de Fribourg en Brisgau qui avait voulu être libre, retombe au pouvoir de la maison d'Autriche par la cession d'un comte Egon, qui en était *l'avoué*, c'est-à-dire, le défenseur, & qui se désista de cette protection pour douze mille florins.

Le rétablissement des papes à Rome n'empêchait pas les Viscontis de dominer dans la Lombardie, & on était prêt de voir renaître un royaume plus puissant & plus étendu que celui des anciens Lombards.

L'empereur va enfin en Italie au secours du pape, ou plutôt à celui de l'empire. Il avait une armée formidable dans laquelle il y avait de l'artillerie.

Cette affreuse invention commençait à s'établir ; elle était

encor inconnue aux Turcs ; & si on s'en était servi contr'eux, on les eût aisément chassés de l'Europe. Les chrétiens ne s'en servaient encor que contre les chrétiens.

Le pape attirait à la fois en Italie d'un côté le duc d'Autriche, de l'autre l'empereur, chacun avec une puissante armée ; c'était de quoi exterminer à la fois la liberté d'Italie, & celle même du pape. C'est la fatalité de ce beau & malheureux pays, que les papes y ont toujours appellé les étrangers, qu'ils auraient voulu éloigner.

L'empereur saccage Vérone, le duc d'Autriche Vicence. Les Viscontis se hâtent de demander la paix, pour attendre un meilleur tems ; la guerre finit en donnant de l'argent à Charles, qui va se faire sacrer à Rome selon les cérémonies usitées.

1369.

Diete à Francfort. Edit sévere qui défend aux villes & aux seigneurs de se faire la guerre. A peine l'édit est-il émané, que l'évêque de Hildesheim & Magnus duc de Brunsvick, ayant chacun plusieurs seigneurs dans leur parti, se font une guerre sanglante.

Cela ne pouvait guere être autrement dans un pays où le peu de bonnes loix qu'on avait, étaient sans force. Et cette continuelle anarchie servait d'excuse à l'inactivité de l'empereur. Il falait ou hazarder tout pour être le maître, ou rester tranquille ; & il prenait ce dernier parti.

Urbain V ayant fait venir les Autrichiens & les Bohémiens en Italie, qui s'en étaient retournés chargés de dépouilles, y appelle les Hongrois contre les Viscontis ; il n'y manquait que des Turcs.

L'empereur, pour prévenir ce coup fatal, réconcilie les Viscontis avec le St. Siége.

1370.

Valdemar, roi de Dannemarck, chassé de Copenhague par le roi de Suède & par le comte de Holstein, se réfugie en Poméranie. Il demande des secours à l'empereur, qui lui donne des lettres de recommandation. Il s'adresse au pape Grégoire XI.

Le pape lui envoie des exhortations, & le menace de l'excommunier, lui écrivant d'ailleurs comme à son vassal; on prétend que Valdemar lui répondit : *Je tiens la vie de* DIEU, *la couronne de mes sujets, mon bien de mes ancêtres, la foi seule de vos prédécesseurs; si vous voulez vous en prévaloir, je vous la renvoie par la présente.* Cette lettre est apocriphe, c'est dommage.

Le roi Valdemar rentre dans ses états sans le secours de personne, par la désunion de ses ennemis.

1371.

L'Allemagne dans ces tems encor agrestes polit pourtant la Pologne. Casimir, roi de Pologne, qu'on a surnommé le *grand*, commence à faire bâtir quelques villes à la maniere allemande, & introduit quelques loix du droit Saxon dans son pays qui manquait de loix.

Guerre particuliere entre Venceslas, duc de Luxembourg & de Brabant, frere de l'empereur, & les ducs de Juliers & de Gueldres; tous les seigneurs des Pays-Bas y prennent parti.

Rien ne caractérise plus la fatale anarchie de ces tems de brigandage. Le sujet de cette guerre était une troupe de voleurs de grand chemin, protégés par le duc de Juliers : & malheureusement un tel exemple n'était pas rare alors.

Venceslas, vicaire de l'empire, veut punir le duc de Juliers; mais il est défait & pris dans une bataille.

Le vainqueur craignant le ressentiment de l'empereur, court à Prague accompagné de plusieurs princes & surtout de son prisonnier; *Voilà votre frere que je vous rends*, dit-il à l'empereur, *pardonnez-moi tous deux.*

On voit beaucoup d'événements de ce tems-là mêlés ainsi de brigandage & de chevalerie.

1372.

Les édits contre ces guerres ayant été inutiles, une nouvelle diete à Nuremberg ordonne que les seigneurs & les villes ne pourront dorénavant s'égorger que soixante jours après l'offense reçue. Cette loi s'appellait *la soixantaine de l'empire*,

& elle fut exécutée toutes les fois qu'il falait plus de ſoixante jours pour aller aſſiéger ſon ennemi.

1373.

Les affaires de Naples & de Sicile n'ont plus depuis longtems aucune liaiſon avec celles de l'empire. L'île de Sicile était toujours poſſédée par la maiſon d'Aragon, & Naples par la reine Jeanne ; tout était fief alors. La maiſon d'Aragon, depuis les vêpres ſiciliennes, s'était ſoumiſe par des traités à relever du royaume de Naples, qui relevait du St. Siége.

Le but de la maiſon d'Aragon, en faiſant un vain hommage à la couronne de Naples, avait été d'être indépendante de la couronne romaine, & elle y avait réuſſi quand les papes étaient à Avignon.

Grégoire IX ordonne que les rois de Sicile faſſent déſormais hommage au roi de Naples & au pape à la fois. Il renouvelle l'ancienne loi, ou plutôt l'ancienne proteſtation, que jamais un roi de Sicile ou de Naples ne poura être empereur ; & il ajoute que ces royaumes ſeront incompatibles avec la Toſcane & la Lombardie.

Charles abandonne toutes ces affaires de l'Italie, uniquement occupé de s'enrichir en Allemagne, & d'y établir ſa maiſon. Il achete l'électorat de Brandebourg, d'Othon de Baviére qui le poſſédait, pour ſe l'approprier à lui & à ſa famille. Ce cas n'avait pas été ſpécifié dans la *Bulle d'or*. Il donne d'abord cet électorat à ſon fils ainé Venceſlas, puis au cadet Sigiſmond.

1374.

Le St. Siége était revenu à Avignon. Urbain V y était mort après s'être montré à Rome un moment. Grégoire XI ſe réſout enfin de rétablir le pontificat dans ſon lieu natal.

Les ſeigneurs & les villes qui ſe ſont emparés des biens de la comteſſe Mathilde, ſe liguent contre le pape dès qu'il veut revenir en Italie. La plupart des villes mettaient alors ſur leurs étendards & ſur les portes ce beau mot *Libertas*, que l'on voit encor à Lucques.

1375.

Les Florentins commençaient à jouer dans l'Italie le rôle que les Athéniens avaient eu en Grece. Tous les beaux arts inconnus ailleurs, renaissaient à Florence. Les factions Guelfes & Gibelines en troublant la Toscane, avaient animé les esprits & les courages; la liberté les avait élevés. Ce peuple était le plus considéré de l'Italie, le moins superstitieux, & celui qui voulait le moins obéir aux papes & aux empereurs. Le pape Grégoire les excommunie. Il était bien étrange que ces excommunications, auxquelles on était tant accoutumé, fissent encor quelque impression.

1376.

Charles fait élire roi des romains son fils Venceslas à Rens sur le Rhin, au même lieu où lui-même avait été élu.

Tous les électeurs s'y trouverent en personne. Son second fils Sigismond y assistait, quoiqu'enfant, comme électeur de Brandebourg. Le pere avait depuis peu transféré ce titre de Venceslas à Sigismond. Pour lui, il avait sa voix de Bohême. Il restait cinq électeurs à gagner. On dit qu'il leur promit à chacun cent mille florins d'or: plusieurs historiens l'assurent. Il n'est guere vraisemblable qu'on donne à chacun la même somme, ni que cinq princes aient la bassesse de la recevoir, ni qu'ils aient l'indiscrétion de le dire, ni qu'un empereur se vante d'avoir corrompu les suffrages.

Loin de donner de l'argent à l'électeur Palatin, il lui vendait dans ce tems-là Guittenbourg, Falkenbourg, & d'autres domaines. Il vendait à vil prix, à la vérité, des droits régaliens aux électeurs de Cologne & de Mayence. Il gagnait ainsi de l'argent, & dépouillait l'empire en l'assurant à son fils.

1377.

Charles IV âgé de soixante-quatre ans, entreprend de faire le voyage de Paris, & on ajoute que c'était pour avoir la consolation de voir le roi de France Charles V, qu'il aimait tendrement; & la raison de cette tendresse pour un roi qu'il n'avait jamais vu, était qu'il avait épousé autrefois une de ses tantes.

Une autre raiſon qu'on allegue du voyage, eſt qu'il avait la goutte, & qu'il avait promis *à Mr. St. Maur*, ſaint d'auprès de Paris, de faire un pélerinage à cheval chez lui pour ſa guériſon. La raiſon véritable était le dégoût, l'inquiétude, & la coutume établie alors, que les princes ſe viſitaſſent. Il va donc de Prague à Paris avec ſon fils Venceſlas, roi des Romains. Il ne vit guere depuis les frontieres juſqu'à Paris, un plus beau pays que le ſien. Paris ne méritait pas ſa curioſité. L'ancien palais de St. Louis qui ſubſiſte encor, & le château du louvre qui ne ſubſiſte plus, ne valaient pas la peine du voyage. On ne ſe tirait de la barbarie qu'en Toſcane, & encor n'y avait-on pas réformé l'architecture.

S'il y eut quelque choſe de ſérieux dans ce voyage, ce fut la charge de vicaire de l'empire dans l'ancien royaume d'Arles, qu'il donna au dauphin. Ce fut longtems une grande queſtion entre les publicites, ſi le Dauphiné devait toujours relever de l'empire; mais depuis longtems ce n'en eſt plus une entre les ſouverains. Il eſt vrai que le dernier dauphin Humbert, en donnant le Dauphiné au ſecond fils de Philippe de Valois, ne le donna qu'aux mêmes droits qu'il le poſſédait. Il eſt vrai encor qu'on a prétendu que Charles IV lui-même avait renoncé à tous ſes droits; mais ils ne furent pas moins revendiqués par ſes ſucceſſeurs. Maximilien I réclama toujours la mouvance du Dauphiné; mais il falait que ce droit fût devenu bien caduc, puiſque Charles-Quint en forçant François I ſon priſonnier à lui céder la Bourgogne par le traité de Madrid, ne fit aucune mention de l'hommage du Dauphiné à l'empire. Toute la ſuite de cette hiſtoire fait voir combien le tems change les droits.

1378.

Un gentilhomme français, Enguerant de Couci, profite du voyage de l'empereur en France pour lui demander une étrange permiſſion; celle de faire la guerre à la maiſon d'Autriche: il était arriere-petit-fils de l'empereur Albert d'Autriche, par ſa mere fille de Léopold. Il demandait tous les biens de Léopold, comme n'étant point des fiefs maſculins. L'empereur lui donne toute permiſſion. Il ne s'attendait pas qu'un gentilhomme Picard

pût avoir une armée. Couci en eut pourtant une très considérable, fournie par ses parents & par ses amis, par l'esprit de chevalerie, par une partie de son bien qu'il vendit, & par l'espoir du butin, qui enrôle toujours beaucoup de monde dans des entreprises extraordinaires. Il marche vers les domaines d'Alsace & de Suisse, qui appartiennent à la maison d'Autriche ; il n'y avait pas là de quoi payer ses troupes ; quelques contributions de Strasbourg ne suffisent pas pour lui faire tenir longtems la campagne. Son armée se dissipe bientôt, & le projet s'évanouit. Mais il n'arriva à ce gentilhomme, que ce qui arrivait alors à tous les grands princes qui levaient des armées à la hâte.

COMMENCEMENT DU GRAND SCHISME D'OCCIDENT.

Grégoire XI, après avoir vu enfin Rome en 1377, après y avoir reporté le siege pontifical, qui avait été dans Avignon soixante & douze ans, était mort le 27 Mars au commencement de 1378.

Les cardinaux Italiens prévalent enfin, & on choisit un pape Italien : c'est Prigano Napolitain, qui prend le nom d'Urbain, homme impétueux & farouche. Prigano Urbain dans son premier consistoire, déclare qu'il fera justice du roi de France Charles V, & d'Edouard III roi d'Angleterre, qui troublent l'Europe. Le cardinal de la Grange le menaçant de la main, lui répond *qu'il en a menti*. Ces trois mots plongent la chrétienté dans une guerre de plus de trente années.

La plupart des cardinaux choqués de l'humeur violente & intolérable du pape, se retirent à Naples, déclarent l'élection de Prigano Urbain, forcée & nulle, & choisissent Robert, fils d'Amédée III, comte de Geneve, qui prend le nom de Clément, & va établir son siége anti-romain dans Avignon. L'Europe se partage. L'empereur, la Flandre son alliée, la Hongrie appartenante à l'empereur, reconnaissent Urbain.

La France, l'Ecosse, la Savoie sont pour Clément. On juge aisément par le parti que prend chaque puissance, quels étaient les intérêts politiques. Le nom d'un pape n'est là qu'un mot de ralliement.

La

La reine Jeanne de Naples eſt dans l'obédience de Clément, parce qu'alors elle était protégée par la France ; & que cette reine infortunée appellait Louis d'Anjou frere du roi Charles V à ſon ſecours.

Les fraudes, les aſſaſſinats, tous les crimes qui ſignalerent ce grand ſchiſme, ne doivent étonner perſonne. Ce qui doit étonner, c'eſt que chaque parti s'obſtinait à regarder comme des Dieux en terre des ſcélérats qui ſe diſputaient la papauté, c'eſt-à-dire, le droit de vendre ſous cent noms différents tous les bénéfices de l'Europe catholique.

Venceſlas duc de Luxembourg, mourant ſans enfants, laiſſe tous ſes fiefs à ſon frere, & après lui à Venceſlas roi des Romains.

L'empereur Charles IV meurt bientôt après, laiſſant la Bohême à Venceſlas avec l'empire, le Brandebourg à Sigiſmond ſon ſecond fils, la Luſace & deux duchés dans la Siléſie à Jean ſon troiſieme.

Il réſulte que, malgré ſa bulle d'or, il fit encor plus de bien à ſa famille qu'à l'Allemagne.

VENCESLAS,

TRENTE-QUATRIÉME EMPEREUR.

1379. 1380. 1381. 1382.

LE regne de Charles IV, dont on ſe plaignit tant, & qu'on accuſe encor, eſt un ſiecle d'or en comparaiſon des tems de Venceſlas ſon fils.

Il commence par diſſiper les tréſors de ſon pere dans des débauches à Francfort & à Aix-la-Chapelle, ſans ſe mettre en peine de la Bohême ſon patrimoine, ravagée par la contagion.

Tous les ſeigneurs bohémiens ſe révoltent contre lui au bout d'un an, & il ſe voit réduit tout-d'un-coup à n'oſer attendre aucun ſecours de l'empire, & à faire venir contre ſes ſujets de Bohême, ces reſtes de brigands qu'on appellait *grandes*

compagnies, qui couraient alors l'Europe, cherchant des princes qui les employassent. Ils ravagerent la Bohême pour leur solde. Dans le même tems le schisme des deux papes divise l'Europe. Ce funeste schisme coûte d'abord la vie à l'infortunée Jeanne de Naples.

On se faisait encor alors un point de religion, comme de politique, de prendre parti pour un pape, quand il y en avait deux. Il eût été plus sage de n'en reconnaître aucun. Jeanne, reine de Naples, s'était déclarée malheureusement pour Clément, lorsqu'Urbain pouvait lui nuire. Elle était accusée d'avoir assassiné son premier mari, André de Hongrie, & vivait alors tranquille avec Othon de Brunsvick son dernier époux.

Urbain, puissant encor en Italie, suscite contr'elle Charles de Durazzo, sous prétexte de venger ce premier mari.

Charles de Durazzo arrive de Hongrie pour servir la colere du pape, qui lui promet la couronne. Ce qu'il y a de plus affreux, c'est que ce Charles de Durazzo était adopté par la reine Jeanne déja avancée en âge. Il était déclaré son héritier; il aima mieux ôter la couronne & la vie à celle qui lui avait servi de mere, que d'attendre la couronne de la nature & du tems.

Othon de Brunsvick qui combat pour sa femme, est fait prisonnier avec elle. Charles de Durazzo la fait étrangler. Naples, depuis Charles d'Anjou, était devenu le théatre des attentats contre les têtes couronnées.

1383. 1384. 1385. 1386.

Le trône impérial est alors le théatre de l'horreur & du mépris. Ce ne sont que des séditions en Bohême contre Venceslas. Toute la maison de Bavière se réunit pour lui déclarer la guerre. C'est un crime par les loix, mais il n'y a plus de loix.

L'empereur ne peut conjurer cet orage, qu'en rendant au comte palatin de Bavière, les villes du haut palatinat, dont Charles IV s'était saisi quand cet électeur avait été malheureux.

Il cede d'autres villes au duc de Bavière, comme Mulberg & Bernau. Toutes les villes du Rhin, de Suabe & de Franconie

ſe liguent entr'elles. Les princes voiſins de la France en reçoivent des penſions. Il ne reſtait plus à Venceſlas que le titre d'empereur.

1387.

Tandis qu'un empereur ſe déshonore, une femme rend ſon nom immortel. Marguerite de Valdemar, reine de Dannemarck & de Norvège, devient reine de Suède par des victoires & des ſuffrages. Cette grande révolution n'a de rapport avec l'Allemagne que parce que les princes de Meckelbourg, les comtes de Holſtein, les villes de Hambourg & de Lubeck s'opposerent inutilement à cette héroïne.

L'alliance des cantons Suiſſes ſe fortifie alors, & toujours par la guerre. Le canton de Berne était depuis quelques années entré dans l'union. Le duc Léopold d'Autriche veut encor domter ces peuples. Il les attaque, & perd la bataille & la vie.

1388.

Les ligues des villes de Franconie, de Suabe & du Rhin pouvaient former un peuple libre, comme celui des Suiſſes, ſurtout ſous un regne anarchique, tel que celui de Venceſlas; mais trop de ſeigneurs, trop d'intérêts particuliers, & la nature de leur pays ouvert de tous côtés, ne leur permirent pas, comme aux Suiſſes, de ſe ſéparer de l'empire.

1389.

Sigiſmond, frere de Venceſlas, acquiert de la gloire en Hongrie. Il n'y était que l'époux de la reine, que les Hongrois appellaient le *roi Marie*, titre qu'ils ont renouvellé depuis peu pour Marie-Théreſe, fille de Charles VI. Marie était jeune, & les états n'avaient point voulu que ſon mari gouvernât: ils avaient mieux aimé donner la régence à Eliſabeth de Boſnie, mere de leur roi Marie: de ſorte que Sigiſmond ne ſe trouvait que l'époux d'une princeſſe en tutelle, à laquelle on donnait le titre de roi.

Les états de Hongrie ſont mécontents de la régence, & on ne ſonge pas ſeulement à ſe ſervir de Sigiſmond. On offre la

couronne à ce Charles de Durazzo accoutumé à faire étrangler des reines. Charles de Durazzo arrive & est couronné.

La régente & sa fille dissimulent, prennent leur tems, & le font assassiner à leurs yeux. Le ban ou palatin de Croatie se constitue juge des deux reines, fait noyer la mere, & enfermer la fille. C'est alors que Sigismond se montre digne de régner ; il leve des troupes dans son électorat de Brandebourg, & dans les états de son frere. Il défait les Hongrois.

Le ban de Croatie vient lui ramener la reine sa femme, à laquelle il avait fait promettre de le continuer dans son gouvernement. Sigismond couronné roi de Hongrie, ne crut pas devoir tenir la parole de sa femme, & fit écarteler le ban de Croatie dans la petite ville de Cinq-Eglises.

1390.

Pendant ces horreurs le grand schisme de l'église augmente ; il pouvait être éteint après la mort d'Urbain en reconnaissant Clément ; mais on élit à Rome un Pierre Tomasselli que l'Allemagne ne reconnaît que parce que Clément est reconnu en France. Il exige des annates, c'est-à-dire, la premiere année du revenu des bénéfices ; l'Allemagne paie & murmure.

Il semble qu'on voulût se dédommager sur les Juifs de l'argent qu'on payait au pape. Presque tout le commerce intérieur se faisait toujours par eux, malgré les villes anséatiques. On les croit si riches en Bohême, qu'on les y brûle & qu'on les égorge. On en fait autant dans plusieurs villes, & surtout dans Spire.

Venceslas, qui rendait rarement des édits, en fait un pour annuller tout ce que l'on doit aux Juifs. Il crut par-là ramener à lui la noblesse & les peuples.

Depuis 1391 jusqu'à 1397.

La ville de Strasbourg est si puissante, qu'elle soutient la guerre contre l'électeur Palatin & contre son évêque, au sujet de quelques fiefs. On la met au ban de l'empire ; elle en est quitte pour 30000 florins au profit de l'empereur.

Trois freres, tous trois ducs de Bavière, font un pacte de famille, par lequel un prince Bavarois ne pourra désormais

vendre ou aliéner un fief qu'à son plus proche parent ; & pour le vendre à un étranger il faudra le consentement de toute la maison : voilà une loi qu'on aurait pu insérer dans la bulle d'or pour toutes les grandes maisons d'Allemagne.

Chaque ville, chaque prince pourvoit comme il peut à ses affaires.

Venceslas renfermé dans Prague, ne commet que des actions de barbarie & de démence. Il y avait des tems où son esprit était entiérement aliéné. C'est un effet que les excès du vin & même des aliments font sur beaucoup plus d'hommes qu'on ne pense.

Charles VII roi de France, dans ce tems-là même, était attaqué d'une maladie à-peu-près semblable. Elle lui ôtait souvent l'usage de la raison. Des anti-papes divisaient l'église & l'Europe. Par qui le monde a-t-il été gouverné !

Venceslas dans un de ses accès de fureur, avait jeté dans la Moldau & noyé le moine Jean Népomucène, parce qu'il n'avait pas voulu lui révéler la confession de la reine sa femme. On dit qu'il marchait quelquefois dans les rues accompagné du bourreau, & qu'il faisait exécuter sur le champ ceux qui lui déplaisaient. C'était une bête féroce qu'il falait enchaîner. Aussi les magistrats de Prague se saisissent de lui comme d'un malfaiteur ordinaire, & le mettent dans un cachot.

On lui permet des bains pour lui rendre la santé & la raison.

Un pêcheur lui fournit une corde, avec laquelle il s'échappe, accompagné d'une servante dont il fait sa maîtresse. Dès qu'il est en liberté, un parti se forme dans Prague en sa faveur. Venceslas fait mourir ceux qui l'avaient mis en prison, il ennoblit le pêcheur dont la famille subsiste encore.

Cependant les magistrats de Prague, traitant toujours Venceslas d'insensé & de furieux, l'obligent de s'enfuir de la ville.

C'était une occasion pour Sigismond son frere, roi de Hongrie, de venir se faire reconnaître roi de Bohême ; il ne la manque pas ; mais il ne peut se faire déclarer que régent. Il fait enfermer son frere dans le château de Prague ; de-là il l'envoie à Vienne en Autriche chez le duc Albert, & retourne en Hongrie

s'oppoſer aux Turcs qui commençaient à étendre leurs conquêtes de ce côté.

Venceſlas s'échappe encor de ſa nouvelle priſon, il retourne à Prague. Et ce qui eſt rare, il y trouve des partiſans.

Ce qui eſt encor plus rare, c'eſt que l'Allemagne ne ſe mêle en aucune façon des affaires de ſon empereur, ni quand il eſt à Prague & à Vienne dans un cachot, ni quand il revient régner chez lui en Bohême.

1398.

Qui croirait que ce même Venceſlas, au milieu des ſcandales & des viciſſitudes d'une telle vie, propoſe au roi de France Charles VII de l'aller trouver à Rheims en Champagne pour étouffer les ſcandales du ſchiſme?

Les deux monarques ſe rendent en effet à Rheims, dans un des intervalles de leur folie. On remarque que dans un feſtin que donnait le roi de France à l'empereur & au roi de Navarre, un patriarche d'Alexandrie qui ſe trouva là, s'aſſit le premier à table. On remarque encor qu'un matin qu'on alla chez Venceſlas pour conférer avec lui des affaires de l'égliſe, on le trouva ivre.

Les univerſités alors avaient quelque crédit, parce qu'elles étaient nouvelles, & qu'il n'y avait plus d'autorité dans l'égliſe. Celle de Paris avait propoſé la premiere, que les prétendants au pontificat ſe démiſſent, & qu'on élût un nouveau pape. Il s'agiſſait donc que le roi de France obtînt la démiſſion de ſon pape Clément, & que Venceſlas engageât auſſi le ſien à en faire autant.

Aucun des prétendants ne voulut abdiquer. C'étaient les ſucceſſeurs d'Urbain & de Clément. Le premier était ce Tomaſſelli, qui élu après la mort d'Urbain, avait pris le nom de Boniface; l'autre Pedro de Luna, Pierre de la Lune, Aragonois, qui s'appellait Benoît.

Ce Benoît ſiégeait dans Avignon. La cour de France tint la parole donnée à l'empereur: on alla propoſer à Benoît d'abdiquer; & ſur ſon refus, on le tint priſonnier cinq ans entiers dans ſon propre château d'Avignon.

Ainſi l'égliſe de France, en ne reconnaiſſant point de pape

pendant ces cinq années, montrait que l'église pouvait subsister sans pape, de même que les églises grecque, arménienne, cophte, anglicane, suédoise, danoise, écossaise, augsbourgeoise, bernoise, zuricoise, genevoise, subsistent de nos jours.

Pour Venceslas, on disait qu'il aurait pu boire avec son pape, mais non négocier avec lui.

1399.

Il trouve pourtant une épouse (Sophie de Bavière), après avoir fait mourir la premiere à force de mauvais traitements. On ne voit point qu'après ce mariage il retombe dans ses fureurs, il ne s'occupe plus qu'à amasser de l'argent comme Charles IV son pere. Il vend tout. Il vend enfin à Galéas Visconti tous les droits de l'empire sur la Lombardie, qu'il déclare, selon quelques auteurs, indépendante absolument de l'empire, pour cent cinquante mille écus d'or. Aucune loi ne défendait aux empereurs de telles aliénations. S'il y en avait eu, Visconti n'aurait point hasardé une somme si considérable.

Les ministres de Venceslas qui pillaient la Bohême, voulurent faire quelques exactions dans la Misnie. On s'en plaignit aux électeurs. Alors ces princes qui n'avaient rien dit quand Venceslas était furieux, s'assemblent pour le déposer.

1400.

Après quelques assemblées d'électeurs, de princes, de députés des villes, une diete solemnelle se tient à Lanstein près de Mayence. Les trois électeurs ecclésiastiques avec le palatin, déposent juridiquement l'empereur en présence de plusieurs princes, qui assistent seulement comme témoins. Les électeurs ayant seuls le droit d'élire, en tiraient la conclusion nécessaire qu'ils avaient seuls le droit de destituer. Ils révoquerent ensuite les aliénations que l'empereur avait faites à prix d'argent. Mais Galéas Visconti n'en dominait pas moins depuis le Piémont jusqu'aux portes de Venise.

L'acte de la déposition de Venceslas est du 20 Août au matin. Les électeurs, quelques jours après, choisissent pour empereur Fréderic duc de Brunsvick, qui est assassiné par un comte de Valdeck, dans le tems qu'il se prépare à son couronnement.

ROBERT,

Comte palatin du Rhin,

TRENTE-CINQUIÉME EMPEREUR.

1400.

ROBERT, comte palatin du Rhin, eſt élu à Rens par les quatre mêmes électeurs. Son élection ne peut être du 22 Août, comme on le dit, puiſque Venceſlas avait été dépoſé le 20; & qu'il avait falu plus de deux jours pour choiſir le duc de Brunſvick, préparer ſon couronnement, & l'aſſaſſiner.

Robert va ſe préſenter en armes devant Francfort ſuivant l'uſage; & y entre en triomphe au bout de ſix ſemaines & trois jours; c'eſt le dernier exemple de cette coutume.

1401.

Quelques princes, & quelques villes d'Allemagne tiennent encor pour Venceſlas, comme quelques Romains regretterent Néron. Les magiſtrats de la ville libre d'Aix-la-Chapelle ferment les portes à Robert quand il veut s'y faire couronner. Il l'eſt à Cologne par l'archevêque.

Pour gagner les Allemands, il veut rendre à l'empire le Milanais que Venceſlas en avait détaché. Il fait une alliance avec les villes de Suiſſe & de Suabe, comme s'il n'était qu'un prince de l'empire, & leve des troupes contre les Viſcontis. La circonſtance était favorable. Veniſe & Florence s'armaient contre la puiſſance redoutable du nouveau duc de Lombardie.

Etant dans le Tirol il envoie un défi à Galéas; *A vous, Jean Galéas, comte de Vérone*, lequel lui répond; *A vous, Robert de Bavière, nous duc de Milan par la grace de* DIEU, *& de Venceſlas, &c.*: puis il lui promet de le battre. Il lui tient parole au débouché des gorges des montagnes.

Quelques princes qui avaient accompagné l'empereur, s'en retournent avec le peu de ſoldats qui leur reſtent; & Robert ſe retire enfin preſque ſeul,

1402.

1402. 1403.

Jean Galéas reste maître de toute la Lombardie, & protecteur de presque toutes les autres villes, malgré elles.

Il meurt, laissant entr'autres enfants une fille mariée au duc d'Orléans, source de tant de guerres malheureuses.

A sa mort l'un des papes, Boniface, qui n'est ni affermi dans Rome, ni reconnu dans la moitié de l'Europe profite heureusement de la haine que les conquêtes de Jean Galéas avaient inspirée, & se saisit par des intrigues, de Bologne, de Pérouse, de Ferrare, de quelques villes de cet ancien héritage de la comtesse Mathilde, que le St. Siége réclame toujours.

Venceslas éveillé de son sommeil léthargique, veut enfin défendre sa couronne impériale contre Robert. Les deux concurrents acceptent la médiation du Roi de France Charles VI, & les électeurs le prient de venir juger à Cologne Venceslas & Robert, qui seraient présents, & s'en rapporteraient à lui.

Les électeurs demandaient vraisemblablement le jugement du roi de France, parce qu'il n'était pas en état de le donner. Les accès de sa maladie le mettaient hors d'état de gouverner ses propres états; pouvait-il venir décider entre deux empereurs?

Venceslas déposé comptait alors sur son frere Sigismond, roi de Hongrie. Sigismond par un sort bizarre est déposé lui-même, & mis en prison dans son propre royaume.

Les Hongrois choisissent Ladislas roi de Naples pour leur roi; & Boniface qui ne sait pas encor s'il est pape, prétend que c'est lui qui donne la couronne de Hongrie à Ladislas; mais à peine Ladislas est-il sur les frontieres de Hongrie que Naples se révolte. Il y retourne pour éteindre la rebellion.

Qu'on se fasse ici un tableau de l'Europe. On verra deux papes qui la partagent; deux empereurs qui déchirent l'Allemagne; la discorde en Italie après la mort de Visconti; les Vénitiens s'emparant d'une partie de la Lombardie, Gènes d'une autre partie; Pise assujettie par Florence; en France des troubles affreux sous un roi en démence; en Angleterre des guerres civiles; les Maures tenant encor les plus belles provinces de

l'Espagne ; les Turcs avançant vers la Grèce, & l'empire de Constantinople touchant à sa fin.

1404.

Robert acquiert du moins quelques petits terrains qui arrondissent son palatinat. L'évêque de Strasbourg lui vend Offenbourg, Celle, & d'autres seigneuries. C'est presque tout ce que lui vaut son empire.

Le duc d'Orléans, frere de Charles VI, achete le duché de Luxembourg, de Josse, marquis de Moravie, à qui Venceslas l'a vendu. Sigismond avait vendu aussi le droit d'hommage. Par-là le duché de Luxembourg, & le duché du Milanais sont regardés par leurs nouveaux possesseurs, comme détachés de l'empire.

1405.

Le nouveau duc de Luxembourg & le duc de Lorraine, se font la guerre sans que l'empire y prenne part. Si les choses eussent continué encor quelques années sur ce pied, il n'y avait plus d'empire, ni de corps germanique.

1406.

Le marquis de Bade & le comte de Virtemberg, font impunément une ligue avec Strasbourg & les villes de Suabe contre l'autorité impériale. Le traité porte que *si l'empereur ose toucher à un de leurs privileges, tous ensemble ils lui feront la guerre.*

Les Suisses se fortifient toujours. Les seuls Bâlois ravagent les terres de la maison d'Autriche dans le Sundgau & dans l'Alsace.

1407. 1408.

Pendant que l'autorité impériale s'affaiblit, le schisme de l'église continue. A peine un des anti-papes est mort, que son parti en fait un autre. Ces scandales eussent fait secouer le joug de Rome à tous les peuples, si on eût été plus éclairé & plus animé, & si les princes n'avaient pas toujours eu en tête d'avoir un pape dans leur parti, pour avoir de quoi opposer les armes de la religion à leurs ennemis. C'est là le

noeud de tant de ligues qu'on a vues entre Rome & les rois, de tant de contradictions, de tant d'excommunications demandées en secret par les uns, & bravées par les autres.

Déja l'église pouvait craindre la science, l'esprit & les beaux arts; ils avaient passé de la cour du roi de Naples Robert, à Florence, où ils établissaient leur empire. L'émulation des universités naissantes commençait à débrouiller quelques chaos. La moitié de l'Italie était ennemie des papes. Cependant les Italiens plus instruits alors que les autres nations, n'établirent jamais de secte contre l'église. Ils faisaient souvent la guerre à la cour romaine, non à l'église romaine. Les Albigeois & les Vaudois avaient commencé vers les frontieres de la France. Wiclef s'éleva en Angleterre. Jean Hus, docteur de la nouvelle université de Prague, & confesseur de la reine de Bohême, femme de Venceslas, ayant lu les manuscrits de Wiclef, prêchait à Prague les opinions de cet Anglais. Rome ne s'était pas attendue que les premiers coups que lui porterait l'érudition, viendraient d'un pays qu'elle appella si longtems barbare. La doctrine de Jean Hus consistait principalement à donner à l'église les droits que le St. Siége prétendait pour lui seul.

Le tems était favorable. Il y avait déja depuis la naissance du schisme une succession d'anti-papes des deux côtés; & il était assez difficile de savoir de quel côté était le saint esprit.

Le trône de l'église étant ainsi partagé en deux, chaque moitié en est rompue & sanglante. Il arrive la même chose à trente chaires épiscopales. Un évêque approuvé par un pape, conteste à main armée sa cathédrale à un autre évêque confirmé par un autre pape.

A Liége, par exemple, il y a deux évêques qui se font une guerre sanglante. Jean de Bavière élu par une partie du chapitre, se bat contre un autre élu; & comme les papes opposés ne pouvaient donner que des bulles, l'évêque Jean de Bavière appelle à son secours Jean duc de Bourgogne avec une armée. Enfin, pour savoir à qui demeurera la cathédrale de Liége, la ville est saccagée & presque réduite en cendres.

Tant de maux auxquels on ne remédie pour l'ordinaire que quand ils sont extrêmes, avaient produit un concile à Pise,

où quelques cardinaux retirés appellaient le reste de l'église. Ce concile est depuis transféré à Constance.

1409.

S'il y avait une maniere légale & canonique de finir le schisme qui déchirait l'Europe chrétienne, c'était l'autorité du concile de Pise.

Deux anti-papes, successeurs d'anti-papes, prêtent leur nom à cette guerre civile & sacrée. L'un est ce fier Espagnol, Pierre Luna, l'autre Corrario Vénitien.

Le concile de Pise les déclare tous deux indignes du trône pontifical. Vingt-quatre cardinaux, avec l'approbation du concile, élisent Philargi, né en Candie, le 17 Juin 1409. Philargi pape légitime, meurt au bout de dix mois. Tous les cardinaux qui se trouvaient alors à Rome, nomment d'un commun consentement Baltazar Cossa, qui prend le nom de Jean XXIII. Il avait été nourri à la fois dans l'église & dans les armes; s'étant fait corsaire dès qu'il fut diacre. Il s'était signalé dans des courses sur les côtes de Naples en faveur d'Urbain. Il acheta depuis chérement un chapeau de cardinal, & une maîtresse nommée Catherine qu'il enleva à son mari. Il avait à la tête d'une petite armée repris Bologne sur les Viscontis. C'était un soldat sans mœurs, mais enfin c'était un pape canoniquement élu.

Le schisme paraissait donc fini par les loix de l'église; mais la politique des princes le faisait durer; si on appelle politique cet esprit de jalousie, d'intrigue, de rapine, de crainte & d'espérance qui brouille tout dans le monde.

Une diete était assemblée à Francfort en 1409. L'empereur Robert y présidait, les ambassadeurs des rois de France, d'Angleterre, de Pologne y assistaient. Mais qu'arrive-t-il? L'empereur soutenait une faction d'anti-pape, la France une autre. L'empereur & l'empire croyaient que c'était à eux d'assembler les conciles. La diete de Francfort traitait le concile de Pise assemblé sans les ordres de l'empire, de conciliabule; & on demandait un concile œcuménique. Il était donc arrivé que le concile de Pise, en croyant tout terminer, avait laissé trois papes à l'Europe au lieu de deux.

Le pape canonique était Jean XXIII, nommé solemnellement

à Rome. Les deux autres étaient Corrario & Pierre Luna: Corrario errant de ville en ville; Pierre Luna enfermé dans Avignon par l'ordre de la cour de France, qui sans le reconnaître, conservait toujours ce fantôme pour l'opposer aux autres dans le besoin.

1410.

Tandis que tant de papes agitent l'Europe, il y a une guerre sanglante entre les chevaliers Teutons maîtres de la Prusse & de la Pologne, pour quelques bateaux de bleds. Ces chevaliers institués d'abord pour servir des Allemands dans les hôpitaux, étaient devenus une milice, comme celle des mammelucs.

Les chevaliers sont battus, & perdent Thorn, Elbing & plusieurs villes, qui restent à la Pologne.

L'empereur Robert meurt le 10 Mai à Oppenheim. Venceslas se dit toujours empereur sans en faire aucune fonction.

JOSSE,

TRENTE-SIXIÉME EMPEREUR.

1410.

VEnceslas n'était plus empereur qu'à Prague pour ses domestiques. Sigismond son frere roi de Hongrie demande l'empire. Josse, margrave de Brandebourg & de Moravie, son cousin, le demande aussi.

Non seulement Josse dispute l'empire à son cousin, mais il lui dispute aussi le Brandebourg.

L'électeur palatin Louis, fils ainé du dernier empereur Robert, l'archevêque de Trèves, & les ambassadeurs de Sigismond, dont on compte la voix en vertu du margraviat de Brandebourg, nomment Sigismond empereur à Francfort.

Mayence, Cologne, l'ambassadeur de Saxe, & un député de Brandebourg pour Josse, nomment ce Josse dans la même ville.

Venceslas proteste dans Prague contre ces deux élections. L'Allemagne a trois empereurs, comme l'église a trois papes sans en avoir un.

SIGISMOND,

Roi de Bohême & de Hongrie, margrave de Brandebourg,

TRENTE-SEPTIÉME EMPEREUR.

1411.

LA mort de Josse, trois mois après son élection, délivre l'Allemagne d'une guerre civile qu'il n'eût pu soutenir par lui-même, mais qu'on eût faite en son nom.

Sigismond reste empereur de nom & d'effet.

Tous les électeurs confirment son élection le 21 Juillet.

Les villes n'avaient alors d'évêque que par le sort des armes. Car dans les brigues pour les élections, Jean XXIII approuvant un évêque, & Corrario un autre, la guerre civile s'ensuivait; & c'est ce qui arriva à Cologne comme à Liége. L'archevêque Théodoric de la maison de Mœurs, ne prit possession de son siége qu'après une bataille sanglante où il avait vaincu son compétiteur de la maison de Berg.

Les chevaliers teutoniques reprennent les armes contre la Pologne. Ils étaient si redoutables, que Sigismond se ligue secrettement avec la Pologne contr'eux. La Pologne venait de céder la Prusse aux chevaliers, & le grand-maître devenait insensiblement un souverain considérable.

1412.

Sigismond paraît s'embarrasser peu du grand schisme d'Occident. Il se voyait roi de Hongrie, margrave de Brandebourg, & empereur. Il voulait assurer tout à sa postérité. Les Vénitiens qui s'agrandissaient, avaient acquis une partie de la Dalmatie, dans le tems des croisades; il les défait dans le Frioul, & joint cette partie à la Hongrie.

D'un autre côté Ladislas, ou Lancelot, ce roi de Hongrie chassé par Sigismond, se rend maître de Rome & de tout le pays jusqu'à Florence. Le pape Jean XXIII l'avait appellé d'abord, à l'exemple de ses prédécesseurs, pour le défendre, &

il s'était donné un maître dangereux, de crainte d'en trouver un dans Sigismond. C'est cette démarche forcée de Jean XXIII qui lui coûta bientôt le trône pontifical.

1413.

Jean transférait les restes du concile de Pise à Rome, pour extirper le schisme, & confirmer son élection. Il devait être le plus fort à Rome. L'empereur fait convoquer le concile à Constance pour perdre le pape. On voit peu de papes Italiens pris pour dupes. Celui-ci le fut à la fois par Sigismond, & par le roi de Naples Ladislas ou Lancelot. Ce prince maître de Rome était devenu son ennemi, & l'empereur l'était encor davantage. L'empereur écrit aux deux anti-papes, à Pierre Luna alors en Aragon, & à Corrario, réfugié à Rimini; mais ces deux papes fugitifs protestent contre son concile de Constance.

Lancelot meurt. Le pape délivré d'un de ses maîtres, ne devait pas se mettre entre les mains de l'autre. Il va à Constance, espérant la protection de Fréderic duc d'Autriche, héritier de la haine de la maison d'Autriche contre la maison de Luxembourg. Ce prince à son tour protégé par le pape, accepte de lui le titre *in partibus* de général des troupes de l'église, & même avec une pension de six mille florins d'or, aussi vaine que le généralat. Le pape s'unit encor avec le marquis de Bade, & quelques autres princes. Il entre enfin en pompe dans Constance le 28 Octobre, accompagné de neuf cardinaux.

Cependant Sigismond est couronné à Aix-la-Chapelle, & tous les électeurs font au festin royal les fonctions de leurs dignités.

1414.

Sigismond arrive à Constance le jour de Noël, le duc de Saxe portant l'épée de l'empire nue devant lui, le burgrave de Nuremberg, qu'il avait fait administrateur de Brandebourg, portant le sceptre. Le globe d'or était porté par le comte de Cillei son beau-pere. Ce n'est pas une fonction électorale. Le pape l'attendait dans la Cathédrale. L'empereur y fait la fonction

de diacre à la messe ; il y lit l'évangile ; mais point de pieds baisés, point d'étrier tenu, point de mule menée par la bride. Le pape lui présente une épée. Il y avait trois trônes dans l'église, un pour l'empereur, un pour le pape, un pour l'impératrice ; l'empereur était au milieu.

1415.

Jean XXIII promet de céder le pontificat en cas que les anti-papes en fassent autant, & dans *tous les cas où sa déposition sera utile au bien de l'église.* Cette derniere clause le perdait. Ou il était forcé à cette déclaration, ou le métier de pirate ne l'avait pas rendu un pape habile. Sigismond baise les pieds de Jean, dès que Jean eut lu cette formule qui lui ôtait le pontificat.

Sigismond est aisément le maître du concile en l'entourant de soldats. Il y paraissait dans toute sa gloire. On y voyait les électeurs de Saxe, du Palatinat, de Mayence, l'administrateur de Brandebourg, les ducs de Bavière, d'Autriche, de Silésie, cent ving-huit comtes, deux cents barons qui étaient alors quelque chose ; vingt-sept ambassadeurs y représenterent leurs souverains. On y disputait de luxe, de magnificence. Qu'on en juge par le nombre de cinquante orfevres qui vinrent s'établir à Constance. On y compta cinq cents joueurs d'instruments. Et ce que les usages de ces tems-là rendent très croyable, il y eut sept cents dix-huit courtisannes sous la protection du magistrat de la ville.

Le pape s'enfuit déguisé en postillon sur les terres de Jean d'Autriche, comte du Tirol. Ce prince est obligé de livrer le pape & de demander pardon à genoux à l'empereur.

Tandis que le pape est prisonnier dans un château de ce duc d'Autriche son protecteur, on instruit son procès. On l'accuse de tous les crimes, on le dépose le 29 Mai ; & par la sentence le concile se réserve le droit de le punir.

Le 6 Juillet de la même année 1415, Jean Hus, confesseur de la reine de Bohême, docteur en théologie, est brûlé vif par sentence des peres du concile, malgré le sauf-conduit très formel que Sigismond lui avait donné. Cet empereur le remet aux mains de l'électeur palatin, qui le conduisit au bûcher dans

dans lequel il loua DIEU jusqu'à ce que la flamme étouffa sa voix.

Voici les propositions principales pour lesquelles on le condamna à ce supplice horrible. « Qu'il n'y a qu'une église catholique qui renferme dans son sein tous les prédestinés ; que les seigneurs temporels doivent obliger les prêtres à observer la loi. Qu'un mauvais pape n'est pas vicaire de JESUS-CHRIST.

„ *Croyez-vous l'universel à parte rei*, lui dit un cardinal ? „ *je crois l'universel à parte mentis*, répondit Jean Hus : *Vous* „ *ne croyez donc pas la présence réelle ?* s'écria le cardinal ? „

Il est manifeste qu'on voulait que Jean fût brûlé, & il le fut.

1416.

Sigismond après la condamnation du pape & de Jean Hus, occupé de la gloire d'extirper le schisme, obtient à Narbonne des rois de Castille, d'Aragon & de Navarre, leur renonciation à l'obédience de Pierre de la Lune, ou Luna.

Il va delà à Chambéri ériger la Savoie en duché, & en donne l'investiture à Amédée VIII.

Il va à Paris, se met à la place du roi dans le parlement, & y fait un chevalier. On dit que c'était trop, & que le parlement fut blâmé de l'avoir souffert. Pourquoi ? si le roi lui avait donné sa place, il devait trouver très bon qu'il conférât un honneur qui n'est qu'un titre.

De Paris il va à Londres. Il trouve en abordant des seigneurs qui avancent vers lui dans l'eau l'épée à la main, pour lui faire honneur, & pour l'avertir de ne pas agir en maître. C'était un aveu des droits que pouvait donner dans l'opinion des peuples ce grand nom de César.

Il disait qu'il était venu à Londres pour négocier la paix entre l'Angleterre & la France. C'était dans le tems le plus malheureux de la monarchie Française, lorsque le roi Anglais Henri V voulait avoir la France par conquête & par héritage.

L'empereur au lieu de faire cette paix, s'unit avec l'Angleterre contre la France malheureuse. Il l'est lui-même davantage en Hongrie. Les Turcs qui avaient renversé l'empire des

Califes & qui menaçaient Conſtantinople, ayant inondé la terre depuis l'Inde juſqu'à la Grèce, dévaſtaient la Hongrie & l'Autriche, mais ce n'étaient encor que des incurſions de brigands, On envoie des troupes contr'eux quand ils ſe retirent.

Tandis que Sigiſmond voyage, le concile après avoir brûlé Jean Hus, cherche une autre victime dans Jérôme de Prague. Hiéronime ou Jérôme de Prague, diſciple de Jean Hus, qui lui était très ſupérieur en eſprit & en éloquence, fut brûlé quelque tems après ſon maître. Il harangua l'aſſemblée avec une éloquence d'autant plus touchante qu'elle était intrépide. Condamné, comme Socrate, par des ennemis fanatiques, il mourut avec la même grandeur d'ame.

Les papes avaient prétendu juger les princes & les dépouiller quand ils l'avaient pu; le concile ſans pape crut avoir les mêmes droits. Fréderic d'Autriche avait, vers le Tirol, pris des villes que l'évêque de Trente réclamait, & il retenait l'évêque priſonnier. Le concile lui ordonne de rendre l'évêque & les villes, ſous peine d'être privé lui & ſes enfants de tous leurs fiefs, de l'égliſe & de l'empire.

Ce Fréderic d'Autriche, ſouverain du Tirol, s'enfuit de Conſtance. Son frere Erneſt lui prend le Tirol, & l'empereur met Fréderic au ban de l'empire. Tout s'accomode ſur la fin de l'année. Fréderic reprend ſon Tirol, & Erneſt ſon frere s'en tient à la Stirie, qui était ſon apanage. Mais les Suiſſes qui s'étaient ſaiſis de quelques villes de ce duc d'Autriche, les gardent & fortifient leur ligue.

1417.

L'empereur retourne à Conſtance; il y donne avec la plus grande pompe, l'inveſtiture de Mayence, de la Saxe, de la Poméranie, de pluſieurs principautés : inveſtiture qu'il faut prendre à chaque mutation d'empereur ou de vaſſal.

Il vend ſon électorat de Brandebourg à Fréderic de Hohenzollern, burgrave de Nuremberg, pour la ſomme de quatre cents mille florins d'or, que le burgrave avait amaſſée; ſomme très conſidérable en ce tems-là. Quelques auteurs diſent ſeulement cent mille, & ſont plus croyables.

Sigiſmond ſe réſerve par le contrat, la faculté de racheter

le Brandebourg pour la même somme, en cas qu'il ait des enfants.

Sentence de déposition prononcée dans le concile en présence de l'empereur, contre le pape Pierre Luna, déclaré dans la sentence, *parjure, perturbateur du repos public, hérétique, rejeté de* DIEU *& opiniâtre*. La qualité d'opiniâtre était la seule qu'il méritât bien.

L'empereur propose au concile de réformer l'église avant de créer un pape. Plusieurs prélats crient à l'hérétique, & on fait un pape sans réformer l'église.

Vingt-trois cardinaux & trente-trois prélats du concile, députés des Nations, s'assemblent dans un conclave. C'est le seul exemple que d'autres prélats que des cardinaux aient eu droit de suffrage, depuis que le sacré collége s'était réservé à lui seul l'élection des papes; car Grégoire VII fut élu par l'acclamation du peuple.

On élit le 11 Novembre Othon Colonne, qui change ce beau nom contre celui de Martin; c'est de tous les papes celui dont la consécration a été la plus auguste. Il fut conduit à l'église par l'empereur & l'électeur de Brandebourg qui tenaient les rênes de son cheval, suivis de cent princes, des ambassadeurs de tous les rois, & d'un concile entier.

1418.

Au milieu de ce vaste appareil d'un concile, & parmi tant de soins apparents de rendre la paix à l'église, & à l'empire sa dignité, quelle fut la principale occupation de Sigismond? celle d'amasser de l'argent.

Non content de vendre son électorat de Brandebourg, il s'était hâté pendant la tenue du concile de vendre à son profit quelques villes qu'il avait confisquées à Fréderic d'Autriche. L'accomodement fait, il falait les restituer. Cet embarras & la disette continuelle d'argent où il était, mêlait de l'avilissement à sa gloire.

Le nouveau pape, Martin V, déclare Sigismond roi des Romains, en suppléant aux défauts de formalités, qui se trouverent dans son élection à Francfort.

Le pape ayant promis de travailler à la réformation de l'église,

publie quelques constitutions touchant les revenus de la chambre apostolique & les habits des clercs.

Il accorde à l'empereur le dixiéme de tous les biens ecclésiastiques d'Allemagne pendant un an, pour l'indemniser des frais du concile ; & l'Allemagne en murmura.

Troubles appaisés cette année dans la Hollande, le Brabant & le Hainaut. Tout ce qui en résulte d'important pour l'histoire, c'est que Sigismond reconnaît que la province de Hainaut ne releve pas de l'empire. Un autre empereur pouvait ensuite admettre le contraire. Le Hainaut avait autrefois, comme on a vu, relevé quelque tems d'un évêque de Liége.

Comme le droit féodal n'est point un droit naturel, que ce n'est point la possession d'une terre qu'on cultive, mais une prétention sur des terres cultivées par autrui, il a toujours été le sujet de mille disputes indécises.

1419.

De plus grands troubles s'élevaient en Bohême. Les cendres de Jean Hus & de Jérôme de Prague excitaient un incendie.

Les partisans de ces deux infortunés voulurent soutenir leur doctrine & venger leur mort. Le célebre Jean Ziska se met à la tête des Hussites, & tâche de profiter de la faiblesse de Venceslas, du fanatisme des Bohémiens, & de la haine qu'on commence à porter au clergé, pour se faire un parti puissant, & s'établir une domination.

Venceslas meurt en Bohême presque ignoré. Sigismond a donc à la fois l'empire, la Hongrie, la Bohême, la suzeraineté de la Silésie ; & s'il n'avait pas vendu son électorat de Brandebourg, il pouvait fonder la plus puissante maison d'Allemagne.

1420.

C'est contre ce puissant empereur que Jean Ziska se soutient, & lui fait la guerre dans ses états patrimoniaux. Les moines étaient le plus souvent les victimes de cette guerre ; ils payaient de leur sang la cruauté des peres de Constance.

Jean Ziska fait soulever toute la Bohême. Pendant ce tems il y a de grands troubles en Dannemarck au sujet du duché de

Slefvich. Le roi Eric s'empare de ce duché ; mais la guerre des Huffites eft bien plus importante & regarde de plus près l'empire.

Sigifmond affiége Prague, Jean Ziska le met en déroute & lui fait lever le fiége ; un prêtre marchait avec lui à la tête des Huffites, un calice à la main, pour marquer qu'ils voulaient communier fous les deux efpeces.

Un mois après Jean Ziska bat encor l'empereur. Cette guerre dura feize années. Si l'empereur n'avait pas violé fon fauf-conduit, tant de malheurs ne feraient pas arrivés.

1421.

Il y avait longtems qu'on ne faifait plus de croifades que contre les chrétiens. Martin V en fait prêcher une en Allemagne contre les Huffites, au lieu de leur accorder la communion avec du vin.

Un évêque de Trèves marche à la tête d'une armée de croifés contre Jean Ziska, qui n'ayant pas avec lui plus de douze cents hommes, taille les croifés en pieces.

L'empereur marche encor vers Prague, & eft encor battu.

1422.

Coribut, prince de Lithuanie, vient fe joindre à Ziska dans l'efpérance d'être roi de Bohême. Ziska qui méritait de l'être, menace d'abandonner Prague.

Le mot *Ziska* fignifiait *borgne* en langue efclavonne, & on appellait ainfi ce guerrier, comme *Horatius* avait été nommé *Cocles*. Il méritait alors celui d'*aveugle*, ayant perdu les deux yeux ; & ce Jean *l'aveugle* était bien un autre homme que l'autre Jean *l'aveugle*, pere de Sigifmond. Il croyait, malgré la perte de fes yeux, pouvoir régner, puifqu'il pouvait combattre, & être chef de parti.

1423.

L'empereur chaffé de la Bohême par les vengeurs de Jean Hus, a recours à fa reffource ordinaire, celle de vendre des provinces. Il vend la Moravie à Albert, duc d'Autriche ; c'était vendre ce que les Huffites poffédaient alors.

Procope, surnommé le *rasé*, parce qu'il était prêtre, grand capitaine, devenu l'œil & le bras de Jean Ziska, défend la Moravie contre les Autrichiens.

1424.

Non seulement Ziska l'aveugle se soutient malgré l'empereur, mais encor malgré Coribut son défenseur, son rival. Il défait Coribut après avoir vaincu l'empereur.

Sigismond pouvait au moins profiter de cette guerre civile entre ses ennemis ; mais dans ce tems-là même, il est occupé à des noces. Il assiste avec pompe dans Presbourg, au mariage d'un roi de Pologne, tandis que Ziska chasse son rival Coribut, & entre dans Prague en triomphe.

Ziska meurt d'une maladie contagieuse au milieu de son armée. Rien n'est plus connu que la disposition qu'on prétend qu'il fit de son corps en mourant. *Je veux qu'on me laisse en plein champ*, dit-il *; j'aime mieux être mangé des oiseaux que des vers ; qu'on fasse un tambour de ma peau, on fera fuir nos ennemis au son de ce tambour.*

Son parti ne meurt pas. Ce n'était pas Ziska, mais le fanatisme qui l'avait formé. Procope le *rasé* succede à son gouvernement & à sa réputation.

1425. 1426.

La Bohême est divisée en plusieurs factions, mais toutes réunies contre l'empereur, qui ne peut se ressaisir des ruines de sa patrie. Coribut revient, & est déclaré roi. Procope fait la guerre à cet usurpateur & à Sigismond. Enfin l'empire fournit une armée de près de cent mille hommes à l'empereur, & cette armée est entiérement défaite. On dit que les soldats de Procope, qu'on appellait les *Taborites*, se servirent dans cette grande bataille de haches à deux tranchants, & que cette nouveauté leur donna la victoire.

1427.

Pendant que l'empereur Sigismond est chassé de la Bohême, & que les étincelles sorties des cendres de Jean Hus embrasent ce pays & la Moravie & l'Autriche, les guerres entre le roi

de Dannemarck & le Holſtein continuent. Lubeck, Hambourg, Viſmar, Stralſund ſont déclarées contre lui. Quelle était donc l'autorité de l'empereur Sigiſmond ? Il prenait le parti du Dannemarck ; il écrivait à ces villes pour leur faire mettre bas les armes, & elles ne l'écoutaient pas.

Il ſemble avoir perdu ſon crédit comme empereur, ainſi qu'en qualité de roi de Bohême.

Il fait marcher encor une armée dans ſon pays, & cette armée eſt encor battue par Procope. Coribut qui ſe diſait roi de Bohême, eſt mis dans un couvent par ſon propre parti, & l'empereur n'a plus de parti en Bohême.

1428.

On voit que Sigiſmond était très mal ſecouru de l'empire, & qu'il ne pouvait armer les Hongrois. Il était chargé de titres & de malheurs. Il ouvre enfin dans Presbourg des conférences pour la paix avec ſes ſujets. Le parti nommé *des orphelins*, qui était le plus puiſſant à Prague, ne veut aucun accomodement, & répond : *Qu'un peuple libre n'a pas beſoin de roi.*

1429. 1430.

Procope le *raſé*, à la tête de ſon régiment de freres, (ſemblable à celui que Cromwell forma depuis) ſuivi de ſes orphelins, de ſes taborites, de ſes prêtres, qui portaient un calice, & qui conduiſaient les caliſtins, continue à battre partout les impériaux. La Miſnie, la Luſace, la Siléſie, la Moravie, l'Autriche, le Brandebourg ſont ravagés. Une grande révolution était à craindre. Procope ſe ſert de retranchements de bagages avec ſuccès contre la cavalerie allemande. Ces retranchements s'appellent des *Tabors*. Il marche avec ces tabors, il pénetre aux confins de la Franconie.

Les princes de l'empire ne peuvent s'oppoſer à ces irruptions ; ils étaient en guerre les uns contre les autres. Que faiſait donc l'empereur ? il n'avait ſu que tenir un concile & laiſſer brûler deux prêtres.

Amurath II dévaſte la Hongrie pendant ces troubles. L'empereur veut intéreſſer pour lui le duc de Lithuanie & le créer roi ; il ne peut en venir à bout : les Polonais l'en empêchent.

1431.

Il demande encor la paix aux Hussites, il ne peut l'obtenir: & ses troupes sont encor battues deux fois. L'électeur de Brandebourg & le cardinal Julien, légat du pape, sont défaits la seconde fois à Risemberg d'une maniere si complette, que Procope parut être le maître de l'empire intimidé.

Enfin les Hongrois qu'Amurath II laisse respirer, marchent contre le vainqueur, & sauvent l'Allemagne qu'ils avaient autrefois dévastée.

Les Hussites repoussés dans un endroit, sont formidables dans tous les autres. Le cardinal Julien ne pouvant faire la guerre, veut un concile, & propose d'y admettre des prêtres Hussites.

Le concile s'ouvre à Bâle le 23 Mai.

1432.

Les peres donnent aux Hussites des saufs-conduits pour deux cents personnes.

Ce concile de Bâle tenu sous Eugene IV, n'était qu'une prolongation de plusieurs autres indiqués par le pape Martin V, tantôt à Pavie, tantôt à Sienne. Les peres commencent par déclarer que le pape n'a ni le droit de dissoudre leur assemblée, ni même celui de la transférer, & qu'il leur doit être soumis sous peine de punition. Les conciles se regardaient comme les états-généraux de l'Europe, juges des papes & des rois. On avait détroné Jean XXIII à Constance; on voulait à Bâle faire rendre compte à Eugene IV.

Eugene qui se croyait au-dessus du concile, le dissout, mais en vain. Il s'y voit cité pour y comparaître, plutôt que pour y présider; & Sigismond prend ce tems pour s'aller faire inutilement couronner en Lombardie, & ensuite à Rome.

Il trouve l'Italie puissante & divisée. Philippe Visconti régnait sur le Milanais, & sur Gènes malheureuse rivale de Venise, qui avait perdu sa liberté, & qui ne cherchait plus que des maîtres. Le duc de Milan & les Vénitiens se disputaient Vérone & quelques frontieres. Les Florentins prenaient le parti de Venise. Lucques, Sienne étaient pour le duc de Milan.

Sigismond

Sigismond est trop heureux d'être protégé par ce duc pour aller recevoir à Rome la vaine couronne d'empereur. Il prend ensuite le parti du concile contre le pape, comme il avait fait à Constance. Les peres déclarent sa sainteté contumace, & lui donnent soixante jours pour se reconnaître, après quoi on le déposera.

Les peres de Bâle voulaient imiter ceux de Constance. Mais les exemples trompent. Eugene était puissant à Rome, & les tems n'étaient pas les mêmes.

1433.

Les députés de Bohême sont admis au concile. Jean Hus & Jérôme avaient été brûlés à Constance, ses sectateurs sont respectés à Bâle : ils y obtiennent que leurs voix seront comptées. Les prêtres Hussites qui s'y rendent, n'y marchent qu'à la suite de ce Procope le *rasé*, qui vient avec trois cents gentilhommes armés ; & les peres disaient, *Voilà le vainqueur de l'église & de l'empire*. Le concile leur accorde la permission de boire en communiant, & on dispute sur le reste. L'empereur arrive à Bâle, il y voit tranquillement son vainqueur, & s'occupe du procès qu'on fait au pape.

Tandis qu'on argumente à Bâle, les Hussites de Bohême joints aux Polonais, attaquent les chevaliers Teutons, & chaque parti croit faire une guerre sainte. Tous les ravages recommencent ; les Hussites se font la guerre entr'eux.

Procope quitte le concile qu'il intimidait, pour aller se battre en Bohême contre la faction opposée. Il est tué dans un combat près de Prague.

La faction victorieuse fait ce que l'empereur n'aurait osé faire, elle condamne au feu un grand nombre de prisonniers. Ces hérétiques armés si longtems pour venger la cendre de leur apôtre, se livrent aux flammes les uns les autres.

1434.

Si les princes de l'empire laissaient leur chef dans l'impuissance de se venger, ils ne négligeaient pas toujours le bien public. Louis de Bavière, duc d'Ingolstadt, ayant tyrannisé ses vassaux, abhorré de ses voisins, & n'étant pas assez puissant pour

ſe défendre, eſt mis au ban de l'empire; & il obtient ſa grace en donnant de l'argent à Sigiſmond.

L'empereur était alors ſi pauvre, qu'il accordait les plus grandes choſes pour les plus petites ſommes.

Le dernier de la branche électorale de Saxe, de l'ancienne maiſon d'Aſcanie, meurt ſans enfants. Pluſieurs parents demandent la Saxe. Et il n'en coûte que cent mille florins au marquis de Miſnie Fréderic le *belliqueux* pour l'obtenir. C'eſt de ce marquis de Miſnie, landgrave de Thuringe, que deſcend la maiſon de Saxe ſi étendue de nos jours.

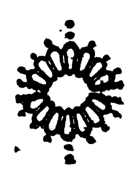
1435.

L'empereur retiré en Hongrie négocie avec ſes ſujets de Bohême. Les états lui fixent des conditions auxquelles il poura être reconnu, & entr'autres ils demandent qu'il n'altere plus la monnoie. Cette clauſe fait ſa honte, mais honte commune avec trop de princes de ces tems-là. Les peuples ne ſe ſont ſoumis à des ſouverains ni pour être tyranniſés, ni pour être volés.

Enfin l'empereur ayant accepté les conditions, les Bohémiens ſe ſoumettent à lui & à l'égliſe. Voilà un vrai contrat paſſé entre le roi & ſon peuple.

1436. 1437.

Sigiſmond rentre dans Prague & y reçoit un nouvel hommage, comme tenant nouvellement la couronne du choix de la nation. Après avoir appaiſé le reſte des troubles, il fait reconnaître en Bohême le duc Albert d'Autriche ſon gendre pour héritier du royaume. C'eſt le dernier événement de ſa vie, qui finit en décembre 1437.



ALBERT II D'AUTRICHE,

TRENTE-HUITIÉME EMPEREUR.

1438.

IL parut alors que la maison d'Autriche pouvait être déja la plus puissante de l'Europe. Albert II, gendre de Sigismond, se vit roi de Bohême & de Hongrie, duc d'Autriche, souverain de beaucoup d'autres pays, & empereur. Il n'était roi de Hongrie & de Bohême que par élection : mais quand le pere & l'aieul ont été élus, le petit-fils se fait aisément un droit héréditaire.

Le parti des Hussites qu'on nommait les *Calistins*, élit pour roi, Casimir, frére du roi de Pologne : il faut combattre. L'armée de l'empereur commandée par Albert l'Achille, alors burgrave de Nuremberg & depuis électeur de Brandebourg, assure par des victoires la couronne de Bohême à Albert II d'Autriche.

Dans une grande diete à Nuremberg, on réforme l'ancien tribunal des austrégues ; remede inventé, comme on l'a vu, pour prévenir l'effusion du sang dans les querelles des seigneurs. L'offensé doit nommer trois princes pour arbitres, ils doivent être approuvés par les états de l'empire & juger dans l'année.

On divise l'Allemagne en quatre parties, nommées *cercles*, Bavière, Rhin, Suabe & Vestphalie. Les terres électorales ne sont pas comprises dans ces quatre cercles, chaque électeur croyant de sa dignité de gouverner son état sans l'assujettir à ce réglement. Chaque cercle a un directeur & un duc ou général, & chaque membre du cercle est taxé à un contingent en hommes ou en argent pour la sûreté publique.

On abolit dans cette diete cette ancienne loi veimique qui subsistait encor en quelques endroits de la Vestphalie ; loi qui n'en mérite pas le nom, puisque c'était l'opposé de toutes les loix. Elle s'appellait le *jugement secret*, & consistait à condamner un homme à mort, sans qu'il en sût rien. Elle fut instituée, comme nous l'avons vu, par Charlemagne contre les Saxons.

Cette maniere de juger, qui n'est qu'une maniere d'assassiner,

a été pratiquée dans plusieurs états & surtout à Venise, lorsqu'un danger pressant, ou qu'un intérêt d'état supérieur aux loix pouvait servir d'excuse à cette barbarie. Mais le décret de la diete abolit en vain cette loi exécrable : le tribunal secret subsiste toujours. Les juges ne cesserent point de nommer leurs assesseurs. Ils oserent même citer l'empereur Fréderic III. Il n'y a point d'excès à quoi ne puisse se porter une compagnie qui croit n'avoir point de comte à rendre. Cette cour infame ne fut pleinement détruite que par Maximilien I.

1439.

D'un côté le concile de Bâle continue à troubler l'Occident : de l'autre les Turcs & les Tartares qui se disputent l'Orient, portent leurs dévastations aux frontieres de la Hongrie.

L'empereur Grec Jean Paléologue, auquel il ne restait guere plus que Constantinople, croit en vain pouvoir obtenir du secours des chrétiens. Il s'humilie jusqu'à venir dans Rome soumettre l'église grecque au pape.

Ce fut dans le concile de Ferrare, opposé par Eugene IV au concile de Bâle, que Jean Paléologue & son patriarche furent d'abord reçus. L'empereur Grec & son clergé, dans leur soumission réelle, garderent en apparence la majesté de leur empire, & la dignité de leur église. Aucun de ces fugitifs ne baisa les pieds du pape ; ils avaient en horreur cette cérémonie, reçue par les empereurs d'Occident, qui se disaient souverains du pape. Cependant on avait dans les premiers siécles baisé les pieds des évêques grecs.

Paléologue & ses prélats suivent le pape, de Ferrare à Florence. Il y est solemnellement décidé & convenu par les représentants des églises latine & grecque, *que le St. Esprit procede du Pere & du Fils par la production d'inspiration ; que le Pere communique tout au Fils, excepté la paternité ; & que le Fils a de toute éternité la vertu productive, par laquelle le St. Esprit procede du Fils comme du Pere.*

Le grand point intéressant & glorieux pour Rome, était l'aveu de sa primatie. Le pape fut solemnellement reconnu le 6 Juillet pour le chef de l'église universelle.

Cette union des Grecs & des Latins fut à la vérité désavouée

bientôt après par toute l'église grecque. La victoire du pape Eugene fut aussi vaine que les subtilités métaphysiques sur lesquelles on disputait.

Dans le même tems qu'il rend ce service aux Latins, & qu'il finit, autant qu'il est en lui, le schisme de l'Orient & de l'Occident, le concile de Bâle le dépose du pontificat, le déclare *rebelle, simoniaque, schismatique, hérétique & parjure.*

Il faut avouer que les peres de Bâle agirent quelquefois comme des fâcheux imprudents, & qu'Eugene se conduisit comme un homme habile. Mais c'était un grand exemple des inconséquences qui gouvernent le monde, que la religion chrétienne étant née & détruite en Judée, le chef de cette religion, souverain à Rome, fût jugé & condamné en Suisse.

On ne doit pas oublier que Paléologue de retour à Constantinople, fut si odieux à son église pour l'avoir soumise à Rome, que son propre fils lui refusa la sépulture.

Cependant les Turcs avancent jusqu'à Semendria en Hongrie. Au milieu de ces alarmes, Albert d'Autriche dont on attendait beaucoup, meurt le 27 Octobre, laissant l'empire affaibli, comme il l'avait trouvé, & l'Europe malheureuse.

FRÉDERIC D'AUTRICHE,

Troisieme du nom,

TRENTE-NEUVIÉME EMPEREUR.

1440.

ON s'assemble à Francfort selon la coutume pour le choix d'un roi des Romains. Les états de Bohême qui étaient sans souverain, jouissent avec les autres électeurs du droit de suffrage : privilege qui n'a jamais été donné qu'à la Bohême.

Louis, landgrave de Hesse, refuse la couronne impériale. On en voit plusieurs exemples dans l'histoire. L'empire passait depuis longtems pour une épouse sans dot, qui avait besoin d'un mari très riche.

Fréderic d'Autriche duc de Stirie, fils d'Erneſt, qui était bien moins puiſſant que le landgrave de Heſſe, n'eſt pas ſi difficile.

Dans la même année, Albert duc de Bavière refuſe la couronne de Bohême, qu'on lui offre. Mais ce nouveau refus vient d'un motif qui doit ſervir d'exemple aux princes. La veuve de l'empereur roi de Bohême & de Hongrie, duc d'Autriche, venait d'accoucher d'un poſthume nommé Ladiſlas. Albert de Bavière crut qu'on devait avoir égard au ſang de ce pupille. Il regarda la Bohême comme l'héritage de cet enfant. Il ne voulut pas le dépouiller. L'intérêt ne gouverne pas toujours les ſouverains. Il y a auſſi de l'honneur parmi eux ; & ils devraient ſonger que cet honneur quand il eſt aſſuré, vaut mieux qu'une province incertaine.

A l'exemple du Bavarois, l'empereur Fréderic III refuſe auſſi la couronne de Bohême. Voilà ce que fait l'exemple de la vertu. Fréderic III ne veut pas être moins généreux que le duc de Bavière. Il ſe charge de la tutelle de l'enfant Ladiſlas, qui devait, par le droit de naiſſance, poſſéder la haute Autriche, où eſt Vienne, & qui était appellé au trône de la Bohême & de la Hongrie par le choix des peuples, qui reſpectaient en lui le ſang dont il ſortait.

Concile de Freiſingen dans lequel on prive de la ſépulture tous ceux qui ſeront morts en combattant dans un tournois, ou qui ne ſe ſeront point confeſſés dans l'année. Ces décrets groſſiers & ridicules n'ont jamais de force.

1441.

Grande diete à Mayence. L'anti-pape Amédée de Savoie (Felix) créé par le concile de Bâle, envoie un légat *à latere* à cette diete ; on lui fait quitter ſa croix & la pourpre qu'Amédée lui a donnée. Cet Amédée était un homme bizarre, qui ayant renoncé à ſon duché de Savoie pour la vie molle d'hermite, quittait ſa retraite de ripaille pour être pape. Les peres du concile de Bâle l'avaient élu quoiqu'il fût ſéculier. Ils avaient en cela violé tous les uſages ; auſſi ces peres n'étaient regardés à Rome que comme des ſéditieux. La diete de Mayence tient la balance entre les deux papes.

L'ordre teutonique gouverne si durement la Prusse, que les peuples se donnent à la Pologne.

L'empereur éleve à sa cour le jeune Ladislas roi de Bohême, & le royaume est administré au nom de ce jeune prince, mais au milieu des contradictions & des troubles. Tous les électeurs & beaucoup de princes viennent assister au couronnement de l'empereur à Aix-la-Chapelle. Chacun avait à sa suite une petite armée. Ils mettaient alors leur gloire à paraître avec éclat dans ces jours de cérémonie; aujourd'hui ils la mettent à n'y plus paraître.

Grand exemple de la liberté des peuples du Nord. Eric, roi de Dannemarck & de Suède, désigne son neveu successeur de son royaume. Les états s'y opposent, en disant que par les loix fondamentales la couronne ne doit point être héréditaire. Leur loi fondamentale est bien différente aujourd'hui. Ils déposerent leur vieux roi Eric qui voulait être trop absolu, & ils appellerent à la couronne, ou plutôt à la premiere magistrature du royaume, Christophe de Bavière.

1443. 1444.

La politique, les loix, les usages n'avaient rien alors de ce qu'ils ont de nos jours. On voit dans ces années, la France unie avec la maison d'Autriche contre les Suisses. Le dauphin, depuis Louis XI, marche contre les Suisses, dont la France devait défendre la liberté. Les auteurs parlent d'une grande victoire que le dauphin remporta près de Bâle; mais s'il avait gagné une si grande bataille, comment put-il n'obtenir qu'à peine la pemission d'entrer dans Bâle avec ses domestiques? Ce qui est certain, c'est que les Suisses ne perdirent point la liberté pour laquelle ils combattaient, & que cette liberté se fortifia de jour en jour malgré leurs dissentions.

Ce n'était pas contre les Suisses qu'il falait marcher alors; c'était contre les Turcs. Amurath II, après avoir abdiqué l'empire, l'avait repris à la priere des janissaires. Ce Turc qu'on peut compter parmi les philosophes, était compté parmi les héros. Il poussait ses conquêtes en Hongrie. Le roi de Pologne Uladislas, le second des Jagellons, venait d'être élu par les Hongrois, au mépris du jeune Ladislas d'Autriche, élevé toujours

chez l'empereur. Il venait de conclure avec Amurath la paix la plus ſolemnelle.

Amurath & Uladiſlas la jurerent tous deux ſolemnellement, l'un ſur l'alcoran, & l'autre ſur l'évangile.

Le cardinal Julien Céſarini, légat du pape en Allemagne, homme fameux par ſes pourſuites contre les partiſans de Jean Hus, par le concile de Bâle auquel il avait d'abord préſidé, par la croiſade qu'il prêchait contre les Turcs, crut que c'était une action ſainte de violer un ſerment fait à des Turcs. Cette piété lui parut d'autant plus convenable, que le ſultan était alors occupé à réprimer des ſéditions en Aſie. Il était du devoir des catholiques de ne pas tenir la foi aux hérétiques; donc c'était une plus grande vertu d'être perfide envers les muſulmans qui ne croient qu'en Dieu. Le pape Eugene IV preſſé par le légat, ordonna au roi de Hongrie Uladiſlas d'être chrétiennement parjure.

Tous les chefs ſe laiſſerent entraîner au torrent, & ſurtout Jean Corvin Huniade, ce fameux général des armées Hongroiſes, qui combattit ſi ſouvent Amurath & Mahomet II. Uladiſlas ſéduit par de fauſſes eſpérances, & par une morale encor plus fauſſe, ſurprit les terres du ſultan. Il le rencontra bientôt vers le Pont-Euxin, dans ce pays qu'on nomme aujourd'hui la Bulgarie, & qui était autrefois la Mœſie. La bataille ſe donna près de la ville de Varnes.

Amurath portait dans ſon ſein le traité de paix qu'on venait de conclure. Il le tira au milieu de la mêlée, dans un moment où ſes troupes pliaient, & pria Dieu, qui punit les parjures, de venger cet outrage fait aux loix des nations. Le roi Uladiſlas fut percé de coups. Sa tête coupée par un janiſſaire, fut portée en triomphe de rang en rang dans l'armée Turque, & ce ſpectacle acheva la déroute.

Quelques-uns diſent que le cardinal Julien, qui avait aſſiſté à la bataille, voulant dans ſa fuite paſſer une riviere, y fut abîmé par le poids de l'or qu'il portait; d'autres diſent que les Hongrois mêmes le tuerent. Il eſt certain qu'il périt dans cette journée.

1445.

1445.

L'Allemagne devait s'oppoſer au progrès des Ottomans. Mais alors même Fréderic III, qui avait appellé les Français à ſon ſecours contre les Suiſſes, voyant que ces défenſeurs inondent l'Alſace & le pays Meſſin, veut chaſſer ces alliés dangereux.

Charles VII réclamait le droit de protection dans la ville de Toul, quoique cette ville fût impériale. Il exige au même titre des préſents de Metz & de Verdun. Ce droit de protection ſur ces villes dans leurs beſoins, eſt l'origine de la ſouveraineté qu'enfin les rois de France en ont obtenue.

On fait ſur ces frontieres une courte guerre aux Français, au lieu d'en faire aux Turcs une longue, vive, & bien conduite.

La guerre eccléſiaſtique entre le concile de Bâle & le pape Eugene IV dure toujours. Eugene s'aviſe de dépoſer les archevêques de Cologne & de Trèves, parce qu'ils étaient partiſans du concile de Bâle. Il n'avait nul droit de les dépoſer comme archevêques, encor moins comme électeurs. Mais que fait-il? il nomme à Cologne un neveu du duc de Bourgogne, il nomme à Trèves un frere naturel de ce prince; car jamais pape ne put diſpoſer des états, qu'en armant un prince contre un autre.

1446.

Les autres électeurs, les princes, prennent le parti des deux évêques vainement dépoſés. Le pape l'avait prévu; il propoſe un tempérament, rétablit les deux évêques, il flatte les Allemands; & enfin l'Allemagne qui ſe tenait neutre entre l'antipape & lui, reconnaît Eugene pour ſeul pape légitime. Alors le concile de Bâle tombe dans le mépris, & bientôt après il ſe diſſout inſenſiblement de lui-même.

1447.

Concordat germanique. Ce concile avait du moins établi des réglements utiles, que le corps germanique adopta dès-lors, & qu'il ſoutient encor aujourd'hui. Les élections dans les égliſes cathédrales & abbatiales ſont rétablies.

Le pape ne nomme aux petits bénéfices que pendant six mois de l'année.

On ne paie rien à la chambre apostolique pour les petits bénéfices ; plusieurs autres loix pareilles sont confirmées par le pape Nicolas V, qui par-là rend hommage à ce concile de Bâle, regardé à Rome comme un conciliabule.

1448.

Le sultan Amurath II défait encor les Hongrois commandés par le fameux Huniade, & l'Allemagne à ces funestes nouvelles, ne s'arme point encor.

1449.

L'Allemagne n'est occupée que de petites guerres. Albert *l'Achille*, électeur de Brandebourg, en a une contre la ville de Nuremberg qu'il voulait subjuguer ; presque toutes les villes impériales prennent la défense de Nuremberg, & l'empereur reste spectateur tranquille de ces querelles. Il ne veut point donner le jeune Ladislas à la Bohême qui le redemande, & laisse soupçonner qu'il veut garder le bien de son pupille.

Ce jeune Ladislas devait être à la fois roi de Bohême, duc d'une partie de l'Autriche, de la Moravie, & de la Silésie. Ces biens auraient pu tenter enfin la vertu.

Amédée de Savoie cede enfin son pontificat, & redevient hermite à Ripaille.

1450. 1451. 1452.

La Bohême, la Hongrie, la Haute-Autriche demandent à la fois le jeune Ladislas pour souverain.

Un gentilhomme nommé Eisinger fait soulever l'Autriche en faveur de Ladislas. Fréderic s'excuse toujours sur ce que Ladislas n'est point majeur. Il envoie Fréderic d'Autriche son frere contre les séditieux, & prend ce tems-là pour se faire couronner en Italie.

Alphonse d'Aragon régnait alors à Naples, & prenait les intérêts de l'empereur, parce qu'il craignait les Vénitiens trop puissants. Ils étaient maîtres de Ravenne, de Bergame, de Brescia, de Créme. Milan était au fils d'un paysan, devenu l'homme le plus consi-

dérable de l'Italie : c'était François Sforza successeur des Viscontis. Florence était liguée avec le pape contre Sforze, le St. Siége avait recouvré Bologne. Tous les autres états appartenaient à divers seigneurs qui s'en étaient rendus maîtres. Les choses demeurent en cet état pendant le voyage de Fréderic III en Italie. Ce voyage fut un des plus inutiles & des plus humiliants qu'aucun empereur eût fait encor. Il fut attaqué par des voleurs sur le chemin de Rome. On lui prit une partie de son bagage, il y courut risque de la vie. Quelle maniere de venir être couronné César & chef du monde chrétien!

Il se fait à Rome une innovation unique jusqu'à ce jour. Fréderic III n'osait aller à Milan proposer qu'on lui donnât la couronne de Lombardie. Nicolas V la lui donne lui-même à Rome. Et cela seul pouvait servir de titre aux papes pour créer des rois Lombards, comme ils créaient des rois de Naples.

Le pape confirme à Fréderic III cette tutelle du jeune Ladislas roi de Bohême, de Hongrie, duc d'Autriche ; tutelle qu'on voulait lui enlever ; & excommunie ceux qui la lui disputent.

Cette bulle est tout ce que l'empereur remporte de Rome ; & avec cette bulle, il est assiégé à Neustadt en Autriche par ceux qu'il appelle rebelles, c'est-à-dire, par ceux qui lui redemandent son pupille Ladislas.

Enfin il rend le jeune Ladislas à ses peuples. On l'a beaucoup loué d'avoir été un tuteur fidele, quoiqu'il n'eût rendu ce dépôt que forcé par les armes. Lui aurait-on fait une vertu de ne pas attenter à la vie de son pupille?

1453.

Cette année est la mémorable époque de la prise de Constantinople par Mahomet II. Certes, c'était alors qu'il eût falu des croisades. Mais il n'est pas étonnant que les puissances chrétiennes, qui dans ces anciennes croisades même avaient ravi Constantinople à ses maîtres légitimes, la laissassent prendre enfin par les Ottomans. Les Vénitiens s'étaient dès longtems emparés d'une partie de la Grece. Les Turcs avaient tout le reste. Il ne restait de l'ancien empire que la seule ville assiégée par plus de deux cents mille hommes, & dans cette ville on

disputait encor sur la religion. On agitait s'il était permis de prier en latin, si la lumiere du tabor était créée ou éternelle, si l'on pouvait se servir de pain azyme.

Le dernier empereur Constantin avait auprès de lui le cardinal Isidore, dont la seule présence irritait & décourageait les Grecs. *Nous aimons mieux*, disaient-ils, *voir ici le turban, qu'un chapeau de cardinal.*

Tous les historiens, & même les plus modernes, répetent les anciens contes que firent alors les moines. Mahomet, selon eux, n'est qu'un barbare, qui met tout Constantinople à feu & à sang, & qui amoureux d'une Irene sa captive lui coupe la tête pour complaire à ses janissaires. Tout cela est également faux. Mahomet II était mieux élevé, plus instruit, & savait plus de langues qu'aucun prince de la chrétienté. Il n'y eut qu'une partie de la ville prise d'assaut par les janissaires. Le vainqueur accorda généreusement une capitulation à l'autre partie, & l'observa fidélement. Et quant au meurtre de sa maîtresse, il faut être bien ignorant des usages des Turcs pour croire que les soldats se mêlent de ce qui se passe dans le lit d'un sultan.

On assemble une diete à Ratisbonne pour tâcher de s'opposer aux armées Ottomanes. Philippe duc de Bourgogne vient à cette diete, & offre de marcher contre les Turcs, si on le seconde. Fréderic ne se trouva pas seulement à Ratisbonne. C'est cette année 1453 que l'Autriche est érigée en archiduché, le diplôme en fait foi.

1454.

Le cardinal Eneas Silvius, qui fut depuis le pape Pie II, légat alors en Allemagne, sollicite tous les princes à défendre la chrétienté ; il s'adresse aux chevaliers teutoniques, & les fait souvenir de leurs vœux ; mais ils ne sont occupés qu'à combattre leurs sujets de la Poméranie & de la Prusse, qui secouent leur joug, & qui se donnent à la Pologne.

1455.

Personne ne s'oppose donc aux conquêtes de Mahomet II ; & par une fatalité cruelle, presque tous les princes de l'empire

s'épuisaient alors dans de petites guerres les uns contre les autres.

Le duché de Luxembourg était envahi par le duc de Saxe, & défendu par le duc de Bourgogne au sujet de vingt-deux mille florins.

Le jeune Ladislas, roi de Hongrie & de Bohême, réclame ce duché. Il ne paraît pas que l'empereur prenne part à aucune de ces querelles. Le duché de Luxembourg resta enfin à la maison de Bourgogne.

1456. 1457.

Ce Ladislas, qui pouvait être un très grand prince, meurt haï & méprisé. Il s'était enfui à Vienne, quand les Turcs assiégeaient Belgrade. Il avait laissé au célebre Huniade, & au cordelier Jean Capistran, la gloire de faire lever le siége.

L'empereur prend pour lui Vienne & la basse Autriche; le duc Albert son frere la haute, & Sigismond leur cousin la Carinthie.

1458.

Fréderic III veut en vain avoir la Hongrie; elle se donne à Mathias, fils du grand Huniade son défenseur. Il tente aussi de régner en Bohême, & les états élisent George Podibrade qui avait combattu pour eux.

1459.

Fréderic III n'oppose au fils de Huniade & au vaillant Podibrade que des artifices. Ces artifices font voir sa faiblesse: & cette faiblesse enhardit le duc de Bavière, le comte Palatin, l'électeur de Mayence, plusieurs princes, & jusqu'à son propre frere, à lui déclarer la guerre en faveur du roi de Bohême.

Il est battu à Eins par Albert son frere; il ne se tire d'affaire qu'en cédant quelques places de l'Autriche. Il était traité par toute l'Allemagne plutôt comme membre que comme chef de l'empire.

1460.

Le nouveau pape Enéas Silvius, Pie II, avait convoqué à

Mantoue une assemblée de princes chrétiens, pour former une croisade contre Mahomet second; mais les malheurs de ces anciens armements, lorsqu'ils avaient été faits sans raisons, empêcherent toujours qu'on n'en fit de nouveaux lorsqu'ils étaient raisonnables.

L'Allemagne est toujours désunie. Un duc d'une partie de la Bavière, dont Landshut est la capitale, songe plutôt, par exemple, à soutenir d'anciens droits sur Donavert, qu'au bien général de l'Europe. Et au contraire, dans l'enthousiasme des anciennes croisades on eût vendu Donavert pour aller à Jérusalem.

Ce duc de Bavière Louis, ligué contre tous les princes de sa maison & avec Ulric comte de Virtemberg, a une armée de vingt mille hommes.

L'empereur soutient les droits de Donavert, ville dès longtems impériale, contre les prétentions du duc. Il se sert du fameux Albert *l'Achille* électeur de Brandebourg, pour réprimer le duc de Bavière & sa ligue.

Autres troubles pour le comté de Holstein. Le roi de Dannemarck Christiern s'en empare par droit de succession aussi-bien que de Slesvich, en donnant quelque argent aux autres héritiers, & fait hommage du Holstein à l'empereur.

1461. 1462. 1463.

Autres troubles beaucoup plus grands par la querelle de la Bavière qui déchire l'Allemagne; autres encor par la discorde qui regne entre l'empereur & son frere Albert, duc de la Haute-Autriche. Il faut que l'empereur plie, & qu'il cede par accomodement le gouvernement de son propre pays de l'Autriche Viennoise ou Basse-Autriche. Mais sur le délai d'un paiement de quatorze mille ducats, la guerre recommence entre les deux freres. Ils en viennent à une bataille, & l'empereur est battu.

Son ami, Albert *l'Achille* de Brandebourg, est aussi, malgré son surnom, battu par le duc de Bavière. Tous ces troubles intestins anéantissent la majesté de l'empire, & rendent l'Allemagne très malheureuse.

1464.

Autre avilissement encor. Il régnait toujours dans les nations un préjugé, que celui qui était possesseur d'un certain gage, d'un certain signe, avait de grands droits à un royaume. Dans le malheureux empire Grec, un habit & des souliers d'écarlate suffisaient quelquefois pour faire un empereur. La couronne de fer de Monza donnait des droits sur la Lombardie; la lance & l'épée de Charlemagne, quand des rivaux se disputaient l'empire, attiraient un grand parti à celui qui s'était saisi de ces vieilles armes. En Hongrie il falait avoir une certaine couronne d'or. Cet ornement était dans le trésor de l'empereur Fréderic, qui ne l'avait jamais voulu rendre, en rendant aux Hongrois Ladislas son pupille.

Mathias Huniade redemande sa couronne d'or à l'empereur, & lui déclare la guerre.

Fréderic III rend enfin ce *palladium* de la Hongrie. On fait un traité qui ne ressemble à aucun traité. Mathias reconnaît Fréderic pour *pere*, & Fréderic appelle Mathias *son fils*; & il est dit, que si ce prétendu fils meurt sans enfant & sans neveu, le prétendu pere sera roi de Hongrie. Enfin le fils donne au pere soixante mille écus.

1465. 1466.

C'était alors le tems des petitesses parmi les puissances chrétiennes. Il y avait toujours deux partis en Bohême, les Catholiques & les Hussites. Le roi George Podibrade au lieu d'imiter les Scanderberg & les Huniade, favorise les Hussites contre les catholiques en Silésie; & le pape Paul II autorise la révolte des Siléfiens par une bulle. Ensuite il excommunie Podibrade, il le prive du royaume. Ces indignes querelles privent la chrétienté d'un puissant secours. Mahomet II n'avait point de muphti qui l'excommuniât.

1467.

Les catholiques de Bohême offrent la couronne de Bohême à l'empereur; mais dans une diete à Nuremberg, la plupart des princes prennent le parti de Podibrade en présence du légat

du pape. Et le duc Louis de Bavière-Landshut dit, qu'au lieu de donner la Bohême à Fréderic, il faut donner à Podibrade la couronne de l'empire. La diete ordonne qu'on entretiendra un corps de vingt mille hommes pour défendre l'Allemagne contre les Turcs. L'Allemagne bien gouvernée eût pu en oppoſer trois cents mille.

Les chevaliers teutoniques qui pouvaient imiter l'exemple de Scanderberg, ne font la guerre que pour la Pruſſe, & enfin, par un traité ſolemnel, ils ſe rendent feudataires de la Pologne. Le traité fut fait à Thorn l'année précédente, & exécuté en 1467.

1468.

Le pape donne la Bohême à Mathias Huniade ou Corvin, roi de Hongrie. C'eſt-à-dire, que le pape, dont le grand intérêt était d'oppoſer une digue au progrès des Turcs, ſurtout après la mort du grand Scanderberg, excite une guerre civile entre des chrétiens, & outrage l'empereur & l'empire, en oſant dépoſer un roi électeur. Car le pape n'avait pas plus de droit de dépoſer un roi de Bohême, que ce prince n'en avait de donner le ſiege de Rome.

Mathias Huniade perd du tems, des troupes & des négociations, pour s'emparer de la Bohéme.

L'empereur fait avec moleſſe le rôle de médiateur. Pluſieurs princes d'Allemagne ſe font la guerre; d'autres font des treves. La ville de Conſtance s'allie avec les cantons Suiſſes.

Un abbé de St. Gal unit le Tokembourg à ſa riche abbaye, & il ne lui en coûte que quatorze mille florins. Les Liégeois ont une guerre malheureuſe avec le duc de Bourgogne. Chaque prince eſt en crainte de ſes voiſins, il n'y a plus de centre. L'empereur ne fait rien.

1469. 1470. 1471. 1472.

Mathias Huniade & Podibrade ſe diſputent toujours la Bohême. La mort ſubite de Podibrade n'éteint point la guerre civile. Le parti Huſſite élit Ladiſlas roi de Pologne. Les catholiques tiennent pour Mathias Huniade.

La maiſon d'Autriche qui devait être puiſſante ſous Fréderic III, perd

perd longtems beaucoup plus qu'elle ne gagne. Sigismond d'Autriche, dernier prince de la branche du Tirol, vend au duc de Bourgogne, Charles le *téméraire*, le Brisgau, le Sundgau, le comté de Ferrete, qui lui appartenaient, pour quatre-vingt mille écus d'or. Rien n'est plus commun dans le quatorze & quinziéme siécles que des états vendus à vil prix. C'était démembrer l'empire, c'était augmenter la puissance d'un prince de France, qui alors possédoit tous les Pays-Bas. On ne pouvait prévoir qu'un jour l'héritage de la maison de Bourgogne reviendrait à la maison d'Autriche. Les loix de l'empire défendent ces aliénations, il y faut au moins le consentement de l'empereur; & on néglige même de le demander.

Dans le même tems, le duc Charles de Bourgogne achete environ pour le même prix, le duché de Gueldres & le comté de Zutphen.

Ce duc de Bourgogne était le plus puissant de tous les princes qui n'étaient pas rois, & peu de rois étaient aussi puissants que lui. Il se trouvait à la fois vassal de l'empereur & du roi de France, mais très redoutable à l'un & à l'autre.

1473. 1474.

Ce duc de Bourgogne aussi entreprenant que l'empereur l'était peu, inquiete tous ses voisins, & presque tous à la fois. On ne pouvait mieux mériter le nom de *téméraire*.

Il veut envahir le Palatinat. Il attaque la Lorraine & les Suisses. C'est alors que les rois de France traitent avec les Suisses pour la premiere fois. Il n'y avait encor que huit cantons d'unis : Schvitz, Uri, Undervald, Lucerne, Zurich, Glaris, Zug & Berne.

Louis XI leur donne vingt mille francs par an, & quatre florins & demi par soldat tous les mois.

1475.

C'est toujours la destinée des Turcs, que les chrétiens se déchirent entr'eux, comme pour faciliter les conquêtes de l'empire Ottoman. Mahomet, maître de l'Epire, du Péloponese, du Négrepont, fait tout trembler. Louis XI ne songe qu'à sapper la grandeur du duc de Bourgogne dont il est jaloux; les provinces

d'Italie qu'à se maintenir les unes contre les autres ; Mathias Huniade qu'à disputer la Bohême au roi de Pologne, & Fréderic III qu'à amasser quelque argent dont il puisse un jour faire usage pour mieux établir sa puissance.

Mathias Huniade après une bataille gagnée se contente de la Silésie & de la Moravie ; il laisse la Bohême & la Lusace au roi de Pologne.

Charles le *téméraire* envahit la Lorraine ; il se trouve par cette usurpation, maître d'un des plus beaux états de l'Europe, des portes de Lyon jusqu'à la mer de Hollande.

1476.

Sa puissance ne le satisfait pas, il veut renouveller l'ancien royaume de Bourgogne, & y enclaver les Suisses. Ces peuples se défendent contre lui, aussi bien qu'ils ont fait contre les Autrichiens ; ils le défont entiérement à la bataille de Grandson, ou de Morat. Leurs piques & leurs espadons triomphent de la grosse artillerie & de la brillante gendarmerie de Bourgogne. Les Suisses étaient alors les seuls dans l'Europe qui combattissent pour la liberté. Les princes, les républiques même, comme Venise, Florence, Gènes n'avaient presque été en guerre que pour leur agrandissement. Jamais peuple ne défendit mieux cette liberté précieuse que les Suisses. Il ne leur a manqué que des historiens.

C'est à cette bataille de Morat que Charles le *téméraire* perdit ce beau diamant, qui passa depuis au duc de Florence. Un Suisse qui le trouva parmi les dépouilles, le vendit pour un écu.

1477.

Charles le *téméraire* périt enfin devant Nanci, trahi par le Napolitain Campo-Basso, & tué en fuyant après la bataille par Beausemont gentilhomme Lorrain.

Par sa mort le duché de Bourgogne, l'Artois, le Charolois, Mâcon, Bar-sur-Seine, Lille, Douai, les villes sur la Somme reviennent à Louis XI roi de France, comme des fiefs de la couronne ; mais la Flandre qu'on nomme impériale, avec tous les Pays-Bas & la Franche-Comté, appartenoient à la jeune princesse Marie, fille du dernier duc.

Ce que fit certainement de mieux Fréderic III, fut de marier son fils Maximilien avec cette riche héritiere.

Maximilien épouse Marie le 17 Août dans la ville de Gand, & Louis XI, qui avait pu la donner en mariage à son fils, lui fait la guerre.

Ce droit féodal, qui n'est dans son principe que le droit du plus fort, & dans ses conséquences qu'une source éternelle de discordes, allumait cette guerre contre la princesse. Le Hainaut devait-il revenir à la France? était-ce une province impériale? la France avait-elle des droits sur Cambrai? en avait-elle sur l'Artois? la Franche-Comté devait-elle être encor réputée province de l'empire? était-elle de la succession de Bourgogne, ou reversible à la couronne de France? Maximilien aurait bien voulu tout l'héritage. Louis XI voulait tout ce qui était à sa bienséance. C'est donc ce mariage qui est la véritable origine de tant de guerres malheureuses entre les maisons de France & d'Autriche; c'est parce qu'il n'y avait point de loi reconnue, que tant de peuples ont été sacrifiés.

Louis XI s'empare d'abord des deux Bourgognes; & vers les Pays-Bas, de tout ce qu'il peut prendre dans l'Artois & dans le Hainaut.

1478.

Un prince d'Orange, de la maison de Châlons en Franche-Comté, tâche de conserver cette province à Marie. Cette princesse se défend dans le Pays-Bas, sans que son mari puisse lui fournir des secours d'Allemagne. Maximilien n'était encor que le mari indigent d'une héroïne souveraine. Il presse les princes Allemands d'embrasser sa cause. Chacun songeait à la sienne propre. Un landgrave de Hesse enlevait un électeur de Cologne & le retenait en prison. Les chevaliers Teutons prenaient Riga en Livonie. Mathias Huniade était prêt de s'accomoder avec Mahomet II.

1479.

Enfin Maximilien aidé des seuls Liégeois, se met à la tête des armées de sa femme; on les appelle les *armées flamandes*, quoique la Flandre proprement dite, c'est-à-dire, le pays depuis

Lille jusqu'à Gand, fût en partie aux Français. La princesse Marie eut une armée plus forte que le roi de France.

Maximilien défait les Français à la journée de Guinegaste au mois d'Août. Cette bataille n'est pas de celles qui décident du sort de toute une guerre.

1480.

On négocie. Le pape Sixte IV envoie un légat en Flandre. On fait une treve de deux années. Où est pendant tout ce tems l'empereur Fréderic III ? Il ne fait rien pour son fils ni pendant la guerre, ni pendant les négociations ; mais il lui avait donné Marie de Bourgogne, & c'était beaucoup.

1481.

Cependant les Turcs assiegent Rhodes ; le fameux grand-maître d'Aubusson à la tête de ses chevaliers, fait lever le siége au bout de trois mois.

Mais le bacha Acomat aborde dans le royaume de Naples avec cent cinquante galeres. Il prend Otrante d'assaut. Tout le royaume est prêt d'être envahi. Rome tremble. L'indolence des princes chrétiens n'échappe à ce torrent que par la mort imprévue de Mahomet II. Et les Turcs abandonnent Otrante.

Accord bizarre de Jean, roi de Dannemarck & de Suede, avec son frere Fréderic duc de Holstein. Le roi & le duc doivent gouverner le Holstein, fief de l'empire, & Slesvich fief du Dannemarck en commun. Tous les accords ont été des sources de guerres, mais celui-ci surtout.

Les cantons de Fribourg en Suisse & de Soleure se joignent aux huit autres. C'est un très léger événement par lui-même. Deux petites villes ne sont rien dans l'histoire du monde ; mais devenues membres d'un corps toujours libre, cette liberté les met au dessus des plus grandes provinces qui servent.

1482.

Marie de Bourgogne meurt. Maximilien gouverne ses états au nom du jeune Philippe son fils. Les villes des Pays-Bas ont toutes des privileges. Ces privileges causent presque toujours des dissentions entre le peuple qui veut les

ſoutenir, & le ſouverain qui veut les faire plier à ſes volontés. Maximilien réduit la Zélande, Leide, Utrecht, Nimegue.

1483. 1484. 1485.

Preſque toutes les villes ſe ſoulevent l'une après l'autre, mais ſans concert, & ſont ſoumiſes l'une après l'autre. Il reſte toujours un levain de mécontentement.

1486.

On était ſi loin de s'unir contre les Turcs, que Mathias Huniade, roi de Hongrie, au lieu de profiter de la mort de Mahomet II, pour les attaquer, attaque l'empereur. Quelle eſt la cauſe de cette guerre du prétendu fils contre le prétendu pere ? il eſt difficile de la dire. Il veut s'emparer de l'Autriche. Quel droit y avait-il ? ſes troupes battent les impériaux, il prend Vienne. Voilà ſon ſeul droit. L'empereur paraît inſenſible à la perte de la Baſſe-Autriche, il voyage pendant ce tems-là dans les Pays-Bas, & de-là il va à Francfort faire élire par tous les électeurs ſon fils Maximilien roi des Romains. On ne peut avoir moins de gloire perſonnelle, ni mieux préparer la grandeur de ſa maiſon.

Maximilien eſt couronné à Aix-la-Chapelle le 9 Avril par l'archevêque de Cologne ; le pape Innocent VIII y donne ſon conſentement, que les papes veulent toujours qu'on croie néceſſaire.

L'empereur qui a eu dans la diete de Francfort le crédit de faire ſon fils roi des Romains, n'a pas celui d'obtenir cinquante mille florins par mois pour recouvrer l'Autriche. C'eſt une de ces contradictions qu'on rencontre ſouvent dans l'hiſtoire.

Ligue de Suabe pour prévenir les guerres particulieres qui déchirent l'Allemagne, & qui l'affaibliſſent. Ce fut d'abord un réglement de tous les princes à la diete de Francfort, une loi comminatoire qui met au ban de l'empire tous ceux qui attaqueront leurs voiſins. Enſuite tous les gentilshommes de Suabe s'aſſocierent pour venger les torts. Ce fut une vraie chevalerie. Ils allaient par troupes démolir des châteaux de brigands, ils obligerent même le duc George de Baviere à ne

plus perfécuter fes voifins. C'était la milice du bien public. Elle ne dura pas.

1487.

L'empereur fait avec Mathias Huniade un traité qu'un vaincu feul peut faire. Il lui laiffe la Baffe-Autriche jufqu'à ce qu'il paie au vainqueur tous les frais de la guerre; mais faifant toujours valoir fon titre de pere, & fe réfervant le droit de fuccéder à fon fils adoptif dans le royaume de Hongrie.

1488.

Le roi des Romains Maximilien fe trouve dans les Pays-Bas attaqué à la fois par les Français & par fes fujets. Les habitants de Bruges, fur lefquels il voulait établir quelques impôts contre les loix du pays, s'avifent tout-d'un-coup de le mettre en prifon, & l'y tiennent quatre mois; ils ne lui rendirent fa liberté qu'à condition qu'il ferait fortir le peu de troupes Allemandes qu'il avait avec lui, & qu'il ferait la paix avec la France.

Comment fe peut-il faire que le miniftre du jeune Charles VIII roi de France, ne profitât pas d'une fi heureufe conjoncture! Ce miniftere alors était faible.

1489.

Maximilien époufe fecrettement en fecondes noces par procureur, la ducheffe Anne de Bretagne. S'il l'eût époufée en effet, & qu'il en eût eu des enfants, la maifon d'Autriche preffait la France par les deux bouts. Elle l'entourait à la fois par la Franche-Comté, l'Alface, la Bretagne, & les Pays-Bas.

1490.

Mathias Corvin Huniade étant mort, il faut voir fi l'empereur Fréderic fon pere adoptif lui fuccédera en vertu des traités. Fréderic donne fon droit à Maximilien fon fils.

Mais Béatrix, veuve du dernier roi, fait jurer aux états qu'ils reconnaîtront celui qu'elle époufera; elle fe remarie auffitôt à Ladiflas Jagellon, roi de Bohême; & les Hongrois le couronnent.

Maximilien reprend du moins sa Basse-Autriche, & porte la guerre en Hongrie.

1491.

On renouvelle entre Ladislas Jagellon & Maximilien, ce même traité que Fréderic III avait fait avec Mathias. Maximilien est reconnu héritier présomptif de Ladislas Jagellon en Hongrie & en Bohême.

La destinée préparait ainsi de loin la Hongrie à obéir à la maison d'Autriche.

L'empereur, dans ce tems de prospérité, fait un acte de vigueur; il met au ban de l'empire Albert de Bavière duc de Munich son gendre. C'est une chose étonnante que le nombre des princes de cette maison, auxquels on a fait ce traitement. De quoi s'agissait-il? d'une donation du Tirol faite solemnellement à ce duc de Bavière par Sigismond d'Autriche; & cette donation ou vente secrette, était regardée comme la dot de sa femme Cunégonde, propre fille de l'empereur Fréderic III.

L'empereur prétendait que le Tirol ne pouvait pas s'aliéner, tout l'empire était partagé sur cette question, preuve indubitable qu'il n'y avait point de loix claires; & c'est en effet ce qui manque le plus aux hommes.

Le ban de l'empire dans un tel cas n'est qu'une déclaration de guerre; mais on s'accomoda bientôt. Le Tirol resta à la maison d'Autriche: on donne quelques compensations à la Bavière, & le duc de Bavière rend Ratisbonne, dont il s'était emparé depuis peu.

Ratisbonne était une ville impériale. Le duc de Bavière fondé sur ses anciens droits, l'avait mise au rang de ses états; elle est de nouveau déclarée ville impériale; il resta seulement aux ducs de Baviere la moitié des droits de péages.

1492.

Le roi des Romains, Maximilien, qui comptait établir paisiblement la grandeur de sa maison en mariant sa fille Marguerite d'Autriche à Charles VIII roi de France, chez qui elle était élevée, & en épousant bientôt Anne de Bretagne, épousée déja en son nom par procureur, apprend que sa femme

eſt mariée en effet à Charles VIII, le 6 Décembre 1491, & qu'on va lui renvoyer ſa fille Marguerite. Les femmes ne ſont plus de ſujets de guerre entre les princes ; mais les provinces le ſont.

L'héritage de Marie de Bourgogne fomentait une diſcorde éternelle, comme l'héritage de Mathilde avait ſi longtems troublé l'Italie.

Maximilien ſurprend Arras ; il conclut enſuite une paix avantageuſe, par laquelle le roi de France lui cede la Franche-Comté en pure ſouveraineté, & l'Artois, le Charolois & Nogent à condition d'hommage.

Ce n'eſt pas à Maximilien proprement qu'on cede ces pays, c'eſt à Philippe ſon fils, comme repréſentant Marie de Bourgogne ſa mere.

Il faut avouer que nul roi des Romains ne commença ſa carriere plus glorieuſement que Maximilien. La victoire de Guinegaſte ſur les Français, l'Autriche reconquiſe, Arras priſe & l'Artois gagné d'un trait de plume, le couvraient de gloire.

1493.

Fréderic III meurt le 19 Août, âgé de 78 ans ; il en régna 53. Nul regne d'empereur ne fut plus long, mais ce ne fut pas le plus glorieux.

MAXIMILIEN,

QUARANTIÉME EMPEREUR.

VErs le tems de l'avénement de Maximilien à l'empire, l'Europe commençait à prendre une face nouvelle. Les Turcs y poſſedent déja un vaſte terrain : les Vénitiens qui leur oppoſent à peine une barriere, conſervaient encor Chypre, Candie, une partie de la Grèce, de la Dalmatie. Ils s'étendaient en Italie ; & la ville de Veniſe ſeule valait mieux que tous ſes domaines. L'or des nations coulait chez elle par tous les canaux du commerce.

Les papes étaient redevenus ſouverains de Rome, mais ſouverains

ſouverains très gênés dans cette capitale ; & la plupart des terres qu'on leur avait données, & qui avaient toujours été conteſtées, étaient perdues pour eux.

La maiſon de Gonzague était en poſſeſſion de Mantoue, ville de la comteſſe Mathilde ; & jamais le S. Siége n'a poſſédé ce fief de l'empire. Parme & Plaiſance qui ne leur avaient pas appartenu davantage, étaient entre les mains des *Sforzes* ducs de Milan. La maiſon d'*Eſte* régnait à Ferrare & à Modene. Les *Bentivoglio* avaient Bologne, les *Bailloni* Pérouſe, les *Polentini* Ravenne, les *Manfredi* Faenza, les *Rimario* Imola & Forli : preſque tout ce qu'on appelle la Romagne & le patrimoine de St. Pierre, était poſſédé par des ſeigneurs particuliers, dont la plupart avaient obtenu aiſément des diplômes de vicaires de l'empire.

Les Sforzes depuis cinquante ans n'avaient pas même daigné prendre ce titre. Florence en avait un plus beau, celui de *libre*, ſous l'adminiſtration, non ſous la puiſſance des Médicis.

L'état de Savoie encor très reſſerré, manquant d'argent & de commerce, était alors bien moins conſidéré que les Suiſſes.

Si des Alpes on jette la vue ſur la France, on la voit commencer à renaître. Ses membres longtems ſéparés, ſe réuniſſent & font un corps puiſſant.

Le mariage d'Anne de Bretagne avec Charles VIII, acheve de fortifier ce royaume, accru ſous Louis XI de la Bourgogne & de la Provence. Elle n'avait influé en rien dans l'Europe, depuis la décadence de la race de Charlemagne.

L'Eſpagne encor plus malheureuſe qu'elle pendant ſept cents années, reprenait en même tems une vie nouvelle. Iſabelle & Ferdinand venaient d'arracher aux Maures le royaume de Grenade, & portaient leurs vues ſur Naples & Sicile.

Le Portugal a été occupé d'une entrepriſe & d'une gloire inouie juſqu'alors. Il commençait à ouvrir une nouvelle route au commerce du monde, en apprenant aux hommes à pénétrer aux Indes par l'Océan. Voilà les ſources de tous les grands événements qui ont depuis agité l'Europe entiere.

1494.

Les Turcs sous Bajazet II, moins terribles que sous Mahomet, ne laissent pas de l'être encor. Ils font des incursions en Hongrie, & sur les terres de la maison d'Autriche. Mais ce ne sont que quelques vagues qui battent les rivages après une grande tempête. Maximilien va rassurer la Croatie & la Carniole.

Il épouse à Inspruck la niece de Ludovic Sforze, ou Louis *le Maure*, usurpateur de Milan, empoisonneur de son pupille, héritier naturel. Ce n'était pas d'ailleurs une maison où la noblesse du sang pût illustrer les crimes. L'argent seul fit le mariage. Maximilien prit à la fois Blanche de Sforze, & donna l'investiture du Milanais à Louis *le Maure*. L'Allemagne en fut indignée.

Dans le même tems ce Louis *le Maure* appelle aussi Charles VIII en Italie, & lui donne encor de l'argent. Un duc de Milan soudoyer à la fois un empereur & un roi de France!

Il les trompe tous deux. Il croit qu'il poura partager avec Charles VIII la conquête de Naples, & il veut que pendant que Charles VIII sera en Italie, l'empereur tombe sur la France. Ce commencement du seiziéme siécle est fameux par les intrigues les plus profondes, par les perfidies les plus noires. C'était un tems de crise pour l'Europe, & surtout pour l'Italie, où plusieurs petits princes voulaient regagner par le crime ce qui leur manquait en pouvoir.

1495.

Nouvelle chambre impériale établie à Francfort. Le comte de Hohenzollern, ainé de la maison de Brandebourg, en est le premier président. C'est cette même chambre qui fut depuis transférée à Vorms, à Nuremberg, à Augsbourg, à Ratisbonne, à Spire, & enfin à Vetzlar, où elle a des procès à juger qui durent depuis sa fondation.

Virtemberg érigé en duché.

Grande dispute pour savoir si le duché de Lorraine est un fief de l'empire. Le duc René fait hommage & serment de



fidélité comme duc de Lorraine & de Bar, en protestant qu'il ne releve que pour quelques fiefs. Qui doit avoir plus de poids, ou l'hommage, ou la protestation ?

Pendant que Charles VIII appellé en Italie par Louis *le Maure*, & par le pape Alexandre IV, traverse rapidement toute l'Italie en conquérant, & se rend maître du royaume de Naples sur un bâtard de la maison d'Aragon, ce même Louis *le Maure*, ce même pape Alexandre IV, s'unissent avec Maximilien & les Vénitiens pour l'en chasser. Charles VIII devait s'y attendre : il paraissait trop redoutable, & ne l'était pas assez.

1496.

Maximilien va en Italie dès que Charles VIII en est chassé. Il y trouve ce qu'on y a toujours vu, la haine contre les Français & contre les Allemands, la défiance & la division entre les puissances. Mais ce qui est à remarquer, c'est qu'il y arrive le plus faible. Il n'a que mille chevaux, & quatre ou cinq mille landskenets : il paraissait le pensionnaire de Louis *le Maure*. Il écrit au duc de Savoie, au marquis de Saluces, au duc de Modene, feudataires de l'empire, de venir le trouver & d'assister à son couronnement à Pavie. Tous ces seigneurs le refusent ; tous lui font sentir qu'il est venu trop mal accompagné ; & que l'Italie se croit indépendante.

Était-ce la faute des empereurs, s'ils avaient en Italie si peu de crédit ? Il paraît que non. Les princes, les dietes d'Allemagne ne leur fournissaient presque point de subsides. Ils tiraient peu de choses de leurs domaines. Les pays-Bas n'appartenaient pas à Maximilien, mais à son fils. Le voyage d'Italie était ruineux.

1497.

Le droit féodal cause toujours des troubles. Une diete de Vorms ayant ordonné une taxe légere pour les besoins de l'empire, la Frise ne veut point payer cette taxe. Elle prétend toujours n'être point fief de l'empire. Maximilien y envoie le duc de Saxe en qualité de gouverneur, pour réduire les Frisons, peuple pauvre & amoureux de sa liberté, reste des anciens Saxons (du moins en partie) qui avaient combattu

Charlemagne. Ils se défendirent, mais non pas si heureusement que les Suisses.

1498.

Charles VIII venait de mourir ; & malgré les trêves, malgré les traités, Maximilien fait une irruption du côté de la Bourgogne ; irruption inutile, après laquelle on fait encor de nouvelles trêves. Maximilien persistait toujours à réclamer pour son fils, Philippe *le beau*, toute la succession de Marie de Bourgogne.

Louis XII rend plusieurs places à ce jeune prince, qui prête hommage-lige au chancelier de France dans Arras, pour le Charolois, l'Artois & la Flandre ; & on convient de part & d'autre qu'on se rapportera pour le duché de Bourgogne à la décision du parlement de Paris.

Maximilien négocie avec les Suisses, qu'on regardait comme invincibles chez eux.

Les dix cantons alliés font une ligue avec les Grisons. Maximilien espere les regagner par la douceur. Il leur écrit une lettre flatteuse. Les Suisses dans leur assemblée de Zurich s'écrient, *point de confiance en Maximilien.*

1499.

Les Autrichiens attaquent les Grisons. Les Suisses défont les Autrichiens, & soutiennent non-seulement leur liberté, mais celle de leurs alliés. Les Autrichiens sont encor défaits dans trois combats.

L'empereur fait enfin la paix avec les dix cantons comme avec un peuple libre.

1500.

La ville impériale de Bâle, Schaffouse, Appenzel entrent dans l'union suisse, laquelle est composée de treize cantons.

Conseil aulique projeté par Maximilien. C'est une image de l'ancien tribunal qui accompagnait autrefois les empereurs. Cette chambre est approuvée des états de l'empire dans la diete d'Augsbourg. Il est libre d'y porter les causes, ainsi qu'à la chambre impériale : mais le conseil aulique ayant plus de

pouvoir, fait mieux exécuter des arrêts, & devient un des grands soutiens de la puissance impériale. Cette chambre ne prit sa forme qu'en 1512.

L'empire est divisé en dix cercles. Les terres électorales y sont comprises ainsi que tout le reste de l'empire. Et ce réglement n'eut encor force de loi que douze ans après à la diete de Cologne.

Les directeurs de ces dix cercles sont d'abord nommés par l'empereur. Le cercle de Bourgogne qui comprenait toutes les terres, & même toutes les prétentions de Philippe d'Autriche, est dans les commencements un cercle effectif comme les neuf autres.

Naissance de Charles-Quint dans la ville de Gand, le 24 Février, jour de St. Mathias; ce qu'on a remarqué, parce que ce jour lui fut toujours depuis favorable. Il eut d'abord le nom de duc de Luxembourg.

Dans la même année la fortune de cet enfant se déclare. Don Michel, infant d'Espagne, meurt, & l'infante Jeanne, mere du jeune prince, devient l'héritiere présomptive de la monarchie.

C'est dans ce tems qu'on découvrait un nouveau monde, dont Charles-Quint devait un jour recueillir les fruits.

1501.

Maximilien avait été vassal de la France pour une partie de la succession de Bourgogne. Louis XII demande d'être le sien pour le Milanais. Il venait de conquérir cette province sur Louis *le Maure*, oncle & feudataire de l'empereur, sans que Maximilien eût paru s'inquiéter de la destinée d'un pays si cher à tous ses prédécesseurs.

Louis XII avait aussi conquis & partagé le royaume de Naples avec Ferdinand roi d'Aragon, sans que Maximilien s'en fût inquiété davantage.

Maximilien promet l'investiture de Milan, à condition que madame Claude, fille de Louis XII & d'Anne de Bretagne, épousera le jeune Charles de Luxembourg. Il veut déclarer le Milanais fief féminin : il n'y a certainement ni fief féminin, ni fief masculin par leur nature. Tout cela dépend de l'usage insensiblement établi, qu'une fille hérite ou n'hérite pas.

Louis XII devait bien regarder en effet le Milanais comme un fief féminin, puiſqu'il n'y avait prétendu que par le droit de ſon aïeule Valentine Viſconti.

Maximilien voulait qu'un jour le Milanais & la Bretagne duſſent paſſer à ſon petit-fils : en ce cas Louis XII n'eût vaincu, & ne ſe fût marié que pour la maiſon d'Autriche.

L'archiduc Philippe & ſa femme Jeanne, fille de Ferdinand & d'Iſabelle, vont ſe faire reconnaître héritiers du royaume d'Eſpagne. Philippe y prend le titre de prince des Aſturies.

Maximilien ne voit que des grandeurs réelles pour ſa poſtérité, & n'a guere que des titres pour lui-même ; car il n'a qu'une ombre de pouvoir en Italie, & la préſéance en Allemagne. Ce n'eſt qu'à force de politique qu'il peut exécuter ſes moindres deſſeins.

1503.

Il tente de faire un électorat de l'Autriche ; il n'en peut venir à bout.

Les électeurs conviennent de s'aſſembler tous les deux ans pour maintenir leurs privileges.

L'extinction des grands fiefs en France réveillait en Allemagne l'attention des princes.

Les papes commençaient à former une puiſſance temporelle, & Maximilien les laiſſait agir.

Urbin, Camerino, & quelques autres territoires venaient d'être ravis à leurs nouveaux maîtres par un des bâtards du pape Alexandre VI. C'eſt ce fameux *Céſar Borgia* diacre, archevêque, prince ſéculier ; il employa pour envahir ſept ou huit petites villes, plus d'art que les Alexandre, les Gengis, & les Tamerlan n'en mirent à conquérir l'Aſie. Son pere le pape & lui réuſſirent par l'empoiſonnement & le meurtre ; & le bon roi Louis XII avait été longtems lié avec ces deux hommes ſanguinaires, parce qu'il avait beſoin d'eux. Pour l'empereur, il ſemblait alors perdre de vue toute l'Italie.

La ville de Lubeck déclare la guerre au Dannemarck. Il ſemblait que Lubeck voulût alors être dans le Nord, ce que Veniſe était dans la mer Adriatique. Comme il y avait beaucoup de troubles en Suede & en Dannemarck, Lubeck ne fut pas écraſée.

1504.

Les querelles du Dannemarck & de la Suede n'appartiennent pas à l'hiſtoire de l'empire ; mais il ne faut pas oublier que les Suédois ayant élu un adminiſtrateur, le roi de Dannemarck Jean ne le trouvant pas bon, & ayant condamné les ſénateurs de Suede comme rebelles & parjures, envoya ſa ſentence à l'empereur pour la faire confirmer.

Ce roi Jean avait été élu roi de Dannemarck, de Suede & de Norvège ; & cependant il a beſoin qu'un empereur, qui n'était pas puiſſant, approuve & confirme ſa ſentence. C'eſt que le roi Jean, avec ſes trois couronnes, n'était pas puiſſant lui-même, & ſurtout en Suède, dont il avait été chaſſé. Mais ces déférences, dont on voit de tems en tems des exemples, marquent le reſpect qu'on avait toujours pour l'empire. On s'adreſſait à lui quand on croyait en avoir beſoin ; comme on s'adreſſa ſouvent au St. Siége pour fortifier des droits incertains. Maximilien ne manqua pas de faire valoir au moins par des reſcrits l'autorité qu'on lui attribuait. Il manda aux états de Suède qu'ils euſſent à obéir, qu'autrement il procéderait contr'eux ſelon les droits de l'empire.

Cette année vit naître une guerre civile entre la branche Palatine, & celle qui poſſede la Bavière. La branche Palatine eſt condamnée d'abord dans une diete à Augsbourg. Cependant on n'en fait pas moins la guerre : triſte conſtitution d'un état, quand les loix ſont ſans force. La branche Palatine perd dans cette guerre plus d'un territoire.

On conclut à Blois un traité ſingulier entre les ambaſſadeurs de Maximilien, & ſon fils Philippe d'une part, & le cardinal d'Amboiſe de l'autre, au nom de Louis XII.

Ce traité confirme l'alliance avec la maiſon d'Autriche ; alliance par laquelle Louis XII devait à la vérité être inveſti du duché de Milan, mais par laquelle, ſi Louis XII rompait le mariage de madame Claude avec l'archiduc Charles de Luxembourg, le prince aurait en dédommagement le duché de Bourgogne, le Milanais & le comté d'Aſti : comme auſſi en cas que la rupture vînt de la part de Maximilien, ou de Philippe prince d'Eſpagne, pere du jeune archiduc, la maiſon d'Autriche céderoit

non-seulement ses prétentions sur le duché de Bourgogne, mais aussi l'Artois & le Charolois, & d'autres domaines. On a peine à croire qu'un tel traité fût sérieux. Si Louis XII mariait la princesse, il perdait la Bretagne; s'il rompait le mariage, il perdait la Bourgogne. On ne pouvait excuser de telles promesses, que par le dessein de ne les pas tenir. C'était sauver une imprudence par une honte.

1505.

La reine de Castille Isabelle meurt: son testament déshérite son gendre Philippe, pere de Charles de Luxembourg, & Charles ne doit régner qu'à l'âge de vingt ans; c'était pour conserver à Ferdinand d'Aragon son mari le royaume de Castille.

La mere de Charles de Luxembourg, Jeanne fille d'Isabelle héritiere de la Castille, fut, comme on sait, surnommée Jeanne la *folle*. Elle mérita dès-lors ce titre. Un ambassadeur d'Aragon vint à Bruxelles, & l'engagea à signer le testament de sa mere.

1506.

Accord entre Ferdinand d'Aragon & Philippe. Celui-ci consent à régner en commun avec sa femme & Ferdinand; on mettra le nom de Ferdinand le premier dans les actes publics, ensuite le nom de Jeanne, & puis celui de Philippe; maniere sûre de brouiller bientôt trois personnes, aussi le furent-elles.

Les états de la France, d'intelligence avec Louis XII & avec le cardinal d'Amboise, s'opposent au traité qui donnait madame Claude & la Bretagne à la maison d'Autriche. On fait épouser cette princesse à l'héritier présomptif de la couronne, le comte d'Angoulême, depuis François I. Charles VIII avait eu la femme de Maximilien; François I eut celle de Charles-Quint.

Pendant qu'on fait tant de traités au deçà des Alpes; que Philippe & Jeanne vont en Espagne; que Maximilien se ménage partout, & épie toujours l'héritage de la Hongrie, les papes poursuivent leur nouveau dessein, de se faire une grande souveraineté par la force des armes. Les excommunications étaient

étaient des armes trop usées. Le pape Alexandre VI avait commencé ; Jules II acheve : il prend Bologne sur les Bentivoglio ; & c'est Louis XII, ou plutôt le cardinal d'Amboise qui l'assiste dans cette entreprise. Il avait déja réuni au domaine du St. Siége ce que César Borgia avait pris pour lui. Alexandre VI n'avait en effet agi que pour son fils ; mais Jules II conquérait pour Rome.

Le roi titulaire d'Espagne, Philippe, meurt à Burgos. Il nomme en mourant Louis XII tuteur de son fils Charles. Ce testament n'est fondé que sur la haine qu'il avait pour Ferdinand son beau-pere ; & malgré la rupture du mariage de madame Claude, il croyoit Louis XII beaucoup plus honnête-homme que son beau-pere Ferdinand le catholique, monarque très religieux, mais très perfide, qui avait trompé tout le monde, surtout ses parents, & particuliérement son gendre.

1507.

Chose étrange ; les Pays-Bas dans cette minorité de Charles, ne veulent point reconnaître l'empereur Maximilien pour régent. Ils disent que Charles est Français, parce qu'il est né à Gand capitale de la Flandre, dont son pere a fait hommage au roi de France. Sur ce prétexte les dix-sept provinces se gouvernent elles-mêmes pendant dix-huit mois, sans que Maximilien puisse empêcher cet affront. Il n'y avait point alors de pays plus libre sous des maîtres que les Pays-Bas. Il s'en falait beaucoup que l'Angleterre fût parvenue à ce degré de liberté.

1508.

Une guerre contre la maison de Gueldre, chassée depuis longtems de ses états, & qui en ayant recouvré une partie, combattait toujours pour l'autre, engage enfin les états à déférer la régence à Maximilien ; & Marguerite d'Autriche, fille chérie de Maximilien, en est déclarée gouvernante.

Maximilien veut enfin essayer si en se faisant couronner à Rome, il poura reprendre quelque crédit en Italie. L'entreprise était difficile. Les Vénitiens devenus plus puissants que jamais, lui déclarent hautement qu'ils l'empêcheront de pénétrer en Italie, s'il y arrive avec une escorte trop grande. Le gou-

verneur de Milan pour Louis XII, ſe joint aux Vénitiens. Le pape Jules II lui fait dire qu'il lui accorde le titre d'empereur, mais qu'il ne lui conſeille pas d'aller à Rome.

Il s'avance juſqu'à Vérone malgré les Vénitiens, qui n'avaient pas aſſez tôt gardé les paſſages. Ils lui tiennent parole, & le forcent à rebrouſſer à Inſpruck.

Le fameux Alviano, général des Vénitiens, défait entiérement la petite armée de l'empereur vers le Trentin. Les Vénitiens s'emparent de preſque toute cette province ; & leur flotte prend Trieſte, Capo d'Iſtria, & d'autres villes. L'Alviano rentre en triomphe dans Veniſe.

Maximilien alors pour toute reſſource enjoint par une lettre circulaire à tous les états de l'empire de lui donner le titre d'*empereur romain élu*, titre que ſes ſucceſſeurs ont toujours pris depuis à leur avénement. L'uſage auparavant n'accordait le nom d'empereur qu'à ceux qui avaient été couronnés à Rome.

1509.

Il s'en falait bien alors que l'empire exiſtât dans l'Italie. Il n'y avait plus que deux grandes puiſſances avec beaucoup de petites. Louis XII, d'un côté maître du Milanais & de Gènes, & ayant une communication libre par la Provence, menaçait le Royaume de Naples imprudemment partagé auparavant avec Ferdinand d'Aragon, qui prit tout pour lui avec la perfidie qu'on nomme politique. L'autre puiſſance nouvelle était Veniſe, rempart de la chrétienté contre les infideles ; rempart à la vérité éboulé en cent endroits, mais réſiſtant encor par les villes qui leur reſtaient en Grèce, par les iſles de Candie, de Chypre, par la Dalmatie. D'ailleurs elle n'était pas toujours en guerre avec l'empire Ottoman ; & elle gagnait beaucoup plus avec les Turcs par ſon commerce, qu'elle n'avait perdu dans ſes poſſeſſions.

Son domaine en terre ferme commençait à être quelque choſe. Ils s'étaient emparés après la mort d'Alexandre VI, de Faenza, de Rimini, de Céſène, de quelques territoires du Ferrarois & du duché d'Urbin. Ils avaient Ravenne ; ils juſtifiaient la plupart de ces acquiſitions, parce qu'ayant aidé les maiſons

dépossédées par Alexandre VI à reprendre leurs domaines, ils en avaient eu ces territoires pour récompense.

Les Vénitiens possédaient depuis long-tems Padoue, Vérone, Vicence, la Marche Trévisane, le Frioul. Ils avaient vers le Milanais, Bresse & Bergame. François Sforze leur avoit donné Créme : Louis XII leur avait cédé Crémone & la Guiara d'Adda.

Tout cela ne composait pas dans l'Italie un état si formidable, que l'Europe dût y craindre les Vénitiens comme des conquérants. La vraie puissance de Venise était dans le trésor de St. Marc. Il y avait alors de quoi soudoyer l'empereur & le roi de France.

Au mois d'Avril 1509, Louis XII marche contre les Vénitiens ses anciens alliés, à la tête d'une gendarmerie qui allait à quinze mille chevaux, douze mille hommes d'infanterie Française, de huit mille Suisses. L'empereur avance contr'eux du côté de l'Istrie & du Frioul. Jules II, premier pape guerrier, entre à la tête de dix mille hommes dans la ville de la Romagne.

Ferdinand d'Aragon, comme roi de Naples, se déclare aussi contre les Vénitiens, parce qu'ils avaient quelques ports dans le royaume de Naples, pour sûreté de l'argent qu'ils avaient prêté autrefois.

Le roi de Hongrie se déclarait aussi, espérant avoir la Dalmatie. Le duc de Savoie mettait la main à cette entreprise, à cause de ses prétentions sur le royaume de Chypre. Le duc de Ferrare vassal du St. Siége en était aussi. Enfin hors le grand Turc, tout le continent de l'Europe veut accabler à la fois les Vénitiens.

Le pape Jules II avait été le premier moteur de cette singuliere ligue des forts contre les faibles, si connue par le nom de *Ligue de Cambrai.* Et lui qui aurait voulu fermer pour jamais l'Italie aux étrangers, en inondait ce pays.

Louis XII a le malheur de battre les Vénitiens à la journée de Guiara d'Adda d'une maniere complette. Cela n'était pas bien difficile. Les armées mercenaires de Venise pouvaient bien tenir contre les autres *condottieri* d'Italie, mais non pas contre la gendarmerie Française.

Le malheur de Louis XII, en battant les Vénitiens, était de travailler pour l'empereur. Maître de Gènes & de Milan, il ne tenait qu'à lui de donner la main aux Vénitiens pour fermer à jamais l'entrée de l'Italie aux Allemands.

La crainte de la puissance de Venise était mal fondée. Venise n'était que riche, & il falait fermer les yeux pour ne pas voir que les nouvelles routes du commerce par le cap de Bonne-Espérance, & par les mers de l'Amérique, allaient tarir les sources de la puissance Vénitienne.

Louis XII pour surcroît avait encore donné cent mille écus d'or à Maximilien, sans lesquels cet empereur n'aurait pu marcher de son côté vers les Alpes.

Le 14 Juin 1509, l'empereur donne dans la ville de Trente l'investiture du Milanais, que le cardinal d'Amboise reçoit pour Louis XII. Non-seulement l'empereur donne ce duché au roi; mais au défaut de ses héritiers, il le donne au comte d'Angoulême, *François I.* C'était le prix de la ruine de Venise.

Maximilien pour ce parchemin avait reçu cent soixante mille écus d'or. Tout se vendait ainsi depuis près de trois siécles. Louis XII eût pu employer cet argent à s'établir en Italie : il s'en retourne en France après avoir réduit Vénise presque dans ses seules lagunes.

L'empereur avance alors du côté du Frioul, & retire tout le fruit de la victoire des Français. Mais Venise, pendant l'absence de Louis XII, reprend courage; son argent lui donne de nouvelles armées. Elle fait lever à l'empereur le siége de Padoue; elle se racommode avec Jules II, le promoteur de la ligue, en lui cédant tout ce qu'il demande.

Le grand dessein de Jules II était *di cacciare i barbari d'Italia*; de défaire une bonne fois l'Italie des Français & des Allemands. Les papes autrefois avaient appellé ces nations pour s'appuyer tantôt de l'une, tantôt de l'autre. Jules voulait un nom immortel, en réparant les fautes de ses prédécesseurs, en s'affermissant par lui-même, en délivrant l'Italie. Maximilien aurait voulu aider Jules à chasser les Français.

1510.

Jules II se sert d'abord des Suisses, qu'il anime contre

Louis XII. Il excite le vieux Ferdinand roi d'Aragon & de Naples. Il veut ménager la paix entre l'empereur & Venise ; & pendant ce tems-là il songe à s'emparer de Ferrare, de Bologne, de Ravenne, de Parme, de Plaisance.

Au milieu de tant d'intérêts divers, une grande diete se tient à Augsbourg. On y agite si Maximilien accordera la paix à Venise.

On y assure la liberté de la ville de Hambourg, longtems contestée par la maison de Dannemarck.

Maximilien & Louis XII sont encor unis ; c'est-à-dire, que Louis XII aide l'empereur à poursuivre les Vénitiens, & que l'empereur n'aide point du tout Louis XII à conserver le Milanais & Gènes, dont le pape le veut chasser.

Jules II accorde enfin au roi d'Aragon Ferdinand, l'investiture de Naples, qu'il avait promise à Louis XII. Ferdinand maître affermi dans Naples, n'avait pas besoin de cette cérémonie : aussi ne lui en coûta-t-il que sept mille écus de redevance, au lieu de quarante-huit mille qu'on payait auparavant au St. Siége.

1511.

Jules II déclare la guerre au roi de France. Ce roi commençait donc à être bien peu puissant en Italie.

Le pape guerrier veut conquérir Ferrare, qui appartient à Alphonse d'Este, allié de la France. Il prend la Mirandole & & Concordia chemin faisant, & les rend à la maison de la Mirandole, mais comme fiefs du St. Siége. Ce sont de petites guerres ; mais Jules II avait certainement plus de ressources dans l'esprit que ses prédécesseurs, puisqu'il trouvait de quoi faire ces guerres ; & toutes les victoires des Français avaient bien peu servi, puisqu'elles ne servaient pas à mettre un frein aux entreprises du pape.

Jules II cede à l'empereur Modene, dont il s'était emparé, & ne le cede que dans la crainte que les troupes qui restent au roi de France dans le Milanais, n'en fassent le siége.

1512.

Enfin le pape réussit à faire signer secrettement à Maximilien

une ligue avec lui & le roi Ferdinand contre la France. Voilà quel fruit Louis XII retire de ſa ligue de Cambrai, & de tant d'argent donné à l'empereur.

Jules II qui voulait *i cacciare i barbari d'Italia*, y introduit donc à la fois, des Aragonois, des Suiſſes, des Allemands.

Gaſton de Foix, neveu de Louis XII, gouverneur de Milan, jeune prince qui acquit la plus grande réputation, parce qu'il ſe ſoutenait avec très peu de forces, défait tous les alliés à la bataille de Ravenne; mais il eſt tué dans ſa victoire, & le fruit de la victoire eſt perdu, ce qui arrive preſque toujours aux Français en Italie. Ils perdent le Milanais après cette célebre journée de Ravenne, qui en d'autres tems eût donné l'empire de l'Italie. Pavie eſt preſque la ſeule place qui leur reſte.

Les Suiſſes qui, excités par le pape, avaient ſervi à cette révolution, reçoivent de lui, au lieu d'argent, le titre de défenſeurs du St. Siége.

Maximilien continue cependant la guerre contre les Vénitiens; mais ces riches républicains ſe défendent, & réparent chaque jour leurs premieres pertes.

Le pape & l'empereur négocient ſans ceſſe. C'eſt cette année, que Maximilien fait propoſer à Jules II de l'accepter pour ſon coadjuteur dans le pontificat. Il ne voyait plus d'autre maniere de rétablir l'autorité impériale en Italie. C'eſt dans cette vue qu'il prenait quelquefois le titre de *Pontifex Maximus*, à l'exemple des empereurs Romains. Sa qualité de laïque n'était point une excluſion au pontificat. L'exemple récent d'Amédée de Savoie le juſtifiait. Le pape s'étant moqué de la propoſition de la coadjutorerie, Maximilien ſonge à lui ſuccéder; il gagne quelques cardinaux; il veut emprunter de l'argent pour acheter le reſte des voix à la mort de Jules, qu'il croit prochaine. Sa fameuſe lettre à l'archiducheſſe Marguerite ſa fille, en eſt un témoignage ſubſiſtant encor en original.

L'inveſtiture du duché de Milan, qui trois ans auparavant avait coûté cent ſoixante mille écus d'or à Louis XII, eſt donnée à Maximilien Sforze à plus bas prix, au fils de ce Louis le Maure que Louis XII avait retenu dans une priſon ſi rude, mais ſi juſte. Les mêmes Suiſſes qui avaient trahi Louis le

Maure pour Louis XII, ramenent son fils en triomphe dans Milan.

Jules II meurt après avoir fondé la véritable grandeur des papes, la temporelle ; car pour l'autre elle diminuait tous les jours. Cette grandeur temporelle pouvait faire l'équilibre de l'Italie, & ne l'a pas fait. La faiblesse d'un gouvernement sacerdotal & le népotisme en ont été cause.

1513.

Guerre entre le Dannemarck & les villes anséatiques, Lubeck, Dantzick, Vismar, Riga. En voilà plus d'un exemple ; on n'en verrait pas aujourd'hui. Les villes ont perdu, les princes ont gagné dans presque toute l'Europe, tant la vraie liberté est difficile à conserver.

Léon X moins guerrier que Jules II, non moins entreprenant, & plus artificieux sans être plus habile, forme une ligue contre Louis XII avec l'empereur, le roi d'Angleterre Henri VIII & le vieux Ferdinand d'Aragon. Cette ligue est conclue à Malines le 5 Avril par les soins de cette même Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, qui avait fait la ligue de Cambrai.

L'empereur doit s'emparer de la Bourgogne, le pape de la Provence, le roi d'Angleterre de la Normandie, le roi d'Aragon de la Guiene. Il venait d'usurper la Navarre sur Jean d'Albret avec une bulle du pape secondée d'une armée. Ainsi les papes toujours faibles donnaient les royaumes au plus fort : ainsi la rapacité se servit toujours des mains de la religion.

Alors Louis XII s'unit à ces mêmes Vénitiens qu'il avait perdus avec tant d'imprudence. La ligue du pape se dissipe presque aussi-tôt que formée. Maximilien tire seulement de l'argent de Henri III. C'était tout ce qu'il voulait. Que de faiblesse, que de tromperies, que de cruautés, que d'inconstance, que de rapacité dans presque toutes ces grandes affaires !

Louis XII fait une vaine tentative pour reprendre le Milanais. La Trimouille y marche avec peu de forces. Il est défait à Novarre par les Suisses. On craignait alors que les Suisses ne

priſſent le Milanais pour eux-mêmes. Milan, Gènes ſont perdues pour la France auſſi bien que Naples.

Les Vénitiens qui avaient eu dans Louis XII un ennemi ſi mal-aviſé & ſi terrible, n'ont plus en lui qu'un allié inutile. Les Eſpagnols de Naples ſe déclarent contr'eux. Ils battent leur fameux général l'Alviano comme Louis XII l'avait battu.

De tous les princes qui ont ſigné la ligue de Malines contre la France, Henri VIII d'Angleterre eſt le ſeul qui tienne ſa parole. Il s'embarque avec les préparatifs & l'eſpérance des Edouard III & des Henri V. Maximilien qui avait promis une armée, ſuit le roi d'Angleterre en volontaire, & Henri VIII donne une ſolde de cent écus par jour au ſucceſſeur des Céſars qui avait voulu être pape. Il aſſiſte à une victoire que remporte Henri à la nouvelle journée de Guinegaſte, nommée la journée *des éperons*, dans le même lieu où lui-même avait gagné une bataille dans ſa jeuneſſe.

Maximilien ſe fait donner enſuite une ſomme plus conſidérable : il reçoit deux cents mille écus pour faire en effet la guerre.

La France ainſi attaquée par un jeune roi riche & puiſſant, était en grand danger après la perte de ſes tréſors & de ſes hommes en Italie.

Maximilien emploie du moins une partie de l'argent de Henri à faire attaquer la Bourgogne par les Suiſſes. Ulric duc de Virtemberg y amene de la cavalerie allemande. Dijon eſt aſſiégé. Louis XII allait encore perdre la Bourgogne après le Milanais, & toujours par la main des Suiſſes, que la Trimouille ne put éloigner qu'en leur promettant quatre cents mille écus au nom du roi ſon maître. Quelles ſont donc les viciſſitudes du monde, & que ne doit-on pas eſpérer & craindre, puiſqu'on voit les Suiſſes encor fumants de tant de ſang répandu pour ſoutenir leur liberté contre la maiſon d'Autriche, s'armer en faveur de cette maiſon, & qu'on verra les Hollandais agir de même !

1514.

Maximilien, ſecondé des Eſpagnols, entretient toujours un reſte de guerre contre les Vénitiens. C'eſt tout ce qui reſte alors

alors de la ligue de Cambrai ; elle avait changé de principe & d'objet. Les Français avaient été d'abord les héros de cette ligue, & en furent enfin les victimes.

Louis XII chassé d'Italie, menacé par Ferdinand d'Aragon, battu & rançonné par les Suisses, vaincu par Henri VIII d'Angleterre, qui faisait revivre les droits de ses ancêtres sur la France, n'a d'autre ressource que d'accepter Marie, sœur de Henri VIII, pour sa seconde femme.

Cette Marie avait été promise à Charles de Luxembourg. C'était le sort de la maison de France d'enlever toutes les femmes promises à la maison d'Autriche.

1515.

Le grand but de Maximilien est toujours d'établir sa maison. Il conclut le mariage de Louis, prince de Hongrie & de Bohême avec sa petite-fille Marie d'Autriche ; & celui de la princesse Anne de Hongrie, avec l'un de ses deux petits-fils Charles ou Ferdinand, qui furent depuis empereurs l'un après l'autre.

C'est le premier contrat par lequel une fille ait été promise à un mari ou à un autre au choix des parents. Maximilien n'oublie pas dans ce contrat que sa maison doit hériter de la Hongrie, selon les anciennes conventions avec la maison de Hongrie & de Bohême. Cependant ces deux royaumes étaient toujours électifs ; ce qui ne s'accorde avec ces conventions, que parce qu'on espere que les suffrages de la nation seconderont la puissance autrichienne.

Charles déclaré majeur à l'âge de quinze ans commencés, rend hommage au roi de France François I, pour la Flandre, l'Artois, & le Charolois. Henri de Nassau prête serment au nom de Charles.

Nouveau mariage proposé encor à l'archiduc Charles. François I lui promet madame Renée sa belle-sœur. Mais cette apparence d'union couvrait une éternelle discorde.

Le duché de Milan est encor l'objet de l'ambition de François I comme de Louis XII. Il commence ainsi que son prédécesseur, par une alliance avec les Vénitiens, & par des victoires.

Il prend après la bataille de Marignan tout le Milanais en

une seule campagne. Maximilien Sforze va vivre obscurément en France avec une pension de trente mille écus. François I force le pape Léon X à lui céder Parme & Plaisance ; il lui fait promettre de rendre Modène, Reggio au duc de Ferrare ; il fait la paix avec les Suisses qu'il a vaincus, & devient ainsi en une seule campagne l'arbitre de toute l'Italie. C'est ainsi que les Français commencent toujours.

Ferdinand le catholique, roi d'Aragon, grand-pere de Charles-Quint, meurt le 23 Janvier, après avoir préparé la grandeur de son petit-fils qu'il n'aimait pas.

Les succès de François I raniment Maximilien. Il leve des troupes dans l'Allemagne avec l'argent que Ferdinand d'Aragon lui a envoyé avant de mourir ; car jamais les états de l'empire ne lui en fournissent pour ces querelles d'Italie. Alors Léon X rompt les traités qu'il a faits par force avec François I, ne tient aucune de ses paroles, ne rend à ce roi ni Modène, ni Reggio, ni Parme, ni Plaisance ; tant les papes avaient toujours à cœur ce grand dessein d'éloigner les étrangers de l'Italie, de les détruire tous les uns par les autres, & d'acquérir par-là un droit sur la liberté italique dont ils auraient été les vengeurs ; grand dessein digne de l'ancienne Rome que la nouvelle ne pouvait accomplir.

L'empereur Maximilien descend par le Trentin, assiége Milan avec quinze mille Suisses ; mais ce prince qui prenait toujours de l'argent, & qui en manquait toujours, n'en ayant pas pour payer les Suisses, ils se mutinent. L'empereur craint d'être arrêté par eux, & s'enfuit. Voilà donc à quoi aboutit la fameuse ligue de Cambrai, à dépouiller Louis XII, & à faire enfuir l'empereur, de crainte d'être mis en prison par ces mercenaires.

Il propose au roi d'Angleterre Henri VIII de lui céder l'empire & le duché de Milan, dans le dessein seulement d'en obtenir quelque argent. On ne pourait croire une telle démarche, si le fait n'était attesté par une lettre de Henri VIII.

Autre mariage encor stipulé avec l'archiduc Charles, devenu roi d'Espagne. Jamais prince ne fut promis à tant de femmes avant d'en avoir une. François I lui donne sa fille madame Louise, âgée d'un an.

Ce mariage qui ne réussit pas mieux que les autres, est stipulé dans le traité de Noyon. Ce traité portait que Charles rendrait justice à la maison de Navarre dépouillée par Ferdinand le catholique, & qu'il engagerait l'empereur son grand-pere à faire la paix avec les Vénitiens. Ce traité n'eut pas plus d'exécution que le mariage, quoiqu'il dût en revenir à l'empereur deux cents mille ducats que les Vénitiens devaient lui compter. François I devait aussi donner à Charles cent mille écus par an, jusqu'à ce qu'il fût en pleine possession du royaume d'Espagne. Rien n'est plus petit ni plus bizarre. Il semble qu'on voie des joueurs qui cherchent à se tromper.

Immédiatement après ce traité, l'empereur en fait un autre avec Charles son petit-fils & le roi d'Angleterre contre la France.

1517.

Charles passe en Espagne. Il est reconnu roi de Castille conjointement avec Jeanne sa mere.

1518.

Le pape Léon X avait deux grands projets; celui d'armer les princes chrétiens contre les Turcs, devenus plus formidables que jamais sous le sultan Selim II, vainqueur de l'Egypte; l'autre était d'embellir Rome, & d'achever cette basilique de St. Pierre commencée par Jules II, & devenue en effet le plus beau monument d'architecture qu'aient jamais élevé les hommes.

Il crut qu'il lui serait permis de tirer de l'argent de la chrétienté par la vente des indulgences. Ces indulgences étaient originairement des exemptions d'impôts, accordées par les empereurs, ou par les gouverneurs aux campagnes maltraitées.

Les papes & quelques évêques même avaient appliqué aux choses divines ces indulgences temporelles, mais d'une maniere toute contraire. Les indulgences des empereurs étaient des libéralités au peuple, & celles des papes étaient un impôt sur le peuple, surtout depuis que la créance du purgatoire était généralement établie, & que le vulgaire, qui fait en tout pays au moins dix-huit parties sur vingt, croyait qu'on pouvait

racheter des ſiecles de ſupplices avec un morceau de papier acheté à vil prix. Une pareille vente publique eſt aujourd'hui un de ces ridicules qui ne tomberaient pas dans la tête la moins ſenſée ; mais alors on n'en était pas plus ſurpris, qu'on ne l'eſt dans l'Orient de voir des bonzes & des talapoins vendre pour une obole la rémiſſion de tous les péchés.

Il y eut partout des bureaux d'indulgences ; on les affermait comme des droits d'entrée & de ſortie. La plupart de ces comptoirs ſe tenaient dans des cabarets. Le prédicateur, le fermier, le diſtributeur, chacun y gagnait. Juſques-là tout fut paiſible. En Allemagne les Auguſtins, qui avaient été longtems en poſſeſſion de prendre cette marotte à ferme, furent jaloux des dominicains, auxquels elle fut donnée ; & voici la premiere étincelle qui embraſa l'Europe.

Le fils d'un forgeron né à Iſlèbe, fut celui par qui commença la révolution. C'était Martin Luther, moine auguſtin, que ſes ſupérieurs chargerent de prêcher contre la marchandiſe qu'ils n'avaient pu vendre. La querelle fut d'abord entre les auguſtins & les dominicains ; mais bientôt Luther, après avoir décrié les indulgences, examina le pouvoir de celui qui les donnait aux chrétiens. Un coin du voile fut levé. Les peuples animés voulurent juger ce qu'ils avaient adoré. Le vieux Fréderic électeur de Saxe, ſurnommé le *ſage*, celui-là même qui après la mort de Maximilien eut le courage de refuſer l'empire, protégea Luther ouvertement.

Ce moine n'avait pas encor de doctrine ferme & arrêtée. Mais qui jamais en a eu ? Il ſe contenta dans ces commencements de dire " qu'il falait communier avec du pain ordinaire „ & du vin ; que le péché demeurait dans un enfant après le „ baptême ; que la confeſſion auriculaire était aſſez inutile ; „ que les papes & les conciles ne peuvent faire des articles „ de foi ; qu'on ne peut prouver le purgatoire par les livres canoniques ; que les vœux monaſtiques étaient un abus ; qu'enfin tous les princes devaient ſe réunir pour abolir les moines „ mendiants „.

Fréderic duc & électeur de Saxe, était, comme on l'a dit, le protecteur de Luther & de ſa doctrine. Ce prince avait, dit-on, aſſez de religion pour être chrétien, aſſez de raiſon

pour voir les abus, beaucoup d'envie de les réformer, & beaucoup plus peut-être encor d'entrer en partage des biens immenses que le clergé possédait dans la Saxe. Il ne se doutait pas alors qu'il travaillait pour ses ennemis, & que le riche archevêché de Magdebourg serait le partage de la maison de Brandebourg déja sa rivale.

1519.

Pendant que Luther cité à la diete d'Augsbourg, se retire après y avoir comparu ; qu'il en appelle au futur concile, & qu'il prépare sans le savoir la plus grande révolution qui se soit faite en Europe dans la religion depuis l'extinction du paganisme, l'empereur Maximilien déja oublié meurt d'un excès de melon à Inspruck le 12 Janvier.

INTERREGNE JUSQU'AU 1 OCTOBRE 1520.

Les électeurs de Saxe & du Palatinat, gouvernent conjointement l'empire jusqu'au jour où le futur élu sera couronné.

Le roi de France François I & le roi d'Espagne Charles d'Autriche briguent la couronne impériale. L'un & l'autre pouvaient faire revivre quelque ombre de l'empire Romain. Le voisinage des Turcs devenu si redoutable, mettait les électeurs dans la nécessité dangereuse de choisir un empereur puissant. Il importait à la chrétienté que François ou Charles fût élu ; mais il importait au pape Léon X que ni l'un ni l'autre ne fût à portée d'être son maître. Le pape avait à craindre également dans ce tems-là Charles, François, le Grand-Turc, & Luther.

Léon X traverse, autant qu'il le peut, les deux concurrents. Sept grands princes doivent donner cette premiere place de l'Europe dans le tems le plus critique ; & cependant on achete des voix.

Parmi ces intrigues, & dans cet interregne, les loix de l'Allemagne anciennes & nouvelles ne sont pas sans vigueur. Les Allemands donnent une grande leçon aux princes de ne pas abuser de leur pouvoir. La ligue de Suabe se rend recommandable en faisant la guerre au duc Ulric de Virtemberg, qui maltraitait ses vassaux.

Cette ligue de Suabe est la véritable ligue du bien public. Elle réduit le duc de fuir de son état; mais ensuite elle vend cet état à vil prix à Charles d'Autriche. Tout se fait donc pour de l'argent! Comment Charles prêt de parvenir à l'empire, dépouillait-il ainsi une maison, & achetait-il pour très peu de chose le bien d'un autre?

Léon X veut gouverner despotiquement la Toscane.

Les électeurs s'assemblent à Francfort. Est-il bien vrai qu'ils offrirent la couronne impériale à Fréderic surnommé *le sage*, électeur de Saxe, ce grand protecteur de Luther? fut-il solemnellement élu? Non. En quoi consiste donc son refus? en ce que sa réputation le faisait nommer par la voix publique; qu'il donna sa voix à Charles, & que sa recommandation entraîna enfin les suffrages.

Charles-Quint est élu d'une commune voix le 28 Juin 1519.

CHARLES-QUINT,

QUARANTE-UNIÉME EMPEREUR.

CEtte année est celle de la premiere capitulation dressée pour les empereurs. On se contentait auparavant du serment qu'ils faisaient à leur sacre. Un serment vague d'être juste, ouvre la porte à l'injustice. Il falait une digue plus forte contre l'abus de l'autorité d'un prince si puissant par lui-même.

Par ce contrat véritable du chef avec les membres, l'empereur promet que s'il a quelque domaine qu'il ne possede pas à bon titre, il le restituera à la premiere sommation des électeurs. C'est promettre beaucoup.

Des auteurs considérables prétendent qu'on lui fit jurer aussi de résider toujours dans l'Allemagne. Mais la capitulation porte expressément qu'*il y résidera autant qu'il sera possible*. Exiger une chose injuste eût fourni un trop beau prétexte de ne pas exécuter ce qui était juste.

Le jour de l'élection de Charles-Quint est marqué par un combat entre un évêque de Hildesheim & un duc de Brunsvick

dans le duché de Lunebourg. Ils se disputaient un fief ; & malgré l'établissement des austregues, de la chambre impériale & du conseil aulique, malgré l'autorité des deux vicaires de l'empire, on voyait tous les jours, princes, évêques, barons donner des combats sanglants pour le moindre procès. Il y avait quelques loix. Mais le pouvoir coactif qui est la premiere des loix, manquait à l'Allemagne.

L'électeur Palatin porte en Espagne à Charles la nouvelle de son élection. Les grands d'Espagne se disaient alors égaux aux électeurs ; les pairs de France à plus forte raison ; & les cardinaux prenaient le pas sur eux tous.

L'Espagne craint d'être province de l'empire. Charles est obligé de déclarer l'Espagne indépendante. Il va en Allemagne, mais il passe auparavant en Angleterre pour se lier déja avec Henri VIII contre François I. Il est couronné à Aix-la-Chapelle le 23 Octobre 1520.

Au tems de cet avénement de Charles-Quint à l'empire, l'Europe prend insensiblement une face nouvelle. La puissance ottomane s'affermit sur des fondements inébranlables dans Constantinople.

L'empereur roi des deux Siciles & d'Espagne, paraît fait pour opposer une digue aux Turcs. Les Vénitiens craignaient à la fois le sultan & l'empereur.

Le pape Léon X est maître d'un petit état, & sent déja que la moitié de l'Europe va échapper à son autorité spirituelle. Car dès l'an 1520, depuis le fond du Nord jusqu'à la France, les esprits étaient soulevés & contre les abus de l'église romaine & contre ses loix.

François I roi de France, plus brave chevalier que grand prince, avait plutôt l'envie que le pouvoir d'abaisser Charles-Quint. Comment eût-il pu à armes & à prudence égales l'emporter sur un empereur roi d'Espagne & de Naples, souverain des Pays-Bas, dont les frontieres allaient jusqu'aux portes d'Amiens, & qui commençait à recevoir déja dans ses ports d'Espagne les trésors d'un nouveau monde ?

Henri VIII, roi d'Angleterre, prétendait d'abord tenir la balance entre Charles-Quint & François I. Grand exemple de ce

que pouvait le courage anglois soutenu déja des richesses du commerce.

On peut observer dans ce tableau de l'Europe que Henri VIII, l'un des principaux personnages, était un des plus grands fléaux qu'ait éprouvé la terre. Despotique avec brutalité, furieux dans sa colere, barbare dans ses amours, meurtrier de ses femmes, tyran capricieux dans l'état & dans la religion, cependant il mourut dans son lit; & Marie Stuart qui n'avait qu'une faiblesse criminelle, & Charles I qui n'eut à se reprocher que sa bonté, sont morts sur l'échafaud.

Un roi plus méchant encor que Henri VIII, c'est Christiern II, n'agueres réunissant sous son pouvoir, le Dannemarck, la Norvège & la Suède, monstre toujours souillé de sang, surnommé le Néron du Nord, puni à la fin de tous ses crimes, quoique beau-frere de Charles-Quint, détrôné & mort en prison dans une vieillesse abhorrée & méprisée.

Voilà à-peu-près les principaux princes chrétiens qui figuraient en Europe quand Charles-Quint prit les rênes de l'empire.

L'Italie fut plus brillante alors par les beaux arts qu'elle ne l'a jamais été. Mais jamais on ne la vit plus loin du grand but que s'était proposé Jules II, *di cacciare i barbari d'Italia.*

Les puissances de l'Europe étaient presque toujours en guerre; mais heureusement pour les peuples, les petites armées qu'on levait pour un tems, retournaient ensuite cultiver les campagnes; & au milieu des guerres les plus acharnées, il n'y avait pas dans l'Europe la cinquiéme partie des soldats qu'on voit aujourd'hui dans la plus profonde paix. On ne connaissait point cet effort continuel & funeste qui consume toute la substance d'un gouvernement dans l'entretien de ces armées nombreuses toujours subsistantes, qui en tems de paix ne peuvent être employées que contre les peuples, & qui un jour pouront être funestes à leurs maîtres.

La gendarmerie faisait toujours la principale force des armées chrétiennes, les fantassins étaient méprisés; c'est pourquoi les Allemands les appellaient *Lands-Knechte*, valets de terre. La milice des janissaires était la seule infanterie redoutable.

Les rois de France se servaient presque toujours d'une infanterie étrangere, les Suisses ne faisaient encore usage de

leur

leur liberté que pour vendre leur ſang ; & d'ordinaire celui qui avait le plus de Suiſſes dans ſon armée, ſe croyait ſûr de la victoire. Ils eurent au moins cette réputation juſqu'à la bataille de Marignan, que François I gagna contre eux avec ſa gendarmerie, quand il voulut pour la premiere fois deſcendre en Italie.

L'art de la guerre fut plus approfondi ſous Charles-Quint qu'il ne l'avait été encor. Ses grands ſuccès, le progrès des beaux arts en Italie, le changement de religion dans la moitié de l'Europe, le commerce des grandes Indes par l'Océan, la conquête du Mexique & du Pérou, rendent ce ſiécle éternellement mémorable.

1521.

Diete de Vorms, fameuſe par le rétabliſſement de la chambre impériale qui ne ſubſiſtait plus que de nom.

Charles-Quint établit deux vicaires, non pas de l'empire, mais de l'empereur. Les vicaires nés de l'empire ſont Saxe & Palatin ; & leurs arrêts ſont irrévocables. Les vicaires de l'empereur ſont des régents qui rendent compte au ſouverain. Ces régents furent ſon frere Ferdinand, auquel il avait cédé ſes états d'Autriche, le comte palatin & vingt-deux aſſeſſeurs.

Cette diete ordonne que les ducs de Brunſvick & de Lunebourg, d'un côté, & les évêques d'Hildesheim & de Minden de l'autre, qui ſe faiſaient la guerre, comparaîtront. Ils mépriſent cet arrêt : on les met au ban de l'empire, & ils mépriſent ce ban. La guerre continue entr'eux. La puiſſance de Charles-Quint n'eſt pas encor aſſez grande pour donner de la force aux loix. Deux évêques armés & rebelles n'indiſpoſent pas médiocrement les eſprits contre l'égliſe, & contre les biens de l'égliſe.

Luther vient à cette diete avec un ſauf-conduit de l'empereur ; il ne craignait pas le ſort de Jean Hus : les prêtres n'étaient pas les plus forts à la diete. On confere avec lui ſans trop s'entendre ; on ne convient de rien ; on le laiſſe paiſiblement retourner en Saxe détruire la religion romaine. Le 6 Mai, l'empereur donne un édit contre Luther abſent, & ordonne, ſous peine de déſobéiſſance, à tout prince & état de l'empire, d'empriſonner Luther & ſes adhérents. Cet ordre était contre le

duc de Saxe. On savait bien qu'il n'obéirait pas. Mais l'empereur qui s'unissait avec le pape Léon X contre François I, voulait paraître catholique.

Il veut dans cette diete faire conclure une alliance entre l'empire & le roi de Dannemarck Christiern II son beau-frere, & lui assurer des secours. Il regne toujours dans les grandes assemblées un sentiment d'horreur pour la tyrannie: le cri de la nature s'y fait entendre, & l'entousiasme de la vertu se communique. Toute la diete s'éleva contre un scélérat, teint du sang de quatre-vingt-quatorze sénateurs massacrés à ses yeux par des bourreaux dans Stockholm livrée au pillage. On prétend que Charles-Quint voulait s'assurer les trois couronnes du Nord en secourant son indigne beau-frere.

La même année le pape Léon X, plus intrigant peut-être que politique, & qui se trouvant entre François I & Charles-Quint, ne pouvait guere être qu'intrigant, fait presque à la fois un traité avec l'un & avec l'autre; le premier en 1520 avec François I, auquel il promet le royaume de Naples en se réservant Gayette, & cela en vertu de cette loi chimérique que jamais un roi de Naples ne peut être empereur. Le second en 1521 avec Charles-Quint, pour chasser les Français de l'Italie & pour donner le Milanais à François Sforze fils puîné de Louis le Maure, & surtout pour donner au St. Siége Ferrare qu'on voulait toujours ôter à la maison d'Este.

Premiere hostilité qui met aux mains l'empire & la France. Le duc de Bouillon la Marck, souverain du château de Bouillon, déclare solemnellement la guerre par un héraut à Charles-Quint, & ravage le Luxembourg. On sent bien qu'il agissait pour François I, qui le désavouait en public.

Charles uni avec Henri VIII & Léon X, fait la guerre à François I du côté de la Picardie, & vers le Milanais; elle avait déja commencé en Espagne dès 1520; mais l'Espagne n'est qu'un accessoire à ces annales de l'empire.

Lautrec, gouverneur du Milanais pour le roi de France, général malheureux parce qu'il était fier & imprudent, est chassé de Milan, de Pavie, de Lodi, de Parme & de Plaisance par Prosper Colonne.

Léon X meurt le 2 Décembre. George, marquis de Malaspina,

attaché à la France, soupçonné d'avoir empoisonné le pape, est arrêté, & se justifie d'un crime qu'il est difficile de prouver.

Ce pape avait douze mille Suisses à son service.

Le cardinal Volsey, tyran de Henri VIII, qui était le tyran de l'Angleterre, veut être pape. Charles-Quint le joue, & manifeste son pouvoir en faisant pape son précepteur Adrien Florent, natif d'Utrecht, alors régent en Espagne.

Adrien est élu le 9 Janvier. Il garde son nom malgré la coutume établie dès l'onziéme siécle. L'empereur gouverne absolument le pontificat.

L'ancienne ligue des villes de Suabe est confirmée à Ulm pour onze ans. L'empereur pouvait la craindre ; mais il voulait plaire aux Allemands.

1522.

Charles va encor en Angleterre, reçoit à Windsor l'ordre de la Jarretiere ; il promet d'épouser sa cousine Marie, fille de sa tante Catherine d'Aragon & de Henri VIII, que son fils Philippe épousa depuis. Il se soumet par une clause étonnante à payer cinq cents mille écus s'il n'épouse pas cette princesse. C'est la cinquiéme fois qu'il est promis sans être marié. Il partage la France en idée avec Henri VIII, qui compte alors faire revivre les prétentions de ses aïeux sur ce royaume.

L'empereur emprunte de l'argent du roi d'Angleterre. Voilà l'explication de cette énigme du dédit de cinq cents mille écus. Cet argent prêté aurait servi un jour de dot. Et ce dédit singulier est exigé de Henri VIII comme une espece de caution.

L'empereur donne au cardinal ministre Volsey des pensions qui ne le dédommagent pas de la tiare.

Pourquoi le plus puissant empereur qu'on ait vu depuis Charlemagne, est-il obligé d'aller demander de l'argent à Henri VIII comme Maximilien ? Il faisait la guerre vers les Pyrénées, vers la Picardie, en Italie tout à la fois ; l'Allemagne ne lui fournissait rien ; l'Espagne peu de chose : les mines du Mexique ne faisaient pas encor un produit réglé ; les dépenses de son couronnement & des premiers établissements en tout genre furent immenses.

Charles-Quint eſt heureux partout. Il ne reſte à François I dans le Milanais que Crémone & Lodi. Gènes qu'il tenait encor, lui eſt enlevée par les impériaux. L'empereur permet que François Sforze, dernier prince de cette race, entre dans Milan.

Mais pendant ce tems-là même la puiſſance Ottomane menace l'Allemagne. Les Turcs ſont en Hongrie. Soliman, auſſi redoutable que Sélim & Mahomet II, prend Belgrade; & de là il va au ſiége de Rhodes, qui capitule après un ſiége de trois mois.

Cette année eſt féconde en grands événements. Les états du Dannemarck dépoſent ſolemnellement le tyran Chriſtiern, comme on juge un coupable; & en ſe bornant à le dépoſer, on lui fait grace.

Guſtave Vaſa proſcrit en Suède la religion catholique. Tout le Nord juſqu'au Veſer eſt prêt de ſuivre cet exemple.

1523.

Pendant que la guerre de controverſe menace l'Allemagne d'une révolution, & que Soliman menace l'Europe chrétienne, les querelles de Charles-Quint & de François I font les malheurs de l'Italie & de la France.

Charles & Henri VIII, pour accabler François I, gagnent le connétable de Bourbon, qui plus rempli d'ambition & de vengeance que d'amour pour la patrie, s'engage à attaquer le milieu de la France, tandis que ſes ennemis pénétreront par ſes frontieres. On lui promet Eléonore, ſœur de Charles-Quint, veuve du roi de Portugal, & ce qui eſt plus eſſentiel, la Provence avec d'autres terres qu'on érigera en royaume.

Pour porter le dernier coup à la France, l'empereur ſe ligue encor avec les Vénitiens, le pape Adrien & les Florentins. Le duc François Sforze reſte poſſeſſeur du Milanais dont François I eſt dépouillé. Mais l'empereur ne reconnoît point encor Sforze pour duc de Milan, & il differe à ſe décider ſur cette province dont il ſera toujours maître quand les Français n'y ſeront plus.

Les troupes impériales entrent dans la Champagne; le

connétable de Bourbon, dont les desseins sont découverts, fuit & va commander pour l'empereur en Italie.

Au milieu de ces grands troubles, une petite guerre s'éleve entre l'électeur de Treves & la noblesse d'Alsace, comme un petit tourbillon qui s'agite dans un grand. Charles-Quint est trop occupé de ses vastes desseins & de la multitude de ses intérêts, pour penser à pacifier ces querelles passageres.

Clément VII succede à Adrien le 29 Novembre; il était de la maison de Médicis. Son pontificat est éternellement remarquable par ses malheureuses intrigues, & par sa faiblesse, qui causerent depuis le pillage de Rome que saccagea l'armée de Charles-Quint, par la perte de la liberté des Florentins, & par l'irrévocable défection de l'Angleterre arrachée à l'église romaine.

1524.

Clément VII commence par envoyer à la diete de Nuremberg un légat pour armer l'Allemagne contre Soliman, & pour répondre à un écrit intitulé *les cent griefs contre la cour de Rome*. Il ne réussit ni à l'un ni à l'autre.

Il n'était pas extraordinaire qu'Adrien, précepteur & depuis ministre de Charles-Quint, né avec le génie d'un subalterne, fût entré dans la ligue qui devait rendre l'empereur maître absolu de l'Italie, & bientôt de l'Europe. Clément VII eut d'abord le courage de se détacher de cette ligue, espérant tenir la balance égale.

Il y avait alors un homme de sa famille qui était véritablement un grand-homme, c'est Jean de Médicis, général de Charles-Quint. Il commandait pour l'empereur en Italie avec le connétable de Bourbon; c'est lui qui acheva de chasser cette année les Français de la petite partie du Milanais qu'ils occupaient encor, qui battit Bonnivet à Biagrasse, où fut tué le chevalier Bayard, très renommé en France.

Le marquis de Pescara, que les Français appellent *Pescaire*, digne émule de ce Jean de Médicis, marche en Provence avec le duc de Bourbon. Celui-ci veut assiéger Marseille malgré Pescara, & l'entreprise échoue, mais la Provence est ravagée.

François I a le tems d'assembler une armée; il poursuit les impériaux qui se retirent; il passe les Alpes. Il rentre pour son malheur dans ce duché de Milan pris & perdu tant de fois. La maison de Savoie n'était pas encor assez puissante pour fermer le passage aux armées de France.

Alors l'ancienne politique des papes se déploie, & la crainte qu'inspire un empereur trop puissant lie Clément VII avec François I: il veut lui donner le royaume de Naples. François y fait marcher un gros détachement de son armée. Par-là il s'affaiblit en divisant ses forces, & prépare ses malheurs & ceux de Rome.

1525.

Le roi de France assiége Pavie. Le comte de Lanoy vice-roi de Naples, Pescara, & Bourbon veulent faire lever le siége, en s'ouvrant un passage par le parc de Mirabel, où François I était posté. La seule artillerie française met les impériaux en déroute. Le roi de France n'avait qu'à ne rien faire, & ils étaient vaincus. Il veut les poursuivre, & il est battu entiérement. Les Suisses qui faisaient la force de son infanterie, s'enfuient & l'abandonnent; & il ne reconnaît la faute de n'avoir eu qu'une infanterie mercenaire & d'avoir trop écouté son courage, que lorsqu'il tombe captif entre les mains des impériaux & de ce Bourbon qu'il avait outragé, & qu'il avait forcé à être rebelle.

Charles-Quint, qui était alors à Madrid, apprend l'excès de son bonheur, & dissimule celui de sa joie. On lui envoie son prisonnier. Il semblait alors le maître de l'Europe. Il l'eût été en effet, si au lieu de rester à Madrid, il eût suivi sa fortune à la tête de cinquante mille hommes. Mais ses succès lui firent des ennemis d'autant plus aisément, que lui qui passait pour le plus actif des princes, ne profita pas de ses succès.

Le cardinal Volsey mécontent de l'empereur, au lieu de porter Henri VIII qu'il gouvernait, à entrer dans la France abandonnée, & à la conquérir, porte son maître à se déclarer contre Charles-Quint, & à tenir cette balance qui échappait aux faibles mains de Clément VII.

Bourbon que Charles flattait de l'espérance d'un royaume

composé de la Provence, du Dauphiné & des terres de ce connétable, n'est que gouverneur du Milanais.

Il faut croire que Charles-Quint avait de grandes affaires secrettes en Espagne, puisque dans ce moment critique il ne venait ni vers la France où il pouvait entrer, ni dans l'Italie qu'il pouvait subjuguer, ni dans l'Allemagne que les nouveaux dogmes & l'amour de l'indépendance remplissaient de troubles.

Les différents sectaires savaient bien ce qu'ils ne voulaient pas croire; mais ils ne savaient pas ce qu'ils voulaient croire. Tous s'accordaient à s'élever contre les abus de la cour & de l'église romaine: tous introduisaient d'autres abus. Mélancton s'oppose à Luther sur quelques articles.

Storck, né en Silésie, va plus loin que Luther. Il est le fondateur de la secte des anabaptistes; Muncer en est l'apôtre; tous deux prêchent les armes à la main. Luther avait commencé par mettre dans son parti les princes; Muncer met dans le sien les habitants de la campagne. Il les flatte & les anime par cette idée d'égalité, loi primitive de la nature, que la force & les conventions ont détruite. Les premieres fureurs des paysans éclatent dans la Suabe où ils étaient plus esclaves qu'ailleurs. Muncer passe en Thuringe. Il s'y rend maître de Mulhausen en prêchant l'égalité, & fait porter à ses pieds l'argent des habitants en prêchant le désintéressement. Tous les paysans se soulevent en Suabe, en Franconie, dans une partie de la Thuringe, dans le Palatinat, dans l'Alsace.

A la vérité ces especes de sauvages firent un manifeste que Licurgue aurait signé. Ils demandaient *qu'on ne levât sur eux que les dîmes des bleds, & qu'elles fussent employées à soulager les pauvres; que la chasse & la pêche leur fussent permises; qu'ils eussent du bois pour se bâtir des cabannes & pour se garantir du froid; qu'on modérât leurs corvées.* Ils réclamaient les droits du genre humain. Mais ils les soutinrent en bêtes féroces. Ils massacrent les gentishommes qu'ils rencontrent. Une fille naturelle de l'empereur Maximilien est égorgée.

Ce qui est très remarquable, c'est qu'à l'exemple de ces anciens esclaves révoltés qui se sentant incapables de gouverner, choisirent, dit-on, autrefois pour leur roi le seul maître qui avait échappé au carnage, ces paysans mirent à leur tête un

gentilhomme. Ils s'emparent de Heilbron, de Spire, de Vurtzbourg, de tous les pays entre ces villes.

Muncer & Storck conduisent l'armée en qualité de Prophetes. Le vieux Fréderic, électeur de Saxe, leur livre une sanglante bataille près de Franchusen dans le comté de Mansfeld. En vain les deux prophetes entonnent des cantiques au nom du Seigneur. Ces fanatiques sont entiérement défaits. Muncer pris après la bataille, est condamné à perdre la tête. Il abjura sa secte avant de mourir. Il n'avait point été entousiaste, il avait conduit ceux qui l'étaient. Mais son disciple Fiffer condamné comme lui, mourut persuadé. Storck retourne prêcher en Silésie, & envoie des disciples en Pologne. L'empereur cependant négociait tranquillement avec le roi de France son prisonnier à Madrid.

1526.

Principaux articles du traité dont Charles-Quint impose les loix à François I.

Le roi de France cede à l'empereur le duché de Bourgogne & le comté de Charolois; il renonce au droit de souveraineté sur l'Artois & sur la Flandre. Il lui laisse Arras, Tournai, Mortagne, St. Amand, Lille, Douai, Orchies, Hesdin. Il se désiste de tous ses droits sur les deux Siciles, sur le Milanais, sur le comté d'Asti, sur Gènes. Il promet de ne jamais protéger ni le duc de Gueldre qui se soutenait toujours contre cet empereur si puissant, ni le duc de Virtemberg qui revendiquait son duché vendu à la maison d'Autriche; il promet de faire renoncer les héritiers de la Navarre à leur droit sur ce royaume; il signe une ligue défensive & même offensive avec son vainqueur qui lui ravit tant d'états; il s'engage à épouser Eleonore sa sœur.

Il est forcé de recevoir le duc de Bourbon en grace, à lui rendre tous ses biens, à le dédommager lui & tous ceux qui ont pris son parti.

Ce n'était pas tout. Les deux fils ainés du roi doivent être livrés en ôtage jusqu'à l'accomplissement du traité; il est signé le 14 Janvier.

Pendant que le roi de France fait venir ses deux enfants pour être

être captifs à sa place, Lanoy, vice-roi de Naples, entre dans sa chambre en bottes, & vient lui faire signer le contrat de mariage avec Eléonore qui était à quatre lieues de là & qu'il ne vit point : étrange façon de se marier.

On assure que François I fit une protestation pardevant notaire, contre ses promesses, avant de les signer. Il est difficile de croire qu'un notaire de Madrid ait voulu & pu venir signer un tel acte dans la prison du roi.

Le dauphin & le duc d'Orléans sont amenés en Espagne, échangés avec leur pere au milieu de la riviere d'Andaye, & menés en ôtage.

Charles aurait pu avoir la Bourgogne, s'il se l'était fait céder avant de relâcher son prisonnier. Le roi de France exposa ses deux enfants au couroux de l'empereur en ne tenant pas sa parole. Il y a eu des tems où cette infraction aurait coûté la vie à ces deux princes.

François I se fait représenter par les états de Bourgogne qu'il n'à pu céder cette grande province de la France. Il ne falait donc pas la promettre. Ce roi était dans un état où tous les partis étaient tristes pour lui.

Le 22 Mai, François I, à qui ses malheurs & ses ressources ont donné des amis, signe à Cognac une ligue avec le pape Clément VII, le roi d'Angleterre, les Vénitiens, les Florentins, les Suisses, contre l'empereur. Cette ligue est appellée *sainte*, parce que le pape en est le chef. Le roi stipule de mettre en possession du Milanais ce même duc François Sforze qu'il avait voulu dépouiller. Il finit par combattre pour ses anciens ennemis. L'empereur voit tout-d'un-coup la France, l'Angleterre, l'Italie armées contre sa puissance ; parce que cette puissance même n'à pas été assez grande pour empêcher cette révolution, & parce qu'il est resté oisif à Madrid au lieu d'aller profiter de la victoire de ses généraux.

Dans ce cahos d'intrigues & de guerres, les impériaux étaient maîtres de Milan & de presque toute la province. François Sforze avait le seul château de Milan.

Mais dès que la ligue est signée, le Milanais se souleve. Il prend le parti de son duc. Les Vénitiens marchent & enlevent Lodi à l'empereur. Le duc d'Urbin à la tête de l'armée du

pape, eſt dans le Milanais. Malgré tant d'ennemis, le bonheur de Charles-Quint lui conſerve l'Italie. Il devait la perdre en reſtant à Madrid; le vieil Antoine de Lève & ſes autres généraux la lui conſervent. François I ne peut aſſez tôt faire partir des troupes de ſon royaume épuiſé. L'armée du pape ſe conduit lâchement, celle de Veniſe mollement. François Sforze eſt obligé de rendre ſon château de Milan. Un très petit nombre d'Eſpagnols & d'Allemands bien commandés & accoutumés à la victoire, vaut à Charles-Quint tous ces avantages, dans le même tems de ſa vie où il fit le moins de choſes par lui-même. Il reſte toujours à Madrid. Il s'applique à régler les rangs & à former l'étiquette; il ſe marie avec Iſabelle, fille d'Emmanuel le grand, roi de Portugal, pendant que le nouvel électeur de Saxe, Jean *le Conſtant*, fait profeſſion de la religion nouvelle, & abolit la romaine en Saxe, pendant que le landgrave de Heſſe Philippe en fait autant dans ſes états, que Francfort établit un ſénat luthérien, & qu'enfin un aſſez grand nombre de chevaliers Teutons deſtinés à défendre l'égliſe, l'abandonnent pour ſe marier & approprier à leurs familles les commanderies de l'ordre.

On avait brûlé autrefois cinquante chevaliers du temple & aboli l'ordre, parce qu'il n'était que riche. Celui-ci était puiſſant. Albert de Brandebourg ſon grand-maître, partage la Pruſſe avec les Polonais, & reſte ſouverain de la partie qu'on appelle la Pruſſe ducale, en rendant hommage & payant tribut au roi de Pologne. On place d'ordinaire en 1525 cette révolution.

Dans ces circonſtances, les luthériens demandent hautement l'établiſſement de leur religion dans l'Allemagne à la diete de Spire. Ferdinand qui tient cette diete, demande du ſecours contre Soliman qui revenait attaquer la Hongrie. La diete n'accorde ni la liberté de religion ni des ſecours aux chrétiens contre les Ottomans.

Le jeune Louis, roi de Hongrie & de Bohême, croit pouvoir ſoutenir ſeul l'effort de l'empire Turc. Il oſe livrer bataille à Soliman. Cette journée appellée de *Mohats*, du nom du champ de bataille, non loin de Bude, eſt auſſi funeſte aux chrétiens que la journée de Varnes. Preſque toute la nobleſſe

de Hongrie y périt. L'armée eſt taillée en pieces, le roi eſt noyé dans un marais en fuyant. Les écrivains du tems diſent que Soliman fit décapiter quinze cents nobles Hongrois priſonniers après la bataille, & qu'il pleura en voyant le portrait du malheureux roi Louis. Il n'eſt guere croyable qu'un homme qui fait couper de ſang froid quinze cents têtes nobles, en pleure une. Et ces deux faits ſont également douteux.

Soliman prend Bude, & menace tous les environs. Ce malheur de la chrétienté fait la grandeur de la maiſon d'Autriche. L'archiduc Ferdinand, frere de Charles-Quint, demande la Hongrie & la Bohême comme des états qui doivent lui revenir par les pactes de famille, comme un héritage. On concilie ce droit d'héritage avec le droit d'élection qu'avaient les peuples en ſoutenant l'un par l'autre. Les états de Hongrie l'éliſent le 26 Octobre.

Pendant ce tems-là même un autre parti venait de déclarer roi dans Albe-royale, Jean-Zapoli, comte de Scepus, vaivode de Tranſilvanie. Il n'y eut guere depuis ce tems-là de royaume plus malheureux que la Hongrie. Il fut preſque toujours partagé en deux factions, & inondé par les Turcs. Cependant Ferdinand eſt aſſez heureux pour chaſſer en peu de jours ſon rival, & pour être couronné dans Bude dont les Turcs s'étaient retirés.

1527.

Le 24 Février, Ferdinand eſt élu roi de Bohême ſans concurrent; & il reconnaît qu'il tient ce royaume *ex libera & bona voluntate*, de la libre & bonne volonté de ceux qui l'ont choiſi.

Charles-Quint eſt toujours en Eſpagne pendant que ſa maiſon acquiert deux royaumes, & que ſa fortune va en Italie plus loin que ſes projets.

Il payait mal ſes troupes commandées par le duc de Bourbon & par Philibert de Châlons prince d'Orange. Mais elles ſubſiſtaient par les rapines qu'on appelle contributions. La ſainte ligue était fort dérangée. Le roi de France avait négligé une vengeance qu'il cherchait, & n'avait point encor envoyé d'armée delà les Alpes. Les Vénitiens agiſſaient peu; le pape

encor moins, & il s'était épuisé à lever de mauvaises troupes. Bourbon mene ses soldats droit à Rome. Il monte à l'assaut le 27, il est tué en appuyant une échelle à la muraille. Mais le prince d'Orange entre dans la ville. Le pape se réfugie au château St. Ange, où il devient prisonnier. La ville est pillée & saccagée, comme elle le fut autrefois par Alaric & par les autres barbares.

On dit que le pillage monta à quinze millions d'écus. Charles en exigeant la moitié seulement de cette somme pour la rançon de la ville, eût pu dominer dans Rome. Mais après que ces troupes y eurent vécu près de neuf mois à discrétion, il ne put la garder. Il lui arriva ce qu'éprouverent tous ceux qui avaient saccagé cette capitale.

Il y eut dans ce désastre trop de sang répandu; mais beaucoup de soldats enrichis s'habituerent dans le pays, & on compta à Rome & aux environs au bout de quelques mois, quatre mille sept cents filles enceintes. Rome fut peuplée d'Espagnols & d'Allemands, après l'avoir été autrefois de Goths, d'Hérules, de Vandales. Le sang des Romains s'était mêlé sous les Césars à celui d'une foule d'étrangers. Il ne reste pas aujourd'hui dans Rome une seule famille qui puisse se dire romaine. Il n'y a que le nom & les ruines de la maîtresse du monde qui subsistent.

Pendant la prison du pape, le duc de Ferrare Alphonse I, à qui Jules II avait enlevé Modène & Reggio, reprend cet état quand Clément VII capitule dans le château St. Ange. Les Malatesta se ressaisissent de Rimini. Les Vénitiens alliés du pape lui prennent Ravenne, mais pour le lui garder, disent-ils, contre l'empereur. Les Florentins secouent le joug des Médicis, & se remettent en liberté.

François I & Henri VIII, au lieu d'envoyer des troupes en Italie, envoient des ambassadeurs à l'Empereur. Il était alors à Valladolid. La fortune en moins de deux ans avait vu entre ses mains Rome, le Milanais, un roi de France, & un pape; & il n'en profitait pas. Assez fort pour piller Rome, il ne le fut pas assez pour la garder; & ce vieux droit des empereurs, cette prétention sur le domaine de Rome demeura toujours derriere un nuage.

Enfin François I envoie une armée dans le Milanais ſous ce même Lautrec qui l'avait perdu, laiſſant toujours ſes deux enfants en ôtage. Cette armée reprend encor le Milanais, dont on ſe ſaiſiſſait & qu'on perdait en ſi peu de tems. Cette diverſion & la peſte qui ravagent à la fois Rome & l'armée de ſes vainqueurs, préparent la délivrance du pape. D'un côté Charles-Quint fait chanter des Pſeaumes & faire des proceſſions en Eſpagne pour cette délivrance du St. pere qu'il retient captif, de l'autre il lui vend ſa liberté quatre cents mille ducats. Clément VII en paie comptant près de cent mille, & s'évade avant d'avoir payé le reſte.

Pendant que Rome eſt ſaccagée, & le pape rançonné au nom de Charles-Quint qui ſoutient la religion catholique, les ſectes ennemies de cette religion font de nouveaux progrès. Le ſaccagement de Rome, & la captivité du pape, enhardiſſaient les luthériens.

La meſſe eſt abolie à Strasbourg juridiquement après une diſpute publique. Ulm, Augsbourg, beaucoup d'autres villes impériales ſe déclarent luthériennes. Le conſeil de Berne fait plaider devant lui la cauſe du catholiciſme & celle des ſacramentaires, diſciples de Zuingle. Ces ſectaires différaient des luthériens principalement au ſujet de l'euchariſtie : les zuingliens diſant que DIEU n'eſt dans le pain que par la foi, & les luthériens affirmant que DIEU était avec le pain, dans le pain & ſur le pain : mais tous s'accordant à croire que le pain exiſte. Geneve, Conſtance ſuivent l'exemple de Berne. Ces zuingliens ſont les peres des Calviniſtes. Des peuples qui n'avaient qu'un bon ſens ſimple & auſtere, les Bohêmes, les Allemands, les Suiſſes, ſont ceux qui ont ravi la moitié de l'Europe au ſiége de Rome.

Les anabaptiſtes renouvellent leurs fureurs au nom du ſeigneur depuis le Palatinat juſqu'à Vurtzbourg ; l'électeur Palatin, aidé des généraux Truchſes & Fronsberg, les diſſipe.

1528.

Les anabaptiſtes reparaiſſent dans Utrecht, & ils ſont cauſe que l'évêque de cette ville, qui en était ſeigneur, la vend

à Charles-Quint, de peur que le duc de Gueldres ne s'en rende le maître.

Ce duc toujours protégé en secret par la France, résistait à Charles-Quint, à qui rien n'avait résisté ailleurs. Charles s'accomode enfin avec lui, à condition que le duché de Gueldres & le comté de Zutphen reviendront à la maison d'Autriche, si le duc meurt sans enfants mâles.

Les querelles de la religion semblaient exiger la présence de Charles en Allemagne, & la guerre l'appellait en Italie.

Deux hérauts, Guienne & Clarence, l'un de la part de la France, l'autre de l'Angleterre, viennent lui déclarer la guerre à Madrid. François I n'avait pas besoin de la déclarer, puis qu'il la faisait déja dans le Milanais, & Henri VIII encor moins, puis qu'il ne la lui fit point.

C'est une bien vaine idée de penser que les princes n'agissent & ne parlent qu'en politiques. Ils agissent & parlent en hommes. L'empereur reprocha aigrement au roi d'Angleterre le divorce que ce roi méditait avec Catherine d'Aragon, dont Charles était le neveu. Il chargea le héraut Clarence de dire que le cardinal Volsey, pour se venger de n'avoir pas été pape, avait conseillé ce divorce & la guerre.

Quant à François I, il lui reprocha d'avoir manqué à sa parole, & dit qu'il le lui soutiendrait seul à seul. Il était très vrai que François I avait manqué à sa parole ; il n'est pas moins vrai qu'elle était très difficile à tenir.

François I lui répondit ces propres mots : *Vous avez menti par la gorge, & autant de fois que vous le direz, vous mentirez* : &c. *Assurez-nous le camp, & nous vous porterons les armes.*

L'empereur envoie un héraut au roi de France, chargé de signifier le lieu du combat. Le roi, avec le plus grand appareil, le reçoit le 10 Septembre, dans la grand'salle de l'ancien palais où l'on rend la justice. Le héraut voulut parler avant de montrer la lettre de son maître qui assurait le camp. Le roi lui impose silence, & veut voir seulement la lettre ; elle ne fut point montrée. Deux grands rois s'en tinrent à se donner des démentis par des hérauts d'armes. Il y a dans ces procédés un air de chevalerie & de ridicule, bien éloigné de nos mœurs.

Pendant toutes ces rodomontades, Charles-Quint perdait tout le fruit de la bataille de Pavie, de la prise du roi de France, & de celle du pape. Il allait même perdre le royaume de Naples. Lautrec avait déja pris toute l'Abruze. Les Vénitiens s'étaient emparés de plusieurs villes maritimes du royaume. Le célebre André Doria, qui alors servait la France, avait avec les galeres de Gènes battu la flotte impériale. L'empereur, qui six mois auparavant était maître de l'Italie, allait en être chassé : mais il falait que les Français perdissent toujours en Italie ce qu'ils avaient gagné.

La contagion se met dans leur armée. Lautrec meurt. Le royaume de Naples est évacué. Henri, duc de Brunsvick, avec une nouvelle armée, vient défendre le Milanais contre les Français & contre Sforze.

Doria qui avait tant contribué aux succès de la France, justement mécontent de François I, & craignant même d'être arrêté, l'abandonne & passe au service de l'empereur avec ses galeres.

La guerre se continue dans le Milanais. Le pape Clément VII, en attendant l'événement, négocie. Ce n'est plus le tems d'excommunier un empereur, de transférer son sceptre dans d'autres mains par l'ordre de DIEU. On en eût agi ainsi autrefois pour le seul refus de mener la mule du pape par la bride ; mais le pape après sa prison, après le saccagement de Rome, inefficacement secouru par les Français, craignant même les Vénitiens ses alliés, voulant établir sa maison à Florence, voyant enfin la Suede, le Dannemarck, la moitié de l'Allemagne renoncer à l'église romaine ; le pape, dis-je, en ces extrémités ménageait & redoutait Charles-Quint, au point que loin d'oser casser le mariage de Henri VIII avec Catherine tante de Charles, il était prêt d'excommunier cet Henri VIII son allié dès que Charles l'exigerait.

1529.

Le roi d'Angleterre livré à ses passions, ne songe plus qu'à se séparer de sa femme Catherine d'Aragon, femme vertueuse dont il a une fille depuis tant d'années, & à épouser sa maîtresse Anne de Bolein, ou Bollen, ou Bowlen.

François I laisse toujours ses deux enfants prisonniers auprès de Charles-Quint en Espagne, & lui fait la guerre dans le Milanais. Le duc François Sforze est toujours ligué avec ce roi, & demande grace à l'empereur, voulant avoir son duché par les mains du plus fort, & craignant de le perdre par l'un ou par l'autre. Les catholiques & les protestants déchirent l'Allemagne. Le sultan Soliman se prépare à l'attaquer; & Charles-Quint est à Valladolid.

Le vieil Antoine de Lève, l'un de ses plus grands généraux, à l'âge de soixante & treize ans, malade de la goutte & porté sur un brancard, défait les Français dans le Milanais aux environs de Pavie. Ce qui en reste se dissipe, & ils disparaissent de cette terre qui leur a été si funeste.

Le pape négociait toujours, & avait heureusement conclu son traité avant que les Français reçussent ce dernier coup. L'empereur traita généreusement le pape, premiérement pour réparer aux yeux des catholiques, dont il avait besoin, le scandale de Rome saccagée; secondement, pour engager le pontife à opposer les armes de la religion à l'autre scandale qu'on allait donner à Londres en cassant le mariage de sa tante, & en déclarant bâtarde sa cousine Marie, cette même Marie qu'il avait dû épouser; troisiémement, parce que les Français n'étaient pas encor exterminés d'Italie quand le traité fut conclu.

L'empereur accorde donc à Clément VII Ravenne, Cervia, Modène, Reggio, le laisse en liberté de poursuive ses prétentions sur Ferrare, lui promet de donner la Toscane à Alexandre de Médicis. Ce traité si avantageux pour le pape est ratifié à Barcelone.

Immédiatement après il s'accomode aussi avec François I; il en coûte deux millions d'écus d'or à ce roi pour racheter ses enfants, & cinq cents mille écus que François doit encor payer à Henri VIII pour le dédit auquel Charles-Quint s'était soumis en n'épousant pas sa cousine Marie.

Ce n'était certainement pas à François I à payer les dédits de Charles-Quint; mais il était vaincu; il falait racheter ses enfants. Deux millions cinq cents mille écus d'or appauvrissaient à la vérité la France, mais ne valaient pas la Bourgogne que

le

le roi gardait. Dailleurs on s'accomoda avec le roi d'Angleterre, qui n'eut jamais l'argent du dédit.

Alors la France appauvrie ne paraît point à craindre : l'Italie attend les ordres de l'empereur ; les Vénitiens temporisent ; l'Allemagne craint les Turcs, & dispute sur la religion.

Ferdinand assemble la diete de Spire, où les luthériens prennent le nom de protestants, parce que la Saxe, la Hesse, le Lunebourg, Anhalt, quatorze villes impériales, protestent contre l'édit de Ferdinand, & appellent au futur concile.

Ferdinand laisse croire & faire aux protestants tout ce qu'ils veulent. Il le falait bien. Soliman qui n'avait point de disputes de religion à appaiser, voulait toujours donner la couronne de Hongrie à ce Jean Zapoli, vaivode de Transilvanie, concurrent de Ferdinand ; & ce royaume devait être tributaire des Turcs.

Soliman subjugue toute la Hongrie, pénetre dans l'Autriche, emporte Altembourg d'assaut, met le siége devant Vienne le 26 Septembre. Mais Vienne est toujours l'écueil des Turcs. C'est le sort de la maison de Bavière de défendre dans ces périls la maison d'Autriche. Vienne fut défendue par Philippe le belliqueux, frere de l'électeur Palatin, dernier électeur de la premiere branche palatine. Soliman au bout de trente jours leve le siége. Mais il donne l'investiture de la Hongrie à Jean Zapoli, & reste maître de la Hongrie.

Enfin Charles quittait alors l'Espagne, & était arrivé à Gênes, qui n'est plus aux Français, & qui attend son sort de lui. Il déclare Gènes libre, & fief de l'empire ; il va en triomphe de ville en ville pendant que les Turcs assiégeaient Vienne. Le pape Clément VII l'attend à Bologne. Charles vient d'abord recevoir à genoux la bénédiction de celui qu'il avait retenu captif, & dont il avait désolé l'état. Après avoir été aux pieds du pape en catholique, il reçoit en empereur François Sforze qui vient se mettre aux siens, & lui demander pardon. Il lui donne l'investiture du Milanais pour cent mille ducats d'or comptant, & cinq cents mille payables en dix années ; il lui fait épouser sa niece, fille du tyran Christiern. Ensuite il se fait couronner dans Bologne par le pape. Il reçoit de lui trois couronnes, celle d'Allemagne, celle de Lombardie, &

l'impériale, à l'exemple de Fréderic III. Le pape en lui donnant le ſceptre, lui dit : *Empereur notre fils, prenez ce ſceptre pour régner ſur les peuples de l'empire, auxquels nous & les électeurs nous vous avons jugé digne de commander.* Il lui dit, en lui donnant le globe ; *ce globe repréſente le monde que vous devez gouverner avec vertu, religion, & fermeté.* La cérémonie du globe rappellait l'image de l'ancien empire Romain, maître de la meilleure partie du monde connu, & convenait en quelque ſorte à Charles-Quint, ſouverain de l'Eſpagne, de l'Italie, de l'Allemagne & de l'Amérique.

Charles baiſe les pieds du pape pendant la meſſe, mais il n'y eut point de mule à conduire. L'empereur & le pape mangent dans la même ſalle, chacun ſeul à ſa table.

Il promet ſa bâtarde Marguerite à Alexandre de Médicis neveu du pape, avec la Toſcane pour dot.

Par ces arrangements & par ces conceſſions, il eſt évident que Charles-Quint n'aſpirait point à être roi du continent chrétien comme le fut Charlemagne : il aſpirait à en être le principal perſonnage, à y avoir la premiere influence, à retenir le droit de ſuzeraineté ſur l'Italie. S'il eût voulu tout avoir pour lui ſeul, il aurait épuiſé ſon royaume d'Eſpagne d'hommes & d'argent pour venir s'établir dans Rome, & gouverner la Lombardie comme une de ſes provinces. Il ne le fit pas ; car voulant trop avoir pour lui, il aurait eu trop à craindre.

1530.

Les Toſcans voyant leur liberté ſacrifiée à l'union de l'empereur & du pape, ont le courage de la défendre contre l'un & l'autre. Mais leur courage eſt inutile contre la force. Florence aſſiégée ſe rend à compoſition.

Alexandre de Médicis eſt reconnu ſouverain, & il ſe reconnaît vaſſal de l'empire.

Charles-Quint diſpoſe des principautés en juge & en maître ; il rend Modène & Reggio au duc de Ferrare, malgré les prieres du pape. Il érige Mantoue en duché. C'eſt dans ce tems qu'il donne Malte aux chevaliers de St. Jean qui avaient perdu Rhodes. La donation eſt du 24 Mars. Il leur fit ce préſent comme roi d'Eſpagne, & non comme empereur. Il ſe

vengeait autant qu'il le pouvait des Turcs, en leur opposant ce boulevard, qu'ils n'ont jamais pu détruire.

Après avoir ainsi donné des états, il va essayer de donner la paix à l'Allemagne; mais les querelles de religion furent plus difficiles à concilier que les intérêts des princes.

Confession d'Augsbourg, qui a servi de regle aux protestants, & de ralliement à leur parti. Cette diete d'Augsbourg commence le 20 Juin. Les protestants présentent leur confession de foi en latin & en allemand le 26.

Strasbourg, Memmingen, Lindau & Constance, présentent la leur séparément, & on la nomme *la confession des quatre villes*. Elles étaient luthériennes comme les autres, & différaient seulement en quelques points.

Zuingle envoie aussi sa confession, quoïque ni lui ni le canton de Berne ne fussent ni luthériens ni impériaux.

On dispute beaucoup. L'empereur donne un décret le 22 Septembre, par lequel il enjoint aux protestants de ne plus rien innover, de laisser une pleine liberté dans leurs états à la religion catholique, & de se préparer à présenter leurs griefs au concile qu'il compte convoquer dans six mois.

Les quatre villes s'allient avec les trois cantons, Berne, Zurich & Bâle, qui doivent leur fournir des troupes en cas qu'on veuille gêner leur liberté.

La diete fait le procès au grand-maître de l'ordre teutonique Albert de Brandebourg, qui devenu luthérien, comme on l'a vu, s'était emparé de la Prusse ducale, & en avait chassé les chevaliers catholiques. Il est mis au ban de l'empire, & n'en garde pas moins la Prusse.

La diete fixe la chambre impériale dans la ville de Spire. C'est par-là qu'elle finit; & l'empereur en indique une autre à Cologne pour y faire élire son frere Ferdinand roi des Romains.

Ferdinand est élu le 5 Janvier par tous les électeurs, excepté par celui de Saxe, Jean le *constant*, qui s'y oppose inutilement.

Alors les princes protestants & les députés des villes luthériennes s'unissent dans Smalcade, ville du pays de Hesse. La ligue est signée au mois de Mars pour leur défense commune. Le zele pour leur religion, & surtout la crainte de voir

l'empire électif, devenir une monarchie héréditaire, furent les motifs de cette ligue entre Jean duc de Saxe, Philippe landgrave de Hesse, le duc de Virtemberg, le prince d'Anhalt, le comte de Mansfeld, & les villes de leur communion.

1531.

François I, qui faisait brûler les luthériens chez lui, s'unit avec ceux d'Allemagne, & s'engage à leur donner de prompts secours. L'empereur alors négocie avec eux. On ne poursuit que les anabaptistes, qui s'étaient établis dans la Moravie. Leur nouvel apôtre Hutter qui allait faire partout des prosélytes, est pris dans le Tirol, & brûlé dans Inspruck.

Ce Hutter ne prêchait point la sédition & le carnage, comme la plupart de ses prédécesseurs. C'était un homme entêté de la simplicité des premiers tems; il ne voulait pas même que ses disciples portassent des armes. Il prêchait la réforme & l'égalité, & c'est pourquoi il fut brûlé.

Philippe landgrave de Hesse, prince qui méritait plus de puissance & plus de fortune, entreprend le premier de réunir les sectes séparées de la communion romaine; projet qu'on a tenté depuis inutilement, & qui eût pu épargner beaucoup de sang à l'Europe. Martin Bucer fut chargé au nom des sacramentaires de se concilier avec les luthériens. Mais Luther & Mélancton furent inflexibles, & montrerent en cela bien plus d'opiniâtreté que de politique.

Les princes & les villes avaient deux objets: leur religion, & la réduction de la puissance impériale dans des bornes étroites; sans ce dernier article il n'y eût point eu de guerre civile. Les protestants s'obstinaient à ne vouloir point reconnaître Ferdinand pour roi des Romains.

1532.

L'empereur inquiété par les protestants & menacé par les Turcs, étouffe pour quelque tems les troubles naissants, en accordant dans la diete de Nuremberg au mois de Juin, tout ce que les protestants demandent, abolition de toutes procédures contr'eux, liberté entiere jusqu'à la tenue d'un concile; il laisse même le droit de Ferdinand son frere indécis.

On ne pouvait fe relâcher davantage. C'était aux Turcs que les luthériens devaient cette indulgence.

La condefcendance de Charles anima les proteftants à faire au delà de leur devoir. Ils lui fourniffent une armée contre Soliman, ils donnent cent cinquante mille florins pardelà les fubfides ordinaires. Le pape de fon côté fait un effort, il fournit fix mille hommes & quatre cents mille écus. Charles fait venir des troupes de Flandre & de Naples. On voit une armée compofée de plus de cent mille hommes, de nations différentes dans leurs mœurs, dans leur langage, dans leur culte, animées du même efprit, marcher contre l'ennemi commun. Le comte palatin Philippe détruit un corps de Turcs qui s'était avancé jufqu'à Gratz en Stirie. On coupe les vivres à la grande armée de Soliman qui eft obligé de retourner à Conftantinople. Soliman malgré fa grande réputation, parut avoir mal conduit cette campagne. Il fit à la vérité beaucoup de mal, il emmena près de deux cents mille efclaves. Mais c'était faire la guerre en tartare, & non en grand capitaine.

L'empereur & fon frere, après le départ des Turcs, congédient leur armée. La plus grande partie était auxiliaire & feulement pour le danger préfent. Il ne refta que peu de troupes fous le drapeau. Tout fe faifait alors par fecouffes : point de fonds affurés pour entretenir longtems de grandes forces, peu de deffeins longtems fuivis. Tout confiftait à profiter du moment. Charles-Quint alors fit la guerre qu'on faifait pour lui depuis fi longtems, car il n'avait jufques là vu que le fiége de la petite ville de Mouzon en 1521 ; & n'ayant eu depuis que du bonheur, il voulut y joindre la gloire.

1533.

Il retourne en Efpagne par l'Italie, laiffant au roi des Romains fon frere le foin de contenir les proteftants.

A peine eft-il en Efpagne que fa tante Catherine d'Aragon eft répudiée par le roi d'Angleterre, & fon mariage déclaré nul par l'archevêque de Cantorberi Cranmer. Clément VII, qui craignait toujours Charles-Quint, ne peut fe difpenfer d'excommunier Henri VIII.

Le Milanais tenait toujours au cœur de François I. Ce prince

voyant que Charles eſt paiſible, qu'il n'a preſque plus de troupes dans la Lombardie, que François Sforze duc de Milan eſt ſans enfants, eſſaie de le détacher de l'empereur. Il lui envoie un miniſtre ſecret, Milanais de nation, nommé Maraviglia, avec ordre de ne point prendre de caractere, quoiqu'il ait des lettres de créance.

Le ſujet de la commiſſion de cet homme eſt pénétré. Sforze, pour ſe diſculper auprès de l'empereur, ſuſcite une querelle à Maraviglia. Un homme eſt tué dans le tumulte, & Sforze fait trancher la tête au miniſtre du roi de France qui ne peut s'en venger.

Tout ce que peut faire François I pour ſe reſſentir de tant d'humiliations & de ſanglants outrages, c'eſt d'aider en ſecret le duc de Virtemberg Ulric à rentrer dans ſon duché & à ſecouer le joug de la maiſon d'Autriche. Ce prince proteſtant attendait ſon rétabliſſement de la ligue de Smalcade & du ſecours de la France.

Les princes de la ligue eurent aſſez d'autorité pour faire décider dans une diete à Nuremberg, que Ferdinand roi des Romains rendrait le duché de Virtemberg dont il s'était emparé. La diete en cela ſe conformait aux loix. Le duc avait un fils, qui au moins ne devait point être puni des fautes de ſon pere; Ulric n'avait point été coupable de trahiſon envers l'empire, & par conſéquent ſes états ne devaient point être enlevés à ſa poſtérité.

Ferdinand promit de ſe conformer au recez de l'empire, & n'en fit rien. Philippe, landgrave de Heſſe, ſurnommé alors à bon droit *le magnanime*, prend les intérêts du duc de Virtemberg; il va en France emprunter du roi cent mille écus d'or, leve une armée de quinze mille hommes, & rend le Virtemberg à ſon prince.

Ferdinand y envoie des troupes, commandées par ce même comte palatin Philippe *le belliqueux*, vainqueur des Turcs.

1534.

Philippe de Heſſe le *magnanime* bat Philippe le *belliqueux*. Alors le roi des Romains entre en compoſition.

Le duc Ulric fut rétabli, mais le duché de Virtemberg fut

déclaré fief masculin de l'archiduché d'Autriche ; & comme tel, il doit retourner, au défaut d'héritiers mâles, à la maison archiducale.

C'est dans cette année que Henri VIII se soustrait à la communion romaine, & se déclare chef de l'église anglicane. Cette révolution se fit sans le moindre trouble. Il n'en était pas de même en Allemagne. La religion y faisait répandre du sang dans la Vestphalie.

Les sacramentaires sont d'abord les plus forts à Munster, & en chassent l'évêque Valdec ; les anabaptistes succedent aux sacramentaires & s'emparent de la ville. Cette secte s'étendait alors dans la Frise & dans la Hollande. Un tailleur de Leide nommé Jean, va au secours de ses freres avec une troupe de prophetes & d'assassins ; il se fait proclamer roi & couronner solemnellement à Munster le 24 Juin.

L'évêque Valdec assiége la ville, aidé des troupes de Cologne & de Cleves : les anabaptistes le comparent à Holoferne, & se croient le peuple de DIEU. Une femme veut imiter Judith, & sort de la ville dans la même intention ; mais au lieu de rentrer dans sa Bethulie avec la tête de l'évêque, elle est pendue dans le camp.

1535.

Charles en Espagne se mêlait peu alors des affaires du corps germanique, qui n'était pour lui qu'une source continuelle d'inquiétude sans aucun avantage ; il cherche la gloire d'un autre côté. Trop peu fort en Allemagne pour aller porter la guerre à Soliman, il veut se venger des Turcs sur le fameux amiral Chéredin Barberousse, qui venait de s'emparer de Tunis & d'en chasser le roi Muleiassem. L'Africain détrôné était venu lui proposer de se rendre son tributaire. Il passe en Afrique au mois d'Avril avec environ vingt-cinq mille hommes, deux cents vaisseaux de transport & cent quinze galeres. Le pape Paul III lui avait accordé le dixieme des revenus ecclésiastiques dans tous les états de la maison d'Autriche, & c'était beaucoup. Il avait joint neuf galeres à la flotte Espagnole. Charles en personne va combattre l'armée de Chéredin, très supérieure à la sienne en nombre, mais mal disciplinée.

Plusieurs historiens rapportent que Charles avant la bataille, dit à ses généraux : *Les nesfles mûrissent avec la paille, mais la paille de notre lenteur fait pourir & non pas mûrir les nesfles de la valeur de nos soldats.* Les princes ne s'expriment point ainsi. Il faut les faire parler dignement, ou plutôt il ne faut jamais leur faire dire ce qu'ils n'ont point dit. Presque toutes les harangues sont des fictions mêlées à l'histoire.

Charles remporte une victoire complette, & rétablit Muleiassem qui lui cede la Goulette avec dix milles d'étendue à la ronde, & se déclare lui & ses successeurs vassal des rois d'Espagne, se soumettant à payer un tribut de vingt mille écus tous les ans.

Charles retourne vainqueur en Sicile & à Naples, menant avec lui tous les esclaves chrétiens qu'il a délivrés. Il leur donne à tous libéralement de quoi retourner dans leur patrie. Ce furent autant de bouches qui publierent partout ses louanges, jamais il ne jouit d'un si beau triomphe.

Dans ce haut degré de gloire, ayant repoussé Soliman, donné un roi à Tunis, réduit François I à n'oser paraître en Italie, il presse Paul III d'assembler un concile. Les plaies faites à l'église romaine augmentaient tous les jours.

Calvin commence à dominer dans Geneve : la secte à laquelle il eut le crédit de donner son nom, se répandait en France ; & il était à craindre pour l'église romaine, qu'il ne lui restât que les états de la maison d'Autriche & la Pologne.

Cependant le duc de Milan, François Sforze, meurt sans enfants. Charles-Quint s'empare du duché comme d'un fief qui lui est dévolu. Sa puissance, ses richesses en augmentent, ses volontés sont des loix dans toute l'Italie ; il y est bien plus maître qu'en Allemagne.

Il célebre dans Naples le mariage de sa fille naturelle Marguerite, avec Alexandre de Médicis, le crée duc de Toscane ; ces cérémonies se font au milieu des plus brillantes fêtes, qui augmentent encor l'affection des peuples.

1536.

François I ne perd point de vue le Milanais, ce tombeau des Français. Il en demande l'investiture au moins pour son second

ſecond fils Henri. L'empereur ne donne que des paroles vagues. Il pouvait refuſer nettement.

La maiſon de Savoie longtems attachée à la maiſon de France, ne l'était plus ; tout était à l'empereur : il n'y a point de prince dans l'Europe qui n'ait des prétentions à la charge de ſes voiſins ; le roi de France en avait ſur le comté de Nice & ſur le marquiſat de Saluces. Le roi y envoie une armée, qui s'empare de preſque tous les états du duc de Savoie dès qu'elle ſe montre : ils n'étaient pas alors ce qu'ils ſont aujourd'hui.

Le vrai moyen pour avoir & pour garder le Milanais, eût été de garder le Piémont, de le fortifier. La France maîtreſſe des Alpes, l'eût été tôt ou tard de la Lombardie.

Le duc de Savoie va à Naples implorer la protection de l'empereur. Ce prince ſi puiſſant n'avait point alors une grande armée en Italie. Ce n'était alors l'uſage d'en avoir que pour le beſoin préſent ; mais il met d'abord les Vénitiens dans ſon parti ; il y met juſqu'aux Suiſſes, qui rappellent leurs troupes de l'armée Françaiſe ; il augmente bientôt ſes forces ; il va à Rome en grand appareil. Il y entre en triomphe, mais non pas en maître, ainſi qu'il eût pu y entrer auparavant. Il va au conſiſtoire, & y prend place ſur un ſiége plus bas que celui du St. pere. On eſt étonné d'y entendre un empereur romain victorieux plaider ſa cauſe devant le pape ; il y prononce une harangue contre François I, comme Ciceron en prononçait contre Antoine. Mais ce que Ciceron ne faiſait pas, il propoſe de ſe battre en duel avec le roi de France. Il y avait dans tout cela un mélange des mœurs de l'antiquité avec l'eſprit romaneſque. Après avoir parlé du duel, il parle du concile.

Le pape Paul III publie la bulle de convocation.

Le roi de France avait envoyé aſſez de troupes pour s'emparer des états du duc de Savoie alors preſque ſans défenſe ; mais non aſſez pour réſiſter à l'armée formidable que l'empereur eut bientôt, & qu'il conduiſait avec une foule de grands hommes formés par des victoires en Italie, en Hongrie, en Flandre, en Afrique.

Charles reprend tout le Piémont excepté Turin. Il entre en

Provence avec une armée de cinquante mille hommes. Une flotte de cent quarante vaisseaux, commandée par Doria, borde les côtes. Toute la Provence excepté Marseille est conquise & ravagée ; il pouvait alors faire valoir les anciens droits de l'empire sur la Provence, sur le Dauphiné, sur l'ancien royaume d'Arles. Il presse la France à l'autre bout en Picardie par une armée d'Allemands qui, sous le comte de Reux, prend Guise & s'avance encore plus loin.

François I au milieu de ces désastres perd son dauphin *François*, qui meurt à Lyon d'une pleurésie. Vingt auteurs prétendent que l'empereur le fit empoisonner. Il n'y a guere de calomnie plus absurde & plus méprisable. L'empereur craignait-il ce jeune prince qui n'avait jamais combattu ? que gagnait-il à sa mort ? quel crime bas & honteux avait-il commis, qui pût le faire soupçonner ? on prétend qu'on trouva des poisons dans la cassette de Montécuculi, domestique du dauphin, venu en France avec Catherine de Médicis. Ces poisons prétendus étaient des distillations chymiques.

Montécuculi fut écartelé sous prétexte qu'il était chymiste, & que le dauphin était mort. On lui demanda à la question s'il avait jamais entretenu l'empereur. Il répondit que lui ayant été présenté une fois par Antoine de Leve, ce prince lui avait demandé quel ordre le roi de France tenait dans ses repas. Etait-ce là une raison pour soupçonner Charles-Quint d'un crime si abominable & si inutile ? Le supplice de Montécuculi, ou plutôt Montécuculo, est au rang des condamnations injustes qui ont déshonoré la France. Il faut la mettre avec celles d'Enguerant de Marigni, de Samblaneur, d'Anne du Bourg, d'Augustin de Thou, du maréchal de Marillac, de la maréchale d'Ancre & de tant d'autres qui rempliraient un volume. L'histoire doit au moins servir à rendre les juges plus circonspects & plus humains.

L'invasion de la Provence est funeste aux Français, sans être fructueuse pour l'empereur : il ne peut prendre Marseille. Les maladies détruisent une partie de son armée. Il s'en retourne à Gènes sur sa flotte. Son autre armée est obligée d'évacuer la Picardie. La France toujours prête d'être accablée résiste toujours. Les mêmes causes qui avaient fait perdre le

royaume de Naples à François I, font perdre la Provence à Charles-Quint. Des entreprises lointaines réussissent rarement.

L'empereur retourne en Espagne, laissant l'Italie soumise, la Franche affaiblie, & l'Allemagne toujours dans le trouble.

Les anabaptistes continuent leurs ravages dans la Frise, dans la Hollande, dans la Vestphalie. Cela s'appellait *combattre les combats du Seigneur*. Ils vont au secours de leur prophête roi Jean de Leide; ils sont défaits par George Shenk, gouverneur de Frise. La ville de Munster est prise. Jean de Leide & ses principaux complices sont promenés dans une cage. On les brûle après les avoir déchirés avec des tenailles ardentes. Le parti des luthériens se fortifie; les animosités s'augmentent, la ligue de Smalcade ne produit point encor de guerre civile.

1537.

Charles en Espagne n'est pas tranquille; il faut soutenir cette guerre légérement commencée par François I, & que ce prince rejetait sur l'empereur.

Le parlement de Paris fait ajourner l'empereur, le déclare vassal rebelle, & privé des comtés de Flandre, d'Artois & de Charolois. Cet arrêt eût été bon après avoir conquis ces provinces. Il n'est que ridicule après toutes les défaites & toutes les pertes de François I. Les troupes impériales, malgré cet arrêt, avancent en Picardie. François I va en personne assiéger Hesdin dans l'Artois, mais il est repris; on donne de petits combats dont le succès est indécis.

François I voulait frapper un plus grand coup. Il hazardait la chrétienté pour se venger de l'empereur. Il s'était engagé avec Soliman à descendre dans le Milanais avec une grande armée, tandis que les Turcs tomberaient sur le royaume de Naples & sur l'Autriche.

Soliman tint sa parole, mais François I ne fut pas assez fort pour tenir la sienne. Le fameux capitan pacha Chéredin, descend avec une partie de ses galeres dans la Pouille, l'autre aborde vers Otrante; il ravage ces pays, & fait seize mille esclaves chrétiens. Ce Chéredin, vice-roi d'Alger, est le même que les auteurs nomment *Barberousse*. Ce sobriquet avait été

donné à son frere, conquérant d'une partie des côtes de la Barbarie, mort en 1519.

Soliman s'avance en Hongrie. Le roi des Romains Ferdinand marche au devant des Turcs entre Bude & Belgrade. Une sanglante bataille se donne, dans laquelle Ferdinand prend la fuite, après avoir perdu vingt-quatre mille hommes. On croirait l'Italie & l'Autriche au pouvoir des Ottomans, & François I maître de la Lombardie ; mais non. Barberousse qui ne voit point venir François I dans le Milanais, s'en retourne à Constantinople avec son butin & ses esclaves. L'Autriche est mise en sûreté. L'empereur avait retiré ses troupes de l'Artois & de la Picardie. Ses deux sœurs, l'une Marie de Hongrie, gouvernante des Pays-Bas, l'autre Eléonore de Portugal, femme de François I, ayant ménagé une trêve sur ces frontieres, l'empereur avait consenti à cette trêve pour avoir de nouvelles troupes à opposer aux Turcs & à François I, afin de pouvoir passer en liberté en Italie.

Déja le dauphin Henri était dans le Piémont, les Français étaient les maîtres de presque toutes les villes ; le marquis del Vasto, que les Français appellent Duguast, défendaient le reste. Alors on conclut une trêve de quelques mois dans ces pays. C'était ne pas faire la guerre sérieusement, après de si grands & de si dangereux projets. Celui qui perdit le plus à cette paix & à cette trêve, fut le duc de Savoie, dépouillé par ses ennemis & par ses amis ; car les Impériaux & les Français retinrent presque toutes ses places.

1538.

La trêve se prolonge pour dix années, entre Charles-Quint & François I, & aux dépens du duc de Savoie.

Soliman mécontent de son allié, ne poursuit point sa victoire. Tout se fait à demi dans cette guerre.

Charles ayant passé en Italie pour conclure la trêve, marie sa bâtarde Marguerite, veuve d'Alexandre de Médicis, à Octavio Farnèse, petit-fils d'un bâtard de Paul III, duc de Parme, de Plaisance & de Castro. Ces duchés étaient un ancien héritage de la comtesse Mathilde ; elle les avait donnés à l'église, & non pas aux bâtards des papes. On a vu qu'ils

avaient été annexés depuis au duché de Milan. Le pape Jules II les incorpora à l'état ecclésiastique, Paul III les en détacha & en revêtit son fils. L'empereur en prétendait bien la suzeraineté, mais il aima mieux favoriser le pape que de se brouiller avec lui. C'était hazarder beaucoup pour un pape de faire son bâtard souverain, à la face de l'Europe indignée, dont la moitié avait déja quitté la religion romaine avec horreur. Mais les princes insultent toujours à l'opinion publique, jusqu'à ce que cette opinion publique les accable.

Après toutes ces grandes levées de boucliers, François I qui était sur les frontieres du Piémont, s'en retourne. Charles-Quint fait voile pour l'Espagne, & voit François I à Aigue-mortes avec la même familiarité que si ce prince n'eût été jamais son prisonnier, qu'ils ne se fussent jamais donné de démentis, point appellés en duel, que le roi de France n'eût point fait venir les Turcs, & qu'il n'eût point souffert que Charles-Quint eût été traité d'empoisonneur.

1539.

Charles-Quint apprend en Espagne que la ville de Gand, lieu de sa naissance, soutient ses privileges jusqu'à la révolte. Chaque ville des Pays-Bas avait des droits; on n'a jamais rien tiré de ce florissant pays par des impositions arbitraires: les états fournissaient aux souverains des dons gratuits dans le besoin: & la ville de Gand avait de tems immémorial la prérogative d'imposer elle-même sa contribution. Les états de Flandre ayant accordé douze cents mille florins à la gouvernante des Pays-Bas, en répartirent quatre cents mille sur les Gantois. Ils s'y opposerent, ils montrerent leurs privileges. La gouvernante fait arrêter les principaux bourgeois. La ville se souleve, prend les armes; c'était une des plus riches & des plus grandes de l'Europe: elle veut se donner au roi de France comme à son seigneur suzerain; mais le roi qui se flattait toujours de l'espérance d'obtenir de l'empereur l'investiture du Milanais pour un de ses fils, se fait un mérite auprès de lui de refuser les Gantois. Qu'arrive-t-il? François I n'eut ni Gand, ni Milan. Il fut toujours dupe de Charles-Quint, & son inférieur en tout, excepté en valeur.

L'empereur prend alors le parti de demander passage par la France pour aller punir la révolte de Gand. Le dauphin & le duc d'Orléans vont le recevoir à Bayonne. François I va au devant de lui à Châtellerault. Il entre dans Paris le 1 Janvier; le parlement & tous les corps viennent le complimenter hors de la ville : on lui porte les clefs, les prisonniers sont délivrés en son nom; il préside au parlement & il fait un chevalier. On avait trouvé mauvais, dit-on, cet acte d'autorité dans Sigismond; on le trouva bon dans Charles-Quint. Créer un chevalier alors, c'était seulement déclarer un homme noble, ou ajouter à sa noblesse un titre honorable & inutile.

La chevalerie avait été en grand honneur dans l'Europe. Mais elle n'avait jamais été qu'un nom qu'on avait donné insensiblement aux seigneurs de fief distingués par les armes. Peu-à-peu ces seigneurs de fief avaient fait de la chevalerie une espece d'ordre imaginaire composé de cérémonies religieuses, de vertu & de débauche. Mais jamais ce titre de chevalier n'entra dans la constitution d'aucun état. On ne connut jamais que les loix féodales. Un seigneur de fief reçu chevalier pouvait être plus considéré qu'un autre dans quelques châteaux; mais ce n'était pas comme chevalier qu'il entrait aux dietes de l'empire, aux états de France, aux *las cortes* d'Espagne, au parlement d'Angleterre; c'était comme baron, comte, marquis ou duc. Les seigneurs bannerets dans les armées avaient été appellés chevaliers; mais ce n'était pas en qualité de chevaliers qu'ils avaient des bannieres; de même qu'ils n'avaient point des châteaux & des terres, en qualité de preux : mais on les appellait *preux* parce qu'ils étaient supposés faire des prouesses.

En général ce qu'on a appellé la chevalerie, appartient beaucoup plus au roman qu'à l'histoire. Et ce n'était guere qu'une momerie honorable. Charles-Quint n'aurait pas pu créer en France un bailli de village, parce que c'est un emploi réel. Il donna le vain titre de chevalier, & l'effet le plus réel de cette cérémonie fut de déclarer noble un homme qui ne l'était pas. Cette noblesse ne fut reconnue en France que par courtoisie, par respect pour l'empereur. Mais ce qui est de la plus grande vaisemblance, c'est que Charles-Quint voulut faire croire que les empereurs avaient ce droit dans tous les

états. Sigismond avait fait un chevalier en France, Charles voulut en faire un aussi. On ne pouvait refuser cette prérogative à un empereur à qui on donnait celle de délivrer les prisonniers.

Ceux qui ont imaginé qu'on délibéra si on retiendrait Charles prisonnier, l'ont dit sans aucune preuve. François I se serait couvert d'opprobre s'il eût retenu par une basse perfidie celui dont il avait été le captif par le sort des armes. Il y a des crimes d'état que l'usage autorise. Il y en a d'autres que l'usage, & surtout la chevalerie de ce tems-là n'autorisait pas. On tient que le roi lui fit seulement promettre de donner le Milanais au duc d'Orléans, frere du dauphin Henri, & qu'il se contenta d'une parole vague ; il se piqua dans cette occasion d'avoir plus de générosité que de politique.

Charles entre dans Gand avec deux mille cavaliers & six mille fantassins qu'il avait fait venir. Les Gantois pouvaient mettre, dit-on, quatre-vingt mille hommes en armes, & ne se défendirent pas.

1540.

Le 12 Mai on fait pendre vingt-quatre bourgeois de Gand, on ôte à la ville ses priviléges, on jette les fondements d'une citadelle, & les citoyens sont condamnés à payer trois cents mille ducats pour la bâtir, & neuf mille par an pour l'entretien de la garnison. Jamais on ne fit mieux valoir la loi du plus fort. La ville de Gand avait été impunie, quand elle versa le sang des ministres de Marie de Bourgogne aux yeux de cette princesse. Elle fut accablée quand elle voulut soutenir de véritables droits.

François I envoie à Bruxelles sa femme Eléonore solliciter l'investiture du Milanais ; & pour la faciliter, non seulement il renonce à l'alliance des Turcs, mais il fait une ligue offensive contr'eux avec le pape. Le dessein de l'empereur était de lui faire perdre son allié & de ne lui point donner le Milanais.

En Allemagne, la religion luthérienne & la ligue de Smalcade prennent de nouvelles forces par la mort de George de Saxe, puissant prince souverain de la Misnie & de la Thuringe.

C'était un catholique très zélé, & son frere Henri qui continua sa branche était un luthérien déterminé. George par son testament déshérite son frere & ses neveux, en cas qu'ils ne retournent point à la religion de leurs peres, & donne ses états à la maison d'Autriche. C'était un cas tout nouveau. Il n'y avait point de loi dans l'empire qui privât un prince de ses états pour cause de religion. L'électeur de Saxe Jean-Fréderic, & le magnanime landgrave de Hesse, gendre de George, conservent la succession à l'héritier naturel, en lui fournissant des troupes contre ses sujets catholiques. Luther vient les prêcher, & tout le pays est bientôt aussi luthérien que la Saxe & la Hesse.

Le luthéranisme se signale en permettant la polygamie. La femme du landgrave, fille de George, indulgente pour son mari, à qui elle ne pouvait plaire, lui permit d'en avoir une seconde. Le landgrave amoureux de Marguerite de Saal, fille d'un gentilhomme de Saxe, demande à Luther, à Melancton & à Buccer, s'il peut en conscience avoir deux femmes, & si la loi de la nature peut s'accorder avec la loi chrétienne. Les trois apôtres embarrassés lui en donnent secrettement la permission par écrit. Tous les maris pouvaient en faire autant, puis qu'en fait de conscience il n'y a pas plus de privilege pour un landgrave que pour un autre homme. Mais cet exemple n'a pas été suivi ; la difficulté d'avoir deux femmes chez soi étant plus grande que le dégoût d'en avoir une seule.

L'empereur fait ses efforts pour dissiper la ligue de Smalcade ; il ne peut en détacher qu'Albert de Brandebourg, surnommé l'Alcibiade. On tient des assemblées & des conférences entre les catholiques & les protestants, dont l'effet ordinaire est de ne pouvoir s'accorder.

1541.

Le 18 Juillet, l'empereur publie à Ratisbonne ce qu'on appelle un *Interim*, un *Inhalt*, c'est un édit par lequel chacun restera dans sa croyance en attendant mieux, sans troubler personne.

Cet *Interim* était nécessaire pour lever des troupes contre les Turcs. On a déja remarqué qu'alors on ne formait de grandes armées

armées que dans le besoin. On a vu que Soliman avait été le protecteur de Jean Zapoli, qui avait toujours disputé la couronne de Hongrie à Ferdinand. Cette protection avait été le prétexte des invasions des Turcs. Jean était mort, & Soliman servait de tuteur à son fils.

L'armée impériale assiege le jeune pupille de Soliman dans Bude; mais les Turcs viennent à son secours, & défont sans ressource l'armée chrétienne.

Le sultan lassé enfin de se battre & de vaincre tant de fois pour des chrétiens, prend la Hongrie pour prix de ses victoires, & laisse la Transilvanie au jeune prince, qui selon lui ne pouvait avoir par droit d'héritage un royaume électif comme la Hongrie.

Le roi des Romains Ferdinand offre alors de se rendre tributaire de Soliman, s'il veut lui rendre ce royaume. Le sultan lui répond qu'il faut qu'il renonce à la Hongrie, & qu'il lui fasse hommage de l'Autriche.

Les choses restent en cet état; & tandis que Soliman, dont l'armée est diminuée par la contagion, retourne à Constantinople, Charles va en Italie. Il s'y prépare à aller attaquer Alger, au lieu d'aller enlever la Hongrie aux Turcs. C'était être plus soigneux de la gloire de l'Espagne que de celle de l'empire. Maître de Tunis & d'Alger, il eût rangé toute la Barbarie sous la domination espagnole, & l'Allemagne se serait défendue contre Soliman comme elle aurait pu. Il débarque sur la côte d'Alger le 23 Octobre, avec autant de monde à-peu-près qu'il en avait quand il prit Tunis; mais une tempête furieuse ayant submergé quinze galeres & quatre-vingt-six vaisseaux, & ses troupes sur terre étant assaillies par les orages & par les Maures, Charles est obligé de se rembarquer sur les bâtiments qui restaient, & arrive à Carthagène au mois de Novembre avec les débris de sa flotte & de ses troupes. Sa réputation en souffrit. On accusa son entreprise de témérité; mais s'il eût réussi comme à Tunis, on l'eût appellé le vengeur de l'Europe. Le fameux Fernand Cortez, triomphateur de tant d'états en Amérique, avait assisté en soldat volontaire à l'entreprise d'Alger. Il y vit quelle est la différence d'un petit

nombre d'hommes qui fait se défendre & des multitudes qui se laissent égorger.

On ne voit pas pourquoi Soliman demeure oisif après ses conquêtes ; mais on voit pourquoi l'Allemagne les lui laisse. C'est que les princes catholiques s'unissent contre les princes protestants ; c'est que la ligue de Smalcade fait la guerre au duc de Brunsvick catholique, qu'elle le chasse de son pays, & rançonne tous les ecclésiastiques. C'est enfin que le roi de France, fatigué des refus de l'investiture du Milanais, préparait contre l'empereur les plus fortes ligues & les plus grands armements.

L'empire & la vie de Charles-Quint ne sont qu'un continuel orage. Le sultan, le pape, Venise, la moitié de l'Allemagne, la France lui sont presque toujours opposés, & souvent à la fois : l'Angleterre tantôt le seconde, tantôt le traverse. Jamais empereur ne fut plus craint & n'eut plus à craindre.

François I envoyait un ambassadeur à Constantinople, & un autre à Venise en même tems. Celui qui allait vers Soliman était un Navarrois nommé Rinçone, l'autre était Frégose, Génois. Tous deux embarqués sur le Pô sont assassinés par ordre du gouverneur de Milan. Ce meurtre ressemble parfaitement à celui du colonel Saint-Clair assassiné de nos jours en revenant de Constantinople en Suède ; ces deux événements furent les causes ou les prétextes de guerres sanglantes. Charles-Quint désavoua l'assassinat des deux ambassadeurs du roi de France. Il les regardait à la vérité comme des hommes nés ses sujets & devenus infideles. Mais il est bien mieux prouvé que tout homme est né avec le droit naturel de se choisir une patrie, qu'il n'est prouvé qu'un prince a le droit d'assassiner ses sujets. Si c'était une des prérogatives de la royauté, elle lui serait trop funeste. Charles en désavouant l'attentat commis en son nom, avouait en effet que ce n'était qu'un crime honteux.

La politique & la vengeance pressaient également les armements de François I.

Il envoie le dauphin dans le Roussillon avec une armée de trente mille hommes, & son autre fils le duc d'Orléans avec un pareil nombre dans le Luxembourg.

Le duc de Clèves héritier de la Gueldre envahie par Charles-

Quint, était avec le comte de Mansfeld dans l'armée du duc d'Orléans.

Le roi de France avait encor une armée dans le Piémont.

L'empereur est étonné de trouver tant de ressources & de forces dans la France, à laquelle il avait porté de si grands coups. La guerre se fait à armes égales & sans avantage décidé de part ni d'autre. C'est au milieu de cette guerre qu'on assemble le concile de Trente. Les Impériaux y arrivent le 28 Janvier. Les protestants refusent de s'y rendre, & le concile est suspendu.

1543.

Transaction du duc de Lorraine avec le corps germanique dans la diete de Nuremberg le 26 Août. Son duché est reconnu souveraineté libre & indépendante, à la charge de payer à la chambre impériale les deux tiers de la taxe d'un électeur.

Cependant on publie la nouvelle ligue conclue entre Charles-Quint & Henri VIII contre François I; c'est ainsi que les princes se brouillent & se réunissent. Ce même Henri VIII que Charles avait fait excommunier pour avoir répudié sa tante, s'allie avec celui qu'on croyait son ennemi irréconciliable. Charles va d'abord attaquer la Gueldre, & s'empare de tout ce pays appartenant au duc de Clèves allié de François I. Le duc de Clèves vient lui demander pardon à genoux. L'empereur le fait renoncer à la souveraineté de Gueldre, & lui donne l'investiture de Clèves & de Juliers.

Il prend Cambrai alors libre, que l'empire & la France se disputaient. Tandis que Charles se ligue avec le roi d'Angleterre pour accabler la France, François I appelle les Turcs une seconde fois. Chéredin, cet amiral des Turcs, vient à Marseille avec ses galeres; il va assiéger Nice avec le comte d'Anguien; ils prennent la ville, mais le château est secouru par les impériaux, & Chéredin se retire à Toulon: la descente des Turcs ne fut mémorable que parce qu'ils étaient armés au nom du roi très chrétien.

Dans le tems que Charles-Quint fait la guerre à la France, en Picardie, en Piémont & dans le Roussillon, qu'il négocie

avec le pape & avec les protestants, qu'il presse l'Allemagne de se mettre en sûreté contre les invasions des Turcs, il a encor une guerre avec le Dannemarck.

Christiern II retenu en prison par ceux qui avaient été autrefois ses sujets, avait fait Charles-Quint héritier de ses trois royaumes, qu'il n'avait point, & qui étaient électifs. Gustave Vasa régnait paisiblement en Suède. Le duc de Holstein avait été élu roi de Dannemarck en 1536. C'est ce roi de Dannemarck Christiern III qui attaquait l'empereur en Hollande avec une flotte de quarante vaisseaux; mais la paix est bientôt faite. Ce Christiern III renouvelle avec ses freres Jean & Adolphe, l'ancien traité qui regardait les duchés de Holstein & de Slesvich. Jean & Adolphe, & leurs descendants devaient posséder ces duchés en commun avec les rois de Dannemarck.

Alors Charles assemble une grande diete à Spire, où se trouvent Ferdinand son frere, tous les électeurs, tous les princes catholiques & protestants. Charles-Quint & Ferdinand y demandent du secours contre les Turcs, & contre le roi de France. On y donne à François I les noms de *renégat*, de *barbare*, & *d'ennemi de* DIEU.

Le roi de France veut envoyer des ambassadeurs à cette grande diete. Il dépêche un héraut d'armes pour demander un passe-port. On met son héraut en prison.

La diete donne des subsides & des troupes; mais ces subsides ne sont que pour six mois, & les troupes ne se montent qu'à quatre mille gendarmes, & vingt mille hommes de pied: faible secours pour un prince, qui n'aurait pas eu de grands états héréditaires.

L'empereur ne put obtenir ce secours, qu'en se relâchant beaucoup en faveur des luthériens. Ils gagnent un point bien important en obtenant dans cette diete, que la chambre impériale de Spire sera composée, moitié de luthériens & moitié de catholiques. Le pape s'en plaignit beaucoup, mais inutilement (*a*).

(*a*) *Le P. Barre auteur d'une grande histoire de l'Allemagne, met dans la bouche de Charles-Quint ces paroles*: Le pape est bienheureux que les princes de la ligue de

Le vieil amiral Barberousse qui avait passé l'hiver à Toulon & à Marseille, va encor ravager les côtes d'Italie; & ramene ses galeres chargées de butin & d'esclaves à Constantinople, où il termine une carriere qui fut longtems fatale à la chrétienté. Il était triste que le roi nommé *très chrétien* n'eût jamais eu d'amiral redoutable à son service qu'un mahométan barbare, qu'il soudoyât des Turcs en Italie, tandis qu'on assemblait un concile, & qu'il fit brûler à petit feu des luthériens dans Paris, en payant des luthériens en Allemagne.

François I jouit d'un succès moins odieux & plus honorable par la bataille de Cérisoles, que le comte d'Anguien gagne dans le Piémont le 11 Avril sur le marquis del Vasto, fameux général de l'empereur; mais cette victoire fut encor plus inutile que tous les succès passagers de Louis XII & de Charles VIII. Elle ne peut conduire les Français dans le Milanais, & l'empereur pénetre jusqu'à Soissons & menace Paris.

Henri VIII de son côté est en Picardie. La France malgré la victoire de Cérisoles, est plus en danger que jamais. Cependant par un de ces mysteres que l'histoire ne peut guere expliquer, François I fait une paix avantageuse. A quoi peut-on l'attribuer qu'aux défiances que l'empereur & le roi d'Angleterre avaient l'un de l'autre? Cette paix est conclue à Crépi le 18 Septembre. Le traité porte que le duc d'Orléans, second fils du roi de France, épousera une fille de l'empereur ou du roi des Romains, & qu'il aura le Milanais, ou les Pays-Bas. Cette alternative est étrange, Quand on promet une province

---

Smalcade ne m'aient pas proposé de me faire protestant; car s'ils l'avaient voulu je ne sais pas ce que j'aurais fait. *On sait que c'est la réponse de l'empereur Joseph, quand le pape Clément XI se plaignit à lui de ses condescendances pour Charles XII. Le P. Barre ne s'est pas contenté d'imputer à Charles-Quint ce discours qu'il ne tint jamais; mais il a dans son histoire inséré un très grand nombre de faits & de discours pris mot pour mot de l'histoire de Charles XII. Il en a copié plus de deux cents pages. Il n'est pas impossible à la rigueur qu'on ait dit & fait dans le douzième, treizième & quatorzième siécle précisément les mêmes choses que dans le dix-huitième. Mais cela n'est pas bien vraisemblable. On a été obligé de faire cette note parce que des journalistes ayant vu dans celle d'Allemagne tant de traits absolument semblables, ont accusé l'historien de Charles XII de plagiat, ne faisant pas réflexion que cet historien avait écrit plus de quinze ans avant l'autre.*

ou une autre, il est clair qu'on ne donnera aucune des deux. Charles en donnant le Milanais, ne donnait qu'un fief de l'empire; mais en cédant les Pays-Bas, il dépouillait son fils de son héritage.

Pour le roi d'Angleterre ses conquêtes se bornerent à la ville de Boulogne; & la France fut sauvée contre toute attente.

1545.

On fait enfin l'ouverture du concile de Trente au mois d'Avril. Les protestants déclarent qu'ils ne reconnaissaient point ce concile. Commencement de la guerre civile.

Henri, duc de Brunsvick, dépouillé de ses états, comme on l'a vu, par la ligue de Smalcade, y rentre avec le secours de l'archevêque de Brême son frere. Il y met tout à feu & à sang.

Philippe, ce fameux landgrave de Hesse, & Maurice de Saxe, neveu de George, réduisent Henri de Brunsvick aux dernieres extrémités. Il se rend à discrétion à ces princes, marchant tête nue avec son fils Victor entre les troupes des vainqueurs. Charles approuve & félicite ces vainqueurs dangereux. Il les ménageait encor.

Tandis que le concile commence, Paul III, avec le consentement de l'empereur, donne solemnellement l'investiture de Parme & Plaisance à son fils ainé Pierre-Louis-Farnèse, dont le fils Octave avait déja épousé la bâtarde de Charles-Quint, veuve d'Alexandre de Médicis. Ce couronnement du bâtard d'un pape faisait un beau contraste avec un concile convoqué pour réformer l'église.

L'électeur Palatin prit ce tems pour renonçer à la communion romaine. C'était alors l'intérêt de tous les princes d'Allemagne de secouer le joug de l'église romaine. Ils rentraient dans les biens prodigués par leurs ancêtres au clergé & aux moines. Luther meurt bientôt après à Islèbe le 18 Février 1545, à compter selon l'ancien calendrier. Il avait eu la satisfaction de soustraire la moitié de l'Europe à l'église romaine; & il mettait cette gloire au dessus de celle des conquérants.

1546.

La mort du duc d'Orléans, qui devait épouser une fille de

l'empereur, & avoir les Pays-Bas ou le Milanais, tire Charles-Quint d'un grand embarras. Il en avait assez d'autres : les princes protestants de la ligue de Smalcade avaient en effet divisé l'Allemagne en deux parties. Dans l'une, il n'avait guere que le nom d'empereur, dans l'autre on ne combattait pas ouvertement son autorité ; mais on ne la respectait pas autant qu'on eût fait, si elle n'eût pas été presque anéantie chez les princes protestants.

Ces princes signalent leur crédit en ménageant la paix entre les rois de France & d'Angleterre. Ils envoient des ambassadeurs dans ces deux royaumes ; cette paix se conclut ; & Henri VIII favorise la ligue de Smalcade.

Le luthéranisme avait fait tant de progrès, que l'électeur de Cologne Herman de Neuvid, tout archevêque qu'il était, l'introduisait dans ses états, & n'attendait que le moment de pouvoir se séculariser lui & son électorat. Paul III l'excommunie & le prive de son archevêché. Un pape peut excommunier qui il veut ; mais il n'est pas si aisé de dépouiller un prince de l'empire : il faut que l'Allemagne y consente. Le pape ordonne en vain qu'on ne reconnaisse plus qu'Adolphe de Schavembourg coadjuteur de l'archevêque, mais non coadjuteur de l'électeur. Charles-Quint reconnaît toujours l'électeur Herman de Neuvid, & le menace, afin qu'il ne donne point de secours aux princes de la ligue de Smalcade : mais l'année suivante Hermon fut enfin déposé, & Schavembourg eut son électorat.

La guerre civile avait déja commencé par l'avanture de Henri de Brunsvick, prisonnier chez le landgrave de Hesse. Albert de Brandebourg, margrave de Culmbach, se joint à Jean de Brunsvick neveu du prisonnier, pour le délivrer & le venger. L'empereur les encourage & les aide sous main. Ce n'est point là le grand empereur Charles-Quint, ce n'est qu'un prince faible qui se plie aux conjonctures.

Alors les princes & les villes de la ligue mettent leurs troupes en campagne. Charles ne pouvant plus dissimuler, commence par obtenir de Paul III environ dix mille hommes d'infanterie & cinq cents chevaux légers pour six mois, avec deux cents mille écus romains, & une bulle pour lever la moitié des

revenus d'une année des bénéfices d'Eſpagne, & pour aliéner les biens des monaſteres juſqu'à la ſomme de cinq cents mille écus. Il n'oſait demander les mêmes conceſſions ſur les égliſes d'Allemagne. Les luthériens étaient trop voiſins, & quelques égliſes euſſent mieux aimé ſe ſéculariſer que de payer.

Les proteſtants ſont déja maîtres des paſſages du Tirol ; ils s'étendent de-là juſqu'au Danube. L'électeur de Saxe, Jean-Fréderic, Philippe landgrave de Heſſe, marchent par la Franconie. Philippe, prince de la maiſon de Brunſvick & ſes quatre fils, trois princes d'Anhalt, George de Virtemberg frere du duc Ulric, ſont dans cette armée ; on y voit les comtes d'Oldembourg, de Mansfeld, d'Oettingen, de Henneberg, de Furſtemberg, beaucoup d'autres ſeigneurs immédiats à la tête de leurs ſoldats. Les villes d'Ulm, de Strasbourg, de Norlingue, d'Augsbourg, y ont envoyé leurs troupes. Il y a huit régiments des cantons proteſtants Suiſſes. L'armée était de plus de ſoixante mille hommes de pied, & de quinze mille chevaux.

L'empereur qui n'avait que peu de troupes, agit cependant en maître, en mettant l'électeur de Saxe au ban de l'empire le 18 Juillet dans Ratisbonne. Bientôt il a une armée capable de ſoutenir cet arrêt. Les dix mille Italiens envoyés par le pape arrivent. Six mille Eſpagnols de ſes vieux régiments du Milanais & de Naples ſe joignent à ſes Allemands. Mais il falait qu'il armât trois nations, & il n'avait pas encor une armée égale à celle de la ligue, qui venait d'être renforcée par la gendarmerie de l'électeur palatin.

Les deſtinées des princes & des états ſont tellement le jouet de ce qu'on appelle la fortune, que le ſalut de l'empereur vint d'un prince proteſtant. Le prince Maurice de Saxe, marquis de Miſnie & de Thuringe, couſin de l'électeur de Saxe, gendre du landgrave de Heſſe, le même à qui ce landgrave & l'électeur de Saxe avaient conſervé ſes états, & dont l'électeur avait été le tuteur, oublia ce qu'il devait à ſes proches, & ſe rengea du parti de l'empereur. Ce qui eſt ſingulier, c'eſt qu'il était comme eux proteſtant très zélé ; mais il diſait que la religion n'a rien de commun avec la politique.

Ce Maurice aſſembla dix mille fantaſſins & trois mille chevaux,

chevaux, fit une diversion dans la Saxe, défit les troupes que l'électeur Jean-Fréderic-Henri y envoya, & fut la premiere cause du malheur des alliés. Le roi de France leur envoya deux cents mille écus; c'était assez pour entretenir la discorde, & non assez pour rendre leur parti vainqueur.

L'empereur gagne du terrain de jour en jour. La plupart des villes de Franconie se rendent, & paient de grosses taxes.

L'électeur palatin, l'un des princes de la ligue, vient demander pardon à Charles, & se jette à ses genoux. Presque tout le pays jusqu'à Hesse-Cessel est soumis.

Le pape Paul III retire alors ses troupes qui n'avaient dû servir que six mois. Il craint de trop secourir l'empereur, même contre des protestants. Charles n'est que médiocrement affaibli de cette perte. La mort du roi d'Angleterre Henri VIII arrivée le 18 Janvier, & la maladie qui conduisait dans le même tems François I à sa fin, le délivraient des deux protecteurs de la ligue de Smalcade.

1547.

Charles réussit aisément à détacher le vieux duc de Virtemberg de la ligue. Il était alors si irrité contre les révoltes dont la religion est la cause ou le prétexte, qu'il voulut établir à Naples l'inquisition, dès longtems reçue en Espagne. Mais il y eut une si violente sédition, que ce tribunal fut aboli aussi-tôt qu'établi. L'empereur aima mieux tirer quelque argent des Napolitains pour l'aider à domter la ligue de Smalcade, que de s'obstiner à faire recevoir l'inquisition dont il ne tirait rien.

La ligue semblait presque détruite par la soumission du Palatinat & du Virtemberg. Mais elle prend de nouvelles forces par la jonction des citoyens de Prague & de plusieurs cantons de la Bohême, qui se révoltent contre Ferdinand leur souverain, & qui vont secourir les confédérés. Le margrave de Culmbach, Albert de Brandebourg, surnommé l'Alcibiade, dont on a déja parlé, est à la vérité pour l'empereur; mais ses troupes sont défaites, & il est pris par l'électeur de Saxe.

Pour compenser cette perte, l'électeur de Brandebourg,

Jean le févere, tout luthérien qu'il est, prend les armes en faveur du chef de l'empire, & donne du secours à Ferdinand contre les Bohémiens.

Tout était en confusion vers l'Elbe, & on n'entendait parler que de combats & de pillages. Enfin l'empereur passe l'Elbe avec une forte armée vers Mulberg. Son frere l'accompagnait avec ses enfants Maximilien & Ferdinand, & le duc d'Albe était son principal général.

On attaque l'armée de Jean-Fréderic-Henri, duc électeur de Saxe, si célebre par son malheur. Cette bataille de Mulberg près de l'Elbe, fut décisive. On dit qu'il n'y eut que quarante hommes de tués du côté de l'empereur : ce qui est bien difficile à croire. L'électeur de Saxe blessé, est prisonnier avec le jeune prince Ernest de Brunsvick. Charles fait condamner le 12 Mai l'électeur de Saxe par le conseil de guerre à perdre la tête. Le sévere duc d'Albe présidait à ce tribunal. Le secretaire du conseil signifie le même jour la sentence à l'électeur, qui se mit à jouer aux échecs avec le prince Ernest de Brunsvick.

Le duc Maurice qui devait avoir son électorat, voulut encor avoir la gloire aisée de demander sa grace. Charles accorde la vie à l'électeur, à condition qu'il renoncera pour lui & ses enfants à la dignité électorale en faveur de Maurice. On lui laissa la ville de Gotha & ses dépendances ; mais on en démolit la forteresse. C'est de lui que descendent les ducs de Gotha & de Veimar. Le duc Maurice s'engagea à lui faire une pension de cinquante mille écus d'or, & à lui en donner cent mille une fois payés, pour acquitter ses dettes. Tous les prisonniers qu'il avait faits, & surtout Albert de Brandebourg & Henri de Brunsvick, furent relâchés ; mais l'électeur n'en demeura pas moins prisonnier de Charles.

Sa femme Sibille, sœur du duc de Clèves, vint inutilement se jeter aux pieds de l'empereur, & lui demander en larmes la liberté de son mari.

Les alliés de l'électeur se dissiperent bientôt. Le landgrave de Hesse ne pensa plus qu'à se soumettre. On lui imposa pour condition, de venir embrasser les genoux de l'empereur, de

raser toutes ses forteresses, à la réserve de Cassel ou de Zigenheim, en payant cent cinquante mille écus d'or.

Le nouvel électeur Maurice de Saxe, & l'électeur de Brandebourg, promirent par écrit au landgrave qu'on ne ferait aucune entreprise sur sa liberté. Ils s'en rendirent cautions, & consentirent d'être appellés en justice par lui, ou par ses enfants, & à souffrir eux-mêmes le traitement que l'empereur lui ferait contre la foi promise.

Le landgrave, sur ces assurances, consentit à tout. Granvelle, évêque d'Arras, depuis cardinal, rédigea les conditions que Philippe signa. On a toujours assuré que le prélat trompa ce malheureux prince, lequel avait expressément stipulé qu'en venant demander grace à l'empereur, il ne resterait pas en prison. Granvelle écrivit qu'il ne resterait pas toujours en prison. Il ne falait qu'un *v* à la place d'une *n* pour faire cette étrange différence en langue allemande. Le traité devait porter *nicht mit eniger gefœngiss*, & Granvelle écrivit *eviger*.

Le landgrave n'y prit pas garde en relisant l'acte. Il crut voir ce qui devait y être; & dans cette confiance, il alla se jeter aux genoux de Charles-Quint. En effet, il parait indubitable qu'il ne serait pas sorti de chez lui pour aller recevoir sa grace, s'il avait cru qu'on le mettrait en prison. Il fut arrêté quand il croyait s'en retourner en sûreté, & conduit longtems à la suite de l'empereur.

Le vainqueur se saisit de toute l'artillerie de l'électeur de Saxe Jean-Féderic, du landgrave de Hesse, & même du duc de Virtemberg. Il confisqua les biens de plusieurs chefs du parti; il imposa des taxes sur ceux qu'il avait vaincus, & n'en exempta pas les villes qui l'avaient servi. On prétend qu'il en retira seize cents mille écus d'or.

Le roi des Romains Ferdinand punit de son côté les Bohémiens. On ôta aux citoyens de Prague leurs privileges & leurs armes. Plusieurs furent condamnés à mort, d'autres à une prison perpétuelle. Les taxes & les confiscations furent immenses. Elles entrent toujours dans la vengeance des souverains.

Le concile de Trente s'était dispersé pendant ces troubles. Le pape voulait le transférer à Bologne.

L'empereur avait vaincu la ligue, mais non pas la religion

protestante. Ceux de cette communion demandent dans la diete d'Augsbourg, que les théologiens protestants aient voix délibérative dans le concile.

L'empereur était plus mécontent du pape que des théologiens protestants. Il ne lui pardonnait pas d'avoir rappellé les troupes de l'église dans le plus fort de la guerre de Smalcade. Il lui fit sentir son indignation au sujet de Parme & de Plaisance. Il avait souffert que le St. pere en donnât l'investiture à son bâtard dans le tems qu'il le voulait ménager ; mais quand il en fut mécontent, il se ressouvint que Parme & Plaisance avaient été une dépendance du Milanais, & que c'était à l'empereur seul à en donner l'investiture. Paul III de son côté alarmé de la puissance de Charles-Quint, négociait contre lui avec Henri II & les Vénitiens.

Dans ces circonstances, le fils du pape, odieux à toute l'Italie par ses crimes, est assassiné par des conjurés. L'empereur alors s'empare de Plaisance, qu'il ôte à son propre gendre, malgré sa tendresse de pere pour Marguerite sa fille.

1548.

L'empereur brouillé avec le pape, en ménageait davantage les protestants. Ils avaient toujours voulu que le concile se tînt dans une ville d'Allemagne. Paul III venait de le transférer à Bologne. C'était encor un nouveau sujet de querelle, qui envenimait celle de Plaisance. D'un côté le pape menaça l'empereur de l'excommunication, s'il ne restituait cette ville; & par-là, il donnait trop de prise sur lui aux protestants, qui relevaient comme il faut le ridicule de ces armes spirituelles, employées par un pape en faveur de ses fils ; de l'autre côté Charles-Quint se faisait en quelque maniere chef de la religion en Allemagne.

Il publie dans la diete d'Augsbourg le 15 Mai le grand *Interim*. C'est un formulaire de foi & de discipline. Les dogmes en étaient catholiques ; on y permettait seulement la communion sous les deux especes aux laïques, & le mariage aux prêtres. Plusieurs cérémonies indifférentes y étaient sacrifiées aux luthériens, pour les engager à recevoir des choses qu'on disait plus essentielles.

Ce tempérament était raiſonnable ; c'eſt pourquoi il ne contenta perſonne. Les eſprits étaient trop aigris ; l'égliſe romaine & les luthériens ſe plaignirent, & Charles-Quint vit qu'il eſt plus aiſé de gagner des batailles que de gouverner les opinions. Maurice le nouvel électeur de Saxe voulut en vain, pour lui complaire, faire recevoir le nouveau formulaire dans ſes états ; les miniſtres proteſtants furent plus forts que lui. L'électeur de Brandebourg, l'électeur Palatin acceptent l'*Interim*. Le landgrave de Heſſe s'y ſoumet pour obtenir ſa liberté, qu'il n'obtient pourtant pas.

L'ancien électeur de Saxe Jean-Fréderic, tout priſonnier qu'il eſt, refuſe de le ſigner. Quelques autres princes, & pluſieurs villes proteſtantes ſuivent ſon exemple. Et partout le cri des théologiens s'éleve contre la paix que l'Interim leur préſentait.

L'empereur ſe contente de menacer ; & comme il en veut alors plus au pape qu'aux luthériens, il fait décréter par la diete, que le concile reviendra à Trente, & ſe charge du ſoin de l'y faire transférer.

On met dans cette diete les Pays-Bas ſous la protection du corps germanique. On les déclare exempts des taxes que les états doivent à l'empire, & de la juriſdiction de la chambre impériale, tout compris qu'ils étaient dans le dixieme cercle. Ils ne ſont obligés à rendre aucun ſervice à l'empire, excepté dans les guerres contre les Turcs ; alors ils doivent contribuer autant que trois électeurs. Ce réglement eſt ſouſcrit par Charles-Quint le 26 Juin.

Les habitants du Valais ſont mis au ban de l'empire pour n'avoir pas payé les taxes ; ils en ſont exempts aujourd'hui qu'ils ont ſu devenir libres.

La ville de Conſtance ne reçoit l'*Interim* qu'après avoir été miſe au ban de l'empire.

La ville de Strasbourg obtient que l'*Interim* ne ſoit que pour les égliſes catholiques de ſon diſtrict, & que le luthéraniſme y ſoit profeſſé en liberté.

Chriſtiern III, roi de Dannemarck, reçoit par ſes ambaſſadeurs l'inveſtiture du duché de Holſtein ; en commun avec ſes freres, Jean & Adolphe.

Maximilien fils de Ferdinand, épouse Marie ſa couſine, fille de l'empereur. Le mariage ſe fait à Valladolid les derniers jours de Septembre : & Maximilien & Marie ſont conjointement régents d'Eſpagne ; mais c'eſt toujours le conſeil d'Eſpagne nommé par Charles-Quint, qui gouverne.

1549.

L'empereur retiré dans Bruxelles fait prêter hommage à ſon fils ainé Philippe, par les provinces de Flandre, de Hainaut & d'Artois.

Le concile de Trente reſtait toujours diviſé. Quelques prélats attachés à l'empereur, étaient à Trente. Le pape en avait aſſemblé d'autres à Bologne. On craignait un ſchiſme. Le pape craignait encor plus, que la maiſon de Bentivoglio dépoſſédée de Bologne par Jules II, n'y rentrât avec la protection de l'empereur. Il diſſoud ſon concile de Bologne.

Octave Farnèſe, gendre de Charles-Quint, & petit-fils de Paul III, a également à ſe plaindre de ſon beau-pere & de ſon grand-pere. Le beau-pere lui retenait Plaiſance, parce qu'il était brouillé avec le pape ; & ſon grand-pere lui retenait Parme parce qu'il était brouillé avec l'empereur. Il veut ſe ſaiſir au moins de Parme, & n'y réuſſit pas. On prétend que le pape mourut des chagrins que lui cauſaient ſa famille & l'empereur ; mais on devait ajouter qu'il avait plus de quatre-vingt & un ans.

1550.

Les Turcs n'inquietent point l'empire ; Soliman était vers l'Euphrate. Les Perſans ſauvaient l'Autriche, mais les Turcs reſtaient toujours maîtres de la plus grande partie de la Hongrie.

Henri II, roi de France, paraiſſait tranquille. Le nouveau pape Jules III était embarraſſé ſur l'affaire du concile, & ſur celle de Plaiſance. L'empereur l'était davantage de ſon *Interim*, qui cauſait toujours des troubles en Allemagne. Quand on voit des hommes auſſi peu ſcrupuleux que Paul III, Jules III & Charles-Quint, décider de la religion, que peuvent penſer les peuples ?

La ville de Magdebourg très puiſſante, était en guerre contre le duc de Meckelbourg, & était liguée avec la ville

de Brême. L'empereur condamne les deux villes, & charge le nouvel électeur de Saxe Maurice de réduire Magdebourg ; mais il l'irritait en lui marquant cette confiance. Maurice justifiait son ambition qui avait dépouillé son tuteur & son parent, de l'électorat de Saxe, par les loix qui l'avaient attaché au chef de l'empire ; mais il croyait son honneur perdu par la prison du landgrave de Hesse son beau-pere, retenu toujours captif malgré sa garantie, & malgré celle de l'électeur de Brandebourg. Ces deux princes pressaient continuellement l'empereur de dégager leur parole. Charles prend le singulier parti d'annuller leur promesse. Le landgrave tente de s'évader. Il en coûte la tête à quelques-uns de ses domestiques.

L'électeur Maurice indigné contre Charles-Quint, n'est pas fort empressé à combattre pour un empereur dont la puissance se fait sentir si despotiquement à tous les princes : il ne fait nul effort contre Magdebourg. Il laissa tranquillement les assiégeants battre le duc de Meckelbourg, & le prendre prisonnier ; & l'empereur se repentit de lui avoir donné l'électorat. Il n'avait que trop de raison de se repentir. Maurice songeait à se faire chef du parti protestant, à mettre non seulement Magdebourg dans ses intérêts, mais aussi les autres villes, & à se servir de son nouveau pouvoir pour balancer celui de l'empereur. Déja il négociait sur ces principes avec Henri II, & un nouvel orage se préparait dans l'empire.

1551.

Charles-Quint qu'on croyait au comble de la puissance, était dans le plus grand embarras. Le parti protestant ne pouvait ni lui être attaché, ni être détruit. L'affaire de Parme & de Plaisance, dont le roi de France commençait à se mêler, lui faisait envisager une guerre prochaine. Les Turcs étaient toujours en Hongrie. Tous les esprits étaient révoltés dans la Bohême contre son frere Ferdinand.

Charles imagine de donner un nouveau poids à son autorité, en engageant son frere à céder à son fils Philippe le titre de roi des Romains, & la succession à l'empire. La tendresse paternelle pouvait suggérer ce dessein ; mais il est sûr que l'autorité impériale avait besoin d'un chef, qui maître de l'Es-

pagne & du nouveau monde, aurait assez de puissance pour contenir à la fois les ennemis & les princes de l'empire. Il est sûr aussi que les princes auraient vu par-là leurs prérogatives bien hazardées, & qu'ils se seraient difficilement prêtés aux vues de l'empereur. Elles ne servirent qu'à indigner Ferdinand, & à brouiller les deux freres.

Charles rompt ouvertement avec Ferdinand, demande sa déposition aux électeurs, & leurs suffrages en faveur de son fils. Il ne recueille de toute cette entreprise que le chagrin d'un refus, & de voir les électeurs du Palatinat, de Saxe, & de Brandebourg s'opposer ouvertement à ses desseins plus dangereux que sages.

L'électeur Maurice entre enfin dans Magdebourg par capitulation; mais il soumet cette ville pour lui-même, quoiqu'il la prenne au nom de l'empereur. La même ambition qui l'avait porté à recevoir l'électorat de Saxe des mains de Charles-Quint, le porte à s'unir contre lui avec Joachim électeur de Brandebourg, Fréderic comte Palatin, Christophe duc de Virtemberg, Ernest marquis de Bade-Dourlach, & plusieurs autres princes.

Cette ligue fut plus dangereuse que celle de Smalcade. Le roi de France Henri II, jeune & entreprenant, s'unit avec tous ces princes. Il devait fournir deux cents quarante mille écus pour les trois premiers mois de la guerre, & soixante mille pour chaque mois suivant, il se rend maître de Cambrai, Metz, Toul & Verdun, pour les garder *comme vicaire du St. Empire;* titre singulier qu'il prenait alors comme un prétexte, comme si c'en était un.

Le roi de France s'était déja servi du prétexte de Parme, pour porter la guerre en Italie. Il ne paraissait pas dans l'ordre des choses, que ce fût lui qui dût protéger Octave Farnèse, contre l'empereur son beau-pere; mais il était naturel que Henri II tâchât par toutes sortes de voies de rentrer dans le duché de Milan, l'objet des prétentions de ses prédécesseurs.

Henri s'unissait aussi avec les Turcs selon le plan de François I: & l'amiral Dragut, non moins redoutable que ce Chéredin surnommé Barberousse, avait fait une descente en Sicile, où il avait pillé la ville d'Agousta.

L'armée



L'armée de Soliman s'avançait en même tems par la Hongrie. Charles-Quint alors n'avait plus pour lui que le pape Jules III, & il s'unissait avec lui contre Octave Farnese son gendre, quoique dans le fond l'empereur & le pape eussent des droits & des intérêts différents, l'un & l'autre prétendant être suzerains de Parme & de Plaisance.

Les Français portaient aussi la guerre en Piémont, & dans le Montferrat. Il s'agissait donc de résister à la fois à une armée formidable de Turcs en Hongrie, à la moitié de l'Allemagne liguée & déja en armes, & à un roi de France, jeune, riche & bien servi, impatient de se signaler & de réparer les malheurs de son prédécesseur.

L'intérêt & le danger raccomoderent alors Charles & Ferdinand. On a d'abord en Hongrie quelques succès contre les Turcs.

Ferdinand fut assez heureux dans ce tems-là même pour acquérir la Transilvanie. La veuve de Jean Zapoli reine de Hongrie, qui n'avait plus que le nom de reine, gouvernait la Transilvanie au nom de son fils Etienne Sigismond, sous la protection des Turcs ; protection tyrannique dont elle était lasse. Martinusius évêque de Varadin, depuis cardinal, porta la reine à céder la Transilvanie à Ferdinand pour quelques terres en Silésie, comme Opelen & Ratibor. Jamais reine ne fit un si mauvais marché. Martinusius est déclaré par Ferdinand, Vaivode de Transilvanie. Ce cardinal la gouverne au nom de ce prince avec autorité & avec courage. Il se met lui-même à la tête des Transilvains contre les Turcs. Il aide les impériaux à les repousser ; mais Ferdinand étant entré en défiance de lui, le fait assassiner par Palavicini dans le château de Vintz.

Le pape lié alors avec l'empereur, n'ose pas d'abord demander raison de cet assassinat ; mais il excommunia Ferdinand l'année suivante. L'excommunication ne fit ni bruit, ni effet. C'est ce qu'on a souvent appellé *brutum fulmen*. C'était pourtant une occasion où les hommes qui parlent au nom de la Divinité, semblent en droit de s'élever en son nom contre

les souverains qui abusent à cet excès de leur pouvoir. Mais il faut que ceux qui jugent les rois soient irrépréhensibles.

1552.

L'electeur Maurice de Saxe leve le masque, & publie par un manifeste qu'il s'est allié avec le roi de France pour la liberté de ce même Jean-Fréderic ci-devant électeur, que lui-même avait dépossédé; pour celle du landgrave de Hesse, & pour le soutien de la religion.

L'électeur de Brandebourg Joachim se joint à lui. Guillaume fils du landgrave de Hesse prisonnier, Henri-Othon électeur Palatin, Albert de Meckelbourg sont en armes avant que l'empereur ait assemblé des troupes.

Maurice & les confédérés marchent vers les défilés du Tirol, & chassent le peu d'impériaux qui les gardaient. L'empereur & son frere Ferdinand sur le point d'être pris, sont obligés de fuir en désordre. Charles menait toujours avec lui son prisonnier, l'ancien électeur de Saxe. Il lui offre sa liberté. Il est difficile de rendre raison pourquoi ce prince ne voulut pas l'accepter. La véritable raison peut-être, c'est que l'empereur ne la lui offrit pas.

Cependant le roi de France s'était saisi de Toul, de Verdun & de Metz dès le commencement du mois d'Avril. Il prend Haguenau & Vissembourg. De-là il tourne vers le pays de Luxembourg, & s'empare de plusieurs villes.

L'empereur pour comble de disgraces apprend dans sa fuite que le pape l'a abandonné, & s'est déclaré neutre entre lui & la France. C'est alors que son frere Ferdinand fut excommunié pour avoir fait assassiner le cardinal Martinusius. Il eût été plus beau au pape de ne pas attendre que ses censures ne parussent que l'effet de sa politique.

Au milieu de tous ces troubles, les peres du concile se retirent de Trente, & le concile est encor suspendu.

Dans ce tems funeste toute l'Allemagne est en proie aux ravages. Albert de Brandebourg pille toutes les commanderies de l'ordre teutonique, les terres de Bamberg, de Nu-

rémberg, de Vurtzbourg, & plusieurs villes de Suabe. Les confédérés mettent à feu & à sang les états de l'électeur de Mayence, Vorms, Spire ; & assiegent Francfort.

Cependant l'empereur retiré dans Passau, & ayant rassemblé une armée après tant de disgraces, amene les confédérés à un traité. La paix est conclue le 12 Août. Il accorde par cette paix célebre de Passau une amnistie générale à tous ceux qui ont porté les armes contre lui depuis l'année 1546. Non seulement les protestants obtiennent le libre exercice de la religion ; mais ils sont admis dans la chambre impériale, dont on les avait exclus après la victoire de Mulberg. Il y a sujet de s'étonner qu'on ne rende pas une liberté entiere au landgrave de Hesse par ce traité ; qu'il soit confiné dans le fort de Rheinfeld jusqu'à ce qu'il donne des assurances de sa fidélité ; & qu'il ne soit rien stipulé pour Jean-Fréderic, l'ancien électeur de Saxe.

L'empereur cependant rendit bientôt après la liberté à ce malheureux prince, & le renvoya dans les états de Thuringe qui lui restaient.

L'heureux Maurice de Saxe ayant fait triompher sa religion, & ayant humilié l'empereur, jouit encor de la gloire de le défendre. Il conduit seize mille hommes en Hongrie ; mais Ferdinand, malgré ce secours, ne peut rester en possession de la haute Hongrie, qu'en souffrant que les états se soumettent à payer un tribut annuel de vingt mille écus d'or à Soliman.

Cette année est funeste à Charles-Quint. Les troupes de France sont dans le Piémont, dans le Montferrat, dans Parme. Il était à craindre que de plus grandes forces n'entrassent dans le Milanais, ou dans le royaume de Naples. Dragut infestait les côtes de l'Italie ; & l'Europe voyait toujours les troupes du roi très chrétien jointes avec les Turcs contre les chrétiens, tandis qu'on ne cessait de brûler des protestants en France par arrêt des tribunaux nommés parlements.

Les finances de Charles étaient épuisées malgré les taxes imposées en Allemagne après sa victoire de Mulberg, & malgré les trésors du Mexique. La vaste étendue de ses états, ses voyages, ses guerres absorbaient tout : il emprunte deux cents

mille écus d'or au duc de Florence Cosme de Médicis, & lui donne la souveraineté de Piombino, & de l'isle d'Elbe. Aidé de ce secours, il se soutient du moins en Italie, & il va assiéger Metz avec une puissante armée.

Albert de Brandebourg, le seul des princes protestants qui était encor en armes contre lui, abandonne la France, dont il a reçu de l'argent, & sert sous Charles-Quint au siege de Metz. Le fameux François duc de Guise, qui défendait Metz avec l'élite de la noblesse française, l'oblige de lever le siege le 26 Décembre, au bout de soixante-cinq jours. Charles y perdit plus du tiers de son armée.

1553.

Charles se venge du malheur qu'il a essuyé devant Metz, en envoyant les comtes de Lalain & de Reux assiéger Térouane. La ville est prise & rasée.

Philibert-Emanuel, prince de Piémont, depuis duc de Savoie, qui devient bientôt un des plus grands généraux de ce siecle, est mis à la tête de l'armée de l'empereur. Il prend Hesdin, qui est rasé comme Térouane. Mais le duc d'Arscot qui commandait un corps considérable, se laisse battre, & la fortune de Charles est encor arrêtée.

Les affaires en Italie restent dans la même situation. L'Allemagne n'est pas tranquille. L'inquiet Albert de Brandebourg, qu'on nommait l'Alcibiade, toujours à la tête d'un corps de troupes, les fait subsister de pillage. Il ravage les terres de Henri de Brunsvick, & même de l'électeur Maurice de Saxe.

L'électeur Maurice lui livre bataille auprès de Hildesheim au mois de Juillet ; il la gagne, mais il y est tué. Ce prince n'avait que trente-deux ans, mais il avait acquis la réputation d'un grand capitaine & d'un grand politique. Son frere Auguste lui succede.

Albert l'Alcibiade fait encor la guerre civile. La chambre impériale lui fait son procès. Il n'en continue pas moins ses ravages : mais enfin manquant d'argent & de troupes, il se réfugie en France. L'empereur pour mieux soutenir cette grande

puissance, qui avait reçu tant d'accroissement & tant de diminution, arrête le mariage de son fils Philippe avec Marie reine d'Angleterre, fille de Henri VIII & de Catherine d'Aragon.

Quoique le parlement d'Angleterre ajoutât aux clauses du contrat de mariage, que l'alliance entre les Français & les Anglais subsisterait; Charles n'en espérait pas moins, & avec raison, que cette alliance serait bientôt rompue. C'était en effet armer l'Angleterre contre la France, que de lui donner son fils pour roi; & si Marie avait eu des enfants, la maison d'Autriche voyait sous ses loix tous les états de l'Europe, depuis la mer Baltique, excepté la France.

1554.

Charles cede à son fils Philippe le royaume de Naples & de Sicile, avant que ce prince s'embarque pour l'Angleterre, où il arrive au mois de Juillet, & est couronné roi, conjointement avec Marie son épouse, comme depuis le roi Guillaume l'a été avec une autre Marie, mais non pas avec le pouvoir qu'a eu Guillaume.

Cependant la guerre dure toujours entre Charles-Quint & Henri II sur les frontieres de la France & en Italie, avec des succès divers & toujours balancés.

Les troupes de France étaient toujours dans le Piémont & dans le Montferrat, mais en petit nombre. L'empereur n'avait pas de grandes forces dans le Milanais. Il semblait qu'on fût épuisé des deux côtés.

Le duc de Florence, Cosme, armait pour l'empereur. Sienne qui craignait de tomber un jour au pouvoir des Florentins, comme il lui est arrivé, était protégée par les Français. Medequino, marquis de Marignan, général de l'armée du duc de Florence, remporte une victoire sur quelques troupes de France & sur leurs alliés le 2 Août. C'est en mémoire de cette victoire, que Cosme institua l'ordre de St. Etienne, parce que c'était le jour de St. Etienne que la bataille avait été gagnée.

1555.

Ernest, comte de Mansfeld, gouverneur de Luxembourg, est prêt de reprendre, par les artifices d'un cordelier, la ville de Metz que l'empereur n'avait pu réduire avec cinquante mille hommes. Ce cordelier nommé Léonard, gardien du couvent, qui avait été confesseur du duc de Guise, & qu'on respectait dans la ville, faisait entrer tous les jours de vieux soldats, Allemands, Espagnols & Italiens déguisés en cordeliers, sous prétexte d'un chapitre général qui devait se tenir.

Un chartreux découvre le complot. On arrête le pere Léonard, qu'on trouva mort le lendemain. Son corps fut porté au gibet, & on se contenta de faire assister dix-huit cordeliers à la potence. Tant d'exemples du danger d'avoir des moines, n'ont pu encor les faire abolir.

L'ancienne politique des papes se renouvelle sous Paul IV, de la maison de Caraffe. Cette politique est, comme on a vu dans le cours de cet ouvrage, d'empêcher l'empereur d'être trop puissant en Italie.

Paul IV ne songe point au concile de Trente, mais à faire la guerre dans le royaume de Naples, & dans le Milanais avec le secours de la France, pour donner, s'il le peut, des principautés à ses neveux. Il s'engage à joindre dix mille hommes aux nouvelles troupes que Henri II doit envoyer.

La guerre allait donc devenir plus vive que jamais. Charles voyoit qu'il n'aurait pas un moment de repos dans sa vie. La goutte le tourmentait. Le fardeau de tant d'affaires devenait pesant. Il avait joué longtems le plus grand rôle dans l'Europe. Il voulut finir par une action plus singuliere que tout ce qu'il avait fait dans sa vie, par abdiquer toutes ses couronnes & l'empire.

Tandis qu'il se préparait à renoncer à tant d'états pour s'ensevelir dans un monastere, il assurait la liberté des protestants dans la diete d'Augsbourg; il leur abandonnait les biens ecclésiastiques dont ils s'étaient emparés; on changeait en leur faveur la formule du serment des conseillers de la chambre impériale; on ne devait plus jurer par les saints, mais

ſeulement par les évangiles. Le vainqueur de Mulberg cédait ainſi à la néceſſité ; & prêt d'aller vivre en moine, il agiſſait en philoſophe.

Le 24 Novembre il aſſemble les états à Bruxelles, & remet les Pays-Bas à ſon fils Philippe : le 10 Janvier ſuivant il lui cede l'Eſpagne & le nouveau monde, & toutes ſes provinces héréditaires.

Il pardonne à Octave Farnèſe ſon gendre ; il lui rend Plaiſance & le Novarois, & ſe prépare à céder l'empire à ſon frere le roi des Romains.

1556.

Tout le dégoûtait. Les Turcs étaient toujours maîtres de la Hongrie juſqu'à Bude, & inquiétaient le reſte. Les Tranſilvains ſouffraient impatiemment le joug. Le proteſtantiſme pénétrait dans les états autrichiens ; & l'empereur avait réſolu depuis longtems de dérober à tant de ſoins une vieilleſſe prématurée & infirme, & un eſprit détrompé de toutes les illuſions ; il ne voulait pas montrer ſur le trône ſa décadence.

Ne pouvant donc céder l'empire à ſon fils, il le cede à ſon frere ; il demande préalablement l'agrément du St. Siége, lui qui n'avait pas certainement demandé cet agrément pour être élu empereur.

Paul IV abuſe de la ſoumiſſion de Charles-Quint, & le refuſe. Ce pontife était à la fois très ſatisfait de le voir quitter l'empire, & de le chagriner.

Charles-Quint, ſans conſulter le pape davantage, envoie de Bruxelles ſon abdication le 17 Septembre 1556, la trente-ſixieme année de ſon empire.

Le prince d'Orange porte la couronne & le ſceptre impérial à Ferdinand. Charles s'embarque auſſi-tôt pour l'Eſpagne, & va ſe retirer dans l'Eſtramadoure, au monaſtere de St. Juſt, de l'ordre des hiéronimites. La commune opinion eſt qu'il ſe repentit ; opinion fondée ſeulement ſur la faibleſſe humaine, qui croit impoſſible de quitter ſans regret ce que tout le monde envie avec fureur. Charles oublia abſolument le théatre

où il avait joué un si grand personnage, & le monde qu'il avait troublé, parce qu'il sentait bien dans son affaiblissement, qu'il ne pouvait le troubler davantage.

Paul IV engage les électeurs ecclésiastiques à ne point admettre la démission de Charles-Quint, & à ne point reconnaître Ferdinand. Son intérêt était de mettre la division dans l'empire, pour avoir plus de pouvoir en Italie. En effet, tous les actes de l'empire furent promulgués au nom de Charles-Quint jusqu'à l'année de sa mort; fait aussi important que véritable, & qu'aucun historien n'a rapporté.

Fin de la premiere partie.



ANNALES



ANNALES DE L'EMPIRE DEPUIS CHARLEMAGNE.

SECONDE PARTIE.

FERDINAND I,

QUARANTE-DEUXIÉME EMPEREUR.

1557.

L'Abdication de Charles-Quint laisse la puissance des princes d'Allemagne affermie. La maison d'Autriche divisée en deux branches est ce qu'il y a de plus considérable dans l'Europe : mais la branche espagnole très supérieure à l'autre, toute occupée d'intérêts séparés de l'empire, ne fait plus servir les troupes espagnoles, italiennes, flamandes à la grandeur impériale.

Ferdinand I a de grands états en Allemagne; mais la haute Hongrie qu'il possede, ne lui rapporte pas à beaucoup près de quoi entretenir assez de troupes pour faire tête aux Turcs. La Bohême semble porter le joug à regret, & Ferdinand ne peut être puissant, que quand l'empire se joint à lui.

La premiere année de son regne est remarquable par la diete de Ratisbonne, qui confirme la paix de la religion, par l'accomodement de la maison de Hesse, & de celle de Nassau.

L'électeur Palatin, celui de Saxe, & le duc de Clèves

choisis pour austregues, adjugent le comté de Darmstadt à Philippe landgrave de Hesse, & le comté de Dietz à Guillaume de Nassau.

Cette année est encor marquée par une petite guerre, qu'un archevêque de Brême, de la maison de Brunsvick, fait à la Frise. On vit alors de quelle utilité pouvait être la sage institution des cercles & des directeurs des cercles par Fréderic III & Maximilien. L'assemblée du cercle de la basse Saxe rétablit la paix.

Enfin, le 28 Février les électeurs confirment à Francfort l'abdication de Charles, & le regne de son frere. On envoie une ambassade au pape qui ne veut pas la recevoir, & qui prétend toujours que Ferdinand n'est pas empereur. Les ambassadeurs font leur protestation & se retirent de Rome. Ferdinand n'en est pas moins reconnu en Allemagne. Quelle étrange idée dans un prêtre élu évêque de Rome, de prétendre qu'on ne peut être empereur sans sa permission!

Le duché de Slesvich est encor reconnu indépendant de l'empire.

1558.

Le plus grand événement de cette année est la mort de Charles-Quint, le 21 Septembre 1558. On sait que par une dévotion bizarre, il avait fait célébrer ses obseques, avant sa derniere maladie, qu'il y avait assisté lui-même en habit de deuil, & s'était mis dans la biere au milieu de l'église de St. Just, tandis qu'on lui chantait un *de profundis*. Il sembla dans les dernieres actions de sa vie, tenir un peu de Jeanne sa mere, lui qui n'avait sur le trône agi qu'en politique, en héros & en homme sensible aux plaisirs. Son esprit rassemblait tant de contrastes, qu'avec cette dévotion plus que monacale, il fut soupçonné de mourir attaché à plus d'un dogme de Luther. Jusqu'où va la faiblesse & la bizarrerie humaine! Maximilien voulut être pape, Charles-Quint meurt moine, & meurt soupçonné d'hérésie.

Depuis les funérailles d'Alexandre, rien de plus superbe que les obseques de Charles-Quint dans toutes les principales villes de ses états. Il en coûta soixante & dix mille ducats à Bruxelles:

dépenses nobles, qui en illustrant la mémoire d'un grand homme, emploient & encouragent les arts. Il vaudrait mieux encor élever des monuments durables. Une ostentation passagere est trop peu de chose. Il faut, autant qu'on le peut, agir pour l'immortalité.

1559.

Ferdinand tient une diete à Augsbourg, dans laquelle les ambassadeurs du roi de France Henri II sont introduits. La France venait de faire la paix avec Philippe II roi d'Espagne à Cateau-Cambresis. Les Français par cette paix ne gardaient plus dans l'Italie que Turin & quelques villes, qu'ils rendirent ensuite; mais ils gardaient Metz, Toul & Verdun, que l'empire pouvait redemander. A peine en parle-t-on à la diete. On dit seulement aux ambassadeurs qu'il sera difficile que la bonne intelligence subsiste entre la France & l'Allemagne, tant que ces trois villes resteront à la France.

Le nouveau pape Pie IV n'est pas si difficile que Paul IV, & reconnaît sans difficulté Ferdinand pour empereur.

1560.

Le concile de Trente si longtems suspendu, est enfin rétabli par une bulle de Pie IV du 29 Novembre. Il indique la tenue du concile à tous les princes; il la signifie même aux princes protestants d'Allemagne; mais comme l'adresse des lettres portait, *à notre très cher fils;* ces princes qui ne veulent point être enfants du pape, renvoient la lettre sans l'ouvrir.

1561.

La Livonie qui avait jusques-là appartenu à l'empire, en est détachée. Elle se donne à la Pologne. Les chevaliers de Livonie, branche des chevaliers teutoniques, s'étaient depuis longtems emparés de cette province, sous la protection de l'empire: mais ces chevaliers ne pouvant point résister aux Russes, & n'étant point secourus des Allemands, cedent cette province à la Pologne. Le roi des Polonais, Sigismond, donne le duché de Courlande à Godar Ketler, & le fait vice-roi de la Livonie.

On recommence à tenir des séances à Trente.

1562.

L'ambassadeur de Bavière conteste dans le concile la préséance à l'ambassadeur de Venise. Les Vénitiens sont maintenus dans la possession de leur rang. Une des premieres choses qu'on discute dans le concile, est la communion sous les deux especes. Le concile ne la permet, ni ne la défend aux séculiers. Son décret porte seulement, que l'église a eu de justes causes de la prohiber; & les peres s'en rapporterent pour la décision au jugement seul du pape.

Le 24 Novembre les électeurs à Francfort, déclarent unanimement Maximilien, fils de Ferdinand, roi des Romains. Tous les électeurs font en personne à cette cérémonie les fonctions de leurs charges, selon la teneur de la bulle d'or. Un ambassadeur de Soliman assiste à cette solemnité, & la rend plus glorieuse, en signant entre les deux empires une paix par laquelle les limites de la Hongrie autrichienne & de la Hongrie ottomane étaient réglées. Soliman vieillissait & n'était plus si terrible. Cependant cette paix ne fut pas de longue durée; mais le corps de l'empire fut alors tranquille.

1563.

L'année 1563 est mémorable par la clôture du concile de Trente. Ce concile si long, le dernier des écuméniques, ne servit ni à ramener les ennemis de l'église romaine, ni à les subjuguer. Il fit des décrets sur la discipline, qui ne furent admis chez presque aucune nation catholique, & il ne produisit nul grand événement. Celui de Bâle avait déchiré l'église, & fait un antipape. Celui de Constance alluma à la lueur des bûchers, l'incendie de trente ans de guerre. Celui de Lyon déposa un empereur, & attira ses vengeances. Celui de Latran dépouilla le comte Raimond de ses états de Toulouse. Grégoire VII mit tout en feu au huitiéme concile de Rome, en excommuniant l'empereur Henri IV. Le quatriéme de Constantinople contre Photius, du tems de Charles *le chauve*, fut le champ des divisions. Le second de Nicée sous Irène fut encor plus tumultueux, & plus troublé pour la querelle des images. Les disputes des monothélites furent sur le

point d'ensanglanter le troisiéme de Constantinople. On sait quels orages agiterent les conciles tenus au sujet d'Arius. Le concile de Trente fut presque le seul tranquille.

1564.

Ferdinand meurt le 25 Juillet. Un testament qu'il avait fait vingt ans auparavant en 1543, & auquel il ne dérogea point par ses dernieres volontés, jeta de loin la semence de la guerre qui a troublé l'Europe deux cents ans après.

Ce fameux testament de 1543 ordonnait qu'en cas que la postérité mâle de Ferdinand & de Charles-Quint s'éteignît, les états autrichiens reviendraient, à sa fille Anne, seconde fille de Ferdinand, épouse d'Albert, second duc de Bavière, & à ses enfants. L'événement prévu est arrivé de nos jours, & a ébranlé l'Europe. Si le testament de Ferdinand, aussi-bien que le contrat de mariage de sa fille, avaient été énoncés en termes plus clairs, il eût prévenu des événements funestes.

On peut remarquer, que cette duchesse de Bavière Anne avait pris, ainsi que toutes ses sœurs, le titre de reine de Hongrie dans son contrat de mariage. On peut en effet s'intituler reine sans l'être, comme on se nomme archiduchesse sans posséder l'archiduché : mais cet usage n'a pas été suivi.

Au reste, Ferdinand laissa par son testament à Maximilien son fils roi des. Romains, la Hongrie, la Bohême, la haute & basse Autriche.

A son second fils Ferdinand le Tirol, & l'Autriche antérieure.

A Charles, la Stirie, la Carinthie, la Carniole, & ce qu'il possédait en Istrie.

Alors tous les domaines autrichiens furent divisés ; mais l'empire, qui resta toujours dans la maison, fut l'étendard auquel se réunissaient tous les princes de cette race.

Ferdinand ne fut couronné ni à Rome ni en Lombardie. On s'appercevait enfin de l'inutilité de ces cérémonies, & il était bien plus essentiel que les deux branches principales de la maison impériale, c'est-à-dire, l'espagnole & l'autrichienne, fussent toujours d'intelligence. C'était-là ce qui rendait l'Italie soumise, & mettait le St. Siege dans la dépendance de cette maison.

MAXIMILIEN II,

QUARANTE-TROISIÉME EMPEREUR.

1564.

L'Empire, comme on le voit, était devenu héréditaire sans cesser d'être électif. Les empereurs depuis Charles-Quint ne passaient plus les Alpes pour aller chercher une couronne de fer & une couronne d'or. La puissance prépondérante en Italie était Philippe second, qui vassal à la fois de l'empire & du St. Siege, dominait dans l'Italie & dans Rome par sa politique, & par les richesses du nouveau monde dont son pere n'avait eu que les prémices, & dont il recueillait la moisson.

L'empire sous Maximilien second, comme sous Ferdinand premier, était donc en effet l'Allemagne suzeraine de la Lombardie ; mais cette Lombardie étant entre les mains de Philippe II, appartenait plutôt à un allié qu'à un vassal. La Hongrie devenait le domaine de la maison d'Autriche, domaine qu'elle disputait sans cesse contre les Turcs, & qui était l'avant-mur de l'Allemagne.

Maximilien dès la premiere année de son regne est obligé, comme son pere & son aïeul, de soutenir la guerre contre les armées de Soliman.

Ce sultan qui avait lassé les généraux de Charles-Quint & de Ferdinand, fait encor la guerre par ses lieutenants dans les dernieres années de sa vie. La Transilvanie en était le prétexte ; il y voulait toujours nommer un vaivode tributaire : & Jean Sigismond, fils de cette reine de Hongrie, qui avait cédé ses droits pour quelques villes en Silésie, était revenu mettre son héritage sous la protection du sultan, aimant mieux être souverain tributaire des Turcs que simple seigneur. La guerre se faisait donc en Hongrie. Les généraux de Maximilien prennent Tokai au mois de Janvier. L'électeur de Saxe Auguste était le seul prince qui secourût l'empereur dans cette guerre. Les princes catholiques & protestants songeaient tous à s'affermir. La religion occupait plus alors les peuples qu'elle ne les divisait.

La plupart des catholiques en Bavière, en Autriche, en Hongrie, en Bohême, en acceptant le concile de Trente, voulaient seulement qu'on leur permît de communier avec du pain & du vin. Les prêtres à qui l'usage avait permis de se marier avant la clôture du concile de Trente, demandaient à garder leurs femmes. Maximilien II demande au pape ces deux points; Pie IV à qui le concile avait abandonné la décision du calice, le permet aux laïques Allemands, & refuse les femmes aux prêtres; mais ensuite on a ôté le calice aux séculiers.

1565.

On fait une trêve avec les Turcs qui restent toujours maîtres de Bude : & le prince de Transilvanie demeure sous leur protection.

Soliman envoie le bacha Mustapha assiéger Malte. Rien n'est plus connu que ce siege où la fortune de Soliman échoua.

1566.

Malgré l'affaiblissement du pouvoir impérial depuis le traité de Passau, l'autorité législative résidait toujours dans l'empereur, & cette autorité était en vigueur, quand il n'avait pas à faire à des princes trop puissants.

Maximilien II déploie cette autorité contre le duc de Meckelbourg Jean Albert, & son frere Ulric. Ils prétendaient tous deux les mêmes droits sur la ville de Rostock. Les habitants prouvaient qu'ils étaient exempts de ses droits. Les deux freres se faisaient la guerre entr'eux, & s'accordaient seulement à dépouiller les citoyens.

L'empereur a le crédit de terminer cette petite guerre civile par une commission impériale qui acheve de ruiner la ville.

La flotte de Soliman prend la ville de Chio sur les Vénitiens. Maximilien en prend occasion de demander dans la diete d'Augsbourg plus de secours qu'on en avait accordé à Charles-Quint, lorsque Soliman était devant Vienne. La diete ordonne une levée de soldats, & accorde des mois romains pour trois ans, ce qu'on n'avait point fait encor.

Soliman qui touchait à sa fin, n'en faisait pas moins la guerre.

Il se fait porter à la tête de cent mille hommes, & vient assiéger la ville de Zigeth. Il meurt devant cette place ; ses janissaires y entrent le sabre à la main deux jours après sa mort.

Le comte de Serin qui commandait dans Zigeth, est tué en se défendant, après avoir mis lui-même la ville en flammes. Le grand-visir envoie la tête de Serin à Maximilien, & lui fait dire que lui-même aurait dû hazarder la sienne, pour venir défendre sa ville, puisqu'il était à la tête de près de cent vingt mille hommes.

L'armée de Maximilien, la mort de Soliman, & l'approche de l'hiver, servent au moins à arrêter les progrès des Turcs.

Les états de l'Autriche & de la Bohême profitent du mauvais succès de la campagne de l'empereur, pour lui demander le libre exercice de la confession d'Augsbourg.

Les troubles des Pays-Bas commençaient en même tems, & tout était déja en feu en France au sujet du calvinisme ; mais Maximilien fut plus heureux que Philippe II & que le roi de France. Il refusa la liberté de conscience à ses sujets, & son armée qui avait peu servi contre les Turcs, mit chez lui la tranquillité.

1567.

Cette année fut le comble des malheurs pour l'ancienne branche de la maison électorale de Saxe, dépouillée de son électorat par Charles-Quint.

L'électorat donné, comme on a vu, à la branche cadette, devait être l'objet des regrets de l'ainée. Un gentilhomme nommé Groumbach, proscrit avec plusieurs de ses complices pour quelques crimes, s'était retiré à Gotha chez Jean-Frederic, fils de ce Jean-Frederic, à qui la bataille de Mulberg avait fait perdre le duché & l'électorat de Saxe.

Groumbach avait principalement en vue de se venger de l'électeur de Saxe Auguste, chargé de faire exécuter contre lui l'arrêt de sa proscription. Il était associé avec plusieurs brigands qui avaient vécu avec lui de rapines & de pillage. Il forme avec eux une conspiration pour assassiner l'électeur. Un des

des conjurés pris à Dresde avoua le complot. L'électeur Auguste avec une commission de l'empereur, fait marcher ses troupes à Gotha. Groumbach que le duc de Gotha soutenait, était dans la ville avec plusieurs soldats déterminés, attachés à sa fortune. Les troupes du duc & les bourgeois défendirent la ville; mais enfin il falut se rendre. Le duc Jean-Fréderic aussi malheureux que son pere, est arrêté, conduit à Vienne dans une charrette, avec un bonnet de paille attaché sur sa tête, ensuite à Naples; & ses états sont donnés à Jean-Guillaume son frere. Pour Groumbach & ses complices ils furent tous exécutés à mort.

1568.

Les troubles des Pays-Bas augmentaient. Le prince d'Orange Guillaume le *taciturne*, déja chef de parti, qui fonda la république des Provinces-Unies, s'adresse à l'empereur, comme au premier souverain des Pays-Bas, toujours regardés comme appartenants à l'empire: & en effet, l'empereur envoie en Espagne son frere Charles d'Autriche, archiduc de Gratz, pour adoucir l'esprit de Philippe II: mais il ne put ni fléchir le roi d'Espagne, ni empêcher que la plupart des princes protestants d'Allemagne n'envoyassent du secours au prince d'Orange.

Le duc d'Albe, gouverneur sanguinaire des Pays-Bas, presse l'empereur de lui livrer le prince d'Orange, qui alors levait des troupes en Allemagne. Maximilien répond que l'empire ayant la jurisdiction suprême sur les Pays-Bas, c'est à la diete impériale qu'il faut s'adresser. Une telle réponse montre assez que le prince d'Orange n'était pas un homme qu'on pût arrêter.

L'empereur laisse le prince d'Orange faire la guerre dans les Pays-Bas, à la tête des troupes allemandes, contre d'autres troupes allemandes, sans se mêler de la querelle. Il était pourtant naturel qu'il assistât Philippe II son cousin dans cette affaire importante: d'autant plus que cette année-là même il fit la paix avec Selim II, successeur du grand Soliman. Délivré du Turc, il semblait que son intérêt fût d'affermir la religion catholique. Mais apparemment qu'après cette paix on ne lui payait plus de mois romains.

Loin d'aider le roi d'Espagne à soumettre ses sujets des Pays-Bas, qui demandaient la liberté de conscience, il parut désapprouver la conduite de Philippe, en accordant bientôt dans l'Autriche la permission de suivre la confession d'Augsbourg. Il promit après au pape de révoquer cette permission. Tout cela découvre un gouvernement gêné, faible, inconstant. On eût dit que Maximilien craignait la puissance des ennemis de sa communion, & en effet toute la maison de Brandebourg était protestante. Un fils de l'électeur Jean-George, élu archevêque de Magdebourg, professait publiquement le protestantisme; un évêque de Verdun en faisait autant; le duc de Brunsvick Jules embrassait cette religion qui était déja celle de ses sujets; l'électeur palatin & presque tout son pays était calviniste. Le catholicisme ne subsistait plus guere en Allemagne, que chez les électeurs ecclésiastiques, dans les états des évêques & des abbés, dans quelques commanderies de l'ordre teutonique, dans les domaines héréditaires de la maison d'Autriche & dans la Bavière, & encor y avait-il beaucoup de protestants dans tous ces pays; ils faisaient même en Bohême le plus grand nombre. Tout cela autorisait la liberté que Maximilien donnait en Autriche à la religion protestante; mais une autre raison plus forte s'y joignait; c'est que les états d'Autriche avaient promis à ce prix des subsides considérables. Tout se faisait pour de l'argent dans l'empire, qui dans ce tems-là n'en avait guere.

1569.

Au milieu de tant de guerres de religion & de politique, voici une dispute de vanité. Le duc de Florence, Cosme II, & le duc de Ferrare Alphonse, se disputaient la préséance. Les rangs étaient réglés dans les dietes en Allemagne: mais en Italie il n'y avait point de diete; & ces querelles étaient indécises. Les deux ducs tenaient tous deux à l'empereur. François, prince héréditaire de Florence, & le duc de Ferrare, avaient épousé les sœurs de Maximilien. Les deux ducs remettent leur différend à son arbitrage. Mais le pape Pie V, qui regardait le duc de Ferrare comme son feudataire, le duc de Florence comme son allié, & toutes les dignités de ce monde

comme des conceſſions du St. Siege, ſe hâte de donner un titre nouveau à Coſme; il lui confere la dignité de grand-duc avec beaucoup de cérémonie; comme ſi le mot de *grand* ajoutait quelque choſe à la puiſſance. Maximilien eſt irrité que le pape s'arroge le droit de donner des titres aux feudataires de l'empire, & de prévenir ſon jugement. Le duc de Florence prétend qu'il n'eſt point feudataire. Le pape ſoutient qu'il a non ſeulement la prérogative de faire des grands-ducs, mais des rois. La diſpute s'aigrit. Mais enfin le grand-duc, qui était très riche, fut reconnu par l'empereur.

1570.

Diete de Spire, dans laquelle on rend preſque tous les états à un frere du malheureux duc de Gotha, qui reſte confiné à Naples. On y conclut une paix entre l'empereur & Jean Sigiſmond, prince de Tranſilvanie, qui eſt reconnu ſouverain de cette province, & renonce au titre de roi de Hongrie, titre d'ailleurs très vain, puiſque l'empereur avait une partie de ce royaume & les Turcs l'autre.

On y termine de très grands différends qui avaient longtems troublé le Nord au ſujet de la Livonie. La Suède, le Dannemarck, la Pologne, la Ruſſie s'étaient diſputé cette province que l'on regardait encor en Allemagne comme province de l'empire. Le roi de Suède Sigiſmond cede à Maximilien ce qu'il a dans la Livonie. Le reſte eſt mis ſous la protection du Dannemarck; on convient d'empêcher que les Moſcovites ne s'en emparent. La ville de Lubeck eſt compriſe dans cette paix comme partie principale. Tous les privileges de ſon commerce ſont confirmés avec la Suède & le Dannemarck. Elle était encor puiſſante.

Les Vénitiens à qui les Turcs enlevaient toujours quelque poſſeſſion, avaient fait une ligue avec le pape & le roi d'Eſpagne. L'empereur refuſait d'y entrer dans la crainte d'attirer encor en Hongrie les forces de l'empire ottoman. Philippe II n'y entrait que pour la forme.

Le gouverneur du Milanais leva des troupes; mais ce fut pour envahir le marquiſat de Final, appartenant à la maiſon de Caretto. Les Génois avaient des vues ſur ce coin de terre,

& inquiétaient le possesseur. La France pouvait les aider. Le Marquis de Caretto était à Vienne, où il demandait justice en qualité de vassal de l'empire; & pendant ce tems-là Philippe II s'emparait de son pays, & trouvait aisément le moyen d'avoir raison dans le conseil de l'empereur.

1572.

Après la mort de Sigismond II, roi de Pologne, dernier roi de la race des Jagellons, Maximilien brigue sous main ce trône, & se flatte que la république de Pologne le lui offrira par une ambassade.

La république croit que son trône vaut bien la peine d'être demandé; elle n'envoie point d'ambassade; & les brigues secrettes de Maximilien sont inutiles.

1573.

Le duc d'Anjou, l'un de ses compétiteurs, est élu le 1 Mai, au grand mécontentement des princes protestants d'Allemagne, qui virent passer chez eux avec horreur ce prince teint du sang répandu à la journée de la St. Barthelemi.

1574.

Le prince d'Orange, qui se soutenait dans les Pays-Bas par sa valeur & par son crédit contre toute la puissance de Philippe II, tient à Dordrecht une assemblée de tous les seigneurs & de tous les députés des villes de son parti. Maximilien y envoie un commissaire impérial pour soutenir en apparence la majesté de l'empire, & pour ménager un accomodement entre Philippe & les confédérés.

1575.

Maximilien II fait élire son fils ainé Rodolphe roi des Romains dans la diete de Ratisbonne. La possession du trône impérial dans la maison d'Autriche devenait nécessaire par le long usage, par la crainte des Turcs, & par la convenance d'avoir un chef capable de soutenir par lui-même la dignité impériale.

Les princes de l'empire n'en jouissaient pas moins de leurs

droits. L'électeur palatin fournissait des troupes aux calvinistes de France, & d'autres princes en fournissaient toujours aux calvinistes des Pays-Bas.

Le duc d'Anjou, roi de Pologne, devenu roi de France par la mort de Charles IX, ayant quitté la Pologne, comme on se sauve d'une prison, & le trône ayant été déclaré vacant, Maximilien a enfin le crédit de se faire élire roi de Pologne le 15 Décembre.

Mais une faction opposée fait un sanglant affront à Maximilien. Elle proclame Etienne Battori, vaivode de Transilvanie, vassal du sultan, & qui n'était regardé à la cour de Vienne que comme un rebelle & un usurpateur. Les Polonais lui font épouser la sœur de Sigismond-Auguste, reste du sang des Jagellons.

Le czar ou tsar de Russie, Jean, offre d'appuyer le parti de Maximilien, espérant qu'il pourra regagner la Livonie. La cour de Moscou, toute grossiere qu'elle était alors, avait déja les mêmes vues, qui se sont manifestées de nos jours avec tant d'éclat.

La porte ottomane de son côté menaçait de prendre le parti d'Etienne Battori contre l'empereur. C'était encor la même politique qu'aujourd'hui.

Maximilien essayait d'engager tout l'empire dans sa querelle; mais les protestants au lieu de l'aider à devenir plus puissant, se contenterent de demander la libre profession de la confession d'Augsbourg pour la noblesse protestante qui habitait les pays ecclésiastiques.

1576.

Maximilien très incertain de pouvoir soutenir son élection à la couronne de Pologne, meurt à l'âge de 49 ans le 12 d'Octobre.



RODOLPHE II,

QUARANTE-QUATRIÉME EMPEREUR.

1577.

ROdolphe couronné roi des Romains du vivant de ſon pere, prend les rênes de l'empire qu'il tient d'une main faible. Il n'y avait point d'autre capitulation que celle de Charles-Quint. Tout ſe faiſait à l'ordinaire dans les dietes ; même forme de gouvernement, mêmes intérêts, mêmes mœurs. Rodolphe promet ſeulement à la premiere diete tenue à Francfort de ſe conformer aux réglements des dietes précédentes. Il eſt remarquable que les princes d'Allemagne propoſent dans cette diete d'appaiſer les troubles des Pays-Bas, en diminuant l'autorité ainſi que la ſévérité de Philippe II ; par-là ils faiſaient ſentir que les intérêts des princes & des ſeigneurs Flamands leur étaient chers, & qu'ils ne voulaient point que la branche ainée de la maiſon Autrichienne, en écraſant ſes vaſſaux, apprît à la branche cadette à abaiſſer les ſiens.

Tel était l'eſprit du corps germanique ; & il parut bien que l'empereur Rodolphe n'était pas plus abſolu que Maximilien, puiſqu'il ne put empêcher ſon frere, l'archiduc Mathias, d'accepter le gouvernement des Pays-Bas de la part des confédérés qui étaient en armes contre Philippe II ; de ſorte qu'on voyait d'un côté don Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint, gouverneur au nom de Philippe II en Flandre, & de l'autre ſon neveu Mathias, à la tête des rebelles, l'empereur neutre, & l'Allemagne vendant des ſoldats aux deux partis.

Rodolphe ne ſe remuait pas davantage pour l'irruption que les Ruſſes faiſaient alors en Livonie.

1578.

Les Pays-Bas devenaient le théatre de la confuſion, de la guerre, de la politique ; & Philippe II n'ayant point pris le parti de venir de bonne heure y remettre l'ordre, comme

avait fait Charles-Quint, jamais cette faute ne fut réparée. L'archiduc Mathias ne contribuant que de son nom à la cause des confédérés, avait moins de pouvoir que le prince d'Orange ; & le prince d'Orange n'en avait pas assez pour se passer de secours. Le prince palatin Casimir, tuteur du jeune électeur Fréderic IV, qui avait marché en France avec une petite armée au secours des protestants, venait avec les débris de cette armée & de nouvelles troupes soutenir la cause des protestants & des mécontents dans les Pays-Bas. Le frere du roi de France Henri III, qui portait le titre de duc d'Anjou, était aussi déja appellé par les confédérés, tout catholique qu'il était. Il y avait ainsi quatre puissances qui cherchaient à profiter de ces troubles, l'archiduc, le prince Casimir, le duc d'Anjou & le prince d'Orange, tous quatre désunis ; & don Juan d'Autriche, célebre par la bataille de Lépante, seul contr'eux. On prétendait que ce même don Juan aspirait aussi à se faire souverain. Tant de troubles étaient la suite de l'abus que Philippe second avait fait de son autorité, & de ce qu'il n'avait pas soutenu cet abus par sa présence.

Don Juan d'Autriche meurt le 1 Octobre, & on accuse Philippe II son frere de sa mort, sans autre preuve que l'envie de le rendre odieux.

1579.

Pendant que la désolation est dans les Pays-Bas, & que le grand capitaine Alexandre Farnèse, prince de Parme, successeur de don Juan, soutient la cause de Philippe II & de la religion catholique par les armes, Rodolphe fait l'office de médiateur ainsi que son pere. La reine d'Angleterre Elizabeth, & la France, secouraient les confédérés d'hommes & d'argent, & l'empereur ne donne à Philippe II que de bons offices qui furent inutiles. Rodolphe était peu agissant par son caractere, & peu puissant par la forme que l'empire avait prise. Sa médiation est éludée par les deux partis. L'inflexible Philippe II ne voulait point accorder la liberté de conscience ; & le prince d'Orange ne voulait point d'une paix qui l'eût réduit à l'état d'un homme privé. Il établit la liberté des Provinces-Unies à Utrecht dans cette année mémorable.

1580.

Le prince d'Orange avait trouvé le secret de résister aux succès de Farnèse, & de se débarrasser de l'archiduc Mathias: cet archiduc se démit de son gouvernement équivoque, & demanda aux états une pension, qu'on lui assigna sur les revenus de l'évêché d'Utrecht.

1581.

Mathias se retire des Pays-Bas, n'y ayant rien fait que de stipuler sa pension, dont on lui retranche la moitié, comme à un officier inutile. Les états généraux se soustraient juridiquement par un édit le 26 Juillet, à la domination du roi d'Espagne; mais ils ne renoncent point à être états de l'empire. Leur situation avec l'Allemagne reste indécise. Et le duc d'Anjou qu'on venait d'élire duc de Brabant, ayant depuis voulu asservir la nation qu'il venait défendre, fut obligé de s'en retourner en 1583, & d'y laisser le prince d'Orange plus puissant que jamais.

1582.

Grégoire XIII ayant signalé son pontificat par la réforme du calendrier, les protestants d'Allemagne, ainsi que tous les autres de l'Europe, s'opposent à la réception de cette réforme nécessaire. Ils n'avaient d'autre raison, sinon que c'était un service que Rome rendait aux nations. Ils craignaient que cette cour ne parût trop faite pour instruire, & que les peuples en recevant des loix dans l'astronomie, n'en reçussent dans la religion. L'empereur dans une diete à Augsbourg, est obligé d'ordonner que la chambre impériale conservera l'ancien stile de Jules César, qui était bon du tems de César, mais que le tems avait rendu mauvais.

Un événement tout nouveau inquiete cette année l'empire. Gebhard de Truchses, archevêque de Cologne, qui n'était pas prêtre, avait embrassé la confession d'Augsbourg, & s'était marié secrettement dans Bonn, avec Agnès de Mansfeld, religieuse du monastere de Guerichen. Ce n'était pas une chose bien extraordinaire, qu'un évêque marié; mais cet évêque était électeur:

électeur : il voulait épouser sa femme publiquement, & garder son électorat. Un électorat est incontestablement une dignité séculiere ; les archevêques de Mayence, de Trèves, de Cologne, ne furent point originairement électeurs parce qu'ils étaient prêtres, mais parce qu'ils étaient chanceliers. Il pouvait arriver très aisément que l'électorat de Cologne fût séparé de l'archevêché, ou que le prélat fût à la fois évêque luthérien, & électeur. Alors il n'y aurait eu d'électeur catholique, que le roi de Bohême, & les archevêques de Mayence & de Trèves. L'empire serait bientôt tombé dans les mains d'un protestant, & cela seul pouvait donner à l'Europe une face nouvelle.

Gebhard de Truchsès essayait de rendre Cologne luthérienne. Il n'y réussit pas. Le chapitre & le sénat étaient d'autant plus attachés à la religion catholique, qu'ils partageaient en beaucoup de choses la souveraineté avec l'électeur, & qu'ils craignaient de la perdre. En effet l'électeur, quoique souverain, était bien loin d'être absolu. Cologne est une ville libre impériale, qui se gouverne par ses magistrats. On leva des soldats de part & d'autre, & l'archevêque fit d'abord la guerre avec succès pour sa maîtresse.

1583.

Les princes protestants prirent le parti de l'électeur de Cologne. L'électeur Palatin, ceux de Saxe & de Brandebourg écrivirent en sa faveur à l'empereur, au chapitre, au sénat de Cologne, mais ils s'en tinrent là ; & comme ils n'avaient point un intérêt personnel & présent à faire la guerre pour le mariage d'une religieuse, ils ne la firent point.

Truchsès ne fut secouru que par des princes peu puissants. L'archevêque de Brême, marié comme lui, amena de la cavalerie à son secours. Le comte de Solms, & quelques gentilshommes luthériens de Vestphalie, donnerent des troupes dans la premiere chaleur de l'événement. Le prince de Parme d'un autre côté en envoyait au chapitre. Un chanoine de l'ancienne maison de Saxe, qui est la même que celle de Brunsvick, commandait l'armée du chapitre, & prétendait que c'était une guerre sainte.

L'électeur de Cologne n'ayant plus rien à ménager, célébra publiquement son mariage à Rosendal au milieu de cette petite guerre.

L'empereur Rodolphe ne s'en mêle qu'en exhortant l'archevêque à quitter son église & son électorat, s'il veut garder sa nouvelle religion & sa religieuse.

Le pape Grégoire XIII l'excommunie comme un *membre pourri*, & ordonne qu'on élise un nouvel archevêque. Cette bulle du pape révolte les princes protestants, mais ils ne font que des instances. Ernest de Bavière, évêque de Liege, de Freisingen & d'Hildesheim, est élu électeur de Cologne, & soutient son droit par la voie des armes. Il n'y eut alors que le prince Palatin Casimir, qui secourut l'électeur dépossédé, mais ce fut pour très peu de tems. Il ne resta bientôt plus à Truchsès que la ville de Bonn. Les troupes envoyées par le duc de Parme, jointes à celles de son compétiteur, en firent le siege, & Bonn se rendit bientôt.

1584.

L'ancien électeur luttait encor contre sa mauvaise fortune. Il lui restait quelques troupes qui furent défaites ; & enfin n'ayant pu être ni assez habile, ni assez heureux pour armer de grands princes en sa faveur, il n'eut d'autre ressource que d'aller vivre à la Haye avec sa femme, dans un état au dessous de la médiocrité, sous la protection du prince d'Orange.

L'intérieur de l'empire resta paisible. Le nouveau calendrier romain fut reçu par les catholiques. La trêve avec les Turcs fut prolongée. C'était à la vérité à la charge d'un tribut ; & Rodolphe se croyait encor trop heureux d'acheter la paix d'Amurath III.

1585.

L'exemple de Gebhard de Truchsès engage deux évêques à quitter leurs évêchés. L'un est un fils de Guillaume duc de Clèves, qui renonce à l'évêché de Munster pour se marier, l'autre est un évêque de Minden, de la maison de Brunsvick.

1586.

Le fanatisme délivre Philippe II du prince d'Orange, ce que dix ans de guerre n'avaient pu faire. Cet illustre fondateur de la liberté des Provinces-Unies est assassiné par Balthasar Gerard, Franc-Comtois : il l'avait déja été auparavant par un nommé Jaurigni, Biscayen, mais il était guéri de sa blessure. Salcède avait conspiré contre sa vie, & on observa que Jaurigni & Gerard avaient communié pour se préparer à cette action. Philippe II annoblit tous les descendants de la famille de l'assassin. Singuliere noblesse ! L'intendant de la Franche-Comté, M. de Vanolles, les a remis à la taille.

Maurice son second fils, succede à l'âge de dix-huit ans à Guillaume le taciturne. C'est lui qui devint le plus célebre général de l'Europe. Les princes protestants d'Allemagne ne le secoururent pas, quoique ce fût l'intérêt de leur religion, mais ils envoyerent des troupes en France au roi de Navarre, qui fut depuis Henri IV. C'est que le parti des calvinistes de France était assez riche pour soudoyer ses troupes, & que Maurice ne l'était pas.

1587.

Le prince Maurice continue toujours la guerre dans les Pays-Bas contre Alexandre Farnèse. Il fait quelques levées aux dépens des états chez les protestants d'Allemagne : c'est tout le secours qu'il en tire.

Un nouveau trône s'offrit alors à la maison d'Autriche, mais cet honneur ne devint qu'une nouvelle preuve du peu de crédit de Rodolphe.

Le roi de Pologne Etienne Battori, vaivode de Transilvanie, étant mort le 13 Décembre 1586, le czar de Russie Fœdor se met sur les rangs, mais il est unanimement refusé. Une faction élit Sigismond roi de Suède, fils de Jean III & d'une princesse du sang des Jagellons. Une autre faction proclame Maximilien, frere de l'empereur. Tous deux se rendent en Pologne, à la tête de quelques troupes. Maximilien est défait, il se retire en Silésie, & son compétiteur est couronné.

1588.

Maximilien eſt vaincu une ſeconde fois par le général de la Pologne Zamoski. Il eſt enfermé dans un château auprès de Lublin ; & tout ce que fait en ſa faveur l'empereur Rodolphe ſon frere, c'eſt de prier Philippe II d'engager le pape Sixte V à écrire en faveur du priſonnier.

1589.

Maximilien eſt enfin élargi après avoir renoncé au royaume de Pologne. Il voit le roi Sigiſmond avant de partir. On remarque qu'il ne lui donna point le titre de *majeſté*, parce qu'en Allemagne on ne le donnait qu'à l'empereur.

1590.

Le ſeul événement qui peut regarder l'empire, c'eſt la guerre des Pays-Bas, qui déſole les frontieres du côté du Rhin & de la Veſtphalie. Les cercles de ces provinces ſe contentent de s'en plaindre aux deux partis. L'Allemagne était alors dans une langueur que le chef avait communiquée aux membres.

1591.

Henri IV qui avait ſon royaume de France à conquérir, envoie le vicomte de Turenne en Allemagne négocier des troupes avec les princes proteſtants. L'empereur s'y oppoſe en vain ; l'électeur de Saxe Chriſtiern, excité par le vicomte de Turenne, prêta de l'argent & des troupes, mais il mourut lorſque cette armée était en chemin, & il n'en arriva en France qu'une petite partie. C'eſt tout ce qui ſe paſſait alors de conſidérable en Allemagne.

1592.

La nomination à l'évêché de Strasbourg cauſe une guerre civile, comme à Cologne, mais pour un autre ſujet. La ville de Strasbourg était proteſtante. L'évêque catholique réſidant à Saverne, était mort. Les proteſtants éliſent Jean-George de Brandebourg, luthérien ; les catholiques nomment le cardinal de Lorraine. L'empereur Rodolphe donne en vain l'adminiſ-

tration à l'archiduc Ferdinand l'un de ses freres, avec une commission pour appaiser ce différend. Ni les catholiques, ni les protestants ne le reçoivent. Le cardinal de Lorraine soutient son droit avec dix mille hommes. Les cantons de Berne, de Zurich & de Bâle donnent des troupes à l'évêque protestant; elles sont jointes par un prince d'Anhalt, qui revenait de France, où il avait servi inutilement Henri IV. Ce prince d'Anhalt défait le cardinal de Lorraine. Cette affaire est mise en arbitrage l'année suivante; & il fut enfin convenu en 1603, que le cardinal de Lorraine resterait évêque de Strasbourg, mais en payant cent trente mille écus d'or au prince de Brandebourg Jean-George. On ne peut guere acheter un évêché plus cher.

1593.

Une affaire plus considérable réveillait l'indifférence de Rodolphe. Amurath III rompait la trêve, & les Turcs ravageaient déja la haute Hongrie. Il n'y eut que le duc de Baviere, & l'archevêque de Saltzbourg, qui fournirent d'abord des secours. Ils joignirent leurs troupes à celles des états héréditaires de l'empereur.

Ferdinand, frere de Rodolphe, avait un fils nommé Charles d'Autriche, qu'il avait eu d'un premier mariage, avec la fille d'un sénateur d'Augsbourg. Ce fils n'était point reconnu prince, mais il méritait de l'être. Il commandait un corps considérable. Un comte Montécuculi en commandait un autre; ceux qui ont porté ce nom, ont été destinés à combattre heureusement pour la maison d'Autriche. Les Serin, les Nadasti, les Palfi, étaient à la tête des milices hongroises. Les Turcs furent vaincus dans plusieurs combats; la haute Hongrie fut en sûreté, mais Bude resta toujours aux Ottomans.

1594.

Les Turcs étaient en campagne, & Rodolphe tenait une diete à Augsbourg au mois de Juin, pour s'opposer à eux. Croirait-on qu'il fut ordonné de mettre un trone à la porte de toutes les églises d'Allemagne, pour recevoir des contributions volontaires? C'est la premiere fois qu'on a demandé l'aumône

pour faire la guerre. Cependant les troupes impériales & hongroises, quoique mal payées, combattirent toujours avec courage. L'archiduc Mathias voulut commander l'armée, & la commanda. L'archiduc Maximilien qui gouvernait la Carinthie & la Croatie au nom de l'empereur son frere, se joint à lui : mais ils ne peuvent empêcher les Turcs de prendre la ville de Javarin.

1595.

Par bonheur pour les impériaux, Sigismond Battori, vaivode de Transilvanie, secoue le joug des Ottomans pour prendre celui de Vienne. On voit souvent ces princes passer tour-à-tour d'un parti à l'autre : destinée des faibles, obligés de choisir entre deux protecteurs trop puissants. Battori s'engage à prêter foi & hommage à l'empereur pour la Transilvanie, & pour quelques places de Hongrie, dont il était en possession. Il stipule que s'il meurt sans enfants mâles, l'empereur, comme roi de Hongrie, se mettra en possession de son état, & on lui promet en récompense, Christine, fille de l'archiduc Charles, le titre d'*Illustrissimus*, & l'ordre de la toison d'or.

La campagne fut heureuse, mais les troncs établis à la porte des églises pour payer l'armée, n'étant pas assez remplis, les troupes impériales se révolterent, & pillerent une partie du pays qu'ils étaient venus défendre.

1596.

L'archiduc Maximilien commande cette année contre les Turcs. Mahomet III nouveau sultan, vient en personne dans la Hongrie. Il assiege Agria qui se rend à composition, mais la garnison est massacrée en sortant de la ville. Mahomet indigné contre l'aga des janissaires, qui avait permis cette perfidie, lui fait trancher la tête.

Mahomet défait Maximilien dans une bataille le 26 Octobre. Pendant que l'empereur Rodolphe reste dans Vienne, s'occupe à distiller, à tourner, à chercher la pierre philosophale ; que Maximilien son frere est battu par les Turcs ; que Mathias songe déja à profiter de l'inaction de Rodolphe pour s'élever : Albert, l'un de ses freres qui était cardinal, & dont on n'avait

point entendu parler ençor, était depuis peu gouverneur de la partie des Pays-Bas restée à Philippe II. Il avait succédé dans ce gouvernement à un autre de ses freres, l'archiduc Ernest, qui venait de mourir après l'avoir possédé deux années, sans avoir rien fait de mémorable. Il n'en fut pas de même du cardinal Albert d'Autriche. Il faisait la guerre à Henri IV, que Philippe II avait toujours inquiété depuis la mort de Henri III. Il prit Calais & Ardres.

Henri IV à peine vainqueur de la ligue, demande du secours aux princes protestants; il n'en obtient pas, & se défend lui-même.

1597.

Les Turcs sont toujours dans la Hongrie. Les paysans de l'Autriche foulés par les troupes impériales, se soulevent, & mettent eux-mêmes le comble à la désolation de ce pays. On est obligé d'envoyer contr'eux une partie de l'armée. C'était une bien favorable occasion pour les Turcs; mais par une fatalité singuliere, la haute Hongrie a presque toujours été le terme de leurs progrès, & cette année les révoltes des janissaires firent le salut de l'armée impériale.

1598.

Le comté de Simeren retombe par la mort du dernier comte, à l'électeur Palatin.

Le roi d'Espagne Philippe II meurt à 72 ans, après quarante-deux de regne. Il avait troublé une partie de l'Europe, sans que jamais ni son oncle Ferdinand, ni son cousin Maximilien, ni son neveu Rodolphe eussent servi à ses desseins, ni qu'il eût contribué à leur grandeur. Il avait donné avant sa mort les Pays-Bas à l'infante Isabelle sa fille; ce fut sa dot en épousant le cardinal archiduc Albert. C'était priver son fils Philippe III & la couronne d'Espagne, d'une belle province; mais les troubles qui la déchiraient, la rendaient onéreuse à l'Espagne; & ce pays devait revenir à la couronne espagnole, en cas que l'archiduc Albert n'eût point d'enfants mâles, ce qui arriva en effet.

Il s'agissait de chasser les Turcs de la haute Hongrie. La

diete accorde vingt mois romains pendant trois ans pour cette guerre.

Le même Sigismond Battori qui avait quitté les Turcs, & fait hommage de la Transilvanie à l'empereur, se repent de ces deux démarches. On lui avait donné en échange de sa souveraineté & de la Valachie, les mêmes terres qu'à la reine mere d'Etienne-Jean Sigismond, c'est-à-dire, Opelen & Ratibor en Silésie. Il ne fut pas plus content de son marché que cette reine. Il quitte la Silésie, il rentre dans ses états. Mais toujours inconstant & faible, il les cede à un cardinal son cousin. Ce cardinal André Battori se met aussi-tôt sous la protection des Turcs, reçoit du sultan une veste, comme un gage de la faveur qu'il demande. Semblable à Martinusius, il se met comme lui à la tête d'une armée, mais il est tué en combattant contre les impériaux.

1599.

Par la mort du cardinal Battori, & par la fuite de Sigismond, la Transilvanie reste à l'empereur; mais la Hongrie ne cesse d'être dévastée par les Turcs. Ceux qui s'étonnent aujourd'hui que ce pays si fertile soit si dépeuplé, en trouveront aisément la raison dans le nombre d'esclaves des deux sexes, que les Turcs ont si souvent enlevés.

L'empereur dans cette année se résolut à affranchir enfin le Virtemberg de l'inféodation de l'Autriche. Le Virtemberg ne releva plus que de l'empire, mais il doit toujours revenir à la maison d'Autriche au défaut d'héritiers.

1600.

Les Turcs s'avancent jusqu'à Canise sur la Drave, vers la Stirie. Le duc de Mercœur, célebre prince de la maison de Lorraine, ne put empêcher la prise de cette forte place. Alors les peuples de Transilvanie & de Valachie refusent de reconnaître l'empereur.

1601.

La fortune de Sigismond Battori est aussi inconstante que lui-même: il rentre en Transilvanie, mais il y est défait par le parti

parti des impériaux. Ce ne ſont que des révolutions continuelles dans ces provinces. Heureuſement ce même duc de Mercœur, qui n'avait pu ni défendre ni reprendre Caniſe, prend ſur les Turcs Albe-Royale.

1602.

Enfin l'archiduc Mathias plus agiſſant que ſon frere, & ſecondé du duc de Mercœur, pénetre juſqu'à Bude, mais il l'aſſiege inutilement. Tout cela ne fait qu'une guerre ruineuſe, à charge à l'empereur & à l'empire.

Sigiſmond Battori beaucoup plus malheureux, & mépriſé par les Turcs qui ne le ſecouraient pas, va ſe rendre enfin aux troupes impériales ſans aucune condition; & ce prince qui devait épouſer une archiducheſſe, eſt alors trop heureux d'être baron en Bohême avec une penſion très modique.

1603.

Il y a toujours une fatalité qui arrête les conquêtes des Turcs. Mahomet III qui menaçait de venir commander en perſonne une armée formidable, meurt à la fleur de ſon âge. Il laiſſe ſur le trône des Ottomans ſon fils Achmet, âgé de treize ans. Les factions troublent le ſerrail, & la guerre de Hongrie languit.

La diete de Ratisbonne promet cette fois quatre-vingts mois Romains. Jamais l'empire n'avait encor donné un ſi puiſſant ſecours, mais il ne fut guere fourni qu'en paroles.

Dans cette année Lubeck, Dantzick, Cologne, Hambourg & Brême, villes de l'ancienne hanſe d'Allemagne, obtiennent en France des privileges que ces villes prétendaient avoir eus, & que le tems avait abolis. Les négociants de ces villes furent exemptés du droit d'aubaine, & le ſont encor. Ce ne ſont pas là des événements d'éclat, mais ils contribuent au bien public, & preſque tous ceux qu'on a vus le détruiſent.

1604.

L'empereur eſt ſur le point de perdre la partie de la haute Hongrie qui lui reſtait. Les exactions d'un gouverneur de Caſſovie en ſont cauſe. Ce gouverneur ayant exigé de l'argent

d'un seigneur Hongrois nommé Botskai, ce Hongrois se souleve, fait révolter une partie de l'armée, & se déclare seigneur de la haute Hongrie, sans oser prendre le titre de roi.

1605.

Il ne reste à l'empereur en Hongrie que Presbourg. Les Turcs, & le révolté Botskai avaient le reste. L'archiduc Mathias était dans Presbourg avec une armée, mais le grand-visir était dans la ville de Pest. Botskai se fait proclamer prince de Transilvanie, & reçoit solemnellement dans Pest la couronne de Hongrie par les mains du grand-visir. L'archiduc Mathias est obligé de s'accomoder avec les seigneurs Hongrois, pour conserver ce qui reste de ce pays. Il fut stipulé que dans la suite les états de Hongrie, qui avaient toujours élu leur roi, éliraient eux-mêmes leur gouverneur au nom de leur roi. La nomination aux évêchés était un droit de la couronne, mais les états exigerent qu'on ne nommerait jamais que les Hongrois, & que les évêques nommés par l'empereur, n'auraient point de part au gouvernement du royaume. Moyennant ces concessions & quelques autres, l'Archiduc Mathias obtint que Botskai céderait la Transilvanie, & qu'il ne garderait de la Hongrie que la couronne d'or qu'il avait reçue du grand-visir. Les Hongrois stipulerent expressément que les religions luthérienne & calviniste feraient autorisées.

Sous ce gouvernement faible de Rodolphe l'Allemagne n'était pourtant pas troublée. Il n'y avait alors que de très petites guerres intestines, comme celle du duc de Brunsvick, qui voulait soumettre la ville de Brunsvick, & du duc de Bavière, qui voulait subjuguer Donavert. Le duc de Bavière riche & puissant vint à bout de Donavert, mais le duc de Brunsvick ne put prévaloir contre Brunsvick, qui resta longtems encor libre & impériale. Elle était soutenue par la hanse teutonique. Les grandes villes commerçantes pouvaient alors se défendre aisément contre les princes. On ne levait, comme on sait, de troupes qu'en cas de guerre. Ces milices nouvelles des princes & des villes étaient également mauvaises. Mais depuis que les princes se sont appliqués à tenir en tout tems des troupes disciplinées, les choses ont bien changé.

L'Allemagne d'ailleurs fut tranquille malgré trois religions opposées l'une à l'autre, malgré les guerres des Pays-Bas, qui inquiétaient sans cesse les frontieres, malgré les troubles de la Hongrie & de la Transilvanie. La faiblesse de Rodolphe en Allemagne n'eut pas le même sort que celle de Henri III en France. Tous les seigneurs sous Henri III voulurent devenir indépendants & puissants ; ils troublerent tout. Mais les seigneurs Allemands étaient ce que les seigneurs Français voulaient être.

1606.

L'archiduc Mathias traite avec les Turcs, mais sans effet. Tant de traités avec les Turcs, avec les Hongrois, avec les Transilvains, ne sont que de nouvelles semences de troubles. Les Transilvains après la mort de Botskai, élisent Sigismond Ragotski pour vaivode, malgré les traités faits avec l'empereur ; & l'empereur le souffre.

1607. 1608.

Rodolphe qui achetait si chérement la paix chez lui, négocie pour l'établir enfin dans les Pays-Bas ; on ne pouvait l'avoir qu'aux dépens de la branche d'Autriche Espagnole, comme il l'avait à ses dépens en Hongrie. La fameuse union d'Utrecht de 1579 était trop puissante pour céder. Il falait reconnaître les états généraux des sept Provinces-Unies libres & indépendants. C'était principalement de l'Espagne que les sept provinces exigeaient cette reconnaissance autentique. Rodolphe leur écrit : *Vous êtes des états mouvants de l'empire ; votre constitution ne peut changer sans le consentement de l'empereur votre chef.* Les états généraux ne firent pas seulement de réponse à cette lettre. Ils continuent à traiter avec l'Espagne, qui reconnut enfin en 1609 leur indépendance.

Cependant cette philosophie tranquille & indifférente de Rodolphe, plus convenable à un homme privé qu'à un empereur, enhardit enfin l'ambition de l'archiduc Mathias son frere ; il songe à ne lui laisser que le titre d'empereur, & à se faire souverain de la Hongrie, de l'Autriche, de la Bohême, dont Rodolphe négligeait le gouvernement. La Hongrie était

envahie presque toute entiere par les Turcs, & déchirée par ses factions; l'Autriche exposée; la Bohême mécontente. L'inconstant Battori, par une nouvelle vicissitude de sa fortune, venait encor d'être rétabli en Transilvanie par les suffrages de la nation, & par la protection du sultan. Mathias négociait avec Battori, avec les Turcs, avec les mécontents de la Hongrie. Les états d'Autriche lui avaient fourni beaucoup d'argent. Il était à la tête d'une armée; il prenait sur lui tous les soins, & voulait en recueillir le fruit.

L'empereur retiré dans Prague apprend les desseins de son frere, il craint pour sa sûreté. Il ordonne quelques levées à la hâte. Mathias son frere leve le masque, il marche vers Prague. Les protestants de la Bohême prennent ce tems de crise pour demander de nouveaux privileges à Rodolphe qu'ils menacent d'abandonner. Ils obtiennent que le clergé catholique ne se mêlera plus des affaires civiles; qu'il ne fera aucune acquisition de terres, sans le consentement des états; que les protestants seront admis à toutes les charges. Cette condescendance de l'empereur irrite les catholiques; il se voit réduit à recevoir la loi de son frere.

Il lui cede le 11 Mai la Hongrie, l'Autriche, la Moravie, & il se réserve seulement dans ce triste accord, l'usufruit de la Bohême, & la suzeraineté de la Silésie. Il se dépouillait de ce qu'il avait gouverné avec faiblesse, & qu'il ne pouvait plus garder. Son frere n'acquérait d'abord en effet que de nouveaux embarras. Il avait à se concilier les protestants de l'Autriche, qui demandaient les armes à la main, à leur nouveau maître, l'exercice libre de leur religion, & auxquels il falut l'accorder, du moins hors des villes. Il avait à ménager les Hongrois, qui ne voulaient pas qu'aucun Allemand eût chez eux de charge publique. Mathias fut obligé d'ôter aux Allemands leurs emplois en Hongrie. Voilà comme il tâchait de s'affermir pour être en état de résister enfin à la puissance Ottomane.

1609.

Plus la religion protestante gagnait de terrain dans les domaines autrichiens, plus elle devenait puissante en Allemagne. La succession de Clèves & de Juliers mit aux mains les deux

partis qui s'étaient longtems ménagés depuis la paix de Passau. Elle fit renaître une ligue protestante plus dangereuse que celle de Smalcade, & produisit une ligue catholique. Ces deux factions furent prêtes de ruiner l'empire.

Les maisons de Brandebourg, de Neubourg, de Deux-Ponts, de Saxe, & enfin Charles d'Autriche, marquis de Burgau, se disputaient l'héritage de Jean-Guillaume, dernier duc de Clèves, Berg & Juliers, mort sans enfants.

L'empereur crut mettre la paix entre les prétendants, en sequestrant les états que l'on disputait. Il envoie l'archiduc Léopold son cousin prendre possession du duché de Clèves; mais d'abord l'électeur de Brandebourg, Jean Sigismond, s'accorde avec le duc de Neubourg son compétiteur pour s'y opposer. L'affaire devient bientôt une querelle de princes protestants avec la maison d'Autriche. Les princes de Brandebourg déja en possession & unis par le danger, en attendant que l'intérêt les divisât, soutenus de l'électeur Palatin, Fréderic IV, implorent le secours de Henri IV roi de France.

Alors se formerent les deux ligues opposées. La protestante qui soutenait les maisons de Brandebourg & de Neubourg; la catholique qui prenait le parti de la maison d'Autriche. L'électeur Palatin, Fréderic IV, quoique calviniste, était à la tête de tous les confédérés de la confession d'Augsbourg; c'étaient le duc de Virtemberg, le landgrave de Hesse-Cassel, le margrave d'Anspach, le margrave de Bade-Dourlach, le prince d'Anhalt, plusieurs villes impériales. Ce parti prit le nom d'*Union évangélique*.

Les chefs de la ligue catholique opposée étaient Maximilien, duc de Bavière, les électeurs catholiques, & tous les princes de cette communion. L'électeur de Saxe même se mit dans ce parti, tout luthérien qu'il était, dans l'espérance de l'investiture des duchés de Clèves & de Juliers. Le landgrave de Hesse-Darmstadt, protestant, était aussi de la ligue catholique. Il n'y avait aucune raison qui pût faire de cette querelle une querelle de religion: mais les deux partis se servaient de ce nom pour animer les peuples. La ligue catholique mit le pape Paul V & le roi d'Espagne Philippe III dans son parti. *L'union évangélique* mit Henri IV dans le sien. Mais le pape & le roi

d'Espagne ne donnaient que leur nom ; & Henri IV allait marcher en Allemagne à la tête d'une armée disciplinée & victorieuse, avec laquelle il avait déja détruit une ligue catholique.

1610.

Ces mots de ralliement, *catholique*, *évangélique*, ce nom du *pape*, dans une querelle toute profane, furent la véritable & unique cause de l'assassinat du grand Henri IV, tué, comme on sait, le 14 Mai au milieu de Paris par un fanatique imbécille & furieux. On ne peut en douter ; l'interrogatoire de Ravaillac, ci-devant moine, porte qu'il assassina Henri IV parce qu'on disait partout *qu'il allait faire la guerre au pape*, & que c'était la faire à DIEU.

Les grands desseins de Henri IV périrent avec lui. Cependant il resta encor quelque ressort de cette grande machine qu'il avait mise en mouvement. La ligue protestante ne fut pas détruite. Quelques troupes Françaises sous le commandement du maréchal de la Châtre, soutinrent le parti de Brandebourg & de Neubourg.

En vain l'empereur adjuge Clèves & Juliers par provision à l'électeur de Saxe, à condition qu'il prouvera son droit. Le maréchal de la Châtre n'en prend pas moins Juliers, & n'en chasse pas moins les troupes de l'archiduc Léopold. Juliers reste en commun pour quelque tems à Brandebourg & à Neubourg.

1611.

L'extrême confusion où était alors l'Allemagne, montre ce que Henri IV aurait fait s'il eût vécu. Rodolphe philosophait & s'occupait à fixer le mercure dans Prague. L'archiduc Léopold chassé de Juliers avec son armée mal payée, va en Bohême la faire subsister de pillage. Il y usurpe toute l'autorité de l'empereur, qui se voit dépouillé de tous côtés par les princes de son sang. Mathias qui avait déja forcé son frere à lui céder tant d'états, ne veut pas qu'un autre que lui dépouille le chef de la maison. Il vient à Prague avec des troupes, & y force son frere à prier les états de le couronner *par excès d'affection fraternelle*.

Mathias eſt ſacré roi de Bohême le 21 Mai ; il ne reſte à Rodolphe que le titre de roi, auſſi vain pour lui que celui d'empereur.

1612.

Rodolphe meurt le 20 Janvier, à compter ſelon le nouveau calendrier. Il n'avait jamais voulu ſe marier. Sa maiſon, dont on avait tant craint la vaſte puiſſance, n'eut preſque aucune conſidération de ſon tems en Europe, depuis le commencement du dix-ſeptiéme ſiécle. Sa nonchalance & la faiblaiſſe de Philippe III en Eſpagne en furent la cauſe. Rodolphe avait perdu ſes états, & conſervé de l'argent comptant. On prétend qu'on trouva dans ſon épargne quatorze millions d'écus. Cela découvre une ame petite. Avec ces quatorze millions & du courage, il eût pu reprendre Bude ſur les Turcs, & rendre l'empire reſpectable. Mais ſon caractere le fit vivre en homme privé ſur le trône, & il fut plus heureux que ceux qui le dépouillerent & le mépriſerent.

MATHIAS,

QUARANTE-CINQUIÉME EMPEREUR.

1612.

MAthias, frere de Rodolphe, eſt élu unanimement, & cette unanimité ſurprend l'Europe. Mais les tréſors de ſon frere l'avaient enrichi, & le voiſinage des Turcs rendait néceſſaire l'élection d'un prince de la maiſon d'Autriche, roi de Hongrie.

La capitulation de Charles-Quint n'avait point juſques-là été augmentée. Elle le fut de quelques articles pour Mathias, dont l'ambition s'était aſſez manifeſtée.

La Hongrie & la Tranſilvanie étaient toujours dans le même état. L'empereur avait peu de terrain pardelà Presbourg ; & le nouveau prince de Tranſilvanie, Gabriel Battori était vaſſal du ſultan.

1613.

Ces deux grandes ligues, la proteſtante & la catholique qui avaient menacé l'Allemagne d'une guerre civile, s'étaient comme diſſipées elles-mêmes, après la mort de Henri IV. Les proteſtants ſe contentaient ſeulement de refuſer de l'argent à l'empereur dans les dietes. La querelle ſur la ſucceſſion de Juliers, qu'on croyait qui embraſerait l'Europe, ne devint plus qu'une de ces petites guerres particulieres, qui ont troublé de tout tems quelques cantons d'Allemagne, ſans diſſoudre le corps germanique.

Le duc de Neubourg, & l'électeur de Brandebourg s'étant mis en poſſeſſion de Clèves & de Juliers, devaient être néceſſairement brouillés pour le partage. Un ſoufflet donné par l'électeur de Brandebourg au duc de Neubourg, ne pacifia pas le différend. Les deux princes ſe firent la guerre. Le duc de Neubourg ſe fit catholique pour avoir la protection de l'empereur & du roi d'Eſpagne. L'électeur de Brandebourg introduiſit le calviniſme dans le pays pour animer la ligue proteſtante en ſa faveur.

Cependant les autres princes demeuraient dans l'inaction; & l'électeur de Saxe lui-même, malgré le jugement impérial rendu en ſa faveur, ne remuait pas. Les pays-Bas eſpagnols & hollandais ſe mêlaient de la querelle. Deux grands généraux, le marquis de Spinola, de la part de l'Eſpagne, ſecourait Neubourg; le comte Maurice, de la part des états généraux, était armé pour Brandebourg. C'eſt une ſuite de la conſtitution de l'Allemagne, que des puiſſances étrangeres puſſent prendre plus de part à ces querelles inteſtines, que l'Allemagne même. L'intérieur du corps germanique n'en était point ébranlé. Cette paix intérieure était ſouvent troublée par les fréquents démêlés d'une ville avec une autre, des princes avec les villes, des princes avec les princes. Mais le corps germanique ſubſiſtait par ces diviſions mêmes, qui mettaient une balance à-peu-près égale entre ſes membres.

1614.

Il n'en était pas de même en Hongrie & en Tranſilvanie.

L'empereur

L'empereur Mathias se préparait contre le Turc. Le vaivode de Transilvanie, Gabriel Battori, se ménageait entre l'empereur chrétien & l'empereur musulman. Les Turcs poursuivent Battori. Il est abandonné de ses sujets; l'empereur ne peut le secourir; Battori se fait donner la mort par un de ses soldats. Exemple unique parmi les princes modernes.

Un pacha investit Bethlem-Gabor de la Transilvanie. Cette province semblait à jamais perdue pour la maison d'Autriche. Le nouveau sultan Achmet, maître d'une si grande partie de la Hongrie, jeune & ambitieux, faisait craindre que Presbourg ou Vienne ne fît les limites des deux empires. On avait été toujours dans ces alarmes sur la fin du regne de Rodolphe; mais la vaste étendue de l'empire ottoman, qui depuis si longtems inquiétait les chrétiens, fut ce qui les sauva. Les Turcs étaient souvent en guerre avec les Persans. Leurs frontieres du côté de la mer Noire souffraient beaucoup des révoltes des Géorgiens, & des Mingreliens. On contenait difficilement les Arabes; & il arrivait souvent que dans le tems même qu'on craignait en Hongrie & en Italie une nouvelle inondation de Turcs, ils étaient obligés de faire une paix même désavantageuse pour la défense de leur propre pays.

1615.

L'empereur Mathias a le bonheur de conclure avec le sultan Achmet un traité plus favorable que la guerre n'eût pu l'être. Il stipule sans tirer l'épée la restitution d'Agria, de Canise, d'Albe-Royale, de Pest, & même de Bude: ainsi il est en possession de presque toute la Hongrie, en laissant toujours la Transilvanie & Bethlem-Gabor sous la protection des Ottomans. Ce traité augmente la puissance de Mathias. L'affaire de la succession de Juliers est presque la seule chose qui inquiete l'intérieur de l'empire; mais Mathias ménage les princes protestants, en laissant toujours ce pays partagé entre la maison Palatine de Neubourg, & celle de Brandebourg. Il avait besoin de ces ménagements pour perpétuer l'empire dans la maison d'Autriche.

1616.

Cette année & les ſuivantes ſont remplies de négociations & d'intrigues. Mathias était ſans enfants, & avait perdu ſa ſanté & ſon activité. Il falait pour aſſurer l'empire à ſa maiſon commencer par lui aſſurer la Bohême & la Hongrie. Les conjonctures étaient délicates; les états de ces deux royaumes étaient jaloux du droit d'élection; l'eſprit de parti y régnait; & l'eſprit d'indépendance encor plus : la différence des religions y nourriſſait la diſcorde : mais les proteſtants & les catholiques aimaient également leurs privileges. Les princes d'Allemagne paraiſſaient encor moins diſpoſés à choiſir un empereur autrichien, & l'union évangélique toujours ſubſiſtante, laiſſait peu d'eſpérance à cette maiſon.

Il lui faut donc commencer par aſſurer la ſucceſſion de la Bohême & de la Hongrie. Il avait ravi ces états à ſon frere, il n'en fait point paſſer l'héritage aux freres qui lui reſtent, Maximilien & Albert. Il n'y a guere d'apparence qu'ils y aient tous deux renoncé de bon gré. Albert ſurtout, à qui le roi d'Eſpagne avait laiſſé les Pays-Bas, aurait été plus qu'un autre en état de ſoutenir la dignité impériale, s'il eût régné ſur la Hongrie & ſur la Bohême. C'eſt ſur un couſin, ſur Ferdinand de Gratz, duc de Stirie, que Mathias veut faire tomber ces couronnes. Le droit du ſang fut donc peu conſulté.

1617.

Ferdinand eſt élu & reconnu ſucceſſeur au royaume de Bohême par les états, & couronné en cette qualité le 29 Juin. L'union évangélique commence à s'effaroucher de voir ces premiers pas de Ferdinand de Gratz vers l'empire. Mathias & Ferdinand ménagent plus que jamais l'électeur de Saxe, qui n'eſt point de l'union évangélique, & qui dans l'eſpérance d'avoir Clèves, Berg & Juliers, embraſſe toujours le parti de la maiſon d'Autriche. La maiſon Palatine ayant des intérêts tout contraires, eſt toujours à la tête des proteſtants. Et c'eſt-là l'origine de la funeſte guerre entre Ferdinand & la maiſon Palatine : c'eſt celle de la guerre de trente ans qui déſola tant de provinces, qui fit venir les Suédois au milieu de

l'Allemagne, & qui produisit enfin le traité de Vestphalie, & donna une nouvelle face à l'empire.

Mathias engage la branche d'Autriche espagnole à céder les prétentions qu'elle peut avoir sur la Hongrie & sur la Bohême. Philippe III, roi d'Espagne, abandonne ses droits sur ces royaumes à Ferdinand, à condition qu'au défaut de la postérité mâle de Ferdinand, la Hongrie & la Bohême appartiendront aux fils de Philippe III, ou à ses filles, & aux enfants de ses filles, selon l'ordre de la primogéniture. Par ce pacte de famille ces états pouvaient aisément tomber à la maison de France: car si une fille héritiere de Philippe III épousait un roi de France, le fils ainé de ce roi acquérait un droit à la Hongrie & à la Bohême.

Ce pacte de famille était évidemment contraire au testament de l'empereur Ferdinand I. Les dispositions des hommes pour établir la paix dans l'avenir, préparent presque toujours la division. Enfin ce nouveau traité révoltait les Hongrois & les Bohémiens, qui voyaient qu'on disposait d'eux sans les consulter. Les protestants de Bohême commencent par se confédérer à l'exemple de l'union évangélique. Bientôt ils entraînent les catholiques dans leur parti, parce qu'il s'agit des droits de l'état & non de la religion. La Silésie, ce grand fief de la Bohême, se joint à elle. La guerre civile est allumée. Un comte de Turm, ou de la Tour, homme de génie, est à la tête des confédérés; il fait la guerre réguliérement & avec avantage; ses partis vont jusqu'aux portes de Vienne.

1619.

L'empereur Mathias meurt au mois de Mars, au milieu de cette révolution subite, sans pouvoir prévoir quel sera le destin de sa maison.

Son cousin Ferdinand de Gratz est assez heureux d'abord pour ne point éprouver de grandes contradictions en Hongrie, dont il avait chassé les Turcs par un traité qui le rendait agréable au royaume; mais il voit la Bohême, la Silésie, la Moravie, la Lusace liguées contre lui, les protestants de l'Autriche prêts à éclater, & ceux de l'Allemagne peu disposés à l'élever à l'empire. La maison d'Autriche n'avait point encor eu

de moment plus critique. D'un côté quatre électeurs offrent la couronne impériale à Maximilien duc de Bavière, de l'autre, la Bohême offre sa souveraineté d'abord au duc de Savoie, trop éloigné pour l'accepter, & ensuite à l'électeur Palatin, Fréderic V, qui l'obtint pour son malheur. Cependant on s'assemble à Francfort pour élire un roi des Romains, un roi d'Allemagne, un empereur. Presque toutes les cours de l'Europe sont en mouvement pour cette grande affaire. Les états de la Bohême députent à Francfort pour faire exclure Ferdinand du droit de suffrage. Ils ne le reconnoissaient pas pour roi; & conséquemment ils ne voulaient pas qu'il eût de voix. Non seulement il était menacé de n'être pas empereur, mais même de n'être pas électeur. Il fut l'un & l'autre. Il se donna sa voix pour l'empire, il eut celles des catholiques & même des protestants. Chaque électeur fut tellement ménagé, que chacun crut voir son intérêt particulier dans l'élévation de Ferdinand de Gratz. L'électeur Palatin lui-même, à qui la Bohême déférait sa couronne, fut obligé de donner sa voix, dont le refus aurait été inutile. Cette élection fut faite le 19 Août 1619; il est couronné à Aix-la-Chapelle le 9 Septembre; il signe auparavant une capitulation un peu plus étendue que celle de ses prédécesseurs.

FERDINAND II,

QUARANTE-SIXIÉME EMPEREUR.

1619.

DAns le tems même que Ferdinand II est couronné empereur, les états de Bohême nomment pour roi l'électeur Palatin. Cet honneur était devenu plus dangereux qu'auparavant par la nomination de Ferdinand à l'empire. C'était le tems d'une grande crise pour le parti protestant. Si Fréderic eût été secouru par son beau-pere Jacques, roi d'Angleterre, le succès paraissait assuré. Mais Jacques ne lui donna que des

conseils, & ces conseils furent de refuser. Il ne le crut pas, & s'abandonna à la fortune.

Il est solemnellement couronné dans Prague le 4 Novembre, avec l'électrice princesse d'Angleterre; mais il est couronné par l'administrateur des Hussites, non par l'archevêque de Prague.

Cela seul annonçait une guerre de religion, aussi-bien que de politique. Tous les princes protestants, hors l'électeur de Saxe, étaient pour lui. Il avait dans son armée quelques troupes anglaises, que des seigneurs d'Angleterre lui avaient amenées par amitié pour lui, & par haine pour la religion catholique, & par la gloire de faire ce que son beau-pere Jacques I ne faisait pas. Il était secondé par le vaivode de Transilvanie, Bethlem-Gabor, qui attaquait le même ennemi en Hongrie. Gabor pénétra même jusqu'aux portes de Vienne, & delà il retourna sur ses pas prendre Presbourg. La Silésie était toute soulevée contre l'empereur; le comte de Mansfeld soutenait en Bohême le parti du Palatin; les protestants même de l'Autriche inquiétaient l'empereur. Si la maison Bavaroise avait été réunie comme celle d'Autriche le fut toujours, le parti du nouveau roi de Bohême aurait été le plus fort: mais le duc de Bavière, riche & puissant, était loin de contribuer à la grandeur de la branche ainée de sa maison. La jalousie, l'ambition, la religion le jetterent dans le parti de l'empereur; de sorte qu'il arriva à la maison Bavaroise sous Ferdinand de Gratz, ce qui était arrivé à la maison de Saxe sous Charles-Quint.

La ligue protestante & la ligue catholique étaient à-peu-près également puissantes dans l'Allemagne, mais l'Espagne & l'Italie appuyaient Ferdinand. Elles lui fournissaient de l'argent levé sur le clergé, & des troupes. La France qui n'était pas encor gouvernée par le cardinal de Richelieu, oubliait ses anciens intérêts. La cour de Louis XIII, faible & orageuse, semblait avoir des vues (supposé qu'elle en eût) toutes contraires aux desseins du grand Henri IV.

1620.

Louis XIII envoie en Allemagne le duc d'Angoulême, à

la tête d'une ambassade solemnelle, pour offrir ses bons offices, au lieu d'y marcher avec une armée. Les princes assemblés à Ulm, écoutent le duc d'Angoulême & ne concluent rien. La guerre en Bohême continue. Bethlem-Gabor se fait reconnaître roi en Hongrie, comme le Palatin Fréderic V en Bohême. Un ambassadeur de la Porte & un de Venise favorisent cette révolution des états de Hongrie dans la ville de Neuhausel. On n'était pas accoutumé à voir ainsi les Turcs & les Vénitiens réunis; mais Venise avait tant de démêlés avec la branche d'Autriche espagnole, qu'elle déclarait ouvertement ses sentiments contre toute la maison.

Toute l'Europe était partagée dans cette querelle, mais plutôt par des vœux que par des effets. Et l'Empereur était bien mieux secondé en Allemagne que l'électeur Palatin.

D'un côté l'électeur de Saxe déclaré pour l'empereur, entre dans la Lusace: de l'autre le duc de Bavière pénetre en Bohême avec une puissante armée: tandis que les armes de l'empereur résistent, au moins en Hongrie, contre Bethlem-Gabor.

Le Palatin est attaqué à la fois & dans son nouveau royaume de Bohême, & dans son électorat. Henri-Fréderic de Nassau, frere, & depuis successeur de Maurice le stadhouder des Provinces-Unies, y combattait pour lui. Il y avait encor des Anglais. Mais contre lui était le célebre Spinola, avec l'élite des troupes des Pays-Bas espagnols. Le Palatinat est ravagé. Une bataille décide en Bohême du sort de la maison d'Autriche & de la maison Palatine.

Fréderic est entiérement défait le 19 Novembre auprès de Prague, par son parent Maximilien de Bavière; il fuit d'abord en Silésie avec sa femme & deux de ses enfants, & perd en un jour les états de ses aïeux & ceux qu'il avait acquis.

1621.

Le roi d'Angleterre Jacques négocie en faveur de son malheureux gendre aussi infructueusement qu'il s'était conduit faiblement.

L'empereur met l'électeur Palatin au ban de l'empire par un arrêt de son conseil aulique, le 20 Janvier. Il proscrit le duc Jagendorff en Silésie, le prince d'Anhalt, les comtes de

Hoenlo, de Mansfeld, de la Tour, tous ceux qui ont pris les armes pour Frédéric.

Ce prince vaincu n'a pour lui que des intercesseurs & point de vengeur. Le roi de Dannemarck presse l'empereur d'user de clémence. Ferdinand n'en fait pas moins passer par les mains du bourreau un grand nombre de gentilshommes bohémiens.

Un de ses généraux, le comte de Buquoy, acheve de soumettre ce qui reste de rebelles en Bohême, & delà il court assurer la haute Hongrie contre Bethlem-Gabor. Buquoy est tué dans cette campagne; & Ferdinand s'accomode bientôt avec le Transilvain, auquel il cede un grand terrain pour être plus sûr du reste.

Cependant l'électeur Palatin se réfugie de Silésie en Dannemarck, & de Dannemarck en Hollande. Le duc de Bavière s'empare du haut Palatinat; tandis que le marquis de Spinola répand dans le Palatinat les troupes espagnoles, fournies par l'archiduc, gouverneur des Pays-Bas.

Le Palatin n'avait pu obtenir de son beau-pere, le roi Jacques, & du roi de Dannemarck que de bons offices & des ambassades inutiles à Vienne. Il n'obtenait rien de la France, dont l'intérêt était de prendre son parti. Ses seules ressources étaient alors dans deux hommes qui devaient naturellement l'abandonner. C'était le duc de Jagendorff en Silésie, & le comte de Mansfeld dans le Palatinat, tous deux proscrits par l'empereur & pouvant mériter leur grace en quittant le parti du Palatin. Ils firent pour lui des efforts incroyables. Mansfeld surtout fut toujours à la tête d'une petite armée, qu'il conserva malgré la puissance autrichienne. Elle n'avait pour toute solde que l'art de Mansfeld, de faire la guerre en partisan habile, art assez en usage alors dans un tems où l'on ne connaissait pas ces grandes armées toujours subsistantes, & où un chef résolu pouvait se maintenir quelque tems à la faveur des troubles. Mansfeld réveillait & encourageait les princes protestants voisins.

Christiern surtout, prince de Brunsvick, administrateur, ce qui au fond ne veut dire qu'usurpateur de l'évêché d'Halberstadt, se joignit à Mansfeld. Ce Christiern s'intitulait,

ami de DIEU *& ennemi des prêtres ;* il n'était pas moins ennemi des peuples dont il ravageait le territoire. Mansfeld & lui firent beaucoup de mal au pays, sans faire du bien à l'électeur Palatin.

Les princes d'Orange & les Provinces-Unies qui faisaient la guerre contre les Espagnols, aux Pays-Bas, étaient obligés d'y employer toutes leurs forces, & n'étaient pas en état de donner au Palatin des secours efficaces. Son parti était accablé, mais il ne laissait pas de donner de tems en tems de violentes secousses : & à la moindre occasion il se trouvait quelque prince protestant qui armait en sa faveur. Le landgrave de Hesse-Cassel disputait quelques terres au landgrave de Darmstadt. Piqué contre l'empereur qui favorisait son compétiteur, il soutenait autant qu'il le pouvait le parti de l'électeur Palatin. Le margrave de Bade-Dourlach s'unissait avec Mansfeld ; & en général tous les princes protestants craignant de se voir bientôt forcés de restituer les biens ecclésiastiques, paraissaient disposés à prendre les armes dès qu'ils seraient secondés de quelques puissances.

1622.

C'est toujours le duc de Bavière qui fait le bonheur de Ferdinand. Ce sont ses généraux & ses troupes qui achevent de ruiner le parti du Palatin son parent. Tilli, général Bavarois, qui depuis fut un des plus grands généraux de l'empereur, défait entiérement auprès d'Aschaffembourg ce prince de Brunsvick, surnommé à bon droit *l'ennemi des prêtres*, puisqu'il venait de piller l'abbaye de Fulde, & toutes les terres ecclésiastiques de cette partie de l'Allemagne.

Il ne restait plus que Mansfeld qui pût défendre encor le Palatinat, & il en était capable, étant à la tête d'une petite armée, qui avec les débris de celle de Brunsvick, allait jusqu'à dix mille hommes. Mansfeld était un homme extraordinaire, bâtard d'un comte de ce nom, n'ayant de fortune que son courage & son habileté ; secouru en secret des princes d'Orange, & des autres protestants, il se trouvait général d'une armée qui n'appartenait qu'à lui.

Le malheureux Fréderic fut assez mal conseillé pour renoncer

à

à ce secours, dans l'espérance qu'il obtiendrait de l'empereur des conditions favorables qu'il ne pouvait obtenir que par la force. Il pressa lui-même Brunsvick & Mansfeld de l'abandonner. Ces deux chefs errants passent en Lorraine & en Alsace, & cherchent de nouveaux pays à ravager.

Alors Ferdinand II, pour tout accomodement avec l'électeur Palatin, envoie Tilli victorieux prendre Heidelberg, Manheim & le reste du pays ; tout ce qui appartenait à l'électeur fut regardé comme le bien d'un proscrit. Il avait la plus nombreuse & la plus belle bibliotheque d'Allemagne, surtout en manuscrits ; elle fut transportée chez le duc de Bavière, qui l'envoya par eau à Rome. Plus du tiers fut perdu par un naufrage, & le reste est conservé encor dans le Vatican.

La religion & l'amour de la liberté excitent toujours quelques troubles en Bohême. Mais ce ne sont plus que des séditions qui finissent par des supplices. L'empereur fait sortir de Prague tous les ministres luthériens, & fait fermer leurs temples. Il donne aux Jésuites l'administration de l'université de Prague. Il n'y avait plus alors que la Hongrie qui pût inquiéter la prospérité de l'empereur. Il acheve de s'assurer la paix avec Bethlem-Gabor, en le reconnaissant souverain de la Transilvanie, & en lui cédant sur les frontieres de son état sept comtés, qui composent cinquante lieues de pays. Le reste de la Hongrie, théatre éternel de la guerre, ravagé depuis longtems sans interruption, n'était encor à la maison d'Autriche d'aucune ressource, mais c'était toujours un boulevard des états autrichiens.

1623.

L'empereur affermi en Allemagne assemble une diete à Ratisbonne, dans laquelle il déclare " que l'électeur Palatin s'étant „ rendu criminel de lèze-majesté, ses états, ses biens & ses „ dignités sont dévolues au domaine impérial ; mais que ne „ voulant pas diminuer le nombre des électeurs, il veut, com- „ mande, & ordonne que Maximilien, duc de Bavière, soit „ investi dans cette diete de l'électorat Palatin „. C'était parler en maître. Les princes catholiques accéderent tous à la volonté de l'empereur. Les protestants firent quelques remontrances publiques. L'électeur de Brandebourg, les ducs de

Brunſvick, de Holſtein, de Meckelbourg, les villes de Brême, de Hambourg, de Lubeck, & d'autres renouvellerent la ligue évangélique. Le roi de Dannemarck ſe joignit à eux ; mais cette ligue n'étant que défenſive, laiſſa l'empereur en pleine liberté d'agir.

Le 25 Février, Ferdinand ſur ſon trône, inveſtit le duc de Bavière de l'électorat Palatin. Le vice-chancelier dit expreſſément, que *l'empereur lui confere cette dignité de ſa pleine puiſſance.*

On ne donna point par cette inveſtiture les terres du Palatinat au duc de Bavière ; c'était un article important qui faiſait encor de grandes difficultés.

Jean-George de Hoenzollern, l'ainé de la maiſon de Brandebourg, eſt fait prince de l'empire à cette diete.

Brunſvick, *l'ennemi des prêtres*, & le fameux général Mansfeld, toujours ſecrettement appuyés par les princes proteſtants, reparaiſſent dans l'Allemagne. Brunſvick s'établit d'abord dans la Baſſe-Saxe, & enſuite dans la Veſtphalie. Le comte de Tilli défait ſon armée & la diſperſe. Mansfeld demeure toujours inébranlable, & invincible. C'était le ſeul appui qu'eut alors le Palatin ; & cet appui ne ſuffiſait pas pour lui faire rendre ſes domaines.

1624.

La ligue proteſtante couvait toujours un feu prêt à éclater contre l'empereur. Le roi d'Angleterre, Jacques I, n'ayant pu rien obtenir en faveur du Palatin ſon gendre par les négociations, s'unit enfin avec la ligue de la Baſſe-Saxe, & le roi de Dannemarck, Chriſtiern IV, eſt déclaré chef de la ligue ; mais ce n'était pas encor là le chef qu'il falait pour tenir tête à la fortune de Ferdinand II.

Le roi d'Angleterre fournit de l'argent, le roi de Dannemarck, Chriſtiern IV, amene des troupes. Le fameux Mansfeld groſſit ſa petite armée, & on ſe prépare à la guerre.

1625.

A peine le roi d'Angleterre a-t-il pris enfin la réſolution de ſecourir efficacement ſon gendre, & de ſe déclarer contre la

maison d'Autriche, qu'il meurt au mois de Mars, & laisse les confédérés privés de leur plus puissant secours.

Ce n'était qu'une partie de l'union évangélique qui avait levé l'étendard. La Basse-Saxe était le théatre de la guerre.

1626.

Les deux grands généraux de l'empereur, Tilli & Valstein, arrêtent les progrès du roi de Dannemarck, & des confédérés. Tilli défait le roi de Dannemarck en bataille rangée près de Northeim dans le pays de Brunsvick. Cette victoire paraît laisser le Palatin sans ressources. Mansfeld qui ne perdait jamais courage, transporte ailleurs le théatre de la guerre, & va par le Brandebourg, la Silésie, la Moravie attaquer en Hongrie l'empereur. Bethlem-Gabor, avec qui l'empereur n'avait pas tenu tous ses engagements, reprend les armes, se joint à Mansfeld, & lui amene dix mille hommes. Il arme les Turcs qui étaient toujours maîtres de Bude; mais ce projet si grand & si hardi avorte sans qu'il en coûte de peine à Ferdinand. Les maladies détruisent l'armée de Mansfeld. Il meurt de la contagion à la fleur de son âge, en exhortant ce qui lui reste de soldats à sacrifier leur vie pour la liberté germanique.

Le prince de Brunsvick, cet autre soutien de l'électeur Palatin, était mort quelque tems auparavant. La fortune ôtait au Palatin tous les secours, & favorisait en tout Ferdinand: cet empereur venait de faire élire son fils Ferdinand-Ernest roi de Hongrie. Bethlem-Gabor veut en vain soutenir ses droits sur ce royaume; les Turcs, dans la minorité du sultan Amurath IV, ne peuvent le secourir; il désole à la vérité la Stirie, mais Valstein le repousse comme il a repoussé les Danois; enfin l'empereur heureux par ses ministres comme par ses généraux, contient Bethlem-Gabor par un traité, qui en lui laissant la Transilvanie, & les sept comtés adjacents, assure le tout à l'Autriche après la mort de Gabor.

1627.

Tout réussit à Ferdinand sans qu'il ait d'autre soin que de souhaiter & d'ordonner. Le comte de Tilli poursuit le roi de Dannemarck & les confédérés. Ce roi se retire dans ses états.

Les ducs de Holſtein & de Brunſvick déſarment preſque auſſitôt qu'ils ont armé. L'électeur de Brandebourg qui avait ſeulement permis que ſes ſujets s'enrôlaſſent au ſervice du Dannemarck, les rappelle, & rompt toute aſſociation. Le comte de Tilli, & Valſtein devenu duc de Friedland, font vivre partout à diſcrétion leurs troupes victorieuſes.

Ferdinand joignant les intérêts de la religion à ceux de ſa politique, veut retirer l'évêché de Halberſtadt des mains de la maiſon de Brunſvick, & les archevêchés de Magdebourg & de Brême des mains de la maiſon de Saxe, pour les donner à un de ſes fils, avec pluſieurs abbayes.

Il avait fait élire ſon fils, Ferdinand Erneſt, roi de Hongrie: il le fait couronner roi de Bohême ſans élection; car les Hongrois, voiſins des Turcs & de Bethlem-Gabor, devaient être ménagés. Mais la Bohême était regardée comme aſſervie.

1628.

Ferdinand jouit alors de l'autorité abſolue.

Les princes proteſtants & le roi de Dannemarck, Chriſtiern IV, s'adreſſent ſecrettement au miniſtere de France, que le cardinal de Richelieu commençait à rendre reſpectable dans l'Europe. Ils ſe flattaient avec raiſon que ce cardinal, qui voulait écraſer les proteſtants de France, ſoutiendrait ceux d'Allemagne. Le cardinal de Richelieu fait donner de l'argent au roi de Dannemarck, & encourage les princes proteſtants. Les Danois marchent vers l'Elbe. Mais la ligue proteſtante effrayée n'oſe ſe déclarer ouvertement pour lui, & le bonheur de l'empereur n'eſt point interrompu. Il proſcrit le duc de Meckelbourg, que les Danois avaient forcé à ſe déclarer pour eux. Il donne ſon duché à Valſtein.

1629.

Le roi de Dannemarck, toujours malheureux, eſt obligé de faire ſa paix avec l'empereur au mois de Juin. Jamais Ferdinand n'eut plus de puiſſance & ne la fit plus valoir.

Chriſtiern IV, qui avait des démêlés avec le duc de Holſtein, ravageait le duché de Sleſvich avec ſes troupes qui ne ſervaient plus contre Ferdinand. La cour de Vienne lui envoie des lettres

monitoriales comme à un membre de l'empire, & lui enjoint d'évacuer les terres de Slesvich. Le roi de Dannemarck répond que jamais ce duché n'a été un fief impérial comme celui de Holstein ; la cour de Vienne replique, que le royaume de Dannemarck lui-même est un fief de l'empire. Le roi est enfin obligé de se conformer à la volonté de l'empereur. On ne pouvait guere soutenir les prétentions de l'empire du côté du Nord avec plus de grandeur.

Jusques-là l'empire avait paru comme entiérement détaché de l'Italie depuis Charles-Quint. La mort d'un duc de Mantoue, marquis de Montferrat, fit revivre ces anciens droits qu'on avait été hors de portée d'exercer. Ce duc de Mantoue, Vincent II, était mort sans enfants. Son gendre, Charles de Gonzague, duc de Nevers, prétendait la succession en vertu de ses conventions matrimoniales. Son parent César Gonzague, duc de Guastalle, avait reçu de l'empereur l'investiture éventuelle.

Le duc de Savoïe, troisieme prétendant, voulait exclure les deux autres, & le roi d'Espagne voulait les exclure tous trois. Le duc de Nevers avait déja pris possession & se faisait reconnaître duc de Mantoue ; mais le roi d'Espagne & le duc de Savoie s'unissent ensemble pour s'emparer dans le Montferrat de ce qui peut leur convenir.

L'empereur exerce alors pour la premiere fois son autorité en Italie. Il envoie le comte de Nassau, en qualité de commissaire impérial, pour mettre en sequestre le Mantouan & le Montferrat, jusqu'à ce que le procès soit jugé à Vienne.

Ces procédures étaient inouies en Italie depuis soixante ans. Il était visible que l'empereur voulait à la fois soutenir les anciens droits de l'empire & enrichir la branche d'Autriche espagnole de ces dépouilles.

Le ministere de France, qui épiait toutes les occasions de mettre une digue à la puissance autrichienne, secourt le duc de Mantoue. Elle s'était déja mêlée des affaires de la Valteline ; elle avait empêché la branche d'Autriche espagnole de s'emparer de ce pays, qui eût ouvert une communication du Milanais au Tirol, & qui eût rejoint les deux branches d'Autriche par les Alpes, comme elles l'étaient vers le Rhin, par

les Pays-Bas. Le cardinal de Richelieu prend donc dans cet esprit le parti du duc de Mantoue.

Les Vénitiens plus voisins & plus exposés, envoient dans le Mantouan une armée de quinze mille hommes. L'empereur déclare rebelles tous les vassaux de l'empire en Italie qui prendront parti pour le duc. Le pape Urbain VIII est obligé de favoriser ces décrets.

Le pontificat alors était dépendant de la maison d'Autriche; & Ferdinand qui se voyait à la tête de cette maison par sa dignité impériale, était regardé comme le plus puissant prince de l'Europe.

Les troupes allemandes avec quelques régiments espagnols, prennent Mantoue d'assaut, & la ville est livrée au pillage.

Ferdinand, heureux partout, croit enfin que le tems est venu de rendre la puissance impériale despotique, & la religion catholique entiérement dominante. Par un édit de son conseil, il ordonne que les protestants restituent tous les biens ecclésiastiques dont ils s'étaient emparés depuis le traité de Passau, signé par Charles-Quint. C'était porter le plus grand coup au parti protestant. Il falait rendre les archevêchés de Magdebourg & de Brême, les évêchés de Brandebourg, de Lebus, de Camin, d'Havelberg, de Lubeck, de Misnie, de Naumbourg, de Mersebourg, de Schverin, de Minden, de Verden, de Halberstadt, une foule de bénéfices. Il n'y avait point de prince soit luthérien, soit calviniste, qui n'eût des biens de l'église.

Alors les protestants n'ont plus de mesures à garder. L'électeur de Saxe, que l'espérance d'avoir Clèves & Juliers avait longtems retenu, éclate enfin: cette espérance s'affaiblissait d'autant plus que l'électeur de Brandebourg & le duc de Neubourg s'étaient accordés: le premier jouissait de Clèves paisiblement, & le second de Juliers, sans que l'empereur les inquiétât. Ainsi le duc de Saxe voyait ces provinces lui échapper, & allait perdre Magdebourg & le revenu de plusieurs évêchés.

L'empereur alors avait près de cent cinquante mille hommes en armes. La ligue catholique en avait environ trente mille. Les deux maisons d'Autriche étaient intimement unies. Le pape & toutes les églises catholiques encourageaient l'empereur dans

son projet : la France ne pouvait encor s'y opposer ouvertement : & il ne paraissait pas qu'aucune puissance de l'Europe fût en état de le traverser. Le duc de Valstein, à la tête d'une puissante armée, commença par faire exécuter l'édit de l'empereur dans la Suabe, & dans le duché de Virtemberg. Mais les églises catholiques gagnaient peu à ces restitutions : on prenait beaucoup aux protestants, les officiers de Valstein s'enrichissaient, & ses troupes vivaient aux dépens des deux partis, qui se plaignirent également.

1630.

Ferdinand se voyait précisément dans le cas de Charles-Quint, au tems de la ligue de Smalcade. Il falait ou que tous les princes de l'empire fussent entiérement soumis, ou qu'il succombât. C'était la lutte du pouvoir impérial despotique, contre le gouvernement féodal ; & les peuples pressés par ces deux colosses étaient écrasés. L'électeur de Saxe se repentait alors d'avoir aidé à accabler le Palatin ; & ce fut lui, qui de concert avec les autres princes protestants, engagea secrettement Gustave-Adolphe, roi de Suède, à venir en Allemagne, au lieu du roi de Dannemarck, dont le secours avait été si inutile.

L'électeur de Bavière n'était guere plus attaché alors à l'empereur. Il aurait voulu toujours commander les armées de l'empire, & par-là tenir Ferdinand lui-même dans la dépendance. Enfin il aspirait à se faire élire un jour roi des Romains, & négociait en secret avec la France, tandis que les protestants appellaient le roi de Suède.

Ferdinand assemble une diète à Ratisbonne. Son dessein était de faire élire roi des Romains, Ferdinand-Ernest son fils ; il voulait engager l'empire à le seconder contre Gustave Adolphe, si ce roi venait en Allemagne ; & contre la France, en cas qu'elle continuât à protéger contre lui le duc de Mantoue : mais malgré sa puissance, il trouve si peu de bonne volonté dans l'esprit des électeurs, qu'il n'ose pas même proposer l'élection de son fils.

Les électeurs de Saxe & de Brandebourg n'étant point venus à cette assemblée, y exposent leurs griefs par des députés. L'électeur de Bavière même est le premier à dire, *qu'on ne*

peut délibérer librement dans les dietes tant que l'empereur aura cent cinquante mille hommes. Les électeurs ecclésiastiques, & les évêques qui sont à la diete, pressent la restitution des biens de l'église. Ce projet ne peut se consommer qu'en conservant l'armée ; & l'armée ne peut se conserver qu'aux dépens de l'empire qui est en alarmes. L'électeur de Bavière qui veut la commander, exige de Ferdinand la déposition du duc de Valstein. Ferdinand pouvait commander lui-même, & ôter ainsi tout prétexte à l'électeur de Bavière. Il ne prit point ce parti glorieux. Il ôta le commandement à Valstein, & le donna à Tilli. Par-là il acheva d'aliéner le Bavarois ; il eut des soldats & n'eut plus d'amis.

La puissance de Ferdinand II, qui faisait craindre aux états d'Allemagne leur perte prochaine, inquiétait en même tems la France, Venise, & jusqu'au pape. Le cardinal de Richelieu négociait alors avec l'empereur au sujet de Mantoue ; mais il rompt le traité, dès qu'il apprend que Gustave Adolphe se prépare à entrer en Allemagne. Il traite alors avec ce monarque. L'Angleterre & les Provinces-Unies en font autant. L'électeur Palatin, qui était un moment auparavant abandonné de tout le monde, se trouve tout-d'un-coup prêt d'être secouru par toutes ces puissances. Le roi de Dannemarck affaibli par ses pertes précédentes, & jaloux du roi de Suède, reste dans l'inaction.

Gustave part enfin de Suède le 23 Juin, s'embarque avec treize mille hommes, & aborde en Poméranie. Il prétendait déja cette province en tout ou en partie, pour le fruit de ses expéditions. Le dernier duc de Poméranie qui régnait alors, n'avait point d'enfants. Ses états, par des actes de confraternité, devaient revenir à l'électeur de Brandebourg. Gustave stipula qu'au cas de la mort du dernier duc, il garderait la Poméranie en sequestre jusqu'au remboursement des frais de la guerre. Or sequestrer une province & l'usurper, c'est à-peu-près la même chose.

1631.

Le cardinal de Richelieu ne consomme l'alliance de la France avec Gustave, que lorsque ce roi est en Poméranie. Il n'en coûte

coûte à la France que trois cents mille livres une fois payées, & douze cents mille par an. Ce traité est un des plus habiles qu'on ait jamais faits. On y stipule la neutralité pour l'électeur de Bavière, qui pouvait être le plus grand support de l'empereur. On y stipule celle de tous les états de la ligue catholique, qui n'aideront pas l'empereur contre les Suédois ; & on a soin de faire promettre en même tems à Gustave, de conserver tous les droits de l'église romaine, dans tous les lieux où elle subsiste. Par-là on évite de faire de cette guerre, une guerre de religion ; & on donne un prétexte spécieux aux catholiques mêmes d'Allemagne de ne pas secourir l'empereur. Cette ligue est signée le 23 Janvier dans le Brandebourg. Ce traité est regardé comme le triomphe de la politique du cardinal de Richelieu & du grand Gustave.

Les états protestants encouragés s'assemblent à Leipzick. Ils y résolvent de faire de très humbles remontrances à Ferdinand, & d'appuyer leur requête de quarante mille hommes pour rétablir la paix dans l'empire. Gustave avance en augmentant toujours son armée. Il est à Francfort-sur-l'Oder : il ne peut de-là empêcher le général Tilli de prendre Magdebourg d'assaut le 20 Mai. La ville est réduite en cendres. Les habitants périssent par le fer & par les flammes : événement horrible, mais confondu aujourd'hui dans la foule des calamités de ce tems-là. Tilli, maître de l'Elbe, comptait empêcher le roi de Suède de pénétrer plus avant.

L'empereur après s'être accomodé enfin avec la France, au sujet du duc de Mantoue, rappellait toutes ses troupes d'Italie. La supériorité était encor toute entiere de son côté. L'électeur de Saxe, qui le premier avait appellé Gustave-Adolphe, est alors très embarrassé ; & l'électeur de Brandebourg se trouvant précisément entre les armées impériale & suédoise, est très irrésolu.

Dans cette crise, Gustave force, les armes à la main, l'électeur de Brandebourg à se joindre à lui. L'électeur George-Guillaume lui livre la forteresse de Spandau pour tout le tems de la guerre, lui assure tous les passages, le laissant recruter dans le Brandebourg, & se ménageant auprès de l'empereur la ressource de s'excuser sur la contrainte.

L'électeur de Saxe donne à Gustave ses propres troupes à commander. Le roi de Suède s'avance à Leipzick. Tilli marche au devant de lui & de l'électeur de Saxe à une lieue de la ville. Les deux armées étaient chacune d'environ trente mille combattants. Les troupes de Saxe nouvellement levées, ne font aucune résistance, & l'électeur de Saxe est entraîné dans leur fuite. La discipline Suédoise répara ce malheur. Gustave commençait à faire de la guerre un art nouveau. Il avait accoutumé son armée à un ordre & à des manœuvres qui n'étaient point connus ailleurs; & quoique Tilli fût regardé comme un des meilleurs généraux de l'Europe, il fut vaincu d'une maniere complette; cette bataille se donna le 17 Septembre.

Le vainqueur poursuit les impériaux dans la Franconie; tout se soumet à lui depuis l'Elbe jusqu'au Rhin. Toutes les places lui ouvrent leurs portes, pendant que l'électeur de Saxe va jusques dans la Bohême & dans la Silésie. Gustave rétablit tout-d'un-coup le duc de Meckelbourg dans ses états à un bout de l'Allemagne, & il est déja à l'autre bout dans le Palatinat, après y avoir pris Mayence.

L'électeur Palatin dépossédé vient l'y trouver, pour combattre avec son protecteur. Les Suédois vont jusqu'en Alsace. L'électeur de Saxe de son côté se rend maître de la capitale de la Bohême, & fait la conquête de la Lusace. Tout le parti protestant est en armes dans l'Allemagne, & profite des victoires de Gustave. Le comte de Tilli fuyait dans la Vestphalie avec les débris de son armée, renforcée des troupes que le duc de Lorraine lui amenait; mais il ne faisait aucun mouvement pour s'opposer à tant de progrès rapides.

L'empereur tombé en moins d'une année de ce haut degré de grandeur, qui avait paru si redoutable, eut enfin recours à ce duc de Valstein, qu'il avait privé du généralat, & lui remit le commandement de ses troupes, avec le pouvoir le plus absolu qu'on ait jamais donné à un général. Valstein accepta le commandement, & on ne laissa à Tilli que quelques troupes pour se tenir au moins sur la défensive.

La protection que le roi de Suède donnait à l'électeur Palatin, rendait à la vérité l'électeur de Bavière à l'empereur; mais les

Bavarois ne se rapprocha de Ferdinand, dans ces premiers tems critiques, que comme un prince qui le ménageait, & non comme un ami qui le défendait.

L'empereur n'avait plus de quoi entretenir ses nombreuses armées, qui l'avaient rendu si formidable; elles avaient subsisté aux dépens des états catholiques & protestants avant la bataille de Leipzick; mais depuis ce tems il n'avait plus les mêmes ressources. C'était à Valstein à former, à recruter, & à conserver son armée comme il pouvait.

Ferdinand fut réduit alors à demander au pape Urbain VIII de l'argent & des troupes. On lui refusa l'un & l'autre. Il voulut engager la cour de Rome à publier une croisade contre Gustave; le St. pére promit un jubilé au lieu de croisade.

1632.

Cependant le roi de Suède repasse des bords du Rhin vers la Franconie. Nuremberg lui ouvre ses portes; il marche à Donavert vers le Danube; il rend à la ville son ancienne liberté, & la soustrait au domaine du duc de Bavière. Il met à contribution dans la Suabe, tout ce qui appartient aux maisons d'Autriche & de Bavière. Il force le passage du Leck malgré Tilli, qui est blessé à mort dans sa retraite. Il entre dans Augsbourg en vainqueur, & y rétablit la religion protestante. On ne peut guère pousser plus loin les droits de la victoire. Les magistrats d'Augsbourg lui prêterent serment de fidélité. Le duc de Bavière, qui alors était comme neutre, & qui n'était armé ni pour l'empereur ni pour lui-même, est obligé de quitter Munich, qui se rend au conquérant le 7 Mai, & qui lui paie trois cents mille risdales pour se racheter du pillage. Le Palatin eut du moins la consolation d'entrer avec Gustave dans le palais de celui qui l'avait dépossédé.

Les affaires de l'empereur & de l'Allemagne semblaient désespérées. Tilli grand général, qui n'avait été malheureux que contre Gustave, était mort. Le duc de Bavière mécontent de l'empereur, était sa victime, & se voyait chassé de sa capitale. Valstein créé duc de Friedland, plus mécontent encor du duc, électeur de Bavière Maximilien, son rival déclaré, avait refusé de marcher

à son secours : & l'Empereur Ferdinand qui n'avait jamais voulu paraître en campagne, attendait sa destinée de ce Valstein qu'il n'aimait pas, & dont il était en défiance. Valstein s'occupait alors à reprendre la Bohême sur l'électeur de Saxe, & il avait autant d'avantage sur les Saxons, que Gustave en avait sur les impériaux.

Enfin l'électeur de Bavière obtient avec peine que Valstein se joigne à lui. L'armée bavaroise levée en partie aux dépens de l'électeur, & en partie aux dépens de la ligue catholique, était d'environ vingt-cinq mille hommes. Celle de Valstein était de près de trente mille vieux soldats. Le roi de Suède n'en avait pas vingt mille, mais on lui amène des renforts de tous côtés. Le landgrave de Hesse-Cassel, Guillaume, & Bernard de Saxe-Veimar, le prince palatin de Birckenfeld se joignent à lui. Son général Banier lui amène de nouvelles troupes. Il marche auprès de Nuremberg avec plus de cinquante mille combattants au camp retranché des ducs de Bavière & de Valstein. Ils donnent une bataille qui n'est point décisive. Gustave reporte la guerre dans la Bavière : Valstein la reporte dans la Saxe, & tous ces différents mouvements achevent le ravage de ces provinces.

Gustave revole vers la Saxe en laissant douze mille hommes dans la Bavière. Il arrive près de Leipzick par des marches précipitées, & se trouve devant Valstein qui ne s'y attendait pas. A peine est-il arrivé qu'il se prépare à donner bataille.

Il la donne dans la grande plaine de Lutzen le 15. Novembre. La victoire est longtems disputée. Les Suédois la remportent ; mais ils perdent leur roi, dont le corps fut trouvé parmi les morts, percé de deux balles & de deux coups d'épée. Le duc Bernard de Saxe-Veimar acheva la victoire que Gustave avait commencée avant d'être tué. Que n'a-t-on pas écrit sur la mort de ce grand homme ? On accusa un prince de l'empire, qui servait dans son armée, de l'avoir assassiné. On imputa sa mort au cardinal de Richelieu qui avoit besoin de sa vie. N'est-il donc pas naturel qu'un roi qui s'exposait en soldat, soit mort en soldat ?

Cette perte fut fatale au Palatin, qui attendait de Gustave son rétablissement. Il était malade alors à Mayence. Cette nouvelle augmenta sa maladie, dont il mourut le 19 Novembre.

Valstein après la journée de Lutzen se retire dans la Bohême. On s'attendait dans l'Europe que les Suédois n'ayant plus Gustave à leur tête, sortiraient bientôt de l'Allemagne ; mais le général Banier les conduisit en Bohême. Il faisait porter au milieu d'eux le corps de leur roi pour les exciter à le venger.

1633.

Gustave laissait sur le trône de Suède une fille âgée de six ans, & par conséquent des divisions dans le gouvernement. La même division se trouvait dans la ligue protestante par la mort de celui qui en avait été le chef & le soutien. Tout le fruit de tant de victoires devait être perdu, & ne le fut pourtant pas. La véritable raison peut-être d'un événement si extraordinaire, c'est que l'empereur n'agissait que de son cabinet, dans le tems qu'il eût dû faire les derniers efforts à la tête de ses armées. Le sénat de Suède chargea le chancelier Oxenstiern de suivre en Allemagne les vues du grand Gustave, & lui donna un pouvoir absolu. Oxenstiern alors joua le plus beau rôle que jamais particulier ait eu en Europe. Il se trouva à la tête de tous les princes protestants d'Allemagne.

Ces princes s'assemblent à Heilbron le 19 Mars. Les ambassadeurs de France, d'Angleterre, des états généraux, se rendent à l'assemblée. Oxenstiern en fait l'ouverture dans sa maison, & il se signale d'abord en faisant restituer le haut & le bas Palatinat à Charles-Louis, fils du Palatin dépossédé. Le prince Charles-Louis parut comme électeur dans une des assemblées ; mais cette cérémonie ne lui rendait pas ses états.

Oxenstiern renouvelle avec le cardinal de Richelieu le traité de Gustave-Adolphe ; mais on ne lui donne qu'un million de subsides par an, au lieu de douze cents mille livres qu'on avait donnés à son maître. Il semble petit & honteux que le cardinal de Richelieu marchande & dispute sur le prix de la destinée de l'empire ; mais la France n'était pas riche : & il falait soudoyer le nord.

Ferdinand négocie avec chaque prince protestant. Il veut les diviser, il ne réussit pas. La guerre continue toujours avec des succès balancés dans l'Allemagne désolée. L'Autriche est le seul pays qui n'en fût pas le théatre, soit du tems de Gustave,

ſoit après lui. La branche d'Autriche eſpagnole n'avait encor ſecouru que faiblement la branche impériale : elle fait enfin un effort ; elle envoie le duc de Feria d'Italie en Allemagne avec environ vingt mille hommes, mais il perd une grande partie de ſon armée dans ſes marches & dans ſes manœuvres.

L'électeur de Trèves, évêque de Spire, avait bâti & fortifié Philipsbourg. Les troupes impériales s'en étaient emparées malgré lui. Oxenſtiern la fait rendre à l'électeur par les armes des Suédois, malgré le duc de Feria qui veut en vain faire lever le ſiege. Cette ſage politique tendait à faire voir à l'Europe, que ce n'était pas à la religion catholique qu'on en voulait, & que la Suède toujours victorieuſe, même après la mort de ſon roi, protégeait également les proteſtants & les catholiques ; conduite qui mettait encor plus le pape en droit de refuſer à l'empereur des troupes, de l'argent & une croiſade.

1634.

La France n'était encor qu'une partie ſecrette dans ce grand démêlé : il ne lui en coûtait qu'un ſubſide médiocre pour voir le trône de Ferdinand ébranlé par les armes ſuédoiſes : mais le cardinal de Richelieu ſongeait déja à profiter de leurs conquêtes. Il avait voulu en vain avoir Philipsbourg en ſequeſtre ; mais à chaque occaſion qui ſe préſentait, la France ſe rendait maîtreſſe de quelques villes en Alſace, comme de Haguenau, de Saverne, qu'elle force le comte de Salms, adminiſtrateur de Strasbourg, à lui céder par un traité. Louis XIII qui ne déclarait point la guerre à la maiſon d'Autriche, la déclarait au duc de Lorraine Charles, parce qu'il était partiſan de cette maiſon. Le miniſtere de France n'oſait pas encor attaquer ouvertement l'empereur & l'Eſpagne qui pouvaient ſe défendre, & tombait ſur la faible Lorraine. Le duc dépoſſédé était Charles IV, prince célebre par ſes bizarreries, ſes amours, ſes mariages & ſes infortunes.

Les Français avaient une armée dans la Lorraine & des troupes dans l'Alſace, prêtes d'agir ouvertement contre l'empereur, & de ſe joindre aux Suédois à la premiere occaſion qui pourrait juſtifier cette conduite.

Le duc de Feria pourſuivi par les Suédois juſqu'en Bavière, était mort après la diſperſion preſque entiere de ſon armée.

Le duc de Valſtein, au milieu de ces troubles & de ces malheurs, s'occupait du projet de faire ſervir l'armée qu'il commandait dans la Bohême à ſa propre grandeur, & à ſe rendre indépendant d'un empereur, qui ſemblait ne ſe pas aſſez ſecourir lui-même, & qui était toujours en défiance de ſes généraux. On prétend que Valſtein négociait avec les princes proteſtants, & même avec la Suède & la France. Mais ces intrigues dont on l'accuſa, ne furent jamais manifeſtées. La conſpiration de Valſtein eſt au rang des hiſtoires reçues; & on ignore abſolument quelle était cette conſpiration. On devinait ſes projets. Son véritable crime était d'attacher ſon armée à ſa perſonne, & de vouloir s'en rendre le maître abſolu. Le tems & les occaſions euſſent fait le reſte. Il ſe fit prêter ſerment par les principaux officiers de cette armée qui lui étaient le plus dévoués: ce ſerment conſiſtait à promettre *de défendre ſa perſonne, & de s'attacher à ſa fortune.* Quoique cette démarche pût ſe juſtifier par les amples pouvoirs que l'empereur avait donnés à Valſtein, elle devait alarmer le conſeil de Vienne. Valſtein avait contre lui, dans cette cour, le parti d'Eſpagne & le parti Bavarois. Ferdinand prend la réſolution de faire aſſaſſiner Valſtein, & ſes principaux amis. On charge de cet aſſaſſinat Butler, Irlandais, à qui Valſtein avait donné un régiment de dragons, un écoſſais nommé Leſcy, qui était capitaine de ſes gardes, & un autre écoſſais nommé Gordon. Ces trois étrangers ayant reçu leur commiſſion dans Egra, où Valſtein ſe trouvait pour lors, font égorger d'abord dans un ſouper, quatre officiers qui étaient les principaux amis du duc, & vont enſuite l'aſſaſſiner lui-même dans le château, le 15 Février. Si Ferdinand II fut obligé d'en venir à cette extrémité odieuſe, il faut la compter parmi ſes plus grands malheurs.

Tout le fruit de cet aſſaſſinat fut d'aigrir tous les eſprits en Bohême & en Siléſie. La Bohême ne remua pas, parce qu'on ſut la contenir par l'armée; mais les Siléſiens ſe révoltèrent & s'unirent aux Suédois.

Les armées de Suède tenaient toute l'Allemagne en échec, comme du tems de leur roi: le général Banier dominait ſur

tout le cours de l'Oder, le maréchal de Horn vers le Rhin, le duc Bernard de Veimar vers le Danube, l'électeur de Saxe dans la Bohême & dans la Lusace. L'empereur restait toujours dans Vienne. Son bonheur voulut que les Turcs ne l'attaquassent pas dans ces funestes conjonctures. Amurath IV était occupé contre les Persans, & Bethlem-Gabor était mort.

Ferdinand assuré de ce côté, tirait toujours des secours de l'Autriche, de la Carinthie, de la Carniole, du Tirol. Le roi d'Espagne lui fournissait quelque argent ; la ligue catholique quelques troupes ; & enfin l'électeur de Bavière, à qui les Suédois ôtaient le Palatinat, était dans la nécessité de prendre le parti du chef de l'empire. Les Autrichiens, les Bavarois réunis, soutenaient la fortune de l'Allemagne vers le Danube. Ferdinand-Ernest, roi de Hongrie, fils de l'empereur, ranimait les Autrichiens en se mettant à leur tête. Il prend Ratisbonne à la vue du duc de Saxe-Veimar. Ce prince & le maréchal de Horn, qui le joint alors, font ferme à l'entrée de la Suabe, & ils livrent aux impériaux la bataille mémorable de Norlingue, le 5 Septembre. Le roi de Hongrie commandait l'armée : l'électeur de Bavière était à la tête de ses troupes : le cardinal infant, gouverneur des Pays-Bas, conduisait quelques régiments espagnols. Le duc de Lorraine, Charles IV, dépouillé de ses états par la France, y commandait sa petite armée de dix à douze mille hommes, qu'il menait servir tantôt l'empereur, tantôt les espagnols, & qu'il faisait subsister aux dépens des amis & des ennemis. Il y avait de grands généraux dans cette armée combinée, tels que Picolomini & Jean de Vert. La bataille dura tout le jour & le lendemain encor jusqu'à midi. Ce fut une des plus sanglantes ; presque toute l'armée de Veimar fut détruite ; & les impériaux soumirent la Suabe & la Franconie, où ils vécurent à discrétion.

Ce malheur commun à la Suède, aux protestants d'Allemagne, & à la France, fut précisément ce qui donna la supériorité au roi très chrétien, & qui lui valut enfin la possession de l'Alsace. Le chancelier Oxenstiern n'avait point voulu jusques-là que la France s'agrandît trop dans ces pays ; il voulait que tout le fruit de la guerre fût pour les Suédois, qui en avaient

tout

tout le fardeau. Auſſi Louis XIII ne s'était point déclaré ouvertement contre l'empereur. Mais après la bataille de Norlingue, il falut que les Suédois priaſſent le miniſtere de France de vouloir bien ſe mettre en poſſeſſion de l'Alſace, ſous le nom de protecteur, à condition que les princes & les états proteſtants ne feraient ni paix, ni trêve avec l'empereur, que du conſentement de la France & de la Suède. Ce traité eſt ſigné à Paris le 1 Novembre.

1635.

En conſéquence le roi de France envoie une armée en Alſace, met garniſon dans toutes les villes, excepté dans Strasbourg, qui fait le perſonnage d'un allié conſidérable. L'électeur de Trèves était ſous la protection de la France. L'empereur le fit enlever : ce fut une raiſon de déclarer enfin la guerre à l'empereur. Cet électeur était en priſon à Bruxelles, ſous la garde du cardinal infant : & ce fut encor un prétexte de déclarer la guerre à la branche Autrichienne eſpagnole.

La France n'unit donc ſes armes à celles des Suédois, que quand les Suédois furent malheureux, & lorſque la victoire de Norlingue relevait le parti impérial. Le cardinal de Richelieu partageait déja en idée la conquête des Pays-Bas eſpagnols avec les Hollandais : il comptait alors y aller commander lui-même, & avoir un prince d'Orange (Fréderic-Henri) ſous ſes ordres. Il avait en Allemagne vers le Rhin, Bernard de Veimar à ſa ſolde : l'armée de Veimar, qu'on appellait les troupes Veimariennes, était devenue comme celle de Charles IV de Lorraine, & celle de Mansfeld, une armée iſolée, indépendante, appartenante à ſon chef : on la fit paſſer pour l'armée des cercles de Suabe, de Franconie, du haut & bas Rhin, quoique ces cercles ne l'entretinſſent pas, & que la France la payât.

C'eſt-là le ſort de la guerre de trente ans. On voit d'un côté toute la maiſon d'Autriche, la Bavière, la ligue catholique, & de l'autre la France, la Suède, la Hollande & la ligue proteſtante.

L'empereur ne pouvait pas négliger de déſunir cette ligue proteſtante, après la victoire de Norlingue : & il y a grande

apparence que la France s'y prit trop tard pour déclarer la guerre. Si elle l'eût fait dans le tems que Gustave-Adolphe débarquait en Allemagne, les troupes françaises entraient alors sans résistance dans un pays mécontent & effarouché de la domination de Ferdinand; mais après la mort de Gustave, après Norlingue, elles venaient dans un tems où l'Allemagne était lasse des dévastations des Suédois, & où le parti impérial reprenait la supériorité.

Dans le tems même que la France se déclarait, l'empereur ne manquait pas de faire avec la plupart des princes protestants un accomodement nécessaire. L'électeur de Saxe, celui-là même qui avait appellé le premier les Suédois, fut le premier à les abandonner par ce traité, qui s'appelle la paix de Prague. Peu de traités font mieux voir combien la religion sert de prétexte aux politiques, comme on s'en joue, & comme on la sacrifie dans le besoin.

L'empereur avait mis l'Allemagne en feu pour la restitution des bénéfices; & dans la paix de Prague il commence par abandonner l'archevêché de Magdebourg, & tous les biens ecclésiastiques à l'électeur de Saxe luthérien, moyennant une pension qu'on paiera sur ces mêmes bénéfices à l'électeur de Brandebourg calviniste. Les intérêts de la maison Palatine, qui avaient allumé cette longue guerre, furent le moindre objet de ce traité. L'électeur de Bavière devait seulement donner une subsistance à la veuve de celui qui avait été roi de Bohême, & au Palatin son fils, quand il se serait soumis à l'autorité impériale.

L'empereur s'engageait d'ailleurs à rendre tout ce qu'il avait pris sur les confédérés de la ligue protestante, qui accéderaient à ce traité; & ceux-ci devaient rendre tout ce qu'ils avaient pris sur la maison d'Autriche; ce qui était peu de chose, puisque les terres de la maison impériale, excepté l'Autriche antérieure, n'avaient jamais été exposées dans cette guerre.

Une partie de la maison de Brunsvick, le duc de Meckelbourg, la maison d'Anhalt, la branche de Saxe établie à Gotha, & le propre frere du duc Bernard de Saxe Veimar, signent le traité, ainsi que plusieurs villes impériales; les autres négocient encor, & attendent les plus grands avantages.

Le fardeau de la guerre, que les Français avaient laiſſé porter tout entier à Guſtave-Adolphe, retomba donc ſur eux en 1635; & cette guerre qui s'était faite des bords de la mer Baltique juſqu'au fond de la Suabe, fut portée en Alſace, en Lorraine, en Franche-Comté, ſur les frontieres de la France. Louis XIII qui n'avait payé que douze cents mille francs de ſubſides à Guſtave-Adolphe, donnait quatre millions à Fernard de Veimar pour entretenir les troupes Veimariennes: & encor le miniſtere français cede-t-il à ce duc toutes ſes prétentions ſur l'Alſace, & on lui promet qu'à la paix on le fera déclarer landgrave de cette province.

Il faut avouer que ſi ce n'était pas le cardinal de Richelieu qui eût fait ce traité, on le trouverait bien étrange. Comment donnait-il à un jeune prince Allemand, qui pouvait avoir des enfants, cette province d'Alſace qui était ſi fort à la bienſéance de la France, & dont elle poſſédait déja quelques villes? Il eſt bien probable que le cardinal de Richelieu n'avait point compté d'abord garder l'Alſace. Il n'eſpérait pas non plus annexer à la France la Lorraine, ſur laquelle on n'avait aucun droit, & qu'il falait bien rendre à la paix. La conquête de la Franche-Comté paraiſſait plus naturelle, mais on ne fit de ce côté que de faibles efforts. L'eſpérance de partager les Pays-Bas avec les Hollandais, était le principal objet du cardinal de Richelieu; & c'était-là ce qu'il avait tellement à cœur, qu'il avait réſolu, ſi ſa ſanté & les affaires le lui euſſent permis, d'y aller commander en perſonne. Cependant l'objet des Pays-Bas fut celui dans lequel il fut le plus malheureux; & l'Alſace, qu'il donnait ſi libéralement à Bernard de Veimar, fut après la mort de ce cardinal le partage de la France. Voilà comme les événements trompent preſque toujours les politiques; à moins qu'on ne diſe que l'intention du miniſtere de France était de garder l'Alſace, ſous le nom du duc de Veimar, comme elle avait une armée ſous le nom de ce grand capitaine.

1636.

L'Italie entrait encor dans cette grande querelle, mais non pas comme du tems des maiſons impériales de Saxe & de Suabe, pour défendre ſa liberté contre les armes allemandes. C'était

à la branche Autrichienne d'Espagne, dominante dans l'Italie, qu'on voulait disputer en-delà des Alpes cette même supériorité qu'on disputait à l'autre branche en-delà du Rhin. Le ministere de France avait alors pour lui la Savoie, il venait de chasser les Espagnols de la Valteline : on attaquait de tous côtés ces deux vastes corps autrichiens.

La France seule envoyait à la fois cinq armées, & attaquait ou se soutenait vers le Piémont, vers le Rhin, sur les frontieres de la Flandre, sur celles de la Franche-Comté & sur celles d'Espagne. François I avait fait autrefois un pareil effort : & la France n'avait jamais montré depuis tant de ressources.

Au milieu de tous ces orages, dans cette confusion de puissances qui se choquent de tous les côtés, tandis que l'électeur de Saxe après avoir appellé les Suédois en Allemagne, mene contr'eux les troupes impériales, & qu'il est défait dans la Vestphalie par le général Bannier, que tout est ravagé dans la Hesse, dans la Saxe, & dans cette Vestphalie; Ferdinand toujours uniquement occupé de sa politique, fait enfin déclarer son fils Ferdinand-Ernest, roi des Romains, dans la diete de Ratisbonne, le 12 Décembre. Ce prince est couronné le 20. Tous les ennemis de l'Autriche crient que cette élection est nulle. L'électeur de Trèves, disent-ils, était prisonnier : Charles-Louis, fils du Palatin, roi de Bohême Fréderic, n'est point rentré dans les droits de son Palatinat : les électeurs de Mayence & de Cologne sont pensionnaires de l'empereur : tout cela, disait-on, est contre la bulle d'or. Il est pourtant vrai que la bulle d'or n'avait spécifié aucun de ces cas, & que l'élection de Ferdinand III, faite à la pluralité des voix, était aussi légitime qu'aucune autre élection d'un roi des Romains, faite du vivant d'un empereur, espece dont la bulle d'or ne parle point du tout.

1637.

Ferdinand II meurt le 15 Février à cinquante-neuf ans, après dix-huit ans de regne, toujours troublé par des guerres intestines & étrangeres, n'ayant jamais combattu que de son cabinet. Il fut très-malheureux, puisque dans ses succès il se crut obligé d'être sanguinaire, & qu'il falut soutenir ensuite de grands

revers. L'Allemagne était plus malheureuse que lui ; ravagée tour-à-tour par elle-même, par les Suédois & par les Français, éprouvant la famine, la disette, & plongée dans la barbarie, suite inévitable d'une guerre si longue & si malheureuse.

FERDINAND III,

QUARANTE-SEPTIÉME EMPEREUR.

1637.

FErdinand III monta sur le trône de l'Allemagne dans un tems où les peuples fatigués commençaient à espérer quelque repos. Mais ils s'en flattaient bien vainement. On avait indiqué un congrès à Cologne & à Hambourg, pour donner au moins au public les apparences de la réconciliation prochaine. Mais ni le conseil autrichien, ni le cardinal de Richelieu ne voulaient la paix. Chaque parti espérait des avantages qui le mettraient en état de donner la loi.

Cette longue & funeste guerre fondée sur tant d'intérêts divers, se continuait donc parce qu'elle était entreprise. Le général Suédois, Bannier, désolait la haute Saxe ; le duc Bernard de Veimar les bords du Rhin ; les Espagnols étaient entrés dans le Languedoc, après avoir pris auparavant les isles Ste. Marguerite : & ils avaient pénétré par les Pays-Bas jusqu'à Pontoise. Le vicomte de Turenne se signalait déja dans les Pays-Bas contre le cardinal infant, gouverneur de Flandre. Tant de dévastations n'avaient plus le même objet que dans le commencement des troubles. Les ligues catholique & protestante, & la cause de l'électeur Palatin les avaient excités. Mais alors l'objet était la supériorité que la France voulait arracher à la maison d'Autriche : & le but des Suédois était de conserver une partie de leurs conquêtes en Allemagne. On négociait, & on était en armes dans ces deux vues.

1638.

Le duc Bernard de Veimar devient un ennemi aussi dangereux pour Ferdinand III, que Gustave-Adolphe l'avait été pour Ferdinand II. Il donne deux batailles en quinze jours auprès de Rheinfeld., l'une des quatre villes forestieres, dont il se rend maître; & à la seconde bataille il détruit toute l'armée de Jean de Vert, célebre général de l'empereur; il le fait prisonnier avec tous les officiers généraux. Jean de Vert est envoyé à Paris. Veimar assiege Brisac : il gagne une troisieme bataille, aidé du maréchal de Guébriant & du vicomte de Turenne, contre le général Gœuts. Il en gagne une quatrieme contre le duc de Lorraine Charles IV, qui, comme Veimar, n'avait pour tout état que son armée.

Après avoir remporté quatre victoires en moins de quatre mois, il prend le 18 Décembre la forteresse de Brisac, regardée alors comme la clef de l'Alsace.

Le Comte Palatin Charles-Louis, qui avait enfin rassemblé quelques troupes, & qui brûlait de devoir son rétablissement à son épée, n'est pas si heureux en Vestphalie, où les impériaux défont sa faible armée. Mais les Suédois sous le général Bannier, font de nouvelles conquêtes en Poméranie. La premiere année du regne de Ferdinand III, n'est presque célebre que par des disgraces.

1639.

La fortune de la maison d'Autriche la délivre de Bernard de Veimar, comme elle l'avait délivrée de Gustave-Adolphe. Il meurt de maladie à la fleur de son âge, le 18 Juillet. Il n'était âgé que de trente-cinq ans.

Il laissait pour héritage son armée & ses conquêtes. Cette armée était à la vérité soudoyée secrettement par la France; mais elle appartenait à Veimar : elle n'avait fait serment qu'à lui. Il faut négocier avec cette armée, pour qu'elle passe au service de la France & non à celui de la Suède. La laisser aux Suédois, c'était dépendre de son allié. Le maréchal de Guébriant achete le serment de ces troupes. Et Louis XIII est le maître de cette armée Véimarienne, de l'Alsace & du Brisgau, à peu de chose près.

Les traités & l'argent faisaient tout pour lui. Il disposait de la Hesse entiere, province qui fournit de bons soldats. La célebre Amélie de Hanau landgrave douairiere, l'héroïne de son tems, entretenait, à l'aide de quelques subsides de la France, une armée de dix mille hommes dans ce pays ruiné qu'elle avait rétabli; jouissant à la fois de cette considération que donnent toutes les vertus de son sexe, & de la gloire d'être un chef de parti redoutable.

La Hollande à la vérité était neutre dans la querelle de l'empereur; mais elle occupait toujours l'Espagne dans les Pays-Bas, & par-là opérait une diversion considérable.

Le général Bannier était vainqueur dans tous les combats qu'il donnait; il soumettait la Thuringe & la Saxe, après s'être assuré de toute la Poméranie.

Mais le principal objet de tant de troubles, le rétablissement de la maison Palatine, était ce qu'il y avoit de plus négligé; & par une fatalité singuliere, ce prince fut mis en prison par les Français même, qui depuis si longtems semblaient vouloir le placer sur le siege électoral. Le comte Palatin, à la mort du duc de Veimar, avait conçu un dessein très beau & très raisonnable; c'était de rentrer dans ses états, avec l'armée Veimarienne, qu'il voulait acheter avec l'argent de l'Angleterre. Il passa en effet à Londres, il y obtint de l'argent; il retourna par la France; mais le cardinal de Richelieu, qui voulait bien le protéger, & non le voir indépendant, le fit arrêter; & ne le relâcha que quand Brisac & les troupes Veimariennes furent assurées à la France. Alors il lui donna un appui, que ce prince fut contraint d'accepter.

1640.

Les progrès des Français & des Suédois continuent. Le duc de Longueville & le maréchal Guébriant, se joignent au général Bannier. Les troupes de Hesse & de Lunebourg augmentent encor cette armée.

Sans le général Picolomini on marchait à Vienne, mais il arrêta tant de progrès par des marches savantes. Il était d'ailleurs très difficile à des armées nombreuses d'avancer en présence de l'ennemi, dans des pays ruinés depuis si longtems, & où tout manquait aux soldats comme aux peuples.

La fin de cette année 1640 eſt encor très fatale à la maiſon d'Autriche. La Catalogne ſe ſouleve & ſe donne à la France. Le Portugal, qui depuis Philippe II n'était qu'une province d'Eſpagne appauvrie, chaſſe le gouvernement autrichien, & devient bientôt pour jamais un royaume ſéparé & floriſſant. Ferdinand commence alors à vouloir traiter ſérieuſement de la paix, mais en même tems il demande à la diete de Ratisbonne une armée de quatre vingt-dix mille hommes pour ſoutenir la guerre.

1641.

Tandis que l'empereur eſt à la diete de Ratisbonne, le général Bannier eſt ſur le point de l'enlever lui & tous les députés. Il marchait avec ſon armée ſur le Danube glacé : & ſans un dégel qui ſurvint, il prenait Ferdinand dans Ratisbonne qu'il foudroya de ſon canon.

La même fortune qui avait fait périr & Guſtave & Veimar au milieu de leurs conquêtes, délivre encor les impériaux de ce fameux général Bannier : il meurt dans le tems qu'il était le plus à craindre ; une maladie l'emporte le 20 Mai, à l'âge de quarante ans, dans Halberſtadt. Aucun des généraux Suédois n'eut une longue carriere.

On négociait toujours ; le cardinal de Richelieu pouvait donner la paix & ne le voulait pas : il ſentait trop les avantages de la France ; & il voulait ſe rendre néceſſaire pendant la vie & après la mort de Louis XIII, dont il prévoyait la fin prochaine. Il ne prévoyait pas que lui-même mourrait avant le roi. Il conclut donc avec la reine de Suède Chriſtine, un nouveau traité d'alliance offenſive pour préliminaires de cette paix, dont on flattait les peuples oppreſſés. Et il augmenta le ſubſide de la Suède de deux cents mille livres.

Le comte de Torſtenſon ſuccède au général Bannier, dans le commandement de l'armée Suédoiſe, qui était en effet une armée d'Allemands. Preſque tous les Suédois qui avaient combattu ſous Guſtave & ſous Bannier étaient morts ; & c'était ſous le nom de la Suède que les Allemands combattaient contre leur patrie. Torſtenſon, éleve du grand Guſtave, ſe montre d'abord

d'abord digne d'un tel maître. Le maréchal de Guébriant & lui, défont encor les impériaux près de Volfembutel.

Cependant, malgré tant de victoires, l'Autriche n'est jamais entamée. L'empereur résiste toujours. L'Allemagne, depuis le Mein jusqu'à la mer Baltique, était toute ruinée. On ne porta jamais la guerre dans l'Autriche. On n'avait donc pas assez de forces : ces victoires tant vantées n'étaient donc pas entiérement décisives : on ne pouvait donc poursuivre à la fois tant d'entreprises, & attaquer puissamment un côté sans dégarnir l'autre.

1642.

Le nouvel électeur de Brandebourg, Fréderic-Guillaume, traite avec la France & avec la Suède, dans l'espérance d'obtenir le duché de Jagendorff en Silésie : duché donné autrefois par Ferdinand I, à un prince de la maison de Brandebourg, qui avait été son gouverneur, confisqué depuis par Ferdinand II, après la victoire de Prague & après le malheur de la maison Palatine. L'électeur de Brandebourg espérait de rentrer dans cette terre, dont son grand-oncle avait été privé.

Le duc de Lorraine implore aussi la faveur de la France pour rentrer dans ses états. On les lui rend en retenant les villes de guerre ; c'est encor un appui qu'on enleve à l'empereur.

Malgré tant de pertes, Ferdinand III résiste toujours. La Saxe, la Bavière sont toujours dans son parti : les provinces héréditaires lui fournissent des soldats. Torstenson défait encor en Silésie ses troupes commandées par l'archiduc Léopold, par le duc de Saxe-Lavembourg, & Picolomini. Mais cette victoire n'a point de suite ; il repasse l'Elbe ; il rentre en Saxe, il assiege Léipzick. Il gagne encor une bataille signalée dans ce pays, où les Suédois avaient toujours été vainqueurs. Léopold est vaincu dans les plaines de Breitenfelt le 2 Novembre. Torstenson entre dans Leipzick le 15 Décembre. Tout cela est funeste à la vérité pour la Saxe, pour les provinces de l'Allemagne ; mais on ne pénetre jamais jusqu'au centre, jusqu'à l'empereur ; & après plus de vingt défaites il se soutient.

Le cardinal de Richelieu meurt le 4 Décembre ; sa mort donne des espérances à la maison d'Autriche.

1643.

Les Suédois, dans le cours de cette guerre, étaient plusieurs fois entrés en Bohême, en Silésie, en Moravie, & en étaient sortis pour se rejeter vers les provinces de l'Occident. Torstenson veut entrer en Bohême, & n'en peut venir à bout, malgré toutes ses victoires.

On négocie toujours très lentement à Hambourg pendant qu'on fait la guerre vivement. Louis XIII meurt le 14 Mai. L'empereur en est plus éloigné d'une paix générale. Il se flatte de détacher les Suédois de la France dans les troubles d'une minorité. Mais dans cette minorité de Louis IV, quoique très orageuse, il arriva la même chose que dans celle de Christine : la guerre continua aux dépens de l'Allemagne.

D'abord le parti de l'empereur se fortifie du duc de Lorraine, qui revient à lui après la mort de Louis XIII.

C'est encor une ressource pour Ferdinand, que la mort du maréchal de Guébriant qui est tué en assiégeant Rothuel : c'est le quatrieme grand général qui périt au milieu de ses victoires contre les impériaux. Le bonheur de l'empereur veut encor que le maréchal de Rantzau, successeur de Guébriant, soit défait à Dutlingen en Suabe par le général Mercy.

Ces vicissitudes de la guerre retardent les conférences de la paix à Munster & à Osnabrug où le congrès était enfin fixé.

Ce qui contribue encor à faire respirer Ferdinand III, c'est que la Suède & le Dannemarck se font la guerre pour quelques vaisseaux que les Danois avaient saisis aux Suédois. Cet accident pouvait rendre la supériorité à l'empereur. Il montra quelles étaient ses ressources en faisant marcher Galas à la tête d'un petit corps d'armée au secours du Dannemarck. Mais cette diversion ne sert qu'à ruiner le Holstein, théatre de cette guerre passagere ; & c'est dans l'Allemagne une province des plus ravagées. Les hostilités entre la Suède & le Dannemarck surprirent d'autant plus l'Europe, que le Dannemarck s'était porté pour médiateur de la paix générale. Il fut exclus, & dès-lors

Rome & Venise ont seules la médiation de cette paix encor très-éloignée.

Le premier pas que fait le comte d'Avaux, plénipotentiaire à Munster pour cette paix, y met d'abord le plus grand obstacle. Il écrit aux princes, aux états de l'empire assemblés à Ratisbonne, pour les engager à soutenir leurs prérogatives, à partager avec l'empereur & les électeurs le droit de la paix & de la guerre. C'était un droit toujours contesté entre les électeurs & les autres états impériaux. Ces états insistaient à la diete sur leur droit d'être reçus aux conférences de la paix comme parties contractantes : ils avaient en cela prévenu les ministres de France. Mais ces ministres se servirent dans leur lettre de termes injurieux à Ferdinand. Ils révolterent à la fois l'empereur & les électeurs; ils les mirent en droit de se plaindre, & de faire retomber sur la France le reproche de la continuation des troubles de l'Europe.

Heureusement pour les plénipotentiaires de France, on apprend dans le même tems que le duc d'Anguien (le grand Condé) vient de remporter à Rocroi sur l'armée d'Autriche espagnole la plus mémorable victoire, & qu'il a détruit dans cette journée la célebre infanterie Castillane & Vallone, qui avait tant de réputation. Des plénipotentiaires soutenus par de telles victoires, peuvent écrire ce qu'ils veulent.



1644.

L'empereur pouvait au moins se flatter de voir le Dannemarck déclaré pour lui. On lui ôte encor cette ressource. Le cardinal Mazarin, successeur de Richelieu, se hâte de réunir le Dannemarck & la Suède. Ce n'est pas tout. Le roi de Dannemarck s'engage encor à ne secourir aucun des ennemis de la France.

Les négociations & la guerre sont également malheureuses pour les Autrichiens. Le duc d'Anguien qui avait vaincu les Espagnols l'année précédente, donne vers Fribourg trois combats de suite en quatre jours du cinq au neuvieme Août, contre le général Mercy; & vainqueur toutes les trois fois, il se rend maître de tout le pays, de Mayence jusqu'à Landau, pays dont Mercy s'était emparé.

Le cardinal Mazarin & le chancelier Oxenstiern, pour se

rendre plus maîtres des négociations, suscitent encor un nouvel ennemi à Ferdinand III. Ils encouragent Ragotsky (souverain de Transilvanie depuis 1626) à lever enfin l'étendard contre Ferdinand. Ils lui ménagent la protection de la Porte. Ragotski ne manquait pas de prétextes ni même de raisons. Les protestants Hongrois persécutés, les privileges des peuples méprisés, quelques infractions aux anciens traités, forment le manifeste de Ragotsky, & l'argent de la France lui met les armes à la main.

Pendant ce tems-là même Torstenson poursuit les impériaux dans la Franconie : le général Galas fuit partout devant lui & devant le comte de Konigsmarck, qui marchait déja sur les traces des grands capitaines Suédois.

1645.

Ferdinand & l'archiduc Léopold son parent étaient dans Prague. Torstenson victorieux entre dans la Bohême. L'empereur & l'archiduc se réfugient à Vienne.

Torstenson poursuit l'armée impériale à Tabor. Cette armée était commandée par le général Gœuts, & par ce même Jean de Vert racheté de prison. Gœuts est tué, Jean de Vert fuit. C'est une défaite complette.

Le vainqueur marche à Brinn, l'assiege, & Vienne enfin est menacée.

Il y a toujours dans cette longue suite de désastres quelque circonstance qui sauve l'empereur. Le siege de Brinn traine en longueur ; & au lieu que les Français devaient alors marcher en vainqueurs vers le Danube, & aller donner la main aux Suédois, le vicomte de Turenne, au commencement de sa route, est battu par le général Mercy à Mariendal, & se retire dans la Hesse.

Le grand Condé accourt contre Mercy, & il a la gloire de réparer la défaite de Turenne par une victoire signalée dans la même plaine de Norlingue, où les Suédois avaient été vaincus après la mort de Gustave. Turenne contribua autant que Condé au gain de cette bataille meurtriere. Mais plus elle est sanglante des deux côtés, moins elle est décisive. L'empereur retire en hâte ses troupes de la Hongrie, & traite avec Ragotsky, pour empêcher les Français d'aller à Vienne.

par la Bavière, tandis que les Suédois menaçaient d'y aller par la Moravie.

Il eft à croire que dans ce torrent de profpérités des armes françaifes & fuédoifes, il y eut toujours un vice radical qui empêcha de recueillir tout le fruit de tant de progrès. La crainte mutuelle qu'un des deux alliés ne prît trop de fupériorité fur l'autre, le manque d'argent, le défaut de recrues, tout cela mettait un terme à chaque fuccès.

Après la célebre bataille de Norlingue, on ne s'attendait pas que les Autrichiens & les Bavarois regagneraient tout-d'un-coup le pays perdu par cette bataille, & qu'ils pourfuivraient jufqu'au Necker l'armée victorieufe où Condé n'était plus, mais où était Turenne. De telles viciffitudes ont été fréquentes dans cette guerre.

Cependant l'empereur fatigué de tant de fecouffes, penfe férieufement à la paix. Il rend la liberté enfin à l'électeur de Trèves, dont la prifon avait fervi de prétexte à la déclaration de guerre de la France. Mais ce font les Français qui rétabliffent cet électeur dans fa capitale. Turenne en chaffe la garnifon impériale. Et l'électeur de Trèves s'unit à la France comme à fa bienfaitrice. L'électeur Palatin eût pu lui avoir les mêmes obligations, mais la France ne faifait encor rien pour lui de décifif.

Ce qui avait fait principalement le falut de l'empereur, c'était la Saxe & la Bavière, fur qui le fardeau de la guerre avait prefque toujours porté. Mais enfin l'électeur de Saxe épuifé fait une trêve avec les Suédois.

Ferdinand n'a donc plus pour lui que la Bavière. Les Turcs menaçaient de venir en Hongrie. Tout eût été perdu. Il s'empreffe de fatisfaire Ragotsky, pour ne fe pas attirer les armes ottomanes. Il le reconnaît prince fouverain de Tranfilvanie, prince de l'empire, & lui rend tout ce qu'il avait donné à fon prédéceffeur Bethlem-Gabor. Il perd ainfi à tous les traités, & preffe la conclufion de la paix de Veftphalie, où il doit perdre davantage.

1646.

Le pape Innocent X était le premier médiateur de cette

paix, dans laquelle les catholiques devaient faire de si grandes pertes. La République de Venise était la seconde médiatrice. Le cardinal Chigi, depuis le pape Alexandre VII, présidait dans Munster au nom du pape, Contarini au nom de Venise. Chaque puissance intéressée faisait des propositions selon ses espérances & ses craintes. Mais ce sont les victoires qui font les traités.

Pendant ces premieres négociations le maréchal de Turenne par une marche imprévue & hardie, se joint à l'armée suédoise vers le Necker, à la vue de l'archiduc Léopold. Il s'avance jusqu'à Munich, & augmente les alarmes de l'Autriche. Un autre corps de Suédois va encor ravager la Silésie. Mais toutes ces expéditions ne sont que des courses. Si la guerre s'était faite pied-à-pied, sous un seul chef, qui eût suivi toujours opiniâtrément le même dessein, l'empereur n'eût pas été en état, dans ce tems-là même, de faire couronner son fils ainé Ferdinand à Prague au mois d'Août, & ensuite à Presbourg. Ce jeune roi mourut ensuite sans jouir de ses états. D'ailleurs son pere ne pouvait donner alors que des trônes bien chancelants.

1647.

L'empereur en voulant assurer des royaumes à son fils, paraît plus que jamais prêt de tout perdre. L'électeur de Saxe avait été forcé, par les malheurs de la guerre, de l'abandonner. L'électeur Maximilien de Bavière son beau-frere est enfin obligé d'en faire autant. L'électeur de Cologne suit cet exemple. Ils signent un traité de neutralité avec la France. Le maréchal de Turenne met aussi l'électeur de Mayence dans la nécessité de prendre ce parti. Le landgrave de Hesse-Darmstadt fait le même traité par la même crainte. L'empereur reste seul, & aucun prince n'ose prendre sa querelle. Exemple unique jusques-là dans une guerre de l'empire.

Alors un nouveau général Suédois, Vrangel, qui avait succédé à Torstenson, prend Egra. La Bohême tant de fois saccagée l'est encor. Le danger parut si grand, que l'électeur de Bavière, malgré son grand âge, & le péril où il mettait ses états, ne put laisser le chef de l'empire sans secours, & rompit son traité avec la France. La guerre se faisait toujours

dans plusieurs endroits à la fois, selon qu'on y pouvait subsister. Au moindre avantage qu'avait l'empereur, ses ministres au congrès demandaient des conditions favorables ; mais au moindre échec, ils essuyaient des propositions plus dures.

1648.

Le retour du duc de Bavière à la maison d'Autriche n'est pas heureux. Turenne & Vrangel battent ses troupes & les autrichiennes à Summerhausen & à Lavingen près du Danube, malgré la belle résistance d'un prince de Virtemberg, & de ce Montécuculi qui était déja digne d'être opposé à Turenne. Le vainqueur s'empare de la Bavière ; l'électeur se réfugie à Saltzbourg.

En même tems le comte de Konigsmarck à la tête des Suédois, surprend en Bohême la ville de Prague. Ce fut le coup décisif. Il était tems enfin de faire la paix : il falait en recevoir les conditions, ou risquer l'empire. Les Français & les Suédois n'avaient plus dans l'Allemagne d'autre ennemi que l'empereur. Tout le reste était allié ou soumis, & on attendait les loix que l'assemblée de Munster & d'Osnabruck donnerait à l'empire.

PAIX DE VESTPHALIE.

Cette paix de Vestphalie signée enfin à Munster & à Osnabruck le 14 Octobre 1648, fut convenue, donnée, & reçue *comme une loi fondamentale & perpétuelle* : ce sont les propres termes du traité. Elle doit servir de base aux capitulations impériales. C'est une loi aussi reçue, aussi sacrée jusqu'à présent que la bulle d'or ; & bien supérieure à cette bulle, par le détail de tous les intérêts divers que ce traité embrasse, de tous les droits qu'il assure, & des changements faits dans l'état civil & dans la religion.

On travaillait dans Munster & dans Osnabruck depuis six ans presque sans relâche à cet ouvrage. On avait d'abord perdu beaucoup de tems dans les disputes du cérémonial. L'empereur ne voulait point donner le titre de *Majesté* aux rois ses vainqueurs. Son ministre Lutzau dans le premier acte de 1641,

qui établissait les sauf-conduits & les conférences, parle du préliminaire *entre sa sacrée Majesté Césarienne, & le sérénissime roi très-chrétien*. Le roi de France de son côté refusait de reconnaître Ferdinand pour empereur; & la cour de France avait eu de la peine à donner le titre de *Majesté* au grand Gustave, qui croyait tous les rois égaux, & qui n'admettait de supériorité que celle de la victoire. Les ministres Suédois au congrès de Vestphalie affectaient l'égalité avec ceux de France. Les plénipotentiaires d'Espagne avaient voulu en vain qu'on nommât leur roi immédiatement après l'empereur. Le nouvel état des Provinces-Unies demandait à être traité comme les rois. Le terme d'*excellence* commençait à être en usage. Les ministres se l'attribuaient; & il falait de longues négociations pour savoir à qui on le donnerait.

Dans le fameux traité de Munster on nomme sa sacrée majesté impériale, sa sacrée majesté très-chrétienne, & sa sacrée majesté royale de Suède.

Le titre d'excellence ne fut donné dans le cours des conférences à aucun plénipotentiaire des électeurs. Les ambassadeurs de France ne cédaient pas même le pas aux électeurs chez ces princes; & le comte d'Avaux écrivait à l'électeur de Brandebourg, *Monsieur, j'ai fait ce que j'ai pu pour vous servir.* On qualifiait d'ordinaire les états généraux des Provinces-Unies, *les sieurs états*, quand c'était le roi de France qui parlait; & même quand le comte d'Avaux alla de Munster en Hollande en 1644, il ne les appella jamais que *Messieurs*. Ils ne purent obtenir que leurs plénipotentiaires eussent le titre d'excellence. Le comte d'Avaux avait refusé même ce nouveau titre à un ambassadeur de Venise, & ne le donna à Contarini que parce qu'il était médiateur. Les affaires furent retardées par ces prétentions & ces refus que les Romains nommaient *gloriole*, que tout le monde condamne quand on est sans caractere, & sur lesquels on insiste dès qu'on en a un.

Ces usages, ces titres, ces cérémonies, les dessus des lettres, les suscriptions, les formules ont varié dans tous les tems. Souvent la négligence d'un secretaire suffit pour fonder un titre. Les langues dans lesquelles on écrit, établissent des formules qui passent ensuite dans d'autres langues où elles prennent un air étranger.

étranger. Les empereurs qui envoyaient avant Rodolphe I tous leurs mandats en latin, tutoyaient tous les princes dans cette langue qui admet cette grammaire. Ils ont continué à tutoyer les comtes de l'empire dans la langue allemande qui réprouve ces expressions. On trouve partout de tels exemples, & ils ne tirent plus aujourd'hui à conséquence.

Les ministres médiateurs furent plutôt témoins qu'arbitres, surtout le nonce Chigi qui ne fut là que pour voir l'église sacrifiée. Il vit donner à la Suède luthérienne les dioceses de Brême & de Verden; ceux de Magdebourg, d'Halberstadt, de Minden, de Camin à l'électeur de Brandebourg.

Les évêchés de Ratsbourg & de Schverin ne furent plus que des fiefs du duc de Meckelbourg.

Les évêchés d'Osnabruck & de Lubeck ne furent pas à la vérité sécularisés, mais alternativement destinés à un évêque luthérien & à un évêque catholique; réglement délicat, qui n'aurait jamais pu avoir lieu dans les premiers troubles de religion, mais qui ne s'est pas démenti chez une nation naturellement tranquille, dans laquelle la fureur du fanatisme était éteinte.

La liberté de conscience fut établie dans toute l'Allemagne. Les sujets luthériens de l'empereur en Silésie eurent le droit de faire bâtir de nouvelles églises; & l'empereur fut obligé d'admettre des protestants dans son conseil aulique.

Les commanderies de Malte, les abbayes, les bénéfices dans les pays protestants, furent donnés aux princes, aux seigneurs qu'il falait indemniser des frais de la guerre.

Ces concessions étaient bien différentes de l'édit de Ferdinand II, qui avait ordonné la restitution des biens ecclésiastiques dans le tems de ses prospérités. La nécessité, le repos de l'empire lui firent la loi. Le nonce protesta, fulmina. On n'avait jamais vu encor de médiateur condamner le traité auquel il avait présidé; mais il ne lui seait pas de faire une autre démarche. Le pape par sa bulle, *casse de sa pleine puissance, annulle tous les articles de la paix de Vestphalie, concernant la religion;* mais s'il avait été à la place de Ferdinand III, il eût ratifié le traité, qui subsista malgré les bulles du pape: bulles autrefois si révérées, & aujourd'hui si méprisées.

Cette révolution pacifique dans la religion était accompagnée d'une autre dans l'état. La Suède devenait membre de l'empire. Elle eut toute la Poméranie citérieure, & la plus belle, la plus utile partie de l'autre, la principauté de Rugen, la ville de Vismar, beaucoup de bailliages voisins, le duché de Brême, & de Verden. Le duc de Holstein y gagna aussi quelques terres.

L'électeur de Brandebourg perdait à la vérité beaucoup dans la Poméranie citérieure, mais il acquérait le fertile pays de Magdebourg, qui valait mieux que son margraviat. Il avait Camin, Halberstadt, la principauté de Minden.

Le duc de Meckelbourg perdait Vismar, mais il gagnait le territoire de Ratsbourg & de Schverin.

Enfin on donnait aux Suédois cinq millions d'écus d'Allemagne, que sept cercles devaient payer. On donnait à la princesse landgrave de Hesse six cents mille écus; & c'était sur les biens des archevêchés de Mayence, de Cologne, de Paderborn, de Munster, & de l'abbaye de Fulde que cette somme devait être payée. L'Allemagne s'appauvrissant par cette paix, comme par la guerre, ne pouvait guere payer plus cher ses protecteurs.

Ces plaies étaient adoucies par les réglements utiles qu'on fit pour le commerce, & pour la justice; par les soins qu'on prit de remédier aux griefs de toutes les villes, de tous les gentilshommes qui présenterent leurs droits au congrès comme à une cour suprême qui réglait le sort de tout le monde. Le détail en fut prodigieux.

La France s'assura pour toujours la possession des Trois-Evêchés, & l'acquisition de l'Alsace, excepté Strasbourg. Mais au lieu de recevoir de l'argent comme la Suède, elle en donna. Les archiducs de la branche du Tirol eurent trois millions de livres pour la cession de leurs droits sur l'Alsace, & sur le Sundgau. La France paya la guerre & la paix, mais elle n'acheta pas cher une si belle province. Elle eut encor l'ancien Brisac & ses dépendances, & le droit de mettre garnison dans Philipsbourg. Ces deux avantages ont été perdus depuis: mais l'Alsace est demeurée, & Strasbourg en se donnant à la France, a achevé d'incorporer l'Alsace à ce royaume.

Il y a peu de publicistes qui ne condamnent l'énoncé de cette cession de l'Alsace dans ce fameux traité de Munster. Ils en trouvent les expressions équivoques. En effet céder *toute sorte de jurisdiction & de souveraineté*, & céder *la préfecture de dix villes libres impériales*, sont deux choses différentes. Il y a grande apparence que les plénipotentiaires virent cette difficulté, & ne voulurent pas l'approfondir, sachant bien qu'il y a des choses qu'il faut laisser derriere un voile que le tems & la puissance font tomber.

La maison Palatine fut enfin rétablie dans tous ses droits, excepté dans le haut Palatinat qui demeura à la branche de Bavière. On créa un huitieme électorat en faveur du Palatin. On entra avec tant d'attention dans tous les droits, & dans tous les griefs, qu'on alla jusqu'à stipuler vingt mille écus que l'empereur devait donner à la mere du comte Palatin Charles-Louis, & dix mille à chacune de ses sœurs. Le moindre gentilhomme fut bien reçu à demander la restitution de quelques arpents de terre. Tout fut discuté & réglé. Il y eut cent quarante restitutions ordonnées. On remit à un arbitrage la restitution de la Lorraine, & l'affaire de Juliers. L'Allemagne eut la paix après trente ans de guerre, mais la France ne l'eut pas.

Les troubles de Paris vers l'an 1647, enhardirent l'Espagne à s'en prévaloir; elle ne voulut plus entrer dans les négociations générales. Les états généraux qui devaient, ainsi que l'Espagne, traiter à Munster, firent une paix particuliere avec l'Espagne, malgré toutes les obligations qu'ils avaient à la France, malgré les traités qui les liaient, & malgré les intérêts qui semblaient les attacher encor à leurs anciens protecteurs. Le ministere espagnol se servit d'une ruse singuliere pour engager les états à ce manque de foi. Il leur persuada qu'il était prêt de donner l'infante à Louis XIV, avec les Pays-Bas en dot. Les états tremblerent, & se hâterent de signer. Cette ruse n'était qu'un mensonge, mais la politique est-elle autre chose que l'art de mentir à propos? Louis XI n'avait-il pas raison, quand son ambassadeur se plaignait que les ministres du duc de Bourgogne mentaient toujours, & qu'il lui répondait, *Eh! bête, que ne mens-tu plus qu'eux?*

Dans cet important traité de Vestphalie, il ne fut presque

point question de l'empire Romain. La Suède n'avait d'intérêt à démêler qu'avec le roi d'Allemagne, & non avec le suzerain de l'Italie. Mais la France eut quelques points à régler, sur lesquels Ferdinand ne pouvait transiger que comme empereur. Il s'agissait de Pignerol, de la succession de Mantoue, & du Montferrat. Ce sont des fiefs de l'empire. Il fut réglé que le roi de France paierait encor six cents mille livres *à Monsieur le duc de Mantoue, à la décharge de Monsieur le duc de Savoie*, moyennant quoi il garderait Pignerol & Casal en pleine souveraineté indépendante de l'empire. Ces possessions ont été perdues depuis pour la France, comme Brême, Verden, & une partie de la Poméranie, ont été enlevés à la Suède. Mais le traité de Vestphalie, en ce qui concerne la législation de l'Allemagne, a toujours été réputé, & est toujours demeuré inviolable.

TABLEAU DE L'ALLEMAGNE, DEPUIS LA PAIX DE VESTPHALIE JUSQU'A LA MORT DE FERDINAND III.

Ce chaos du gouvernement allemand ne fut donc bien débrouillé qu'après sept cents ans, à compter du regne de Henri *l'oiseleur*. Et avant le tems de Henri, il n'avait pas été un gouvernement. Les prérogatives des rois d'Allemagne ne furent restraintes dans des bornes connues : la plupart des droits des électeurs, des princes, de la noblesse immédiate & des villes, ne furent fixés & incontestables que par les traités de Vestphalie. L'Allemagne fut une grande *aristocratie*, à la tête de laquelle était un roi, à peu près comme en Angleterre, en Suède, en Pologne, & comme anciennement tous les états fondés par les peuples venus du Nord & de l'Orient furent gouvernés. La diete tenait lieu de parlement. Les villes impériales y eurent droit de suffrage pour résoudre la paix & la guerre.

Ces villes impériales jouissent de tous les droits régaliens comme les princes d'Allemagne : elles sont états de l'empire, & non de l'empereur, elles ne paient pas la moindre imposition, & ne contribuent aux besoins de l'empire que dans les cas urgents. Leur taxe est réglée par la matricule générale. Si elles avaient le droit de juger en dernier ressort, qu'on appelle *de non appellando*, elles seraient des états absolument souverains.

Cependant avec tant de droits elles ont très-peu de puissance, parce qu'elles sont entourées de princes qui en ont beaucoup. Les inconvénients attachés à un gouvernement si mixte & si compliqué dans une si grande étendue de pays, ont subsisté; mais l'état aussi. La multiplicité des souverainetés sert à tenir la balance, jusqu'à ce qu'il se forme dans le sein de l'Allemagne une puissance assez grande pour engloutir les autres.

Ce vaste pays après la paix de Vestphalie, répara insensiblement ses pertes. Les campagnes furent cultivées, les villes rebâties. Ce furent-là les plus grands événements des années suivantes dans un corps percé & déchiré de toutes parts, qui se rétablissait des blessures que lui-même s'était faites pendant trente années.

Quand on dit que l'Allemagne fut libre alors, il faut l'entendre des princes & des villes impériales; car pour les villes médiates, elles sont sujettes des grands vassaux auxquels elles appartiennent: & les habitants des campagnes forment un état mitoyen entre l'esclave & le sujet, mais plus approchant de l'esclave, surtout en Suabe & en Bohême.

La Hongrie était comme l'Allemagne, respirant à peine après ses guerres intestines & les invasions si fréquentes des Turcs, ayant besoin d'être défendue, repeuplée, policée, mais toujours jalouse de son droit d'élire son souverain, & de conserver sous lui ses privileges. Quand Ferdinand III fit élire en 1654 son fils Léopold, agé de 17 ans, roi de Hongrie, on fit signer à *sa sérénité* (car le mot de majesté n'était pas donné par les Hongrois à qui n'était pas empereur ou roi des Romains), on lui fit signer, dis-je, une capitulation aussi restreignante que celle des empereurs. Mais les seigneurs Hongrois n'étaient pas aussi puissants que les princes d'Allemagne. Ils n'avaient point les Français & les Suédois pour garants de leurs privileges. Ils étaient plutôt opprimés que soutenus par les Ottomans. C'est pourquoi la Hongrie a été enfin entiérement soumise de nos jours après de nouvelles guerres intestines.

L'empereur après la paix de Vestphalie se trouva paisible possesseur de la Bohême devenue son patrimoine, de la Hongrie qu'il regardait aussi comme un héritage, mais que les Hongrois regardaient comme un royaume électif, & de toutes

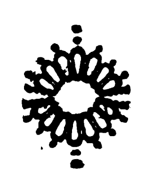
ses provinces jusqu'à l'extrémité du Tirol. Il ne possédait aucun terrain en Italie.

Le nom de saint empire romain subsistait toujours. Il était difficile de définir ce que c'était que l'Allemagne, & ce que c'était que cet empire. Charles-Quint avait bien prévu que si son fils Philippe II n'était pas sur le trône impérial, si la même tête ne portait pas les couronnes d'Espagne, d'Allemagne, de Naples, de Milan, il ne resterait guere que ce nom d'empire. En effet, quand le grand fief de Milan fut aussi bien que Naples entre les mains de la branche espagnole, cette branche se trouva à la fois vassale titulaire de l'empire & du pape, en protégeant l'un, & en donnant des loix à l'autre. La Toscane, les principales villes d'Italie s'affermirent dans leur ancienne indépendance des empereurs. Un César qui n'avait pas en Italie un seul domaine, & qui n'était en Allemagne que le chef d'une république de princes & de villes, ne pouvait pas ordonner comme un Charlemagne & un Othon.

On voit dans tout le cours de cette histoire deux grands desseins soutenus pendant huit cents années : celui des papes d'empêcher les empereurs de régner dans Rome, & celui des seigneurs Allemands, de conserver & d'augmenter leurs privileges.

Ce fut dans cet état que Ferdinand III laissa l'empire à sa mort en 1657, pendant que la maison d'Autriche espagnole soutenait encor contre la France cette longue guerre, qui finit par le traité des Pyrénées & par le mariage de l'infante Marie-Thérese avec Louis XIV.

Tous ces événements sont si récents, si connus, écrits par tant d'historiens, qu'on ne répétera pas ici ce qu'on trouve partout ailleurs. On finira par se retracer une idée générale de l'empire depuis ce tems jusqu'à nos jours.



ÉTAT DE L'EMPIRE SOUS LÉOPOLD,

QUARANTE-HUITIÉME EMPEREUR.

ON peut d'abord considérer qu'après la mort de Ferdinand III, l'empire fut prêt de sortir de la maison d'Autriche, mais que les électeurs se crurent enfin obligés de choisir en 1658 Léopold-Ignace, fils de Ferdinand; il n'avait que dix-huit ans. Mais le bien de l'état, le voisinage des Turcs, les jalousies particulieres contribuerent à l'élection d'un prince dont la maison était assez puissante pour soutenir l'Allemagne, & pas assez pour l'asservir. On avait autrefois élu Rodolphe de Habsbourg, parce qu'il n'avait presque point de domaine. L'empire était continué à sa race, parce qu'elle en avait beaucoup.

Les Turcs toujours maîtres de Bude, les Français possesseurs de l'Alsace, les Suédois de la Poméranie & de Brême, rendaient nécessaire cette élection, tant l'idée de l'équilibre est naturelle chez les hommes. Dix empereurs de suite dans la maison de Léopold, étaient encor en sa faveur autant de sollicitations qui sont toujours écoutées, quand on ne croit point la liberté publique en danger. C'est ainsi que le trône toujours électif en Pologne, fut toujours héréditaire dans la race des Jagellons.

L'Italie ne pouvait être un objet pour le ministere de Léopold; il n'était plus question de demander une couronne à Rome, encor moins de faire sentir ses droits de suzerain à la branche d'Autriche qui avait Naples & Milan. Mais la France, la Suède, la Turquie occuperent toujours les Allemands sous ce regne. Ces trois puissances furent l'une après l'autre, ou contenues ou repoussées ou vaincues, sans que Léopold tirât l'épée.

Ce prince le moins guerrier de son tems, attaqua toujours Louis XIV dans les tems les plus florissants de la France; d'abord après l'invasion de la Hollande, lorsqu'il donna aux Provinces-Unies un secours qu'il n'avait pas donné à sa propre

maison dans l'invasion de la Flandre ; ensuite quelques années après la paix de Nimegue, lorsqu'il fit cette fameuse ligue d'Augsbourg contre Louis XIV ; enfin à l'avénement étonnant du petit-fils du roi de France au trône d'Espagne.

Léopold sut dans toutes ces guerres intéresser le corps de l'Allemagne, & les faire déclarer ce qu'on appelle guerres de l'empire. La premiere fut assez malheureuse, & l'empereur reçut la loi à la paix de Nimegue. L'intérieur de l'Allemagne ne fut pas saccagé par ces guerres comme il l'avait été dans celle de trente ans. Mais les frontieres du côté du Rhin furent maltraitées. Louis XIV eut toujours la supériorité ; cela ne pouvait arriver autrement : des ministres habiles, de très grands généraux, un royaume dont toutes les parties étaient réunies & toutes les places fortifiées, des armées disciplinées, une artillerie formidable, d'excellents ingénieurs devaient nécessairement l'emporter sur un pays à qui tout cela manquait. Il est même surprenant que la France ne remportât pas de plus grands avantages contre des armées levées à la hâte, souvent mal payées & mal pourvues, & surtout contre des corps de troupes commandés par des princes qui s'accordaient peu, & qui avaient des intérêts différents. La France, dans cette guerre terminée par la paix de Nimegue, triompha par la supériorité de son gouvernement, de l'Allemagne, de l'Espagne, de la Hollande réunies, mais mal réunies.

La fortune fut moins inégale dans la seconde guerre, produite par la ligue d'Augsbourg. Louis XIV eut alors contre lui l'Angleterre jointe à l'Allemagne & à l'Espagne. Le duc de Savoie entra dans la ligue. La Suède si longtems alliée de la France, l'abandonna, & fournit même des troupes contr'elle, en qualité de membre de l'empire. Cependant tout ce que tant d'alliés purent faire, ce fut de se défendre. On ne put même à la paix de Risvick arracher Strasbourg à Louis XIV.

La troisieme guerre fut la plus heureuse pour Léopold & pour l'Allemagne, quand le roi de France était plus puissant que jamais, quand il gouvernait l'Espagne sous le nom de son petit-fils, qu'il avait pour lui tous les Pays-Bas espagnols & la Bavière ; que ses armées étaient au milieu de l'Italie & de l'Allemagne. La mémorable bataille d'Hochstet changea tout.

Léopold

Léopold mourut l'année ſuivante, en 1705, avec l'idée que la France ſerait bientôt accablée, & que l'Alſace ſerait réunie à l'Allemagne.

Ce qui ſervit le mieux Léopold dans tout le cours de ſon regne, ce fut la grandeur même de Louis XIV. Cette grandeur ſe produiſit avec tant de faſte, avec tant de fierté, qu'elle irrita tous ſes voiſins, ſurtout les Anglais, plus qu'elle ne les intimida.

On lui imputait l'idée de la monarchie univerſelle. Mais ſi Léopold avait eu la ſucceſſion de l'Autriche eſpagnole, comme il fut longtems vaiſemblable qu'il l'aurait, alors c'était cet empereur, qui maître abſolu de la Hongrie, dont les bornes étaient reculées, devenu preſque tout puiſſant en Allemagne, poſſédant l'Eſpagne, le domaine direct de la moitié de l'Italie, ſouverain de la moitié du nouveau monde, & en état de faire valoir les droits ou les prétentions de l'empire, ſe ſerait vu en effet aſſez près de cette monarchie univerſelle. On affecta de la craindre dans Louis XIV, lorſqu'il voulut après la paix de Nimegue, faire dépendre des Trois-Evêchés quelques terres qui relevaient de l'empire; & on ne la craignit ni dans Léopold ni dans ſes enfants, lorſqu'ils furent près de dominer ſur l'Allemagne, l'Eſpagne, & l'Italie. Louis XIV en effarouchant trop ſes voiſins, fit plus de bien à la maiſon d'Autriche qu'il ne lui avait fait de mal par ſa puiſſance.

DE LA HONGRIE ET DES TURCS, DU TEMS DE LÉOPOLD.

Dans les guerres que Léopold fit de ſon cabinet à Louis XIV, il ne riſqua jamais rien. L'Allemagne & ſes alliés portaient tout le fardeau & défendaient ſes pays héréditaires. Mais du côté de la Hongrie & des Turcs il n'y eut que du trouble & du danger. Les Hongrois étaient les reſtes d'une nation nombreuſe, échappés aux guerres civiles & au ſabre des Ottomans; ils labouraient les armes à la main des campagnes arroſées du ſang de leurs peres. Les ſeigneurs de ces cantons malheureux voulaient à la fois défendre leurs privileges contre l'autorité de leur roi, & leur liberté contre le Turc, qui protégeait la

Hongrie & la dévaſtait. Le Turc faiſait préciſément en Hongrie ce que les Suédois & les Français avaient fait en Allemagne, mais il fut plus dangereux; & les Hongrois furent plus malheureux que les Allemands.

Cent mille Turcs marchent juſqu'à Neuhauſel en 1663. Il eſt vrai qu'ils ſont vaincus l'année d'après à St. Gothard ſur le Raab, par le fameux Montécuculi. On vante beaucoup cette victoire; mais certainement elle ne fut pas déciſive. Quel fruit d'une victoire, qu'une trêve honteuſe, par laquelle on cede au ſultan la Tranſilvanie, avec tout le terrain de Neuhauſel, & on raſe juſqu'aux fondements les citadelles voiſines!

Le Turc donna ou plutôt confirma la Tranſilvanie à Abaffi, & dévaſta toujours la Hongrie malgré la trêve.

Léopold n'avait alors d'enfants que l'archiducheſſe, qui fut depuis électrice de Bavière. Les ſeigneurs Hongrois ſongent à ſe donner un roi de leur nation en cas que Léopold meure.

Leurs projets, leur fermeté à ſoutenir leurs droits, & enfin leurs complots coûtent la tête à Serini, à Frangipani, à Nadaſti, à Tattenback. Les impériaux s'emparent des châteaux de tous les amis de ces infortunés. On ſupprime les dignités de palatin de Hongrie, de juge du royaume, de ban de Croatie, & le pillage eſt exercé avec les formes de la juſtice. Cet excès de ſévérité produit d'abord la conſternation & enſuite le déſeſpoir. Emerick Tekéli ſe met à la tête des mécontents, tout eſt en combuſtion dans la haute Hongrie.

Tekéli traite avec la Porte. Alors la cour de Vienne ménage les eſprits irrités. Elle rétablit la charge de palatin, elle confirme tous les privileges pour leſquels on combattait, elle promet de rendre les biens confiſqués. Mais cette condeſcendance qui vient après tant de duretés, ne paraît qu'un piege. Tekéli croit plus gagner à la cour Ottomane qu'à celle de Vienne. Il eſt fait prince de Hongrie par les Turcs, moyennant un tribut de quarante mille ſequins. Déja en 1682, Tekéli aidé des troupes du bacha de Bude, ravageait la Siléſie; & ce bacha prenait Tokai & Eperies, tandis que le ſultan Mahomet IV préparait l'armement le plus formidable que jamais l'empire Ottoman ait deſtiné contre les chrétiens.

Si les Turcs eussent pris ce parti avant la paix de Nimegue, on ne voit pas ce que l'empereur eût pu leur opposer; car après la paix de Nimegue même il opposait peu de forces.

Le grand-visir Kara Mustapha traverse la Hongrie avec deux cents cinquante mille hommes d'infanterie, trente mille saphis, une artillerie, un bagage proportionné à cette multitude. Il pousse le duc de Lorraine Charles V devant lui. Il met le siege sans résistance devant Vienne.

SIEGE DE VIENNE EN 1683, ET SES SUITES.

Ce siege de Vienne doit fixer les regards de la postérité. La ville était devenue sous dix empereurs consécutifs de la maison d'Autriche, la capitale de l'empire Romain en quelque sorte. Mais elle n'était ni forte ni grande. Cette capitale prise, il n'y avait jusqu'au Rhin aucune place capable de résistance.

Vienne & ses fauxbourgs contenaient environ cent mille citoyens, dont les deux tiers habitaient ses fauxbourgs sans défense. Kara Mustapha s'avançait sur la droite du Danube, suivi de trois cents trente mille hommes, en comptant tout ce qui servait à cet armement formidable. On a prétendu que le dessein de ce grand-visir était de prendre Vienne pour lui-même, & d'en faire la capitale d'un nouveau royaume indépendant de son maître. Tekéli avec ses mécontents de Hongrie était vers l'autre rive du Danube. Toute la Hongrie était perdue, & Vienne menacée de tous côtés. Le duc Charles de Lorraine n'avait qu'environ vingt-quatre mille combattants à opposer aux Turcs qui précipitaient leur marche. Un petit combat à Petronel, non loin de Vienne, venait encor de diminuer la faible armée de ce prince.

Le 7 Juillet, l'empereur Léopold, l'impératrice sa belle-mere, l'impératrice sa femme, les archiducs, les archiduchesses, toute leur maison abandonnent Vienne & se retirent à Lintz. Les deux tiers des habitants suivent la cour en désordre. On ne voit que des fugitifs, des équipages, des chariots chargés de meubles. Et les derniers tomberent dans les mains des Tartares. La retraite de l'empereur ne porte à Lintz que la terreur & la désolation. La cour ne s'y croit pas en sûreté. On se réfugie

de Lintz à Paſſau. La conſternation en augmente dans Vienne : il faut brûler les fauxbourgs, les maiſons de plaiſance, fortifier en hâte le corps de la place, y faire entrer des munitions de guerre & de bouche. On ne s'était préparé à rien, & les Turcs allaient ouvrir la tranchée. Elle fut en effet ouverte le ſeize Juillet au fauxbourg St. Ulric, à cinquante pas de la contreſcarpe.

Le comte de Staremberg, gouverneur de la ville, avait une garniſon dont le fonds était de ſeize mille hommes, mais qui n'en compoſait pas en effet plus de huit mille. On arma les bourgeois qui étaient reſtés dans Vienne : on arma juſqu'à l'univerſité. Les profeſſeurs, les écoliers, monterent la garde, & ils eurent un médecin pour major.

Pour comble de diſgrace l'argent manquait, & on eut de la peine à ramaſſer cent mille riſdales.

Le duc de Lorraine avait en vain tenté de conſerver une communication de ſa petite armée avec la ville, mais il n'avait pu que protéger la retraite de l'empereur. Forcé enfin de ſe retirer par les ponts qu'il avait jetés ſur le Danube, il était loin au ſeptentrion de la ville, tandis que les Turcs qui l'environnaient, avançaient leurs tranchées au midi. Il faiſait tête aux Hongrois de Tekéli, & défendait la Moravie : mais la Moravie allait tomber avec Vienne au pouvoir des Ottomans. L'empereur preſſait les ſecours de Bavière, de Saxe & des cercles, & ſurtout celui du roi de Pologne, Jean Sobiesky, prince longtems la terreur des Turcs, tandis qu'il avait été général de la couronne, & qui devait ſon trône à ſes victoires. Mais ces ſecours ne pouvaient arriver que lentement.

On était déja au mois de Septembre, & il y avait enfin une brêche de ſix toiſes au corps de la place. La ville paraiſſait abſolument ſans reſſource. Elle devait tomber ſous les Turcs plus aiſément que Conſtantinople ; mais ce n'était pas un Mahomet ſecond qui l'aſſiégeait. Le mépris brutal du grand-viſir pour les chrétiens, ſon inactivité, ſa molleſſe firent languir le ſiege.

Son parc, c'eſt-à-dire l'enclos de ſes tentes, était auſſi grand que la ville aſſiégée. Il y avait des bains, des jardins, des

fontaines ; on y voyait partout l'excès du luxe, avant-coureur de la ruine.

Enfin Jean Sobiesky ayant passé le Danube quelques lieues au dessus de Vienne, les troupes de Saxe, de Bavière & des cercles étant arrivées, on fit du haut de la montagne de Calemberg des signaux aux assiégés. Tout commençait à leur manquer, & il ne leur restait plus que leur courage.

Les armées impériale & polonaise descendirent du haut de cette montagne de Calemberg, dont le grand-visir avait négligé de s'emparer ; elles s'y étendirent en formant un vaste amphitéatre. Le roi de Pologne occupait la droite, à la tête d'environ douze mille gens d'armes, & de trois à quatre mille hommes de pied. Le prince Alexandre son fils était auprès de lui. L'infanterie de l'empereur & de l'électeur de Saxe marchait à la gauche. Le duc Charles de Lorraine commandait les impériaux. Les troupes de Bavière montaient à dix mille hommes ; celles de Saxe à-peu-près au même nombre.

Jamais on ne vit plus de grands princes que dans cette journée. L'électeur de Saxe, Jean-George III, était à la tête de ses Saxons. Les Bavarois n'étaient point conduits par l'électeur Marie-Emmanuel leur duc. Ce jeune prince voulut servir comme volontaire auprès du duc de Lorraine. Il avait reçu de l'empereur une épée enrichie de diamants ; & lorsque Léopold revint dans Vienne après sa délivrance, le jeune électeur le saluant avec cette même épée, lui fit voir à quel usage il employait ses présents. C'est le même électeur qui fut mis depuis au ban de l'empire.

Le prince de Saxe-Lavembourg, de l'ancienne & malheureuse maison d'Ascanie, menait la cavalerie impériale ; le prince Herman de Bade l'infanterie ; les troupes de Franconie, au nombre d'environ sept mille, marchaient sous le prince de Valdeck.

On distinguait parmi les volontaires trois princes de la maison d'Anhalt, deux de Hanovre, trois de la maison de Saxe, deux de Neubourg, deux de Virtemberg, tandis qu'un troisieme se signalait dans la ville, deux de Holstein, un prince de Hesse-Cassel, un prince de Hohenzollern ; il n'y manquait que l'empereur.

Cette armée montait à ſoixante & quatre mille combattants. Celle du grand-viſir était ſupérieure de plus du double ; ainſi cette bataille peut être comptée parmi celles qui font voir que le petit nombre l'a preſque toujours emporté ſur le grand, peut-être parce qu'il y a trop de confuſion dans les armées immenſes, & plus d'ordre dans les autres.

Ce fut le douze Septembre que ſe donna cette bataille (ſi c'en eſt une) & que Vienne fut délivrée. Le grand-viſir laiſſa vingt mille hommes dans les tranchées, & fit donner un aſſaut à la place, dans le tems même qu'il marchait contre l'armée chrétienne. Ce dernier aſſaut pouvait réuſſir contre des aſſiégés qui commençaient à manquer de poudre, & dont les canons étaient démontés. Mais la vue du ſecours ranima leurs forces. Cependant le roi de Pologne ayant harangué ſes troupes de rang en rang, marchait d'un côté contre l'armée ottomane, & le duc de Lorraine de l'autre. Jamais journée ne fut moins meurtriere & plus déciſive. Deux poſtes pris ſur les Turcs déciderent de la victoire. Les chrétiens ne perdirent pas plus de deux cents hommes. Les Ottomans en perdirent à peine mille. C'était ſur la fin du jour. La terreur ſe mit pendant la nuit dans le camp du viſir. Il ſe retira précipitamment avec toute ſon armée. Cet aveuglement, qui ſuccédait à une longue ſécurité, fut ſi prodigieux, qu'ils abandonnerent leurs tentes, leurs bagages, & juſqu'au grand étendard de Mahomet. Il n'y eut dans cette grande journée de faute comparable à celle du viſir, que celle de ne le point pourſuivre.

Le roi de Pologne envoya l'étendard de Mahomet au pape. Les Allemands & les Polonois s'enrichirent des dépouilles des Turcs. Le roi de Pologne écrivit à la reine ſa femme, qui était une Françaiſe, fille du marquis d'Arquien, que le grand-viſir l'avait fait ſon héritier, & qu'il avait trouvé dans ſes tentes la valeur de pluſieurs millions de ducats. On connaît aſſez cette lettre, dans laquelle il lui dit : *Vous ne direz pas de moi ce que diſent les femmes Tartares quand elles voient rentrer leurs maris les mains vuides ; Vous n'êtes pas un homme, puiſque vous revenez ſans butin.*

Le lendemain 13 Septembre, le roi Jean Sobiesky fit chanter le *Te Deum* dans la cathédrale, & l'entonna lui-même. Cette

cérémonie fut suivie d'un sermon, dont le prédicateur prit pour texte : *Il fut un homme envoyé de* DIEU *nommé Jean.*

Toute la ville s'empressait de venir rendre grace à ce roi, & de baiser les mains de son libérateur, comme il le raconte lui-même. L'empereur arriva le 14 au milieu des acclamations qui n'étaient pas pour lui. Il vit le roi de Pologne hors des murs, & il y eut de la difficulté pour le cérémonial dans un tems où la reconnaissance devait l'emporter sur les formalités.

Cette gloire & ce bonheur de Jean Sobiesky furent bientôt sur le point d'être éclipsés par un désastre qu'on ne devait pas attendre après une victoire si facile. Il s'agissait de soumettre la Hongrie & de marcher à Gran, qui est la même ville que Strigonie. Pour aller à Gran il falait passer par Barcam, où un bacha avait un corps de troupes considérable. Le roi de Pologne s'avançait de ce côté avec ses gens d'armes, & ne voulut point attendre le duc de Lorraine qui le suivait. Les Turcs tombent auprès de Barcam sur les troupes polonaises, les chargent en flanc, leur tuent deux mille hommes ; le vainqueur des Ottomans est obligé de fuir ; il est poursuivi, il échappe à peine, en laissant son manteau à un Turc qui l'avait déja joint. Le duc Charles arriva enfin au secours des Polonais ; & après avoir eu la gloire de seconder Jean Sobiesky dans la délivrance de Vienne, il eut celle de le délivrer lui-même.

Bientôt la Hongrie, des deux côtés du Danube, jusqu'à Strigonie, retombe sous le pouvoir de l'empereur. On prend Strigonie : elle avait appartenu aux Turcs près de cent cinquante années ; enfin on tente deux fois le siege de Bude, & on le prend d'assaut en 1686 : ce ne fut depuis qu'un enchaînement de victoires. Le duc de Lorraine défait avec l'électeur de Bavière les Ottomans dans les mêmes plaines de Mohats où Louis II roi de Hongrie avait péri, lorsqu'en 1526 Soliman II, vainqueur des chrétiens, couvrit ces plaines de vingt-cinq mille morts.

Les divisions, les séditions de Constantinople, les révoltes des armées ottomanes, combattaient encor pour l'heureux & tranquille Léopold. Le soulévement des janissaires, la déposition de Mahomet IV, l'imbécille Soliman III placé sur le trône

après une prison de quarante années, les troupes ottomanes mal payées, découragées, fuyant devant un petit nombre d'Allemands, tout favorisa Léopold. Un empereur guerrier secondé des Polonais victorieux, eû pu aller assiéger Constantinople, après avoir été sur le point de perdre Vienne.

Léopold jugea plus à propos de se venger sur les Hongrois de la crainte que les Turcs lui avaient donnée. Ses ministres prétendaient qu'on ne pouvoit contenir la puissance ottomane, si la Hongrie n'était pas réunie sous un pouvoir absolu. Cependant on avait chassé les Turcs devant Vienne, avec les troupes de Saxe, de Baviere, de Lorraine, & des autres princes Allemands qui n'étaient pas sous un joug despotique; on avait surtout vaincu avec les secours des Polonais alliés. Les Hongrois auraient donc pu servir l'empereur comme les Allemands le servaient, en demeurant libres comme les Allemands; mais il y avait trop de factions en Hongrie, les Turcs n'étaient pas hommes à faire des traités de Vestphalie en faveur de ce royaume, & n'étaient alors en état ni d'opprimer les Hongrois, ni de les secourir.

Il n'y eut d'autre congrès entre les mécontents de Hongrie & l'empereur qu'un échafaud. On l'éleva dans la place publique d'Eperies, au mois de Mars 1687, & il y resta jusqu'à la fin de l'année.

Les bourreaux furent lassés à immoler les victimes qu'on leur abandonnait sans beaucoup de choix, si l'on en croit plusieurs historiens contemporains. Il n'y a point d'exemple dans l'antiquité d'un massacre si long & si terrible. Il y a eu des sévérités égales, mais aucune n'a duré si longtems. L'humanité ne frémit pas du nombre d'hommes qui périssent dans tant de batailles: on y est accoutumé; ils meurent les armes à la main & vengés. Mais voir pendant neuf mois ses compatriotes traînés juridiquement à une boucherie toujours ouverte, c'était un spectacle qui soulevait la nature, & dont l'atrocité remplit encor aujourd'hui les esprits d'horreur.

Ce qu'il y a de plus affreux pour les peuples, c'est que quelquefois ces cruautés réussissent; & le succès encourage à traiter les hommes comme des bêtes farouches.

La Hongrie fut soumise, le Turc deux fois repoussé, la Transilvanie

Transilvanie conquise, occupée par les impériaux. Enfin tandis que l'échafaud d'Eperies subsistait encor, on convoqua les principaux de la noblesse de Hongrie à Vienne, qui déclarerent au nom de la nation la couronne héréditaire; ensuite les états assemblés à Presbourg en porterent le décret, & on couronna Joseph à l'âge de neuf ans, roi héréditaire de Hongrie.

Léopold alors fut le plus puissant empereur depuis Charles-Quint. Un concours de circonstances heureuses le met en état de soutenir à la fois la guerre contre la France jusqu'à la paix de Risvick, & contre la Turquie jusqu'à la paix de Carlovitz conclue en 1699. Ces deux paix lui furent avantageuses. Il négocia avec Louis XIV à Risvick sur un pied d'égalité qu'on n'attendait pas après la paix de Nimegue, & il traita avec le Turc en vainqueur. Ces succès donnerent à Léopold dans les dietes d'Allemagne une supériorité qui n'ôta pas la liberté des suffrages, mais qui les rendit toujours dépendants de l'empereur.

DE L'EMPIRE ROMAIN, SOUS LÉOPOLD.

Ce fut encor sous ce regne que l'Allemagne renoua la chaîne dont elle tenait autrefois l'Italie. Car dans la guerre terminée à Risvick, lorsque Léopold ligué avec le duc de Savoie, ainsi qu'avec tant de princes contre la France, envoya des troupes vers le Pô, il exigea des contributions de tout ce qui n'appartenait pas à l'Espagne. Les états de Toscane; de Venise en terre ferme, de Gènes, du pape même, payerent plus de trois cents mille pistoles. Quand il falut au commencement du siecle disputer les provinces de la monarchie d'Espagne au petit-fils de Louis XIV, Léopold exerça l'autorité impériale, en proscrivant le duc de Mantoue, en donnant le Montferrat Mantouan au duc de Savoie. Ce fut encor en qualité d'empereur romain qu'il donna le titre de roi à l'électeur de Brandebourg. Car les nations ne sont pas convenues que le roi d'Allemagne fasse des rois: mais un ancien usage a voulu que des princes reçussent le titre de roi de celui que cet usage même appellait le successeur des Césars.

Ainsi le chef de l'Allemagne ayant ce nom, donnait des

noms ; & Léopold fit un roi sans consulter les trois colleges. Mais quand il créa un neuvieme électorat en faveur du duc de Hanovre, il créa cette dignité allemande avec le suffrage de quatre électeurs, en qualité de chef de l'Allemagne. Encor ne put-il le faire admettre dans le college des électeurs, où le duc de Hanovre n'obtint séance qu'après la mort de Léopold.

Il est vrai que dans toutes les capitulations on appelle l'Allemagne *l'empire*. Mais c'est un abus des mots autorisé dès longtems. Les empereurs jurent dans leurs capitulations, *de ne faire entrer aucunes troupes dans l'empire sans le consentement des électeurs, princes & états.* Mais il est clair qu'ils entendent alors par ce mot empire, l'Allemagne & non Milan & Mantoue. Car l'empereur envoie des troupes à Milan sans consulter personne. L'Allemagne est appellée l'empire, comme siege de l'empire romain : étrange révolution dont Auguste ne se doutait pas. Un seigneur Italien s'adresse sans difficulté à la diete de Ratisbonne ; il s'adresse aux électeurs de Saxe, de Bavière & du Palatinat pendant la vacance du trône ; il en obtient des titres & des terres quand personne ne s'y oppose. Le pape à la vérité ne demande point à la diete la confirmation de son élection ; mais le duc de Mantoue lui présenta requête quand Léopold l'eut mis au ban de l'empire en 1700. Cet empire est donc le droit du plus fort, le droit de l'opinion, fondé sur les heureuses incursions que Charlemagne & Othon le grand firent dans l'Italie.

La diete de Ratisbonne est devenue perpétuelle sous ce même Léopold depuis 1664. Il semble qu'elle devrait en avoir plus de puissance, mais c'est précisément ce qui l'a énervée. Les princes qui composaient autrefois ces célebres assemblées, n'y viennent pas plus que les électeurs n'assistent au sacre. Ils ont à la diete des députés ; & tel député agit pour deux ou trois princes. Les grandes affaires ou ne s'y traitent plus, ou languissent. Et l'Allemagne est en secret divisée sous l'apparence de l'union.



DE L'ALLEMAGNE, DU TEMS DE JOSEPH ET DE CHARLES VI.

L'empereur Joſeph avait été élu roi des Romains à l'âge de douze ans par tous les électeurs en 1690; preuve évidente de l'autorité de Léopold ſon pere, preuve de la ſécurité où les électeurs étaient ſur tous leurs droits, qu'ils n'auraient pas voulu ſacrifier; preuve du concert de tous les états d'Allemagne avec ſon chef, que la puiſſance de Louis XIV réuniſſait plus que jamais.

Il ſigna dans ſa capitulation qu'il obſerverait les traités de Veſtphalie, *excepté dans ce qui concernait l'avantage de la France.*

Le regne de Joſeph fut encor plus heureux que celui de Léopold. L'argent des Anglais & des Hollandais, les victoires du prince Eugène & du duc de Malborough le rendirent partout victorieux, & ce bonheur le rendit preſque abſolu. Il commença en 1706 par mettre de ſon autorité au ban de l'empire les électeurs de Bavière & de Cologne, partiſans de la France, & s'empara de leurs états. Voici la ſentence que porta la chambre impériale de Vienne au nom de l'empereur, malgré les loix de l'empire.

« Nous déclarons que Maximilien, juſqu'à préſent électeur » & duc de Bavière... a encouru de fait le ban & le reban » de Nous & du St. Empire Romain, ainſi que toutes les » peines qui ſont attachées de droit & par l'uſage à de ſemblables déclarations & publications, ou qui en ſont la conſéquence : Nous le dépoſons, le déclarons & dénonçons dépoſé, privé & déchu des graces, privileges, droits régaliens, dignités, titres, ſcels, propriétés, expectatives, états, » poſſeſſions, vaſſaux & ſujets, quels qu'ils ſoient, qu'il tient » de Nous & de l'empire : Nous abandonnons auſſi le corps » dudit Maximilien, ci-devant électeur de Bavière, à tous & » à un chacun, de maniere qu'étant privé de notre part & » de celle de l'empire, de toute paix & de toute protection, » & ayant été mis, ou plutôt s'étant mis par ſon propre fait, » dans un état où il ne devait avoir ni paix ni ſûreté, un cha-

» cun pourra tout entreprendre contre lui, impunément & » sans forfaire.... Défendons aussi à tous & à un chacun dans » l'empire, d'avoir avec lui aucun commerce, de lui donner » l'hospitalité, ni prêter secours ou protection, &c. »

Les électeurs réclamerent contre cet acte de despotisme. On les appaisa en leur promettant de le faire ratifier à la diete de Ratisbonne : & leur haine contre Louis XIV l'emporta sur la considération de leurs propres intérêts. Joseph donna le haut Palatinat à la branche Palatine, qui l'avait perdu sous Ferdinand II, & qui le rendit ensuite à la branche de Baviére, à la paix de Rastadt & de Bade.

Il agit véritablement en empereur Romain dans l'Italie. Il confisqua tout le Mantouan à son profit, prit d'abord pour lui le Milanais, qu'il donna ensuite à son frere l'archiduc, mais dont il garda les places & les revenus, en démembrant de ce pays, Alexandrie, Valenza, la Lomeline en faveur du duc de Savoie, auquel il donna encor l'investiture du Montferrat pour le retenir dans ses intérêts. Il dépouilla le duc de la Mirandole, & fit présent de son état au duc de Modène; Charles-Quint n'avait pas été plus souverain en Italie. Le pape Clément XI fut aussi alarmé que l'avait été Clément VII. Joseph allait lui ôter le duché de Ferrare, pour le rendre à la maison de Modène que les papes en avaient privée.

Ses armées maîtresses de Naples au nom de l'archiduc son frere, & maîtresses en son propre nom du Polonais, du Ferrarais, d'une partie de la Romagne, menaçaient déja Rome. C'était l'intérêt du pape qu'il y eût une balance en Italie; mais la victoire avait brisé cette balance. On faisait sommer tous les princes, tous les possesseurs de fiefs, de produire leurs titres.

On ne donna que quinze jours au duc de Parme, qui relevait alors du St. Siege, pour faire hommage à l'empereur. On distribuait dans Rome un manifeste qui attaquait la puissance temporelle du pape, & qui annullait toutes les donations des empereurs faites sans l'intervention de l'empire. Il est vrai que si par ce manifeste on soumettait le pape à l'empereur, on y faisait dépendre aussi les décrets impériaux du corps germanique. Mais on se sert dans un tems des armes qu'on rejette

dans un autre : & il ne s'agissait que de dominer en Italie à quelque titre & à quelque prix que ce fût.

Tous les princes étaient consternés. On ne se serait pas attendu que trente-quatre cardinaux eussent eu alors la hardiesse & la générosité de faire ce que ni Venise, ni Florence, ni Gènes, ni Parme n'osaient entreprendre. Ils leverent une petite armée à leurs dépens ; l'un donna cent mille écus, l'autre quatre-vingt mille ; celui-ci cent chevaux, cet autre cinquante fantassins, les paysans furent armés. Mais tout le fruit de cette entreprise fut de se soumettre, les armes à la main, aux conditions que prescrivit Joseph. Le pape fut obligé de congédier son armée, de ne conserver que cinq mille hommes dans tout l'état ecclésiastique, de nourrir les troupes impériales, de leur abandonner Commachio & de reconnaître l'archiduc Charles pour roi d'Espagne. Amis & ennemis, tout ressentit le pouvoir de Joseph ; il ôte en 1709 le Vigevanasque & les fiefs de Langres au duc de Savoie, & cependant ce prince n'ose quitter son parti.

Joseph meurt à trente-trois ans en 1711, dans le cours de ses prospérités.

Charles VI son frere se trouve maître de presque toute la Hongrie soumise, des états héréditaires d'Allemagne florissants, du Milanais, du Mantouan, de Naples & Sicile, de neuf provinces des Pays-Bas ; & si on avait écouté en 1709 les propositions de la France alors accablée, ce même Charles VI aurait eu encor l'Espagne & le nouveau monde. C'était alors qu'il n'y aurait point eu de balance en Europe. Les Anglais qui avaient combattu uniquement pour cette balance, murmurerent contre la reine Anne, qui la rétablit par la paix d'Utrecht ; tant la haine contre Louis XIV prévalait sur les intérêts réels. Charles VI resta encor le plus puissant prince de l'Europe, après sa paix particuliere de Bade & de Rastadt.

Mais quelque puissant qu'il fût quand il prit possession de l'empire, le corps germanique soutint plus que jamais ses droits, il les augmenta même. La capitulation de Charles VI porte qu'aucun prince, aucun état de l'Allemagne ne pourra être mis au ban de l'empire, que par un jugement des trois colleges, &c. On rappelle encor dans cette capitulation les traités

de Vestphalie, regardés toujours comme une loi fondamentale.

L'Allemagne fut tranquille & florissante sous ce dernier empereur de la maison d'Autriche. Car la guerre de 1716 contre les Turcs, ne se fit que sur les frontieres de l'empire Ottoman, & rien ne fut plus glorieux.

Le prince Eugène y accrut encor cette grande réputation qu'il s'était acquise en Italie, en Flandre, en Allemagne. La victoire de Petervaradin, la prise de Témesvar signalerent la campagne de 1716, & la suivante eut des succès encor plus étonnants : car le prince Eugène en assiégeant Belgrade, se trouva lui-même assiégé dans son camp par cent cinquante mille Turcs. Il était dans la même situation où fut César au siege d'Alexie, & où le czar Pierre s'était trouvé au bord de Pruth. Il n'imita point l'empereur Russe qui mendia la paix. Il fit comme César ; il battit ses nombreux ennemis, & prit la ville. Couvert de gloire il retourna à Vienne, où l'on parlait de lui faire son procès pour avoir hazardé l'état qu'il avait sauvé, & dont il avait reculé les bornes. Une paix avantageuse fut le fruit de ces victoires. Le systême de l'Allemagne ne fut dérangé ni par cette guerre, ni par cette paix qui augmentait les états de l'empereur : au contraire la constitution germanique s'affermissait. Les disgraces du roi de Suède Charles XII, accrurent les domaines des électeurs de Brandebourg & de Hanovre. Le corps de l'Allemagne en devenait plus considérable.

Les traités de Vestphalie reçurent à la vérité une atteinte dans ces acquisitions ; mais on conserva tous les droits acquis aux états de l'Allemagne par ces traités, en enlevant des provinces aux Suédois à qui on devait en partie ces droits mêmes dont on jouissait. Les trois religions établies dans l'Allemagne, s'y maintinrent paisiblement à l'ombre de leurs privileges, & les petits différents inévitables n'y causerent point de troubles civils.

Il faut surtout observer que l'Allemagne changea entiérement de face du tems de Léopold, de Joseph, & de Charles VI. Les mœurs auparavant étaient rudes, la vie dure, les beaux arts presque ignorés, la magnificence commode inconnue, presque

pas une ſeule ville agréablement bâtie, aucune maiſon d'une architecture réguliere & noble, point de jardins, point de manufactures de choſes précieuſes & de goût. Les provinces du Nord étaient entiérement agreſtes. La guerre de trente ans les avait ruinées. L'Allemagne en ſoixante années de tems a été plus différente d'elle-même, qu'elle ne le fut depuis Othon juſqu'à Léopold.

Charles VI fut conſtamment heureux juſqu'en 1734. Les célebres victoires du prince Eugène ſur les Turcs à Témeſvar & à Belgrade, avaient reculé les frontieres de la Hongrie. L'empereur dominait dans l'Italie. Il y poſſédait le domaine direct de Naples & Sicile, du Milanais, du Mantouan. Le domaine impérial & ſuprême de la Toſcane, & de Parme & Plaiſance, ſi longtems conteſté, lui était confirmé par l'inveſtiture même qu'il donna de ces états à Don Carlos, fils de Philippe V, qui par-là devenait ſon vaſſal. Les droits de l'empire exercés en Italie par Léopold & par Joſeph, étaient donc encor en vigueur; & certainement ſi un empereur avait conſervé en Italie tant d'états, tant de droits avec tant de prétentions, ce combat de ſept cents années de la liberté italique contre la domination allemande, pouvait aiſément finir par l'aſſerviſſement.

Ces proſpérités eurent un terme par l'exercice même que Charles VI fit de ſon crédit dans l'Europe, en procurant conjointement avec la Ruſſie le trône de Pologne à Auguſte III, électeur de Saxe.

Ce fut une ſinguliere révolution que celle qui lui fit perdre pour jamais Naples & Sicile, & qui enrichit encor le roi de Sardaigne à ſes dépens, pour avoir contribué à donner un roi aux Polonais. Rien ne montre mieux quelle fatalité enchaîne tous les événements, & ſe joue de la prévoyance des hommes. Son bonheur l'avait deux fois rendu victorieux de cent cinquante mille Turcs; & Naples & Sicile lui furent enlevés par dix mille Eſpagnols en une ſeule campagne. Aurait-on imaginé en 1700, que Staniſlas, palatin de Poſnanie, ſerait fait roi de Pologne par Charles XII; qu'ayant perdu la Pologne, il deviendrait duc de Lorraine, & que pour cette raiſon-là même la maiſon de Lorraine aurait la Toſcane? Si on réfléchit

à tous les événements qui ont troublé & changé les états, on trouvera que presque rien n'est arrivé de ce que les peuples attendaient, & de ce que les politiques avaient préparé.

Les dernieres années de Charles VI furent encor plus malheureuses; il crut que le prince Eugène ayant défait les Turcs avec des armées allemandes inférieures, il les vaincrait à plus forte raison, quand l'empire Ottoman serait attaqué à la fois par les Allemands & par les Russes. Mais il n'avait plus le prince Eugène; & tandis que les armées de la czarine Anne prenaient la Crimée, entraient dans la Valachie, & se proposaient de pénétrer à Andrinople, les Allemands furent vaincus. Une paix dommageable suivit leur défaite. Belgrade, Témesvar, Orsova, tout le pays entre le Danube & la Saxe demeura aux Ottomans, le fruit des conquêtes du prince Eugène fut perdu; & l'empereur n'eut que la ressource cruelle de mettre en prison les généraux malheureux, de faire couper la tête à des officiers qui avaient rendu des villes, & de punir ceux qui se hâterent de faire, suivant ses ordres, une paix nécessaire.

Il mourut bientôt après. Les révolutions qui suivirent sa mort, sont du ressort d'une autre histoire. Et ces plaies qui saignent encor, sont trop récentes pour les découvrir.

Un lecteur philosophe, après avoir parcouru cette longue suite d'empereurs, pourra faire réflexion qu'il n'y a eu que Fréderic III qui ait passé soixante & quinze ans, comme parmi les rois de France il n'y a eu que le seul Louis XIV. On voit au contraire un très-grand nombre de papes, dont la carriere a été au delà de quatre-vingts années. Ce n'est pas qu'en général les loix de la nature accordent une vie plus longue en Italie qu'en Allemagne & en France, mais c'est qu'en général les pontifes ont mené une vie plus sobre que les rois, & qu'il y a plus de papes que d'empereurs & de rois de France.

La durée des regnes de tous les empereurs qui ont passé en revue, sert à confirmer la regle qu'a donnée Newton pour réformer l'ancienne chronologie. Il veut que les générations des anciens souverains se comptent à 21 ans environ l'une portant l'autre. En effet les cinquante empereurs depuis Charlemagne jusqu'à Charles VI, composent une période de près de mille années; ce qui donne à chacun d'eux vingt ans de regne.

On

On peut même réduire encor beaucoup cette regle de Newton dans les états ſujets à des révolutions fréquentes. Sans remonter plus haut que l'empire Romain, on trouvera environ quatre-vingt-dix regnes, depuis Céſar juſqu'à Auguſtule, dans l'eſpace de cinq cents années.

Une autre réflexion importante qui ſe préſente, c'eſt que de tous ces empereurs on n'en voit preſque pas un depuis Charlemagne, dont on puiſſe dire qu'il a été heureux. Charles-Quint eſt celui dont l'éclat fait diſparaître tous les autres devant lui; mais laſſé des ſecouſſes continuelles de ſa vie, & fatigué des tourments d'une adminiſtration ſi épineuſe, plus encor que détrompé du néant des grandeurs, il alla cacher dans une retraite une vieilleſſe prématurée.

Nous avons vu depuis peu un empereur plein de qualités reſpectables, eſſuyer les plus violents revers de la fortune, tandis que la nature le conduiſait au tombeau par des maladies cruelles au milieu de ſa carriere.

Cette hiſtoire n'eſt donc preſque autre choſe qu'une vaſte ſcene de faibleſſes, de fautes, de crimes, d'infortunes, parmi leſquelles on voit quelques vertus & quelques ſuccès, comme on voit des vallées fertiles dans une longue chaîne de rochers & de précipices: & il en eſt ainſi des autres hiſtoires.





ROIS DE BOHÊME,

DEPUIS LA FIN DU TREIZIÉME SIECLE.

OTTOCARE, fils du roi Venceslas le borgne, tué en 1280 dans la bataille contre l'empereur Rodolphe.

VENCESLAS le vieux, est mis après la mort de son pere, sous la tutelle d'Othon de Brandebourg, en 1305.

VENCESLAS le jeune, mort de débauche un an après la mort de son pere.

HENRI, duc de Carinthie, comte de Tirol, beau-frere de Venceslas le jeune, dépouillé deux fois de son royaume ; la premiere, par Rodolphe d'Autriche, fils d'Albert I. La seconde, par Jean de Luxembourg, fils de l'empereur Henri VII.

JEAN de Luxembourg, maître de la Bohême, de la Silésie, & de la Lusace, tué en France à la bataille de Creci, en 1346.

L'empereur CHARLES IV.

L'empereur VENCESLAS.

L'empereur SIGISMOND.

L'empereur ALBERT d'Autriche.

LADISLAS le posthume, fils de l'empereur Albert d'Autriche : mort en 1457, dans le tems que Magdeleine, fille du roi de France Charles VII, passait en Allemagne pour l'épouser.

GEORGE *Podibrade*, vaincu par Mathias de Hongrie : mort en 1471.

LADISLAS *de Pologne*, roi de Bohême & de Hongrie : mort en 1516.

LOUIS, fils de Ladislas, aussi roi de Bohême & de Hongrie, tué à l'âge de 20 ans, en combattant contre les Turcs.

L'empereur FERDINAND I, & depuis lui, les empereurs de la maison d'Autriche.



ELECTEURS DE MAYENCE,

DEPUIS LA FIN DU TREISIÉME SIECLE.

VERNIER, comte de Falkenſtein, celui qui ſoutint le plus ſes prétentions ſur la ville d'Erfort : mort en 1284.

HENRI KENODORER, moine franciſcain, confeſſeur de l'empereur Rodolphe : mort en 1288.

GERARD, baron d'Eppenſtein, qui combattit à la bataille où Adolphe de Naſſau fut tué : mort en 1305.

PIERRE AICHSPALT, bourgeois de Trèves, médecin de Henri de Luxembourg, & qui guérit le pape Clément V d'une maladie jugée mortelle : mort en 1320.

MATHIAS, comte de Burgeck : mort en 1328.

BAUDOUIN, frere de l'empereur Henri de Luxembourg, eut Trèves & Mayence pendant trois ans ; c'eſt un exemple unique.

HENRI, comte de Virnebourg, excommunié par Clément V, ſe ſoutient par la guerre : mort en 1353.

GERLACH de Naſſau : mort en 1371.

JEAN de Luxembourg, comte de St. Paul : mort en 1373.

ADOLPHE de Naſſau, à qui Charles IV donna la petite ville d'Hœhſt : mort en 1399.

CONRAD de Vinsberg : il fit brûler des Vaudois : mort en 1396.

JEAN de Naſſau ; c'eſt celui qui dépoſa l'empereur Venceſlas : mort en 1419.

CONRAD, comte de Rens, battu par le landgrave de Heſſe : mort en 1431.

THEODORE d'Urback ; il aurait dû contribuer à protéger l'imprimerie inventée de ſon tems à Mayence : mort en 1459.

DITRICH, comte d'Iſembourg, & un ADOLPHE de Naſſau ſe diſputent longtems l'archevêché à main armée. Iſembourg cede l'électorat à ſon compétiteur Naſſau en 1463.

ADOLPHE de Naſſau : mort en 1475.

DITRICH remonte ſur le ſiege électoral, bâtit le château de Mayence : mort en 1482.

ALBERT de Saxe : mort en 1484.

BERTOLD de Henneberg, principal auteur de la ligue de Suabe, grand réformateur des couvents de religieuſes : mort en 1504. Gualtieri prétend fauſſement qu'il mourut d'une maladie peu convenable à un archevêque.

JACQUES de Libenſtein : mort en 1508.

URIEL de Gueminguen : mort en 1514.

ALBERT de Brandebourg, fils de l'électeur Jean, archevêque de Mayence, de Magdebourg & d'Halberſtadt à la fois, voulut bien encor être cardinal : mort en 1545.

SEBASTIEN de Hauenſtein, docteur ès loix. De ſon tems un prince de Brandebourg brûle Mayence : mort en 1555.

DANIEL BRENDEL de Hambourg. Il laiſſa de lui une mémoire chere & reſpectée : mort en 1582.

VOLFGANG de Dalbourg : il ſe priva de gibier, parce que la chaſſe faiſait tort aux campagnes de ſes ſujets : mort en 1601.

JEAN-ADAM de Bicken : il aſſiſta en France à la diſpute du cardinal du Perron & de Mornai : mort en 1604.

JEAN SCHVEIGHARD de Cronberg, longtems perſécuté par le prince de Brunſvick, *l'ami de* Dieu *& l'ennemi des prêtres*, délivré par les armes de Tilli : mort en 1626.

GEORGE-FRÈDERIC de Greiffenclau, principal auteur du fameux édit de la reſtitution des bénéfices qui cauſa la guerre de trente ans : mort en 1629.

ANSELME-CASIMIR VAMBOLD d'Umſtadt, chaſſé par les Suédois : mort en 1647.

JEAN-PHILIPPE de Schœnborn, remit la ville d'Erfort ſous ſa puiſſance par le ſecours des armes françaiſes & des diplômes de l'empereur Léopold : mort en 1673.

LOTHAIRE-FREDERIC de Metternich, obligé de céder des terres à l'électeur Palatin : mort en 1675.

DAMIEN HARTARD von der Leien, il fit bâtir le palais de Mayence : mort en 1678.

CHARLES-HENRI de Metternich : mort en 1689.

ANSELME-FRANÇOIS d'Ingelheim. Les Français s'emparerent de ſa ville : mort en 1695.

LOTHAIRE-FRANÇOIS de Schœnborn, coadjuteur en 1694, estimé de tous ses contemporains : mort en 1729.

FRANÇOIS-LOUIS, comte Palatin : mort en 1732.

PHILIPPE-CHARLES d'Eltz : mort en 1743.

JEAN-FREDERIC-CHARLES, comte d'Ostein.

ELECTEURS DE COLOGNE.

ENGELBERG, comte de Valckenstein, bon soldat & malheureux archevêque, pris en guerre par les habitants de Cologne : mort vers l'an 1274.

SIFROI, comte de Vesterbuch, non moins soldat & plus malheureux que son prédécesseur, prisonnier de guerre pendant sept ans : mort en 1298.

VICKBOLD de Holt, autre guerrier, mais plus heureux : mort en 1305.

HENRI, comte de Vinnanbuch, dispute l'électorat contre deux compétiteurs, & l'emporte : mort en 1338.

VALRAME, comte de Juliers, prince pacifique : mort en 1352.

GUILL de Geneppe, qui amassa & laissa de grands trésors : mort en 1362.

JEAN de Virnenbourg, força le chapitre à l'élire, & dissipa tout l'argent du prédécesseur : mort en 1363.

ADOLPHE, comte de la Marche, résigne l'archevêché en 1364, se fait comte de Clèves, & a des enfants.

ENGHELBERG, comte de la Marche.

CONON de Falkenstein, coadjuteur du précédent, & en même tems archevêque de Trèves, gouverne Cologne pendant trois ans, & est obligé de résigner Cologne en 1370. On apporta à Cologne, sous son gouvernement, le corps tout frais d'un des petits innocents qu'Hérode avait autrefois fait massacrer, comme on sait ; ce qui donna un nouveau relief aux reliques conservées dans la ville.

FREDERIC, comte de Saverde, prince paisible : mort en 1414.

THEODORE, comte de Mœurs, dispute l'archevêché à

Guillaume de Ravensberg, évêque de Paderborn ; mais cet évêque de Paderborn s'étant marié, le comte de Mœurs eut les deux diocefes. Il eut encor Halberftadt : mort en 1457.

ROBERT de Baviere fe fervit de Charles le *téméraire*, duc de Bourgogne, pour affujettir Cologne, obligé enfuite de s'enfuir : mort en 1480.

HERMAN, landgrave de Heffe, qui gouverna quelques années, du tems de Robert de Bavière : mort en 1508.

PHILIPPE, comte d'Oberftein : mort en 1515.

HERMAN de Veda, ou Neuvid, après 32 ans d'épifcopat, embraffa la religion luthérienne : mort en 1552 dans la retraite.

ADOLPHE de Schaumbourg, un des plus favants hommes de fon tems, coadjuteur du précédent archevêque luthérien, & enfuite fon fucceffeur : mort en 1556.

ANTOINE, frere d'Adolphe, évêque de Liége & d'Utrecht : mort en 1558.

JEAN, comte de Mansfeld, né luthérien : mort en 1562.

FREDERIC de Veda, abdique en 1568, fe réferve une penfion de trois mille florins d'or qu'on ne lui paie point, & meurt de mifere.

SALENTIN, comte d'Ifembourg, après avoir gouverné dix ans, affemble le chapitre & la nobleffe, leur reproche les foins qu'il s'eft donnés pour eux, & l'ingratitude dont il a été payé ; abdique l'archevêché & fe marie à une comteffe de la Marche.

GHEBHARD Truchfès de Valbourg, quitta fon archevêché pour la belle Agnès de Mansfeld, que le pere Kolbs appelle fa *facrilege époufe*. Ce pere Kolbs n'eft pas poli. Mort en 1583.

ERNEST de Bavière, au lieu d'une femme, il eut les évêchés de Liége, Hildesheim, & Freifingen. Il fit longtems la guerre, & agrandit Cologne : mort en 1612.

FERDINAND ; fes états furent défolés par le grand Guftave : mort en 1650.

MAXIMILIEN-HENRI ; il recueillit le cardinal Mazarin dans fa retraite : mort en 1688.

JOSEPH-CLEMENT qui l'emporta fur le cardinal de Furftemberg : mort en 1723.

AUGUSTE-CLEMENT.

ELECTEURS DE TREVES.

HENRI de Venstigen, subjugue Coblentz : mort en 1286.

BOEMOND de Vansberg, détruit des châteaux de barons voleurs : mort en 1299.

DITRICH de Nassau, cité à Rome pour répondre aux plaintes de son clergé, qui lui refusa la sépulture : mort en 1307.

BAUDOUIN de Luxembourg, qui prit le parti de Philippe de Valois contre Edouard III : mort en 1354.

BOHEMOND de Sarbruck, qui eut dans sa vieillesse de grands démêlés avec le Palatinat : mort en 1368.

CONRAD de Falkenstein ; il fit de grandes fondations, & résigna l'électorat à son neveu malgré les chanoines, en 1388.

VERNIER de Kœnigsten, neveu du précédent, réduisit Vésel avec de l'artillerie, & fit presque toujours la guerre : mort en 1418.

OTHON de Ziegenheym, battu par les Hussites, & mort dans cette expédition, en 1430.

RABAN de Helmstadt, en guerre avec ses voisins, engagea tout ce qu'il possédait, & mourut insolvable : mort en 1439.

JACQUES de Sirck. L'électorat de Trèves ruiné ne suffisait pas pour sa subsistance. Il eut l'évêché de Metz : mort en 1456.

JEAN de Bade. Ce fut lui qui conclut le mariage de Maximilien & de Marie de Bourgogne : mort en 1501.

JACQUES de Bade, arbitre entre Cologne & l'archevêque : mort en 1511.

RICHARD de Volfrat, qui tint longtems le parti de François I dans la concurrence de ce roi & de Charles-Quint pour l'empire : mort en 1531.

JEAN de Metzenhausen fit fleurir les arts, & cultiva les vertus de son état : mort en 1540.

JEAN-LOUIS de Hagen ou de la Haye : mort en 1547.

JEAN d'Isembourg. Sous lui Trèves souffrit beaucoup des armes luthériennes : mort en 1556.

JEAN de Leyen ; il assiégea Trèves : mort en 1567.

JACQUES d'Els : il soumit Trèves : mort en 1581.

JEAN de Schœnberg. On trouve de son tems à Trèves la robe de JESUS-CHRIST, mais on ne sait pas précisément d'où cette robe est venue : mort en 1599.

LOTHAIRE de Metternich ; il entra vivement dans la ligue catholique : mort en 1623.

PHILIPPE-CHRISTOPHE de Sotern ; il fut pris par les Espagnols, & ce fut le prétexte pour lequel Louis XIII déclara la guerre à l'Espagne ; rétabli dans son siege par les victoires de Condé, de Turenne : mort à 87 ans, en 1652.

CHARLES-GASPAR de Leyden, chassé de sa ville par les armes de la France, y rentra par la défaite du maréchal de Créqui : mort en 1676.

JEAN-HUGUES d'Orsbeck ; il vit Trèves presque détruite par les Français. La guerre lui fut toujours funeste : mort en 1711.

CHARLES-JOSEPH de Lorraine, coadjuteur en 1710, eut encor beaucoup à souffrir de la guerre : mort en 1715.

FRANÇOIS-LOUIS, comte Palatin, évêque de Breslau, Vorms, & grand-maître de l'ordre teutonique : mort en 1729.

FRANÇOIS-GEORGE de Schœnborn.

ELECTEURS PALATINS,

DEPUIS LA FIN DU TREIZIÉME SIECLE.

LOUIS, mort en 1285. Son pere Othon fut le premier comte Palatin de sa maison.

RODOLPHE, fils de Louis & frere de l'empereur Louis de Bavière : mort en Angleterre en 1319.

ADOLPHE le simple : mort en 1327.

RODOLPHE II, frere d'Adolphe le simple & fils de Rodolphe I, beau-pere de l'empereur Charles IV : mort en 1353.

ROBERT le roux : mort en 1390.

ROBERT le dur : mort en 1398.

ROBERT l'empereur.

LOUIS le barbu & le pieux : mort en 1436.

LOUIS

LOUIS le vertueux : mort en 1449.

FREDERIC le belliqueux, tuteur de Philippe & électeur, quoique son pupille vécût : mort en 1476.

PHILIPPE, fils de Louis le vertueux : mort en 1508.

LOUIS, fils de Philippe : mort en 1544.

FREDERIC le sage, frere de Louis : mort en 1556.

OTHON-HENRI, petit-fils de Philippe : mort en 1559.

FREDERIC III, de la branche de Simmeren : mort en 1576.

LOUIS VI, fils de Fréderic : mort en 1583.

FREDERIC IV du nom, petit-fils de Louis : mort en 1610.

FREDERIC V du nom, fils de Fréderic IV, gendre du roi d'Angleterre Jacques I, élu roi de Bohême, & dépossédé de ses états : mort en 1632.

CHARLES-LOUIS rétabli dans le Palatinat : mort en 1680.

CHARLES, fils du précédent : mort en 1685, sans enfants.

PHILIPPE-GUILLAUME de la branche de Neubourg, beau-pere de l'empereur Léopold, du roi d'Espagne, du roi de Portugal, &c. : mort en 1690.

JEAN-GUILLAUME, né en 1658, fils de Charles-Philippe. Son pays fut ruiné dans la guerre de 1689 ; & à la paix de Risvick, les terres que la maison d'Orléans lui disputait, furent adjugées à cet électeur par la sentence arbitrale du pape : mort en 1716.

CHARLES-PHILIPPE, dernier électeur de la branche de Neubourg : mort en 1742.

CHRETIEN-PHILIPPE-THEODORE de Sultzbach.

ELECTEURS DE SAXE.

ALBERT II, arriere petit-fils d'Albert l'ours, de la maison d'Anhalt, succede à ses ancêtres en 1260, & gouverne la Saxe trente-sept ans : mort en 1297.

RODOLPHE I, fils de cet Albert : mort en 1356.

RODOLPHE II, fils de Rodolphe I : mort en 1370.

VENCESLAS, frere puiné de Rodolphe II : mort en 1388.

RODOLPHE III, fils de Venceslas : mort en 1419.

ALBERT III, frere de Rodolphe III, dernier des électeurs de la maison d'Anhalt, qui avait possédé la Saxe 227 ans: mort en 1422.

FREDERIC I, de la maison de Misnie, surnommé le belliqueux: mort en 1428.

FREDERIC l'affable: mort en 1464.

ERNEST-FREDERIC le religieux: mort en 1486.

FREDERIC le sage: mort en 1525. C'est lui qu'on dit avoir refusé l'empire.

JEAN, surnommé le constant, frere du sage: mort en 1532.

JEAN-FREDERIC le magnanime, mort en 1554, dépossédé de son électorat par Charles-Quint. Les branches de Gotha & de Veimar descendent de lui.

MAURICE, cousin au cinquieme degré de Jean-Fréderic, revêtu de l'électorat par Charles-Quint: mort en 1553.

AUGUSTE le pieux, frere de Maurice: mort en 1586.

CHRISTIAN, fils d'Auguste le pieux: mort en 1591.

FREDERIC-GUILLAUME, administrateur pendant dix ans: mort en 1602.

CHRISTIAN II, fils de Christian I: mort en 1611.

JEAN-GEORGE, frere de Christian: mort en 1656.

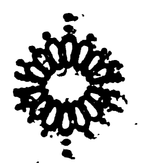
JEAN-GEORGE II: mort en 1680.

JEAN-GEORGE III: mort en 1691.

JEAN-GEORGE IV: mort en 1694.

AUGUSTE, roi de Pologne, à qui les succès de Charles XII ôterent le royaume, que les malheurs du même Charles XII lui rendirent: mort en 1733.

FREDERIC-AUGUSTE II, électeur & roi de Pologne.



ELECTEURS DE BRANDEBOURG,

APRÈS PLUSIEURS ELECTEURS DES MAISONS D'ASCANIE, DE BAVIERE ET DE LUXEMBOURG.

FREDERIC de Hohenzollern, burgrave de Nuremberg, achete cent mille florins d'or, de l'empereur Sigismond, le marquisat de Brandebourg, rachetable par le même empereur: mort en 1440.

JEAN I, fils de Fréderic, abdique en faveur de son frere en 1464. Il n'est pas compté dans les mémoires de Brandebourg, ainsi on peut ne le pas regarder comme électeur.

FREDERIC aux dents de fer, frere du précédent: mort en 1471.

ALBERT l'Achille, frere des précédents. On prétend qu'il abdiqua en 1476, & qu'il mourut en 1486.

JEAN, surnommé le Cicéron, fils d'Albert l'Achille: mort en 1499.

JOACHIM I, Nestor, fils de Jean: mort en 1535.

JOACHIM II, Hector, fils de Joachim I: mort en 1571.

JEAN-GEORGE, fils de Joachim II: mort en 1598.

JOACHIM-FREDERIC, fils de Jean-George, administrateur de Magdebourg: mort en 1608.

JEAN-SIGISMOND, fils de Joachim-Fréderic; il partagea la succession de Clèves & de Juliers avec la maison de Neubourg: mort en 1619.

GEORGE-GUILLAUME, dont le pays fut dévasté dans la guerre de trente ans: mort en 1640.

FREDERIC-GUILLAUME, qui rétablit son pays: mort en 1688.

FREDERIC, qui fit ériger en royaume la partie de la province de Prusse dont il était duc, & qui relevait auparavant de la Pologne: mort en 1713.

FREDERIC-GUILLAUME II, roi de Prusse, qui repeupla la Prusse entiérement dévastée; mort en 1740.

FREDERIC III, roi de Prusse.

ELECTEURS DE BAVIERE.

MAXIMILIEN créé en 1623, & devenu alors le premier des électeurs après le roi de Bohême : mort en 1651.

FERDINAND-MARIE son fils : mort en 1679.

MAXIMILIEN-MARIE qui servit beaucoup à délivrer Vienne des Turcs, se signala aux sieges de Bude & de Belgrade, mis au ban de l'empire par l'empereur Joseph en 1706, rétabli à la paix de Bade : mort en 1726.

CHARLES-ALBERT son fils, empereur : mort en 1745.

CHARLES-MAXIMILIEN-JOSEPH, fils de Charles-Albert.

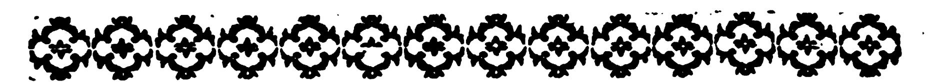
ELECTEURS DE HANOVRE.

ERNEST-AUGUSTE, duc de Brunsvick, de Hanovre, &c. créé en 1692 par l'empereur Léopold, à condition de fournir six mille hommes contre les Turcs, & trois mille contre la France : mort en 1698.

GEORGE-LOUIS, fils du précédent, admis dans le college électoral à Ratisbonne en 1708, avec le titre d'archi-trésorier de l'empire, roi d'Angleterre en 1714 : mort en 1727.

GEORGE son fils, aussi roi d'Angleterre.





LETTRE DE L'AUTEUR A S. A. S. M^{de}. L. D. D. S. G.

A Colmar, 8 Mars 1754.

MADAME,

VOtre auguste nom a orné le commencement de ces Annales; permettez qu'il en couronne la fin. Ce petit abrégé fut commencé dans votre palais avec le secours de l'ancien manuscrit de mon essai sur l'histoire universelle, qu'Elle possede depuis longtems; & quoique ce manuscrit ne soit qu'un recueil très informe de matériaux, je ne laissai pas de m'en servir. J'avais déja fait imprimer tout le premier volume des Annales de l'empire, lorsque j'appris que quelques cahiers de cet ancien manuscrit étaient tombés dans les mains d'un Libraire de la Haye.

Ces cahiers sans ordre, sans suite, transcrits sans doute par une main ignorante, défigurés & falsifiés, ont été à mon grand regret réimprimés plusieurs fois à Paris & ailleurs.

Votre Altesse sérénissime m'en a marqué son indignation dans ses lettres. Elle sait à quel point le véritable manuscrit qui est en sa possession, differe des fragments qu'on a rendus publics. Je devais réprouver & condamner hautement un tel abus. Je m'acquittai de ce devoir il y a quatre mois dans la lettre à un professeur d'histoire, laquelle est au-devant des Annales. Et je

réitere aujourd'hui ſous vos auſpices, Madame, cette juſte proteſtation.

A l'égard de ce petit abrégé des Annales de l'empire, entrepris par les ordres de votre Alteſſe ſéréniſſime, ces ordres mêmes, & l'envie de vous plaire m'auraient rendu la vérité encor plus chere & plus ſacrée, ſi elle ne devait l'être uniquement par elle ſeule.

Cette vérité à laquelle ſacrifia notre illuſtre *de Thou*, qui lui attira tant de chagrins, & qui rend ſa mémoire ſi précieuſe, pourait-elle me nuire dans un ſiecle beaucoup plus éclairé que le ſien ?

Quel fanatique imbécille pourait me reprocher d'avoir reſpecté les trois religions autoriſées dans l'empire ? quel inſenſé voudrait que j'euſſe fait le controverſiſte, au lieu d'écrire en hiſtorien ? Je me ſuis borné aux faits. Ces faits ſont avérés, ſont autentiques. Mille plumes les ont écrits. Aucun homme juſte ne peut s'en plaindre. Une grande reine diſait à propos d'un hiſtorien : *En nous parlant des fautes de nos prédéceſſeurs, il nous montre nos devoirs. Ceux qui nous entourent nous cachent la vérité ; les ſeuls hiſtoriens nous la diſent.*

Il y a eu des empereurs injuſtes & cruels, des papes & des évêques indignes de l'être. Qui en doute ? La conſolation du genre humain eſt d'avoir des annales fidelles, qui en expoſant les crimes, excitent à la vertu. Qu'importe au ſage empereur qui regne de nos jours, que Henri V & Henri VI aient été cruels ? Qu'importe au pontife éclairé, juſte, modéré qui occupe aujourdhui le trône de Rome, qu'Alexandre VI ait laiſſé une mémoire odieuſe ? Les horreurs des ſiecles paſſés ſont l'éloge du ſiecle préſent. Malheur à ceux qui, chargés de l'éducation des princes, leur cachent les antiques vérités ? Ils les accoutument dès leur enfance à ne rien voir que de faux, & ils préparent dans les berceaux des maîtres du monde le poiſon du menſonge dont ils doivent être abreuvés toute leur vie.

Vous, Madame, qui aimez la vérité, & qui avez voulu que je la disse, recevez ce nouvel hommage que je rends à vous & à elle.

Je suis avec le plus profond respect & l'attachement le plus inviolable,

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE SERENISSIME,

Le très humble & très obéissant serviteur,

V.

FIN.

